








139-1

coll spec.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/histoiredelacad09acad>



HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES,

A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirez des Registres de cette Académie,
depuis l'année M. DCCXXXI. jusques & compris
l'année M. DCCXXXIII.*

TOME NEUVIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXXXVI.

HISTOIRE

DE L'ACADEMIE ROYALE

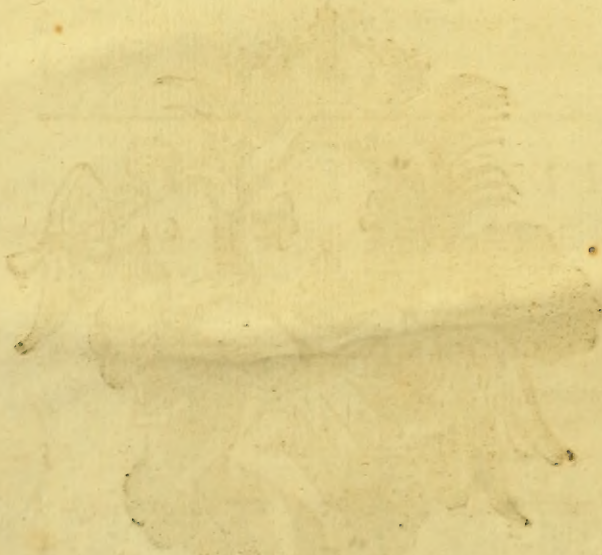
DES INSCRIPTIONS

ET DES BELLES LETTRES.

Le Membre de l'Académie de Paris, qui a été élu pour l'année 1736, a été élu pour l'année 1737.

Le Membre de l'Académie de Paris, qui a été élu pour l'année 1737, a été élu pour l'année 1738.

TOME NEUF



AS

162

.P3A5

1736

Call. Spec.



T A B L E

P O U R

L' H I S T O I R E.

H I S T O I R E

Del'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres,
depuis l'année 1731. jusques & compris
l'année 1733. Page 1.

*C*hangements arrivez dans la Liste des Académiciens, depuis
l'année 1731. jusques & compris l'année 1733. Page 4

H I S T O I R E

Des Ouvrages de l'Académie depuis l'année 1731.
jusques & compris l'année 1733.

*De la Peur & de la Pâleur, Divinitez représentées sur les
Médailles Romaines.* Page 9

Des Embrasemens du Mont Vésuve. 15

*Nouvelles Remarques sur le Stade d'Olympie comparé aux Cirques
de Rome.* 22

Explication de quelques Passages d'anciens Auteurs. 28

Observations sur le Texte de l'Andromaque d'Euripide. 36

T A B L E.

<i>Corrections de quelques Passages de la Tragédie de Rhésus.</i>	44
<i>Argument & Précis du Dialogue de Platon , intitulé</i> <i>PHÉDRE.</i>	49
<i>Suite de la Notice de quelques Livres de la Bibliothèque du Roy,</i> <i>chargé de Notes manuscrites.</i>	57
<i>Sur un Fragment de Tite-Live , envoyé à l'Académie.</i>	67
<i>Explication d'une Épigramme de Martial.</i>	86
<i>Sur les Années de Jesus-Christ.</i>	91
<i>Nouvelles Remarques sur le même sujet.</i>	102
<i>Qu'anciennement la profession de Virginité & la réception du</i> <i>Voile se faisoient dans le même temps.</i>	110
<i>Sur la Question , si avant Balbin & Puppien , quand il y a eu</i> <i>ensemble plusieurs Empereurs Romains, il n'y en a eu qu'un</i> <i>qui ait esté Grand Pontife.</i>	115
<i>Observations sur le nom du Général des troupes de Maxence.</i>	124
<i>Remarques sur le nom d'Argentoratum.</i>	129
<i>Correction d'un Passage de Grégoire de Tours.</i>	134
<i>Explication de quelques Inscriptions singulières, trouvées à Lau-</i> <i>gres pendant les deux derniers Siècles.</i>	137
<i>OBSERVATIONS SUR DIVERS MONUMENTS SINGULIERS.</i>	
<i>Article Premier. Sur un Siège de Marbre antique découvert</i> <i>à Rome.</i>	149
<i>Article II. Sur un BOUCLIER VOTIF, mis depuis peu au</i> <i>Cabinet du Roy.</i>	152
<i>Article III. Sur quelques Médailles Grecques, Latines &</i> <i>Phéniciennes, & en particulier sur l'Étymologie du nom de</i> <i>Malte.</i>	157
<i>Article IV. Sur une Médaille d'Antoine & de Cléopatre,</i> <i>rapportée dans les Commentaires historiques de Tristram.</i>	163

T A B L E.

Article V. <i>Sur une Inscription Grecque envoyée de Malte.</i>	167
Article VI. <i>Sur une Inscription Latine découverte en Champagne.</i>	170
Article VII. <i>Sur une Pierre gravée antique, trouvée à Rome en 1733.</i>	172
Article VIII. <i>Sur une Couronne trouvée dans l'Isle de Ré.</i>	376
Article IX. <i>Sur quelques Tombeaux trouvez dans l'Eglise Paroissiale de Chastenay.</i>	179
<i>Description des Figures qui sont sur la façade de l'Eglise de l'Abbaye Royale de la Magdeleine de Chasteaudun.</i>	181
<i>Description historique des principaux Monuments de l'Abbaye de Cisteaux.</i>	193
<i>Explication d'un Almanach singulier.</i>	233
<i>Devises, Inscriptions & Médailles faites par l'Académie.</i>	243

E L O G E S

Des Académiciens, morts depuis M. DCCXXXI.
jusqu'en M. DCCXXXIII.

<i>Eloge de M. l'Evêque de Metz.</i>	Page 247
<i>Eloge de M. l'Evêque de Blois.</i>	255





TABLE

POUR

LES MEMOIRES.

TOME NEUVIEME.

<i>S</i> ENTIMENTS des anciens Philosophes sur la pluralité des Mondes. Par M. BONAMY.	Page 1
<i>Memoire historique sur les animaux respectez en Egypte.</i> Par M. BLANCHARD.	20
<i>Remarques sur l'antiquité & l'origine de la Cabale.</i> Par M. DE LA NAUZE.	37
<i>Les Argonautes, ou Dissertation sur la conquête de la Toison d'or.</i> Par M. l'Abbé BANIER.	54
<i>Les Argonautes, ou Dissertation sur la conquête de la Toison d'or. Seconde Partie.</i> Par M. l'Abbé BANIER.	72
<i>Histoire de la seconde guerre sacrée. Première Partie.</i> Par M. DE VALOIS.	97
<i>Recherches sur l'Histoire de Carie.</i> Par M. l'Abbé SEVIN.	113
<i>Discours sur les Sybarites.</i> Par M. BLANCHARD.	163
<i>L'Histoire de Dedale.</i> Par M. l'Abbé GEDOYN.	177

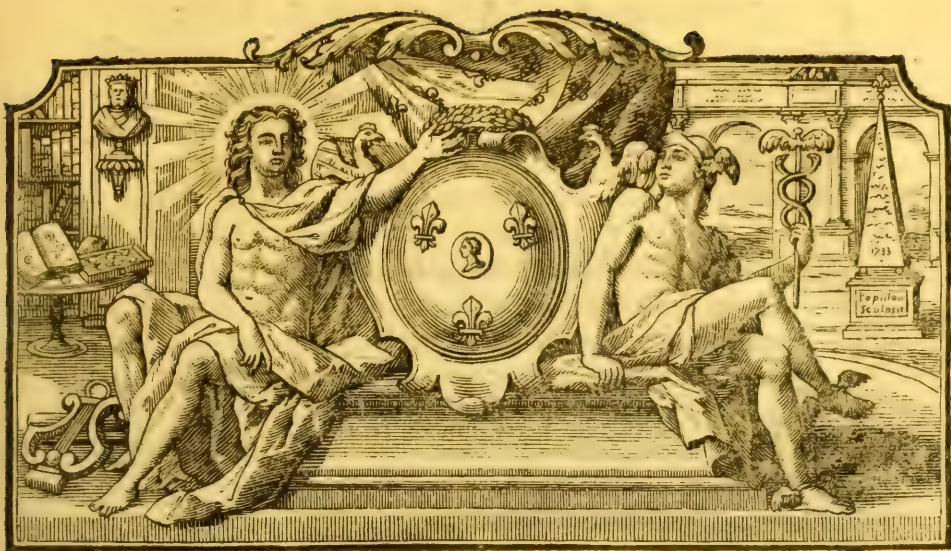
T A B L E.

<i>L'Histoire de Phidias.</i>	Par M. l'Abbé GEDOYN.	189
<i>Première Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece.</i>	Par M. HARDION.	200
<i>Seconde Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece.</i>	Par M. HARDION.	212
<i>Discours sur la Fable épique.</i>	Par M. l'Abbé VATRY.	228
<i>Première Dissertation sur le Poème E'pique, où l'on examine s'il est nécessaire que l'action de ce Poème ait rapport à une vérité de Morale.</i>	Par M. DE LA BARRE.	239
<i>Seconde Dissertation sur le Poème Epique, pour servir d'éclaircissement à la précédente.</i>	Par M. DE LA BARRE.	257
<i>Réponse à un Memoire qui a pour titre Dissertation, où l'on examine s'il est nécessaire que la fable du Poème E'pique ait rapport à une vérité de Morale.</i>	Par M. l'Abbé VATRY.	291
<i>Discours sur l'origine & le caractère de l'Epithalame.</i>	Par M. l'Abbé SOUCHAY.	305
<i>Premier Memoire sur les Chançons de l'ancienne Grece.</i>	Par M. DE LA NAUZE.	320
<i>Second Memoire sur les Chançons de l'ancienne Grece.</i>	Par M. DE LA NAUZE.	347
<i>Recherches sur les courses de Chevaux & les courses de Chars, aux Jeux Olympiques.</i>	Par M. l'Abbé GEDOYN.	360
<i>Dissertation sur les Places destinées aux Jeux publics dans la</i>		

T A B L E.

<i>Grece, & sur les Courses qu'on faisoit dans ces Places.</i> Par M. DE LA BARRE.	376
<i>Dissertation historique sur la Bibliothèque d'Alexandrie.</i> Par M. BONAMY.	397
<i>Description de la Ville d'Alexandrie, telle qu'elle estoit du temps de Strabon.</i> Par M. BONAMY.	416
<i>Explication topographique de la Guerre de César dans Alexan- drie, après la défaite de Pompée.</i> Par M. BONAMY.	432





HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE ROYALE

DES INSCRIPTIONS

ET

BELLES LETTRES.



L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES se contentoit de remplir avec beaucoup d'exactitude ses anciens engagements, lorsque le zele d'un Magistrat luy en a fait contracter un nouveau, dont il est juste de rendre compte au public.

M. le Président Durey de Noinville, reconnoissant l'utilité des travaux de l'Académie, &, pour continuer à nous servir de ses propres termes, touché de l'honneur & des avantages qu'ils procurent journellement aux Sciences en général, & à

Hist. Tome IX.

A

la Nation en particulier, forma le dessein d'y contribuer par la fondation d'un Prix annuel de 400. livres pour l'Auteur, qui, au jugement de l'Académie, auroit le mieux réusfi à traiter le sujet qu'elle auroit proposé pour le concours au Prix.

Cette proposition fut faite à l'Académie dans la séance du 16. Decembre 1732. & on juge bien que l'intention & la générosité du fondateur y furent infiniment louées; mais on s'étonneroit, sans doute, que l'acceptation y eût souffert de grandes difficultez, si nous ne les rapportions icy en substance, pour donner, au moins, une idée de la circonspection avec laquelle des Compagnies, déjà assez occupées par elles-mêmes, doivent se charger de nouveaux soins, quelque spécieux, quelque utile même qu'en soit l'objet.

On représenta donc, Que si le choix des sujets qu'on donneroit à traiter pour le concours au Prix, demandoit des recherches & de l'attention, il en faudroit beaucoup plus pour l'examen des pièces, dont le nombre augmenteroit probablement chaque année. Que cet examen, & moins encore le jugement, ne se pouvant faire sur une simple lecture dans la Compagnie, elle seroit obligée de nommer des Commissaires, & de les choisir entre les Académiciens les plus assidus, les plus intelligents & les plus laborieux; & que tandis qu'ils s'appliqueroient à cet examen, leurs travaux particuliers pour l'Académie seroient nécessairement interrompus & reculez. Que la diversité d'avis de la part des Commissaires, seroit quelquefois très-embarrassante, & produiroit des inconvénients plus grands encore que la cessation du travail. Enfin, que quelque précaution que l'on prît pour juger en connoissance de cause, & dans les regles de la plus parfaite équité, les Auteurs mécontents, c'est-à-dire, plus foibles, ou plus malheureux, s'éleveroient sans ménagement contre l'Académie, & traiteroient comme leurs adversaires déclarez, ceux qu'ils auroient toujours regardez comme leurs juges.

Aucune de ces raisons ne prévalut sur l'envie de hâter le progrès des Lettres, en excitant une nouvelle émulation entre ceux qui les cultivent. La proposition de M. de Noinville fut

acceptée sous le bon plaisir du Roy, & Sa Majesté l'ayant agréée, il fut unanimement arrêté,

Que le sujet du Prix rouleroit toujours sur quelque point intéressant d'Histoire ou de Littérature ancienne ou moderne, mais que de trois années l'une, il seroit particulièrement déterminé à quelque point de l'Histoire de France.

Que pour écarter davantage l'idée d'une récompense mercénaire attachée au succès, elle seroit convertie en une Médaille d'or de la même valeur, faite exprès, & chargée d'une inscription propre à cet établissement.

Que le premier sujet pour le concours au Prix seroit annoncé dans la prochaine Assemblée publique d'après Pâques, & le Prix distribué dans celle de l'année suivante.

Que toutes personnes, de tout pays & de toute condition, excepté celles qui composent l'Académie, seroient admises à concourir pour le Prix, & que leurs ouvrages pourroient être écrits en François ou en Latin à leur choix, en observant seulement de les borner à une heure de lecture au plus.

Que les Auteurs mettroient simplement une Devise à leurs ouvrages, mais que pour se faire connoître, ils y joindroient dans un papier cacheté, écrit de leur propre main, leur nom, demeure & qualitez, & que ce papier ne seroit ouvert qu'après l'adjudication du Prix.

Enfin, Que les pièces seroient remises entre les mains du Secrétaire de l'Académie avant le 1.^{er} Décembre de chaque année, afin qu'on eût tout le temps nécessaire pour les examiner & les juger.

M. le Président de Noinville, qui par un sentiment de modestie peu ordinaire aux fondateurs, auroit voulu n'être pas nommé dans le titre même de la fondation, se réserva seulement, & bien plus par amour pour les Lettres que par aucune vûe de supériorité, la liberté de pouvoir quelquefois venir luy-même proposer dans des assemblées particulières, les sujets qu'il auroit imaginez pour le concours au Prix, sans exiger toutefois qu'on leur donnât jamais la préférence sur d'autres à moins qu'on ne les jugeât en même temps plus convenables.

Quand M. le Duc d'Antin rendit compte au Roy du détail de cette fondation, il ne luy laissa pas ignorer le desintéressement du fondateur, & S. M. luy assigna dès-lors dans l'Académie une place unique, sous le titre d'*Affocié libre*, qui sans l'engager à aucun travail, le mettoit à portée d'assister aussi souvent que bon luy sembleroit à des exercices pour lesquels il marquoit tant d'estime & tant de goust : l'Académie ajouta à cette distinction, celle de faire ordinairement placer M. de Noinville sur le même banc que ses officiers & ses Académiciens Honoraires.

Il nous reste, avant que de passer aux changements particuliers arrivez à la Liste des Académiciens, pendant les trois années dont nous donnons l'Histoire & les Mémoires, à parler d'un autre fait qui regarde l'Académie en général.

Au mois de Juin 1733. le S.^r Félibien qui avoit la garde des Antiques du Louvre, avec une gratification annuelle de 600. livres sur l'état des Pensions de l'Académie, étant mort, le Roy fut supplié de vouloir bien réunir au corps de l'Académie, le titre de Garde des Antiques du Louvre, avec les appointements & gratification qui y estoient attachez, & d'agréer qu'elle joignît à ce recueil d'Antiques, celui qui luy avoit été légué en 1722. par le S.^r Baudelot, pour ne plus faire qu'un seul & même dépôt, à la garde de tel Académicien qu'il plairoit à Sa Majesté d'y commettre. Le Roy eut la bonté d'accorder à l'Académie tout ce qu'elle avoit pris la liberté de luy demander, & Sa Majesté nomma à l'employ dont il s'agissoit, le S.^r de Fonce-magne Académicien Affocié.

*CHANGEMENTS arrivez dans la Liste
des Académiciens, depuis l'année 1731. jusques
& compris l'année 1733.*

EN M. DCCXXXII.

M. le Duc de Coiffin, Evêque de Metz, Académicien Honoraire, mourut, & fut remplacé par M. le Duc de S.^t Aignan.

EN M. DCCXXXIII.

M. l'Evêque de Blois, Académicien Honoraire, mourut, & fut remplacé par M. l'Abbé de Rothelin.

M. l'Evêque de Langres, Académicien Honoraire, mourut, & fut remplacé par M. d'Argenson l'aîné, Conseiller d'Estat.

La place d'Associé qu'occupoit M. l'Abbé Paris, fut déclarée vacante, pour cause d'absence, & M. l'Abbé du Refnel y fut nommé.

Sur la fin de la même année, M. de Bouffongne, premier Peintre du Roy & Dessinateur de l'Académie, mourut : il n'estoit pas du nombre des Académiciens, mais son mérite personnel, joint au titre de premier Peintre du Roy, luy avoit fait accorder droit d'entrée & de séance dans la Compagnie, comme on l'avoit accordé à M. Coypel le Pere, son prédécesseur.

Le S.^r Chauffournier fut nommé simplement Dessinateur de l'Académie.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1215 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. 773-936-5000
FAX 773-936-5001
WWW.CHICAGO.EDU



HISTOIRE
DES OUVRAGES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES LETTRES.

DE LA



DE LA PEUR ET DE LA PALEUR,
DIVINITEZ REPRESENTÉES
SUR LES MÉDAILLES ROMAINES.

DEUX Médailles de la famille HOSTILIA, rapportées dans les Familles Romaines de Fulvius Ursinus, de Patin & de Vaillant, ont fourni à M. de Mautour le sujet de quelques réflexions & recherches historiques. En 1731.

La première Médaille représente une tête avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte & un regard qui marque l'épouvante dans une occasion périlleuse.

La seconde Médaille offre une face maigre & allongée, les cheveux abbattus, & un regard fixe. On y reconnoît les mêmes traits qu'Ovide donne à l'Envie :

*Pallor in ore sedet, macies in corpore toto,
Nusquam recta acies, &c.*

*Metam. lib.
2. Fab. 12.*

La pâleur est cependant l'effet de la peur, parce qu'alors le sang & la couleur se retirent en dedans de nous; le visage devient pâle & livide, comme le remarque Beroalde dans son Commentaire sur les Metamorphoses d'Apulée, lorsque Psyché paroît troublée & agitée par les soins empressez d'un amant qu'elle ne connoît point :

*Diriguere oculi, calidusque è corpore sanguis,
Inducto pallore, fugit, &c.*

Ces deux Médailles ont esté frappées par les soins de Lucius Hostilius Sacerna, dont elles portent le nom. C'est le même dont César fait mention dans la guerre d'Afrique, & à qui il donna, avec six cohortes, le gouvernement de la ville de Lepti, qu'il deffendit vaillamment contre les troupes de Labienus.

Cet Hostilius est surnommé Sacerna, surnom dont l'explication ne se trouve pas dans le nombre de ceux qui ont esté

Hist. Tome IX.

B

10 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

citez par Onuphre dans son traité *De antiquis nominibus*. Sacerna descendoit du Roy Tullus Hostilius, & par ces deux Médailles, il a voulu renouveler la memoire d'un événement singulier arrivé sous le regne de Tullus, & décrit fort au long dans Tite-Live.

Lib. 1.

La ville d'Albe ayant esté soumise aux Romains par un traité fait après la victoire des Horaces, la paix ne fut pas de longue durée; elle fut rompue par la trahison du Dictateur Metius Suffetius, & par la revolte des Albains, qui attirèrent dans leur parti les Fidénates & les Véiens.

Le Roy Tullus ayant pris la resolution de les combattre, il s'aperçut au milieu du combat, qu'à la sollicitation du Dictateur, les Albains, qui s'estoient d'abord declarez pour les Romains, tournèrent leurs armes contr'eux. Tullus, pour prévenir l'épouvente qui pouvoit se répandre dans son armée, voua dans le moment, dit l'historien, douze Saliens & des temples à la Peur & à la Pâleur, *in re trepidâ duodecîm vovit Salios, fanaque Pallori ac Pavori*. Ce vœu eut son effet, les troupes de Tullus défirent entièrement les ennemis, ils furent saisis d'épouvente, Albe fut détruite, & Metius Suffetius fut écartelé, supplice dont Virgile fait mention dans la description du Bouclier d'Enée,

Æneid. lib. 8.

*Haud procul inde, citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant (at tu dictis Albane maneres)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per sylvam, & sparsi rorabant sanguine repres.*

Denys d'Halicarnassé ne s'accorde pourtant pas avec Tite-Live sur le temps & l'occasion qui donnèrent lieu à ce combat & à ce vœu des Romains; car au 3.^e livre de ses Antiquitez, il paroît que ce ne fut qu'après la destruction de la ville d'Albe, & dans une autre victoire que Tullus remporta sur les Sabins, qu'il adressa sa prière aux Dieux, & fit vœu d'augmenter de moitié le nombre des Saliens.

C'est ce qui fait la différence de ceux qui furent créés par Numa, d'avec ceux qui furent établis par Tullus. Les premiers

appelez *Palatini*, furent destinez au service du Dieu Mars sur le Mont Palatin, & ceux-cy furent appelez *Collini* ou *Collatini* & *Quirinales*, parce que leur autel estoit sur le Mont Quirinal nommé simplement *Collis* par les Latins. Vigenere, dans ses Commentaires, rapporte un passage de Servius sur la difference de ces deux compagnies de Salicns, & remarque que ceux qui furent instituez par Tullus, furent encore appelez *Salii Pavorii*, & *Pallorii*.

Quoy qu'il en soit, ce sont ces deux passions dont Lactance Cap. 20. de falsa religione. fait mention : *Pavorem Palloremque Tullus Hostilius figuravit & coluit*, & que Minutius Felix met au rang des cultes superstitieux qu'il reproche aux Romains : *Cloacinam Tatius invenit & coluit, Pallorem Hostilius atque Pavorem, mox à nescio quo Febris dedicata, hæc alumna urbis istius superstitio.*

En effet, si la superstition a produit un grand nombre de Divinitez, ou un peuple de Dieux, pour se servir des termes d'Arnobé, c'estoit communément par un sentiment de reconnaissance pour les grands Capitaines, & pour ceux qui par la sagesse de leur gouvernement ou l'éclat de leurs actions, avoient procuré le bonheur & la gloire de la Patrie : mais d'ailleurs il est certain que la crainte n'eut pas moins de part à l'origine des Dieux, suivant le témoignage si connu de Petrone : Contra gentes.

*Primus in orbe Deos fecit timor, ardua celo
Fulmina dum caderent, discussaque mœnia flammis,
Atque ictus flagravat Athos, &c.*

Des villes réduites en cendres par le feu du Ciel, le bruit du tonnerre, des montagnes frappées de la foudre, & d'autres événements, dont les peuples ne connoissoient pas la cause, pouvoient bien exciter dans leur esprit l'idée de quelque Divinité, & les déterminer à chercher dans le ciel ou sur la terre des protecteurs pour les garantir des périls qui les menaçoient.

Ainsi, les hommes comblez des bienfaits de la nature, ou affligés par des calamitez publiques, apprirent à révéler ou à craindre une puissance cachée & secrète, qui leur envoyoit les

biens ou les maux, & n'ayant aucune idée du véritable culte, ils devinrent idolâtres.

De Civ. Dei,
lib. 6. c. 10.

S.^t Augustin, parlant de la Peur & de la Pâleur, considère ces Divinitez du Paganisme comme deux cruelles passions de l'homme, dont l'une fait impression sur l'ame, & l'autre sur le corps : *Hostilius dedicavit Pallorem atque Pavorem, teterrimos hominis affectus, quorum alter mentis territa motus est, alter corporis ne morbus quidem, sed color; & rien ne représente mieux l'effet que produit la crainte ou la douleur, que la maniere dont l'historien sacré dépeint celle que ressentit le Grand-Prêtre Onias, lorsqu'Heliodore entra dans le Temple pour en enlever le trésor : Facies enim & color immutatus declarabat internum animi dolorem; circumfusa enim erat mæstitia quædam viro, & horror corporis, per quem manifestus aspicientibus dolor cordis ejus efficiebatur.*

Machab. l. 2.
cap. 3. N. 16.
& 17.

L. 2. c. 23.

Dans le même livre de la Cité de Dieu, S.^t Augustin, parlant de la FELICITÉ que les Romains n'admirent que fort tard dans leur culte, s'étonne que Romulus, qui vouloit fonder le bonheur de sa ville naissante, que Tatius & Numa, entre tant de Dieux & de Déeses qu'ils avoient déjà établis, eussent oublié la Felicité, & il remarque que si Tullus Hostilius l'avoit connuë, il ne se seroit pas avisé de s'adresser à la Peur & à la Pâleur pour en faire de nouvelles Divinitez, puisque quand on a la Felicité pour soy, l'on ne doit plus rien craindre. *Hostilius certè Rex, Deos & ipse novos Pavorem atque Pallorem propitiandos non introduceret, si Deum istum nosset & coleret; præsentè quippe Felicitate, omnis Pavor & Pallor non propitiatus obsequeretur, sed pulsus aufugeret.*

Quoyqu'il paroisse par l'histoire Romaine que Tullus Hostilius fut le premier qui établit dans Rome le culte de la Peur & de la Pâleur, ces deux passions avoient déjà esté, pour ainsi dire, personifiées par les Poëtes & les Historiens Grecs. Ils ne croyoient pas que le courage & la vertu consistassent à ne rien craindre, mais à éviter de souffrir quelque indignité. Ils pensoient que celui qui craignoit d'offenser & d'enfreindre les loix, estoit plus hardi & plus vertueux que celui qui les

négligeoit ou les méprisoit, & qu'enfin la crainte d'une mauvaise réputation rendoit seule l'homme plus disposé à s'exposer aux travaux & aux périls. *Nihil metuere nisi turpem famam*, disoit Marius au Peuple Romain dans son discours rapporté par Salluste.

La punition des crimes n'est pas moins de l'essence de la justice que la récompense des bonnes actions : c'est dans cette vûë que les Lacédémoniens, au rapport de Plutarque, avoient placé dans leur ville le temple de la Crainte auprès du tribunal des Ephores, parce qu'ils ne croyoient rien de si nécessaire à la conservation de l'Estat, que d'imprimer dans l'esprit des méchants la crainte d'estre severement punis.

Pour confirmer l'idée que les anciens avoient de cette passion, Hésiode, dans la description du Bouclier d'Hercule, à l'imitation duquel Virgile a peint celui d'Enée, représente le Dieu Mars dans son char accompagné de la Peur & de la Crainte.

————— ὦσά δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε
Εἴσαυον.

V. 1954

Il dit dans sa Théogonie que la Terreur & la Crainte estoient nées de Mars & de Venus.

————— Ἀΐνη
Πρωτόγενω Κυδέγεια Φόβον ἔ Δεῖμον ἔπκταν
Δεινοῦς, &c.

V. 9554

Pausanias, dans ses Corinthiaques, fait mention d'un sepulcre de deux fils de Medée, Mermerus & Pherès, qui furent lapidez par les Corinthiens pour une cause injuste, & il rapporte que cette injustice fut punie par une mortalité sur les enfans en bas âge, qui dura jusqu'à ce que par ordre de l'Oracle on eut voué des sacrifices annuels aux fils de Medée, & consacré une statue à la Peur. Lorsqu'Homère décrit les armes de Minerve allant au secours de Diomède & des Grecs, il met sur son égide la Peur, la Discorde, la Terreur & la Mort; & dans le même livre, lorsqu'il représente Hector qui joint Ménélas & Antiloque, il dit qu'il est suivi des redoutables troupes

Iliad. lib. 53.

14 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Troyennes qui ont à leur tête Mars & Bellone, & que celle-cy porte avec elle la crainte & l'effroy, car c'est ainsi que le Poëte donne aux armes de la Déesse les noms des passions qu'elle inspire.

Dans le livre 11.^e où il décrit le Bouclier d'Agamemnon qui se prépare au combat, il dit qu'au milieu de ce bouclier estoit gravée en relief l'épouvantable Gorgone accompagnée de la Terreur & de la Fuite.

Dans le 13.^e livre, il compare Idomenée & Méryon son Ecuyer, au Dieu Mars suivi de l'Épouvente & de la Fuite dont il est le pere.

Dans le 15.^e lorsque Mars apprend par le récit de Junon que l'on a tué son fils Ascalaphe, ce Dieu ému de colère, ordonne à la Terreur & à la Fuite d'atteler son char.

Ajoutons que dans le 16.^e livre de l'Iliade, où il est parlé du combat d'Ajax contre Hector, Homère, après avoir comparé la fuite des Troyens à un nuage noir & épais qui tombe & produit un furieux orage, il forme des troupes effrayées & mises en déroute, deux personnages sous les noms de la Peur & de la Fuite, qui s'élevant des vaisseaux des Grecs, courent du côté de Troye.

Eschyle, dans sa Tragédie des Sept devant Thèbes, met la Peur au nombre des Divinitez par lesquelles ils ont fait leur serment.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables

Épouventent les Dieux de serments effroyables :

Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,

Tous la main dans le sang, jurent de se venger.

Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars & Bellone.

Telles sont les réflexions que M. Moreau de Mautour a eu occasion de faire sur les deux Médailles de la famille *Hostilia*, qui représentent la *Peur* & la *Pâleur*. Il y en a peu qui justifient ainsi le culte des autres passions, ou infirmités humaines, quoyqu'on pût également le prouver par le témoignage des plus grands Poëtes, & par l'autorité des plus graves historiens,

comme la Mort, l'Impudence, la Calomnie, la Fraude, la Pauvreté, la Discorde, &c. Il n'en est pas de même des vertus & des qualitez morales, comme l'Honneur, la Justice, la Clémence, la Pieté, la Constance, la Moderation; elles sont le sujet & le type le plus ordinaire des Médailles antiques, sur-tout des Médailles Romaines.

DES EMBRASEMENTS DU MONT VÉSUVÉ.

UN endroit de la nouvelle Physique de M. Colonne, intitulée *Histoire naturelle de l'Univers*, &c. fit naître à quelques personnes une difficulté qui fut proposée à l'Académie par M. l'Abbé Souchay. L'Auteur dit, en parlant des embrasements du Mont Vésuve, qu'on n'en connoissoit point d'antérieur à celui qui arriva du temps de l'Empereur Tite, & qu'on n'avoit point de preuve qu'il en fût arrivé auparavant. Il parut singulier, à ceux qui lûrent cet endroit, que cette montagne se fût enflammée pour la première fois d'une manière si extraordinaire & si funeste à tout le voisinage; ils soupçonnerent qu'il devoit en estre du Vésuve comme de l'Etna & de quelques autres montagnes, dont les volcans sont, pour ainsi dire, connus de tous les temps. M. l'Abbé Banier examina la question, & chercha dans les anciens ce qu'on devoit penser sur ce sujet. Le résultat de ses recherches fut, qu'il n'étoit pas douteux qu'on connoissoit avant le temps de Titus, que le mont Vésuve estoit sujet à s'embraser, mais qu'on ne trouvoit point dans les anciens, l'histoire particulière d'aucun de ces embrasements; que les auteurs Italiens qui ont parlé du Volcan du mont Vésuve, & que Récupitus entre autres, qui a fait un traité particulier de ses incendies, n'a fait mention que de ceux qui sont arrivez depuis celui dont on vient de parler.

En 1733

*De incendiis
Montis Vésuvii.*

Pour prouver la première proposition, car la seconde doit subsister jusqu'à ce qu'on produise une autorité qui la détruise,

M. l'Abbé Banier cite d'abord le témoignage de Strabon, qui s'explique ainsi : « Au-dessus de ces lieux est le mont Vésuve, » extrêmement fertile, si vous exceptez son sommet, qui est » tellement stérile, & qui paroît d'un terrain couleur de cendre ; » on y voit même des cavernes remplies de pierres de la même » couleur, & comme si elles avoient esté brûlées & calcinées » par le feu, d'où l'on pourroit conjecturer que ces lieux ont » esté autrefois enflammés, & qu'il y avoit en cet endroit un » volcan, qui n'a cessé que lorsque les matières inflammables ont » esté consumées. Peut-estre que c'est cela même qui est la cause » de la fertilité des lieux voisins, comme on a dit des environs » de Catane, que le terrain de ce lieu, mêlé des cendres du » mont Etna, estoit devenu un excellent vignoble, car les ma- » tières, pour estre ainsi enflammées, doivent avoir une graisse » qui les rend propres à la production des fruits ». Ce passage d'un auteur aussi exact que Strabon, & qui vivoit long-temps avant l'événement arrivé sous l'empire de Titus, prouve deux choses, l'une, qu'il estoit aisé de reconnoître qu'il y avoit eu autrefois un volcan sur le Vésuve, mais qui s'estoit éteint faute de matière ; l'autre, que ce sçavant Géographe ignoroit en quel temps cette montagne avoit jetté des flammes, & ne sçavoit rien de particulier d'aucun de ses embrasements.

Lib. 4.

Diodore de Sicile, qui auroit dû mieux connoître qu'aucun autre l'état du mont Vésuve, dit seulement que cette montagne laisse voir des marques d'anciens embrasements, sans entrer sur cet article dans aucun détail. Vitruve parle des pierres poncees que le Vésuve avoit jettées, ce qui prouve qu'il en connoissoit le volcan.

Page 154. de l'édit. in-fol.

Page 708.

Pline, à qui l'embrasement du Vésuve fut si funeste, parle deux fois de cette montagne, 1.^o dans le livre 3. mais il ne s'agit en cet endroit que de sa situation. 2.^o Dans le livre 14. où parlant de la qualité des vins & des vignes, il dit : *Ex iis minor austro laeditur, ceteris ventis alitur, ut in Vesuvio monte, Surrentinisque collibus.* D'où il est aisé de conclure que Plin ne connoissoit ni le volcan de cette montagne, ni la qualité sulphureuse de son terrain, qu'il auroit donnée comme Strabon, pour

pour une des causes de la fertilité des vignes, ou du goût du vin qu'elles produisoient. En effet, lorsqu'il a eu occasion de parler du mont Etna (& il faut remarquer que c'est dans le même livre 3.) il ne manque pas de faire mention des feux qui en sortoient, *nocturnis mirus incendiis*, &c. Le P. Hardouin, si étendu d'ailleurs dans ses notes sur Pline, n'en fait aucune sur ces deux endroits.

Un passage de Corneille Tacite prouve que du temps de Tibère, les irruptions de cette montagne n'avoient encore causé aucun ravage dans les environs ; car, parlant de l'isle de Caprée, où cet Empereur s'étoit retiré, il dit que ce pays étoit charmant avant que les embrasements du Vésuve l'eussent défiguré, *antequam Vesuvius mons ardescens faciem loci verteret* : d'où l'on doit conclure que les ravages que le feu du Vésuve causa dans le pays des environs, sont postérieurs à la retraite de Tibère, & en même temps, que l'historien fait allusion au célèbre embrasement qui fit périr Pline, & dont il avoit demandé le détail à Pline le jeune pour sçavoir les circonstances de la mort de son oncle. La lettre qui contient le détail circonstancié de cet événement, ne fait mention d'aucun autre embrasement antérieur, & ne donne aucune lumière sur la question qu'on examine, ce qui fait juger que l'auteur ne sçavoit pas que le Vésuve se fût allumé avant ce temps-là ; non plus que Dion qui décrit si bien cet embrasement, ni Xiphilin qui en fait une description pompeuse, de même que de celui qui arriva ensuite sous l'empire de Septime Sévère.

Eusèbe, dans sa chronique, fait mention de l'embrasement arrivé sous l'empire de Titus, mais il ne parle d'aucun autre qui soit antérieur à celui-là, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire s'il en avoit connu quelqu'un. Scaliger ne cite à cette occasion que l'éruption des flammes du Vésuve arrivée l'an 472. qui fut si considérable, que les cendres furent, dit-on, portées par le vent jusqu'à Constantinople, & causèrent une si grande consternation dans cette ville, qu'on y institua, en mémoire de cet événement, une feste annuelle qui se célébroit le 8.^{me} des ides, c'est-à-dire, le 6. de Novembre. Ce fait est rapporté

*Annal. lib. 4.
cap. 67.*

L. 6. Ep. 16,

N.º 2095,

Indict. 10.

par le Comte Marcellin sous le Consulat de Marcianus & de Festus ; mais on ne trouve l'histoire de cette feste dans aucun Ménologe des Grecs.

A ces autoritez tirées des historiens, M. l'Abbé Banier joint celles des poètes. Il ne cite d'abord qu'avec quelque sorte de peine le témoignage de Lucrece, parce que le vers 747. du livre 6. le seul où ce poète fasse mention du Vésuve, a souffert jusqu'à dix corrections pour pouvoir y mettre le mot de *Vésuve*, sans lequel il n'avoit aucun sens, ainsi qu'on peut le voir dans l'édition d'Havercamp ; le voicy dans son dernier état.

*Qualis apud Cumas locus est, montemque Vesuvum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus...*

Mais il paroît du moins que cet ancien Poète connoissoit la qualité du terrain sulphureux du Vésuve, & des fontaines chaudes des environs.

L'autorité de Valerius Flaccus est plus précise. Ce Poète avoit dédié son ouvrage des Argonautiques à Vespasien pere de Titus, donc il écrivoit avant l'embrasement arrivé sous ce dernier Empereur.

Argon. lib. 4.

*Sic ubi prærupti tonuit cum forte Vesevi
Hesperiae lethalis apex.*

Silius Italicus est encore plus ancien, puisqu'il vivoit du temps de Neron, & son témoignage est par conséquent plus décisif ; voicy comme il parle du mont Vésuve.

*Sic ubi vi cecâ tandem devictus, ad astra
Evomuit pastos per sæcla Vesuvius ignes,
Et pelago & terris fusa est Vulcania pestis.*

Il paroît même par ces vers, que le Poète sçavoit que le Vésuve avoit causé quelquefois des ravages sur mer & sur terre.

On avoit regardé le silence de Virgile, comme une preuve que ce Poète ne connoissoit point le Volcan du Vésuve, puisqu'il n'en parloit point, luy qui avoit demeuré long-temps à Naples ; mais avec cette restriction, que la preuve n'estant

que négative, ne devoit rien conclurre : cependant M. l'Abbé Banier tire du même Virgile une induction qui persuade que ce Poète ignoroit réellement les embrasements de cette montagne ; car au second livre de ses Géorgiques, parlant d'une campagne fertile & très-bien cultivée, il se sert de cette comparaison,

Talem dives arat Capua, & vicina Vesuvo

Ora jugo.

S'il avoit eu quelque idée de l'ancien Volcan, indépendamment des beautés qu'un pareil objet prête naturellement à la Poësie, & dont Virgile sçavoit bien tirer parti, il n'auroit pas manqué d'en parler au moins, comme d'un voisinage quelquefois redoutable aux hommes, & de prévenir Strabon dans la remarque qu'il a faite sur la principale cause de la fertilité du terroir des environs. Il n'est pas inutile d'observer à l'occasion de ce vers, que Servius se trompe, en prétendant que le Poète ne parle pas en cet endroit du Vésuve, mais du Vésule, montagne de Ligurie aux pieds des Alpes : quelle apparence que Virgile eût joint le Vésule à Capouë, qui est si proche du Vésuve ?

On ne cite point icy les vers Sibyllins qui sont dans le 4.^e V. 127. & livre, où il est parlé de l'embrasement du mont Vésuve, & où l'auteur, quel qu'il soit, fait une allusion visible à l'embrasement arrivé du temps de Titus, & semble avoir copié Xiphilin ; nouvelle preuve de la supposition récente de l'ouvrage, preuve à laquelle on n'avoit peut-être pas fait attention.

De toutes ces autoritez M. l'Abbé Banier conclut trois choses, la première, que le Vésuve avoit jetté des flammes dès les temps les plus reculez ; la seconde, que son Volcan s'étoit éteint ; la troisième, que nous n'avons aucune époque fixe, ni l'histoire d'aucun embrasement de cette montagne avant le temps de l'Empire de Titus, & que M. Colonne ne se seroit pas trompé s'il n'avoit voulu dire que cela.

Aux preuves rapportées par M. l'Abbé Banier, on peut joindre icy les remarques de M. Bianchini, que M. Freret se contenta d'indiquer *. Entre les différentes preuves que cet

* *Historia universale provata con monumenti e figurata con Simboli de* | *gli Antichi. In Roma M. DCXCIX.*
pag. 246. & suivantes.

auteur rapporte de l'époque du déluge, il employe les observations qui furent faites près du mont Vésuve en 1689. Comme on y fouilloit des terres, aux environs & à près d'un mille de la mer, on rapporta, dit-il, au maître du domaine de l'endroit où l'on creusoit, qu'on y rencontroit différentes couches de terre posées horisontalement les unes sur les autres, comme autant de pavez qu'on y auroit placez exprès ; il ordonna qu'on creusât aussi avant qu'on le pourroit. Quelques Inscriptions antiques qu'on trouva, & qui faisoient mention de la Ville de Pompée, qui avoit esté en cet endroit-là ou aux environs, engagèrent les travailleurs à continuer jusqu'à ce que l'eau, qui survint en abondance, les obligea de discontinuer. Ces ouvriers avoient alors creusé jusqu'à plus de 70. pieds de profondeur, & ils avoient toujours rencontré différentes couches placées régulièrement les unes sur les autres, d'abord de terre propre à être cultivée, puis de pierres brûlées ou calcinées & vitrifiées. M. Bianchini informé que le *Signor Francesco Pichetti* célèbre Architecte de Naples, avoit tenu un Journal exact du progrès de cette découverte, le luy demanda pour le rapporter dans son histoire, & le voicy.

On trouva d'abord une couche de bonne terre épaisse de douze palmes*, ensuite une couche épaisse de quatre palmes de pierres noires & vitrifiées, puis trois palmes de terre franche; ensuite six palmes & demi de terre aussi vitrifiée & calcinée, avec quelques charbons. Ce fut sur cette couche que se trouvèrent les Inscriptions dont on a parlé; puis dix palmes de terre franche, après cela deux palmes seulement de terre brûlée comme celle de l'autre couche, puis huit palmes d'une autre terre franche, ensuite quatre palmes de terre vitrifiée, mais plus légère que la première; puis vingt-cinq palmes d'une terre encore plus franche que la précédente, & si dure qu'elle ressembloit au tuf: après cette espèce de tuf, seize palmes de pierre brûlée, enfin douze palmes de tuf avant que de rencontrer l'eau douce, dont la quantité empêcha de pouvoir creuser plus avant.

* Le Palme Romain en usage dans toute l'Italie, a huit pouces trois lignes.

C'est sur la profondeur de la couche dans laquelle furent trouvées les Inscriptions qui regardent la ville de Pompée, que s'appuye M. Bianchini, pour prouver le temps des différentes éruptions du mont Vésuve; car sans s'arrêter beaucoup à établir la véritable position de cette ville, au sujet de laquelle il renvoye au Dictionnaire géographique de Baudrand, il est sûr qu'elle estoit aux environs du mont Vésuve; & l'auteur supposant, ce qui est très-vraysemblable, que ces Inscriptions furent ensevelies en cet endroit au temps de l'embrasement qui arriva sous l'Empire de Titus, par la profondeur de cette couche, & par celles qui y ont esté adjointes dans l'espace de seize cens ans écoulés depuis le regne de Titus jusqu'à présent, dans les embrasements qui ont suivi, & dont l'histoire est connue, il conclut que la couche la plus profonde, c'est-à-dire, celle de tuf après laquelle on trouva l'eau douce, estoit celle-là même qui paroissoit après le déluge, & que la couche de terre brûlée au-dessus de celle-là doit avoir esté formée dans l'antiquité la plus reculée, & dans les temps qui suivirent de près l'inondation de la terre; de sorte qu'on peut dire avec Silius Italicus, comme on l'a rapporté cy-dessus :

Evomuit pastos per sæcla Vesuvius ignes.

Car tel est le raisonnement de M. Bianchini. La nature suit à peu-près la même méthode dans ses opérations, & il n'est pas douteux que le Vésuve ayant épuisé dans un de ses embrasements, les matières qui s'estoient enflammées, il faut un certain temps pour qu'il s'en rassemble d'autres : or nous ne trouvons depuis seize cens ans que deux éruptions de cette montagne. L'auteur ne parle que de celles qui ont esté assez abondantes pour former des couches sensibles sur la terre, l'une en 472. celle-là même que rapporte le Comte Marcellin, & dont il a esté parlé dans ce Mémoire; l'autre le 5. Decembre 1631. dont Calvisius a parlé dans sa Chronique, & de laquelle on voit un détail plus étendu dans la lettre de Guillaume Berdifi, que l'Abbé Nazari a inférée dans son Journal littéraire. Ainsi, comme le Vésuve a mis seize cens ans à former ces deux couches, & qu'il y en a trois plus profondes, qui contiennent des

Ad ann. 16371

Sur l'année
1674. p. 146.

pierres calcinées & vitrifiées, on doit conclurre que cette montagne a mis environ deux mille quatre cens ans, plus ou moins, à les former, ce qui va jusqu'à l'antiquité la plus reculée.

M. Bianchini rapporte dans la suite quelques autres observations sur le même sujet, & il paroît souhaiter qu'on fit près des autres montagnes où il y a des Volcans, les mêmes expériences qui ont esté faites près du mont Vésuve, ce qui véritablement seroit digne de la curiosité des Sçavants & des Philosophes.

NOUVELLES REMARQUES

SUR

LE STADE D'OLYMPIE

Comparé aux Cirques de Rome.

IL n'y a rien de plus célèbre dans l'histoire de l'ancienne Grèce, que la célébration des Jeux Olympiques, qui se renouvelloient au bout de quatre ans révolus, & c'est à l'institution de ces Jeux, que la Chronologie Grecque est redevable de sa première certitude. La plupart des anciens auteurs, & après eux quantité de modernes, ont parlé de ces jeux; leur multiplicité, leur ordre, les regles qui s'y observoient, les prix des vainqueurs, tout cela est expliqué dans un grand détail; mais nous avons moins de lumières sur la topographie du lieu destiné aux différents exercices qui formoient ces jeux. Pausanias qui en a parlé assez au long, s'est plus appliqué à rechercher l'histoire moins connue des monuments qui s'y rencontroient, qu'à donner une idée claire du lieu même, la description qu'il fait du stade est très-obscur, & l'on est obligé de convenir, que ni la traduction de M. l'Abbé Gedoyn, ni la Planche gravée par les soins de M. le Chevalier Follard, ne levoient pas les difficultez que l'on pouvoit former sur cette description.

In Eliac.

C'est pour les resoudre enfin ces difficultez, s'il est possible,

que M. l'Abbé Gedoyu luy-même, qui a jugé cette matière digne d'une nouvelle attention de sa part, & successivement M. de la Barre & M. l'Abbé Banier, ont lû à l'Académie trois Dissertations qui n'ont de commun que l'objet auquel elles se rapportent. On trouvera les deux premières dans les Memoires, & nous allons rendre compte de la troisième.

En 1732,

Tome 2. page
360. & 376.

Saumaïse sur le chapitre 46. de Solin, dans lequel à l'occasion de la Cappadoce, l'auteur parle des chevaux & de leurs Ecuyers, fait un ample commentaire sur ce sujet, & rappelle tout ce qu'une vaste érudition pouvoit fournir à un sçavant comme luy, sur les stades des anciens, sur les mots *carceres*, *repagula*, & sur plusieurs autres circonstances; mais il ne dit rien de particulier sur le Stade d'Olympie, & ne touche en aucune manière aux difficultez agitées dans l'Académie à l'occasion de la description de Pausanias, non plus que Spon, qui dans ses voyages parle assez au long des Stades d'Athènes & de Smyrne.

Panvini, qui a fait un ample traité sur les Jeux du Cirque chez les Romains, avoit une belle occasion de parler de ceux des Grecs, les auteurs des traitez particuliers sont souvent des digressions moins nécessaires; mais quoyque celui-cy ne laisse rien à desirer sur les Cirques des Romains, tant sur ceux qui existoient de son temps en tout ou en partie, que sur ceux qui sont représentez sur les Médailles, il ne dit rien de ceux des Grecs, & sur-tout de celui d'Olympie: malgré son silence sur cet article, il est aisé, dit M. l'Abbé Banier, de juger, en comparant la description que Pausanias fait de ce stade, avec les figures que Panvini a fait graver des différents Cirques des Romains & de l'Hippodrome de Constantinople, qui subsistoit en partie de son temps, qu'ils estoient tous faits sur le plan & sur le modèle de celui-là. Ainsi, quoyque les ornemens, les statuës, les autels, & les autres monuments, qui avoient esté placez dans les différents Cirques ou Hippodromes, fussent différents de ceux du stade d'Olympie, suivant le goût & la magnificence de ceux qui les avoient fait construire, ou qui dans la suite des temps les firent réparer; il paroît que pour

l'essentiel ils estoient les mêmes. Ils estoient tous d'une certaine longueur, terminez aux deux bouts en demi-rond, ils représentoient ou le monde entier, ou quelque partie de la terre, ou la mer, & formoient une espèce de cercle, d'où les Latins ont fait le mot *Circus*: & c'est ainsi que, suivant les anciens, celui de Constantinople représentoit l'Europe, & celui d'Olympie la Mer Mediterranée, faite à peu près comme un vaisseau, dont la prouë, selon Pausanias, estoit le modèle de la place qui précédoit la lice. Cet auteur ne parle pas du nombre des loges ou remises, où se tenoient avant la course les chars & les chevaux, mais les auteurs Latins disent que dans les Cirques Romains il y en avoit douze pour marquer les douze signes du Zodiaque, ainsi qu'on peut le voir dans Panvini & dans Cassiodore, que cet auteur a copié.

Dans les Cirques Romains, ces loges estoient disposées de manière qu'en lâchant les cordes qui y contenoient les chars, ils partoient en même temps, sans avoir aucun avantage les uns sur les autres, & couroient tout de suite. Les loges, selon Pausanias, estoient disposées plus irrégulièrement dans le stade d'Olympie, soit qu'on eût esté gêné par le terrain, soit qu'on se fût attaché à conserver la figure de la prouë d'un vaisseau; ainsi, lorsque les cordes estoient lâchées, il falloit que les chars arrivassent en un certain endroit que Pausanias nomme l'éperon, où l'on avoit soin, dit M. l'Abbé Banier, de les apparier pour conserver l'égalité dans la course: & dès-là on ne voit pas trop ni à quoy servoient ces cordes, les Ecuyers estant bien capables de retenir leurs chevaux, ni pourquoy, suivant cet auteur, on tiroit les loges au sort; car si on examine cette proposition, elle ne peut recevoir que deux sens. On pouvoit tirer les loges au sort, ou parce qu'il y en avoit de plus avantageuses les unes que les autres, vû leur figure irrégulière, ou parce que n'y en ayant pas un assez grand nombre pour les prétendants, on faisoit une espèce de loterie composée d'autant de *numeros* qu'il y avoit de chars, & seulement d'autant de billets noirs qu'il y avoit de loges; & M. l'Abbé Banier croit que c'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre Pausanias, puisque l'idée de
l'avantage

l'avantage de quelques loges sur les autres ne subsistoit pas, attendu que lorsque les chars en estoient sortis, il falloit se former en un autre endroit pour y estre appariez, & entrer de-là dans la lice où se faisoit la course.

Pour continuer de marquer la ressemblance des Cirques Romains & du Stade d'Olympie, il faut penser, adjointe M. l'Abbé Banier, que dans les uns & les autres il y avoit au bout une borne autour de laquelle il falloit passer; & comme ceux qui en approchoient le plus près décrivoient un cercle moins grand que ceux qui en passoient plus loin, ils avoient de l'avantage sur eux, mais aussi on couroit le danger de la heurter & de briser le chariot, & c'estoit en cet endroit principalement que paroissoit l'adresse de ceux qui conduisoient les chars. Horace exprime cette adresse dans ce vers,

Metaque fervidis evitata rotis.

Ode 14

Dans les Cirques Romains & dans l'Hippodrome de Constantinople, il y avoit, comme dans celui d'Olympie, des sièges & des loges tout du long, pour y placer les juges & les spectateurs distinguez, comme des Prêtresses ou des Vestales, &c. Et si dans ce dernier, il n'y en avoit, selon Pausanias, que d'un côté, c'est, à ce que croit M. l'Abbé Banier, parce qu'on avoit esté gêné par le terrain situé au bas & tout le long d'une colline, où l'on avoit cependant menagé des places, mais moins commodes pour le peuple qui accouroit en foule à ces jeux. Les Romains avoient choisi des lieux plus dégagés, & dès-là leurs Cirques estoient plus réguliers, ainsi qu'on peut le voir dans les figures que Panvini en a fait graver, sur-tout dans celle du grand Cirque.

Dans le Stade d'Olympie, on voyoit, selon le même Pausanias, le tombeau d'Endymion, un temple de Cerès, la statue d'Hippodamie, & quelques autres monuments; & comme ils n'ont aucun rapport essentiel avec les jeux qu'on y célébroit, il paroît qu'ils y estoient lorsqu'on fit servir ce lieu à former le Stade, ce qui apparemment avoit causé les irrégularitez qui s'y rencontroient. Les Romains, qui, comme on vient de le

dire, avoient choisi des places plus propres à faire leurs Cirques; pour ne pas s'éloigner de l'idée qu'ils en avoient prise des Grecs, adjoutèrent dans les leurs plusieurs ornements, qui avoient quelque ressemblance avec ceux du Stade d'Olympie. On y voyoit des autels, des statuës, des pyramides, &c. Il y en avoit même quelques-unes chargées de Dauphins, quelquefois jusqu'au nombre de six: celui qui estoit à Olympie, se trouvoit peut-estre moins là pour le mécanisme dont parle Pausanias, qui le faisoit baisser jusqu'à terre lorsque l'Aigle éployée s'élevoit pour se faire voir aux spectateurs, que pour quelque mystère de Religion, sur lequel les anciens ne nous ont laissé aucun échircissement. M. l'Abbé Banier conjecture que comme le Stade & les Cirques représentoient le monde, le Dauphin qui s'abbaissoit jusqu'à terre désignoit la mer, & l'Aigle qui s'élevoit dans les airs marquoit le Ciel; car il a peine à croire que l'un & l'autre ne fussent là que pour donner le signal de lâcher les cordes des loges, d'une manière qui causât quelque surprise. Les Romains donnoient aussi un signal pour lâcher ces cordes, mais on ne nous apprend point quel estoit ce signal. Au lieu de l'Aigle éployée, qui estoit à Olympie dans l'espace qui précédoit la lice, les Romains avoient placé dans leurs Cirques deux petits Mercures, *Hermules*, qui tenoient chacun d'une main les bouts de la corde qui enfermoit les loges, & qui la lâchoient, & la laissoient tomber au signal qu'on donnoit; *in ostiis Circi*, dit Panvini, *erant carceres cancellis clausæ, quibus bigæ & quadrigæ certantes emittebantur, ante quas utraque carcerum parte, duo parva Mercurii simulacra fuere, funem sive catenulam manibus ante carceres tenentes, quibus equi & quadrigæ apertis jam cancellis, ne ante signum à magistratu datum currerent, coërcebantur. Signo vero dato, ita funes compositæ erant, ut ex Hermulorum manibus, ministrorum opera, statim elaborerentur, & equi currere inciperent*, ce que cet auteur a pris de Cassiodore. Au sortir des remises, on avoit tracé une ligne blanche que les chariots estoient obligez de suivre, de peur que venant à se rencontrer, ils ne se renversassent, & ravissent aux spectateurs le plaisir de les voir courir. *Alba linea*, dit

Cassiodore, *non longè ab ostiis carcerum in utrumque podium quasi regula directa producitur, ut quadrigis progredientibus inde certamen oriretur, ne dum semper præpropere conantur elidere, spectandi voluptatem viderentur populis abrogare.* Les Grecs n'avoient pas besoin de ces lignes blanches, s'il est vrai, comme le croit M. l'Abbé Banier, qu'au sortir des remises, ils estoient obligez de se former pour estre appariez.

Comme la statué qui représentoit le Génie de Taraxippus n'estoit-là que pour effrayer les chevaux, ce qui devoit causer bien des accidens, les Romains n'avoient rien de pareil. On peut voir dans Pausanias ce qu'on pensoit de ce Génie.

De toutes ces réflexions, M. l'Abbé Banier conclut que les Cirques & les Hippodromes des Romains avoient esté faits sur le modèle du Stade d'Olympie, & qu'on auroit pû s'aider de la forme de ceux-là, & des figures que Panvini en a fait graver sur des monuments incontestables, pour nous donner une idée plus juste de celui dont Pausanias fait une description, qui dans le fond est si obscure, qu'elle a fait naître trois interprétations toutes différentes les unes des autres.



E X P L I C A T I O N
DE QUELQUES PASSAGES
D' A N C I E N S A U T E U R S.

A R T I C L E P R E M I E R.

Sur le commencement du Poëme d'HÉSIODE, que l'on appelle le Bouclier d'HERCULE.

1732. Les premiers Vers du Poëme d'Hésiode, qui porte le nom de *Bouclier d'Hercule*, ont fait naître parmi les Sçavants des difficultez que M. de Chambort a jugé à propos d'examiner de nouveau.

Pour estre au fait de ces difficultez, il est nécessaire de rapporter les trois premiers vers du Poëme dont il s'agit.

H^ο οἷη περιποῦσαι δόμους ἐ πατρίδα γαῖαν
H^ο λυθεν ἐς Θήβας, μετ' ἀρήϊον Ἀμφιτρύωνα,
Ἀλκμήνῃ θυγάτηρ Λαοσόε H^ο λεκτρύωνος.

1. Daur. Les Interprètes Latins expliquent ordinairement ces mots ἢ οἷη qui forment la principale difficulté, par ceux de *aut qualis*, ce qui marqueroit qu'ils ne feroient pas le commencement du Poëme, mais que les premiers vers en auroient esté perdus. En effet, Canterus qui les a ainsi interprétez, dit avoir appris de Jean Daurat, que le Poëme en question faisoit partie d'un autre plus considérable, qu'Hésiode avoit composé à la louange de plusieurs femmes illustres, & que ce Poëme estoit intitulé *μεγάλαι ἡσείαι*. Pausanias, Athénée & les Interprètes de Pindare, de Sophocle & d'Apollonius, citent ces *μεγάλαι ἡσείαι*, & disent que les louanges que ce Poëte donnoit à ces Dames illustres, estoient renfermées dans un certain nombre de vers, dans lesquels elles estoient comparées l'une avec l'autre; que cette idée de similitude & de comparaison l'avoit obligé

d'employer souvent ces mots *ἢ οἷν, aut qualis*, ce qui fit donner au Poëme le titre que nous venons de rapporter. Hermésianax Poëte de Colophon, prétendoit même qu'Hésiode n'avoit si souvent répété ces mots, que parce qu'ils estoient le nom de sa maîtresse, qu'il avoit voulu rendre célèbre. Ces autoritez ont engagé Canterus à conclurre que le titre de *Bouclier d'Hercule* que porte à présent le Poëme en question, ne doit pas nous empêcher de croire qu'il n'est qu'une partie d'un ouvrage plus étendu; de même que le Songe de Scipion fait un ouvrage à part parmi les œuvres de Cicéron, quoyqu'il ne soit qu'un fragment du sixième livre de la République, composé par cet orateur: ainsi il croit qu'on doit traduire de cette sorte les vers que nous venons de rapporter: *ou telle que fut Alcmène fille d'Electryon deffenseur des peuples, lorsqu'après avoir quitté sa maison & sa patrie, elle vint à Thebes après le belliqueux Amphitryon.*

Tzetzès, au contraire, croit que le Poëme, tel que nous l'avons, est entier, & explique les mots *ἢ οἷν* par *qualis*, en disant qu'il faut regarder l'*ἢ* comme l'article *ἡ*, non comme la particule disjonctive *ἢ*, qui ne peut pas naturellement se trouver à la tête d'un ouvrage; il adjoûte qu'on ne doit considérer le mot d'après que comme un terme d'admiration, le Poëte l'ayant ainsi placé en commençant l'éloge d'Alcmène, & il assure qu'il faut traduire ainsi: *Que de perfections avoit Alcmène fille d'Electryon*, & le reste. Jean Diacre, autre scholiaste Grec, ne prend cette expression que comme une épithète synonyme avec *δποία, μεγάλη*, & traduit, *la grande Alcmène, &c.* M. Guet, autre critique, ne fait qu'un mot des deux, & prétend que c'est un adjectif féminin tiré d'*ἡοῖος*, qui signifie le temps du matin, & pense qu'il faut rendre ainsi les vers en question: *Alcmène arriva un matin à Thèbes, &c.*

*Notes sur le
Bouclier d'Hercule,*

M. de Chambort rejette ces quatre explications; le Poëme; selon luy, tel que nous l'avons, est complet, il est composé à la louange d'Hercule; & s'il y est parlé d'Alcmène, c'est qu'elle estoit mere de ce héros. Le scholiaste de Pindare nous a conservé les premiers vers de deux autres Poëmes d'Hésiode, qui commençoient aussi par ces mots *ἢ οἷν*; le premier estoit à la

louange d'Euphémus célèbre Argonaute fils de Neptune; le second louoit Aristée fils d'Apollon: or il y a apparence que dans ces deux ouvrages le Poète parlant de la naissance de ces deux héros, s'estoit servi de la même expression. Il est étonnant, continue M. de Chambort, que l'opinion de Canterus, si peu fondée, ait été suivie par Heinsius, par M. le Clerc, par Casaubon & par tant d'autres. Celle de Ietzès ne mérite pas plus d'attention. Un Poète comme Hésiode, qui a employé dans tous ses ouvrages un stile simple & uni, auroit-il commencé celui du Bouclier comme un écolier, par la figure de l'admiration? Selon luy, Jean Diacre n'a pas plus de droit de transformer ces deux mots en une épithete; M. Guict a encore moins de raison de ne faire qu'un seul mot des deux, tous les manuscrits & tous les imprimez les séparent, & il est ridicule de penser que le Poète ait voulu exprimer qu'Alcmène estoit arrivée *le matin*.

Toutes ces difficultez se seroient évanouies, dit M. de Chambort, si les interprètes d'Hésiode avoient fait réflexion que dans les bons auteurs Grecs le mot *οἷν* doit se rendre par *sola*, en le prononçant avec un esprit doux sur la première syllabe, & que l'*η* est son article; expression d'autant plus naturelle, qu'elle marque en quel état Alcmène arriva à Thebes après la mort de ses freres, que son mari n'avoit pas encore vengée, & celle de son pere Electryon, auquel un accident imprévu avoit ôté la vie, comme le rapporte Apollodore. Ainsi, M. de Chambort soutient que pour exprimer heureusement ce qu'Hésiode a voulu dire, il faut traduire de cette sorte les trois premiers vers de son Poëme: *Alcmène fille d'Electryon protecteur des peuples, ayant quitté sa demeure, vint seule à Thebes après le brave Amphitryon*. Elle revenoit de Tirynthe, ville que son mari avoit été obligé de quitter pour se retirer à Thebes, après avoir malheureusement tué Electryon.

Pour prouver que cette traduction exprime bien le sens de ces vers, M. de Chambort ne se contente pas de renvoyer aux dictionnaires où l'on trouve le nom adjectif dont *εἷς* est le masculin, *οἷη* le féminin, & *οἷον* le neutre; il le prouve encore

par trois passages d'Homère, où le même mot signifie *seul* ou *seule*. Le premier se trouve au vers 287. du 20.^e livre de l'Iliade, où il est dit qu'Enée leva *seul*, *ὄϊος*, une pierre que deux hommes du temps de ce Poète auroient eu de la peine à lever. Le second est pris du premier livre de l'Odyssée, vers 331. où Homère dit que Pénélope ne voulut pas venir *seule*, *ὅκ οἴη*, à la porte de la salle du banquet où estoient ses amants. Le troisième enfin se lit dans le 2.^e livre de l'Iliade, vers 486. où le Poète dans l'invocation des Muses, à l'occasion du dénombrement, s'exprime ainsi : *nous en avons entendu le seul bruit*, *οἶον ἀκούομεν*. Voilà trois exemples choisis dans les trois genres de cet adjectif.

Les Interprètes, continue l'Académicien, n'expliquent pas plus heureusement les derniers mots des trois vers en question; en disant : *secuta maritum Amphitryonem*, il faut traduire *post mavortium Amphitryonem* : la préposition *μετὰ* mise avant un accusatif signifie *après*; le mot *ἀπ' αὐτοῦ* ne signifie pas *mari*, c'est une épithète qui marque la valeur d'Amphitryon, & qui est dérivée d'*Ἄρης*, nom du Dieu de la guerre.

M. de Chambort fait trois autres réflexions sur ce passage d'Hésiode; la première, sur la mere d'Alcmène, qu'Hésiode ne nomme point, & qu'il croit estre, non Anaxo, comme le dit Apollodore, ni Eurymède, comme le pense Diodore de Sicile, mais Lyfidice fille de Pélops, comme l'a dit Plutarque, dont le sentiment est confirmé par une ancienne Inscription, qui marque qu'Hercule estoit petit-fils de Pélops. La seconde tombe sur l'épithète *λαοσδόος* donnée à Electryon, qu'Hesychius prétend estre composée de *λαός* *populus*, & de *σείω* *agito*, *concutio*, ce qui marqueroit dans ce Prince un génie vif & remuant, pendant que d'autres la dérivent de *λαός* & *σώω*, *servo*, *conservo*, ce qui est plus probable. La troisième regarde le mécanisme du troisième vers, qui finit par le mot *Ἡλεκτρυόος*; pour trouver un dactyle au cinquième pied de ce vers, il faut faire la seconde syllabe brève, cependant elle est suivie de deux consonnes : on ne gagne rien en disant que le vers est spondaïque, car comment en faire quatre syllabes longues? M. de Chambort a cru

y remédier, ou en retranchant le α ou en le transposant, & le mettant avant le λ ou auprès; & il adopte ce retranchement, qui n'est pas sans exemple dans Homère & dans les autres bons Poètes.

ARTICLE II.

Sur un endroit de la XVIII.^e Lettre de CICERON à ATTICUS.

UN Passage des Epîtres de Cicéron à Atticus a fourni au même Académicien plusieurs réflexions critiques. Ce passage *Edit. de Grav.* est tiré de la Lettre 18.^e du premier livre, datée du 11.^e jour avant les Kalendes de Février, sous le Consulat de Quintus Metellus & de Lucius Afranius, c'est-à-dire du 20. Janvier de l'an de Rome 694. le voici : *nihil mihi nunc scito tam deesse, quam hominem eum, quicum omnia, quæ me curâ aliquâ afficiunt, una communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem, nihil obtegam : abest enim frater ἀφελῆσαίης & amantissimus : Metellus non homo, sed lītus atque aēr & solitudo mera, &c.*

Cicéron se plaint à son ami de n'avoir personne de confiance à qui il pût s'ouvrir sur l'état des affaires; mais il faut avouer que la manière dont il s'exprime depuis les mots *abest enim frater* & le reste, paroît fort obscure. Les anciens éditeurs de Cicéron ponctuoient cette phrase d'une autre manière; ils lisoient le mot *amantissimus* avec le mot *Metellus*, après lequel ils mettoient un ou deux points : *abest enim frater ἀφελῆσαίης, & amantissimus Metellus, non homo, sed lītus atque aēr & solitudo mera.* Paul Manuce a fort bien remarqué que l'épithete regarde le frere de Cicéron, & qu'ainsi il falloit placer la marque de la division de la phrase après le mot *amantissimus*, comme on l'a ponctué dans le passage; mais il restera toujours à sçavoir ce que veut dire Cicéron avec ces expressions, *Metellus non homo, sed lītus atque aēr & solitudo mera!* parle-t-il de Q. Metellus alors Consul? Mais il dit dans la même lettre, *Metellus est Consul egregius & nos amat,*

Si on

Si on suprimoit le mot de *Metellus*, comme l'a prétendu Malaspina, & qu'on mît à la place *mei*, en sorte qu'on dût lire *abest frater . . . amantissimus mei*, en quoy il a esté suivi dans plusieurs éditions, on ne gagneroit rien par une correction si hardie & si peu fondée; car à qui attribuerait-on les paroles suivantes, *non homo, sed litus, &c!* Ce seroit encore pis si on mettoit *meus* au lieu de *mei*, comme a fait Antoine Augustin, car la phrase ne seroit pas latine. Paul Manuce applique les mots *non homo, &c.* à Metellus, lequel quoyqu'ami de Ciceron, ne pensoit pas comme luy sur les affaires de la République, & qui d'ailleurs estoit peut-estre un homme triste & taciturne; en sorte qu'on estoit avec luy comme dans une solitude & au bord de la mer.

M. l'Abbé de S.^t Real & M. l'Abbé Mongault ont traduit ainsi cet endroit : le premier, en disant, *car mon frere à qui je pourrois m'ouvrir de mes plus secretes pensées avec autant de sûreté qu'aux bois & aux rochers, qui m'aime tendrement, & qui est la simplicité même, n'est pas icy.* Le second, *car je n'ay plus mon frere, qui est du meilleur caractère du monde, qui m'aime si tendrement, & à qui je pourrois m'ouvrir de mes plus secretes pensées avec autant de sûreté qu'aux rochers & aux campagnes les plus désertes.*

On voit bien que ces deux traducteurs ont suivi la correction de Malaspina, qui supprime le nom de Metellus, & qu'ils n'ont pas traduit le mot *aër*, parce qu'il auroit esté ridicule de dire que Ciceron pouvoit confier son secret à son frere avec autant de sûreté qu'à l'air, aux rochers & aux campagnes les plus désertes. Ils ont supprimé aussi les mots *non homo*, parce qu'effectivement cette expression ne convient point à la louange qu'ils croient que l'orateur donne à son frere, sur son secret & sur ses autres bonnes qualitez.

M. Rollin qui a fait cette réflexion & quelques autres sur ces deux traductions, croit qu'il ne faut rien changer dans le texte, & que sans ce retranchement, il a un fort beau sens : en effet, Ciceron dit d'abord qu'il n'avoit près de luy personne avec qui il pût s'entretenir familièrement, ni s'ouvrir de ses

*Man. d'étudier
& d'enseigner les
Lettres hum. &c.
1. ch. 1. art. 2.
de la 2.^d édit.*

peines pour en recevoir quelque soulagement; car, adjointe-t-il, mon frere qui m'aime si tendrement n'est point icy: pour Metellus, ce n'est point un homme ordinaire, dont la conversation puisse m'estre d'aucun secours; sa compagnie est pour moy comme la plus affreuse solitude, où l'on ne voit que le Ciel & les rochers; mais vous, mon cher ami, dont les conseils & l'entretien ont adouci tant de fois mes peines & mes chagrins où estes-vous à présent? *tu autem qui ubinam es!*

M. de Chambort, qui loue M. Rollin à l'occasion de ses remarques critiques, ne croit pas, comme luy, qu'il n'y ait rien à changer dans le texte. Il n'est pas embarrassé des qualifications que Cicéron donne icy à Metellus, *non homo, sed litus, &c.* luy qui dans la même lettre & ailleurs luy donne des louanges, en disant, *Metellus est Consul egregius & nos amat*; mais des expressions *non homo* & le reste, qu'il croit peu dignes de cet Orateur: en effet, il se delivre du premier embarras, en disant que quoyque Cicéron vécût bien en apparence avec Metellus, il ne devoit pas cependant avoir beaucoup de confiance en un homme qui estoit dévoué au parti de Clodius son ennemi déclaré; & il peut très-bien avoir dit dans sa lettre, que c'estoit un bon Consul, & qu'il en estoit aimé, sans que pour cela il le regardât comme un homme à qui il pût s'ouvrir de ses peines les plus secretes, & qu'ainsi il se trouvoit avec luy comme s'il estoit seul au milieu d'une solitude. Pour le second article, M. de Chambort pense que ces paroles *non homo, sed litus, &c.* sont une citation par laquelle Cicéron fait allusion à quelques vers d'un Poëte tragique, *disjecti membra Poëta*, dont peut-estre luy & Atticus s'estoient souvent servis. Il arrive que des amis se disent ou s'écrivent certains mots dont ils entendent toute l'allusion, qui souvent n'est pas entendue des autres; ce sont de ces expressions de société dont il faut avoir l'intelligence pour s'en réjouir. D'abord M. de Chambort coupe en deux le mot de *Metellus*, & dit qu'il faut lire *me tellus*, & alors les mots *me tellus non homo* font la moitié d'un vers iambe, & les suivants, *sed litus atque aër, & solitudo mera*, en composent un entier; c'estoit, ajoute-t-il, l'expression dont quelque Poëte

tragique s'estoit servi pour marquer l'affreuse solitude où se trouvoit quelque malheureux qui venoit s'en plaindre sur le théâtre : Philoctète, par exemple, que les Grecs avoient abandonné dans l'isle de Lemnos, & sur lequel un Poète latin avoit fait une Tragédie à l'imitation de celle de Sophocle. C'estoit sans doute celle d'Accius que Cicéron loue dans plusieurs endroits de ses ouvrages ; ainsi il auroit, dit-il, traduit cet endroit de cette sorte : d'abord il auroit mis dans le texte latin *me tellus, non homo*, en sousentendant *tenet* ou *habet*, & y supposant encore *adest* ; ensuite il auroit mis le vers entier, *sed litus atque aër, & solitudo mera*, & il les auroit rendus par ces deux vers françois, ou par quelques autres approchans.

Je suis sur terre, hélas ! mais sans société,

Exposé seul à l'air sur un bord écarté.

On pourroit objecter que le prétendu vers iambique dont on vient de parler, n'a pas la mesure convenable, à cause du mot *solitudo*, dont les trois dernières syllabes doivent composer le cinquième pied. L'Académicien répond 1.^o que les anciens Poètes dramatiques, tels qu'estoit Accius auteur du Philoctète, estoient peu exacts dans la structure de leurs vers iambes ; contents qu'ils fussent composez de six pieds, dont le dernier devoit estre un iambique, ils employoient pour les autres cinq pieds des mots de deux ou de trois syllabes : or les trois dernières syllabes du mot *solitudo* faisoient un pied de trois syllabes, nommé *amphibrachys*, parce qu'il estoit composé d'une syllabe longue environnée de deux brèves, ce qui revenoit à un dactyle, ou à un anapeste ; les fragments qui nous restent de ces anciens Poètes nous en font voir plusieurs exemples. 2.^o On retranchoit peut-estre la dernière lettre du mot avec une apostrophe, *solitud'*, & alors le cinquième pied est un iambique. Ces sortes de retranchemens estoient assez ordinaires aux anciens Poètes. 3.^o Accius avoit peut-estre mis *solitas*, qui estoit en usage de son temps, au lieu de *solitudo*. Nonnius Marcellus cite ce même mot *solitas*, d'une Tragédie du même Accius, intitulée Euryface. Cet Euryface estoit fils d'Ajax.

*De Harusp.
respons.
De fin. bon. &
mal. lib. 1. &
Tuscul. lib. 2.*

*Voy. le Comm.
de Delrio sur
Seneque,*

Ch. I. n. 83.



OBSERVATIONS

SUR LE TEXTE

DE L'ANDROMAQUE D'EURIPIDE.

Nous avons rapporté dans le VIII.^e Tome des Memoires de l'Académie deux discours de M. Hardion sur l'Andromaque d'Euripide, dont le premier roule sur la constitution generale de cette ancienne Tragedie, & sur les allusions qu'Euripide paroît y avoir faites au gouvernement de la République d'Athènes; & le second, qui a pour titre, *Observations critiques & historiques sur le chœur de l'Andromaque d'Euripide*, est un examen du chœur de cette même Tragédie par rapport aux regles de la Poétique, & par rapport aux discours que les personnes qui le composent, tiennent dans les scènes & dans les intermedes. L'auteur y a adjouté depuis diverses observations sur le texte original de cette même pièce, & nous allons en rendre compte.

Ces observations consistent, pour la plus grande partie, en corrections de passages de la Tragedie d'Andromaque. M. Hardion les a toutes tirées, à l'exception d'une seule, d'un manuscrit de la Bibliotheque du Roy, N.^o 2793. qui peut avoir environ 700. ans; il en a choisi avec soin les leçons qui luy ont paru ou nécessaires, ou du moins meilleures que celles des imprimez, & il les suit dans l'ordre même de la Tragédie, la seule liaison que l'on puisse donner à des observations de ce genre.

La première correction se présente au vers 62. Le texte porte dans les imprimez,

Δεινὰ γὰρ τοι βέλεται

Μενέλαος εἰς σέ.

Atrocia enim vult

Menelaus adversus te.

Il y a dans le manuscrit,

Δεινὰ γὰρ βαλεύετα
Μενέλαος εἰς σέ.

Atrocia enim cogitat

Menelaus adversus te.

Menelas forme contre vous un horrible dessein.

On voit aisément que le mot βαλεύετα est plus propre que βέλετα, quoique celui-ci puisse, absolument parlant, s'expliquer dans le même sens : le vers conserve sa mesure, & paroît en même temps plus harmonieux.

Τί δράσι; ποίας μηχανὰς πλέκουσι νῦν;
Quid agunt? quas nunc infidias struunt?

Vers 661

Il y a dans le manuscrit,

Τί δράσι; ποίας μηχανὰς πλέκουσιν αὖ;

Que font-ils? que machinent-ils de nouveau contre moy?

La différence de ces deux leçons n'est pas considérable; mais la seconde est à préférer, en ce que le mot νῦν dans la première est inutile, & que la particule αὖ, qui signifie *rursus*, fait un fort bon sens. Andromaque avoit déjà essuyé des persécutions de la part d'Hermione & de Ménélas; & sur ce qu'on luy annonce de nouveaux effets de leur fureur, elle dit : *Que font-ils? que machinent-ils de nouveau contre moy?* Τί δράσι; ποίας μηχανὰς πλέκουσιν αὖ?

Ἡ'ν δ' οἷω Θεῶν τίς σ', ἢ βροτῶν σῶσαι θέλη.

Si quis vero Deorum te aut hominum servare velit.

Vers 1631

La gradation est observée dans la leçon du manuscrit, où le vers est construit de cette manière.

Ἡ'ν δ' οἷω βροτῶν τίς σ', ἢ Θεῶν σῶσαι θέλη.

Si quis vero hominum aut Deorum te servare velit.

Si quelqu'homme ou quelque Dieu veut te sauver.

E iij

Vers 198.

Ὡς ἡ Λάκαινα τῆς Φρυγῶν μείων πόλις;

Τύχη θ' ὑπερθεῖ; καὶ μὲ ἐλευθέραν ὀρεῖς;

*Num quod Lacæna civitas Phrygum (urbe) sit minor!**Fortunaque (eam) superet, meque liberam videas!*

Les critiques ont senti qu'il falloit corriger ce passage, mais le manuscrit ne donne pour cela aucun secours. Andromaque répond ironiquement aux reproches que luy fait Hermione, de vouloir usurper sa place auprès de Néoptolème. Sur quel fondement si solide entreprendrois-je, luy dit-elle, de vous chasser du lit de vostre époux? Est-ce que la ville de Lacédémone est inférieure à celle de Troye? Est-ce qu'elle la surpasse en félicité? Est-ce parce que je suis libre, dans la fleur de l'âge, &c. Ces mots, *qu'elle la surpasse en félicité*, τύχη θ' ὑπερθεῖ, corrompent le sens de tout le passage. Canterus lisoit,

Ὡς τῆς Λακείνης ἡ Φρυγῶν μείων πόλις;

Est-ce que la ville de Troye est inférieure à celle de Lacédémone?

mais le sens n'en devient pas meilleur, à moins qu'on ne lise μείζων, *major*, au lieu de μείων, *minor*, comme Barnes le propose, ce qui feroit un sens fort juste; mais le texte souffriroit trop. Il seroit plus simple de lire ὑπερθεῖ au lieu d'ὑπερθεῖ. Ce changement est presque imperceptible, & rétablit le sens du texte, sans qu'on ait besoin de transposer ou de substituer aucun mot.

Ὡς ἡ Λάκαινα τῆς Φρυγῶν μείων πόλις;

Τύχη θ' ὑπερθεῖ; καὶ μὲ ἐλευθέραν ὀρεῖς;

Seroit-ce que la ville de Lacédémone est moins considérable que celle de Troye! Seroit-ce que la fortune m'est plus favorable qu'à vous! que je suis libre, &c.

Vers 259.

Σφάλλ', αἱμάτων θεᾶς βωμὸν, ἢ μέντοι σέ.

*Jugula, pollue sanguine aram Deæ quæ te persequetur.**Egorgez moy. Ensanglantez l'autel de la Déesse qui saura vous punir.*

Tous les textes avoient αἶμας au lieu d'αἰμάτου. Canterus propoſoit de corriger ainſi : σφάζ' αἶμα πρὸς βωμόν. Duportus a vû le premier qu'il falloit lire αἰμάτου ; & ſa correction a eſté ſuivie par Scaliger & Heinfius : elle eſt confirmée par le manufcrit.

Σὺ μὲν γὰρ νύχθις Θεᾶς βρέτας σῶσαι τὸδε

Vers 311.

Τῶτον τε ἔκρυψαντας.

*Tu enim gloriabaris hoc Deæ simulacrum servaturum & hunc
& eos qui occultaverunt.*

*Tu te flattois que cette ſtatuë de la Déeſſe garantiroit ton fils
& ceux qui l'ont caché.*

Il y a dans le manufcrit,

Σὲ μὲν γὰρ νύχθις Θεᾶς βρέτας σῶσαι τὸδε.

Τῶτον ἧ, τοὺς ἐκρύψαντας.

*Te enim gloriabaris ab hoc Deæ simulacro servandam eſſe ;
hunc autem (ſcilicet filium) ab iis qui eum occultaverunt.*

Cette leçon eſt ſans contredit la véritable. Andromaque ſ'eſtoit réfugiée auprès de l'autel de Thétis, dans l'eſpérance que ce ſeroit pour elle un aſyle inviolable ; d'un autre côté, elle avoit caché ſon fils dans une maiſon étrangère, où elle ſe perſuadoit qu'on ne le trouveroit pas. Ménélas, qui l'avoit découvert, dit à Andromaque ; Tu te flattois que cette ſtatuë de la Déeſſe te ſerviroit d'aſyle, & que ceux qui avoient caché ton fils, le déroberoient à mes perquiſitions :

Σὲ μὲν γὰρ νύχθις Θεᾶς βρέτας σῶσαι τὸδε.

Τῶτον ἧ, τοὺς ἐκρύψαντας.

Οὐ δὴτα τ' ἐμοῦ γ' εἶνεν ἀθλίη βίη.

Vers 408.

Ἐν ταῦδε μὲν γὰρ ἐλπὶς εἰ σωθήσεϊ).

*Non certè propter miſeram meam vitam (eum cadent.) In
hoc enim ſpes eſt ſi ſervetur.*

On ne peut donner à ce paſſage un ſens raifonnable, qu'à force de torture ; & pour en trouver un qui ſoit facile & net, il ne faut que ſuivre la ponctuation du manufcrit, où il y a un

point suspensif après ε' δῆτα. Ménélas avoit proposé à Andromaque, ou de livrer son fils, à condition d'avoir la vie sauve; ou de se livrer elle même pour sauver son fils. Elle se détermine à prendre ce dernier parti. Ce fils me restoit, dit-elle, & c'estoit ma seule espérance. Ils veulent qu'il périsse. Non certes, je n'y consentiray pas; la vie que je mene est trop malheureuse pour que je veuille la conserver par ce sacrifice. Je n'ay de ressource que dans la conservation de ce fils.

Οὐ δῆτα· τ' ἐμοῦ γ' εἶνεκ' ἀθλίη βίη.

Eν πρῶτῳ μὲν γὰρ ἐλπίς εἰ σωθήσετ'.

*Non certè (eum cadent.) idque propter miseram meam vitam.
In hoc enim spes est si servabitur.*

Vers 423.

Εἰς ξύμβασιν ᾗ χεῖ σε, ἔ σὴν παῖδ' ἄγειν

Μενέλαε, ἔ τιώδε.

*Oportet igitur te & tuam filiam in reconciliationem ducere;
Menelae, & istam.*

Il y a une légère différence dans le manuscrit, mais le sens est le même.

Εἰς ξύμβασιν ᾗ χεῖν σε σὴν παῖδ' ἐξάγειν

Μενέλαε, ἔ τιώδε.

*Oportet te in reconciliationem tuam filiam adducere,
Menelae, & istam.*

*Il vous convient, ô Ménélas, de réconcilier vostre fille avec
cette captive.*

Vers 440.

Ὅταν τάδ' ᾗ, τότε εἶσομεν.

Quando hæc erunt, tunc videbimus.

Quand ces choses arriveront, alors nous verrons.

Il y a dans le manuscrit,

Ὅτ' αὖ τόδ' ᾗ, τότε οἴσομεν.

Quando hoc evenerit, hæc feremus.

Quand cela fera, nous subirons ces peines.

Ces paroles de Ménélas, sont une réponse à ce qu'Andromaque luy avoit dit : Regardez-vous la Divinité comme une chimère? Croyez-vous que les Dieux n'exercent pas une sévère justice? Sur quoy il faut observer que le Scholiaste avoit lû *οἰσομῶ*, comme il est dans le manuscrit, & qu'il l'explique par *ὑπομυῖμῶ*. Et on ne comprend pas comment le dernier commentateur d'Euripide a pû dire que le mot *οἰσομῶ* ne faisoit aucun sens.

Τεκτόνοιον θ' ὕμνοισιν ἐργάτην δυοῖν

Vers 476.

Εἴεν Μῦσαι φίλουσι κραίνον.

Fabrosque inter duos hymnorum artifices

Litem Musæ solent excitare.

Les Muses ont coustume d'exciter la jalousie entre deux ouvriers qui composent des hymnes.

Grotius a substitué *ὑμνων* à *ὑμνοισιν*, qu'on ne peut construire régulièrement avec *τεκτόνοιον*; & pour rétablir la mesure du vers par l'addition d'une syllabe en la place de celle qu'il retranche, il lit *τεκτόνοιον ὑμνωντ' ἐν ἐργάτην δυοῖν*. Duportus lit *τεκτόνοιον ὕμνος σωεργάτην δυοῖν*.

Il y a dans le manuscrit,

Τεκτόνοιον ὕμνων ἐργάτην δυοῖν.

L'expression est régulière, & afin que la mesure du vers soit exacte, on pourroit changer, avec Duportus, *ἐργάτην* en *σωεργάτην*. Il y a peu de différence entre la leçon ordinaire des imprimez, & celle que M. Hardion propose.

Τεκτόνοιον ὕμνοισιν ἐργάτην δυοῖν.

Τεκτόνοιον ὕμνων σωεργάτην δυοῖν.

Τί ταῦτα; πῶς ταῦτ'; ἐκ τίνος λόγου νοσεῖ

Vers 548.

Δόμος;

Quid hæc! quomodo hæc! quam ob causam laborat domus!

Le manuscrit porte,

Τί ταῦτα ἐ πῶς; καὶ ἐκ τίνος λόγου νοσεῖ

Δόμος;

Quid hæc & quomodo! quamque ob causam laborat domus!

Hist. Tome IX.

F

42 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Le sens de ces deux leçons est le même ; mais dans la seconde, le vers paroît beaucoup plus harmonieux.

Vers 802. Une femme vient faire le récit du désespoir d'Hermione qui veut se donner la mort, pour prévenir le châtement qu'elle a lieu de craindre de la part de Néoptolème. Dans les imprimez cette femme est désignée par le mot *ἑταίρινα*, une élclave, au lieu que dans le manuscrit c'est la nourrice d'Hermione, *τροφός*. Les discours qu'elle tient ne conviennent en effet qu'à la nourrice de cette Princesse, & l'on en peut juger par les mots *ὦ τέκνον*, *ὦ παῖ*, dont se sert cette nourrice, lorsqu'elle parle à Hermione, & par ceux-cy d'Hermione, *ὦ φίλη*, lorsqu'elle luy répond. * Il n'est pas douteux que soit dans cette scène, soit dans la suivante, il ne faille rétablir le mot *τροφός* en la place de *ἑταίρινα*.

Vers 802. *Ὡς κακὸν κακῶς διὰδοχον.*

Cantérus a vû qu'il devoit y avoir *κακῶ* au lieu de *κακῶς*, & le manuscrit confirme cette leçon.

Vers 848. *Πῶ δ' εἰς πέρας ἀερθῶ;*

Ubi vero ad finem (scilicet vitæ) sublimis ferar?

M. Hardion doute que le mot *πέρας* seul, & sans ajoûter *τῷ β'ε*, puisse signifier *le terme de la vie*. D'ailleurs, cette expression *πὺ εἰς πέρας ἀερθῶ*; est très-bizarre. Il y a dans le manuscrit *πέρας* au lieu de *πέρας*, & il suffit de lire le passage, pour estre persuadé que c'est la vraie leçon.

Πῶ δ' εἰς πέρας ἀερθῶ;

C'est Hermione qui parle. *Où trouveray-je, dit-elle, des flammes qui puissent m'engloutir, où pourray-je m'élancer sur le haut d'une roche, pour me précipiter dans la mer?*

Vers 1252.

Παλλάδος προμηθία.

Palladis providentia.

Il y a dans le manuscrit,

Παλλάδος προθυμία.

Palladis desiderio.

* Le Scholiaste dit sur le vers 851. *ἀμείνον ὅτι τροφὸν εἶναι τὸ ἑταίρινα.*

Le mot *θεοθυμία* est plus propre, & a plus de force que *θεομνησία*. Le Poëte fait dire à Thétis que les Dieux prennent encore soin de Troye, quoyqu'elle ait esté détruite par la passion de Pallas, *Παλλάδος θεοθυμία*: ce qui convient mieux que de dire qu'elle est tombée par la prévoyance de Pallas.

Καὶ γὰρ θεοῖσι κ' ἀκρίβους μέλει,
καίπερ πεισούσης Παλλάδος θεοθυμία.

M. Hardion observe en finissant, qu'Aristophane dans ses Grenouilles, badine sur une expression qui vraysemblablement estoit d'Euripide, & qui luy avoit paru ridicule.

Hercule dit à Bacchus, à l'occasion d'une maxime qu'Euripide avoit mise dans la bouche d'Hippolyte:

Ἦν μὲν νόβαρα γ' ἔστιν, ὥς καὶ σοι δοκεῖ.
Ce sentiment est détestable, comme vous le pensez vous-même.

Bacchus répond:

Μὴ τὸν ἐμὸν οἰκεῖ νοεῖ, ἔχεις γὰρ οἰκίαν.
Ne vous logez point dans ma pensée, car vous avez une maison où loger.

L'expression signifioit dans Euripide, ne cherchez point à deviner ce que je pense, à pénétrer dans ma pensée; & c'est sur ce qu'Hercule a dit à Bacchus, *ὥς καὶ σοι δοκεῖ*, comme vous le pensez vous-même, que Bacchus emprunte pour répondre, l'expression d'Euripide, *μὴ τὸν ἐμὸν οἰκεῖ νοεῖ*.

Le Scholiaste d'Aristophane prétend que cette expression est de l'Andromaque d'Euripide, & il en cite ce vers entier.

Μὴ τὸν ἐμὸν οἰκεῖ νοεῖ, ἐγὼ γὰρ ἀρνήσω.

Cependant on peut assûrer que ce vers n'est point de l'Andromaque, telle que nous l'avons aujourd'huy; mais il y en a un auquel le passage d'Aristophane pourroit estre une allusion, quoyque le sens n'en soit pas le même que dans l'expression rapportée par Aristophane. C'est le vers 236. où

44 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
Hermione dit à Andromaque qui luy donne des leçons de
modération,

Ο' νῆς δ' ὁ σός μοι μὴ ξυνοικοῖν, γύνη.

O mulier, ne mens tua mecum habitet.

*Je ne souhaite point que vostre raison loge chez moy, pour dire,
je ne vous envie point cette raison & cette sagesse dont vous faites
parade.*

C O R R E C T I O N S

DE QUELQUES PASSAGES

DE LA TRAGÉDIE DE RHE'SUS.

*Memoires de
l'Acad. Tom. X.
pag. 323.*

1731.

ON trouvera dans le Tome suivant une Differtation de
M. Hardion sur la Tragédie de Rhésus, communément
attribuée à Euripide, mais que quelques Sçavants donnent à
Sophocle, & que l'auteur juge n'estre ni de l'un ni de l'autre.
Quoy qu'il en soit, M. Hardion a fait à l'égard de cette pièce;
ce que nous avons vû dans l'article précédent qu'il avoit fait
pour celle d'Andromaque; il a conseré la Tragédie de Rhésus,
telle que nous l'avons dans les livres imprimez, avec deux
manuscrits de la Bibliothèque du Roy, N.^o 3310. & 3519.
Le second, qui est le plus ancien, ne paroît pas avoir plus de
300. ans; cependant il a trouvé dans l'un & dans l'autre des
leçons qui luy ont paru importantes: les voicy en substance.

Vers 116.

Hector vouloit attaquer les Grecs pendant la nuit, Enée
luy dit: mais lorsque vous serez entré dans les retranchements,
si vous éprouvez de leur part une forte résistance, comment
vostre armée pourra-t-elle, en cas de fuite, franchir les palissades
pour regagner le camp?

Πῶς γὰρ ἐφάσει σιόλητας ἐν τροπῇ στρατός;

Quomodo enim transiliet in fuga palos exercitus?

On lit ce vers autrement dans les deux manuscrits,

Πῶς γὰρ ἀράσεις σκόλοπας ἐν τροπῇ δορός?

Quomodo enim transilies palos in exercitûs fuga!

Car comment franchirez-vous les palissades, si vous estes repoussé!

Ces deux leçons reviennent au même pour le sens; il faut seulement observer que cette expression ἐν τροπῇ δορός, qui est plus poétique que celle de la première leçon, se trouve dans un autre endroit de la Tragédie de Rhésus, vers 82.

Hector se détermine par le conseil d'Enée, à envoyer un espion dans le camp des Grecs. Qui d'entre les Troyens, dit-il, qui sont présents à ce Conseil, veut aller reconnoître le camp des Grecs? Vers 149.

Τίς δῆτα Τρώων οἱ παρῶσιν ἐν λόγῳ

Θέλῃ κατόπῃης ναῦς ἐπ' Ἀργείων μολεῖν?

Quis igitur Trojanorum qui huic sermoni adsunt vult explorator ad naves Græcorum ire!

Les deux manuscrits ont le mot λόχῳ au lieu de λόγῳ:

Τίς δῆτα Τρώων οἱ παρῶσιν ἐν λόχῳ

Θέλῃ κατόπῃης ναῦς ἐπ' Ἀργείων μολεῖν;

Quis Trojanorum qui adsunt in hac cohorte vult, &c.

Qui d'entre les Troyens qui composent ce détachement, veut passer dans le camp ennemi!

Hector ne tenoit pas un Conseil en forme, il déliberoit seulement avec le détachement qui composoit la garde, sur la proposition qu'Enée luy avoit faite; c'est pourquoy M. Hardion préfère le mot λόχῳ à celui de λόγῳ, comme beaucoup plus propre en cet endroit.

Ἐπεὶ τὴν ἄλλω ἀντὶ τῆςδ' ἕξῃς σολίσ;

Sed quam aliam vestem pro hac habebis!

Vers 204.

La leçon des deux manuscrits est plus conforme à l'idée que présente tout le passage,

Εἴπ' ἢ πν' ἄλλω ἀντὶ τῆςδ' ἑξῆς σολῶ;

Dic, num aliam vestem pro hac habebis!

Dolon avoit dit : Je me vêtiray d'une manière convenable à la commission que je vais exécuter. Et le Chœur luy répond, *Dites-moy, est-ce que vous prendrez un autre habillement que celui que vous portez!*

Vers 220.

Σωθήσυχ' τε ἔκ' ἡνών, Ὀδυσσεύς

Ὅτ' ὅτε καὶ σοι· σύμβολον δ' ἔχω σαφές.

Φήσεις Δόλωνα ναῖς ἐπ' Ἀργείων μολεῖν.

Salvus revertar, & occiso Ulysse, caput ejus ad te afferam, signum autem manifestum habeo. Dices Dolonem ad naves Græcorum ivisse.

Il n'est pas douteux que pour donner à ce passage un sens raisonnable, il faut lire dans le second vers ἔχων pour ἔχω, comme dans les deux manuscrits, & ôter le point après σαφές.

Σωθήσυχ' τε ἔκ' ἡνών, Ὀδυσσεύς

Ὅτ' ὅτε καὶ σοι· σύμβολον δ' ἔχων σαφές,

Φήσεις Δόλωνα ναῖς ἐπ' Ἀργείων μολεῖν.

Salvus revertar, & occiso Ulysse caput ejus ad te afferam. Signum autem habens manifestum, dices Dolonem ad naves Græcorum ivisse.

Je reviendray sain & sauf, & je vous apporteray la tête d'Ulyse : lorsque vous aurez une preuve aussi manifeste que celle-là, vous ne pourrez pas nier que Dolon n'ait pénétré jusqu'aux vaisseaux des Grecs.

Vers 270.

Οἷς καὶ γεγωνεῖν.

Quibus oportet nuntiare.

Il y a dans les deux manuscrits,

Οἷς καὶ γεγωνεῖν σ'.

Quibus te oportet nuntiare.

A qui il faut que vous rendiez compte.

Il y a apparence que le pronom personnel σ', avoit échappé

aux copistes ; il rend la construction plus régulière, & il faudroit le rétablir dans le texte, sur l'autorité des deux manuscrits.

Σκαοὶ βοτῆρες ἐσμεν, οὐκ ἄλλως λέγω.

Vers 271.

Inepti pastores sumus, non secus dico.

On trouve dans les deux manuscrits λέγεις au lieu de λέγω.

Σκαοὶ βοτῆρες ἐσμεν· οὐκ ἄλλως λέγεις.

Inepti pastores sumus, non temerè hoc dicis.

Nous sommes des pasteurs grossiers, vous ne vous trompez pas.

De quelque manière qu'on lise ce passage, le sens en est également bon.

Λόγου ἧ δὲς πόσον μὲ ἐκέφισας.

Vers 281.

Sermone me bis tantum levasti.

Il y a δὲς πόσου dans les deux manuscrits, & M. Hardion croit que c'est la vraie leçon.

Λόγου ἧ δὲς πόσου μὲ ἐκέφισας.

Sermone bis tanto me levasti.

Il n'est guères possible de rendre littéralement cette phrase en françois, & un équivalent ne feroit pas bien sentir la différence des deux leçons, mais on l'appcevra tout d'un coup en lisant le texte.

Πολ'αρχον, *Civitatis Principem.*

Vers 381.

Il paroît qu'il faut lire comme dans les deux manuscrits, πολ'υαρχον, *multorum Principem.* Il s'agit de Rhéfus, que le Poète désigne par l'idée d'un Prince puissant, & qui regnoit sur un grand nombre de peuples.

Κλύε δέ. Il y a dans les deux manuscrits κλύε ε, & c'est la vraie leçon, car il faut que le vers soit anapeste. κλύε ἧ est un chorée ou tribraque, qui n'entre point dans la mesure des vers anapestiques.

Vers 383.

Πάντ' εἰργάσαμεθα *Omnia confecimus.*

Vers 481.

M. Hardion liroit plus volontiers comme dans les deux manuscrits, Πάντ' εἰργάσαμεθ' αῖ. *Omnia confecerimus.*

La particule *αὐ* qui est potentielle, comme disent les Grammairiens, forme un sens plus exact.

Vers 501. Εἰναλχος, *nuper*. Les deux manuscrits ont ἐννοχος, *nocturnus*. Hector parle des stratagèmes d'Ulysse. *Il est venu*, dit-il, *pendant la nuit enlever la statuë de Minerve*, ce qui est plus naturel que de dire, *il est venu ces jours passez*.

Vers 672. Χωρεῦσ' ἐφ' ἡμᾶς. *Vadunt adversus nos*.

Les deux manuscrits ont χωρεῦσ' ἐφ' ὑμᾶς. *Vadunt adversus vos*. C'est Minerve qui crie de loin à Diomède & à Ulysse qui sont dans le camp de Rhésus : *les ennemis marchent à vous*, ce qui vaut beaucoup mieux que de dire, *les ennemis marchent à nous*.

Vers 936.

Ἡ' τε μωεῖα γεγυσία

Ε' πεισ' ἀνελθεῖν.

Et frequens legatio

Induxit ut venires.

Les deux manuscrits portent,

Αἱ τε μωεῖαι γεγυσίαι

Ε' πεισων ἐλθεῖν.

Et frequentes legationes

Induxerunt ut venires.

C'est le pluriel pour le singulier. Mais dans la leçon des imprimez, il faut que l'*α* dans *μωεῖα* devienne long pour la mesure du vers, ce qui est contre l'usage le plus commun ; au lieu que le sens & la mesure s'accoutument également de la leçon des deux manuscrits.



ARGUMENT ET PRECIS
DU DIALOGUE DE PLATON,
Intitulé LE PHÉDRE.

LE sujet de ce Dialogue, dont M. l'Abbé Sallicr a fait En 1732.
l'analyse, est la Rhétorique, ou l'art de parler, &, selon
luy, il n'y a rien dans tout ce que disent les interlocuteurs,
Phédre & Socrate, qui n'y ait directement rapport.

Trois discours, dont l'un est de Lyfias, & les deux autres
de Socrate, font comme la première partie de ce Dialogue. La
seconde consiste dans l'exposition des regles que Socrate croit
que l'on doit observer pour arriver à la gloire de l'éloquence.
Le début du dialogue en amene insensiblement le sujet, &
voicy quel en est le plan & l'ordonnance.

Phédre, jeune homme beau, spirituel, & touché de ce qui
s'appelle ouvrage d'esprit, sort de chez Lyfias, un des plus
grands orateurs de son siècle. Il en sort avec toute l'émotion
du plaisir & du ravissement que luy a causé un discours de cet
orateur qu'il vient d'entendre, & qu'il a ensuite avidement saisi
& copié. Le sujet estoit qu'en amour, ce n'est point pour
l'amant qu'il faut avoir de la complaisance, mais pour celui
qui ne l'est pas.

S'exercer sur un sujet aussi frivole, & même aussi contraire
à la bienfiance & à l'honnesteté, c'est abuser de l'esprit & du
pouvoir de l'éloquence: Lyfias cependant s'en estoit fait un plai-
sir, & pour soutenir son sentiment, il avoit entassé raisons sur
raisons. L'éloquence de Lyfias ne ressembloit * pas à ces grands
fleuves dont le cours emporte ce qui s'oppose à leur passage,
c'estoit plutôt une source pure & claire dont les eaux coulent
sans aucun effort. Ces raisons, qui ne s'élèvent pas jusqu'à la
vraysemblance, ne sont dans le fond que des sophismes; mais,

* *Puro fonti magis quàm flumini propior.* Quintil.

Hist. Tome IX.

revêtues de tours agréables, & enfermées dans des périodes arrondies & ajustées, elles avoient imposé à Phédre jusqu'à l'enchantement. En cet estat, il rencontre Socrate, le transport du jeune homme ne luy permet pas de se taire sur le discours de Lyfias; & Socrate, qui sous l'aveu de son ignorance & le desir apparent de s'instruire, cache par-tout le dessein de gagner à la vérité & à la vertu ses concitoyens, & particulièrement les jeunes gens, prend cette occasion de lier un entretien avec Phédre, & obtient de luy qu'il ait la complaisance de luy réciter ou de luy lire la pièce de Lyfias. La singularité du paradoxe qui en faisoit le sujet, la réputation de l'orateur, & la vive impression dont Socrate voyoit que Phédre se sentoît encore après ce discours, devoient naturellement exciter la curiosité de l'entendre.

Phédre & Socrate sortent donc de la ville, & se retirent en un endroit écarté sous un plane qui estoit près des bords de l'Illissus, là ils lisent l'ouvrage de Lyfias. Socrate y donne toute son attention, & observe, pour ainsi dire, tous les symptomes de l'enthousiasme que l'éloquence de Lyfias avoit excité dans Phédre. Il fait même semblant d'entrer dans ses mouvements, & paroît aussi ravi du discours que Phédre même, dont il souhaite rectifier les idées sur l'éloquence.

Mais quand Phédre veut tirer des louanges de la bouche de Socrate, il ne trouve pas ce philosophe aussi charmé de l'orateur qu'il l'avoit d'abord voulu paroître. Au contraire, Socrate obligé de s'expliquer, fait du discours de Lyfias une critique rigoureuse, & dont l'amour propre de Phédre a beaucoup à souffrir. Ce jeune homme est piqué au vif, & sans plus songer à défendre Lyfias qu'il admire, il attaque brusquement Socrate, & luy fait un défi de mieux parler sur le sujet dont il s'agit. Socrate refuse d'abord le défi, mais enfin il se rend aux prières, aux instances, aux promesses & aux menaces de Phédre, car celui-cy met tout en œuvre pour attirer son critique au combat, & le faire entrer en lice à son tour.

Socrate, quoyque dans une opinion contraire, adopte pour

Un moment le sentiment de Lyfias, le soutient comme s'il en estoit persuadé, mais en effet uniquement par point d'honneur, pour montrer à Phédre ce que Lyfias auroit dû faire; & feignant d'estre saisi tout-à-coup d'une inspiration divine, il fait une invocation aux Muses pour pouvoir fournir quelque chose sur une matière dont il avouë ne rien sçavoir que par ouy-dire. Il veut qu'on attribue à la puissance des Divinitez, maîtresses du lieu qui leur sert de retraite, l'abondance des pensées qu'il développe en traitant le paradoxe de Lyfias. Les regles que Socrate venoit d'insinuer par la critique qui avoit offensé Phédre, sont fidèlement observées dans le discours qu'il prononce, & le censeur a évité les fautes qu'il avoit reprises dans la pièce qui avoit causé du trouble.

Aussi Phédre, ne pouvant disconvenir que Socrate a mieux réussi, commence-t-il à estre moins effarouché de sa sévérité contre Lyfias. Le transport où le jeune homme estoit d'abord n'est plus si vif, l'agitation se calme, & l'admiration diminuë; Phédre revient au vrai, & il cesse d'estre l'apologiste de celui, dont il estoit; il n'y a qu'un moment, le zélé partisan.

Voilà donc Socrate qui a pleinement satisfait au défi, & qui l'a emporté sur celui avec qui il a couru la même carrière: mais cette première tentative ne peut pas luy suffire, & non content d'avoir déjà retiré Phédre de sa prévention outrée en faveur de Lyfias, il entreprend de luy montrer la fausseté de son paradoxe, de luy faire dédaigner la folle & timide manière de cet orateur, de l'élever aux plus sublimes spéculations, de le tourner à l'étude de la Philosophie comme à la vraie source de la plus haute éloquence, & cela par un discours où regne la même régularité de composition que dans le premier qu'il vient de faire.

La nécessité de chanter une Palinodie amene ce second discours. Socrate, par complaisance pour Phédre, a soutenu un paradoxe très-injurieux au Dieu de l'amour, il craint le châtiment que mérite une si grave offense. L'exemple d'Homere & de Stésichore l'effraye, il faut donc faire réparation d'honneur à la Divinité, & en faisant son apologie contre le bizarre

sentiment de l'orateur, offrir à ce Dieu un hymne qui luy soit agréable. Mais, en réfutant ce sentiment de Lysias, il est nécessaire de prévenir les inconvénients que pourroit introduire la proposition contraire. Ce sont-là les points de vûë que Socrate a exactement suivis.

La Palinodie est un hymne qu'il chante à l'Amour, une ode pour expier un discours criminel. Les Muses, les Nymphes, & les autres Divinités du lieu où il s'est arrêté, l'inspirent, & luy font sentir leur présence; il doit par conséquent prendre un style plus grand, l'embellir à proportion du sujet, l'accommoder à la dignité de la matière, s'élever au dessus de la prose, *Quintil. l. 10. cap. 13* & même de la poésie commune, qui n'est poésie que parce qu'elle est renfermée dans un certain nombre de pieds, en un mot faire entendre, non le langage d'un homme ordinaire, mais celui d'un homme saisi de l'esprit divin.

Aussi donne-t-il l'essor à son imagination, & prenant son vol, il se transporte jusques dans le séjour des Dieux; c'est-là qu'il découvre la nature & les propriétés de l'ame, son immortalité, la vie qu'elle y mène à la suite des troupes célestes, la vérité qui luy sert d'aliment dans ces régions supérieures, l'origine de ses idées, de ses sentiments, & nommément celle de l'amour. Il a emprunté de la poésie les fictions les plus fortes, les figures les plus hardies, les expressions les plus brillantes, pour frapper l'esprit de ses auditeurs par des images sensibles de ce qu'il vouloit leur faire entendre.

Mais en même temps que Socrate débite cette métaphysique sur la nature de l'ame tant divine qu'humaine, il s'assujettit scrupuleusement aux règles qu'il croit qu'on doit suivre pour bien parler & pour bien écrire; il détermine avec précision la nature de son sujet, il le divise en ses parties, & toutes ses idées se rangent avec ordre & lumière: ainsi il ne proposera pas de règles dont il n'ait par avance fait voir la pratique, & on trouveroit les préceptes dans les exemples que donne Socrate, quand même le détail de ces préceptes ne viendroit point à la suite du discours.

Quant aux précautions qu'il faut prendre contre les consé-

quences qui pourroient naître de la réfutation du discours de Lyfias, & de la proposition contraire à son sentiment, Socrate prémunit son auditeur par les principes qu'il établit.

En faifant connoître à Phédre le premier eftat de l'ame, il luy apprend que le corps eft pour elle une prifon ; qu'elle n'y eft précipitée que par un chafiment des Dieux ; que demeurant dans les régions fupérieures, elle ne porteroit pas les chaînes qui l'attachent au corps, fi elle avoit confervé fa force naturelle ; que le moment de fa délivrance fera celui où elle aura repris fes aîles ; qu'elle ne les recouvrera qu'en fe confervant exempte des fouillûres qu'il eft dangereux de contracter dans le féjour du corps ; que fi elle eft toujours occupée, non des objets fenfibles, mais de ces objets purs, fimples, dont la vûe faifoit autrefois fa nourriture, de la vérité, de la juftice, de l'honnêteté, de la beauté célefte & effentielle, elle remontera par la force de fon vol au lieu de fon origine ; que la beauté des corps doit fervir uniquement à nous rappeler à la beauté divine, que nous ne voyons qu'à travers les voiles groffiers qui la cachent ; & qu'à l'aide de ces images imparfaites, il faut s'élever à la contemplation de l'original.

Tel eft l'ufage que Socrate fait de l'éloquence. Elle devient en fa bouche l'organe de la raifon & l'école de la vertu. Phédre n'en avoit pas cette idée, luy qui s'eftoit laiffé transporter à une forte d'éloquence dont tout le mérite confifte, pour ainfi dire, à avoir placé des mots le compas à la main. Auffi maintenant avouë-t-il que les discours de Lyfias vont luy paroître rampants en comparaifon de celui de Socrate.

À cette occafion le Philofophe luy découvre la fource de la grande éloquence, & il luy confeille d'aller puiser dans la Philofophie même ; c'eft à elle qu'il appartient de nous donner la connoiffance du vray, de la nature des chofes ; c'eft par ces idées claires que nous nous rendons maîtres des efprits, & que nous les menons où nous voulons ; c'eft par elle que la raifon s'éclaire, & que s'opère la perfuafion. C'eft encore la Philofophie qui apprend à diftinguer les parties d'un fujet, à en faire une judicieufe diftribution, & à les lier de manière que le discours

soit, en quelque sorte, un corps vivant & animé. Le *vray* Philosophe sera aussi capable de faire le discernement des esprits; il en connoîtra les différentes dispositions, comme le Medecin doit connoître le tempérament de ses malades; les endroits par où l'ame se peut prendre luy seront connus, & il sçaura distinguer les temps où il faut se taire & ceux où il faut parler; estre concis ou diffus, employer la force ou la douceur, irriter les passions ou les modérer selon qu'il faut arrêter ou pousser les courages. C'est dans le commerce d'Anaxagore que Périclès acquit cette éloquence, qui agitoit l'ame & laissoit des aiguillons dans le cœur. Socrate ne renvoye Phédre à l'étude des règles de la Rhétorique, que pour y apprendre à revêtir du tour & des expressions les plus propres, les pensées que la Philosophie seule peut faire naître.

Ces principes le guident dans l'examen critique des discours qui ont précédé, & c'est par-là même qu'il juge du prix & de l'utilité des préceptes qu'avoient donnez d'anciens Rhéteurs, ou que donnoient les Maîtres de son temps. Il fait voir que ces grands mots inventez pour exprimer tantost une figure, & tantost une autre, ne devoient pas imposer; qu'ils estoient bons, tout au plus, à faire du bruit & à étourdir, mais qu'ils ne portoient à l'esprit ni force ni lumière; que ces vains ornements convenoient peu à la vérité si simple en elle-même, & que la gravité de l'éloquence dédaignoit cette parure affectée: qu'au reste, quand même ces préceptes seroient au fond plus utiles, il ne falloit pas encore en faire un si grand cas, parce que le but d'un honnête homme, quand il parle, ne doit pas estre de flatter par des sons harmonieux, les oreilles des autres hommes; que ce seroit un esclave qui voudroit charmer d'autres esclaves, tandis que nous devons nous étudier à plaire uniquement à des Maîtres souverainement bons.

Socrate finit ce dialogue par quelques avis sur la dema-
geaison qu'il connoissoit à beaucoup d'auteurs d'écrire, & de
laisser à la postérité des monuments de leur esprit. Si les
Ecrivains ne se proposent dans ces productions autre chose
qu'un simple jeu d'esprit, il leur passe cet amusement; mais si

leur but estoit d'instruire à fond des plus importantes vérités de la Nature, de la justice, par exemple, il soutient qu'un pareil moyen est peu propre à ce dessein, & que ce n'est que de vive voix qu'il est possible au Philosophe de produire dans l'esprit des autres ces maximes & ces principes qui repañoient dans toute la conduite de leur vie.

Voilà quel est le sommaire, & quel est en gros le tissu du Dialogue de Phédre. M. l'Abbé Sallier s'est attaché à suivre l'auteur pas à pas en cet extrait, par la nécessité qu'il y a de chercher avec soin, & de démêler la fin principale que Platon se propose en chacun de ses dialogues, car il n'y en a point où il ne tende à un but; jamais écrivain n'a été plus grand compositeur, & c'est par ce tout ensemble, qui résulte de l'union des parties qui composent ses grands Traitez, qu'il plaît infiniment à l'esprit, du moins quand on est touché de la beauté & de la correction du dessein. Si l'on se méprend dans la connoissance de la fin que Platon a eue dans un dialogue, on ne peut en embrasser le système dans une vûe générale, ni découvrir l'enchaînement de ses idées, la marche de son esprit, ni le fil de ses pensées. Il en est alors du dialogue comme de ces inscriptions en vers que l'on mettoit autrefois sur les tombeaux, & dont le dernier vers pouvoit être à la place du premier ou de ceux du milieu. Quelques-uns ont appelé, par moquerie, ces inscriptions *des Quarrez*, parce qu'il estoit indifférent par où on commençait à les lire, par le commencement ou par la fin, comme le carré géométrique présente, de quelque côté qu'on le prenne, des lignes toujours égales.

Quelque soin qu'ait pris M. l'Abbé Sallier pour ne point altérer l'économie du dialogue de Platon, & pour en rendre le sens avec fidélité, il finit en priant ceux à qui il parle, de ne point oublier qu'il y auroit de l'injustice à mettre sur le compte du Poëte, le défaut des Acteurs, & à imputer aux Héros les mauvais récits que font quelquefois leurs Envoyez. Il est cependant vray qu'il n'a pas, à beaucoup près, autant besoin d'indulgence à cet égard que Marfile Ficin. Cet interprète n'a rien oublié pour faciliter l'intelligence des écrits de Platon, & nous

profitons tous les jours de ses lumières; mais s'il nous a procuré des secours pour pénétrer dans la Philosophie de Platon, il nous en a aussi obscurci la doctrine, & c'est un guide très-souvent hors de la voye.

Quoyqu'il se piquât d'estre Philosophe, & qu'à ce titre-là même il jouît d'une assez grande réputation, on peut aujourd'hui attaquer ses titres & sa gloire, si l'on veut juger de luy par ses écrits. Il y paroît froid pour la simple vérité, & transporté pour le merveilleux. Le voile des allégories luy servoit presque par-tout à embellir, c'est-à-dire, à défigurer les pensées de son auteur les plus naturelles & les plus convenables au sujet qu'il avoit sous les yeux. Il estoit persuadé que Platon cachoit par-tout les mystères les plus profonds; que c'estoit-là ce qu'il falloit substituer aux idées que ses paroles sembloient présenter; & qu'il n'auroit pas esté nommé le divin Platon, s'il parloit quelquefois en homme. De là vient qu'au lieu de reconnoître en luy une science purement humaine, il croit souvent y voir les plus grandes vérités de la Religion Chrestienne, & que d'un Philosophe il en fait un Théologien.

M. l'Abbé Sallier jugeant peut-estre qu'il y auroit de l'affectation à rechercher & à découvrir toutes les sources de cet égarement, s'est contenté de rapporter ce que Marsile Ficin a dit sur le Dialogue en question.

« Platon, dit-il, plein de la fureur poétique dont il a esté atteint dès sa plus tendre enfance, comme fils d'Apollon, a
 „ produit pour premier fruit de cette inspiration, le Dialogue
 „ qu'il a appelé *le Phédre*. Dans le Banquet il traite de l'Amour;
 „ & par une suite nécessaire il parle de la Beauté; mais dans le
 „ *Phédre*, il ne traite de l'Amour qu'à l'occasion de la Beauté;
 „ sujet principal du Dialogue. Le discours de Lysias n'y est pas
 „ rapporté hors de propos. La beauté appartient à l'esprit, à la
 „ vûe, à l'ouïe; ainsi on a raison de faire entrer la beauté du
 „ discours dans les recherches que l'on fait sur la nature de la
 „ beauté en général. »

Il seroit inutile de faire un plus long extrait du discours préliminaire de Marsile Ficin, on peut juger par ce qu'on vient d'en

d'en voir, combien il est loin d'avoir connu le but que Platon s'étoit proposé. Le Philosophe Grec condamne la harangue de Lyfias, que Phédre regardoit comme un chef-d'œuvre, & il marque par quels endroits elle pèche contre les règles. Il y trouve, à la vérité, de la fécondité dans les expressions, mais une grande stérilité de pensées, & beaucoup de desordre. Sans changer de sujet, il oppose une autre harangue à celle de Lyfias; & pour se rendre plus instructif, il observe les préceptes de l'art, & met ainsi le bon vis-à-vis du mauvais; mais comme le sujet n'étoit pas de son goût, il fait une seconde harangue dans un sens tout contraire, & laissant Lyfias marcher terre à terre, il s'élève & plane dans les airs, en traitant dans ce second Discours l'origine & la nature de l'Amour. Cette matière devient par un pur hazard de conversation, le sujet particulier du discours, mais elle est toujours un point épisodique, & nullement le grand, le véritable objet du Dialogue, que l'auteur termine par le détail de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Orateur. Voilà le Phédre de Platon; Marfile Ficin prend une partie pour le tout, & de l'accessoire il en fait le principal.

S U I T E D E L A N O T I C E
D E Q U E L Q U E S L I V R E S
D E L A B I B L I O T H E Q U E D U R O Y,
Chargez de Notes Manuscrites.

Nous avons exposé dans un des derniers volumes de 1731.
l'Histoire de l'Académie, l'utile projet qu'avoit formé *Tom. VII. pag.*
M. l'Abbé Sallier de communiquer au public les Notes mar- 273.
ginales, que quelques sçavants ont adjointes de leur main à
divers Livres qui leur ont appartenu, & qui par succession de
temps ont passé de leur cabinet à la Bibliothèque du Roy.

Le premier compte que nous avons rendu de l'exécution
Hist. Tome IX. H

de ce projet, a dû faire sentir que l'auteur n'a pas simplement tenu parole, c'est-à-dire, qu'il ne s'est pas contenté de rapporter fidèlement les Notes en question, qu'il a toujours eu soin de les examiner auparavant en sage critique; de vérifier les autorités qui leur servent de base, de conférer le texte des éditions sur lesquelles ces sçavants avoient travaillé, avec le texte des éditions qu'ils n'avoient peut-être pas vûës; de consulter surtout, les manuscrits particuliers dont vraisemblablement ils n'avoient eu aucune connoissance; enfin de comparer les endroits qu'ils ont prétendu corriger, proscrire ou restituer, avec les passages paralleles d'autres anciens auteurs, qui souvent donnent une nouvelle force à leurs remarques, d'autres fois les modifient, & quelquefois aussi les détruisent absolument, quelque spécieuses qu'elles parussent d'abord.

Edition de
Paris de l'an
1557.

C'est sur ce plan-là que nous avons déjà rapporté d'après M. l'Abbé Sallier, une partie des observations & notes marginales dont feu M. de Meziriac, de l'Académie Française, avoit enrichi son exemplaire du Traité Περὶ Θωμεσίων ἀκουσμάτων attribué tantôt à Aristote, tantôt à Théophraste, mais qui pourroit bien n'estre qu'une simple compilation de diverses remarques sur l'histoire naturelle, faites par quelques disciples de l'un ou de l'autre. Quoy qu'il en soit, voicy celles dont nous sommes encore redevables à M. l'Abbé Sallier.

PREMIÈRE REMARQUE.

L'auteur du traité en question commence au chapitre 15.^e à parler des miels de quelques pays, entr'autres de celui qui naît dans l'isle de Mélos & dans l'isle de Cnide. Le miel de ces isles est d'un parfum très-agréable, mais ce parfum n'est pas de longue durée. Les passages que M. de Meziriac cite sur ce fait de l'histoire naturelle, en faisant appercevoir la faute qui est dans le texte Grec, fournissent en même temps le moyen de la corriger. Voicy ce texte, λέγεται δὲ ὑπὸ πᾶν μὲν τὸ καλὸν μέλι ἀπὸ τῆς Μήλου καὶ Κνίδου γίνεσθαι, ὁ δὲ δὲ μὲν τῇ ὁσμῇ, ὁ λιγροχρόνιον δὲ καὶ τὸ ἐπεισπύλον. On voit aisément par le témoignage de Pline, auquel renvoye M. de Meziriac,

Cap. 17.

que le texte Grec doit estre ainsi rétabli, λέγεται δὲ ὑπὸ πινῶν μέλι τὸ καλούμενον αἰθινόν. Pline rapporte que l'on connoist trois especes de miel; *Vernum*, dit-il, *ex floribus constructo favo, quod ideo vocatur anthinum*. Le premier est celuy que nous appellons miel de Printemps, pour le distinguer du miel d'été & du miel sauvage. L'écrivain Grec s'estoit imaginé, peut-estre sans beaucoup de fondement, que le miel de printemps avoit dans les isles de Mélos & de Cnide, plus d'odeur qu'en d'autres lieux, & par conséquent que les fleurs & les herbes dont les abeilles vont recueillir le suc pour leur miel, estoient dans ces isles plus odoriférantes au printemps qu'elles ne l'estoient ailleurs.

Lib. 11. c. 14.

II. REMARQUE.

L'auteur rapporte que dans la Lydie on recueille beaucoup de miel sur les arbres, ὑπὸ πᾶν δένδρον τὸ μέλι γίγνεσθαι πολύ; que les habitants du pays, sans y employer la cire, en font de petites boules, & que quand ils veulent se servir de ce miel, il leur faut commencer par casser à force ces petites boules. Elien, que cite M. de Meziriac, a écrit le même fait, mais avec des circonstances différentes. Il remarque que c'est dans la Médie que les arbres distillent ce miel. Quoyque l'auteur du traité attribué à la Lydie ce qu'Elien attribué à la Médie, M. l'Abbé Sallier ne croit pas qu'il soit nécessaire, comme le pense M. de Meziriac, de rien changer au texte de l'un ou de l'autre.

Cap. 18.

Lib. 5. cap. 42.

D'un côté Hérodote, parlant du passage de Xerxès par la Lydie, fait mention d'un miel naturel avec lequel les habitants du pays faisoient une composition, & qu'ils recueilloient sur des arbuttes.

Lib. 7. cap. 31.

D'ailleurs, selon Amyntas (auteur qui avoit écrit des différentes *Stations* de l'Asie, & qui est cité par Athenée) ce n'estoit pas dans la Lydie seulement que ce miel qui dégoutoit des arbres ou des plantes, estoit connu, c'estoit dans toute l'Asie; & Amyntas dit en général, que les peuples de ces contrées avoient coutume de ramasser du miel sur des feuilles qu'ils

Athen. lib. 11.
pag. 500.

arrachotent; qu'ils les mettoient les unes sur les autres comme on arrange un cabas de figues, ou bien qu'ils en faisoient une boule, & que quand ils vouloient prendre de ce miel, ils rompoient un morceau de la boule, le jettoient dans un gobelet de bois; qu'ils l'arrosent ensuite, & que la liqueur qui en sortoit avoit précisément le goût du miel, & même un goût plus agréable.

Ces derniers témoignages confirment suffisamment la vérité de ceux de l'auteur du Traité & d'Elie. Le récit de l'un de ces historiens est différent du récit de l'autre, mais ils ne sont pas contraires.

La seule difficulté qui se présente, consiste, ce semble, à sçavoir précisément qu'est-ce que les auteurs entendoient par cette sorte de miel qui dégoutoit des arbres, ou qui se recueilloit sur des feuilles. Amyntas nomme *αἰερμέλι* ce que l'auteur du Traité & Elie appellent *μέλι*. Le mot *αἰερμέλι* signifie proprement un miel qui tombe du Ciel comme une espèce de rosée. Les gouttes en sont petites, rondes à peu-près comme les grains de grêle. Or telles sont celles de la manne liquide si connue dans quelques endroits de la Perse, aux environs du grand Caire, & dans le voisinage d'Alep. Pierre Belon, dans ses Observations, nous apprend qu'on va la ramasser dans des pots de terre, & qu'on en fait commerce dans le Levant. Cette sorte de manne est différente de celle qui est une gomme, & qui coule d'elle-même ou par incision, des frênes tant ordinaires que sauvages.

Avant que de finir cette seconde Remarque, M. l'Abbé Sallier ajoute qu'il luy paroît très-vraysemblable que c'est l'observation de ce Phénomene, qui a donné aux Poètes l'idée de ces descriptions hardies qu'ils ont faites de quelques circonstances des festes de Bacchus. Il n'y a rien qu'il soit plus naturel de concevoir par les expressions hyperboliques de ces Poètes; & si l'on en rabbat ce qu'il en faut rabatre, tout ce merveilleux se réduira au fait simple, tel qu'on vient de le rapporter. Il n'en a pas fallu davantage aux Poètes en plusieurs autres occasions, pour laisser prendre l'essor à leur imagination: ainsi,

Lorsqu'Euripide, peignant aux Athéniens Bacchus suivi sur le Mont Cithæron d'une troupe de Bacchantes agitées, dit qu'un ruisseau de lait couloit sur la terre, que le miel, ce nectar des abeilles, abbreuvoit la campagne; il ne faut imaginer autre chose par ces descriptions, que quelqu'abondance de ce miel qui tomboit du Ciel en rosée sur les arbres & sur la terre: la blancheur de ces gouttes estoit pour une imagination emportée un peu au-delà des règles de la justesse, un fondement suffisant pour feindre des ruisseaux de lait. C'est à la simplicité de cette explication qu'il faut revenir pour entendre les vers suivans d'Horace, qui ne faisoit qu'emprunter ses idées des auteurs Grecs:

*Fas pervicaces sit mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & ulcres
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.*

Lib. 2. Od. 19

Euripide luy-même semble, dans la suite de la Tragedie des Bacchantes, avoir déterminé la véritable signification des premières paroles qu'on a rapportées de luy. Voicy ce qu'il met dans la bouche d'un messager. *Lorsque quelqu'une des Bacchantes désiroit un breuvage de lait, elle n'avoit qu'à se baisser & porter la main sur la surface de la terre, elle en puisoit une quantité suffisante: la douce liqueur du miel tomboit des branches de lierre qui leur servoient de thyrses, γλυκεῖαι μέλιτος ἔσχαζον ῥοαί.*

Vers. 716

Enfin on peut tirer quelque induction des paroles d'Elie en faveur de la conjecture & de l'explication, que M. l'Abbé Sallier traite cependant de hasardée; car après avoir fait mention du miel qui dans la Médie dégouttoit des arbres, Elie adjoute que c'est ainsi qu'Euripide assure que la chose arrivoit sur le Mont Cithæron. On diroit qu'au lieu de l'exagération où Euripide estoit tombé d'abord, Elie a préféré l'endroit où le Poète conte simplement & sans hyperbole ce qui est possible.

III. REMARQUE.

On sçait combien la Thessalie estoit redevable à la guerre que produit l'inimitié naturelle des cicognes contre les serpens; *Cap. 24*

sans cela, la prodigieuse quantité de ces reptiles auroit fait dés-
 fter le pays. Ils se multiplièrent un jour à Lacédémone, dit
 l'auteur du Traité, au point que les Lacédémoniens s'en servi-
 rent pour leur nourriture, & furent appelez pour cette raison
μελ ἀποχῆς ὀφιόδειροι. M. de Meziriac prétend, sur la foy de Porphyre,
lib. 1. que le temps où les Lacédémoniens furent réduits à cette extré-
 mité, fut celuy du retour des Héraclides dans le Péloponnèse.
 Voilà ce que découvre la remarque de M. de Meziriac. M.
 l'Abbé Sallier adjoute, que si l'on vouloit que l'autorité de Plu-
 tarque décidât en cette occasion, il faudroit changer le mot
ὀφιόδειροι en celuy d'*ὀφιόβοροι*, car c'est ce dernier nom que la
Moral. p. 406. Pythic donne aux Spartiates, selon cet auteur; mais quelque
 juste que paroisse estre cette correction, M. l'Abbé Sallier ne la
 croit pas nécessaire.

I V. R E M A R Q U E.

Cap. 27. Quand on va, dit l'auteur, de Suses dans la Médie, on trouve
 à la seconde journée une si grande quantité de scorpions, que
 quand le Roy veut faire ce voyage, *ὅτε διοδεύοι*, il fait partir
 trois jours avant luy des gens qui vont rendre le passage sûr, en
 tuant autant qu'ils peuvent de ces animaux; celuy qui en détruit
 le plus obtient une récompense. Elien conte la même chose
Lib. 15. c. 26. dans l'Histoire des animaux, mais il dit *τῶν Περσῶν βασιλέα*
ὅποτε δέοι, &c. Il n'est pas douteux que l'on ne doive substituer
 dans le passage d'Elien, *ὅποτε διοδεύοι*, comme le porte le texte
 de l'auteur du Traité, à la place de ceux-cy, *ὅποτε δέοι*. La
 correction n'est point forcée, & le sens qu'elle amene est meil-
 leur & plus net.

V. R E M A R Q U E.

Cap. 33. v
Je 27. Quelques opérations surprenantes de la Nature dans certains
 endroits de la terre, sont la matière des remarques que fait
 l'auteur au chap. 33. Il y parle de l'éruption de ces exhalaisons
 qui s'enflamment dans le sein de la terre, & qui pour n'estre
 pas effrayantes comme des volcans entièrement formez, sont
 néanmoins des secousses violentes dans le globe de la terre.

ainsi, dit-il, près des montagnes d'Apollonie autour de l'Atitanie, *αὐτὴ Ἀπ'Ἰνίαν*, se voit un rocher brûlant, sans que le feu soit visible, mais où la flamme s'élève tout-à-coup pour peu qu'on jette d'huile dessus. Strabon, Dion Cassius & Elien ont donné le même détail, & même ils ont augmenté leur récit de circonstances plus merveilleuses. Il résulte de la comparaison qu'on peut faire de ces historiens, qu'au lieu d'*Ἀπ'Ἰνία* il faut corriger *Ἀπ'Ἰνία*; & cette leçon autorisée par Strabon, l'est encore par Estienne de Byzance & par Thucydide.

Strab. lib. 7.
Dio. lib. 41.
A. lian. Var.
hist. lib. 13. cap.
16.

Lib. 24

V I. R E M A R Q U E.

Hiéronymus rapporte que dans le pays des Arabes Nabatéens est un lac où ni les poissons ni aucun autre animal aquatique ne peuvent vivre, & que les habitants en tirent seulement des morceaux de bitume. Vitruve parlant de la nature de quelques lacs, & nommant celui dont il est icy question, s'exprime ainsi: *Item Joppæ in Syria Arabiaque Numidarum*. M. l'Abbé Sallier ne doute pas qu'il ne faille lire ainsi: *Arabiaque Nabatæorum*. Diodore de Sicile, Strabon & Pline font mention de cette sorte d'Arabes, sans leur donner jamais le nom de *Numidæ*: *in Nabatæis qui sunt ex Arabia contermini Syriae*. Et suivant les descriptions que donnent les anciens Géographes, les Arabes *Numides* ou *Scenites* estoient à l'Orient, beaucoup plus reculez de la Syrie que les Nabatéens.

Ex Sotione

V I I. R E M A R Q U E.

Il y a des Isles flottantes, & que la moindre haleine de vent pousie tantost d'un costé & tantost d'un autre. Voicy comme le rapporte l'auteur: *ἔστι ἡ ἐν Λάκκῳ Σέα ἢ Ἀΐμμωνος καλουμένη λίμνη . . . ἔχουσα νηστὰ πλείονα πύση πνοῇ μετεωρινῇ*. La vûe du passage de Pline rappelle bientost la véritable manière de lire le texte Grec; *ἔστι ἡ ἐν Λάκκῳ ἢ Οὐαδύμωνος*, &c. *in Vadimonis lacu*, dit Pline, *et ad Cutilias aquas opaca sylva, quæ nunquam eodem loco visitur*.

Lib. 2. c. 72

La suite du discours de Pline conduit à une autre restitution, qui est également nécessaire pour rectifier le texte de l'auteur

Grec: *in Lydia quæ vocantur Calaminæ non ventis solum, sed etiam contis quo libeat impulsæ.... ἐν Λυδίᾳ ὅτι λίμνη Ταλαμίνη καλουμένη.* Il est évident qu'il faut mettre Καλαμίνη à la place de Ταλαμίνη.

M. l'Abbé Sallier s'est arrêté en cet endroit des Notes manuscrites de M. de Meziriac, persuadé que ce qu'il en a recueilli & indiqué, est plus que suffisant pour laisser entrevoir à ceux qui voudroient les consulter, l'utilité qu'ils peuvent s'en promettre.

Parmi les autres volumes de la Bibliothèque du Roy, qu'il juge à propos d'annoncer & de faire connoître, il a choisi celui des Tragédies de Sophocle, accompagné de notes de Taneguy le Fevre. M. l'Abbé Sallier examine ces notes, non seulement sur les règles ordinaires de la critique, mais encore sur la collation d'un nouveau manuscrit de Sophocle que le Roy vient d'acquérir, & qui est, en son genre, assez considérable pour mériter une description particulière.

Il est du nombre de ceux qui appartenoint autrefois à feu M. le Président de Mesmes, & qui sont entrez depuis peu dans la Bibliothèque du Roy.

Il contient quelques Tragédies d'Euripide, toutes celles de Sophocle, & une partie des Comédies d'Aristophane.

Les Pièces d'Euripide sont l'Hécube, l'Oreste, les Phéniciennes, l'Andromaque, la Medée, l'Hippolyte.

Celles de Sophocle sont rangées en cet ordre; l'Ajag, l'Electre, l'Œdipe Roy, l'Antigone, l'Œdipe Colone, les Trachiniennes, Philoctète.

Voicy ce que le manuscrit renferme des Comédies d'Aristophane, Plutus, les Nuées, les Grenouilles, les Chevaliers, les Oiseaux, les Acharniens, & une partie de celle que l'on connoît sous le nom de *Concionantes*.

Ce manuscrit déjà précieux par le grand nombre des ouvrages qu'il comprend, l'est encore plus par son antiquité. Il est très-rare d'en trouver de semblables dans cette sorte de Littérature.

LES

LES quatre premiers vers de l'Antigone renferment une contradiction, à les prendre comme ils sont rapportez dans toutes les éditions de ces Tragédies. Voicy comment M. l'Abbé Sallier voudroit les traduire, en y faisant un très-léger changement. « Chère Ismène, depuis les malheurs arrivez à Œdipe, « quel torrent de maux Jupiter n'a-t-il pas versé sur nos têtes? « Quelle douleur, quelle punition, quelle honte, quel mépris « luy reste-t-il encore, dont il ne nous ait fait goûter à longs traits « toute l'amertume? »

PREMIÈRE
REMARQUE.

Οὐδὲν γὰρ ἔτ' ἀλγυνόν, ἔτ' αἴτις ἄτερ,
Οὐτ' ἀχρεὺν, ἔτ' ἀπμον, &c.

La contradiction est sensible dans la manière de lire le premier vers, & les plus anciens Scholiaſtes l'ont remarquée auffi bien que les derniers éditeurs; αἴτις ἄτερ n'est pas une expreſſion qui puiſſe convenir pour le ſens, avec les mots ἀλγυνόν, ἀχρεὺν, ἀπμον. Si on lit αἴτις ἄτῳ (ſup. ἐχρόμῳ) le vers n'a plus rien qui puiſſe arrêter: αἴτις ἄτῳ ſignifie les ſuites du crime, la punition. Le changement n'eſt pas forcé, & ſi on vouloit abſolument ſ'autoriſer pour cette conjecture, ſur la leçon du manuscrit de la Bibliothèque du Roy, on trouveroit quelque eſpèce de fondement dans les traits de l'écriture qui forment ce mot; mais M. l'Abbé Sallier avoue de bonne foy, que la note qui eſt en marge détruiroit entièrement ce que l'on pourroit prétendre de ce côté-là. M. le Fèvre ne remarque rien au ſujet de ces vers:

DEPUIS la déſaite de l'armée des Argiens, dit Ismène, je n'ay rien appris de nouveau ſur le bien ou ſur le mal qui nous arrivent.

II.^{de}
REMARQUE:

Οὐδὲν οἶδ' ὑπέρετερον
Οὐτ' ἐπιχρῶσα μάλλον, ἔτ' ἀπωμύνη.

Vers. 16.

M. le Fèvre, qui n'avoit pas touſjours aſſez d'égard pour les leçons que portoient les manuscrits, quoyqu'elles fuſſent

Hiſt. Tome IX.

I

66 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
uniformes, voudroit changer ce dernier vers, & lire :

Εἴτ' εὐτυχίσω, εἴτε μὴ, ἀπομόνη.

On ne peut admettre ce changement, si l'on veut s'en rapporter au manuscrit déjà cité; & le tour de la phrase n'est ni particulier à Sophocle, ni contraire à aucune règle, comme il seroit très-aisé de le faire voir.

III.
REMARQUE.
Vers. 140.

LE Chœur se rappelle en cet endroit la défaite des troupes de Capanée, & la chute de ce Capitaine, que Jupiter écrasa de sa foudre. Le Souverain des Dieux, dit-il, n'entend qu'avec horreur les discours d'une langue superbe.

Καί σφας εἰσιδὼν
Πολλὰ ρόματι περσιναιομόρμυς
Χρυσοῖ καναχῆς ὑδροπτίας,
Παλτοῖ ριπτεῖ πυλὶ, &c.

Voicy les paroles de M. le Fèvre sur ce passage. *Locus inexplificabilis: puto intelligi superbiam ex strepitu armorum aureorum.* Le manuscrit du Roy fournit une voye simple pour lever la difficulté. 1.^o La même main a adjouté comme une Scholie, l'ellipse de la préposition *μετὰ* à ces mots, *χρυσοῖ καναχῆς*. 2.^o On voit au-dessus du mot *ὑδροπτίας* celui d'*ὑδροπτίας*. Il arrive quelquefois que les Poètes, sur-tout dans le lyrique, employent le nom de la forme pour exprimer le sujet de cette forme, l'abstrait pour le concret. Cela estant, voicy comment les vers doivent se rendre. *Jupiter voyant les soldats de Capanée aller à grands flots & avec bruit ébranler les portes de Thèbes, courroucé de leur insolence & de leur mépris pour les Dieux, a fait tomber sur leur tête les feux de sa colére.*

IV.
REMARQUE.
Vers. 152.

QUOYQUE l'arrangement des vers de la dernière antistrophe, tel qu'il est dans les imprimez, soit fondé sur de bonnes raisons, M. l'Abbé Sallier n'oublie pas d'avertir qu'il est très-différent dans le manuscrit en question quant aux quatre premiers vers. II

adjoûte qu'au lieu de la leçon ordinaire, *ὁ Θέας δ' ἐλελίχθων*, on trouve dans le manuscrit *ὁ Θέας ἐλελίζων*, ce qui paroît d'autant plus préférable, que les anciens Commentateurs ont rapporté cette leçon, qu'il falloit bien qu'ils eussent trouvée dans leurs exemplaires. M. le Fèvre estoit tenté de l'adopter, en abandonnant celle des éditions.

SUR UN FRAGMENT DE TITE-LIVE,

Envoyé à l'Académie.

TOUT le monde sçait en quel état l'Histoire de Tite-Live est venue jusqu'à nous, & que la partie de ses Décades qui nous reste, n'est presque rien en comparaison de celle qui nous manque. On a cru pendant quelque temps, sur la foy de Thomas Erpenius, qu'elles avoient esté conservées en entier par les Arabes; Pietro Della-Valle assûroit même que de son temps il y en avoit une traduction Arabe toute entière dans la Bibliothèque de Constantinople: mais les offres d'une récompense considérable, faites autrefois par Louis XIV. & par le Grand Duc, à ceux qui apporteroient en Europe ce trésor littéraire, n'ont encore pû le faire découvrir. M. Chapelain racontoit qu'un de ses amis, homme de Lettres, avoit dans sa jeunesse, joué à la longue paume avec un battoir couvert d'un fragment de Tite-Live que nous n'avons plus; & il y a cent histoires semblables que l'on diroit faites exprès pour entretenir l'espérance publique, ou pour exciter davantage nos recherches à cet égard.

Au mois de Mars 1732. M. Schepflin Professeur en Histoire & Belles-Lettres à Strasbourg, & Associé Correspondant de l'Académie, écrivit à M. de Boze qu'il avoit trouvé dans les manuscrits d'un sçavant Allemand, nommé Math. Klockius, mort il y a environ cent ans, une feuille écrite de sa propre main, avec une note, où il est dit que c'est un fragment

du xvi.^e Livre de Tite-Live, qu'il a tiré d'un manuscrit de l'Abbaye de Salmanweyer en Suabe. Les Religieux de cette Abbaye sont de l'Ordre de Cîteaux; & le P. Mabillon y ayant passé dans son voyage d'Allemagne, dont nous avons la relation, en tira plusieurs pièces singulières qu'il a insérées dans ses *Annales*. Mais depuis ce temps-là, cette célèbre Bibliothèque & l'Abbaye même furent entièrement consumées par le feu. Voicy le fragment copié par Klockius.

FRAGMENTUM EX T. LIVII

Lib. 16. de primo Bello Punico, à Matthæo Klockio repertum in Monasterio Salemitano.

AC necessarium sibi ratus Messanam servare, ne à Cartaginensibus undique Italia cingeretur: neu quasi pontem quemdam ad invadendum haberent, auxiliandum Mamertinis decrevit. Cum igitur id placuisset, Appius Claudius traducere copias in Siciliam; & Mamertinis opem ferre jussus, profectionem parabat. Mamertini autem de P. R. decreto certiores facti, Cartaginensium Prefectum, qui in arce positus erat, incautum circumfistunt, eumque unà cum presidio urbe dejiciunt. Post hec jam liberius Consulem Romanum per crebras litteras nuntiosque vocant. At Cartaginenses postquam intellexerunt presidio eorum à Mamertinis pulso, Romanos vocari, ira simul & indignatione accensi Prefectum presidii, qui ejus culpa atque ignavia arcem amisisset, in crucem sublulerunt: mox raptim coactis copiis, mari & terra Messanam agrediuntur. Classe quidem circa Pelorum statione posita, terrestribus autem copiis haud procul Messana castrametati urbem premebant. Accessit quoque ad Cartaginensium violentiam Hyeron Syracusanus, qui tempus plane adesse ratus, quo Mamertini veteres hostes penitus deleberentur, inito cum Cartaginensibus federe, ac socius belli factus, suo & ipse milite suisque castris alia ex parte Messanam obsedit. Ita binis per terram hostium castris, mari autem classe Mamertini obsidebantur. Inter hæc Appius Claudius Consul ratibus ex Neapolitanis ac ceteris sociorum maritimis

civitatis (nondum enim P. R. classem ullam habebat.) ex plebiscito per silentium noctis exercitu imposito Messanam advehitur, trajectoque celeriter freto, incolumes omnes copias ante urbem exponit. Hec prima exercitus P. R. profectio extra Italiam fuit, primusque mari ingressus, cum ad eam diem cetera omnia bella intra Italiam gessisse quingentesimum jam post urbem conditam annum in Tuscis & Samnitibus, ceterisque finitimis populis domitandis occupatus. Expositis igitur in Sicilia copiis, & intra Messanam urbem inductis, Consul nec tutum sibi exercituique, nec jactis est dignitate P. R. obsidionem perpeti ratus, quippe non terram modo verum etiam mare undique hostis habebat, urbiq; imminerebat, commeatus omnes intercludebat, pace primo res componere si qua posset, ea vero si negaretur, ferro quam primum decernere statuit. Maxime vero est P. R. dignitate visum est ante omnia de pace agere, nam federa cum Cartaginensibus sepius jam ad eam diem icta erant, extabant, per que etsi licebat P. R. Mamertinos in amicitiam fidemque suscepisse: tamen humanum videbatur, pacem, nichil presertim habituram nocuenti, offerre. Servata enim Mamertinorum libertate, Siracusanis item (Il y a sur item une marque d'abréviation) in suis consistentibus, minus erat P. R. Cartaginensium formidanda potentia. Missis igitur super his ad Cartaginenses Hyeronemque legatis, cum utique pacem aspernarentur, quod reliquum erat Consul milites cohortatus adversus Hyeronem & Siracusanos duxit. Nec Hyeron quidem detraxit certamen, sed obviam Consuli egressus acie instructa dimicavit. Pugnatum est aliquandiu equo Marte. Tandem vero prelii is exitus fuit, ut Romani victores magna parte hostium cesa, Regem nudatum pene omnibus copiis, usque in castra persequerentur. Hyeron autem metuens non castrensibus modo, verum etiam urbanis rebus, proxima nocte desertis castris Siracusas concessit. Cartaginenses quoque auxilio Hyeronis nudati, percussisque metu militibus, & virtutem Romanorum plus equo formidantibus, soluta confestim obsidione, nec ultra castris fidere ausi, per Sicilie urbes, que ipsorum in fide erant, dividuntur. Consul paucis post diebus hostium agros cum legionibus ingressus, usque ad Siracusarum menia longè latèque populatus omnia, ubi obviam nemo procedit, Messanam copias reduxit. Hec ut gesta erant per litteras

Consulis Rome nuntiata, majori spe patres plebemque impulere ad bellum Sicilie capescendum. Itaque M. Valerium & C. Octacilium sequentis anni Consules cum duobus Consularibus exercitibusque, magnisque sociorum auxiliis in Siciliam miscent. Adventu Consulum quum preter superiorem victoriam duplicatum P. R. exercitum, duosque Consules pro uno versari in Sicilia conspiciebant, plerique mediterraneae civitates que in fide Cartagenensium fuerant, ad Romanos defecere. Hyeron autem Sicilie populos metu percussos, & simul hostium vires adauctas cernens, multis rationibus prestare duxit, si qua fieri posset, Romanorum patis (patis, avec une marque d'abréviation sur l'a) sectari. A qua consideratione inductus, missa ad Consules legatione agere de pace cepit. Consulesque omnes Sicilie portus Cartaginem.

M. Schepflin jugeoit que ce fragment estoit très-authentique, il croyoit y reconnoître à chaque ligne le stile & le caractère de Tite-Live; il observoit seulement que n'y ayant point de diphthongues dans la copie exactement prise sur l'original, il falloit que le manuscrit fût de la fin du 1^x.^e ou du commencement du 12^e.^e siècle; & c'estoit, selon luy, une nouvelle preuve de son authenticité, parce que l'ignorance qui regnoit dans ces temps-là, & qui a duré jusqu'au milieu du 15^e.^e siècle, ne permettoit pas de croire qu'on se fût avisé de supposer rien de semblable: il adjoûtoit que Klockius estoit homme de goût, distingué parmi les sçavants de son temps par un esprit de critique encore peu commun, & sur-tout par de très-laborieuses recherches.

L'Académie ne porta pas de ce nouveau fragment, un jugement aussi favorable que M. Schepflin. Après différentes observations faites de vive voix sur ce que l'on y trouvoit de plus opposé au caractère, ou plustost à la manière, au stile de Tite-Live, & même aux règles générales de la bonne latinité, M. l'Abbé Souhay se chargea de joindre à ces observations, celles qu'un examen plus particulier luy donneroit occasion de faire, & nous allons en rendre compte.

R E F L E X I O N S

Sur le nouveau Fragment attribué à Tite-Live.

LA seconde Decade qui s'est perdue toute entière, contenoit l'Histoire de ce qui s'estoit passé dans l'espace de 70. ans, depuis l'an de Rome 461. jusqu'à l'an 531. c'est-à-dire, l'histoire de la guerre de Tarente, de celle de Pyrrhus, de la première guerre Punique, de la guerre Liguistique, de l'Illyrique & de la Gauloise.

On suppose que le fragment dont il est question, fait partie du 6.^e Livre de la seconde Decade, où Tite-Live racontoit ce qui regarde la première guerre Punique; en sorte que la guerre de Tarente & celle de Pyrrhus occupoient les cinq premiers Livres de cette Decade, & que les cinq autres embrassoient les événements arrivez jusqu'à la seconde guerre Punique, où commence la troisième Decade que nous avons entière.

Voicy quelle fut l'occasion de la première guerre Punique: Les Mamertins avoient reçu plusieurs échecs; ils estoient d'ailleurs affoiblis par la chute des Rhégiens leurs alliez. En cet état, ils crurent devoir songer à leur sûreté; mais les habitants de Messine s'étant divisez, les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois, les autres appellèrent les Romains, dans le dessein de leur livrer la ville. L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & c'est icy que commence le nouveau fragment: *Ac necessarium sibi ratus, &c.*

Polyb. lib. 1.

Or ce nouveau fragment est-il en effet de Tite-Live? Il y a tout lieu d'en douter, puisqu'on y trouve deux marques de supposition qui paroissent indubitables; on n'y reconnoît ni la manière de Tite-Live, ni son stile.

Première marque de supposition qui regarde la manière.

1.^o Tite-Live rend toujours un compte exact des délibérations, & dans le cas de contrariété d'avis entre les Patriciens & les Plebéiens, il ne manque jamais d'en rapporter les motifs. Entre les différents exemples qu'on pourroit en produire, il

suffira d'indiquer l'affaire des Ardéates, parce qu'elle est de la même nature que celle des Mamertins, & que dans l'une & dans l'autre le Sénat fut contraint par le Peuple de sacrifier à l'intérêt, l'équité & l'honneur de la Nation.

Lib. 1. Dans le fragment, il n'y a pas un mot de la délibération qu'occasionna la demande des Mamertins; cependant ce détail que l'on peut voir dans Polybe, étoit important. Rome venoit de punir du dernier supplice trois cens de ses citoyens, pour s'être établis à Rhége d'une manière également injuste & cruelle; & la honte qu'il y avoit à prendre ouvertement la défense des Mamertins, qui, par rapport à la ville de Messine, étoient précisément dans le même cas, empêcha le Sénat de se déclarer en leur faveur. Mais le Peuple l'emporta, comme il l'avoit emporté dans l'affaire des Ardéates.

2.^o Tite-Live exalte par-tout la valeur Romaine, & il seroit difficile de trouver ailleurs que dans le nouveau fragment attribué à Tite-Live, cette pensée: qu'aucun ennemi des Romains ait jamais redouté leur valeur plus qu'il ne devoit, *virtutem Romanam plus æquo formidantibus.*

3.^o Tite-Live admirateur passionné des Romains, jusqu'à rabaisser quelquefois injustement les autres Nations, n'a pas dû taire les événements qui étoient glorieux à celle-là, sur-tout lorsqu'il avoit de ces sortes d'événements un aussi bon garant que Polybe. Or le fragment ne dit rien de la victoire qu'Appius remporta sur les Carthaginois, après avoir battu l'armée d'Hiéron, qui, ligué avec ceux-cy, assiégeoit Messine. On y voit seulement qu'après la défaite d'Hiéron, les Carthaginois levèrent le siège, & qu'ils se dispersèrent dans les villes de leur obéissance. *Cartaginenses . . . soluta confestim obsidione . . . per Sicilie urbes que ipsorum in fide erant, dividuntur.*

Ibidem.

Cependant on lit dans Polybe, que le lendemain de la défaite d'Hiéron, Appius Claudius attaqua les Carthaginois, qu'il en tailla en pièces un grand nombre, & que les autres s'étant sauvés dans les villes voisines, il se répandit dans les campagnes, qu'il ravagea.

Le fragment ne dit rien non plus de la manière dont Appius Claudius

Claudius passa en Sicile, & de ce qui luy mérita le surnom de *Caudex*. C'estoit pourtant le lieu d'en parler icy; Tite-Live n'auroit certainement pas gardé le silence sur une action aussi hardie, & que Polybe a louée. Passons au stile du nouveau fragment.

Seconde marque de supposition, qui regarde le stile.

Le stile de Tite-Live est simple, mais toujours soutenu de beaucoup de force & de majesté. Sa diction est d'une pureté & d'une netteté admirables; car on convient assez généralement que le reproche de Pollion, le reproche de *Patavinité*, tomboit sur la prononciation de cet auteur, & non pas sur sa composition: On ne retrouve point ce caractère dans le stile du fragment. Il paroît barbare, & il se pourroit bien faire qu'une mauvaise traduction latine de Polybe fût l'original du fragment dont il s'agit.

Polyb. lib. 1.

1.^o Que le stile en soit barbare, il ne faut pour s'en convaincre, que jetter les yeux sur ces expressions: *Cartaginenfes, postquam intellexerunt presidio eorum pulso, &c. Prefectum qui ejus culpâ arcem amisisset, &c.* Dans quels auteurs des bons siècles trouveroit-on les génitifs du pronom *is* employez de la sorte à la place du pronom réciproque? Trouveroit-on encore bien des exemples de ces mots, *per terram*, mis en opposition avec *mari autem*? De ceux-cy: *Syracusanis in suis consistentibus*? & de ces autres, *pontem habere ad invadendum; à qua consideratione inductus*?

2.^o Que penser de ces mots: *nec satis è dignitate P. R. &c. maxime vero è P. R. dignitate, &c.* qui se touchent pour ainsi dire? Une pareille répétition n'est-elle pas indigne de Tite-Live, qui sçait si bien varier ses tours? Que penser encore de ces particules explétives, *quidem, autem*, qui répondent au *ἤ* & au *καὶ* des Grecs, comme *eorum, ejus*, répondent à leur *οὗ* & à leur *αὐτοῦ*? Que penser enfin de ces autres particules: *ac, igitur, autem, posthæc, jam, quippe, vero, ita, itaque*, qui lient entr'elles toutes les phrases du fragment, & qui en général ne servent qu'à embarrasser, & à faire languir la narration? On ne reconnoitra pas icy le *mira in narrando jucunditas*, que Quintilien admire

dans Tite-Live ; aussi ne trouvera-t-on rien de pareil dans tout ce que nous avons de cet excellent historien.

Mais indépendamment de la manière & du stile, ce qui paroît décisif, c'est que le fragment n'est qu'un abrégé, qu'une traduction littérale de la *Préparation* de Polybe. On n'ignore pas que l'historien Latin a pris beaucoup de choses de l'historien Grec ; mais dans les endroits mêmes que celui-là semble avoir traduits, il est toujours original, comme on peut s'en convaincre, en comparant les endroits où Polybe parle de l'ambassade des Romains après la prise de Sagunte, de la manière dont Annibal fit passer le Rhône à ses éléphants, des discours qu'il tint à ses soldats, lorsqu'il estoit sur le sommet des Alpes, avec les endroits où Tite-Live traite les mêmes choses.

Lib. 3.

Lib. 21.

M. Schepflin, à qui M. de Boze communiqua toutes les observations académiques rassemblées par M. l'Abbé Souchay, ne les laissa pas sans réponse ; & persuadé que la pièce dont il s'agit ne porte avec elle aucun caractère de supposition, il insista de nouveau sur ce qu'il y avoit cent ans que Klockius*, l'avoit transcrite de sa propre main dans l'Abbaye de Salmansweiler, autrefois fameuse par une Bibliothèque riche & nombreuse en vieux manuscrits, dont plusieurs sçavants ont tiré de grands secours ; sur ce que l'original, sur lequel Klockius a fait sa copie, estoit un manuscrit du moyen âge, & même postérieur au 11.^e siècle, les diphthongues n'y étant point exprimées ; ce qui lui donne une époque non suspecte, & le fait nécessairement remonter à quelque manuscrit d'un auteur infiniment plus ancien, & dont le stile est marqué au coin de la belle antiquité. Seroit-ce Tite-Live lui-même ? quelqu'un de ses contemporains ? ou quelqu'autre qui l'eût suivi de près ?

La première objection qu'on a faite contre le sentiment qui l'attribue à Tite-Live même, roule sur la délibération qu'occasionna à Rome la demande des Mamertins, dont ce

* Scheyhius, dans ses Notes sur Vell. Paternulus, lib. 2. cap. 84. l'appelle *acutissimi ingenii juvenem*.

fragment ne fait point mention. Le détail que l'on en trouve dans Polybe, dit la critique, étoit trop important pour que Tite-Live l'eût omis. M. Schepflin répond à cette difficulté, que la pièce en question étant tronquée au commencement, la délibération ne s'y trouve plus, & qu'on n'y lit que la résolution prise à Rome, après que la matière eut été agitée pour & contre. La première période du fragment dit, *auxiliandum Mamertinis decrevit, scilicet populus Romanus*. Il est donc vraisemblable que ce qui manque devoit contenir cette contestation entre le Senat & les Plébeïens, dont Polybe parle dans son premier livre. Mais Tite-Live, parlant de la fuite des Carthaginois, auroit-il voulu se servir de cette expression, *virtutem Romanam plus æquo formidantibus*, lui qui par tout exalte si fort la valeur des Romains? C'est la seconde objection qui, selon M. Schepflin, perd beaucoup; dès qu'on se rappelle que les Carthaginois étoient dans ce temps-là un peuple puissant, maître d'une bonne partie de l'Afrique, de l'Espagne, & des Isles de la Méditerranée; que les Romains au contraire renfermez alors dans l'enceinte de l'Italie, commencèrent à les redouter, *Romanus & Pænus paribus uterque votis ac viribus Imperium orbis agitabat*, dit Florus à l'occasion de cette guerre. Qu'ainsi dans ces circonstances Tite-Live, sans déroger à l'idée de la grandeur des Romains qui se présente dans tout son ouvrage, pouvoit se servir d'une expression, qui réduite à sa juste valeur, ne veut dire autre chose, sinon que les Carthaginois, par des impressions de crainte outrée, avoient trop grossi les objets, & regardé leurs ennemis comme invincibles, ce qui n'étoit pourtant point en effet, puisque la seconde guerre Punique a fourni plus d'un exemple du contraire, au rapport du même historien: donc nul inconvénient à faire dire à cet auteur, *virtutem Romanam plus æquo formidantibus*. On objecte en troisième lieu, que ce fragment ne dit rien de la victoire qu'Appius remporta sur les Carthaginois, après la défaite d'Hieron, ce que Tite-Live, écrivain exact & admirateur passionné des Romains, ne pouvoit passer sous silence. Mais défaire Hieron, n'étoit-ce

*Lib. 2. cap. 2.
De Viris illust.
cap. 37.*

pas défaire les Carthaginois, puisque liez d'un intérêt commun, la fuite des uns entraînoit la perte des autres. D'ailleurs Florus, Aurelius Victor & l'Abbréviateur même de Tite-Live ne faisant nulle mention d'une seconde bataille, il y a tout lieu de présumer que cet événement n'étoit point regardé de leur temps comme bien avéré, ou bien important. Il y a plus, Philinus historien Carthaginois, au rapport de Polybe même, racontoit l'histoire de la première guerre Punique d'une manière toute différente, & opposée à celle de Fabius historien Romain, tant il regnoit de diversité à cet égard parmi les historiens. M. Schepflin paroît plus touché de la remarque que l'on a faite sur le silence du fragment, *par rapport à la manière dont Appius Claudius passa en Sicile, & à ce qui luy mérita le surnom de Caudex; il avoue qu'il n'est pas naturel que Tite-Live ait gardé le silence sur une action aussi hardie, & que Polybe a extrêmement louée*, quoiqu'en le louant il ait renfermé tout l'éloge d'Appius dans le seul mot *ᾠδᾱ-ῥόλως*, sans faire mention ni du surnom *Caudex*, ni de ce qui y a donné lieu: mais, dit-il, rien n'obligeoit Tite-Live à en parler plustost dans l'endroit qui compose le fragment en question, que dans celui où il avoit à parler de tout l'appareil du triomphe qu'on luy décerna, d'autant que c'étoit-là qu'on représentoit tout ce qui pouvoit y donner quelque relief; de même que les *naves caudicariæ*, qui donnèrent lieu au surnom *Caudex*.

Ce sont-là les trois principaux points de la critique, qui regardent le génie & le caractère, ou comme on l'appelle, la manière de l'historien. Reste à parler du stile qu'on y qualifie de barbare; & l'on fait consister le barbarisme dans l'expression suivante: *Cartaginenses postquam intellexerunt presidio eorum pulso, &c. Presidium qui ejus culpa arcem amisisset, &c.* On trouve dans ces paroles le pronom relatif deux fois, au lieu du pronom réciproque, contre le génie de la bonne latinité. Il est sans difficulté, dit M. Schepflin, que cette seconde phrase porteroit avec soy une note de réprobation, si elle étoit absolument comme on le suppose. La vérité est que le manuscrit

porte la lettre *q.* avec une marque d'abréviation, qui dénote également le pronom *qui* & la conjonction *quod*, selon l'exigence de la suite du texte. Le mot *amississet* est pareillement marqué avec des traits qui font connoître l'abréviation; & de là il est clair qu'étant régi par *Cartagineses*, & non point par *Præfectum*, il doit nécessairement se lire au pluriel. Quoy de plus correct que cette manière de s'exprimer, *quod ejus culpa atque ignavia arcem amississent*, sans que le pronom *ejus* embarrasse. A l'égard de l'autre pronom relatif, *eorum*, il semble qu'il est aussi en sa place. Si le fragment avoit l'arrangement suivant, *at Carthagineses, præsidio eorum à Mamertinis pulso, postquam intellexerunt Romanos vocari, ira . . . accensi præfectum præsidii . . . in crucem sustulerunt*, on n'y trouveroit rien à redire; or les deux mots, *postquam intellexerunt*, étant mis avant ceux de *præsidio eorum*, ne changent point absolument le pronom relatif en réciproque : l'un & l'autre présentent le même sens, & ils ne sont point contraires à la bonne latinité.

Le mot *terra* mis en opposition avec *mari*, qui fait un autre objet de critique, n'est point étranger à Tite-Live; on lit au 24. liv. chap. 33. *Inde terra marique simul cæptæ oppugnari Syracusæ: terra ab Hexapylo, mari ab Achradina*. D'ailleurs, comme Hiéron & les Carthaginois assiégeoient Messine d'un costé par terre, & que d'un autre costé ces derniers incommodoient les assiégés par leur flotte, l'historien n'étoit-il pas autorisé, pouvoit-il même se dispenser de faire cette antithèse, luy qui, au 26. liv. chap. 39. s'est aussi servi de la même expression: *Ita æquatæ res ad Tarentum, Romanis victoribus terra, Tarentinis mari!*

La phrase, *Syracusanis in suis consistentibus*, n'a rien qui répugne à la bonne latinité, puisque Cicéron luy-même n'a pas hésité de dire, *Ariarathes pedem ubi ponat in suo non habet*. Toute la différence est du singulier au pluriel. La figure que l'auteur du fragment employe en parlant des Carthaginois: *neu quasi pontem quemdam ad invadendum haberent*, paroît très-belle; Polybe s'en est également aidé, *μὴδὲ ἔασται Καρχηδονίως οἰονεὶ γεφυροῦσθαι πλὴν εἰς Ἰταλίαν αὐτοῖς ἀγέλασθαι*. La situation

Epist. ad Antioch

de la Sicile estant telle qu'elle auroit pû servir comme de pont aux Carthaginois pour passer en Italie, & faire la guerre aux Romains mêmes.

M. Schepflin répond plus légèrement à la critique qu'on a faite de ces termes, à *qua consideratione inductus*. Si la préposition à estoit omise, cette expression ne souffriroit, dit-il, point de difficulté. Les bons auteurs latins disent, *spe, cogitatione, argumentis, ratione, oratione, studio, affectu inductus, impulsus*; pourquoy ne diroit-on pas aussi, *consideratione inductus*, le mot *consideratio* estant en luy-même très latin? La préposition a pû facilement estre adjouctée par l'inadvertance des copistes; le manuscrit de ce fragment ayant esté très-fautif, ce qui paroît par la copie de Klockius, qui a exprimé avec soin jusqu'aux fautes mêmes de l'original, écrit dans un siècle barbare comme la plupart des anciens auteurs; sujet ordinaire de l'embarras des critiques. Le reste du fragment fait connoître que son auteur estoit trop habile pour estre capable d'une faute lourde & grossière.

La répétition du mot *dignitas*, dans l'espace de cinq lignes, est une des dernières objections formées contre la pièce en question. Les excellents modèles de l'antiquité nous font connoître, dit M. Schepflin, que les auteurs de ce temps-là estoient bien moins scrupuleux que nous sur cet article. Tite-Live répète le mot *injuria* trois fois en peu de lignes, *Legati ab Ardea Romanam venerunt, ita de injuria querentes ut si demeretur ea, in fœdere atque amicitia mansuros restituto agro appareret. Ab Senatu responsum est, judicium Populi rescindi ab Senatu non posse, præterquam quod nullo nec exemplo, nec jure fieret, concordia etiam ordinum causa. Si Ardeates sua tempora expectare velint, arbitriumque Senatui levandæ injuriæ suæ permittant, fore, ut postmodum gaudeant se iræ moderatos: sciântque patribus æque curæ fuisse, ne qua injuria in eos oriretur, ac ne orta diuturna esset.* La répétition des mots *terra marique*, se trouve au 26. livre, dans une aussi petite distance que pourroit estre celle de *dignitas* dans la pièce contestée. Q. Curce, dans son premier chapitre, commence trois périodes par le mot *cæterum*;

Lib. 4. cap. 7

Cap. 43. & 44.

& T. Live s'en sert deux fois presque de suite. Il y a plus, l'auteur du fragment se trouvoit dans une espèce de nécessité de se servir deux fois du mot de *dignitas*, par l'extrême difficulté de pouvoir le remplacer par un terme équipollent & aussi expressif; outre que l'antithèse qu'il y joint rend sa narration plus élégante, *nec satis è dignitate Populi Romani: maximè vero è dignitate Populi Romani.*

Les particules *quidem*, *autem*, *igitur*, *posthac*, *jam*, *quippe*, *verò*, *itaque*, *ita*, qui dans le fragment ne servent, dit-on, qu'à embarrasser & à faire languir le discours, se trouvent dans la même abondance, & employées de la même façon dans le corps de l'ouvrage; ce qui, loin d'affoiblir le mérite du fragment, semble concourir à prouver son authenticité. La particule *quidem*, par exemple, est familière à Tite-Live; il suffira d'en alléguer deux exemples du 27. livre: *Et Romæ quidem luctus ingens ex præterito*, &c. *Et Consul quidem quantis maximis poterat itineribus*, &c. Dans l'endroit du fragment, où il dit, *Classe quidem circa Pelorum*, &c. cette conjonctive est en opposition à celle d'*autem*; ce que Cicéron luy-même semble avoir regardé comme une espèce d'élégance, il s'en sert dans la sixième lettre du septième livre à Atticus, & dans ses Offices, & dans son Brutus. Au dixième chapitre du second livre de ses Offices, il dit, *admirantur communiter illi quidem omnia, quæ magna animadvertunt, separatim autem in singulis*, &c. Dans son livre de la Vieillesse: *Et corpora quidem exercitatione & defatigatione ingravescent, animi autem se exercendo levantur.* Ce qui est dans un parfait parallèle avec l'expression du fragment: *Classe quidem circa Pelorum statione posita, terrestribus autem copiis.* *Posthac* se trouve d'abord aux chapp. 22. & 32. du 26. livre: *Posthac quum centuria frequens succlamasset*, &c. *Posthac Consul*, &c. *Inter hæc* n'est pas moins familier à l'auteur: *Inter hæc Annibal*, &c. *Inter hæc Hispaniæ populi.* Il y a parité de raison par rapport aux termes de *posthac* & d'*inter hæc*. Le *quippe* reçoit plusieurs significations; quelquefois on s'en sert ironiquement; souvent au lieu des particules *certe*, *utpote*, *nam*. Tite-Live le prend au dernier de ces sens, quand

Lib. 10. cap.
17. & 18.

Cap. 2.

Cap. 43.

Lib. 1. c. 17.
Capp. 29. &
30.

Cap. 124

Cap. 10.
Cap. 18.

Virgil. lib. 1:
Æneid. Quippe
yetor satis.

- Lib. 10. cap. 41.* il dit, *quippe in oculis erat omnis ille*, &c. de même que Cicéron. Il donne la même idée dans le fragment, qui ne se sert qu'une seule fois de cette particule. Celle d'*ita* ne s'y trouve aussi qu'une fois; elle y est prise pour *itaque*, ou *atque ita*, sens auquel Cicéron la prend très-souvent, aussi-bien que Tite-Live; *Ita sic armatus in Tiberim desiluit*. Et dans un autre endroit, *Ita de tribus consultatione data Juniores suffragium ineunt*. Et dans un autre, *Ita Senatus quum quid placeret magis ostendisset quàm decreffet, dimittitur*. Rien encore de plus familier à l'historien Romain que la particule *jam*, prise dans le sens même que présente le fragment. Elle se rencontre jusqu'à cinq fois dans un même chapitre de son histoire, pendant qu'elle n'est répétée qu'une fois dans la pièce qui fait l'objet de ces recherches. L'*itaque* est une des façons de lier qui plaît davantage à Tite-Live; quelquefois de trois périodes suivies, il en commence deux.
- L. 28. c. 14.*
- L. 70. c. 27.*

Après toutes ces réflexions, M. Schepflin s'étonne qu'au lieu d'attribuer ce fragment à Tite-Live, on ose le qualifier d'*Abrégé de traduction littérale de la Préparation de Polybe*, & il ajoute que l'on suppose apparemment l'alternative, puisqu'*abrégé* & *traduction littérale* sont incompatibles: mais, selon lui, il n'est ni l'un ni l'autre. Il n'est point *abrégé*, parce qu'il a pour le moins autant, ou peut-être plus d'étendue que le récit de Polybe. D'ailleurs, il n'a rien de tout ce qui caractérise un abrégé, qui ordinairement se borne à une indication sommaire du fait, comme on le voit par Florus, Justin, & l'Épitomateur même de Tite-Live. Il n'est point *traduction littérale*, car bien qu'il semble renfermer à peu-près les mêmes circonstances qu'a rapportées Polybe, ce n'est ni le même arrangement ni la même suite. Et la différence est au point que l'on n'a pas manqué de relever l'obmission des circonstances rapportées par Polybe, ce qui ne peut convenir à une traduction littérale. C'est donc, dit M. Schepflin, un récit tiré, pour la plus grande partie, de Polybe, & de la manière que Tite-Live même a copié ou traduit cet auteur dans plus d'un endroit de son Histoire.

CETTE réponse engagea l'Académie dans un nouvel examen du fragment, sans néanmoins rien changer au premier jugement qu'elle en avoit d'abord porté, & auquel M. Schepflin s'étoit luy-même soumis d'avance dans les termes les plus formels & les plus polis; mais cette politesse même fut cause que M. l'Abbé Souchay, avec qui la contestation se lioit plus personnellement, se chargea de justifier par une réplique, les premières réflexions de la Compagnie.

A la première lecture du Fragment attribué à Tite-Live; on jugea presque unanimement, dit M. l'Abbé Souchay, qu'il n'étoit point de cet Écrivain, & que l'on n'y reconnoissoit ni sa manière ni son stile. On dit la manière & non pas le caractère, parce que la manière n'en fait qu'une partie, & que le caractère étant proprement l'assemblage de tous les traits, il est impossible de les trouver dans un fragment si peu étendu.

*Rapin, Comp.
de Thucyd.*

C'est inutilement que l'on voudroit prouver l'ancienneté du Manuscrit, il n'existe plus, & il n'en reste que la copie d'un feuillet ou deux, faite par Klockius *qui vivoit il y a environ cent ans*: mais Klockius a-t-il donné la notice de l'Original? a-t-il figuré exactement sa copie? n'a-t-il pas omis les diphthongues à dessein? Et comme c'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, *acutissimi ingenii juvenis*, n'est-il point l'auteur du fragment? Le fragment n'est-il point de quelque Écrivain du III.^e ou du IV.^e siècle, ou, si l'on veut, de quelque siècle plus éloigné encore? voilà ce que nous ignorons. Il suffit, dit M. l'Abbé Souchay, qu'il ne soit point de Tite-Live, & que les difficultez les plus considérables subsistent en leur entier, même après les réponses de M. Schepflin.

La première objection, par rapport à la manière, a pour objet le silence du fragment sur la délibération qu'occasionna à Rome la demande des Mamertins. On répond que la première période commençant par ces mots, « *auxiliandum Mamertinis decrevit*, il est vraisemblable que ce qui la précédoit » contenoit le détail de la contestation entre le Peuple & le » Sénat. » La réponse avoit été prévue; mais elle n'avoit point » frappé. En effet, ces mots *cum igitur id placuisset*, n'insinuent-

ils pas assez que l'affaire avoit passé tout d'une voix? au lieu que Polybe nous apprend qu'elle ne passa qu'en vertu d'un Plebiscite, & malgré le Sénat.

La seconde objection se tire de cette pensée : *virtutem Romanam plus æquo formidantibus*. On a beau représenter les Carthaginois extrêmement puissants, on croira difficilement que Tite-Live se soit exprimé de la sorte en parlant des Romains, & dans quelles circonstances? quand un Roy le plus puissant allié de leurs ennemis, vient d'être défait. Un historien François dira bien, les François redoutèrent trop en cette occasion la valeur des Alliez, mais on doute que dans quelque supposition que ce soit, il dise : les Alliez redoutèrent trop la valeur François.

La troisième & la quatrième objection ont pour objet le silence du fragment par rapport à la victoire qu'Appius remporta sur les Carthaginois, après avoir battu l'armée d'Hiéron, & par rapport à la manière dont Appius passa en Sicile.

- » On répond au premier article que défaire Hiéron, « c'étoit
 » en même temps défaire les Carthaginois, puisqu'ils estoient
 » alliez, & que la fuite de ceux-cy n'étoit qu'une suite de cette
 » bataille décisive pour leurs intérêts communs. D'ailleurs, que
 » Florus, Aurelius Victor & l'Abbréviateur même de Tite-Live;
 » ne parlant point d'une seconde action, on doit présumer que ce
 » fait est incertain; & qu'en général Philinus & Fabius n'étoient
 » point d'accord sur ce qui regarde la première guerre Punique. »
 Mais n'est-il question icy que d'une simple fuite des Carthaginois? Polybe dit en termes formels que le lendemain de la défaite d'Hiéron, Appius poursuivit les Carthaginois, qu'il les attaqua, qu'il en défit un grand nombre : πολλοὺς μὲν αὐτὸν ἀπέκτεινε. On convient que cette action est une suite de la précédente; mais en même temps on est bien éloigné de convenir que Tite-Live ait dû la passer sous silence, d'autant mieux que dans Polybe ce sont deux actions séparées; ni que du silence de quelques Abbréviateurs on puisse conclurre que le fait soit incertain. Il y a plus, quand il le seroit, Tite-Live n'auroit pas manqué d'en faire mention, de rapporter les différentes relations, &

même de les discuter : telle est sa manière, comme on peut s'en convaincre, liv. xxi. ch. 38. *Quantæ copię transgresso in Italiam Annibali, nequaquam inter auctores constat, &c.* même liv. ch. 15. au sujet de Sagonte, & dans une infinité d'autres occasions moins importantes.

On répond au second article qui regarde Appius, « que Tite-Live en aura parlé, aussi-bien que du surnom de *Caudex*, en « décrivant le triomphe des Consuls. » Mais outre que les fastes Capitolins ne reconnoissent point ce triomphe, Tite-Live ne renvoye pas le détail des belles actions qui ont procuré un pareil honneur, à la description du triomphe même; il les rapporte toujours dans leur place naturelle. C'est ainsi qu'il en use par rapport au triomphe des Consuls Q. Fabius & L. Cornelius, de L. Valerius & de M. Horatius, &c. Il faut adjoûter à l'égard des surnoms, que Tite-Live n'attend pas la cérémonie du triomphe pour en parler: liv. xxi. chap. 46. *Is pavor perculit Romanos, auxitque pavorem Consulis vulnus, periculumque intercurfu tum primum pubescentis filii propulsatum. Hic erit juvenis penes quem perfecti hujusce belli laus est, Africanus ob egregiam victoriam de Annibale Pœnisque appellatus.* Au reste, quoyque Polybe ait renfermé l'éloge d'Appius dans le seul mot *αὐδαλως*, on peut dire qu'il l'avoit loué. Ce mot que les Lexiques rendent par *temerè, audacter, projecta audacia*, ne vaut-il pas seul un éloge plus étendu?

Lib. 5. c. 24.
Lib. 3. c. 63.

Passant ensuite aux difficultez proposées sur le stile, M. l'Abbé Souchay s'attache à faire voir que presque tous les passages de l'apologie portent à faux.

Telle est sur-tout, dit-il, l'érudition employée pour justifier l'usage des particules qui servent à lier le discours: on les reconnoît toutes pour estre du bel usage; on a prétendu, non qu'elles ne fussent pas latines, mais que Tite-Live n'avoit pas coutume de les employer toutes dans une même page.

La répétition du mot *injuria* en peu de lignes, ne justifie point la répétition de cette phrase, *nec satis è P. R. dignitate, &c. maximè vero è P. R. dignitate, &c.* car il ne s'agit point icy d'un mot seul répété, comme on le dit dans la réponse.

Ariarathes pedem ubi ponat in suo non habet, ne prouve point que cette phrase, que ce tour, *Syracusanis in suis consistentibus*, soit de la belle latinité.

Terra mis en opposition avec *mari*, n'autorise point cette expression, *per terram, mari autem*, comme familière à Tite-Live; & dans tous les exemples que l'on rapporte, il y a *terra... mari*, & non *per terram*. On pourroit aisément se tirer d'affaire en disant: Il n'y a dans le manuscrit que la seule lettre *P*. cette lettre même a été adjointe par un copiste; alors les passages alleguez auroient toute leur force, mais alors on n'auroit point relevé une expression si latine & si connue.

C'est ainsi du moins que l'on répond aux difficultez faites sur cette phrase, *Prefectum qui ejus culpâ arcem amisisset*. Vous lisez *qui*, & il faut, dit-on, lire *quod*. Volontiers, mais en ce cas, la difficulté subsiste toujours. On peut bien lire *quod*, parce qu'en effet le mot est abrégé; mais on ne sçauroit lire *amisissent* où il y a *amisisset*, sans aucun trait qui marque la moindre abbréviation: on est même en droit de supposer que l'auteur du fragment n'estoit pas plus habile que l'auteur de la vie de Virgile, qui a dit, en parlant de ce Poëte, *Voluit etiam ejus ossa Neapolim transferri*. D'ailleurs, on dira bien: *culpâ suâ amisit*; mais diroit-on également bien, *culpâ ejus amisit*?

C'est ainsi encore que ne pouvant deffendre cette expression; à *qua consideratione inductus*, on s'en prend à l'inadvertance des copistes, qui ont adjointe la préposition. Si Nodot avoit eu l'esprit de rejeter sur les copistes les fautes qu'on luy reprochoit, ou plustost s'il avoit sçu les éviter, peut-être auroit-il embarrassé les critiques les plus éclairés, comme Muret embarrassé, trompa même Joseph Scaliger, en produisant des vers de sa composition sous des noms de Poëtes anciens.

» Enfin l'Apologiste se récrie sur ce « qu'au lieu d'attribuer ce
» lambeau à Tite-live, on croit pouvoir le qualifier d'abrégé de
» traduction littérale de la Préparation de Polybe, & il dit que
» l'on suppose apparemment l'alternative, puisqu'abrégé & traduction littérale sont incompatibles. »

M. l'Abbé Souchay que cette objection regarde plus parti-

culièrement, répond d'abord en général, qu'il suffisoit d'avoir prouvé que le fragment dont il s'agit n'appartient point à Tite-Live, & que s'il a esté plus loin, il n'a prétendu donner que des conjectures, qui à la vérité ont bien de la vraisemblance. Ensuite il reprend ainsi l'objection en détail.

« *Au lieu d'attribuer ce lambeau à Tite-Live.* Je n'avois « garde de le luy attribuer, puisque je croyois avoir prouvé qu'il « n'en estoit pas. »

« *Croit pouvoir le qualifier d'abrégé de traduction littérale de la « Préparation de Polybe.* Ce n'est point ainsi que je me suis ex- « primé; j'ay dit: Le Fragment n'est qu'un abrégé, qu'une tra- « duction littérale. »

« *On suppose icy apparemment l'alternative.* Non. J'admets les « deux propositions. Le Fragment est un abrégé, en ce sens « qu'il obmet plusieurs événements considérables rapportez par « Polybe dans sa Préparation; & c'est une traduction littérale, « en ce sens que les faits contenus dans le Fragment, paroissent « traduits littéralement d'après le grec de Polybe. »

M. Schepflin n'a rien opposé à ces secondes observations; & nous avons cru ne pouvoir donner un extrait trop détaillé de cette espèce de procès littéraire, où il est question d'adopter ou de proscrire un Fragment, qui, quoyque peu considérable par son étendue, ne laisseroit pas d'estre infiniment précieux, s'il estoit véritablement de Tite-Live.



E X P L I C A T I O N

D'UNE EPIGRAMME DE MARTIAL:

1732.

M. DE LA BARRE, dans une Dissertation imprimée dans le huitième Volume des Mémoires de l'Académie, croit avoir suffisamment prouvé que la Livre Romaine estoit égale à douze onces & demie de la Livre de Paris, & qu'on y devoit compter 96. deniers Consulaires, de 75. grains chacun, au lieu que depuis près d'un siècle on n'y en comptoit que 84. qu'on supposoit même un peu plus foibles, à cause de quelques passages d'anciens Auteurs dont on n'avoit pas approfondi le sens. Quelques-unes des observations qu'il fit alors, peuvent servir à établir la vraie leçon, & le vrai sens d'une Epigramme de Martial, au sujet de laquelle on est partagé, & que voicy.

Lib. 10. Epig.
24.

*Natales mihi Martiæ Calendæ,
Lux formosior omnibus Calendis,
Quâ mittunt mihi munus & puellæ,
Quinquagesima liba septimamque
Vestris addimus hanc focis acerram.
His vos (si tamen expedit roganti)
Annos addite bis* precor novenos,
Ut nondum nimiâ piger senectâ,
Sed vitæ tribus aureis peractis,
Lucos Elysæ petam puellæ.
Post hæc tempora nec diem rogo.*

* alit. ter:

C'est-à-dire: « Calendes de Mars, jour marqué par ma naissance, & le plus beau pour moy de tous les jours, où les filles
» elles-mêmes daignent m'envoyer des présents, vous me voyez
» pour la cinquante-septième fois offrir des libations & de l'encens

à vos foyers. Mais à ce nombre d'années écoulées, si mes vœux ne sont pas indiscrets, adjoutez en, je vous supplie, dix-huit autres, afin que je puisse arriver aux bocages où regne la Déesse Elysienne, avant que d'estre trop appesanti par la vieillesse, ayant seulement rempli un nombre d'années égal à celui des pièces d'argent que l'on change contre trois pièces d'or. Après ce terme, je ne demanderay pas un jour de plus. »

Il n'y auroit rien, ce semble, d'embarrassant dans cette Epigramme, si le septième vers ne se trouvoit différemment dans les manuscrits, ou du moins dans les imprimez. On lit dans les uns, comme fait M. de la Barre, *Amos addite bis precor novenos*, & suivant cette leçon Martial demandoit 75. années de vie : mais dans l'édition de Gryphe, & dans quelques autres, au lieu de *bis*, on lit *ter . . . novenos*; ce qui obligeroit à dire que le Poëte, qui n'a prétendu faire que des vœux modérez, se contentoit de vivre 84. ans pour ne point souffrir les incommoditez de la vieillesse, mais qu'il n'en vouloit rien rabattre ; à moins qu'il n'eût à craindre d'autres maux que ceux qu'un grand âge traîne toujours après soy.

La dernière leçon ayant esté adoptée par l'auteur d'une Dissertation imprimée dans le Journal de Trevoux du mois de May 1732. M. de la Barre se crut obligé de prendre la défense de la première. L'auteur de la Dissertation soutient qu'il faut lire *ter novenos*, parce qu'il luy semble qu'on devoit donner 84. deniers d'argent pour trois deniers d'or ; M. de la Barre, au contraire, croit que pour trois pièces d'or on ne donnoit que 75. pièces d'argent, & c'est en le prouvant qu'il soutient la leçon *bis novenos*.

Art. XLV,
pag. 875.

En 1732.

Il est constant d'abord que l'or & l'argent estoient anciennement l'un à l'autre comme 1. à 12. c'est-à-dire, que pour une pièce d'or qui auroit pesé 200. grains, par exemple, on devoit, suivant la Loy, donner un nombre de pièces d'argent jusqu'au poids de 2400. grains. Il est également certain que chez les Romains, comme parmi nous, l'échange de l'or & de l'argent se faisoit en conséquence des Loix qui déterminoient le poids que devoient avoir les monnoyes de l'un & de l'autre

métal. Ces deux principes doivent, dit-il, décider entre l'auteur de la Dissertation & luy, en y adjoûtant un fait qui ne souffre point de difficulté; sçavoir, que dès le temps du Triumvirat, ou plustost encore, on se fit une habitude d'affoiblir les especes, sans que leur affoiblissement pût introduire de nouveaux usages par rapport au change, parce qu'il étoit frauduleux, & contraire à la disposition des Ordonnances.

On sçait qu'il y a des deniers Consulaires du poids de 75. grains, & M. de la Barre s'est assuré d'ailleurs que c'étoit ce que devoient peser les deniers que les Officiers des monnoyes donnoient, au nombre de 84. pour une livre de matières d'argent qu'on leur avoit apportées. La Loy qui leur en avoit imposé l'obligation, subsistoit encore au temps de Pline; *Lib. 33. c. 2. cum justum sit LXXXIV. è libris signari*: mais inutilement chercheroit-on des deniers de ce poids sous les Empereurs; déjà foibles du temps d'Auguste, ils le devinrent encore davantage dans la suite, & lorsque Pline écrivoit, ils ne pesoient plus que 65. grains, ce qui n'empêchoit pas qu'on ne les distribuât toujours sur le même pied.

Par le poids des deniers d'argent, nous pouvons découvrir le poids requis pour les deniers d'or: 84. multipliez par 75. donnent 6300. grains, & 6300. grains divisez par 40. en donnent 157. $\frac{1}{2}$; c'est donc ce que devoit peser le denier d'or, puisqu'on délivroit à la Monnoye 40. pièces de ce métal pour une livre de matières: *Plin. lib. 33. cap. 2. posthac placuit X. XL. è libris signari*. Or si l'on trouve encore aujourd'huy des deniers de ce poids frappez du temps de la République, c'est ce que M. de la Barre ignore, mais il croit pouvoir assurer qu'il n'y en a pas un seul au coin des Empereurs; ils eurent soin de les affoiblir, pour augmenter le profit des nouvelles fabrications, *paulatim principes imminuere pondus*: jusqu'à ce qu'enfin Néron les mit au point qu'il en eût fallu donner 45. pour une livre de matières, *minutissimè Nero ad XLV.* Ce que Pline dit ici est justifié par la pesée des Médailles; 6300. grains divisez par 45. en donnent 140. pour chaque denier d'or, & c'est le poids des Médailles de Néron, à deux grains près.

M. de la Barre n'examine point si dans cet affoiblissement des monnoyes qui se fit peu à peu, on garda toujours fort exactement la même proportion entre les espèces d'or & d'argent: il est certain qu'elle n'y fut pas entièrement négligée; puisqu'on affoiblissoit en même-temps les unes & les autres; mais peut-estre n'y fut-on pas bien scrupuleux, & nous ne devons pas l'estre davantage dans nos recherches: il ne faut donc s'arrêter qu'aux deux points sur lesquels on peut dire quelque chose de précis.

Premièrement, les 157. grains & demi qu'il devoit y avoir au denier d'or avant qu'on l'affoiblît, multipliez par 12. nous donnent 1890. grains: or il en faut compter 1875. pour 25. deniers d'argent, tels qu'on les fabriquoit du temps de la République, avant qu'on se fût avisé de diminuer de leur poids; donc on changeoit alors 25. deniers d'argent contre un denier d'or.

Mais en second lieu, le denier d'or vint à estre affoibli de telle sorte, qu'il ne falloit pas moins de 45. pièces pour en égaler 40. telles qu'on les avoit fabriquées anciennement; & la même proportion entre les espèces d'or & d'argent se retrouve encore alors: car les deniers d'argent du même temps, c'est-à-dire, du temps de Néron, pesant 65. grains, ou même un peu plus, il n'en falloit que 25. pour donner 1630. à 40. grains, qui est le nombre le plus approchant de 1656. à quoy montent 138. multipliez par 12.

Ces notions supposées, M. de la Barre prétend qu'il ne luy sera pas malaisé de découvrir l'insuffisance des observations sur lesquelles l'auteur de la Dissertation se fonde pour assurer, comme il fait, qu'un denier d'or valoit 28. deniers d'argent. Il a, dit-il, dans son cabinet une médaille d'or de la première année du regne de Domitien, qui pèse 6. deniers 6. grains, & qui se trouve ainsi de 12. grains plus forte que les médailles frappées depuis Néron; or il est constant que pour avoir 12. fois le poids d'une pareille Médaille, il ne faut pas moins de 28. Médailles d'argent, telles qu'on les fabriquoit dans

150. grains.

ce siècle : voilà la première preuve. Il en trouve une seconde dans ces vers de Martial,

*Aureolos ultrò quatuor ipsa petit ,
Non dedimus : centum jussit me mittere nummos ,
Sed visa est nobis hæc quoque summa gravis.*

Car il prétend que le Poète dit positivement en cet endroit, que cent Médailles d'argent valent moins que quatre Médailles d'or ; & comme il croit pouvoir à cent Médailles en adjoûter 12. pour faire les sommes égales, il en conclut que, lorsque Martial demandoit que ses années égalassent le compte de trois pièces d'or, il souhaitoit de vivre 84. ans.

C'est par la seconde observation que M. de la Barre commence, mais sans s'y arrêter ; car il n'y a personne qui ne sçache que dans le langage des anciens, *Nummus* n'est communément qu'un sesterce : & l'Auteur de la Dissertation ne l'ignore pas sans doute ; mais il n'y a pas fait attention. A l'égard de la Médaille d'or de Domitien, ce qu'on en peut inférer, c'est qu'on eut dessein alors de rendre aux monnoyes une partie du poids qu'elles avoient perdu : mais pour en tirer quelque autre conséquence, ne faudroit-il pas être assuré que ce commencement de réformation n'eût lieu que pour les monnoyes d'or ? M. de la Barre vient de montrer que l'or & l'argent alloient de pair, s'il est permis de parler ainsi, & qu'on n'affoiblissoit point l'un sans diminuer l'autre ; il est donc à présumer qu'on les augmenta en même temps : que si on l'a fait, c'est toujours dans la même proportion dont il a produit des exemples, afin que 25. deniers d'argent valussent, comme de coutume, un denier d'or ; & la comparaison de la Médaille de Domitien avec les Médailles d'argent de son siècle, qui estoient trop foibles à proportion, ne peut être admise.

La plupart des Interprètes ont débité une érudition frivole, ou plutôt d'extravagantes imaginations sur le vers ; *Sed vitæ tribus aureis peractis* ; l'Auteur de la Dissertation a

très-bien réuffi à les réfuter : il a d'ailleurs fait un ufage fort heureux de fa Médaille pour fixer le fens de trois ou quatre endroits où Martial a parlé des Monnoyes ; & M. de la Barre luy-mefme avouë qu'il a rempli à cet égard tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme d'efprit , qui ne s'eft pas engagé dans certaines recherches épineufes , faute de-
 quelles on ne pouvoit guères que multiplier les conjectures.

S U R L E S A N N E E S D E J E S U S - C H R I S T .

LE fujet de la Differtation que M. de la Nauze a lûe à l'Académie fur les années de Jefus-Chrift, a efté fouver-
 traité, & n'eft pas encore totalement éclairci. Prefque tous les Interprètes de l'Ecriture fainte & les plus célèbres Chrono-
 logiftes l'ont examiné avec foin, & ont employé pour le décider, ce qu'une connoiffance exacte de l'Hiftoire & de l'Aftronomie leur fournisfoit de lumières. M. Vaillant, & après luy M. l'Abbé de Fontenu, dans deux Differtations imprimées dans les Mé-
 moires de l'Académie, ont cru en trouver une décifion plus
 exacte dans les Médailles; & tous, excepté le Pere Hardouin, conviennent que l'ère vulgaire, qui n'a commencé à eftre en
 ufage que vers le v. i. e. fiécle, & dont Denys le Petit eft le pre-
 mier qui fe foit fervi, ne tombe pas précifément fur l'année de
 la naiffance de J. C. Mais de combien d'années cette naiffance
 a-t-elle précédé l'ère fur laquelle nous comptons ? eft-ce de
 deux, de trois, de quatre, ou même de fept, comme le pré-
 tendoit M. Boivin l'aîné ? c'eft de quoy on ne convient
 point, chaque fçavant ayant pris le parti qu'il croyoit le
 plus convenable à fa manière d'arranger les événemens qui
 la précédent ou qui la fuivent.

En 1731.

Tom. II. pag.

532.
 Tom. V. pag.

270.

Lorsque quelqu'Académicien entreprend de parler de fu-
 jets qui ont déjà efté traitéz, l'Académie exige, ou qu'il ait
 un nouveau fyftème à propofer, ou qu'il joigne de nouvelles

preuves à celui auquel il donne la préférence, ou du moins qu'il y mette plus d'ordre & plus de méthode. Et c'est sur ce plan que nous allons rendre compte de la nouvelle Dissertation de M. de la Nauze.

Pour mieux éclaircir la difficulté, il examine 1.^o l'année de la naissance de J. C. 2.^o celle de son Baptême, 3.^o celle de sa Mort; & de cet examen, il conclut que la première année tombe en l'an VI. avant l'ère vulgaire, la seconde en l'an XXIV. de cette ère, & la troisième en l'an XXVI.

Année de la
Naissance de
Jésus-Christ.

Que la véritable époque de la naissance de J. C. ait précédé l'ère vulgaire de quelques années, rien ne le prouve mieux que la fin du regne & de la vie d'Hérode. Ce Prince vivoit encore lorsque le Messie vint au monde, & cependant il mourut la IV.^e année avant notre ère. Ce Prince obtint du Sénat Romain la Couronne de Judée en la CLXXXIV.^e Olympiade, sous le Consulat de Domitius Calvinus & d'Asinius Pollion. Josèphe l'assûre, & il est certain que ce Consulat répond à l'an XL. avant l'ère vulgaire. Il mourut, suivant le même Historien, la XXXVII.^e année depuis que les Romains luy avoient conféré la royauté; il mourut donc la IV.^e année avant cette ère. Cette mort, selon le même Josèphe, arriva la XXXIV.^e année après la défaite d'Antigonus, qui eut la tête coupée à Antioche en la CLXXXV.^e Olympiade, sous le Consulat de Marcus Agrippa & de Caninius Gallus, l'an XXXVII. avant l'ère vulgaire. Il mourut donc IV. ans avant l'ère sur laquelle nous comptons.

Dion rapporte sous le Consulat d'Apuléius & de Silius, qui tombe sur l'an XX. avant notre ère, le voyage qu'Auguste fit en Syrie, & pendant lequel il dépouilla Zénodore de la Tétrarchie de la Traconite, pour en revêtir Hérode. Josèphe place ce même événement après XVII. ans révolus du regne de ce Roy des Juifs, c'est-à-dire, en la XVIII.^e année depuis la défaite d'Antigonus. Or, si la XVIII.^e année du regne de ce Prince concourt avec la XX.^e avant l'ère vulgaire, il faut que la dernière de ce regne, qui est la XXXIV.^e réponde à la IV.^e avant cette même ère.

Archélaüs fils d'Hérode fut relégué à Vienne dans les Gaules;

suivant Jofèphe, la x.^e année de fa domination, & la xxxvii.^e après la bataille d'Actium : cette bataille tombe à l'an xxxi. avant l'ère vulgaire ; la x.^e année du regne d'Archélaüs se rapporte donc à l'an vi. de nostre ère, & par conséquent la première, qui est la dernière d'Hérode, à l'an iv. avant cette ère. Dion, parfaitement d'accord en cela avec Jofèphe, place l'exil d'Archélaüs, qu'il nomme Hérode de Palestine, sous le Consulat d'Emilius Lepidus & d'Aruntius. Ce Consulat est celuy de l'an vi. de nostre ère ; & de-là il s'ensuit que la première année du regne de ce Prince, qui concourt avec celle de la mort de son pere, tombe sur l'an iv. avant nostre ère.

Josèphe compte xl. ans entre le commencement du regne d'Archélaüs & la première année de celuy de Caligula. Cet Empereur commença à regner le 17. Mars de l'an xxxvii. de nostre ère ; donc la mort d'Hérode, à laquelle commença la domination d'Archélaüs, tombe sur la iv.^e année avant l'ère des Chrestiens. Le même Historien dit que Philippe, à qui Hérode son pere avoit laissé la Traconite, mourut la xx.^e année de Tibère, après xxxvii. ans de regne : or Tibère succéda à Auguste au mois d'Aoust de l'an xiv. de l'ère vulgaire, ainsi la xx.^e année du regne de Tibère comprend les derniers mois de l'an xxxiii. & les premiers de l'an xxxiv. de cette ère : c'estoit la xxxviii.^e du gouvernement de Philippe ; sa première année, qui est la dernière d'Hérode, fut donc la iv.^e avant l'ère vulgaire.

La fin du regne d'Hérode se trouve marquée dans Jofèphe par deux signes distinctifs, l'un est la feste de Pâques, & l'autre une éclipse de Lune. On trouve par le calcul Astronomique cette éclipse fort remarquable pour la Judée, le 13. de Mars de l'an iv. avant nostre ère, peu de jours avant la feste de Pâques ; on a donc raison de placer la mort de ce Prince vers ce temps-là.

Enfin, M. de la Nauze tire sa dernière preuve des Médailles ; mais comme cette même preuve est exposée fort au long dans la Dissertation de M. Vaillant, on y renvoye le Lecteur.

De toutes ces preuves réunies, il résulte clairement que J. C. est né du moins 17. ans avant l'époque qui a fixé le temps de

*Tome I. I. des
Mémoires de
l'Academ. pag.
532.*

la naissance ; mais comment trouver encore deux ans ? c'est le résultat de plusieurs autres faits. Hérode vivoit quand J. C. est né. A la naissance du Messie , une étoile apparut en Orient ; trois Rois qui l'apperçoivent , prennent la résolution d'aller chercher celui dont ils estoient persuadez qu'elle annonçoit la naissance. Il leur fallut du temps pour les préparatifs de leur voyage , ils dûrent s'entrevoir tous trois , ou du moins se communiquer leur dessein : il fallut du temps pour la marche : sans chicaner icy sur le lieu de leur résidence , qu'on la mette en Arabie , si l'on veut , il se passera toujours un temps considérable entre l'apparition de l'étoile & leur arrivée à Jérusalem , & de-là à Bethléem. Hérode trompé par les Mages , prend la résolution de faire périr tous les enfants de Bethléem , & du voisinage ; & pour envelopper plus sûrement J. C. dans ce massacre , il y renferme tous ceux qui estoient nez depuis deux ans , comme si véritablement il eût decouvert par la conversation qu'il eut avec les Mages , qu'il y avoit environ ce temps-là que l'étoile leur estoit apparue. Ce ne fut qu'après ce massacre qu'Hérode mourut ; or il mourut iv. ans avant l'ère vulgaire , on l'a démontré : donc il ne mourut qu'environ deux ans après la naissance du Messie.

M. de la Nauze fait encore entrer dans ses preuves le dé-
S. Luc. c. 1. 2. nombrement qui donna occasion à Joseph & à Marie d'aller se faire inscrire à Bethléem. Auguste fit trois fois ce dénombrement , la 1.^{re} & la 3.^e avec un Collègue , & seul à la seconde fois. Le premier dénombrement fut sous le Consulat d'Auguste & d'Agrippa , l'an xxviii. avant l'ère vulgaire. Le second sous le Consulat de Censorin & d'Asinius , l'an viii. avant cette ère ; & le troisième sous le Consulat des deux Sextes , l'an xiv. de la même ère. Il est donc évident que S.^t Luc parle du second dénombrement , les deux autres en estant trop éloignez. Du projet à l'exécution , à la nomination des 40. Commissaires dont parle Suidas , à l'arrivée de ceux qui estoient destinez pour la Judée , si éloignée de Rome , il se sera bien passé un an ou deux ; & de-là il résulte que J. C. est né environ vi. ans avant l'ère qui porte son nom.

Tertullien après avoir dit que le régistre du dénombrement qui fixe la naissance de J. C. se trouvoit à Rome, ajoute dans un autre endroit, que ce cens avoit esté fait sous Sentius Saturninus : or si on compare ce témoignage de Tertullien avec ce qu'on sçait d'ailleurs au sujet de Varus, qui succéda à Saturninus dans le gouvernement de la Syrie, dont il estoit en possession dès le mois de Septembre de la vi.^e année avant l'ère Chrestienne, J. C. étant né au temps du prédécesseur de Varus, il doit estre né avant le mois de Septembre de cette vi.^e année. C'est Josèphe qui assure que Saturninus eut Varus pour successeur, & M. Vaillant a démontré dans sa Dissertation que ce même Varus entra en possession de son gouvernement au mois de Septembre de la vi.^e année avant nostre ère.

V. cet article dans la Dissert. de M. Vaillant; déjà citée.

Cap. 1.

La difficulté qu'on tire des paroles de S.^t Luc, qui fait faire le dénombrement en question par Cyrinus, ne fait pas changer de sentiment à M. de la Nauze, le passage de cet Evangéliste peut recevoir plusieurs interprétations : *Ce fut le premier dénombrement fait par Cyrinus, qui fut ensuite Gouverneur de Judée, ou, Ce dénombrement fut antérieur à celui que Cyrinus Gouverneur de Judée fit ensuite, ou enfin on peut penser, comme l'ont remarqué plusieurs sçavants, que Cyrinus, qui eut ensuite le Gouvernement de la Judée, estoit au temps du dénombrement un des Commissaires nommez par Auguste.*

Après avoir ainsi déterminé l'année de la naissance de J. C. M. de la Nauze en cherche le temps précis. Le sentiment de S.^t Clement d'Alexandrie, un des plus sçavants Peres de l'Eglise, qui fait naître J. C. le 25. de May, luy paroît le plus vraisemblable. La circonstance de la veille des Pasteurs semble favoriser ce sentiment. Le terme même dont se sert S.^t Luc, ἀγῶν ἑσπέρης, marque qu'ils parquoient à la campagne à la belle étoile, ce qui n'arrivoit pas en Judée au mois de Décembre. Il est vray que l'Eglise célèbre le jour de cette naissance le 25. de Décembre, mais cet usage n'a pas toujours esté constant. Elle célébroit autrefois cette feste le 6. de Janvier avec celle de l'Épiphanie & du Baptême de J. C. S.^t Jean Chrysostome, vers l'an CCCLXXV. parloit de l'établissement de la feste de la

Nativité au 25. de Décembre, comme d'un usage qui ne faisoit que commencer en Orient, où même il ne devint général que vers le vi.^e siècle, par l'Ordonnance de l'Empereur Justin.

Année du
Baptême de
Jésus-Christ.

Le temps de la naissance de J. C. peut servir à déterminer celui de son Baptême. S.^t Luc ne dit pas qu'il eût alors trente ans accomplis, mais seulement presque commencez. *Καὶ ἀντὶς τούτο ὁ Ἰησοῦς ὥστε ἑτῶν τριάκοντα ἀρρόηδρος.* Ce dernier mot marque assez que les trente années n'étoient pas pleines & révoluës, & le mot *ὥστε*, est là, comme souvent ailleurs, une restriction qui fait voir qu'elles n'étoient pas même encore tout-à-fait commencées. J. C. étant né au mois de May de la vi.^e année avant l'ère vulgaire, dût avoir trente ans presque commencez, ou vingt-neuf ans presque accomplis vers les premiers mois de l'année xxiv.^e de la même ère. En effet, il fut baptisé le 6. de Janvier, & l'Eglise n'a jamais varié sur cette feste. Les événements que l'Evangile rapporte entre le Baptême de J. C. & la feste de Pâques, qui en l'année xxiv.^e arriva le 11. ou le 12. Avril, ne demandent guères plus qu'un intervalle de trois mois, c'est-à-dire, la retraite de J. C. dans le désert, un jeûne de quarante jours, la première vocation d'André & de Pierre, les noces de Cana, un séjour fort court à Capharnaüm & le voyage de Jérusalem. D'ailleurs J. C. fut baptisé dans le cours des prédications que S.^t Jean commença à faire la xv.^e année de l'Empire de Tibère. On peut donc regarder cette année comme une époque du Baptême de J. C. Et M. de la Nauze prétend qu'il y a une manière de compter les années de cet Empereur, suivant laquelle le commencement de l'an xxiv. de l'ère vulgaire répond à la xv.^e année de son regne.

Cappel, He-
vart, le P. Pagi,
&c.

Pour éclaircir ce point d'histoire également embarrassant dans tous les systèmes, outre l'Empire absolu de Tibère, qui commença lorsqu'il succéda à Auguste, l'an xiv. de l'ère Chrétienne, il faut encore reconnoître avec plusieurs sçavants, son Empire Proconsulaire, qui commença quand il fut associé par Auguste à la souveraine puissance. Velleïus Paternulus, Tacite & Suétone parlent de cette association, elle n'est point douteuse; & sur ce fondement, on ne peut s'empêcher de distinguer deux époques

époques dans l'Empire de Tibère, celle de son Empire absolu & celle de son Empire Proconsulaire. C'est certainement de celui-cy que prétend parler Clement d'Alexandrie, lorsqu'il dit que cet Empereur regna xxvi. ans, vi. mois & xxix. jours, car ce Prince ne survêcut à Auguste que xxii. ans & vii. mois moins trois jours. Il est vray que les Chronologistes modernes ne mettent cette association qu'un ou deux ans plus tard; mais, outre que le témoignage du Pere qu'on vient de citer, doit l'emporter sur eux, nous avons aussi celui des Historiens. En effet, l'année du Consulat de C. Poppæus Sabinus & de Q. Sulpicius Camerinus, est célèbre dans l'Histoire par la défaite de Varus, & par la victoire de Tibère en Dalmatie: sous le Consulat suivant (c'estoit l'an x. de l'ère Chrestienne) Tibère reçut les honneurs du triomphe, & fit la dédicace du Temple de la Concorde. Or, c'est immédiatement avant ces deux actions que Paterculus met l'association de Tibère; donc il triompha & dédia le Temple de la Concorde, vers les derniers mois de l'année x.^e de l'ère vulgaire, après avoir esté associé à l'Empire vers le mois d'Aoust. Cette association s'estoit faite avant que Tibère revînt à Rome, Paterculus le fait entendre, & Tacite dit que ce Prince en recevant cet honneur fut montré à l'armée.

La xv.^e année de Tibère que S. Luc fait concourir avec la xxx.^e presque commencée de J. C. ne sçauroit convenir à l'Empire absolu de ce Prince, qui commençoit à l'an xiv. de nostre ère; car si la xv.^e de cet Empire eût concouru avec la xxx.^e de J. C. le Sauveur seroit né vers le commencement de l'ère vulgaire, ce qu'on a prouvé ne pouvoir pas estre. Cette année doit donc appartenir à son Empire Proconsulaire. Il est vray que le temps du Baptême de J. C. que M. de la Nauze place au vi.^e Janvier de l'an xxiiv. de l'ère vulgaire, semble tomber par-là sur la xiv.^e & non pas sur la xv.^e du regne de Tibère, & cela est réellement vray: mais cette xiv.^e année estoit comptée pour la xv.^e parce que l'usage d'anticiper ces années estoit ordinaire en ce temps-là, suivant la remarque du P. Petau. Ce que ce sçavant Chronologiste dit à cette occasion, des Peres Grecs, qui commençoient à compter le temps de

l'Empire absolu de Tibère, non pas du jour qu'il commença à succéder à Auguste, mais dès l'automne précédente, temps auquel commençoit leur année, M. de la Nauze prétend qu'il faut le dire aussi de S.^t Luc, par rapport à l'Empire Proconsulaire de ce même Prince: ainsi, comme les Grecs, dans la langue desquels S.^t Luc a écrit, ont compté les années de l'Empire absolu, à commencer par l'automne qui avoit précédé de quelques mois le temps de la mort d'Auguste, de même l'Evangéliste avoit compté les années de la puissance Proconsulaire depuis l'automne qui précéda l'été auquel Tibère fut associé à l'Empire, & dès-là il a dû placer le Baptême du Sauveur à l'an xv. de cet Empereur.

Le temps de
la mort de
Jesús-Christ.

Ce que l'Evangile dit du Baptême de J. C. vers l'âge de trente ans, & des trois Pâques qui furent célébrées depuis son Baptême jusqu'à sa mort, a fait croire aux Chronologistes qu'on s'étoit trompé autrefois lorsqu'on avoit assuré que J. C. étoit mort à l'âge de trente ans. Il est pourtant vray de dire qu'il n'y a dans les anciens Peres rien de plus unanime que cette tradition. Partagez sur plusieurs autres points Chronologiques de la vie de J. C. ils se réunissent presque tous pour attester la vérité de celui-cy, ainsi que l'a remarqué le P. Honoré de S.^{te} Marie, qui a examiné & prouvé cette tradition jusqu'au v.^e siècle de l'Eglise, le sentiment contraire n'ayant commencé à estre en vogue qu'au siècle suivant. Voicy le fondement sur lequel cette opinion fut établie. Selon S.^t Luc, J. C. fut baptisé vers l'âge de trente ans; il célébra trois Pâques avant sa mort, il ne mourut donc qu'à l'âge de trente-trois ans. M. de la Nauze, qui admet tout le principe de ce raisonnement, s'en tient cependant à la tradition des premiers Peres: car si J. C. est né, comme il croit l'avoir prouvé, au mois de May de l'an vi. avant l'ère vulgaire, s'il fut baptisé au commencement de l'an xxiv. de cette même ère, & s'il mourut à la fin de Mars de l'an xxvi. il se trouve avoir esté baptisé en l'année xxx.^e de son âge presque commencée, ainsi que le rapporte S.^t Luc; avoir célébré trois Pâques entre son Baptême & sa Mort, & n'avoir vécu que trente ans & dix mois, ainsi que les Peres le disent.

Ref. crit. Tom.
III.

Pour établir ce sentiment, M. de la Nauze arrange ainsi les événements de la vie de J. C. Après la première Pâque, qui en l'an xxiv. arriva le 11. ou plutôt le 12. Avril, le Sauveur demeure peu dans la Judée, en étant sorti à la nouvelle de la prison de S. Jean-Baptiste; il instruit la Samaritaine quatre mois avant la dernière moisson, c'est-à-dire, vers la fin de Novembre, & y fait son second miracle, après lequel il retourne à Jérusalem vers la fête des Encénies, qui cette année-là fut célébrée le 14. de Décembre; il guérit le Paralytique le jour du Sabbat suivant, c'étoit le 17.^e du mois; il fait quelques instructions dans la Judée; retourne en Galilée au commencement de l'an xxv. y prêche; appelle pour la seconde fois André, Pierre & les autres Disciples; fait plusieurs miracles jusqu'à la seconde Pâque, qui fut célébrée le premier Avril; excuse ses Disciples qui cueilloient des épis le jour du premier Sabbat du 2.^e mois, c'étoit le 21. Avril; continue à opérer des merveilles dans la Galilée; va en Béthanie, & de-là à Jérusalem; entre dans le Temple le 28. de Septembre, au milieu des sept jours de la fête des Tabernacles, qui avoit commencé le 25. se trouve encore dans la même ville le 4. Décembre, fête des Encénies; se retire au-delà du Jourdain; reprend le chemin de Jérusalem au commencement de l'an xxvi. prédit sa passion; ressuscite Lazare aux approches de la troisième Pâque, & est crucifié après l'avoir célébrée avec ses Disciples.

Il est vrai que, suivant cet ordre, J. C. n'aura pas prêché trois ans depuis son Baptême jusqu'à sa mort, ainsi qu'on le croit communément. M. de la Nauze juge qu'il n'y a pas d'inconvénient à croire que ce ministère public n'a pas duré trois ans entiers, & qu'il suffit de dire qu'il a prêché pendant quelques mois de l'an xxiv. toute l'année xxv. & le commencement de l'an xxvi. Car enfin il est constant que cette année xxvi. de l'ère vulgaire, est la xii.^e de l'Empire absolu de Tibère, & la xvi.^e de sa puissance Proconsulaire; nouvelle preuve que J. C. mourut cette année-là, comme le dit expressément Eusèbe. Et si Clement d'Alexandrie, Tertullien, Jule-Africain, cité par

S.^t Jérôme, Lactance & les autres, disent que ce fut la xv.^e année de Tibère, c'est qu'ils ont compté l'année complete & révoluë.

On convient que quelques Peres Latins assûrent que J. C. mourut le 25. de Mars sous le Consulat des deux Gémînus, ce qui revient à l'an xxix. & non au xxvi. de l'ère vulgaire : mais outre que leur sentiment n'est pas généralement suivi, c'est que le 25. Mars de cette année là n'estoit pas un Vendredy de la pleine Lune de l'Equinoxe, comme il le faudroit, & comme il est aisé de le vérifier du 22. Mars de l'année xxvi.

Les Juifs modernes ne disconviennent pas que leur Calendrier a esté altéré depuis leur disperſion, par des méthodes plus embarrassantes que celles dont ils se servoient anciennement. 1.^o Ils commençoient le jour vers les six heures du soir précédent; 2.^o leurs mois estoient lunaires; 3.^o le commencement du mois estoit déterminé, non par l'observation de la nouvelle Lune, ni par le calcul de la Lune véritable, mais par une supputation simple & facile de la nouvelle Lune moyenne. 4.^o Leurs mois estoient alternativement de vingt-neuf ou de trente jours, & chaque mois commençoit vers les six heures du soir le plus proche de chaque nouvelle Lune moyenne. 5.^o Le premier mois, du moins celuy qui régloit le cours de l'année; estoit ordinairement celuy dont la pleine Lune Paschale tomboit ordinairement d'abord après l'Equinoxe du Printemps. Tout cela est prouvé par l'Ecriture, par Joséphe, par Philon; & par l'usage constant de la nation. M. de la Nauze dit *ordinairement*, & non pas *toûjours*, parce que si la pleine Lune ne précédoit l'Equinoxe que d'un jour ou deux, elle estoit Paschale, & les Juifs n'en attendoient pas une autre, comme les Chrestiens. Cette exception est fondée sur des autoritez tirées des Canons Apostoliques, de S. Epiphane, & de l'Empereur Constantin; qui font voir que les Juifs célébroient quelquefois leur Pâque avant l'Equinoxe.

Selon ces règles, le premier jour du premier mois de l'an xxvi. dûst estre le 8. Mars, en le commençant à six heures du soir précédent, parce qu'il y eut nouvelle Lune le 7. à 9. heures

du matin, & pleine Lune le 22. à trois ou quatre heures du matin, un jour ou deux avant l'Équinoxe ; ainsi la manducation de la Pâque & le commencement de la feste dûrent tomber le 21. au soir, & la solennité le 22. Il est certain que J. C. fit la dernière Pâque la veille de sa mort ; que le jour de sa mort estoit le jour de la préparation, c'est-à-dire, la veille du Sabbat, un vendredy ; qu'il fut enseveli le soir du même jour, quand la première veille du Samedi suivant commençoit déjà ; enfin que la résurrection arriva le premier jour de la semaine après le Samedi passé. Or il est constant qu'en l'année xxvi. où il y avoit F. pour Lettre Dominicale, la manducation de la Pâque dût se faire le 21. Mars, le Jeudy ; que la célébration de la feste auroit dû arriver le lendemain 22. Mars, & que le troisième jour après, qui estoit le 24. fut un Dimanche.

De-là cependant, il naît une grande difficulté. Si J. C. a célébré la Cène, suivant l'institution de Moïse, le lendemain estoit le jour de la grande solennité de Pâques ; comment est-ce que les Juifs ont sollicité sa mort, ou travaillé à son procès, & l'ont enfin fait crucifier ? Il est certain d'ailleurs qu'ils célébrèrent leur Pâque un jour plus tard, c'est-à-dire, le vendredy au soir. Pour répondre à cette difficulté, M. de la Nauze a recours à la règle *Badu*, en usage dès le temps de J. C. Suivant cette règle, employée par plusieurs sçavants dans la même vûe, les Néoménies ou commencements des mois, qui tombent le Lundy, le Mercredi ou le Vendredy, sont transférées au lendemain. Le 8. Mars de l'an xxvi. qui devoit naturellement commencer le mois, estoit un Vendredy ; ainsi le mois n'aura dû commencer que le 9. la manducation de la Pâque se faire un jour plus tard que J. C. ne la fit, & la solennité se célébrer le lendemain du jour qu'il fut mis à mort.

M. de la Nauze n'insiste point sur ce que dit Phlegon de Tralles, d'une grande Éclipse que les Peres ont cru être celle dont parle l'Évangile, elle auroit dû arriver la première année de la CI.^e Olympiade, & non la IV.^e de la CII.^e comme le dit l'Auteur payen, au rapport de Jule-Africain ; car, soit que l'un

des deux se soit trompé, soit que cette époque ait esté altérée dans Jule-Africain, comme le pensent plusieurs sçavants, il est toujours prouvé, suivant M. de la Nauze, que J. C. n'est pas mort l'an XXXIII. de l'ère vulgaire.

NOUVELLES REMARQUES SUR LE MESME SUJET.

En 1731.

M DE LA BARRE, peu de jours après la Dissertation de M. de la Nauze, communiqua à l'Académie les remarques suivantes, moins pour décider le fond de la question, que pour mettre sous le même point de vûe les principaux articles qui peuvent servir à sa décision. Quatre vérités incontestables, qui ne doivent souffrir ni interprétation ni restriction, nous obligent, dit-il, à croire que Jesus-Christ naquit dans le cours de la DCCXLIX.^e année de Rome, Auguste étant alors Consul pour la douzième fois, & ayant pour Collègue L. Cornelius Sylla: c'étoit le sentiment du P. Decker Jésuite, adopté par le P. Petau & par un très-grand nombre de sçavants. La première de ces vérités, est que J. C. est né peu de temps avant la mort d'Hérode, & la seconde, que ce Prince mourut au Printemps de l'année DCCL. de Rome. Les preuves que les deux Auteurs qu'on vient de nommer employèrent pour prouver ces deux faits, auroient dû convaincre tout le monde; du moins ceux qui refusèrent de s'y rendre, en doivent enfin estre convaincus par des monuments plus incontestables encore que l'histoire, c'est-à-dire, par les Médailles, telles qu'on peut les voir dans les Dissertations de M. Vaillant & de M. l'Abbé de Fontenu, dont on a parlé dans le Mémoire précédent.

Les deux autres vérités, sont que l'on comptoit la XV.^e année de l'Empire de Tibère, quand S. Jean commença à prêcher dans le désert, & que quelques mois après J. C. fut baptisé à l'âge de trente ans. Le premier article est décidé par S. Luc, le second, c'est-à-dire, l'âge de J. C. au temps de son Baptême, doit l'estre de même. Car que veut dire S. Luc dans le

passage qu'on vient de rapporter dans l'article précédent, sinon qu'il s'en falloit peu que le Seigneur n'eût trente ans, ou qu'il ne faisoit que de les avoir ? Ce Baptême se fit ou dans le cours de la xv.^e ou au commencement de la xvi.^e année de Tibère ; ainsi, pour en découvrir le temps, il ne s'agit que de sçavoir à quelle année de l'ère chrestienne ou de Rome, se rapporte la xv.^e de ce Prince.

Les années de son regne peuvent se compter de trois manières ; la première du moment qu'il fut revêtu de la puissance Tribunicienne, ce qui, selon les Médailles, arriva l'an DCCL. de Rome ; & de cette manière, on comptoit la xvii.^e de cet Empire lorsqu'Auguste mourut en DCCLXVII. ou la xiv.^e de l'ère vulgaire. La seconde, du moment qu'Auguste mourut ; c'est-à-dire, du 19. Aoust de l'année DCCLXVII. & de cette manière la xv.^e année commence au même jour de l'an DCCLXXXI. Or il y avoit au commencement de cette année trente-un ans & quelques mois qu'Hérode estoit mort, ainsi en supposant J. C. né le 25. de Décembre qui précéda la mort de ce Roy, il avoit alors trente-un ans & huit mois ; & quatre mois après, il entroit dans la xxxiii.^e année de son âge. La troisième enfin, depuis le temps qu'Auguste associa Tibère à l'Empire, c'est-à-dire, depuis le temps où à la puissance Tribunicienne dont il jouissoit à Rome, on joignit l'autorité Proconsulaire dans les provinces & les armées. Le jour en est connu, ce fut le 28. Aoust ; pour l'année, ce seroit la DCCLXIII.^e de Rome, qui est la x.^e de l'ère vulgaire, si on en croyoit Clement d'Alexandrie, qui prétend que Tibère avoit regné xxvi. ans vi. mois & quelques jours. Selon Suétone au contraire, ce ne fut qu'après le triomphe de cet Empereur, qu'il fut égalé à Auguste. Or il ne triompha que l'an de Rome DCCLXV. Mais si on s'en rapporte à Velleius Paternulus, dont le témoignage est d'un poids supérieur à celui des deux autres, ce fut en l'an DCCLXIV. Cet Historien dit en effet que Tibère ayant achevé en DCCLXIII. la conquête de la Pannonie & de la Dalmatie, au lieu de retourner à Rome, il se rendit dans la Germanie, & ne mit les troupes en quartiers d'hyver, *in hyberna revertitur*,

qu'après avoir remporté divers avantages sur les Germains. Il adjoute que l'année suivante, qui est la DCCCLXIV.^e Tibère remporta de nouvelles victoires, *eadem virtus & fortuna subsequenti tempore*, & qu'après qu'il eut apaisé les troubles des Gaules, & en particulier ceux de la province Viennoise, le Sénat & le Peuple Romain ordonnèrent, à la prière d'Auguste, qu'il auroit la même autorité dont jouissoit Auguste même, dans toutes les provinces & dans toutes les armées: *quum res Galliarum maxime molis, accensasque plebis Viennensium dissensiones . . . molliisset, & S. P. Q. R. postulante patre ejus, ut æquum ei jus in omnibus provinciis, exercitibusque esset, quàm erat ipsi, decreto complexus esset*. Voilà l'année de cet Empire Proconsulaire bien marquée. Velleïus dit enfin que Tibère retourna à Rome, & reçut les honneurs du triomphe, que la suite des guerres avoit obligé de différer: *in Urbem reversus, jampridem debitum, sed continuatione bellorum dilatatum . . . egit triumphum*.

Suivant cette manière de compter cet Empire, qui est la seule qu'on puisse employer, il est nécessaire que S.^t Jean ait commencé à prêcher entre le 28. Aoust de l'an DCCCLXXVIII. de Rome, & pareil jour de l'année suivante, c'est-à-dire, ou à la fin de la xxv.^e de l'ère Chrestienne, ou dans les huit premiers mois de la suivante, car c'est dans cet espace qu'est renfermée la xv.^e de Tibère; or quand cette xv.^e année commença, il y avoit vingt-huit ans & quelques mois qu'Hérode estoit mort, & vingt-neuf ans & quelques mois, lorsque cette même année finit. On peut ajouter, que dans le nombre presque infini de ceux qui se sont appliquez à marquer les festes de Pâques qui sont arrivées entre le Baptême de J. C. & la Pâque où il mourut, il y en a eu qui ont fait de grands efforts pour en trouver trois; mais que le sentiment où l'on paroît se réunir, est que, suivant l'Evangile de S.^t Jean, le Seigneur fut baptisé quelque temps avant Pâques, & que deux ans après avoir célébré cette feste pour la première fois depuis son Baptême, étant allé à Jérusalem pour l'y célébrer la III.^e année, il y fut crucifié; c'est ce que S.^t

In c. 9. Daniel. Jérôme assure: *juxta Joannem Evangelistam per tria Paschata*
In Hæc. Alog. *duos postea implevit annos.* S.^t Epiphane dit la même chose.

En effet,

En effet, il est aisé d'appercevoir ces deux festes de Pâques distinguées de celle où J. C. mourut. L'Évangéliste ayant raconté le miracle des Noces de Cana, dit que le Seigneur alla ensuite à Capharnaüm, mais qu'il y demeura peu, & que la feste de Pâques étant proche, il alla à Jérusalem. Voilà la première Pâque depuis son Baptême. La seconde précéda immédiatement la multiplication des pains. *Le jour de Pâques*, dit l'Évangéliste, *qui est la grande feste des Juifs, estoit proche.* Il ne dit point que J. C. fût allé cette fois à Jérusalem, mais il est sûr qu'il s'y rendit à la feste des Tabernacles. Enfin la feste de Pâques marquée ensuite, est celle où J. C. mourut.

On ne peut pas trouver dans S.^t Jean une Pâque de plus ; entre la première & celle que M. de la Barre regarde comme la seconde. Ceux qui croient qu'il y en eut une autre, ne se fondent que sur ce que l'Évangéliste, après avoir parlé de la guérison du fils de l'Officier de Capharnaüm, dit : *ἡ ἑορτὴ ἡ Ἰσδαὼν*, & que J. C. se rendit à Jérusalem. Or, il y a deux bonnes raisons pour croire qu'il ne parle pas là de la feste de Pâques. La première, que l'Évangéliste dit expressément qu'après la célébration de cette feste J. C. retourna en Galilée, que le peuple le suivit au-delà de la Mer de Tibériade, & qu'alors la feste de Pâques estoit proche, de sorte que toute une année se trouveroit remplie en ce peu de mots & d'actions. La seconde est que ces mots *ἡ ἑορτὴ ἡ Ἰσδαὼν* ne signifient pas que c'étoit la feste de Pâques, il faudroit y adjoûter *ἡ ἑορτὴ*, pour marquer la feste par excellence, comme la nomme S.^t Jean, article qui ne s'y trouve pas.

Que la Feste dont parle là l'Évangéliste, soit celle de la Pentecoste, comme S.^t Cyrille & S.^t Jean Chrysostome l'ont cru, ou celle des Tabernacles, ainsi que le pense M. de la Barre, il est toujours sûr que ce n'étoit pas celle de Pâques, *ἡ ἑορτὴ* : or, de ce qu'il n'y a eu que deux Pâques entre le Baptême de J. C. & la Pâque où il mourut, il en résulte, 1.^o qu'il ne fut baptisé qu'entre la Pâque de l'an DCCLXXIX. de Rome, & celle de l'an DCCCLXXX. c'est-à-dire, à la fin de la quinzième année de Tibère, ou dans les premiers mois de la seizième. 2.^o Qu'il

estoit né dans le cours de la DCCXLIX.^e puisque de l'une à l'autre de ces deux années il y a trente ans. On conclut cette vérité de ce qu'on vient de prouver au sujet du nombre des Pâques, parce que n'y ayant qu'une bonne manière de compter les années de Tibère, suivant laquelle J. C. fut baptisé à l'âge de trente ans ; & estant vray qu'à ce compte J. C. a pû estre dans la XXXIII.^e année de son âge, & souffrir la mort sous le Consulat des deux Geminus, c'est-à-dire, en l'an DCCLXXXII. de Rome, qui est le XXIIX.^e de l'Ere Chrestienne, on doit croire que ce fut véritablement en cette année qu'il mourut.

L'antiquité, avant Eusébe, n'avoit point varié sur cet article, & l'erreur de Clement d'Alexandrie & de Tertullien, qui placent le Baptême & la Mort de J. C. dans la même année, ne sert qu'à nous découvrir une tradition qui remonte au temps des Apostres ; car ils ne sont tombez dans cette erreur, qu'à cause que d'un costé ils lisoient dans S.^t Luc que J. C. avoit esté baptisé par S.^t Jean, lequel, suivant le même Evangéliste, n'avoit reçu sa mission qu'à la quinzième année de Tibère ; & que de l'autre, ils avoient trouvé dans les anciens que la quinzième année marquée par le Consulat des deux Geminus, avoit esté celle de la mort du Sauveur. En ne commençant à compter les années de Tibère que du jour de la mort d'Auguste, ils ne pouvoient pas éviter de tomber dans cette méprise ; & de plus, il falloit qu'ils différaissent, comme ils ont fait, de deux ans le temps de la naissance de J. C. Mais ce qui montre en particulier que Tertullien connoissoit très-exactement le temps de la mort de J. C. & qu'il tenoit ce qu'il en a écrit, ou d'un auteur ancien & sûr, ou du moins d'une tradition qui remontoit au temps des Apostres, c'est que luy qui n'estoit point Astronome, & du temps de qui on n'avoit point encore fait des comparaisons de l'année Judaïque & de l'année Julienne, il avance que ce fut le 25. Mars que mourut le Sauveur, & sous le Consulat des deux Geminus ; & la Pâque tomba effectivement ce jour-là en la XXIIX.^e année de l'Ere Chrestienne, comme Samuel Petit s'en est assuré.

Adv. Jud. cap.
2.

Eclog. Chron.
lib. 1. cap. 11.

Ep. 22.

A l'autorité de Tertullien, adjoutez celle de Saint Jérôme,

celle de Lactance & celle de Sulpice Sévère, qui non-seulement a cru que J. C. avoit souffert la mort sous le même Consulat, mais encore que c'étoit la *xviii.^e* de Tibère, ce qui marque qu'il connoissoit l'époque de son Empire Proconsulaire : enfin la tradition universelle de tout l'Empire Romain, de l'Afrique, suivant Tertullien, de l'Égypte, selon Jule-Africain, & de l'Asie Mineure & des Gaules, selon Saint Irénée. Ils peuvent tous s'estre mépris pour le temps de la naissance & du baptême de J. C. mais cette erreur n'a esté fondée que sur l'ignorance de l'Empire Proconsulaire de Tibère, ou du moins sur le manque d'attention à cette époque, qui, à dire le vrai, ne produisit aucun changement réel dans le Gouvernement de l'Empire.

Ces époques ainsi établies, M. de la Barre ne s'oppose point à la raison qui a déterminé M. de la Nauze à fixer le temps de la naissance de J. C. au mois de May, parce que la saison estoit trop froide au 25. Decembre, pour que les Pasteurs fussent alors la nuit en pleine campagne ; mais sans rien déterminer sur cette question, il observe que la même raison prouveroit que J. C. ne fut pas baptisé au 6. de Janvier, temps peu propre à se plonger dans une rivière : à quoy il adjoûte qu'il se passa en effet trop de choses entre le temps du Baptême & la Pâque, pour n'y pas donner environ six ou sept mois.

Mais, dira-t-on, il n'y eut point d'éclipse de soleil l'année dans laquelle M. de la Barre prétend que mourut J. C. Il est vrai, mais aussi n'en trouvera-t-on point de naturelle dans toute autre année à la pleine lune. On objectera encore, & M. de la Nauze avoit en effet objecté, que si J. C. n'estoit né que peu de mois avant la mort d'Hérode, ce Prince n'auroit pas enveloppé dans le massacre qu'il ordonna, tous les enfants nez depuis deux ans ; mais ne sçait-on pas, dit M. de la Barre, que la tyrannie est timide, & qu'elle est également sujette à prendre trop ou trop peu de précautions ? Pourquoi Hérode immoloit-il à sa sûreté les enfants des environs de Béthléem ? on luy avoit dit que c'estoit à Béthléem même que le Messie estoit né. Pourquoi au contraire n'y immoloit-il pas tous les enfants Juifs ? car tout le peuple ayant esté obligé d'aller se faire inscrire dans le lieu de son origine,

*Lib. 4. div.
instit. cc. 10. &
14.
Hist. Sac. l. 2.*

Lib. 3. c. 25.

Voyez-en le détail dans l'art. précédent.

combien d'autres que Joseph allèrent dans cette Ville, où les hôtelleries se trouvèrent pleines? Et combien y en avoit-il au temps de l'Edit d'Hérode, qui s'en estoient retournez? Joseph & Marie partirent de Béthléem pour se réfugier en Egypte, il n'y avoit donc que très-peu de temps, trois ou quatre mois au plus, que J. C. estoit né; car cette Ville n'estoit pas celle de leur demeure ordinaire, ils n'y estoient venus que pour obéir aux ordres de l'Empereur. On sçait encore, s'objecte M. de la Barre, qu'il n'y a eu que trois dénombremens faits par ordre d'Auguste, dans les années Juliennes xviii.^e xxxviii.^e & lix.^e & que de ces trois années, la seconde, qui est celle qu'il croit estre la plus proche du temps de la naissance de J. C. en est encore trop éloignée, y ayant entr'elles deux autres années entières. Mais il répond qu'on sçait aussi que ces trois dénombremens n'estoient que le *Cens* ordinaire, qui ne fut pas fait régulièrement sous Auguste, & que ce Prince les fit en qualité de Censeur. Au contraire, le dénombrement dont parle Saint Luc est extraordinaire, & ce fut en vertu de sa puissance Proconsulaire, qu'Auguste le fit faire, puisqu'il y assujettit toutes sortes de personnes, & ceux mêmes qui n'estoient pas sujets immédiats de l'Empire. Il est vray que Tertullien a confondu le second cens avec ce dénombrement, & c'est pour cela qu'il prétend qu'il fut fait sous Sentius Saturninus Président ou Gouverneur de Syrie; mais ce synchronisme n'estant appuyé sur rien, peut n'estre regardé que comme une conjecture.

M. de la Barre ne connoît point d'autre difficulté qui combatte le sentiment qu'il a embrassé; car celle que l'on fait sur l'endroit de S.^t Luc, où il est dit que le dénombrement qui se fit au temps de la naissance de J. C. fut le premier, *πρῶτον ποιεῖται τῆς ὀκτωετίας κυρίας*, s'oppose également à tous les systemes; & dans tous les systemes aussi, on peut également la résoudre: cependant peu satisfait des solutions que donna à cette difficulté M. de la Nauze, voicy ce qu'il propose. Comme il y avoit un Roy en Judée au temps de ce dénombrement, Auguste, par considération pour luy, ne jugea pas à propos d'y faire faire le dénombrement par le Magistrat ordinaire; il en donna la

commission à Quirinus homme Consulaire; & pour le décorer davantage, il luy conféra ce qu'on appelloit alors *Imperium*, qui estoit la plus belle partie de la Magistrature. Cela étant ainsi, on conviendra que S.^t Luc a dû dire de Quirinus, *ἡγεμὸν καὶ σωτῆρα*, puisqu'il en dit autant de Pilate à l'égard de la Judée. *Cap. 4. vers. 1.* Dix ans après, le même Quirinus étant le Magistrat ordinaire de Syrie, fit en Judée un second dénombrement, dont les anciens font mention; ainsi les paroles de l'Évangéliste, qu'on vient de rapporter, signifient que ce dénombrement fut le premier des deux qui se firent en Judée, Quirinus étant en autorité dans la Syrie. Il est vray que M. de la Nauze avoit apporté cette solution, mais il n'avoit point donné de raison probable du parti qu'avoit pris Auguste, de faire faire ce dénombrement par Quirinus. Pour prévenir les difficultez qu'on pourroit faire à ce sujet, M. de la Barre dit que quoyqu'Hérode fût alors Roy de Judée, Auguste n'avoit pas moins de droit d'y ordonner le dénombrement que dans les autres provinces. On le faisoit pour connoître les forces de l'Empire, & pour tirer le contingent de chaque pays soumis aux Romains; les Rois établis par le Sénat y estoient soumis comme les autres.

M. de la Barre adjoute que S.^t Clement d'Alexandrie est le plus ancien auteur qui ait écrit que J. C. souffrit en la xix.^e année de Tibère. Ce Pere marque en même temps les années des Olympiades; mais il est bon d'observer que le P. Pagi prétend qu'il les comptoit autrement que nous, & que dès-là son sentiment n'empêche pas de croire que ce qu'il appelle la xix.^e de Tibère, ne soit l'année même du Consulat des deux Geminus, qui estoit réellement la xviii.^e L'opinion de ce critique n'est pas sans fondement, car on a fait voir d'abord que Saint Clement avançoit cet Empire Proconsulaire d'une année; & d'ailleurs, on est assuré qu'il plaçoit la mort de J. C. sous le Consulat des Geminus, puisqu'il prétend qu'il avoit vécu xv. *Strom. lib. 2. pag. 249.* ans sous Auguste, & pareil nombre d'années sous Tibère: mais on l'a entendu autrement, & on a supposé que la xix.^e dont il parloit, devoit se compter depuis la mort d'Auguste. Cette méprise passa dans la Chronique d'Alexandrie & dans celle

d'Eusèbe, que la version de Saint Jérôme a généralement fait adopter; & elle a prévalu au point de donner la naissance à l'Ere vulgaire, parce que Denys le Petit & Bede ont suivi ces guides infidèles.

QU'ANCIENNEMENT LA PROFESSION

De Virginité & la réception du Voile se faisoient dans le même temps.

En 1731. **T**OUT ce qui regarde l'Antiquité, soit sacrée soit profane, est du ressort de l'Académie; & quoyqu'elle s'abstienne de traiter les matières purement Théologiques, elle ne refuse pas de se prêter à la discussion des points de discipline, dont l'examen peut répandre des lumières sur quelque'endroit de l'Histoire Ecclésiastique. C'est ce qui a engagé M. de Valois à examiner la question que nous venons d'exposer, & sur laquelle il prend l'affirmative, quoyque dans la pratique moderne de l'Eglise on prenne le Voile quelque temps avant que de faire la Profession de virginité, pour mieux connoître les suites d'un engagement qui doit durer le reste de la vie.

M. de Valois parcourt les quatre états de Filles vierges dont parlent les premiers Peres de l'Eglise, & il n'y trouve aucun intervalle entre la réception du Voile & la Profession.

Les Vierges de la première espèce, estoient celles qui, sans faire de vœu public & solennel, consacroient à Dieu leur virginité dans le secret de leur cœur; elles ne cessoient point pour cela de demeurer dans le sein de leur famille, & elles n'estoient distinguées des autres filles que par leur extrême modestie, soit dans leurs habits, soit dans leur maintien, & par la pratique constante des vertus chrestiennes. Telles estoient les quatre filles de S.^t Philippe, l'un des sept premiers Diacres, dont il est parlé dans le chap. 21. des Actes des Apostres. Telles estoient encore les autres Vierges du temps de S.^t Paul, & il ne paroît pas qu'il y eût alors de maisons particulières pour les recevoir,

ce qui dura jusqu'au III.^e siècle, vers le milieu duquel, comme les Monastères d'hommes s'estoient fort multipliez, sur-tout dans l'Orient, les Vierges, pour se distinguer des filles du monde, prirent un habit différent des leurs. Cet habit consistoit en une tunique de laine brune & en un manteau noir, ainsi qu'on peut le prouver par la Lettre de Saint Jérôme à Gaudentius : *Solent quidam, -cum futuram virginem sponponderint, pullâ tunicâ eam & furvo operire pallio, &c.* Le mot même de *quidam* prouve que cet usage n'estoit pas général. Tel estoit encore dans le IV.^e & dans le V.^e siècles, l'estat des Vierges de la seconde espèce, qui ne cessoient pas pour cela de demeurer avec leurs parents.

Les Vierges de la troisième espèce estoient celles qui faisoient un vœu public & solennel de Virginité, & recevoient le Voile de la main de leur Evêque, ce qui se faisoit avec de grandes cérémonies, ou le jour de l'Épiphanie, ou la seconde feste de Pâques, ou à la feste de quelqu'Apostre : c'estoit pendant la Messe, au grand concours du peuple, que l'Evêque recevoit le vœu, & donnoit le voile, avec cette différence que pour les veuves qui se consacroient à Dieu, la cérémonie se faisoit dans la Sacriltie, & avec moins de pompe. Cette cérémonie & toutes les circonstances qu'on vient d'énoncer, se trouvent dans le Sacramentaire de Saint Grégoire le Grand, & dans le Livre qui porte le nom d'*Ordre Romain*; sur quoy M. de Valois observe que Dom Hugues Menard, qui a donné l'édition des Œuvres de S.^t Grégoire, a oublié de dire que cette cérémonie se faisoit aussi quelquefois le jour de Noël, comme il arriva à Sainte Marcelline sœur de Saint Ambroise, à laquelle le Pape Libère donna ce jour-là le voile dans l'Eglise du Vatican : ce qui engage ce Saint Docteur, qui a dédié à sa sœur ses trois Livres de *Virginibus*, à luy en rappeler le souvenir, dans le premier chap. du III.^e *Namque is (Liberius) cum Salvatoris natali ad Apostolum Petrum Virginitatis professionem, vestis quoque mutationem signares, quo enim melius die, quam quo Virgo posteritatem adquisivit, & le reste.*

Ces trois sortes de Vierges demeuroient dans le monde, ou

chez leurs parents, ou dans quelque maison particulière qu'elles choisissent pour y vivre dans une plus grande retraite: c'est ce qu'on peut conclure de différents endroits des Lettres de S. Jérôme, sur-tout de celle qui a pour titre *de vitando suspecto contubernio*, dans laquelle il expose aux Vierges avec combien de circonspection elles doivent choisir les compagnes de leur retraite. S.^{te} Marcelline, après sa consécration, demouroit à Rome avec une autre Vierge de ses amies, à qui elle avoit donné un appartement. On trouve dans la vie de S.^t Ambroise, composée par Paulin Prêtre de Milan, le discours même du Pape Libère à la reception du vœu de cette sainte fille; le Pontife l'exhorte à éviter les assemblées publiques, sur-tout les noces: donc ces Vierges demouroient encore dans le monde, car on ne fait pas de telles exhortations à des filles cloîtrées.

De là M. de Valois infère que sur la fin du 1.^v.^e siècle, & même au commencement du 5.^e temps auquel vivoit S.^{te} Marcelline, les filles qui vouoient à Dieu leur virginité, ne laissoient pas de demeurer dans le monde. On sçait d'ailleurs que S.^{te} Geneviève, consacrée dès l'âge de sept ans par S.^t Germain Evêque d'Auxerre, & confirmée dans son état par l'Evêque de Paris, que M. Baillet nomme Felix, quoyque son nom ne se trouve point dans l'ancienne vie de S.^{te} Geneviève, imprimée dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus: on sçait, dit M. de Valois, que cette sainte fille demeura dans le monde jusqu'au temps de sa mort. Le même fait, s'il avoit besoin de nouvelles preuves, seroit encore établi par un passage d'Optat Evêque de Milève, où ce Prélat parlant des Vierges d'Afrique, dit que la Mitre qu'elles portoient sur la tête, & qui désignoit leur état, servoit à les garantir contre les poursuites de ceux qui auroient voulu les épouser ou les enlever, ce qu'il n'auroit pas dit si ces filles avoient esté enfermées. Ces Mitres que les Vierges d'Afrique portoient au lieu de voile, estoient de laine teinte en pourpre, & servoient à couvrir la tête & une partie des épaules, ainsi qu'on peut le conclure des paroles du même auteur.

Enfin, les Vierges de la quatrième espèce estoient celles qui aussi-tôt après leur profession publique de virginité, se renfermoient

En 429.

En 439.

En 512.
Contra Dona-
tist. lib. 6.

renfermoient dans un Monastère pour y vivre sous la conduite d'une Supérieure, usage qui s'établit dans l'Eglise au commencement du IV.^e siècle. En effet, S.^t Basile, dans ses Ascétiques, fait mention de Convents de filles, aussi-bien que de Monastères d'hommes; & S.^{te} Macrine sa sœur fut Abbessé d'un Convent de filles qui estoit auprès de la ville de Césarée en Cappadoce, dont son frere estoit Evêque. C'est un fait que nous apprend S.^t Gregoire de Nyffe, frere de ce S.^t Docteur & de S.^{te} Macrine, dans la vie de cette Abbessé; on le trouve encore dans les histoires de Sozoméne & de Socrate, qui disent que Macédonius Evêque de Constantinople, & Eleusius Evêque de Cyzique, avoient fondé dans leurs Diocèses plusieurs Monastères d'hommes & de filles.

Cet usage de renfermer les filles consacrées à Dieu, s'établit plus tard en Occident, sur-tout en France, où les plus anciens Convents de Religieuses qu'on connoisse, sont ceux que fondèrent S.^t Eloy, en 632. à Paris, dans une belle maison que Dagobert luy avoit donnée, & où il rassembla jusqu'à trois cens Religieuses sous la conduite de Sainte Aure qui en fut l'Abbessé; le Bienheureux Dadon frere aîné de Saint Ouën, à Jouarre, en 640. sous le regne de Clotaire second; & S.^{te} Batilde femme de Clovis second, à Chelles, en 656. ou 57.

Il est bon même de remarquer qu'après l'établissement de ces Monastères, les filles qui avoient fait vœu solennel de virginité, n'estoient point astringées à s'y renfermer; rien ne le prouve plus clairement que l'ordonnance de Clotaire second, qui se trouve dans la collection des Conciles de France, & dont voicy les termes: *Sanctimoniales, tam quæ in propriis domibus resident, quam quæ in Monasteriis posita sunt, &c.*

Ce ne fut donc que par la suite des temps, & pour prévenir les inconvénients qui pouvoient arriver, & qui arrivoient en effet quelquefois, que l'Eglise ordonna à toutes les Vierges qui se consacroient à Dieu, de se retirer dans des Monastères.

Après avoir parcouru l'histoire de ces quatre sortes de Vierges, M. de Valois se borne à celles des deux dernières classes, c'est-à-dire, celles qui demeuroient encore dans le monde après

leur vœu de Virginité, & celles qui entroient dans des Corvents; & il croit pouvoir conclurre de tout ce qu'il a recueilli sur cette matière, que dans les 14.^e 15.^e & 16.^e siècles, le vœu public & solennel de Virginité estoit toujours accompagné de la réception du voile; on vient de le voir par l'histoire de S.^{te} Marcelline & par celle de S.^{te} Geneviève. L'auteur le prouve encore, 1.^o par l'autorité de S.^t Ambroise, *his, in illo tunc die consecrationis tuæ dictis, & multis super castitate tuâ præconiis, sacro velamine tecta es. Omnis populus dotem tuam subscribens, non atramento sed spiritu, pariter clamavit, Amen.* 2.^o Par le témoignage d'Optat, qui suppose le fait comme constant dans tout son 6.^e livre contre les Donatistes. 3.^o Enfin par la Nov. 8.^e de l'Empereur Majorien, dans laquelle ce Prince deffend aux peres & aux meres d'user de leur autorité pour contraindre leurs filles à prendre le voile sacré, & de permettre qu'elles le prennent de leur propre mouvement, avant l'âge de quarante ans; ordonnance qui suppose qu'il n'y avoit pas alors comme à présent, l'intervalle du Noviciat, pendant lequel celles qui ont pris le voile n'ont contracté aucun engagement qu'elles ne puissent rompre.

*Ad Virg. lapf.
cap. 5.*



SUR LA QUESTION,

Si avant Balbin & Pupprien, quand il y a eu ensemble plusieurs Empereurs Romains, il n'y en a eu qu'un qui ait esté Grand Pontife.

IL n'y a guères eu de question plus controversée, entre ceux 1733.
qui ont traité des Antiquitez Romaines, que celle de sçavoir si tous ceux qui ont esté élevez à la dignité d'Empereur, lorsqu'il y en avoit plusieurs ensemble, ont esté également revêtus de la dignité de Souverain Pontife.

Quelques Sçavants^a ont soutenu l'affirmative sans aucune exception, persuadez qu'aussi-tost qu'on estoit déclaré Empereur, on avoit droit de prendre le titre de Grand Pontife.

D'autres, d'un avis entièrement opposé, ont prétendu que quand il y avoit plusieurs Empereurs ensemble, il n'y en avoit jamais qu'un qui eût le souverain Pontificat, & que ses Collègues n'estoient que de simples Pontifes. Gutherius, de
Jur. Pontif. l.
15.

Une troisième opinion a esté que cette réserve de la qualité de Grand Pontife à un seul Empereur, n'avoit duré que jusqu'au Grand Constantin. Selden. de Sy-
nedr. l. 10.

Enfin la quatrième, qui a esté adoptée par les plus sçavants hommes des derniers temps^b, & qui est aujourd'huy la plus commune, est que le titre de Grand Pontife n'a commencé à estre pris par plusieurs Empereurs ensemble, que sous Balbin & Pupprien.

M. le Président Bouhier^c, homme aussi respectable pour son érudition que pour ses emplois & ses qualitez personnelles,

^a Rosin, *Antiq. Rom.* III. 22.
Panvin. de *Civit. Rom.* lib. 2. cap.
De Pontif. Bulenger. de *Imper.*
Rom. l. 13.

^b Bosius, de *Pontif. Max.* cap. 2.
Spanheim, de *Præst. Numism.* Tom.
2. pag. 422. Noris, *Cenot. Pif.*

Dissert. 2.^a cap. 7. Pagi, in *Baron.*
Ann. 161. n.^o 6. Tillemont, *Hist.*
des Emper. Tom. 3. pag. 596.

^c Ancien Président à Mortier au
Parlement de Dijon, & l'un des qua-
rante de l'Académie Française.

ayant examiné avec soin ces divers sentiments, voulut bien communiquer le résultat de ses réflexions à M. de Boze; & luy ayant laissé la liberté d'en faire part à l'Académie, elle jugea qu'il y auroit de l'injustice à en priver le Public.

Capitolin. in
Maxim. & Bal-
bin. cap. 8.

Il pense donc que de ces différents sentiments, le second & le troisième ne sont pas soutenables, puisque quand il n'y auroit que l'exemple de Balbin & de Pupprien, il est certain, tant par leurs Médailles que par l'Histoire, que ces deux Empereurs portèrent ensemble la qualité de grands Pontifes.

A l'égard de la quatrième opinion, quelque respectable que soit l'autorité de ceux qui la soutiennent, il croit pouvoir la combattre par des raisons difficiles à surmonter; & il les rapporte ainsi.

V. Pagi, in
Baron. ann. 71.
n. 3. & seq.
Au Recueil de
Mezzabarba.

On sçait que Tite fut associé à l'Empire par Vespasien son pere, au mois de Mars de l'an 71. de J. C. Or il nous reste treize Médailles de ce Prince, frappées les années suivantes, mais du vivant de son pere, où on luy donne la qualité de P. M. c'est-à-dire, *Pontifex Maximus*.

La première, qui a d'un côté la tête de Vespasien, & de l'autre celle de Tite, donne à ce dernier le titre de grand Pontife dans son second Consulat, qui est de l'an 72.

Ch. Patin a
donné le Type
de l'une, Nor.
ad Sueton. tit. 6.

La seconde & la troisième sont datées de son Consulat III. & par conséquent de l'an 74. La quatrième & la cinquième sont de son Consulat IV. qui est de l'année suivante. La sixième est de l'an 77. sous son Consulat VI. Et les sept autres, qui sont datées de sa puissance Tribunicienne VIII. & par conséquent antérieures à la mort de Vespasien, luy donnent la même qualité.

Bosius, de
Pont. Max. cap.
2. n. 6. & 14.
Ibid. n. 12. &
13.

M. le Président Bouhier ne parle pas des Inscriptions qui semblent confirmer ces Médailles, parce que Bosius luy paroît y avoir pertinemment répondu, mais ses réponses ne l'ont pas également satisfait à l'égard des Médailles.

Il a combattu la première par des raisons assez frivoles; elle luy a paru suspecte, en ce que la Légende commence par IMP. mais c'est parce qu'il s'estoit fausement persuadé que Tite n'estoit encore alors que César, au lieu qu'il estoit Collègue de

son pere dès l'année précédente: & de dire que cette Médaille est supposée, c'est une mauvaise ressource, car non seulement elle a été vûe par Occo, mais elle est encore citée par Mezza-barba, comme étant au Cabinet du Duc de Parme.

Bosius ne paroît pas avoir fait attention aux deux suivantes; quoique la première fût déjà dans l'édition qu'il cite ordinairement du recueil d'Occo. A l'égard de la seconde, elle pouvoit ne luy estre pas connue, car elle n'est que dans la description du Cabinet du Roy de Prusse. On y voit d'un côté la tête de Tite, avec cette Legende, IMP. T. CAES. VESP. AVG. F. P. M. TR. P. COS. III. & au revers, la Providence présentant un globe à ce Prince, avec ces mots, PROVIDENT. AVG. S. C. que peut-on opposer à des Monuments aussi authentiques?

Des deux du Consulat IV. de Tite, Bosius n'en cite qu'une: & pour se tirer d'affaire, il croit qu'on y doit lire COS. VII. ou VIII. Il a encore proposé le même expédient pour celle du Consulat VI. M. le P. Bouhier demande si un pareil soupçon peut estre écouté dans la multitude de Médailles semblables, du nombre desquelles sont les sept autres, qui ont été frappées sous la huitième puissance Tribunicienne de Tite, comme il l'a déjà observé.

Le doute de Bosius paroît mieux coloré à l'égard de L. Vérus; ce n'est pas néanmoins parce que Capitolin, en parlant des titres que Marc-Aurèle communiqua à ce Prince, n'a point fait mention du grand Pontificat, car il paroît l'avoir dit d'une manière équivalente, non seulement par ces termes, *Ex eo caperunt PARITER Remp. regere*; & par ceux-cy, *In SIMILI, ac PARI Majestatis Imperio*, mais plus formellement encore par ce passage, *Marcus in eum OMNIA contulit*: une expression aussi générale semble renfermer la dignité de grand Pontife aussi-bien que les autres. M. le P. Bouhier ne s'arrête pas non plus à un autre passage de Dion Cassius, dont Bosius s'est prévalu, il en dira cy-après les raisons; mais ce qui est plus fort, c'est que sur aucune des Médailles de L. Vérus, on ne trouve le titre de *Pontifex Maximus*, & il avoue que cet argument,

Occo, p. 162.
édit. de 1600.

Beger, *Thes. Brandenburg.* 10.
2. pag. 635.

Bosius, *ibid.*
n. 15.

Capitolin. in
Marco, cap. 7.
Id. in Vero, c.
1.
Ibid, cap. 3.

quelque défilé, ou l'ailé par d'effort d'un grand poids.

Cependant cette effigie paroit levée par trois inscriptions ou ce titre est formellement donné à L. VERO.

La première a été trouvée à Rome, en la Place qui porte le nom de Trajan, au-dessous d'une belle corniche dont Boissard nous a donné le dessin avec l'inscription, qu'il faut insérer icy telle qu'il la rapporte, parce que ceux qui l'ont donnée depuis, ont changé la disposition des lignes, quoiqu'elle ne soit pas indifférente.

IMP. CAES. L. AVRELIO. VERO. AVG.
ARMENIAC. MED. PARTHIC. PONTIF.
MAXIM. TRIBVNIC. POTEST. VIII.
IMP. V. COS. III. P. P

Fulvius Ursinus, dont l'habileté est connue, l'avoit lue de même, au rapport de Gruter, en sorte qu'il ne sembloit pas qu'on pût douter que cette copie ne fût très-fidèle.

Cependant Boissus a prétendu qu'il falloit en retrancher le mot MAXIM. se fondant sur une autre copie de la même inscription, à ce qu'il croit, qui se trouve au recueil de Gruter, & où ce mot n'est pas, en quoy il a esté suivi par l'Auteur des Notes qui ont été ajoutées à la fin de la dernière édition de ce Recueil; mais M. le P. Boucher a peine à se rendre à leur sentiment.

1.^o Parce que Gruter n'a point marqué d'où il avoit tiré cette copie; il semble d'abord que ce soit du recueil de Smetius, mais elle ne s'y trouve point, ainsi elle doit estre tenue pour très-suspecte.

2.^o Quand elle seroit vraie, il n'y a pas d'apparence qu'elle soit la même que la précédente, car cette dernière, suivant Gruter, a esté lue sur un mur du Château S.^t Ange, au lieu que l'autre a esté trouvée en la Place de Trajan.

3.^o A en juger par la disposition des lignes de celle-cy, on n'a pû y adjouër faussement le mot MAXIM. qui y paroît nécessaire pour égaler cette ligne aux précédentes. Si donc il

faut corriger l'une des Inscriptions par l'autre, c'est plustost en adjoûtant ce mot à la copie où il manque, suivant l'avis de Gudius en sa petite Note.

4.^o L'Inscription de la Place de Trajan se trouve confirmée par les deux suivantes, qui en augmentent la certitude & l'autorité.

L'une est au recueil de Gruter, sur les Mémoires du P. André Schott sçavant Jésuite, qui l'avoit vûe dans la ville de Portalégre en Espagne, & L. Vêrus y est nettement appelé PONT. MAX. Bosius n'a pû imaginer d'autre réponse à ce monument, sinon que le titre de grand Pontife a esté donné par erreur à cet Empereur, par des Espagnols qui n'avoient pas esté bien instruits de ses qualitez. Mais, reprend M. le P. Bouhier, y a-t-il la moindre apparence que dans une province qui avoit autant de relation avec la Capitale de l'Empire, & où il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Romain, plusieurs Légions, & tant de Romains considérables, on eût ignoré un fait de cette importance?

L'autre Inscription a esté heureusement trouvée en 1729. à Narbonne, sur un marbre très-bien conservé. Les sçavants PP. Bénédictins qui la rapportent, attestent qu'elle est aussi nette & aussi entière que si elle venoit d'estre faite. En voicy les termes.

Grut. CCLVII.

11:

Hist. nouv. du
Langued. to. 1.
Averissem.

IMP. CAESARI
DIVI. ANTONINI
PII. FIL. DIVI. HADRIANI
NEPOTI. DIVI. TRAIANI
PARTHICI. PRONEPOTI
DIVI. NERVAE. ABNEPOTI
L. AVRELIO. VERO. AVG. AR
MENIACO. PONT. MAXIM.
TRIBVNIC. POTESTAT. IIII.
IMP. II. COS. II. PROCOS
DECVMANI
NARBONESES

Que peut-on répondre à cette autorité? dira-t-on que dans

la province Narbonnoise on ignoroit les qualitez de L. Verus à la quatrième année de son regne? cela n'est pas proposable. Soutiendra-t-on qu'il y a faute sur ce marbre, & qu'il y faut lire PART. MAXIM? outre que cela est démenti par le marbre même, qui est trop bien conservé pour qu'on puisse s'y estre trompé, il faut observer que ce changement en entraîneroit nécessairement plusieurs autres, car par les Médailles de L. Verus, de même que par l'Histoire, on voit qu'il ne prit le titre de *Parthicus* qu'en sa cinquième puissance Tribunicienne, en laquelle il prenoit aussi la qualité d'IMP. III. Si donc on lisoit sur le marbre de Narbonne PART. MAX. il faudroit y lire en même temps, TRIBVNIC. POTESSTAT. V. IMP. III. Tous ces changements n'estant ni recevables, ni possibles, ce seul exemple doit suffire pour détromper les partisans de l'opinion contraire.

M. le P. Bouhier passe à Commode, qui fut associé à l'Empire par Marc-Aurèle son pere, l'an de J. C. 175. A son égard il trouve au recueil de Mezzabarba cinq de ses Médailles frappées du vivant de son pere, l'une en l'an 177. & les quatre autres en l'an 179. où il a pris les titres de AUG. GERM. P. M.

*Tillem. Hist.
des Emper. rom.
3. pp. 596.
597.*

Bosius paroît n'en avoir connu aucune; mais M. de Tillemont, qui estoit imbu des mêmes préjuges sur le grand Pontificat, parlant de deux de ces Médailles (car il n'a pas cru qu'il y en eût davantage) s'est persuadé qu'il y falloit corriger PON. au lieu de P. M. C'est tout au plus ce qu'on pourroit se permettre s'il n'y en avoit qu'une, laquelle même fût soupçonnée d'avoir esté effacée ou altérée; au lieu qu'icy il y en a plusieurs, de la sincérité desquelles il n'y a pas lieu de douter. On voit de plus par ce qui a esté dit cy-dessus, qu'elles n'ont rien que d'ordinaire par rapport au titre de grand Pontife.

Idem, ibidem.

Nous avons plusieurs Médailles de l'Empereur Albin avec la qualité de *Pontifex maximus*, dans un temps où il sembloit estre Collègue de Sévère. M. de Tillemont en a dit des raisons qui ont paru assez bonnes à M. le P. Bouhier, pour l'empêcher de se prévaloir de cet exemple.

Mais

Mais que dira-t-on de la Médaille de Caracalle de l'an 207. où du vivant de son pere il a pris la même qualité? Que dira-t-on de cinq autres pareilles de Géta de l'an 210?

Bosius, qui n'avoit pas vû ces Médailles, n'en a pû rien dire. Mezzabarba soupçonne la première de supposition; forcé cependant de reconnoître la certitude des cinq autres, il s'écrie que c'est une énigme qu'il ne sçauroit expliquer, *Ænigma Œdipo indigens*: mais l'obscurité de cette prétendue énigme ne vient que du faux système que les sçavants se sont fait sur le grand Pontificat, & de ce qu'ils ont mal entendu un passage de Dion-Cassius, qui fait le principal fondement de leur opinion.

Cet Historien parlant des prérogatives des Empereurs, & entre autres du grand Pontificat, dit que quand ils se trouvoient au nombre de deux ou trois, il y en avoit toujours un d'eux qui estoit grand Pontife, Ἀρχιερέων τε πρὸς πάντων ἐξ, en quoy il a voulu dire seulement que depuis Auguste les Empereurs n'avoient jamais laissé passer cette dignité en d'autres mains, & que quand ils s'estoient trouvez plusieurs ensemble, il y avoit du moins l'un d'entre eux qui en estoit revêtu.

Dion avoit apparemment en vû l'exemple de Tibère, qui quoiqu'affocié à l'Empire par Auguste, ne le fut pas néanmoins au grand Pontificat, & qui n'eut pas même cette dignité incontinent après la mort de son pere adoptif; car quoique cette mort fût arrivée au mois d'Aoust de l'an 14. il ne fut pourtant créé grand Pontife que le 9. Mars de l'année suivante, comme il paroît par une belle inscription de Florence, * & ce ne fut que dans ce temps-là qu'il en prit le titre sur ses Médailles. Il y eut sans doute en cette conduite de la politique, tant de la part d'Auguste, qui ne crut pas devoir changer sur ce point l'usage ancien, que de la part de Tibère, qui ne voulut pas paroître s'arroger de son chef cette dignité, jugeant bien que quand il auroit l'Empire, il auroit bien-tost le reste: mais ses successeurs n'eurent pas le même scrupule, ou du moins le

*Dio Cassius,
lib. 53. p. 508.*

* Gruter, *ccxviii. 8.* elle est | con, *Diar. Ital. pag. 382.* & dans
plus entière dans le P. de Montfau- | Gori, *Inscript. Florent. pag. 316.*
Hist. Tome IX. Q

Sénat alla au devant de leurs désirs, en leur donnant ce titre aussitôt qu'ils furent reconnus Empereurs, ou peu de temps après.

*Tillem. dict.
pag. 526.*

Quoy qu'il en soit, on a fort mal pris la pensée de Dion, quand on luy a fait dire que *lors même qu'il y avoit plusieurs Augustes ensemble, il n'y en avoit néanmoins qu'un qui prit le titre de grand Pontife*. C'est tourner en négative une proposition affirmative, & par conséquent luy donner une interprétation très-fausse. Un seul exemple suffisoit pour engager Dion à parler comme il a fait, & peut-être y en a-t-il eu plus d'un, car nous ne sçavons pas assurément si Tite, L. Verus, Commode, Caracalle & Géta, eurent le grand Pontificat aussitôt qu'ils furent associez à l'Empire: il se peut donc faire qu'il y ait eu quelque intervalle entre ces promotions, & c'en est assez pour justifier la proposition de Dion.

*Bosius, ibid.
n. 16. Noris,
loc. cit.*

Une autre difficulté qui a fait de la peine aux Sçavants, c'est de voir que quelques-uns des associez à l'Empire dont nous avons parlé, n'ont pris que le simple titre de *Pontifex*, même après le temps où M. le P. Bouhier suppose qu'ils ont eu la dignité de grands Pontifes; ce qui engage ces mêmes antiquaires à rejeter les Médailles, & les autres monuments où cette qualité est donnée à ces Princes.

Mais ils auroient dû faire plus d'attention à une excellente remarque que M. Spanheim a faite le premier ^a, sçavoir que chez les Romains le mot *Pontifex* estoit souvent employé pour *Pontifex maximus*. Cette vérité a esté reconnue depuis, non seulement par le sçavant P. Pagi ^b, mais encore par l'illustre M. Cuper ^c, qui l'a fortifiée par de nouvelles preuves, & a fait voir que c'estoit la raison pour laquelle Géta est appelé sur ses Médailles tantôt PONT. MAX. & tantôt PONT. seulement: or on doit en dire autant des autres, & en conclurre avec M. le P. Bouhier, que le mot *Pontifex*, estant équivoque, on n'en peut tirer aucune conséquence pour le fait dont il s'agit.

^a Spanheim, de *Præst. Numism.*
Tom. 2. pag. 84.

^b Pagi, *Differt. Hypat. Part. I.*

cap. 1. n.º 6.

^c Cuper, in *Lactant. de Mortib. Persecut.* pag. 212.

Il pourroit même entrer quelque raison de bienfiance ou de politique, dans l'usage de ne donner ordinairement aux Princes associez à l'Empire que le simple titre de *PONTIFEX*; car on comprend bien qu'encore que ces Princes eussent celui de grands Pontifes, ce n'estoit que par honneur, toute l'autorité de cette charge, ainsi que ses fonctions, résidant en la personne de celui qui les avoit associez. Ainsi l'on ne doit pas estre surpris que le principal Empereur eût sur ce point quelque marque de distinction, ou que du moins ses Collègues eussent pour luy la déférence de ne se pas toujourns égaler à luy de tous points, à moins qu'il ne le désirât luy-même, ou qu'il n'y en eût quelqu'autre raison particulière. Voilà, selon M. le P. Bouhier, l'explication de l'énigme.

Il n'en conclud pas néanmoins avec les partisans de la première opinion, que tous ceux qui ont esté associez à l'Empire ont esté revêtus de la dignité de grand Pontife; le seul exemple de Tibère suffit pour les réfuter : il tient seulement que la plupart de ces Princes l'ont esté avant Balbin & Pupprien, à commencer par Tite, & de plus, que s'ils ont joui de cette prérogative, ce n'a pas esté de plein droit en vertu de leur association, mais suivant qu'il a plû à l'Empereur qui a bien voulu se donner un ou plusieurs Collègues. Ce systéme applaudit, ce semble, toutes les difficultez.



O B S E R V A T I O N S
SUR LE NOM DU GENERAL
DES TROUPES DE MAXENCE.

1731.

ON sçait que la grande victoire que Constantin remporta près de Rome sur Maxence , avoit esté précédée de la prise de plusieurs Villes , & du gain de trois batailles, où Constantin avoit défait les Généraux de ce même tyran. Ce fut l'an 312. & le v.^e de son Empire, que Constantin commença cette guerre. Il passa en Italie avec une armée de quarante mille hommes; il s'empara d'abord de la ville de Suze au pied des Alpes, ensuite il tailla en pièces un corps de troupes de Maxence dans la plaine de Turin. De là s'avancant avec une extrême diligence du costé de Milan, il soumit toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage, & ayant tourné du costé de Bresce, il y mit en déroute la meilleure partie de la Cavalerie ennemie, qui se retira précipitamment sous Vérone, où les troupes de Maxence avoient ordre de se rassembler. Ces troupes commandées par divers Officiers de réputation, avoient pour chef un Général très-expérimenté dans l'art de la guerre; & ce Général est nommé différemment par les deux seuls Auteurs qui ont prétendu nous conserver son nom. Nazarius, dans sa harangue à Constantin, l'appelle Ruricius. *Aderat quidem, dit-il, RURICIUS experientissimus belli; & Tyrannicorum ducum columen.* Ce Ruricius se renferma dans Vérone, Constantin l'y assiégea: il fit une sortie, & fut repoussé avec perte: enfin s'étant secrètement échapé de la ville, & ayant rassemblé ce qui lui restoit encore de troupes au dehors, il revint sur ses pas dans l'espérance de faire lever le siège. Sur le premier avis qu'en eut Constantin, il alla au devant de luy, l'attaqua, le défit, & ce Général fut tué dans le combat.

Ce fait est rapporté par Eusèbe & par Aurelius-Victor,

comme par Nazarius que nous avons déjà cité ; mais de ces trois Auteurs, ce dernier est le seul qui ait nommé le Général, & il l'appelle *RURICIUS*. Ce même fait est raconté par un autre Panégyriste anonyme, qui dans une semblable harangue adressée à Constantin, dit que Vérone estoit deffendue par une armée considérable, que cette armée avoit des chefs très-courageux, & le Général le plus déterminé, ou si l'on veut, le plus obstiné à se deffendre ; il le nomme *POMPEIANUS*, & plaignant la destinée de Vérone, il dit, qu'après avoir esté colonie du grand Pompée, il falloit qu'elle eût le malheur de se voir détruite par l'obstination du Général *POMPEIANUS* : *Verona maximo hostium exercitu tenebatur, acerrimis Ducibus, pertinacissimo Præfecto, scilicet ut quam coloniam Cneius Pompeius aliquando deduxerat, POMPEIANUS everteret.*

M. Moreau de Mautour a fait part à l'Académie de ses Réflexions sur cette contrariété apparente, & sur la manière de la concilier.

Premièrement, il ne doute pas que le Général en question ne s'appellât *Ruricius*, car outre que le témoignage de Nazarius, auteur connu, & du même temps que Constantin, doit estre préféré à celui d'un auteur anonyme, les sçavants n'ont point pris le change ; M. Spanheim, entre autres, dans ses Notes sur les Césars de Julien, au commencement de la harangue où Constantin, pour se comparer, s'élever même au-dessus d'Alexandre, se vante d'avoir vaincu les Romains, & oppose leur valeur à la mollesse des Perses, a mis une note qui rappelle la victoire de cet Empereur, & la défaite entière de *Ruricius*, qui commandoit les troupes de Maxence, troupes composées des plus belliqueuses nations du monde.

D'un autre costé, le panégyriste anonyme n'a point imaginé le nom de *Pompeianus*, dans un temps où la mémoire des événements qu'il célèbre estoit si récente ; & il est difficile de se persuader qu'il se fût donné cette licence par le seul plaisir de faire une allusion, ou plustôt une équivoque puérile entre le nom de Pompée restaurateur de Vérone, & celui du Général qui avoit occasionné sa destruction.

De là M. Moreau de Mautour infère que si *Ruricius* estoit le véritable nom de ce Général, *Pompeianus* pouvoit estre également son surnom. M. de Tillemont, dans son histoire des Empereurs, paroît avoir eu la même idée, puisqu'il l'appelle *Ruricius Pompeianus*, mais il ne rapporte aucune raison pour l'établir; & c'est pour y suppléer que M. de Mautour pense d'abord qu'il n'estoit pas impossible que ce Général dans sa famille eût quelque alliance avec les descendants de Pompée, dont le nom estoit autrefois si répandu dans l'Italie, dans la Sicile, & même dans les Gaules, par le seul droit de patronage ou de clientele: mais, sans trop insister sur cette idée, il s'attache à déterminer ce surnom par celui du lieu d'où *Ruricius* tiroit son origine, & voicy comment il l'explique.

Dans l'Itinéraire maritime d'Antonin, qui contient les distances d'un port à l'autre, depuis la ville de Gènes jusqu'à celle d'Arles, en remontant par le Rhône, l'on trouve: *ab Alconis POMPEIANIS portus millia passuum XXX. à POMPEIANIS Telonem Martium (qui est Toulon) millia passuum XV.*

Lib. 3. cap. 5.

Pompéiana, autrement Mésé, est une petite Isle que Pline place au rang des trois Isles Stœchades, qui sont Proté, Mésé & Hypæa, dans le voisinage de Marseille, *tres Stœchades à vicinis Massiliensibus dictæ per ordinem, quas item nominant singulis vocabulis, Proten & Meseu quæ & Pompeiana vocatur, tertia Hypæa.* Il faut lire *Pompeiana*, suivant l'ancienne leçon des manuscrits, comme dans l'édition de 1587. & dans la Note de Dalechamp, à laquelle le P. Hardouin n'a pas fait attention; & non pas *Pomponiana*, qui se trouve dans quelques autres éditions. Quelques Géographes modernes croient que cette Isle est aujourd'hui celle de Pomegut, d'autres que c'est l'Isle de Porqueyroles, ou qu'elle fait partie des Isles d'Hières. Quoy qu'il en soit, il est certain, au rapport de Pline, qu'elle estoit du nombre des Isles voisines de la côte de Marseille & de Toulon.

M. de Mautour est très porté à croire que *Ruricius* estoit natif ou originaire de cette Isle *Pompeiana*, d'où il auroit eu le surnom de *POMPEIANUS*, & que l'Italie avec une partie des Gaules du côté des Alpes, s'étant déclarées en faveur de

Maxence, *Ruricius* avoit eu le commandement de ses troupes à Vérone. D'ailleurs, M. de Tillemont, dans la vie de Constantin, qualifie *Ruricius* de Préfet du Prétoire de Maxence, qui probablement luy conféra ce titre dans quelque ville de cette partie de la Gaule qui s'estoit déclarée pour luy.

M. de Mautour prend cette occasion de parler d'un autre *Ruricius*, connu dans l'Histoire du même siècle, & qu'il juge avoir esté de la même famille que le Général de Maxence.

Dans les premières années de l'Empire de Valentinien, c'est-à-dire, l'an 364. & 365. de l'ère chrestienne, il y eut un événement considérable en Afrique. Les Austuriens, peuples barbares voisins de la Libye, accoutumés aux rapines & aux meurtres, excitoient souvent des troubles dans la province; c'est ainsi qu'Ammian-Marcellin les dépeint: *Austuriani his contermini partibus Barbari, in discursus semper expediti veloces, vivereque adfueti rapinis & caedibus, paulisper pacati in genuinos turbines revoluti sunt.* Lib. 28.

Ces Barbares avoient commencé dès le temps de l'Empereur Jovien prédécesseur de Valentinien, à faire des courses du côté de Lepti & d'Ea villes de la Libye Tripolitaine; ils pillèrent ces deux villes, continuèrent leurs ravages, & exercèrent de grandes cruautés dans toute la province de Tripoli, dont *Ruricius* estoit pour lors Gouverneur. Ammian qui a fait le détail de tout ce qui arriva pour lors, rapporte que les habitants de Lepti & les autres Tripolitains envoyèrent des députés à Valentinien, pour luy représenter l'état déplorable où ils estoient réduits, & pour obtenir du secours. Comme ils avoient pour suspect un certain *Romanus*, homme dur & avare, qui avoit depuis peu le titre de Comte d'Afrique, ils demandèrent à l'Empereur que *Ruricius* Gouverneur de la province, eût le soin de la milice & des troupes qui y estoient répandues, ce qui leur fut accordé; mais cet ordre fut bientôt changé, & le soin des troupes fut transféré à *Romanus*: *negotiorum quoque & militarium cura Præsidi delata Ruricio, mox translata est ad Romanum.* C'est ce qui dans la suite produisit de grands désordres; *Ruricius* avoit envoyé à l'Empereur une relation des incursions

des Barbares, de l'état malheureux des Tripolitains, & des délibérations secrètes qu'on avoit prises ; cependant il fut accusé de mauvaise foy par les artifices de Romanus, qui de concert avec les Officiers de la Cour de l'Empereur, fomentoit les divisions d'Afrique. L'on fit entendre à Valentinien qu'on l'avoit surpris & mal informé : on impliqua dans cette calomnie Jovinus, Ruricius & d'autres Officiers. Valentinien, cruel de son naturel, les condamna à mort ; on imputa sur-tout à Ruricius le crime de n'avoir point exposé la vérité, & d'avoir inféré dans sa relation des termes indiscrets : *Valentinianus ad acerbitatem proclivior, præcepit Ruricium Præsidem ut mendacem morte mulctari, hoc quoque accedente quod in relatione ejus verba quædam, ut visum est, immodica legebantur.* Il fut en effet exécuté à Sitipfis ou à Stophe, ville de la Mauritanie.

Par la conformité du nom de ce Ruricius avec le précédent, & par la différence seulement de 53. ou 54. années entre la mort de l'un & de l'autre, on peut conjecturer, dit M. de Mautour, que Ruricius *Præses provinciæ Tripolitanae*, cité par Ammian-Marcellin, & mort en Mauritanie en 365. ou 366. & dans une province soumise aux Romains, estoit de la famille, peut-estre même le fils de ce Ruricius Pompeianus qui commandoit les troupes de Maxence, & qui fut tué au combat de Vérone en 312.



R E M A R Q U E S

Sur le nom d'ARGENTORATUM.

M• SCHEPFLIN, Associé-Correspondant de l'Académie des Belles-Lettres, étant venu y prendre place en 1731. marqua le jour de son entrée par la lecture d'une Dissertation sur un monument de la huitième Légion d'Auguste, découvert depuis quelques années à Strasbourg, où il fait sa résidence ordinaire; & comme à la fin de cette Dissertation, que l'on trouvera imprimée dans le Tome suivant, il paroît reconnoître l'ancien nom de Strasbourg *Argentoratum*, pour un nom Romain, M. Lancelot crut devoir opposer à ce sentiment les remarques dont nous allons rendre compte. 1731.
Tom. X. pag.
457.

Premièrement, dit M. Lancelot, aucune raison sensible ne détermine à faire venir le mot *Argentoratum* de celui d'*Argentum*; aucun auteur ne nous apprend que la ville de Strasbourg ait eu des mines d'argent dans son territoire, qu'elle ait servi de dépôt à la caisse militaire ou au trésor public, ni que les officiers & les ouvriers qu'on nommoit *argentarii*, y aient fait une résidence particulière.

En second lieu, on ne sçauroit donner de preuves positives que la ville de Strasbourg n'existoit point, & qu'elle ne portoit pas le nom d'*Argentoratum*, avant que les Romains pénétraissent dans le pays des Germains. Le silence de quelques auteurs suffit-il pour nier cette existence? elle pouvoit exister sans que César, Strabon, Pline & Tacite en eussent parlé; rien ne s'y estoit passé qui fût venu à leur connoissance, ou qui méritât d'estre transmis à la postérité.

On ne peut disconvenir qu'elle ne fût considérable du temps de Ptolémée, puisque cet auteur, qui ordinairement ne fait mention que des principales Villes, parle de celle-cy, & dit qu'elle estoit destinée à la huitième Légion: son accroissement auroit esté très-prompt, si elle n'avoit dû son établissement qu'aux Romains.

Hist. Tome IX.

R

*Not. German.
antiq. l. 6. c. 5.
§. 5.*

*Prodrom. rer.
Alsat. cap. 4.
§. 20.*

3.^o Ce n'est pas avancer un nouveau sentiment, que de dire qu'elle est d'origine Germaine, plusieurs auteurs le prétendent, Bebelius, Spenser, &c. ce dernier dit même qu'on ne doit pas douter que son nom ne fût Germain : *Nomen urbis, ut ferè reliqua cis-Rhenanorum, ex Germania fuisse nemo valdè dubitabit.* L'exact & judicieux M. Obrecht s'étoit proposé de traiter ce point d'antiquité, dans l'ouvrage qu'il avoit promis de donner sous le titre d'*Alsaticarum urbium origines*; & ce travail qu'il n'a pas eu le temps d'achever, seroit digne de l'auteur de la dissertation sur le monument trouvé à Strasbourg.

4.^o On doit établir pour maxime générale, qu'il faut chercher les noms des lieux dans la Langue primitive des Nations qui les ont habitez, avant que d'estre réduits à leur donner une origine étrangère, à moins que celle-cy ne fût établie sur un point d'Histoire indubitable.

Or, si on peut trouver le nom d'*Argentoratum* dans le Celtique ou le Germain, quelle nécessité y a-t-il d'en faire un nom Latin? Quand on dit Celtique ou Germain, c'est qu'on ne peut douter de l'affinité, pour ne pas dire l'identité des deux Langues. Qu'*argento* soit un mot Celtique, les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentomum*, d'*Argentogilum* le prouvent : on y peut joindre ceux d'*Argentcuaria*, terme qui s'est insensiblement altéré en celui d'*Argentoaria*, & depuis dans les siècles postérieurs, en *Argentaria*, d'*Argentoduplum* ou *Argentoduprum*, rivière de Languedoc qui se jette dans l'Aude; peut-être aussi tous les noms d'*Argences*, d'*Argençon*, d'*Argentan*, qui sont assez communs en France.

On ne peut nier qu'*Argentomagus* & *Argentogilum* ne soient des noms Gaulois, composez de celui d'*argento*, & de ceux de *magus* & de *gilum* : ces deux derniers sont incontestables.

De ce qu'ils sont joints à celui d'*argento*, on en doit conclure que luy-même est aussi Celtique. On ne trouvera point de noms Latins joints à des noms Celtiques, si on en excepte ceux que la flatterie ou la reconnoissance introduisirent en faveur de Jules-César & d'Auguste. Le nom de ces deux Empereurs se trouve joint à des mots Celtiques dans ceux

d'*Augustodunum*, d'*Augustomagus*, d'*Augustonemetum*, d'*Augustoritum* ou *Augustoretum*, *Cæsarodunum*, *Cæsaromagus*, *Juliacum*, *Julibona*. Mais on sent bien qu'il estoit impossible de faire autrement ; & ce qui acheve de le prouver, c'est que hors ces cas-là, on ne trouve aucun mélange de termes Gaulois & Romains, sur-tout pour des lieux situez dans les provinces septentrionales des Gaulois ou Celtes. Si on objectoit à M. Lancelot le nom de Senlis, *Sylvanectes*, qui semble présenter un mot latin, il répondroit que M. de Valois, dont le témoignage doit estre de quelque poids sur cette matière, prétend que ce nom est Gaulois ; que d'ailleurs ces peuples n'ont point esté appelez *Sylvanectes* dans les premiers siècles ; que Pline les nomme *Ulbanectes*, de même que Ptolémée, au rapport de Cluvier, & que ce n'est que dans les Notices de l'Empire qu'on trouve pour la première fois le nom de *Civitas Sylvaneclum* : qu'au reste il y a si peu de différence entre *Ulbanectes* & *Sylvanectes*, que l'un a pû estre substitué à l'autre, & que le pays de Senlis estant rempli de bois, on a cru dans les siècles suivans que *Sylvaneclum* ne pouvoit venir que du latin *sylva*.

S'il est donc établi que hors les cas que l'on vient d'expliquer, & qui ne forment tous ensemble qu'une exception bien légère à la règle générale, on n'a jamais allié un nom Celtique à un nom Romain, il reste pour constant que les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, sont composez de deux noms Gaulois : il y a même une observation à faire sur le dernier. Le mot *gilum*, qui, à en juger par les noms qu'il termine, n'a esté donné qu'à des lieux d'une plus petite considération que ceux qui ont le *magus*, le *dunum*, le *bona*, &c. n'a jamais mérité d'estre joint à ceux de Jules-César & d'Auguste, parce que ces Princes n'avoient porté ni leur attention ni leurs bienfaits sur des lieux d'aussi peu de conséquence ; & dès-là il est toujours resté joint à un autre nom Celtique, *Bonogilum*, *Brogilum*, *Diogilum*, *Nantogilum*, *Antogilum*, *Gargogilum*, *Cassenogilum*, *Cantogilum*, *Vernogilum*, &c.

Or si *argento* est un mot Celtique dans les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, & dans ceux qu'on a indiquez cy dessus, pourquoy cessera-t-il de l'estre dans *Argentoratum* ? Pourquoy

ce nom ne sera-t-il pas aussi composé de deux autres Celtiques ou Germains, *argento & ratum*, qui peut être le même que *retum*, *ritum* ou *raclum* ! car toutes ces terminaisons, qui doivent avoir une signification commune ou approchante, se trouvent dans *Corterate*^a, dans *Carpentoratum*^b ou *Carpentoraclæ*, dans *Bibraclæ*, dans *Insula Horata*^c, dans *Augustoretum* ou *Augustoritum*^d, dans *Anderitum*^e, &c.

S'il est naturel de demander ce que signifioient en Langue Celtique les mots *argento*, *argentum*, *argantum*^f, M. Obrecht que nous avons déjà cité, & qui à l'occasion du mot *Tribocci*, convient qu'il est Celtique, mais qu'il n'est pas facile d'en deviner la vraie signification, adjointe qu'il est impossible de prononcer sur l'origine d'un mot & sur l'usage d'une Langue ; avant que d'avoir rien de certain sur cette Langue & sur ce mot. C'est le cas où nous sommes à l'égard du Celtique ; nous en connoissons beaucoup de termes, & nous en entendons quelques-uns, parce que d'anciens auteurs les ont expliqués ; mais comme cela ne suffit pas pour trouver l'explication des autres, contentons-nous de travailler à restituer à cette Langue tous ceux qui peuvent lui appartenir.

Quand les Romains devenus maîtres ou allies des Nations qui bordaient le Rhin, voulurent, suivant leur usage, donner un nom latin à *Argentoratum*, la chose leur fut aisée ; rapportant le premier mot qui le composoit à leur mot latin *argentum*, ils le conservèrent : supprimant le second, *oratum*, *ratum*, ils y substituèrent une de leurs terminaisons favorites, *ina*, ce qui a formé leur *Argentina*.

Pour le nom moderne de Strasbourg, on s'apperçoit d'abord qu'il est composé de *strata* & de *Burgus*. Plusieurs voyes Romaines y passaient, & on sçait que les grands chemins que les

^a *Corterate*, Coutras.

^b *Carpentoratum*, Carpentras.

^c L'Isle d'Houat sur la côte de Vannes.

^d *Augustoritum Pictonum*, Poitiers.

^e *Anderitum Cabalorum*, Mende.

^f *Argentogilum*, vel *Argantogilum*

à Gallis nuncupatum esse puto, nomine composito ex argento, aut arganto & gilum, vel gelum, quæ Gallica esse nomina, sed significationis solis nostris Britannis ac Insularibus notæ, non dubito. Valef. Not. Gall. in voce *Argentogilum*, pag. 409. Col. 1.

Romains avoient construits dans les pays où ils séjournoient, ou dont ils avoient fait la conquête, y introduisirent le mot *strata*, *via strata*; & la plupart des Nations chez qui on trouve de ces chemins, ont adopté ce terme, dont l'usage leur estoit si fréquent. De-là viennent l'*estrée* François, le *stret* Anglo-Saxon, le *street*, *streat* Anglois, le *strass* Alleman, le *stracde* Danois, le *straet* Flamand; de-là viennent aussi par conséquent les noms d'*Erminstreat*, de *Wattingstreat* en Angleterre, de *Strasburgum*, &c. tous noms compolez, non pas, à parler exactement, de deux Langues, mais d'une seule, puisque le mot *strata* luy-même estoit devenu François, Anglois, Alleman, parce que ces Nations se l'estoient approprié, & luy avoient donné chacune leur terminaison particulière.

C'est par cette introduction de nouveaux termes, & par les autres changements que des invasions subites, & quelquefois le simple commerce, occasionnèrent dans les Langues primitives, que les Langues modernes se sont formées: celles-cy ont esté appellées dans le moyen âge, *Langues rustiques*, c'est-à-dire; vulgaires, par opposition à la Langue Latine, qui estoit seule réservée aux Sciences, & que l'Eglise avoit consacrée. C'est aussi en ce sens qu'il faut entendre le mot *rusticè*, qui se trouve dans un Diplome de l'Empereur Othon second, où parlant de Strasbourg, *Argentinesem civitatem quæ rusticè STRAZBURG vocatur alio nomine*. Nostre François a esté appelé de même *Lingua rustica*, lorsqu'il commençoit à se former.

*Prodrom. rer.
Alsat. p. 297.*



CORRECTION

D'un passage de GRÉGOIRE de Tours.

1732.

GRÉGOIRE de Tours dit au vingtième chapitre du livre second de son histoire, *Eurichus autem Gothorum rex Victorium ducem super septem civitates præposuit anno quarto-decimo regni sui. Qui protinus Arvernus adveniens, &c. Fuit autem Arvernus annis novem, post cujus excessum regnavit Eurichus annos quatuor. Obiit autem anno regni sui vigesimo-septimo.*

Ces dernières lignes contiennent, selon M. de Mandajors; une erreur manifeste sur les années du regne d'Euric; Isidore, Jornandes, Victor de Tunes, ne donnent tout au plus que dix-neuf ans de regne à Euric, dont ils placent la mort en 484. ou 485.

La préface du code Théodosien, & les actes du Concile d'Agde, portent qu'Alaric fils & successeur d'Euric, estoit dans la vingt-deuxième année de son regne le 2. Fevrier, & au mois de Septembre 506. Enfin Grégoire de Tours luy-même dit, que Siagrius se sauva chez Alaric Roy des Visigoths, après la bataille de Soissons, qui fut donnée en 486.

Il n'est donc pas douteux qu'il n'y ait erreur dans le texte de Grégoire de Tours, soit que cet historien ait fait la faute, soit que quelque copiste ait altéré son ouvrage.

Mais, voicy une seconde erreur du même texte, que M. de Mandajors s'est appliqué à rendre sensible. Selon Grégoire de Tours, Victorius, Gouverneur de sept Citez de la première Aquitaine, prit possession de l'Auvergne la quatorzième année d'Euric, qui tombe sur l'an 480. Or, Victorius estoit en Auvergne avant l'an 477. Voicy comment M. de Mandajors le prouve.

Apollinaire Sidoine fait mention du même Victorius, comme étant déjà en Auvergne, dans la lettre pénultième de son septième livre: *Tum principaliter*, dit Sidoine, *amplissimi*

virī Victorii comitis devotione præventus, quem jure sæculari patrum, jure ecclesiastico filium, excolo ut cliens, ut pater diligo.

Or, les sept premiers livres de Sidoine qu'il adressa à Constance, furent publiez avant l'an 477. donc la lettre où il est fait mention de Victorius, avoit esté écrite avant 477. & puisque Victorius estoit déjà en Auvergne quand cette lettre fut écrite, Victorius estoit en Auvergne avant la quatorzième année d'Euric. Pour prouver que les sept premiers livres des lettres de Sidoine avoient esté publiez avant 477. M. de Mandajors employe l'onzième lettre du neuvième livre, adressée à S.^t Loup Evêque de Troyes.

Cette lettre contient deux faits; le premier, que S.^t Loup estoit alors dans la cinquantième année de son épiscopat, car Sidoine lui dit: *Jam per quinquennia decem non æquævis sacerdotibus tantum, verum & antiquis quoties collatus antelatusque sis, &c.* Et nous sçavons d'ailleurs, que S.^t Loup estoit Evêque depuis l'an 427. & qu'il alla en 429. dans la grande Bretagne avec S.^t Germain, étant alors Evêque depuis deux ans, ce qui fixe l'époque de la lettre de Sidoine à l'année 477.

*Fleury, Hist.
Eccl. ann. 429.*

Le second fait que cette lettre contient, c'est qu'il avoit auparavant envoyé un exemplaire de ses lettres à S.^t Loup, pour le faire tenir à un de ses amis.

Or, cet exemplaire envoyé à S.^t Loup en 477. contenoit la lettre où Sidoine fait mention de Victorius déjà Gouverneur; d'où il s'ensuit que Victorius estoit en Auvergne, non-seulement avant l'an 477. mais encore avant que le premier recueil de Sidoine fût publié. Pour prouver enfin, que c'est de ce recueil dont il est question dans la lettre de Sidoine à S.^t Loup, M. de Mandajors observe que S.^t Loup s'estoit plaint à Sidoine de la préférence qu'il avoit donnée à un autre, à qui il avoit envoyé son livre: *Propter libellum, dit Sidoine, quem non ad vos magis, quàm per vos missum putatis, epistolam vestram, non ad me magis, quàm in me scriptam recepi.* Sidoine adjoute: *quem prælatum suspicabare unius epistolæ forma contentus abscessit. Tu qui quereris omissum, tribus loquacissimis paginis fatigatus.*

Or, on trouve justement trois lettres à S.^t Loup, dans le fixième livre qui est adressé aux Evêques. Enfin Sidoine fait remarquer à S.^t Loup que son nom est le premier dans ce livre fixième: *Sicut tu antistitum cæterorum cathedris, prior est tuus in libro titulus.* En effet, le fixième livre commence par une lettre à S.^t Loup; d'où il résulte, que le livre dont il s'agit dans cette lettre écrite la cinquantième année du pontificat de S.^t Loup, estoit le premier recueil des lettres de Sidoine; publié avant 477. dans lequel on trouve une lettre où il est fait mention de Victorius déjà résident en Auvergne. Il faut donc nécessairement que Victorius fût arrivé en Auvergne avant la publication des lettres de Sidoine, c'est-à-dire, avant l'an 477. & comme ce fut en l'année 475. que l'Empereur Népos ceda l'Auvergne à Euric, il est très-vraysemblable que Victorius, déjà Gouverneur des sept Citez de la première Aquitaine, vint la même année 475. prendre possession de l'Auvergne, au moyen de quoy, son gouvernement s'étendit alors sur les huit Citez de cette province.



E X P L I C A T I O N

DE QUELQUES INSCRIPTIONS SINGULIERES,

Trouvées à Langres pendant les deux derniers Siècles.

LES Villes se vantent de leur antiquité, comme les particuliers de leur noblesse; mais elles ne veillent pas toutes avec le même soin à la conservation des titres qui illustrent leur origine. Les Inscriptions, les bas reliefs, les statuës, les fragments de colonnes, les ruines d'édifices, en un mot tout ce qui reste des ouvrages de leurs premiers habitants, sont autant de pièces qui servent à leur histoire, & souvent elles en tirent les preuves d'une valeur, d'une sagesse, ou d'une industrie que leurs citoyens se glorifient de cultiver encore, comme un héritage de leurs ancêtres.

Langres est une des Villes de France qui peut tirer plus d'avantage de ces sortes de Monuments; parmi ceux qui y subsistent encore, les uns sont enchâssés d'espace en espace dans le corps des murs qui luy tiennent lieu de remparts, les autres servent d'ornemens à des jardins particuliers: il y en a que certaines familles regardent comme le Palladium de leurs maisons. On en voit dans les villages circonvoisins, & on ne creuse guères dans les fauxbourgs sans y faire de nouvelles découvertes.

Mais comme le sort de la plupart de ces morceaux antiques est d'estre enlevés de leur pays natal, s'il est permis de se servir de ce terme, pour aller grossir les recueils qu'en font de curieux Etrangers; les Magistrats de la ville de Langres se sont depuis long-temps précautionnez contre ces pertes, en marquant dans les registres publics, non-seulement l'époque & les circonstances de toutes les découvertes, mais encore en y adjoûtant le dessein des bas reliefs & des statuës, & la copie des Inscriptions qu'on a successivement déterrées.

Ces copies ayant été communiquées à l'Académie par M. l'Evêque de Langres, M. Mahudel se chargea d'accompagner

Hist. Tome IX.

S

de remarques celles de ces Inscriptions qui luy paroïtroient les plus propres à intéresser les gens de Lettres, soit par le rapport que les faits qu'elles contiennent ont avec l'Histoire Romaine en général, soit par celui qu'ils ont avec l'Histoire particulière de la ville de Langres; ne faisant à cet égard aucune différence entre celles qui n'ont jamais été publiées, ou celles qui l'ont été par Gruter, par Reinesius & par Gautherot dans son *Anastase* de Langres, parce qu'il n'y en a presque aucune qui n'y ait été mutilée ou défigurée; que d'ailleurs elles n'ont été expliquées par aucun de ces auteurs, & qu'elles ne pourroient l'être solidement, sans avoir été rétablies sur des copies plus exactes.

- I. LA première de ces Inscriptions est sur une colonne milliaire qui subsiste encore, sur la droite du grand chemin de Langres à Gray; elle a plus de deux pieds de diametre sur dix de hauteur, dont il y en a six d'enterrez & quatre hors de terre: voicy la vraye disposition des lignes & des mots gravez sur la face de la colonne qui regarde le grand chemin.

TI. CLAVD. DRVSI. F.	<i>Tiberius Claudius Drusi filius</i>
CÆSA. AVG. GER.	<i>Cæsar Augustus Germanicus,</i>
MANIC. TN. P. MAX.	<i>Tiberii nepos, Pontifex Ma-</i>
TRIB. POTEST. III. IMP. VI.	<i>ximus, Tribunicia potestate</i>
P.P. COS III. ET	<i>tertium, Imperator Sextum,</i>
DESIGN. III.	<i>Pater Patriæ, Consul tertium</i>
AND. M. P.XXII.	<i>& designatus quartum.</i>
	<i>Andomatu nomillia pass. XXII.</i>

Gruter qui rapporte cette Inscription, ne l'a pas seulement donnée pleine de fautes, mais il a voulu les justifier par des explications qui ne peuvent s'accorder avec l'histoire de l'Empereur Claude. Au lieu de *GERMANICUS*, surnom qui luy fut donné dès son bas âge, cet auteur lit *GERMANICI FRATER*, titre inutile, & qu'on ne trouve sur aucun monument de cet Empereur: à P. MAX. il substitue ces lettres NIXXX. qui ne font aucun sens; au lieu de TRIB. P. III. il a écrit IIII. au lieu d'IMP. VI. il lit P. M. III. comme si les anciens avoient

coutume de compter par années du Pontificat des Empereurs. Au lieu de COS. III. il met COS. IX. nombre auquel l'Empereur Claude n'est jamais parvenu, puisqu'il n'a été que quatre fois Consul, & que la désignation de son quatrième Consulat se trouve marquée sur la colonne.

Cet Empereur traversa deux fois les Gaules pour son expédition d'Angleterre, qui depuis le jour qu'il partit de Rome, jusqu'à celui qu'il y entra triomphant, ne dura que six mois; & Suetone remarque qu'il fit à pied le chemin de Marseille à Calais, à *Massilia Gessoriacum usque pedestri itinere confecto inde transmisit*. Comme il retournoit en conquérant, ce fut sans doute avec plus de pompe; & ce fut vraisemblablement une occasion de réparer dans les Gaules les routes militaires qu'Auguste y avoit établies, ou d'y adjoûter, pour la commodité des voyageurs, des colonnes milliaires qui marquoient la distance. Celle-cy ne fut pas la seule, il y en a deux autres qui subsistent encore, l'une entre Lyon & Vienne, & l'autre entre Nîmes & Montpellier, qui portent chacune le nom de cet Empereur, avec la même désignation de son quatrième Consulat, & le même nombre de sa puissance Tribunicienne.

In Claudio.

*Sueton. in Aug.
cap. 40.*

AND. est l'abréviation du mot *Andomatuno*, car *Andomatunum* est le nom que Ptolémée & tous les anciens Géographes donnent à la ville de Langres, Capitale des peuples de la Gaule Celtique, appelez *Lingones*. C'est de là que partoient beaucoup de grands chemins pavez, & construits en forme de levées; il reste encore des vestiges de ceux qui conduisoient aux villes de Lyon, de Toul & de Bezançon pour aller de celle-cy aux Alpes; & c'est sur la route de la dernière de ces Villes, marquée par une de ces levées qui coupe la Saone, que se trouve la colonne dont il s'agit, à six grandes lieues de Langres, ce qui revient aux vingt-deux mille pas dont la distance est exprimée.

Itiner. Antonin.

LA seconde Inscription est du nombre de celles que Gruter a rapportées. L'original n'en est plus à Langres, ce qui l'a rendue suspecte à M. de Valois, mais un peu trop légèrement, puisqu'outre la citation de Gruter à qui le Président Roussat,

II.

140 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
de Langres, en avoit envoyé la copie figurée, elle se trouve de
même dans les registres publics de son temps.

D. M.
MODERATO
LIBERTO
COLONIAE
LINGONVM

Notit. Gall. Ce que cette Inscription a de remarquable pour l'histoire des
Gaules, & pour celle de Langres en particulier, c'est qu'elle
nous apprend qu'il y a eu dans cette ville une Colonie Romaine.
M. de Valois juge qu'elle ne peut y avoir esté envoyée que
depuis l'Empereur M. Aurèle, parce que Ptolémée n'en a point
parlé; preuve purement négative, & d'autant plus foible, selon
M. Mahudel, que Ptolémée ne s'est pas toujours assujetti à
marquer le temps, ou même l'établissement des Colonies Ro-
maines dans les lieux dont il parloit. Le sçavant Columelle qui
a écrit sous l'Empire de Claude, portoit le nom de MODERA-
TUS, qui dans cette Inscription est donné à un affranchi.

III. LA pierre sur laquelle est gravée la troisième Inscription, fut
trouvée en 1673. & placée au-dessus d'une Fontaine qui est
hors des murs de la Ville. Il paroît qu'elle a esté originairement
enchâssée dans la muraille d'un temple d'Apollon, ou qu'elle a
servi de face à la partie antérieure du pied d'estal d'une statuë
de ce Dieu; mais ce que l'Inscription a de plus singulier, selon
M. Mahudel, c'est la qualité qui y est donnée à celuy qui a
accompli le vœu dont il y est fait mention.

APOLLINI IVLIA
BELLORIX
ABREX TVB
OGI. F. EX. VO
TO SVSCEPT
O

Le nom de Bellorix se fait connoître pour Celtique par sa
seule terminaison, qui adjouée à quelque nom propre Gaulois

que ce fût, ser voit dans cette ancienne Langue à marquer un homme puissant & accrédité. Tous les Gaulois dont les noms rapportez dans les Commentaires de César, se terminent de cette manière, estoient considérables dans leurs cantons.

Bellorix estoit donc chez les Langrois un homme d'autorité; M. Mahudel croit qu'il avoit esté un de leurs Rois, car il prétend que le mot *Abrex* marque qu'il avoit abdiqué la royauté, soit qu'elle fût annuelle & élective chez ces peuples comme parmi quelques autres des Gaules, soit qu'elle fût perpétuelle dans la personne de celui qu'on avoit élu; car si ce n'eût pas esté de son propre mouvement qu'il eût renoncé à cette dignité, mais qu'il l'eût quittée après l'expiration du terme, on auroit dit *EXREX*. Cependant toute cette prétention tomberoit, si on faisoit du mot *ABREX*, comme de quantité d'autres, un simple surnom indépendant de tous les sens qu'ils présentent; & on se le persuaderoit peut-estre d'autant plus volontiers, qu'on le trouve icy placé avant les mots de *TVBOGI Filius*, au lieu qu'il devroit naturellement estre mis après, s'il marquoit un titre acquis par l'abdication d'une couronne.

*De Bello Gall.
lib. 1.*

Au reste, quel que soit ce *JULIANUS BELLORIX ABREX*, qui s'acquie d'un vœu fait à Apollon, c'est à ce Dieu que les Gaulois s'adressoient pour estre guéris ou préservez des maladies: *habent opinionem Apollinem morbos pellere*, dit César dans ses Commentaires.

*De Bello Gall.
lib. 6.*

LA quatrième Inscription est au-dessous de deux bustes en bas relief, l'un d'un Mercure ayant des aîles à la tête, & l'autre d'une Fortune dont les cheveux sont tresséz & nouez par derrière, le tout sur une même pierre, qui de Langres où elle fut trouvée au commencement du dernier siècle, a esté transportée à Reims où elle est actuellement: son plus grand mérite consiste dans l'épithete qui y est donnée à la Fortune.

IV.

DEO MERCVRIO
ET FORT. VERTE.
C. ANTIVS. TITI. FI.
EX VOTO

Il y a une différence entre la manière dont M. Mahudel lit cette Inscription, & celle dont Gruter la rapporte; ce dernier a écrit POST. VERTE, épithete singulière mais sinistre, au lieu qu'en distinguant les lignes & les mots comme ils le sont réellement sur la pierre, on doit lire, ET FORT. VERTE, *ET FORTUNÆ VERTEnti*, espèce de synonyme de *REDUCI*; & ce sens est plus clairement marqué dans une autre Inscription où on lit *FORTUNÆ MELIORI*.

- V. LA cinquième Inscription découverte en 1642. dans les fondemens des anciens murs de la Ville, est une consécration que font de ce monument à Mercure surnommé *MOCCUS*, Lucius Masculus & Sedatia Blandula sa mere, pour l'accomplissement d'un vœu.

IN H. DD.
DEO MERCVRIO MOCCO
L. MASCL. MASCVLVS ET
SEDATIA BLANDVLA MATER
EX VOTO

De plusieurs sens qu'on peut donner aux lettres IN. H. DD. qui forment la première ligne, M. Mahudel préfère celui d'*Instituti hæredes dedicaverunt*, qui luy paroît plus usité & plus naturel que *in honorem*, ou *in horto dedicaverunt*.

- VI. LA sixième Inscription se trouve répétée sur différentes pierres, & n'est composée que de cinq lettres initiales.

D. M.
S. Q. D.

qui s'expliquent ordinairement par ces mots DIS MANIBVS SACRVM QVE DITI, & confirment ce que César dit de la vénération que les Gaulois avoient pour Pluton, dont ils croyoient tirer leur origine, & par rapport à laquelle ils comptoient par nuits, au lieu de compter par jours comme les autres peuples.

LA septième consiste en ces deux lignes,

VII.

QVINTVS. CASSIVS
CEN. MERCATVR

Le P. Vignier Jésuite, qui s'est appliqué à la recherche des antiquitez de cette Ville, & Gautherot qui en a fait une sorte d'histoire assez mal digérée, au lieu de *mercatur*, ont lû *vergatur*, ne prenant pas garde que l'V est le milieu d'une M, dont les deux jambages d'à côté sont un peu effacez. CEN. doit donc se lire icy par *Censor*, comme on le fait ordinairement dans les Inscriptions, ou par *Censitor*, qui est un mot employé par Ulpien, pour exprimer un Estimateur ou Priseur de marchandises.

Il suit de-là, suivant M. Mahudel, que ce *Quintus Cassius* dont le nom est purement Romain, & d'une des plus illustres familles Consulaires, s'estant trouvé à Langres, peut-estre du temps de la première Colonie, y auroit esté fait Intendant ou Inspecteur du commerce, charge qui, à la vérité, nous estoit inconnue sous le nom de CENSOR MERCATVRÆ, mais dont l'existence ne laisse pas d'avoir quelque fondement à Langres, qui estoit alors une Ville beaucoup plus commerçante qu'elle ne l'est à présent.

LA huitième Inscription que Gruter a rapportée le plus correctement, parce qu'elle estoit très conservée, nous apprend qu'il y a eu pendant très-long-temps à Langres un théâtre public, & par conséquent des spectacles réglez, comme dans les plus grandes Villes.

VIII.

ATTIA SACRATA
C. FIL. PROSCENIVM
VETVSTATE CORRVP TVM
DE SVO RESTITVIT.

Lorsqu'au commencement du dernier siècle, on travailloit, par ordre de Henri IV. aux fortifications de la Ville, on découvrit en creusant près d'une des Tours qui est à l'Orient, &

qu'on appelle la Tour de Saint Forgeul, les fondemens d'un grand édifice qu'on crut estre les restes de ce théâtre. L'exposition en estoit d'autant plus avantageuse pour les spectateurs, qu'ils s'y trouvoient à l'abri d'un vent de Nord qui est assez incommode à Langres.

IX. GRUTER, Reinesius & Gautherot ont tous donné la neuvième Inscription, mais si différemment, qu'on ne peut faire aucun fond sur leurs copies; celle du registre de l'Hôtel de Ville, au défaut de la pierre même qui n'est plus à Langres, paroît la plus correcte.

Q. SEDVLIVS FIL* * *filius.*

SEDLI MAJOR

DIS MARIS AC

* *Augusto.* AVG*. ARCVN.

STATVAS IDEM

M*. D. D.

* *munus, ou municeps
dedicavit.*

Gruter, au lieu de *DIS MARIS*, a écrit *DIS ILANIS*; qu'il prétend estre les Dieux de Troye. Reinesius, au lieu de *STATVAS* a mis *STATUAM*; Gautherot, au lieu de *IDEM*, a écrit *ALDEM*, on s'estonne qu'il n'ait pas plustost mis *ÆDEM*. Reinesius a mis *BASIDEM* pour expliquer l'M suivante par *marmoream*, ce qui conviendrait à sa leçon précédente de *statuam*, mais qui ne s'accorde pas avec ce qu'il dit, que M. Philibert de la Mare, qui luy avoit envoyé cette Inscription, luy avoit marqué qu'elle avoit servi de base à deux Statuës qui furent découvertes en même temps, & au même endroit.

Le sens de l'Inscription, telle qu'on la trouve dans les archives de Langres, est que Quintus Sedulius fils aîné d'un autre Sedulius, avoit dédié aux Dieux de la mer & à Auguste un arc & des statuës. Quoyque les arcs ayent esté des édifices; dont la structure avoit eu pour premier & unique objet la gloire des héros, qui ayant mérité les honneurs du triomphe, estoient censez devoir passer, ou avoir passé sous les portiques
formez

formez par les arcs, nous ne laissons pas de trouver dans des Inscriptions antiques, des exemples d'arcs dédiés aux Dieux ; pour leur donner des marques de vénération ; celle qui est auprès de la fontaine des eaux de Baden en Suisse, & que Gruter a publiée, porte que Tite fit élever en ce pays-là un de ces arcs aux Dieux Mars, Apollon & Minerve. Celui qui est désigné dans l'Inscription dont il s'agit, de même que les statues dont il y est parlé, sont dédiés aux Dieux de la mer & à Auguste.

L'M de la dernière ligne de l'Inscription, se peut expliquer par *Munus*, ou par *Municeps*, il y a des exemples de l'une & de l'autre de ces abréviations.

LA pierre sur laquelle se lit la dixième Inscription, est un fragment de corniche & de frize, déterré en 1673. dans un chemin-couvert des anciennes fortifications, d'où il fut transporté dans la maison de feu M. le Président d'Hemery, qu'occupent aujourd'hui les Carmes Deschauffez, où on le voit encore.

L'Inscription qui y est gravée, conserve la mémoire d'un ouvrage qu'un nommé *Augurius Catulinus Ursarius* avoit fait construire à Langres à ses dépens.

OPVS QVADRATARIVM

AVGVRIVS CATVLINVS

VR SAR. D. S. P*.

* de suo posuit.

OPVS QVADRATARIVM ne peut pas s'expliquer par ouvrage quarré, on luy auroit donné un nom plus précis, soit que c'eût esté une place publique quarrée, comme il y en avoit une à Rome appelée *quadrata*, soit que c'eût esté un marché ou une maison publique quarrée, comme on en voit encore une de ce nom à Nîmes ; dans tous ces cas, on auroit mis *quadratum*, au lieu de *quadratarium*. M. Mahudel croit que ; comme il y avoit plusieurs sortes d'ornemens d'architecture qualifiez du mot générique d'*opus*, comme *opus albarium*, *musivum*, *teffellatum*, *vermiculatum*, *opus quadratarium* en seroit un de ce genre.

Hist. Tome IX.

T

X.

La signification ordinaire de *quadratarius*, est un tailleur de pierre, un ouvrier qui équarrit de la pierre ou du marbre. Les *lapidæ* & *quadratarii* sont mis dans la même classe, *Loy première*, au code de *excusationibus artificum*, mais en fait de pierre ou de marbre quarré, il s'en tailloit pour beaucoup d'autres ouvrages que pour le corps solide des bâtimens; on en scioit de diverses couleurs, & l'on en formoit des quarez plus ou moins grands, dont on revêtoit les murs, & dont on embellissoit par compartimens les pavez des temples, & d'autres édifices publics & particuliers.

*Du Cange,
Gloss. med. Lat.
tinit,*

L'art de tailler & d'employer ainsi ces pierres, estoit un métier tout autre que celui d'équarrisseur ordinaire, & s'appelloit *ars quadrataria*. Ce terme est employé dans une légende très-ancienne des quatre Couronnez qui furent martyrisés sous Diocletien : *dum Diocletianus omnes metallicos congregaret, invenit Claudium, Castorium, Symphorianum & Nicostratum mirificos in ARTE QUADRATARIA*. Les ouvriers qui en faisoient profession s'appelloient *quadratarii*, & leur ouvrage *opus quadratarium*.

XI. LA onzième Inscription se voit encore sur une pierre enchâssée dans le parapet des murs de la ville, près de la porte appelée *Longe-porte*; c'est une espèce de Cenotaphe que Victoria femme de Victorin, & aïeule de Lucius Victorinus a consacré aux Dieux Manes de son petit-fils, après avoir renouvelé, suivant le vœu qu'elle en avoit fait, une retribution de bled au peuple ou aux soldats.

DIS MANIBVS

L. VICTORINI. VICTORIA

PIISSIMA VICTORINI

VXOR RINOVATO

ex voto.

E. V. FRUMENTO

Les personnes nommées dans cette Inscription, ont joué un grand rôle dans les Gaules du temps de l'Empereur Gallien,

& une partie de la scène s'est passée du côté de Langres, ou à Langres même: *Victoria* y a fait un long séjour, peut-être même que *Victorin* & elle en estoient originaires.

Cette Héroïne, que *Trebellius Pollio* compare à *Zénobie*, fut mere de *M. Aurèle Victorin*, que *Postume* appella à son secours contre *Gallien*, & qui resta seul maître de l'Empire des Gaules, après la défaite de *Postume* & de *Lollien*.

Victoria mérita le surnom de *Mater Castrorum*, & c'étoit autant par ses libéralitez que par son intelligence, qu'elle avoit gagné le cœur des soldats. *Treb. Poll. in Victoria,*

Ceux qui voudroient inférer de ces mots, *DIS MANIBVS Lucii VICTORINI*, que ce jeune Prince fut enterré à Langres, n'auroient pas fait attention aux circonstances que *Trebellius Pollio* rapporte de sa mort. Il dit que le pere & le fils ayant esté tuez presqu'en même temps à Cologne, leurs corps y furent inhumez sous une petite tombe de marbre, sur laquelle on mit cette Inscription.

HIC DUO VICTORINI TYRANNI SITI SUNT.

Après leur mort, *Victoria* conserva encore une telle autorité dans les Gaules, qu'elle paroissoit disposer à son gré de l'élection du successeur à l'Empire; ce fut elle qui détermina principalement celle de *Tetricus*, persuadée que la souveraine puissance devoit plustost résider dans la personne d'un homme que dans celle d'une femme, quoyque la monnoye que l'on frappoit à Trèves, & qui avoit le plus de cours dans les Gaules, fût toujours marquée à son coin.

La pierre sur laquelle se lit la douzième Inscription, a un pied cinq pouces de largeur, sur deux pieds sept pouces de hauteur; elle fut trouvée en 1642. dans les fondemens de la partie des anciens murs de la ville de Langres, du côté de l'Orient, derrière le Palais Episcopal, & elle a esté depuis enchâssée dans le parapet de ces mêmes murs, lorsqu'on les rétablit.

XII.

DIS MANI
BVS LIVLI
CHI
CRESCENS
IVLIORVM
DISP. FIL
ET
VLLINVS
CONTRASCIBA

Cette Épitaphe que Crescent le fils, Œconome de la maison des Jules, & Ullinus, Controlleur, ont consacrée aux Dieux Manes, & à la mémoire de Liulichius, nous apprend deux choses.

La première, que depuis la conquête des Gaules, la famille des Jules avoit de grands établissemens à Langres ou aux environs, & des maisons composées de toutes sortes d'Officiers, du nombre desquels estoient des Œconomes & des Controlleurs.

La seconde, que parmi les Officiers des grandes maisons des anciens, où il y avoit un œconome qu'ils appelloient *Dispensator*, il y avoit de plus un officier appelé *Contrascriba*, dont le nom jusqu'icy ne nous avoit esté connu ni par les Inscriptions, ni même par les estats de la maison des Empereurs, dans le dénombrement & la notice que Gutieres & Pancirolle nous ont donnée des charges qui la composoient.

De Officiis domus Augustæ.

La fonction de ce *Contrascriba*, si nous la rapportons à celle de l'ἀντιγραφὴς de Julius Pollux, estoit de recevoir les comptes de l'œconome, de les apostiller & de les corriger; fonction à laquelle répond celle de *revisor rationum* d'Isidore, & parmi nous celle de controlleur de la maison, de controlleur de la bouche, &c. officiers connus dans la basse latinité sous le nom de *contrarotulatores*, chargez de l'examen des rôles.



P.L.

SIEGE DE MARBRE ANTIQUE

Découvert à Rome en 1733.



Simonsen Sculp

OBSERVATIONS

SUR

DIVERS MONUMENTS SINGULIERS.

ARTICLE PREMIER.

Sur un Siège de Marbre antique découvert à Rome.

CE Siège de marbre antique, orné de plusieurs rangs de figures en bas relief, a deux palmes Romains de largeur, sur quatre de hauteur : il fut trouvé à Rome au mois de Mars 1732. à près de vingt pieds de profondeur, en creusant les fondations de la nouvelle Chapelle que le Pape faisoit construire dans un des côtes de S.^t Jean de Latran ; & aussi-tôt M. le Marquis Capponi, Grand Fourrier du Palais Apostolique, & l'un de nos Académiciens Honoraires-Etrangers, en envoya le dessein à M. de Boze pour le communiquer à l'Académie, & sçavoir ce qu'elle en penseroit.

1732.

*Le Palme Ro-
main est de huit
pouces & quel-
ques lignes.*

Au premier coup d'œil, on jugea que ce monument devoit estre du v.^e ou du vi.^e siècle de la République, temps où la Sculpture estoit encore grossière, & où le goût Etrusque, que les Romains avoient d'abord adopté, subsistoit encore à Rome.

On reconnoît ce goût dans la conformité du dessein des vases, des armes, des modes d'habillemens, de même que dans le contour & le peu de correction de dessein des figures d'hommes & d'animaux, qui font le sujet principal des bas reliefs, comparez avec les monuments du même genre, qui se découvrent encore tous les jours dans la Toscane.

D'ailleurs, la ressemblance qu'ont les figures de ces bas reliefs avec celles des personnages de l'ancienne Comédie, telle qu'elle estoit du temps de Térence, & tels qu'ils sont représentés d'après l'antique, dans les copies que nous en ont données l'Auteur du *Traité de Personis & Larvis*, & M.^{me} Dacier,

fera toujours rapporter l'époque de cette sculpture au temps qu'on luy assigne.

Quant à l'usage d'un siège aussi singulier que celui-là, c'est sa forme, sa destination à estre fixe & stable dans un même endroit, marquée par la solidité de la matière; c'est la beauté du marbre, & celle du travail pour le temps dont il est; enfin c'est le rapport des choses représentées, qui doivent indiquer la personne qui pouvoit avoir droit de s'y asseoir: car premièrement, ce ne pouvoit estre une chaire consacrée à aucune de ces Divinitez qui estoient représentées assises dans les temples, parce qu'outre que la figure se tailloit ordinairement avec le siège, & dans le même bloc de marbre, les bas reliefs intérieurs auroient esté impraticables, ou du moins d'autant plus inutiles, que le corps & le vêtement de la Divinité éternellement assise, les auroient toujours absolument cachez.

En second lieu, la difficulté de transporter une semblable chaire d'un lieu dans un autre, la dreté du marbre, les inégalitez du siège & du dossier, causées par l'élevation & les angles des reliefs, ne permettent pas de la regarder comme ayant servi à un usage de repos pour quelque particulier. Ce ne peut donc estre qu'une chaire de parade & de décoration pour quelque personne publique, comme estoient autrefois parmi nous ces chaires qui subsistent encore dans des Cours anciennes de Judicature, dans des Eglises, dans des Chapitres & sous des Cloîtres, pour servir certains jours seulement, aux Princes s'étant dans leurs tribunaux, à des Juges supérieurs, aux Evêques & aux Abbez.

Or la personne à qui, dans les temps de la République, un pareil siège convenoit par préférence, ou même par exclusion à tout autre, c'estoit sans doute le grand Pontife; & il est aussi aisé de trouver un rapport intime entre les différents sujets qui y sont représentez & les fonctions de ce premier Magistrat, que de démontrer que ces différents sujets ne peuvent former ensemble l'histoire particulière de quelqu'événement.

En prenant donc les bas reliefs par parties détachées, comme elles le sont réellement, & commençant par la plus apparente,

c'est-à-dire, par celle du milieu, tout annonce les fonctions & l'autorité du grand Pontife. C'est un autel sur lequel on voit un feu allumé, disposé pour un sacrifice, du genre de ceux où l'on immoloit un taureau. C'est l'arbre, qui marque les bois sacrés au fond desquels on sacrifioit ordinairement aux Dieux.

L'appareil d'un grand sacrifice est encore indiqué par le Victimaire qui amène le taureau, par le *Camille*, qui un fouet à la main droite, suit la victime pour la faire avancer, & tient de la gauche des fleurs pour la couronner; par deux autres Camilles, qui portent sur leurs épaules un vaisseau pour les ablutions, les lustrations & les aspersions: le dernier tient encore à la main le vase appelé *simpulum*, destiné aux libations; ils sont suivis d'une femme habillée en Vestale, portant sur sa tête une espèce de disque ou de corbeille plate qu'elle soutient de sa main gauche, & tenant de la droite le vase appelé *urceolus*, dont les usages sont si connus dans les sacrifices. Cette marche est terminée par deux hommes qui représentent l'assistance.

L'homme à cheval, qui du côté opposé arrive au sacrifice, paroît désigner le Consul ou le Général de l'armée Romaine, qui vient ou remercier les Dieux, ou implorer leur secours.

Tous ces actes de religion s'accomplissoient par le ministère du grand Pontife: alors c'étoit luy qui ordonnoit, & les Ediles n'avoient qu'en sousordre la disposition des festes publiques, qui accompagnoient les sacrifices solennels faits pour la gloire ou pour le salut de la République. Ainsi, le reste des figures gravées en bas relief sur le siège de marbre de ce premier Magistrat, exprime les chasses de l'amphithéâtre, les jeux du Cirque, les combats de Gladiateurs, &c.

Les deux hommes qui se prennent par les mains, sont des Lutteurs, qui commencent par essayer leurs forces, avant que de s'engager dans un combat réglé.

Celuy qui à l'opposite en a enlevé & renversé un autre sur une espèce de pied d'estal, paroît estre un athlète victorieux, qui attend le suffrage du peuple pour la vie ou pour la mort du vaincu; & le suffrage est pour la mort, si on en juge par l'attitude d'un troisième, qui semble porter un coup de lance à celuy

qui est renversé. Sans cette circonstance, on seroit tenté de croire qu'on a seulement voulu représenter un de ces jeunes gens, qui pour faire parade de leur force & de leur adresse, faisoient à l'improviste par le milieu du corps, des hommes extrêmement gros, & beaucoup plus robustes qu'eux en apparence, & les tenant ainsi enlevés, les donnoient en spectacle à toute l'assemblée.

Les deux autres athlètes qui portent un casque suspendu par les aigrettes, semblent aller prendre sur sa destination, l'ordre des Agonothètes vers qui ils s'avancent. Ces Agonothètes sont assis, c'est-à-dire, en fonction de Juges, & les javelots élevez devant eux, marquent tout à la fois leur autorité & le respect qui leur estoit dû.

La chasse représentée sur la bande du bas du dossier de la chaire, est encore une dépendance des jeux de l'amphithéâtre; c'est une chasse aux sangliers, attaquez de près avec la lance, & de loin avec les flèches.

Enfin, la marche d'une troupe de Cavalerie & d'Infanterie, marquée par le nombre de trois cavaliers & de quatre fantassins entremêlez, se rapporte de même au grand Pontife, qui s'intéressoit à la justice de la paix & de la guerre, qui donnoit la mission aux troupes, qui faisoit des vœux, & rendoit des actions de grace pour la prospérité des armes de la République.

Pour ce qui est du rinceau qui sert de couronnement au bas relief du bas & du haut de la chaire, il est de la pure fantaisie du Sculpteur, & n'a pas plus de rapport au sujet, que de ressemblance avec la nature; car ce n'est ni un sep de vigne, ni un lierre, plantes qui s'étendent & qui tracent, mais un composé irrégulier de l'un & de l'autre.

ARTICLE II.

Sur un BOUCLIER VOTIF, mis depuis peu au Cabinet du Roy.

ON donne particulièrement le nom de *Bouclier Votif* à ces sortes de Boucliers, qui par leur forme ou par leur grandeur, & plus

& plus encore par la richesse de leur matière, paroissent n'avoir jamais esté d'usage dans les combats, mais avoir uniquement esté faits dans l'intention de les offrir aux Dieux, & de les suspendre dans leurs Temples. L'histoire ancienne, les Inscriptions & les Médailles nous fournissent quantité d'exemples de ces sortes de consécration chez les Grecs & chez les Romains, dès les premiers temps de la République, & jusques sous les derniers Empereurs. On trouvera dans le Tome 1. des Mémoires de l'Académie, une Dissertation expresse sur les Boucliers Votifs; nous y renvoyons le lecteur, & nous n'en rappellerons icy que ce qui est absolument nécessaire à l'intelligence du sujet.

*Tom. 1. pag.
177. des Mé-
moires.*

Numa Pompilius ayant persuadé au peuple assemblé, qu'un Bouclier Ovale qu'il produisit, estoit tombé du Ciel, & que le salut de Rome y estoit attaché, il le consacra au Capitole, après l'avoir confondu avec onze autres tout semblables qu'il avoit fait faire exprès, pour déconcerter par un tel mélange les entreprises qu'on auroit pû former contre ce gage de la félicité publique. La superstition des Romains donna beaucoup d'étendue à ce premier acte de religion ou de politique : ainsi, après une victoire remportée sur les Carthaginois, on y déposa un bouclier d'argent du poids de cent trente-huit livres, qui se trouva parmi les dépouilles d'Asdrubal de Barca, un de leurs plus grands Capitaines; & Titus-Quintius y envoya, après la défaite de Philippe de Macédoine pere de Démétrius, dix boucliers d'argent & un d'or massif, qui faisoient partie du butin.

C'est précisément la richesse de ces offrandes, quelque nombreuses, quelque solides qu'elles fussent d'ailleurs, qui les a empêchées de parvenir jusqu'à nous. L'ignorance, l'avidité, le besoin, l'esprit d'économie, tout a concouru à faire disparaître ces précieux restes d'antiquité; on n'a pû se résoudre à laisser inutiles pendant plusieurs siècles, des masses considérables d'un métal, dont les portions les plus légères sont d'un si grand usage; & ce n'est que par un très-grand hazard, que l'on peut espérer de découvrir des monuments de cette espèce.

Ce hazard s'est présenté deux fois depuis environ un siècle,

Hist. Tome IX.

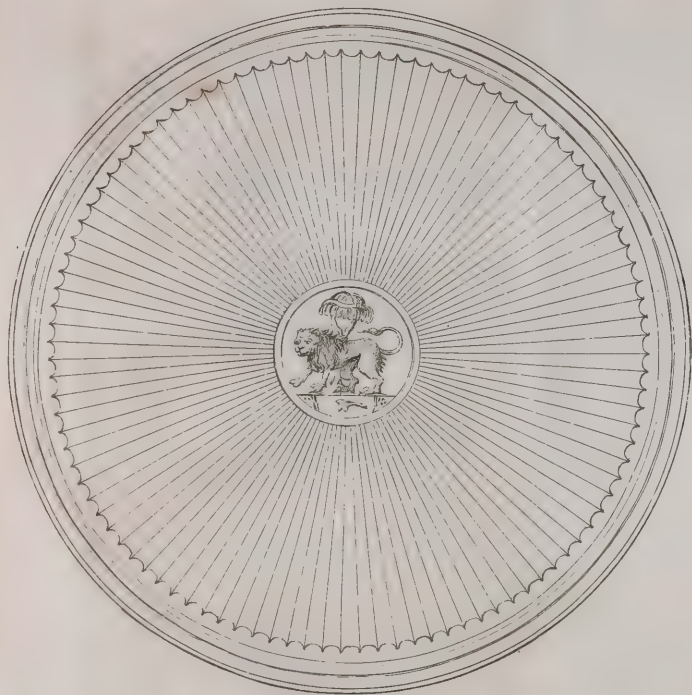
Y

154 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
& elles ont toutes deux tourné à l'enrichissement du cabinet
du Roy.

La première fut en 1656. que des pêcheurs d'auprès d'Avignon, trouvèrent dans le Rhône ce fameux Bouclier Votif, que M. Spon a fait graver dans ses Recherches d'Antiquité, & sur lequel est représentée une action mémorable de la continence du jeune Scipion, qui ne luy a pas fait moins d'honneur que toutes ses conquêtes. Quand il eut pris d'assaut Carthage la Neuve, on luy amena parmi les captives une jeune personne d'une beauté extraordinaire; & quoyqu'il fût extrêmement sensible à cette sorte de mérite, dès qu'il sçut qu'elle estoit promise en mariage à un Seigneur du pays qu'elle aimoit, il respecta les prémices de leur union, & n'usa des droits de la victoire, que pour joindre aux charmes, & à la dot de la Princesse, tout ce que ses parents avoient apporté pour le prix de sa rançon. Les peuples témoins d'une vertu si Romaine & si pure, la consacrèrent sur un Bouclier Votif, & Scipion ne put refuser ce monument de leur reconnoissance & de leur admiration, où la gloire même de Rome estoit intéressée. Il y a apparence qu'au retour de l'expédition, le bouclier de Scipion périt dans le passage du Rhône; mais ce qui est vray, c'est qu'il s'est plus sûrement conservé sous le sable du fleuve, qu'il ne l'auroit esté dans aucun des Temples auquel il pouvoit estre destiné.

Ce bouclier est d'argent pur, il est parfaitement rond, il a vingt-six pouces de diametre, & pèse quarante-deux marcs. Comme il estoit couvert d'un limon endurci, qui l'avoit rendu extrêmement noir, les pêcheurs qui le trouvèrent le crurent de fer; un orfèvre à qui ils le firent voir, les entretint dans cette erreur pour en tirer un meilleur parti, & en effet, ils le luy donnèrent pour peu de chose. L'orfèvre l'ayant nettoyé & poli, n'osa le produire en entier, il le coupa en quatre, & fit passer chaque morceau en différentes villes; celui qu'il envoya à Lyon, y fut porté à un curieux nommé M. Mey, qui fit revenir & souder les trois autres. Après la mort de M. Mey, le bouclier passa à son gendre fameux négociant de

1000
1000

BOUCLIER TOTIF D'ARGENT PUR.

Antique du Cabinet du ROY.

Ce Bouclier a 27 poulces de Diametre, et pèse 43 Marcs.

la même ville: mais, qui par la suite éprouva tant de disgrâces dans le commerce, que ce même bouclier, qu'on qualifioit alors de Médaillon, devint une de ses plus grandes ressources; il l'adressa au P. de la Chaize, qui le fit prendre au Roy, & jusqu'icy il avoit passé dans le cabinet de Sa Majesté pour une pièce unique.

En 1697.

Voilà l'histoire de la première découverte d'un Bouclier Votif, venons à la seconde, qui donne lieu à cet article.

En 1714, un fermier de la Terre du Passage en Dauphiné, Diocèse de Vienne, faisant ses labours au lever du Soleil, eut sa charruë accrochée par une grosse pierre, dont l'ébranlement rendit quelque son; il employa le reste de la journée à l'enlever, & en étant enfin venu à bout, il trouva dessous un grand bouclier d'argent, de vingt-sept pouces de diamètre, & du poids de quarante-trois marcs. M. Gallien de Chabons Seigneur du lieu, & Conseiller au Parlement de Grenoble, estoit heureusement alors au château du Passage; le fermier luy porta le soir même le bouclier, dont il fut si charmé, que sur le champ il luy donna quittance d'une année entière de sa ferme, luy recommandant seulement le secret de la découverte & de la récompense; ensuite il renferma précieusement ce bouclier, qu'il appelloit une *Table de Sacrifice*, dans une armoire de la Sacristie de sa Chapelle, & l'on n'en eut connoissance qu'après sa mort. Alors ses héritiers apprirent toute l'histoire par son livre de raison, où il avoit écrit que si jamais on se défaisoit de cette antiquité, il falloit que ce fût pour avoir en échange un fonds capable d'entretenir honnêtement un Chapelain au château du Passage: ils résolurent de suivre cette vûe; ils envoyèrent le bouclier, toujours appelé *Table de Sacrifice*, à M. de Boze, pour sçavoir s'il conviendrait au Cabinet du Roy, Sa Majesté l'agréa; Elle le fit payer le double de sa valeur intrinsèque, & il fut placé à côté de celui de Scipion.

Ce second Bouclier votif, qui est très-entier & très-conservé, est de la même forme, c'est-à-dire, exactement rond, à peu près de la même grandeur & du même poids que le précédent, mais il n'est pas à beaucoup près aussi chargé de figures &

d'ornements. On y a seulement représenté au centre, un lion sous un palmier, & au bas, dans une espèce d'Exergue, les membres épars de divers animaux, sur-tout de sangliers. De ce centre partent des rayons d'une cizelure simple & noble, qui s'élevant & s'élargissant dans une juste proportion, viennent aboutir à la circonférence de tout le bouclier, & forment en ce genre un très-agréable coup d'œil.

M. de Boze l'ayant fait voir à l'Académie, on ne balança pas à y reconnoître un ouvrage Carthaginois; le rapport de la gravûre de ce bouclier avec celle des médailles de Carthage, l'auroit seul indiqué, mais le lion & le palmier, symboles ordinaires de cette Ville fameuse, achevoient de le déterminer. De-là, les conjectures prenant leur essor, on alla jusqu'à soupçonner que le bouclier pourroit bien avoir appartenu à Annibal, & estre une offrande qu'il auroit faite après son passage du Rhône, à quelque Divinité des environs, comme à celle des Vocontiens, *DEA VOCONTIORUM*, si célèbre dans l'Histoire, & dont on trouve un si grand nombre de monuments en Dauphiné. On observa que son Temple estoit précisément dans le canton où la découverte s'estoit faite, & que; suivant l'ancienne tradition du pays, la terre *du Passage* avoit retenu ce nom, du passage d'Annibal avec son armée, lorsqu'il la menoit en Italie: on adjôta que si les Grecs & les Romains avoient coûtume d'offrir aux Dieux des Boucliers votifs pour leur demander des succès ou pour les en remercier; cet usage n'estoit pas moins ordinaire aux Carthaginois, comme on l'a déjà vû par l'exemple d'Asdrubal frere d'Annibal, dans les dépouilles de qui on trouva ce bouclier d'argent, du poids de cent trente-huit livres, qui fut mis au Capitole. On remarqua encore que si le lion estoit un des symboles de Carthage, il estoit devenu par excellence celui d'Annibal, à qui on en avoit donné le surnom, & qu'Amilcar son pere avoit coûtume de dire de ses enfants, que c'estoient des lions qu'il nourrissoit pour la destruction de Rome & de ses Alliez. Enfin, il parut très-singulier que deux monuments de cette espèce, si rares aujourd'huy, que ce sont les deux seuls que l'on connoisse, deux

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 157
monuments faits l'un en Afrique, l'autre en Espagne, l'un pour le plus redoutable des Carthaginois, l'autre pour le vainqueur de Carthage, se fussent comme rassemblez dans un même canton des Gaules si éloigné, y eussent esté retrouvez au bout de près de deux mille ans, & eussent passé dans un des Cabinets du monde le plus digne de les posséder, & le plus propre à les conserver.

A R T I C L E III.

Sur quelques Médailles Grecques, Latines & Phéniciennes, & en particulier sur l'E'tymologie du nom de Malte.

AU commencement de l'année 1731. M. de Boze communiqua à l'Académie les desseins de plusieurs Médailles Grecques, Latines & Phéniciennes, qui luy avoient esté envoyées de Province avec un Mémoire sommaire & très-sensé pour leur explication: elles sont toutes de bronze, mais de différent volume.

Les deux premières, & en même temps les deux plus grandes de ces Médailles, sont de l'ancienne *COSSTURA*, qu'on appelle aujourd'huy *la Pantalerie*, petite Isle de la mer d'Afrique, située entre la Sicile & la côte du Royaume de Tunis.

marquées A.

L'auteur observoit judicieusement que la comparaison de ces deux Médailles, dont les types sont tout semblables, & dont nous donnons à nostre tour la gravûre, prouvøit à n'en pouvoir douter,

1.^o Que les caractères Puniques de l'une répondoient aux caractères Latins de l'autre, n'y ayant que cette seule différence entr'elles.

2.^o Que la première de ces Médailles ou monnoyes, avoit esté frappée par les habitants de l'Isle, lorsqu'elle estoit soumise aux Carthaginois; & la seconde, après que les Romains eurent renversé Carthage.

3.^o Que les Grecs, qui ne connurent cette Isle que longtemps après les Phéniciens, & qui peut-estre ne la connurent que par eux, luy continuèrent vraysemblablement, & par une

espèce de nécessité, le même nom qu'ils luy avoient donné; qu'ainsi ils la nommèrent *Κόσσυρα*, & que les Romains qui succédèrent aux uns & aux autres, l'appellèrent *COSSURA*, comme les Barbaresques du voisinage l'appellent encore aujourd'hui *KOSRA*.

De ces observations, l'auteur concluait qu'en comparant les caractères inconnus de la première de ces deux Médailles avec les caractères Latins de la seconde, il falloit nécessairement y trouver le même nom; & que prenant ainsi les caractères inconnus de la droite à la gauche, suivant l'usage des Langues Orientales, le premier devoit estre, au moins en équivalent, un K, le second un O, le troisième une S, & les deux derniers des R R, auxquelles supposant une voyelle finale, suivant l'usage des mêmes Langues, on formoit le nom primitif de *KOSRRA*.

Les Médailles que nous donnons à la suite de celles de *COSSURA*, ont toutes esté frappées par les habitants de l'isle *marquées B.* de Malte, en différents temps, & sous différentes dominations, comme le prouve la différence des caractères dont elles sont chargées, Phéniciens d'abord, ensuite Grecs, enfin Latins; & l'auteur en tiroit les mêmes conséquences que nous avons déjà exposées en parlant des Médailles de *COSSURA*; mais voici ce qu'il adjoûtoit de particulier pour y trouver de même l'ancien nom de Malte, & pour en déterminer la signification. Il prétendoit que les trois caractères Phéniciens gravez sur quelques-unes de ces Médailles, estoient un K, & les suivants deux R R, auxquelles suppléant les voyelles E & A, on avoit le mot *KERRA*. Voulant ensuite donner à ce nom Punique, une signification d'autant plus raisonnable, qu'elle se rapporteroit davantage à l'Hébreu, dont on sçait que les Phéniciens avoient emprunté une bonne partie de leurs mots & de leurs caractères, il supposoit avec assez de vraisemblance, que les Phéniciens, qui les premiers avoient abordé à Malte, l'ayant trouvée déserte, ou n'entendant point le langage de ceux qui l'habitoient, l'avoient de leur chef nommée *KERRA*, par la même raison qui engage tous les jours les Navigateurs à donner aux pays

inconnus qu'ils découvrent, des nonis qui répondent à la première idée qu'ils s'en forment : c'est ainsi, poursuivoit-il, que dans le xv.^e siècle les Portugais appellèrent *MADERE*, cette Isle de la mer Atlantique qu'ils trouvèrent toute couverte de bois. Il se pourroit bien faire que par une raison toute contraire, les Phéniciens à qui l'Isle de Malte ne s'estoit présentée que comme un rocher aride & tout pelé, luy eussent donné en leur langue le nom de K E R R A, comme qui diroit en Italien *la Calva*; car suivant l'analogie & les rapports que tous les sçavants admettent entre l'Hébreu & le Phénicien, כרר *Keréach* dans la Langue Sainte est synonyme de *Calvus*.

Après avoir loué l'application & la sagacité de l'auteur, on examina de plus près les caractères Phéniciens qui se trouvent sur ces anciennes Médailles de l'Isle de Malte, & on fut d'autant plus curieux de s'en aider pour y trouver son nom primitif, que quoyque l'étymologie du nom de Malte paroisse fort aisée à trouver, cependant il semble que personne ne l'ait encore donnée au juste. Bochart avoit fait la même remarque; *Melita unde dicatur nondum indicavit quisquam, licet res videatur esse obvia*. Mais lorsque l'on fait réflexion qu'il en donne luy-même trois, & que de ces trois il y en a deux qui sont également appuyées, & sur-tout lorsque l'on vient à examiner les Médailles de Malte, que l'on nous présente avec le *Μελιτάνων* & les trois lettres Puniques ou Hébraïques כרר, la chose paroît encore indécise. Que *Malte*, en Grec *Μελίτη*, ait esté ainsi appelée du nom d'une Nymphé chérie d'Hercule & mere d'Hyllus, Bochart a raison de rejeter ces sortes de fables trop ordinaires aux Grecs; mais qu'elle ait pris son nom de מלח *malath* מלח *melath*, se réfugier, parce que, selon Diodore, c'estoit une Colonie de Phéniciens qui la regardoient comme un refuge, & s'y réfugioient en effet très-souvent, κατὰφύγην εἶχον ἀλιμενίῳ, rien de plus vraysemblable; cependant Bochart en rapporte une seconde étymologie à laquelle il se rend, qui est que מלח *Meleth* est *camentum ex arena*, que *Malta* signifie la même chose dans Plin, dans Palladius, dans le vieil Interprète de Juvenal, &c. & qu'enfin Diodore nous apprend

Lib. 5.

Jerem. 45. 9.

L. 36. c. 26.

Lib. 5.

qu'à *Malta* toutes les maisons estoient incrustées de ce ciment. Il se peut fort bien que ceux qui ont donné à Malte le nom de *Μελίτη*, n'ayent pensé ni au réfuge, ni au ciment qui dans la suite a esté tiré de l'isle de Malte; car qui devinera au juste les vûes de ses premiers habitants, ou de ceux qui luy ont donné le nom de Malte? Retenons donc seulement que Malte est une Colonie des Carthaginois ou Phéniciens, voilà un fait très attesté: ce qui augmente icy la difficulté, c'est le nombre des Médailles de cette Isle, avec l'Inscription en lettres Grecques, en lettres Hébraïques ou Puniqes.

M. Fourmont l'ainé s'estant chargé d'en rendre bon compte dès la séance suivante, le fit ainsi. Ces Médailles, dit-il, doivent avoir esté frappées avant les guerres des Romains avec les Carthaginois, & lorsque les Grecs & les Carthaginois se disputoient le gouvernement de ces Isles. Alors les habitants de Malte n'estant pas en état de se défendre, ne sçavoient à qui se donner, & probablement ils tâchoient de conserver leur liberté dans l'intérieur de l'Isle, & leur commerce au dehors avec les uns & les autres; sans doute que par politique ils mettoient ou laissoient sur leur monnoye les deux Inscriptions en même temps, *Μελιτῶν* en lettres grecques, & le mot inconnu qu'il s'agit de déterminer.

Dans le Mémoire présenté à l'Académie, on prétend que la première lettre du mot est un *Quof*, & les deux autres deux *Resch*; d'où l'on conclut qu'il y a *Kerra*, & qu'il vient de l'Hebreu קרח *calvum esse*, parce qu'apparemment l'isle de Malte, lorsqu'elle fut trouvée, estoit sans arbres, & paroissoit un rocher aride & tout pelé.

Il y a là, selon M. Fourmont, bien des fautes grammaticales. 1.^o En supposant, avec l'auteur du Mémoire, que la première lettre fût un *Quof*, il n'est pas évident que les deux autres soient deux *Resch*, & au contraire on ne les prendra jamais que pour deux *Lamed*, les yeux le décident trop positivement.

2.^o Quand ce seroit deux *Resch*, comment pourroit-on tirer ce mot de l'Hebreu קרח *calvum esse*? qu'est devenu le *cheth* de קר? de plus, si l'on croit qu'il a esté obmis, ne sçait-on

ſçait-on pas que les Phéniciens & les Hébreux ne doubloient jamais le *Reſch*, & que quand même ils les auroient doublez, comme les Arabes, c'eſt une regle de tous ces peuples de retrancher le premier.

3.^o Ce que l'on pourroit dire de plus favorable à ce ſyſtème, c'eſt que ſans s'arreſter à קרה *calvum eſſe*, on peut tirer le *Kerra* de קרר *quarar*, qui entr'autres ſignifications, a celle de *quies*, & reviendroit par-là au κατὰφύγη, la première étymologie de Bochart.

Mais tout cela eſt peu vrayſemblable, parce qu'on demandera touſjours, pourquoy d'un côté, le Grec Μελιτῶν, & de l'autre, le terme que l'on ſuppoſe inconnu.

Les réflexions particulières de M. Fourmont ſont à cet égard, 1.^o Que le terme Hébreu ou Phénicien doit répondre à celui de Μελιτῶν; le bon ſens le dicte, & l'auteur du Mémoire en convient; il faut donc que ce ſoit le nom Phénicien des Maltois, mais un nom, qui par les lettres caractéřiſtiques, autant que par la prononciation, réponde le plus qu'il eſt poſſible à celui que les Grecs & les Latins luy ont ſubſtitué.

2.^o Que ce nom ne vient ni de מלט מלט *Refugium refugere*, ni de מלט *meleth maltha* ou *cæmentum*, car de ce que Malte a pû eſtre un réfuge pour les vaiſſeaux des Carthaginois, ce n'eſt pas une conſéquence que l'Iſle en ait pris ſon nom, puisſque cela peut luy avoir eſté commun avec beaucoup d'autres. De même, il ne nie point que les noms des lieux ne leur ayent quelquefois eſté donnez à l'occaſion de quelque qualité naturelle qui les diſtingue des autres; mais il eſt clair, adjoûte-t-il, que celui de מלט *meleth*, n'eſt que de conjecture; ſur quoy il obſerve, que les noms de qualitez ou propriétez intérieures, comme l'avantage de tirer du ciment, en ſuppoſent d'autres plus anciens, & qui ſont communément donnez à la première vûe d'une Iſle, & que puisſque les Médailles propoſées ſont véritables, au jugement des connoiſſeurs; elles doivent marquer le nom que les habitants de Malte donneroient eux-mêmes à leur Iſle, d'autant plus que M. Fourmont le trouve dans le mot Phénicien qui y eſt gravé.

3.^o Que le nom grec *Μελίτων* nous avertit que les trois lettres Puniques sont seulement trois initiales & caractéristiques du terme Phénicien מלליוס *Melaliens* ou *Malthois*, & prouve que la véritable étymologie n'étoit pas encore connuë. La voycy donc, telle que M. Fourmont la donne par la simple explication de ces trois lettres.

Premièrement, les deux dernières sont deux *lamed*, on n'en peut pas douter à l'inspection.

En second lieu, la première est un *mem*; dans tous les manuscrits vulgaires, sur-tout ceux qui nous viennent de l'Afrique, la figure du *mem* s'est toujours faite d'une façon fort approchante de celle du Φ grec. Dans un des manuscrits d'Alphrag qui est à la Bibliothèque du Roy, dans le manuscrit de la Grammaire de Juda-Hug qui est à l'Oratoire, & dont il aida luy-même autrefois le P. le Long à déchiffrer l'alphabet pour la liste des Grammairiens Hébreux; dans M. Simon, on trouve par-tout de ces *mem*, tout semblables au *quof*: c'est donc un fait certain, que la première lettre de ce mot Phénicien, est un *mem*, comme elle ne peut véritablement estre autre chose, si l'on admet que ce terme correspond au *Μελίτων*. Ces trois lettres מלל sont donc les trois initiales & caractéristiques de מלליוס, & si cela est, le nom original & primitif de l'Isle de Malte est מללית *mallit* ou le *phatah* prononcé vers l'*é mellit*, d'où il est clair que les Grecs en négligeant la double *l*, λλ, ont formé leur *Μελίτη*; mais que signifie מללית *mellit*? *circumcisa* de l'Hébreu מלל, de même que מול *moul circumcidere, cadere herbam excindere, folia excidere*, qui est un terme fort usité dans l'écriture.

Or, l'isle de Malte a eu ce nom de מללית *melalit, mallit*, pour deux raisons, ou parce qu'elle se trouvoit nue & sans arbres, propre seulement à certains grains qu'elle produit en abondance, comme le millet, le bled de Turquie, &c. ou, ce qui est l'opinion de M. Fourmont, parce qu'estant une espèce de rocher escarpé, les Phéniciens à la première vûe, l'appellèrent מללית *malleth circumcisa*, terme aussi commun chez eux, que l'idée de la circoncision dans toute la Phénicie.

Quoy qu'il en soit, la lecture des trois lettres Phéniciennes sur ces médailles de Malte est juste, & le patronymique מלליט *mellit*, tiré de מללי *melali*, dont les trois initiales sont sur ces médailles, est selon toutes les regles grammaticales.

A R T I C L E I V.

*Sur une Médaille d'Antoine & de Cléopatre, rapportée
dans les Commentaires historiques de Tristan.*

UNE épithète singulière donnée à Cléopatre sur une Médaille, où elle est représentée au revers de Marc-Antoine, ayant engagé M. le Président Bouhier à consulter M. de Boze, celuy-cy crut devoir communiquer à l'Académie les difficultés de ce sçavant Magistrat, avec la réponse qu'il se proposoit d'y faire; & cet article a paru mériter une place dans l'Histoire littéraire. Voicy comment s'explique M. le Président Bouhier.

« Permettez-moy, Monsieur, de recourir à vous au sujet « d'une Médaille de Marc-Antoine & de Cléopatre, sur laquelle « s'est exercé autrefois Tristan en ses Commentaires historiques, « *Tom. I. pag. 57.* C'est par rapport au titre d'ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑΣ qui s'y trouve adjouté au nom de Cléopatre, & qui assurément n'est pas aisé à expliquer. *Occo, pag. 30.* de son Recueil de l'édition de 1600. a rapporté cette Médaille de la même manière, & peu après, une seconde presque conforme, en cette sorte: ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑ. « Scaliger en ses Notes sur Eusébe, *pag. 267. édit. de 1706.* « paroît avoir eu ces Médailles en vûe, quand il a dit, *Cleopatra, quæ cognominata est Ægyptiacè Ο'σανωτήρια.* Jusques-là il n'y « avoit eu aucun doute parmi les Antiquaires, sur la manière de lire cette Légende; mais M. Spanheim, en son excellent Traité « de *Usu & præst. Numism. pagg. 418. 419. Tom. I.* de l'édition « de Londres, a prétendu que jusqu'à présent on s'estoit trompé « dans la lecture de la Médaille de Tristan, & qu'il y avoit ΘΕΑΣ ΝΕΩΤΕΡΑΣ, comme on pouvoit s'en convaincre par l'inspection de la Médaille même, qui est aujourd'huy au Cabinet «

» du Roy, ce qu'il avance sur la foy de feu M. Vaillant, en son
 » histoire des Ptolémées. Or, il me paroît bien extraordinaire
 » que ce dernier ait eu de meilleurs yeux que tant de sçavants
 » Antiquaires qui ont eu cette Médaille entre les mains, & qui
 » estoient intéressés à y regarder de près, par la difficulté qu'ils
 » trouvoient en l'explication de cette Médaille: cela me surprend
 » d'autant plus, que je vois une différence bien grande entre ces
 » deux manières de lire, & qu'il ne paroît pas naturel qu'on s'y
 » soit si long-temps trompé. De plus, M. Vaillant, suivant que
 » j'en juge par le rapport de M. Spanheim, ne parle que d'une
 » Médaille, & Occo en rapporte deux, qui concourent à con-
 » firmer l'ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑ: ainsi, quand l'une tomberoit,
 » l'autre subsisteroit toujours. Vous seul, Monsieur, pouvez
 » dissiper mes doutes, soit par vos propres lumières, soit par un
 » nouvel examen de ces Médailles, si elles se trouvent chez le
 » Roy. Par ce moyen vous nous fixerez sur la véritable manière
 » de les lire, & peut-estre qu'en les considérant avec de meilleurs
 » yeux que tous les autres, vous y découvrirez des choses qui leur
 » auront échapé. Quoy qu'il en soit, je suis toujours charmé, &c.

La réponse de M. de Boze contient en substance :

Qu'Occo, Scaliger & Tristan, ne sont pas les seuls qui
 citent ou qui rapportent la Médaille de Cléopatre dont
 l'Inscription ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΟΣΣΑΝ
 ΣΩΤΗΡΑΣ, fait une si juste peine à M. le Président Bouhier,
 que Goltzius l'avoit donnée avant eux, & que Nonnius son
 commentateur en avoit aussi fait mention; mais que Goltzius,
 Nonnius, Occo, Scaliger & Tristan ne doivent estre comptez
 à cet égard que comme un seul & même témoignage, & comme
 un témoignage très-suspect.

Goltzius, plus habile graveur que bon antiquaire, dessinoit
 tout ce qu'on luy présentoit, & en grossissoit indifféremment
 ses recueils. De son temps, on ne faisoit qu'ébaucher l'étude des
 Médailles antiques; on n'avoit pas encore acquis l'habitude d'y
 ressusciter, en quelque sorte, les caractères les plus éteints, ni
 de restituer des légendes entières sur les plus petits fragments,
 par la comparaison d'une infinité d'autres plus nettes & mieux.

conservées: il les mettoit donc telles qu'elles luy paroissent au premier coup d'œil, ou telles qu'on l'assuroit qu'elles estoient. De plus, comme ce ne fut aussi que de son temps, que d'habiles graveurs commencèrent à faire ces faux coins, dont aujourd'huy les nouveaux curieux sont encore souvent la dupe, il leur a donné une confiance aveugle, comme on l'a remarqué en vingt occasions essentielles. Nonnius, qui ne se connoissoit point du tout au métal, c'est-à-dire, qui ne s'estoit point appliqué à distinguer l'antique du moderne, & les différentes espèces de faux contre lesquelles on doit toujours estre en garde, s'est contenté d'illustrer les desseins de Goltzius d'un sçavant commentaire, & plus il trouvoit dans ces desseins de bizarrerie ou de singularitez, plus il estoit charmé d'y mesurer la fécondité de son imagination. Pour Scaliger, il tiroit parti de tout ce qu'il trouvoit cité, le supposant bon & bien lû. Occo inscrivoit dans son catalogue, & sans aucun examen, tout ce qu'il voyoit gravé ou cité; & quant à Tristan, qui avoit à la vérité quelque connoissance de l'antique, mais qui en avoit cependant beaucoup moins que de demangeaison de débiter à ce sujet tous les traits d'une érudition boursoufflée, il faut dans les Médailles qu'il rapporte, faire une grande différence entre celles qu'il dit avoir vûes & examinées par luy-même, & celles qu'il emprunte, pour ainsi dire, des auteurs qui l'avoient précédé; & c'est dans cette dernière classe qu'on doit placer sa Médaille de Cléopatre ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑΣ. Il n'en détermine ni la grandeur ni le métal, il ne dit point qu'il l'ait vûe, il ne dit pas même d'où il l'a tirée, on entrevoit seulement qu'Occo & Nonnius sont ses garants: mais, à en juger par le seul goût de la gravûre qu'il a mise à la tête de cet article, & qu'on a rapportée icy tout exprès, * on voit que c'est un de ces coins modernes, dont il reste encore dans le monde des copies sans nombre, qui ne font plus illusion à personne. Quelquefois ces faux coins ont esté faits d'après l'antique, mais le plus souvent les faussaires n'estoient pas assez habiles pour en bien déchiffrer les Inscriptions, & ne cherchant qu'à les rendre plus lisibles dans leur ouvrage, ils gravoient fort distinctement

* Voyez la
Planche de la
pag. 157. mar-
quée C.

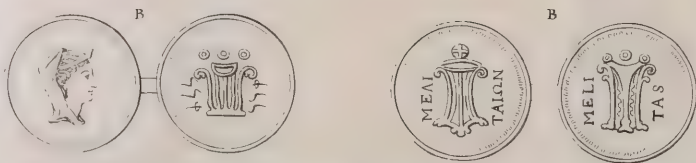
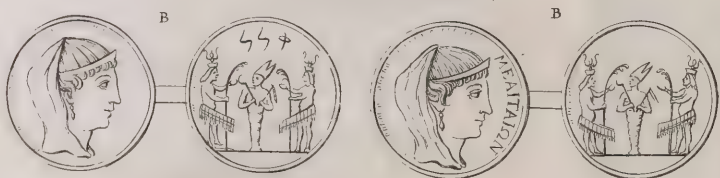
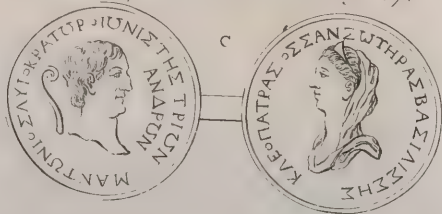
dans l'un, ce qui n'étoit point du tout dans l'autre; quelquefois aussi, pour rendre leur nouvelle production plus recherchée, ils y mettoient de leur chef des choses singulières qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes. Enfin, tout ce que l'on a dit pour justifier l'épithète ΟΣΣΑΝ, est si peu fondé, si malheureusement imaginé, qu'en supposant un moment qu'il se trouvât une Médaille de Cléopatre indubitablement antique & bien nette, avec l'inscription que Tristan rapporte & s'efforce d'expliquer, il faudroit sans difficulté l'attribuer à l'ignorance ou à la méprise de quelque Monetaire Latin de la suite d'Antoine, qui gravant nécessairement à rebours sur son coin, une Inscription en langue Grecque, qu'il entendoit peu, y auroit mis ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑΣ pour ΘΕΑΣ ΝΕΩΤΕΡΑΣ, ou si vous voulez, pour ΘΕΑΣ Νεωτέρας ΣΩΤΗΡΑΣ; car indépendamment de ce que le mot ΟΣΣΑΝ n'est point un mot grec, & que supposé encore qu'il le fût, il ne formeroit aucune construction, aucun sens raisonnable, entre les génitifs, au milieu desquels il est placé; il est bon d'observer premièrement, que l'Inscription ordinaire ΘΕΑΣ ΝΕΩΤΕΡΑΣ ou ΘΕΑΣ Ν ΣΩΤΕΡΑΣ, est précisément du même nombre de lettres que le prétendu ΟΣΣΑΝ ΣΩΤΗΡΑΣ; & en second lieu, que ce qui a d'abord occasionné la méprise, c'est que sur les Médailles antiques de ces temps-là, le Θ n'est point distingué du simple O par la ligne transversale, que le Σ & l'E s'y représentent de même, le plus souvent ainsi L. & que cela est si commun, si connu, qu'on ne s'avise pas seulement d'en faire la remarque.

Il ne reste plus qu'à rendre compte des Médailles de Cléopatre qui sont au cabinet du Roy. Il y en a douze bien comptées, de différentes grandeurs & de différents métaux, c'est-à-dire, d'argent & de bronze, car on n'en connoît point en or; & de ces douze, il n'y en a que deux qui ajoutent quelque épithète au nom de Cléopatre, & à son titre de Reine. Elles sont toutes deux très-lisibles, & ne forment aucune difficulté à des yeux un peu exercez. La première, est un Médaillon d'argent; on y lit tout au long l'Inscription suivante sans aucun abrégé,

MÉDAILLES DE COSSURA



MÉDAILLES DE MALTE

MÉDAILLES D'ANTOINE ET DE CLÉOPÂTRE
découvertes par Tristram Tom. I Pag. 57.

autour de la tête de Cléopatre ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, & cette tête de Cléopatre est coëffée en cheveux, soutenus par le simple bandeau royal, & nullement voilée, comme celle de Tristan; sur quoy il faut encore observer, qu'il n'y en a aucune dans aucun cabinet qui soit ainsi voilée, telles que le sont communément les Arsinoë & les Bérénices, d'après lesquelles la Médaille rapportée par Tristan, pourroit bien avoir esté copiée. La seconde Médaille de Cléopatre, est de petit bronze; la tête de la Princesse est toute semblable à celle du Médaillon d'argent, mais elle est sans Inscription, & on lit autour de la tête d'Antoine ces mots ΑΤΤΟΚΡΑΤΩΡ. ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, qui se rapportent également aux deux têtes représentées au revers l'une de l'autre.

ARTICLE V.

Sur une Inscription Grecque envoyée de Malte.

AU mois de Décembre 1733. on envoya à M. le Cardinal de Polignac, Président de l'Académie, le dessein de plusieurs Monuments antiques, trouvez depuis peu dans l'isle de Malte, & S. E. les communiqua à la première Assemblée.

Le plus remarquable de ces monuments, estoit un vase d'une forme singulière, terminé en pointe, orné de feuillages; & ayant au-dessous une inscription Phénicienne de quatre lignes: nous en parlerons probablement plus au long dans quelqu'un des Volumes suivans, car M. l'Abbé Fourmont, qui estoit ce jour-là à l'Académie, en ayant examiné les caractères avec attention, promit de les expliquer, & adjoûta que par la seule comparaison qu'il en faisoit en luy-même, avec les caractères Hébreux auxquels ils répondent, il entrevoyoit déjà qu'il s'y agissoit d'une pêche de Corail entreprise par les Tyriens, & dans laquelle ayant esté troublez par les Lydiens, ils avoient remporté sur eux un avantage considérable, suivi d'une pêche heureuse & tranquille.

A la suite de cette inscription Phénicienne, estoit une inscription Grecque, qui est celle dont il s'agit aujourd'huy; & voicy comment elle est disposée dans l'original.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ
ΑΠΙΟΝΟΙ ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ
ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

Les difficultez qui se présentèrent d'abord dans l'explication de la première ligne, quelque simple qu'elle paroisse, empêchoient de trouver dans la seconde aucun sens raisonnable; & ces difficultez sembloient augmenter à mesure qu'on vouloit les approfondir.

Quel que soit, disoit-on, le siècle où cette inscription a esté faite, il doit répondre au temps de la République Romaine, ou à celui des Empereurs; la forme des caractères ne permet pas de remonter au-delà. Du temps de la République, nous ne connoissons que la seule famille des *Jules* qui ait porté le surnom de *César*; surnom si particulier, que quelque communs que soient souvent les plus bizarres d'entr'eux, on ne le trouve cependant dans aucun monument de familles Grecques ou Romaines, donné à d'autres qu'à celle des Jules.

Si l'Inscription est du temps des Empereurs Romains, du temps que le nom de *César* estoit pour eux un titre de puissance & de dignité, & le terme général dont on se servoit pour annoncer l'une & l'autre; il n'y a dans toute la suite de ces Césars ou Empereurs Romains, aucun *Dionysius*, ni aucun de ces mêmes Empereurs à qui nous sçachions que les Grecs ayent donné le surnom de ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ. D'ailleurs, les surnoms, quelqu'honorables, quelque fondez qu'ils fussent, ne faisoient point disparoître le véritable nom, & ce n'est pas le propre de l'estime ou de la reconnoissance d'en laisser l'objet inconnu; il n'y avoit que les cas où par un raffinement de délicatesse, les peuples voulant paroître rendre à leurs Souverains un culte suprême, les représentoient sous la figure, le nom & les attributs des Divinitez mêmes; mais ce cas n'a point d'application
à l'espèce

à l'espèce présente, où il s'agit d'un simple fait, d'une simple Inscription, où ce *DIONYSIUS CESAR*, loin d'être l'objet d'aucun culte, est au contraire celui qui rend un hommage ou des actions de grâces à Hercule surnommé *ARCHEGETES*.

Toutes ces difficultez s'évanouirent à la première proposition que quelqu'un fit de passer plus avant, & d'examiner si le nouvel embarras qu'on trouvoit dans le sens de la seconde ligne, n'influoit point sur la première, & n'étoit point occasionné dans l'une & dans l'autre, par la confusion des lettres, le dérangement ou la transposition de quelques mots. Aussi-tôt, d'un consentement unanime, & presque au même instant, chacun lut ainsi l'Inscription de suite :

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΟΝ ΟΙ ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΣ
ΤΥΡΙΟΙ ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ.

*DIONYSIUS ET SERAPIO SERAPIONIS
FILII TYRII HERCULI DUCI.*

Ce n'est pas toujours rendre aux gens de Lettres, un service aussi léger qu'on se l'imagineroit bien, que de leur mettre ainsi sous les yeux ces bagatelles impatientantes*, capables de rebuter les meilleurs esprits, capables de leur en imposer; & ce qui est pis encore, de les piquer quelquefois, au point de vouloir établir sur de si foibles fondements, les édifices ruineux d'une érudition immense.

Quoy qu'il en soit, après la lecture de cette Inscription, dont le sens n'avoit plus rien d'obscur ou d'équivoque, on se contenta d'observer qu'il n'étoit pas étonnant qu'Hercule, la principale Divinité de Tyr, y eût par excellence le surnom d'ΑΡΧΗΓΕΤΗΣ, *DUX*, *PRINCEPS*, mais qu'il étoit singulier qu'aucun historien n'en eût parlé, & que ce fût le premier des monuments de ce Héros, de ce demi-Dieu, que l'on eût

* Voyez les Mém. de l'Académie, | Ibid. pag. 319. & Tom. v. pag.
Tom. i. pag. 289. de l'Histoire. | 344.

*Liv. 6. Sect.
3.*

*Golzi Sicilia,
Tab. IV.*

*Spon, Voyage
de Grece.*

découvert avec une semblable épithete, tandis que Thucydide nous apprend qu'Apollon avoit dans l'isle de Naxe un autel & un culte, sous le titre particulier d'ΑΡΧΗΓΕΤΗΣ; que nous voyons que les anciens habitants de Taormina, originaires de Naxe, des débris de laquelle leur Ville avoit esté formée, mettoient sur leur monnoye, d'un côté la tête d'Apollon avec ce mot unique, ΑΡΧΑΓΕΤΑ, suivant leur dialecte, & de l'autre, leur nom, ΤΑΤΡΟΜΕΝΙΤΑΝ, autour d'une lyre; & que l'on trouve dans des Inscriptions du même temps,

ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ.

ARTICLE VI.

Sur une Inscription Latine découverte en Champagne.

LA France est pleine de Monuments antiques, & on y en découvre tous les jours qu'on avoit négligé, ou qu'on n'avoit point encore apperçus: telle est l'Inscription dont M. Moreau de Mautour a communiqué à l'Académie une copie figurée, qu'il avoit prise sur l'original même.

Au-dessus du village de Fontaines, à deux lieues de Joinville, en remontant la Marne, & à quatre lieues de S.^t Dizier, en la descendant, on voit une grande pierre perpendiculairement élevée, comme une espèce de pyramide, haute d'environ 24. pieds, large à sa base de 8. à 9. & allant en diminuant jusqu'en haut, où elle n'a que deux pieds & demy; épaisse de deux pieds à sa base, & d'un pied en haut.

Cette pierre paroît brute, & n'avoir jamais esté taillée; elle est toute d'une pièce, il y a seulement un délit au haut, & il en est tombé un morceau de quatre pieds de long. Au milieu de la hauteur de cette pierre, on lit ces mots, qui sont bien gravez, quoique le fonds ne soit pas trop uni:

VIROMARUS
ISTAT IL IF

Mille gens parloient de cette pierre étonnante, mais personne ne s'avoit de penser qu'elle fût chargée d'une Inscription. M. Moreau de Mautour l'estant allé voir avec le Curé de Fontaines & celui de Joinville, l'examina de plus près; il apperçut des caractères, & s'en estant mieux assuré avec sa lunette, il parvint, avec le secours d'une grande échelle, à les lire & à les copier, comme nous venons de le rapporter. Les conjectures suivirent de près la découverte; M. de Mautour pensa que le mot VIROMARUS, qu'on ne trouve nulle autre part, pouvoit estre l'abrégé du nom de VIRIDOMARUS Prince d'Autun, & dont César fait mention dans le septième livre de ses Commentaires. Il y eut aussi un Viridomarus Roy des Gaulois Insulbriens, qui sont aujourd'huy les habitants du Milanois; Marcellus le tua, & consacra ses dépouilles à Jupiter Férétrien. Mais on juge bien que c'est à celui d'Autun que s'arrête constamment M. de Mautour, & il ne faut pas oublier de dire que ce qui le persuade encore plus que VIROMARUS est l'abrégé de son nom, c'est premièrement, que ce mot, en l'endroit où il est écrit, remplit toute la largeur de la pierre, de manière qu'en conservant la grosseur des caractères, il eût esté impossible d'y mettre une seule lettre de plus; & en second lieu, que l'O qui commence la seconde moitié du nom de VIRIDOMARUS, est beaucoup plus gros qu'aucune des autres lettres, ce qu'il présume avoir esté fait exprès pour désigner l'abréviation.

A l'égard des lettres ISTAT IL IF, comme elles ne signifient rien par elles-mêmes, il faut, dit M. de Mautour, qu'elles soient initiales, c'est-à-dire, des commencements de noms ou de mots abrégés; &, selon luy, elles doivent naturellement se rendre ainsi: *Jovi STATori Ingentem Lapidem Inscribi Fecit.*

La seule objection que l'on crut pouvoir faire à M. de Mautour, c'est que le VIRIDOMARUS à qui il attribue l'Inscription, estant un Prince des Gaules, du temps que César en faisoit la conquête, il paroît extraordinaire, non seulement de

luy voir élever un monument de cette espèce en langue Latine, mais encore le consacrer à une Divinité absolument inconnue en son pays, *JOVI STATORI*, à Jupiter *Stator*, dont le culte estoit tout particulier aux Romains. Il parut donc que pour faire cesser la difficulté, il n'y avoit qu'à donner une époque tant soit peu moins ancienne à l'Inscription, & qu'en la rapportant sans aucun changement ni abbréviation, à un *VIROMARUS* Chef des Gaulois du temps, où devenus alliez de l'Empire, ils joignoient à ses armées des corps de troupes considérables qu'ils commandoient eux-mêmes; alors il pouvoit, à l'exemple des Romains, adresser des vœux ou des actions de grâces à Jupiter *Stator*, *JOVI STATORI*, & à tous les autres Jupiters honorez dans Rome, *Jovi Liberatori*, *Jovi Feretrio*; car c'est ainsi que l'on pouvoit encore expliquer les quatre dernières lettres *IL. IF.*

ARTICLE VII.

Sur une Pierre gravée antique, trouvée à Rome en 1733.

OUTRE le grand nombre de Divinitez que les Payens adoroient pour ainsi dire en commun, chaque famille avoit encore ses Dieux particuliers, que l'on nommoit Dieux *Lares* ou *Penates*. Il n'est pas nécessaire de s'étendre icy sur l'introduction & la multitude de ces Dieux; plusieurs Auteurs en ont traité, & entr'autres un de nos Académiciens, dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Utilité des Voyages*. Il suffit de remarquer qu'anciennement il estoit deffendu d'avoir & d'honorer chez soy des Divinitez dont la religion dominante n'admettoit pas le culte; que dans la suite, non seulement on souffrit l'introduction de ces Dieux particuliers, mais qu'elle fut encore autorisée par le gouvernement politique, puisqu'une Loy des XII. Tables enjoignoit de célébrer les sacrifices des Dieux Pénates, & de les continuer sans interruption dans chaque famille, suivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient prescrit. On sçait aussi que lorsque par le titre & les

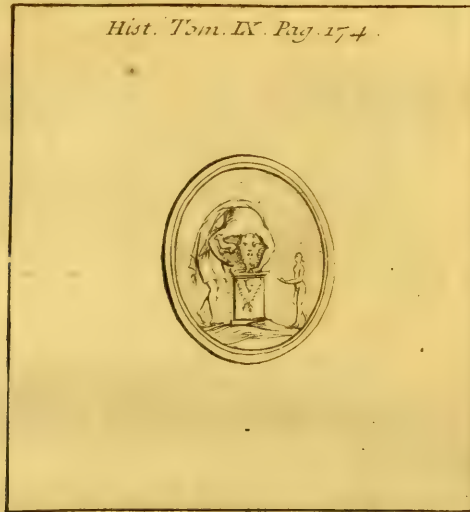
droits de l'adoption, quelqu'un passoit d'une famille dans une autre, le Magistrat avoit soin de pourvoir au culte des Dieux qu'abandonnoit la personne adoptée. De-là, sans doute, ce nombre infini de Divinité que Pline croyoit surpasser celui des hommes vivants: *Major cælitum numerus quàm hominum*, parce que chaque particulier avoit la liberté d'en choisir autant que bon luy sembloit: *Cum singuli quoque ex semetipsis totidem Deos faciant, Junones, Geniosque, &c.*

Quand on estoit obligé de voyager, on portoit communément avec soy quelque Divinité favorite, témoin l'endroit d'Apuléc, où il nous apprend qu'en quelque endroit qu'il allât, il portoit & cachoit toujours dans ses hardes la statuë de quelque Dieu: *Nam morem mihi habeo, quoquò eam, simulacrum inter loculos conditum gestare.* Et il falloit que Cicéron craignît de trop fatiguer sa Minerve dans le voyage, puisqu'avant que de partir pour son exil, il alla la déposer au Capitole.

Comme l'homme est naturellement inquiet de l'avenir, & empressé de le connoître, il n'est pas douteux que parmi les dieux Penates, il y en avoit qui rendoient, ou que l'on supposoit rendre des Oracles. On n'estoit pas toujours à portée de consulter les Oracles publics, on ne les consultoit même que pour des affaires importantes, & il falloit pour cela bien des préparatifs, des soins, & de la dépense; au lieu que dans son Oratoire particulier, on pouvoit à tout moment, pour le moindre sujet & à très-peu de frais consulter le dieu Lare, à qui on attribuoit la même faculté: & si nous n'avons point d'autorité précise qui nous atteste cet usage, c'est que ce sont souvent les choses les plus ordinaires & le plus généralement pratiquées, dont on a négligé de nous transmettre le détail. Ainsi, une Médaille, une Inscription, une pierre gravée, nous apprennent tous les jours des faits communs dans l'antiquité, que nous aurions toujours ignorés sans un tel secours; & c'est le cas particulier où nous nous trouvons.

Voicy le dessein d'une Cornaline antique gravée en creux, qui fut déterrée à Rome en 1733. & dont l'empreinte fut

174 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
aussi-tôt envoyée à M. de Boze, par M. le Marquis Capponi
Académicien Honoraire-Etranger.



On y a représenté un autel, sur lequel est une tête, ou plustôt une espèce de masque; plus loin, la figure d'un homme courbé, penchant & appuyant sa tête, comme pour écouter, & tenant un petit animal, qui paroît un chevreau; sur le devant, en face de l'autel, une femme debout.

Il est naturel de penser que cette espèce de tête ou de masque représente le Dieu qui estoit consulté, & que l'homme que l'on voit dans l'attitude d'une personne qui écoute avec attention, est celui qui attend la réponse de l'Oracle. La femme qui se tient debout auprès de l'autel, paroît estre la consultante. Le petit animal, quel qu'il soit, car il est assez difficile de le bien distinguer, est probablement la victime destinée à ce sacrifice domestique. La femme tient encore à la main quelque chose, que la petitesse de la pierre empêche de reconnoître parfaitement; mais qui, selon toutes les apparences,

est quelque'aromate ou matière de suffumigation composée, qui entroit particulièrement dans les sacrifices que l'on faisoit pour l'interprétation des songes.

C'estoit aussi principalement à l'occasion des songes que l'on consultoit les Oracles domestiques, non toutesfois, que selon l'importance de la matière, ou la dignité des personnes, on ne consultât souvent les Oracles publics; on peut lire sur cela le septième chapitre de Valère Maxime, qui semble y avoir voulu rassembler la plupart des songes des personnages célèbres, songes qui avoient tous eu leur accomplissement, malgré les précautions qu'on avoit prises pour l'éviter.

Les sçavants n'ignorent pas qu'il y avoit des Dieux particuliers qui présidoient aux songes, qu'on les appelloit *DI I SOMNIALES*, & qu'il y avoit des ministres préposez pour leur culte. M. Spon dans ses Mélanges d'Antiquitez, rapporte une Inscription qu'il avoit copiée à Florence, dans le Palais des Strozzi, où il est parlé du culte d'Hercule, comme d'un Dieu qui présidoit au sommeil, c'est-à-dire aux songes.

CVLTORES HERCVLIS SOMNIALIS.

Il est peut-estre difficile de déterminer par quelle raison les anciens croyoient qu'Hercule présidoit au sommeil ou aux songes; il n'en est pas moins certain qu'ils le croyoient, & qu'on envoyoit les malades dormir dans ses temples, pour y avoir en songe quelque'agréable présage du rétablissement de leur santé.

Quoyqu'on ait observé que la femme représentée sur cette Cornaline, est la personne consultante, & que l'homme attentif à recueillir la réponse de l'Oracle, en estoit le ministre; rien n'empêcheroit de croire que c'est l'homme luy-même qui interroge le dieu Lare, & que la femme est celle qui luy prescrit la nature & les cérémonies du sacrifice; mais, à la seule exception des Vestales, on ne trouve nulle part que les femmes fussent chargées d'aucune sorte de ministère dans les choses sacrées.

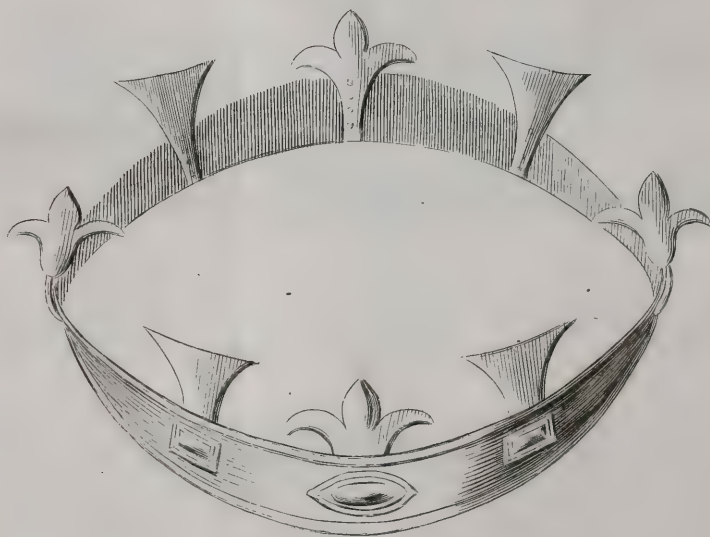
Gabriel Simeoni, dans sa Description de la Limagne d'Auvergne, dit que de son temps on conservoit encore au château de Polignac en Velay, une tête de jeune homme couronnée de rayons, de quatre à cinq pieds de circonférence, en pierre bleuâtre, avec une grande bouche ouverte; ce qui le persuade que ce n'est pas sans fondement que la tradition du pays porte qu'elle a autrefois rendu des Oracles. Or, cette tête mise sur un autel, comme elle l'estoit sans doute, ressemble assez au masque représenté sur notre Cornaline, & en peut confirmer l'explication.

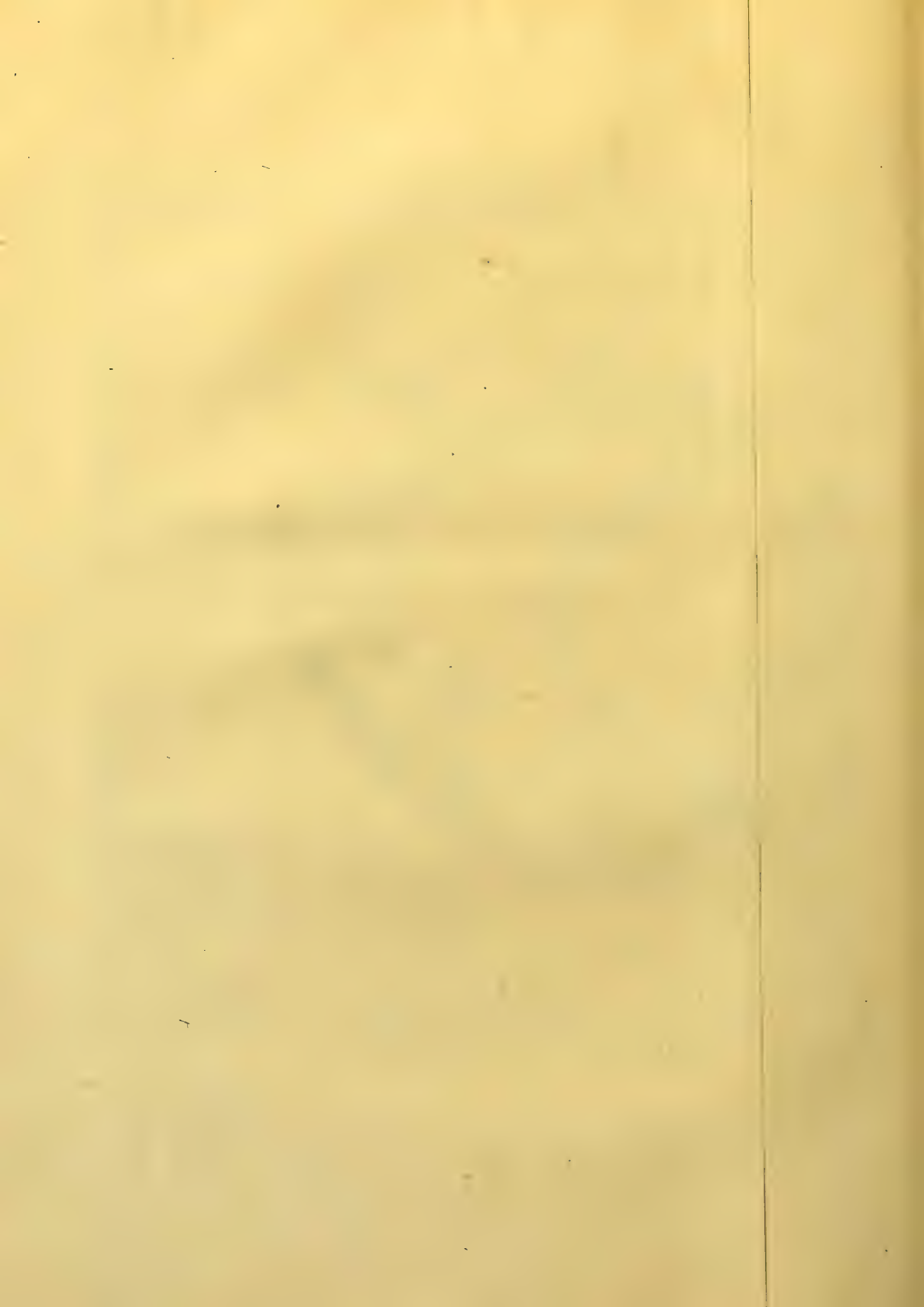
ARTICLE VIII.

Sur une Couronne trouvée dans l'Isle de Ré.

AU mois de May 1731. M. Bompar, Médecin de l'hôpital royal militaire de l'Isle de Ré, adressa à M. de la Barre, le dessein d'une Couronne qu'on y avoit trouvée depuis peu en creusant les fondemens d'un bâtiment nouveau pour le Gouverneur de l'Isle; qui avoit aussi tost envoyé la Couronne même à M. d'Angervilliers Ministre & Secrétaire d'Estat. Elle n'est que de cuivre, mais on y remarque en quelques endroits les restes d'une assez belle dorure. Ses fleurons consistent en quatre fleurs-de-lys, & quatre triangles renversés, dont les trois lignes sont un peu courbes en dedans; huit pierres enchâssées sous les fleurons, ornent le cercle, si néanmoins on peut donner le nom de cercle au corps de cette Couronne, qui consiste en deux lames convexes, & qui étant l'une & l'autre assez larges au centre, se rétrécissent peu à peu jusqu'aux extrémités où elles se joignent. La principale des huit pierres, estoit une turquoise enchâssée au milieu qui posoit sur le front: les sept autres n'estoient que des cristaux fort gâtes par la rouille, & M. Bompar avoit observé qu'une partie du crâne du défunt; estoit comme mastiquée au cercle de la Couronne qu'on luy avoit mise après sa mort.

M. de la Barre, en communiquant cette découverte à
l'Académie;





L'Académie, y joignit diverses observations, dont quelques-unes sont de M. Bompar, qui luy marquoit entr'autres, qu'un Officier de l'Estat-Major de l'Isle de Ré, croyoit que c'estoit la couronne d'Hunold Duc d'Aquitaine, qui se retira l'an 745. dans l'Isle de Ré, où il embrassa l'état monastique, après avoir laissé le Duché à son fils Gaïfre jeune Prince de dix-huit à vingt ans. Cette retraite d'Hunold est avérée; mais on sçait aussi, remarque M. de la Barre, qu'après la mort de Gaïfre, arrivée en l'année 768. Hunold quitta son Monastère, & reprit le Duché; que l'année suivante Charlemagne se saisit de sa personne; qu'il s'échappa deux ans après, & que de Rome où il avoit fait quelque séjour, s'étant rendu auprès de Didier Roy des Lombards, il périt malheureusement l'an 774. à Pavie, où le peuple le lapida quelque temps avant que cette ville se rendit à Charlemagne.

M. Bompar adjouôtoit, qu'un autre Officier distingué dans la Marine, jugeoit cette Couronne un peu plus ancienne, & la rapportoit à Eudes pere d'Hunold, mort paisiblement l'an 735. & vraisemblablement inhumé avec la Couronne qu'on a trouvée. M. de la Barre embrasse ce dernier sentiment, & le fortifie par les deux remarques suivantes.

Premièrement, il est certain qu'Eudes avoit fondé un Monastère dans l'Isle de Ré, de concert avec Valtrude sa femme, & qu'il y fut inhumé. Les PP. Benedictins, qui viennent de donner au public une nouvelle histoire du Languedoc, ont rapporté dans les preuves pag. 86. une Charte de Charles le Chauve, de l'an 845. où on lit ces mots, *Monasterium de Rodi Insulâ, quod olim in honorem Beatæ Mariæ ædificavit LUDO* (c'est une faute du copiste, qui devoit écrire EUDO) *Aquitaniæ Dux cum uxore suâ bonæ memoriæ Valtrudâ, Valchigisi Ducis, de nostrâ progenie, filiâ, & ubi prædictus LUDO sepultus est.*

EUDQ.

En second lieu, il semble que bien qu'Eudes n'eût que le titre de Duc, on n'a pû se dispenser de l'inhumer avec une Couronne, dans un temps où l'on portoit jusques dans le tombeau les marques des dignitez dont on avoit esté revêtu,

puisqu'il avoit singulièrement le droit de porter la Couronne. Et à ce sujet on peut rappeler ce qui a déjà esté dit dans le premier volume de l'Histoire de l'Académie pag. 162. que Chilperic II. & Rainfroy Maire du Palais, envoyèrent une couronne à Eudes avec d'autres présents, pour l'engager à se joindre à eux contre Charles Martel.

On convint alors dans la Compagnie, que le mot *Regnum* employé par Frédégaire que l'on avoit cité, devoit se prendre pour une Couronne d'or ornée de pierres précieuses, & l'on douta seulement si le présent d'une Couronne estoit une reconnaissance de la souveraineté & de l'indépendance de celui à qui on l'envoyoit. Tout ce qui avoit pû faire naître cette pensée, devoit en effet paroître bien équivoque; mais peut-être trouvera-t-on que la souveraineté d'Eudes est un peu mieux prouvée par un endroit de la Charte déjà citée, où Charles le Chauve ayant dit qu'Hunold & Gaïfre avoient joui du Duché d'Aquitaine après la mort d'Eudes, adjoute cette espèce de réserve, qu'ils en furent *Ducs nomine tamen Francorum Regum*, comme s'il avoit voulu dire qu'Eudes en avoit esté Duc indépendant.

Si l'on admettoit cette conjecture, on n'auroit pas de peine à découvrir le motif de la guerre que Charles Martel se pressa de porter en Aquitaine, dès qu'il sçut qu'Eudes estoit mort. Il l'auroit fait pour obliger le nouveau Duc à reconnoître la souveraineté de nos Rois, comme son pere l'avoit reconnue autrefois, avant que Chilperic luy envoyât une Couronne. Et si l'on demandoit pourquoy le même Charles avoit souffert qu'Eudes jouît d'une indépendance qu'il n'avoit acquise que dans un temps de troubles & de guerre civile, il seroit aisé de répondre que ce Duc s'estoit détaché des intérêts de Chilperic, & que par conséquent il avoit traité avec Charles avant que Chilperic consentît que le même Charles devînt Maire de son Palais. Les historiens disent qu'Eudes avoit alors abandonné Chilperic.

On ne connoît point d'autre femme d'Eudes que Valtrude, qui estoit proche parente de Charles Martel; cependant elle

pouvoit n'être que la seconde femme, & la mere d'Hatton seulement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hunold voulant recommencer la guerre en 745. fit crever les yeux à Hatton. Il ne seroit pas étonnant après cela, qu'en considération d'une nouvelle alliance avec Eudes, Charles Martel eût consenti de luy laisser la Souveraineté, & qu'il n'eût pas voulu souffrir qu'Hunold en jouît après luy.

Quoy qu'il en soit, la Couronne, à l'occasion de laquelle on a fait ces réflexions, ne ressemble à aucune de celles que D. Bernard de Montfaucon a fait dessiner, & que l'on trouve dans le premier volume des Monuments de la Monarchie Françoisë; elles n'ont point comme celle-cy, les triangles renversez, qui la rendent singulière: mais on voit quatre fleurs-de-lys toutes semblables, à la Couronne de Frédegonde sur son tombeau de l'Abbaye S.^t Germain des Prez, qui, au sentiment du même Pere, est un monument original & du temps.

A R T I C L E IX.

Sur quelques Tombeaux trouvez dans l'Eglise Paroissiale de Chastenay.

EN creusant dans le Chœur de l'Eglise Paroissiale de Chastenay sous Baigneux près de Sceaux, on trouva dix à douze Tombeaux de plâtre, dans chacun desquels il y avoit au moins un pot de terre grise à petites bandes rouges, rempli de cendres & de charbon; il y en avoit quelquefois trois ou quatre, & quelquefois aussi une petite fiole. On trouva de semblables pots dans d'autres cercueils qui sont dans l'ancien Cimetière de la paroisse, éloigné du village d'environ un demy-quart de lieuë. M. de Clairambault Généalogiste des Ordres du Roy, dont on connoît le goût pour tous les Monuments de nostre Histoire, communiqua à la Compagnie un de ces pots. Il y joignit une plaque de cuivre avec sa boucle, qu'on avoit trouvée sur l'os d'un bras qu'elle avoit carié, & teint du vernis qui se forme sur ce métal. Il a conservé les desseins de toutes ces pièces, & les plans des

lieux où l'on a trouvé ces tombeaux. Il demandoit à quel usage ces fioles & ces pots estoient destinez, à quel temps il falloit renvoyer cet usage, & quand a commencé celui d'enterrer dans les Eglises indifféremment toutes sortes de personnes. On répondit à ces différentes questions,

1.^o Que Jean Belet, qui vivoit dans le XII.^e siècle, & dont on a un Traité sur les cérémonies de l'Eglise, parle de l'usage de mettre de l'eau benite, du charbon & de l'encens dans les tombeaux, comme d'une chose commune en son temps. Lorsque le corps du défunt a esté mis dans la sépulture, *isthic*, dit cet auteur, *aqua apponitur benedicta, ac prunæ cum thure*. Il ajoute que l'eau benite est pour empêcher que les demons n'approchent du corps; l'encens, pour en éloigner la mauvaise odeur, & les charbons, pour désigner que ce terrain ne doit plus servir aux travaux ordinaires.

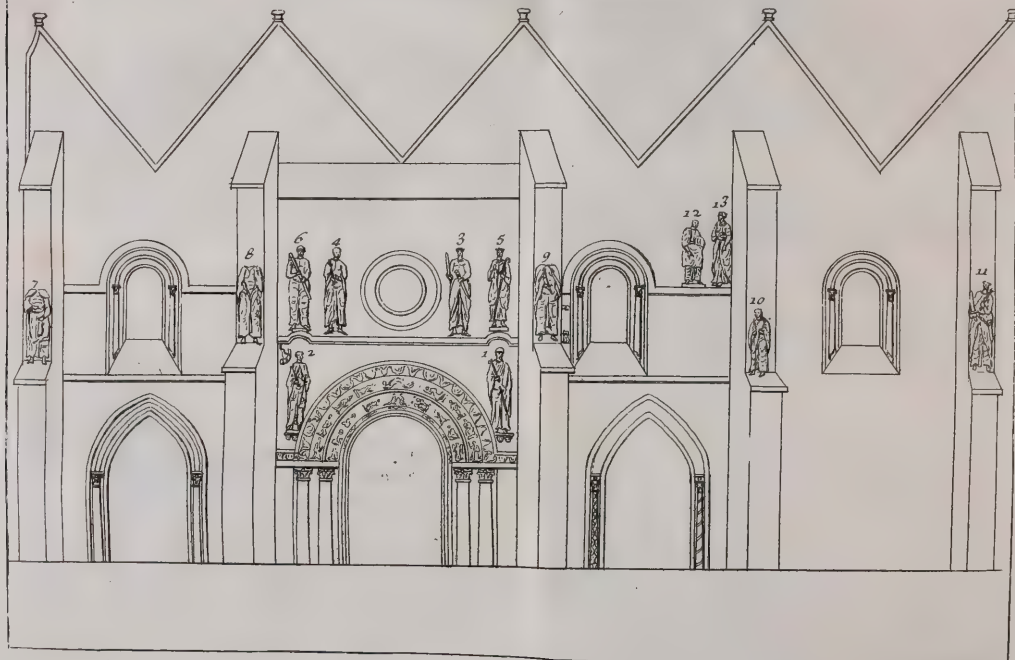
2.^o Que cet usage commençoit à ne plus estre si général du temps de Guillaume Durand Evêque de Mende, mort en 1286. puisqu'il remarque qu'on ne l'observoit plus qu'en quelques lieux: *Deinde ponitur cadaver in spelunca, in qua in quibusdam locis ponitur aqua benedicta, & prunæ cum thure*.

3.^o Qu'il en est de même de la coutume d'enterrer dans l'Eglise ou dehors. J. Belet décide absolument qu'il n'y a que les corps saints, ou réputés tels, qui doivent estre enterrez dans l'Eglise: *Certe nullum corpus in Ecclesia debet sepeliri, nisi sint corpora sanctorum Patrum qui dicuntur Patroni, id est defensores; ipsi enim meritis suis totam patriam defendunt. Sed ceteri circa Ecclesiam debent sepeliri*.

3.^o Que Guill. Durand a un peu plus étendu cette permission: *Sane non debent passim omnes intra Ecclesiam sepeliri; & un peu plus bas, Nullum ergo corpus debet in Ecclesia aut prope altare, ubi corpus Domini & sanguis conficitur, sepeliri, & nisi corpora sanctorum Patrum qui dicuntur Patroni, id est defensores, qui meritis suis totam defendunt patriam, & Episcopi, Abbates & digni Presbyteri, & Laici summæ sanctitatis . . . Sed cuncti debent circa Ecclesiam sepeliri, puta in atrio aut in porticu, aut exedris sive vultis Ecclesiæ exterius adhærentibus, aut in cæmeterio*.

Durand, lib. 1.
cap. 5. n.º 12.

FAÇADE DE L'EGLISE DE L'ABBAYE ROYALE
de la Madeleine de Chateaudun.



On peut conclurre de ces passages, que du temps de J. Belet à celui de G. Durand, c'est-à-dire, du XII.^e siècle à la fin du XIII.^e ces usages de n'enterrer dans l'Eglise que les corps des Saints, & de mettre dans les tombeaux des charbons & de l'encens, avoient déjà un peu changé; mais que cependant ils subsistoient encore en partie. Ainsi, sans estre obligé de remonter jusqu'aux premiers siècles du Christianisme, on peut dire que les pots dans lesquels on trouve des charbons & des restes d'aromates, peuvent estre d'un temps bien postérieur, même du XIII.^e ou XIV.^e siècle. Tels sont ceux qui furent trouvez dans le Tombeau de Philippe fils de Louis le Gros, mort en 1161. dans l'Eglise de N. Dame; ceux qu'on a trouvez à Cocherel près d'Evreux, & quantité d'autres.

Pour l'espece de fermoir ou agraphe avec sa boucle, il y a apparence que c'est un reste de reliquaire mis au bras d'un Prêtre, ou peut-estre une portion de quelqu'un de ses ornemens sacerdotaux.

DESCRIPTION

Des Figures qui sont sur la façade de l'Eglise de l'Abbaye Royale de la Magdeleine de Chasteaudun.

LA façade de l'Eglise de l'Abbaye Royale de la Magdeleine de Chasteaudun est ornée de statues anciennes, que la tradition du pays assure estre du temps de Charlemagne. Il y avoit lieu d'espérer que le sçavant & laborieux Auteur *des Monuments de la Monarchie Française*, les inséreroit dans son ouvrage; mais il nous assure que quelques instances qu'il ait faites pour qu'on luy envoyât les desseins de ces figures, l'impossibilité de trouver sur les lieux quelqu'un d'assez intelligent; & plus encore l'état malheureux où cette Ville a esté réduite par l'incendie qui la consuma presque entièrement en 1723. ont esté cause qu'il n'a pû les donner au Public. Une nouvelle circonstance engagea M. Lancelot à y faire un voyage exprès

Z iij

Au mois d'Avr.
viii 1733.

avec un Dessinateur; on parloit de démolir la façade & une partie du bâtiment: il estoit même à craindre qu'avant le temps déterminé, une vieille tour qui est jointe & comme appuyée sur cette façade, ne l'écrasât par sa chute.

On ne peut douter que Châteaudun ne soit une Ville très-ancienne; indépendamment des grands chemins ou voyes Romaines, qui venoient de Chartres & du Mans dans cette Ville, & dont les restes s'appellent encore *chemins de César*, le nom Gaulois de *Dun* est une preuve de son antiquité, *Dunum, Dunense Castrum*.

En 497. Elle estoit considérable dans les premiers temps de nostre Monarchie, puisqu'elle fut honorée du titre de Siège Episcopal sur la fin du v.^e siècle, conjointement avec Chartres. Saint Solenne élu Evêque de cette dernière Ville, s'estant retiré dans une solitude à la première nouvelle qu'il eut de son élection, S.^t Aventin son frere fut mis à sa place. Les peuples ayant ensuite découvert S.^t Solenne dans sa retraite, ils l'obligèrent à venir prendre le gouvernement de son Eglise, & S.^t Aventin fut envoyé à Châteaudun pour y faire les fonctions d'Evêque. Cet établissement d'une espèce de Siège Episcopal à Châteaudun en la personne d'Aventin, servit dans la suite de prétexte à un certain Promotus pour se faire nommer à cet Evêché par le Roy Sigebert; mais Pappole Evêque de Chartres s'y opposa, & les Peres du Concile assemblé à Paris en 573. prononcèrent qu'il ne devoit point y avoir d'Evêque particulier à Châteaudun.

On voit par plusieurs passages de Grégoire de Tours & d'autres Historiens contemporains, que cette Ville avoit un Comte ou Gouverneur, qu'elle avoit donné son nom à un pays, *Pagus Dunifus*, & que ses peuples estoient puissants. Lorsqu'en 587. Childebart second & Gontran partagèrent les Estats de Sigebert, les châteaux de Dun & de Vendôme, le tiers de la ville de Paris, avec des portions des pays d'Estampes & de Chartres, échûrent à Gontran. Childebart eut Meaux, deux parts de Senlis, Tours, Poitiers, Avranches, Aire, S.^t Lizier de Conserans, Bayonne & Albi. Tout cela prouve que Châteaudun figuroit avec les meilleures Villes du Royaume,

Sous la seconde Race, Châteaudun fut dans la même considération ; nous avons des monnoyes de Charles le Chauve, frappées à Châteaudun, *DUNO CASTRO*. Quand il se forma autant de Seigneurs dans le Royaume, qu'il se trouva de Gouverneurs assez puissants & assez accréditez pour s'emparer des Villes & des pays qui leur avoient esté confiez, le nouveau Comte de Blois joignit à son Estat le Dunois & sa Capitale. Thibauld le Tricheur y fit bâtir un château ; on voit encore une partie de son enceinte & de la forteresse qu'il y éleva. En même-temps le Vicomte ou Gouverneur de la Ville s'en appropriâ le domaine particulier. Le dernier incendie a renversé le palais ou château de ces Vicomtes, qu'on appelloit la Vicomté. Ces Vicomtes ou Seigneurs de Châteaudun s'arrogèrent aussi le droit de battre monnoye ; la monnoye *Dunoise* est souvent citée dans les titres, & il s'est conservé dans les cabinets plusieurs pièces qui ont pour légende *CASTRI DUNI*, ou *VICECOMES CASTRI DUNI*.

Entre les différentes Eglises que cette Ville renferme, la plus ancienne, sans contredit, est celle de l'Abbaye Royale des Chanoines Réguliers. Il est très-vraysemblable que c'estoit celle où S.^t Aventin avoit établi son siège Episcopal. Elle a conservé toutes les prérogatives ordinairement attachées à la principale Eglise d'une Ville ; elle est encore la paroisse du château, quoique depuis plus de cinq cens ans il se soit établi deux paroisses, sur lesquelles il faut passer pour aller de l'Abbaye au château. M. Lancelot a vû un titre de 1148. par lequel Thibauld Comte de Blois confirme à cette Abbaye le privilège que ses prédécesseurs luy avoient accordé, de pouvoir seule recevoir les serments qui se prêtoient sur les Reliques, & les épreuves par l'eau & par le fer qui se faisoient alors, exclusivement à toute autre Eglise de la Ville. Elle fut premièrement dédiée à la Sainte Vierge, on pourroit en rapporter plusieurs preuves ; mais on ne sçait en quel siècle elle a changé cette première Patrone pour S.^{te} Marie Magdeleine, dont à présent elle porte le nom. On sçait seulement que jusqu'en 1131. elle fut desservie par des Chanoines Séculiers, à qui le Pape Innocent II. substitua cette année-là

des Réguliers, qui s'y sont maintenus avec édification depuis six cens ans.

Nous avons déjà dit que la tradition veut que Charlemagne en ait esté le restaurateur. Cette tradition se trouve confirmée non seulement par le témoignage de différents auteurs, mais encore par les armoiries de cette Eglise, qui sont une aigle à deux têtes, ou aigle Imperiale: non toutesfois que l'aigle Imperiale ou à deux têtes, ait esté de tous les temps, ou, pour parler plus exactement, que dès l'introduction des armoiries, elle ait formé celles de l'Empire. Quelques auteurs veulent que ce soit Charles-Quint qui ait commencé à la prendre; ils se trompent, on la trouve sur des sceaux de l'Empereur Frederic IV. en 1459. & peut-estre même de l'Empereur Sigismond son prédécesseur: mais l'aigle Imperiale de l'Abbaye de la Magdeleine est encore incontestablement plus ancienne; M. Lancelot a vû l'original d'une transaction entre l'Abbé & les Chanoines de cette Eglise, & le Maître & les Freres de la maison de Saint Lazare de la même Ville, où le sceau de l'Abbaye est un Ecu chargé d'une aigle à deux têtes. Le P. Menestrier a fait mention de ce sceau, & convient que *c'est la plus ancienne aigle à deux têtes qu'il ait vûe en armoiries*. Il ajoute que *l'Abbaye de la Magdeleine est tenue fondée par Charlemagne, & qu'il y a sur la porte des figures que l'on croit estre de cet Empereur, &c.* L'aigle Imperiale se voit encore sur un ancien benitier, où sont sculptez des ornemens qui paroissent avoir plus de trois cens ans; & on la retrouve en différents endroits des plus vieux bâtimens de la dépendance de l'Abbaye. Quelle autre raison en pourroit-on donner que la vérité de la tradition, qui porte que Charlemagne en est, sinon le fondateur, du moins le restaurateur & le principal bienfaiteur? Elle ne peut avoir pris cette aigle ni des Comtes de Blois & de Champagne, ni de la maison de Châtillon sur Marne qui leur a succédé, ni de celle des Vicomtes de Châteaudun. Tous ces Seigneurs avoient des armes très-différentes.

L'Eglise de la Magdeleine de Châteaudun a souffert plusieurs changemens; elle avoit autrefois 15. à 20. toises de longueur plus

*Heineccius, de
Sigill. pag. 1.
cap. 9. p. 113.*

*Origine des or-
nemens des Ar-
moiries, ch. 17.
pag. 428.*



Figures du Portail de l'Eglise de l'Abbaye Royale de la Madeleine de Châteaudun.

plus qu'à présent. Le 22. Juillet 1500. il en tomba une moitié qui n'a été rétablie qu'en partie. Elle avoit une autre Eglise souterraine, que l'on croit avoir servi aux premiers Chrestiens. On en découvrit en 1710. le rond-point avec des vitraux, à plus de 45. pieds sous terre. Il n'en reste plus qu'une Chapelle en état de servir, tout le reste a été comblé. Ce qui s'est conservé de plus entier de l'ancienne Eglise supérieure, c'est la façade qui regarde le Nord: la plus grande partie du reste a été rebâtie en différents temps. Cette façade a trois portes; le terrain des environs, qui s'est élevé par succession de temps, en a enterré une partie. Il n'y a plus que la principale porte du milieu qui soit ouverte; elle est aussi la seule qui ait un ceintre chargé de figures en petit. A droite en entrant, on a représenté le Paradis, où des Anges transportent des ames. A gauche, l'Enfer est désigné par des dragons & différents monstres hideux, qui tiennent dans leurs griffes ou dans leurs gueules d'autres figures.

C'est au-dessus de cette porte principale & sur les piliers, qui d'espace en espace soutiennent cette façade de l'Eglise, que se voyent les figures que M. Lancelot a fait dessiner, & dont il a donné la description à l'Académie.

En 1733.

La première qui se trouve à côté du ceintre, à droite en entrant dans l'Eglise, porte un sceptre. Ce sceptre n'est pas à simples tréflés, mais il est touffu comme celui du Roy Childerbert sur le portail de l'Abbaye de S.^t Germain des Prez. Elle a un bonnet assez semblable à celui qu'on voit sur des monnoyes de Charlemagne, & sur des figures qui sont aux portails de S.^t Denys; elle a les cheveux longs, une *chlamyde* ou manteau retroussé sur l'épaule droite. A sa ceinture pend une épée à grosse poignée, & dont le fourreau paroît garni d'ornemens: enfin elle foule aux pieds un dragon.

N.^o 1.

Le Blanc,
pag. 22.

Elle a 6. pieds
3. pouces de
haut.

La figure qui est de l'autre côté du ceintre, porte aussi un sceptre dans la main droite, mais ce sceptre est plus simple; c'est un simple fleuron à trois feuilles qui le termine, & ces feuilles sont longues & étroites. Elle tient de la gauche son

N.^o 2.

épée dans son fourreau, la pointe embas. Sa *chlamyde* ou manteau est attachée par une boucle, & relevée sur les deux bras.

Elle a 5. pieds
9. pouces de
haut.

Elle n'a pour tout ornement de tête que ses cheveux trefflez, qui descendent par derrière sur ses épaules.

N.º 3.

Au-dessus de la plinthe qui coupe cette partie de la façade; sont placées quatre autres figures. Celle qui est numérotée 3. porte une couronne, sur laquelle on voit des treffles. De sa main droite elle tient une épée nue la pointe en haut, & de la gauche, le fourreau. Elle a de longs cheveux qui flottent sur ses épaules, point de *chlamyde*, mais un habit serré comme une tunique, & dont les manches sont très-étroites. Elle a des épe-

rons dont les molettes sont quarrées.

N.º 4.

La quatrième a un sceptre un peu moins touffu que la première, mais aussi plus garni que celui de la seconde. Le dessus de la tête a été endommagé par le temps. On n'y voit aucune trace de couronne, de diadème ou de bonnet. Son habit n'est point fait en *chlamyde*, il est assez serré, les manches en sont cependant larges; elle a aussi des éperons.

Elle a 7. pieds
2. pouces.

N.º 5.

La cinquième doit représenter un Evêque; on distingue facilement sa chasuble, son bâton pastoral qu'il tient de la main gauche, & dont il enfonce le bout dans la gucule d'un diable qu'il a sous ses pieds; la main droite est rompue: son ornement de tête ressembleroit plutôt à un diadème qu'à une mitre. M. Lancelot, qui l'a fort examiné, doute qu'il y ait jamais eu autre chose que ce qu'on y voit à présent; si c'est une mitre, il faut convenir qu'elle est singulière.

Elle a 6. pieds
4. pouces.

N.º 6.

La sixième figure représente un homme qui tient de ses deux mains une hache d'armes qu'il appuie sur l'épaule droite. Il a un bonnet bordé d'un ourlet, ressemblant assez à un diadème. Il n'a point de *chlamyde*. Les manches de sa tunique sont un peu plus larges que celles de la quatrième figure. Il porte aussi des éperons. Voilà donc trois de ces figures qui en ont. La mode s'étoit introduite dès la première Race, d'avoir des ceinturons & des fourreaux d'épées garnis d'or & de pierreries, des

Elle a 7. pieds
6. pouces.

éperons d'or, des habits riches & recherchez. Sous Charlemagne, ce luxe avoit passé jusqu'aux Ecclesiastiques. Louis le Débonnaire ayant travaillé à la réforme du Clergé, par les Reglements qui furent publicz dans l'Assemblée d'Aix-la-Chapelle, en 817. le Clergé cessa de porter ces parures étrangères; comme le dit l'Astronome historien de ce Prince : *Denique tunc ceperunt deponi ab Episcopis & Clericis cingula balteis aureis & gemmeis cultris onerata, exquisitæque vestes, sed & calcaria talos onerantia relinqui. Monstro enim simile ducebatur, si Ecclesiasticæ familiæ deputatus conaretur aspirare ad secularis gloriæ ornamenta.* Les éperons qu'on voit aux trois figures numérotées 3. 4. & 6. sont par leur forme & leur grosseur, tels que ce passage les représente, propres à charger & à embarrasser les talons.

Il reste cinq autres figures appliquées sur les cinq piliers, qui soutiennent ce côté septentrional de l'Eglise de la Magdeleine.

Entre ces cinq figures, il y en a quatre de femmes. En 1654. elles estoient encore entières, du moins un dessein de cette façade fait en cette année les représente telles. Les têtes de trois d'entr'elles sont tombées. Celle qui est numérotée 7. tient à sa main un rouleau déployé; en cela semblable à plusieurs de celles qui sont sur les différents portails que Dom Bernard de Montfaucon a fait graver, entr'autres sur celui de S.^t Germain des Prez, où les noms des Princes que ces figures représentent se trouvent écrits. M. Lancelot, qui a examiné avec beaucoup d'attention celui de la Magdeleine de Châteaudun, n'y a trouvé aucunes traces de lettres; peut-estre ce rouleau désigne-t-il une donation faite à l'Eglise? Une autre singularité de cette figure, c'est d'avoir des souliers échancrez, comme ceux de Clovis au même portail de S.^t Germain; c'est la seule qui en ait de cette façon. Ses manches sont étroites, en cela encore différente des autres figures de femmes dont on va parler. Elle a une ceinture dont les bouts pendent jusqu'aux genoux. Il ne paroît point de traces de cheveux.

La huitième Figure a un manteau ou robe à manches très-larges, & ses cheveux sont tresséz.

N.º 7.

Elle a 4. pieds
9. pouces de
haut.

N.º 8.

Elle a 4. pieds
5. pouces.

N.^o 9.Elle a 5. pieds
de haut.

Le manteau de la neuvième figure est aussi à manches larges. Les tresses de ses cheveux sont très-longues; mais ce qui la distingue principalement, c'est le Sceptre qu'elle porte, le fleuron qui le termine à les feuilles longues & étroites.

N.^o 10.Elle a 4. pieds
7. pouces.

La dixième figure paroît représenter une jeune personne. Les tresses de ses cheveux qu'elle tient, descendent jusqu'aux genoux. Les manches de sa robe ou manteau sont larges; c'est la seule dont la tête se soit conservée.

N.^o 11.Elle a 7. pieds
de haut.

Enfin, la onzième figure est celle d'un homme, qui de la main droite porte une épée nue la pointe en haut, & de la gauche un Sceptre, assez semblable à celui de la quatrième figure; le haut de la tête est rompu. M. Lancelot n'a pû découvrir s'il y avoit quelque ornement au-dessus. Il n'a point de chlamyde. Il porte un ceinturon, auquel pend le fourreau de son épée.

Il y a deux autres figures numérotées 12 & 13. mais elles sont hors d'œuvre, appliquées dans l'angle du quatrième pilier, & ne sont par conséquent point corps avec le reste. Les habillements en sont différents; elles pourroient avoir esté faites après coup.

N.^o 12.La Figure
assise a 4. pieds
8. pouces.Celle qui est
debout a 5.
pieds 1. pouce.

La première de ces figures est assise, & paroît écouter un homme debout. En 1654. on voyoit une autre figure étendue le long de la plinthe, dont la main portoit sur le pied de la figure assise. Cette figure est tombée, & il n'en reste plus que la main posée sur ce pied. A ces caractères, il est aisé de reconnoître Jesus-Christ qui fait remarquer à Simon le Pharisien l'action de Marie Magdeleine, ou de la femme pécheresse, qui vient de luy laver les pieds, & de répandre sur luy des parfums.

Les onze principales figures que nous venons de décrire d'après M. Lancelot, ont esté autrefois peintes en différentes couleurs, & il en a trouvé des traces sur les figures numérotées 1. 2 & 5. A examiner leurs habillements, leurs sceptres, leurs couronnes, leurs bonnets, on ne voit rien qui ne puisse convenir, sinon aux derniers temps de la première race, du

moins aux commencements de la seconde. Elles n'ont aucun ornement qui soit particulier aux siècles postérieurs; ni écus, ni armoiries, ni éscarcelle, ni oiseaux sur le poing, ni habits maillez, ni casques, tels qu'on en trouve dans le XI.^e & dans le XII.^e siècles. Les sceptres sont terminez par des fleurons à feuilles étroites, aucune fleur-de-lys exactement marquée. Presque toutes ont de longs cheveux; les femmes ont des tresses qui descendent jusqu'à leurs genoux. Les manches de leurs robes sont larges & pendantes. Tous ces caractères se trouvent dans les monuments qui nous sont restez des six premiers siècles de la Monarchie.

S'il falloit s'en rapporter à la tradition commune de Châteaudun, la figure qui porte une couronne, & qui est numérotée 3. est Charlemagne; la 4.^e est Louis le Débonnaire, la 5.^e est l'Archevêque Turpin, la 6.^e est le prétendu Roland le Furieux, &c. Cette opinion a passé même jusques dans des ouvrages sérieux. Bernier, Historien de la ville de Blois, l'a adoptée, & le P. Menestrier en a fait mention. Ce qui a le plus servi à donner cette idée, est la figure 6. que l'on ne pouvoit pas croire n'estre pas Roland. On prétendoit qu'il estoit incontestablement désigné par le cor que l'on disoit estre sous ses pieds. Ce cor si fameux dans le Roman du faux Turpin, & qui fut déposé avec son épée dans son tombeau: *Mucronemque ipsius ad caput, & tubam eburneam ad pedes*. Mais 1.^o ce cor qui se voit dans un angle au-dessous de la plinthe qui fait le premier ordre de cette façade, est isolé, & pourroit bien avoir esté adjouté dans des temps postérieurs; d'ailleurs, s'il devoit appartenir à quelqu'une des figures, ce seroit plustost à la deuxième, à côté de laquelle il est sculpté, qu'à la sixième, au-dessous de laquelle il n'est point, & dont il est séparé par la plinthe. 2.^o Pour que ceux qui ont fait ce portail eussent pû représenter Roland, & le désigner par son cor, il auroit fallu qu'ils eussent tiré du Roman de Turpin, l'existence de ce preux imaginaire, & la circonstance de son prétendu cor: or les plus habiles critiques conviennent que ce Roman n'a pû estre fait qu'après l'an mille.

Guy Allard, qui l'attribue à un Moine de Saint André de Vienne, on ne sçait sur quel fondement, le place encore plus tard, à l'an 1092. Ce ne pourroit donc estre que dans le XII.^e siècle que ces figures auroient esté faites, & on a déjà remarqué qu'elles doivent estre antérieures; le goût des habillements & les attributs le démontrent. En vain voudroit-on adjoûter, pour prouver que cette figure représente Roland, qu'elle porte un bâton, & que ce bâton désigne sa prétendue qualité de Commandant ou Général des armées de Charlemagne: c'est ainsi que des gens peu instruits ont accoustumé les habitants de Châteaudun à en parler, sans avoir fait attention que les bâtons de commandement ne sont que des derniers siècles; mais M. Lancelot ayant examiné ce que cette figure tient à la main, & ayant ôté la terre & les herbes qui couvroient la partie recourbée & appuyée sur l'épaule gauche, il a découvert que c'estoit une hache, arme si usitée dans les premiers siècles de notre Monarchie: ainsi ce prétendu bâton disparoît, & avec luy l'erreur grossière que l'on débitoit à son occasion.

Après avoir rejeté cette opinion, il conviendrait de rechercher quelles peuvent estre ces onze personnes ainsi représentées. M. Lancelot avoue de bonne foy, que plus il y a réfléchi, plus il a trouvé de difficulté à donner sur cela quelque conjecture raisonnable. Ces figures paroissent anciennes, tous les attributs, tous les ornements qu'on y distingue, portent à croire qu'elles sont antérieures au X.^e siècle; il n'y a cependant aucun caractère particulier; il n'y a aucune inscription, pas une seule lettre qui puisse déterminer, il n'y a de même dans les archives & dans le cartulaire de l'Abbaye aucun titre sur lequel on puisse asseoir un jugement; il vaut donc mieux le suspendre, & se borner à quelques observations.

La première est que la tradition qui donne à Charlemagne le rétablissement de l'Abbaye de la Magdeleine de Châteaudun est très-ancienne, qu'elle a esté adoptée par tous les Auteurs qui en ont parlé, & qu'en conséquence cette maison jouit de-

tous les temps des prééminences & prérogatives attachées aux fondations royales.

2.^o Qu'on garde dans le trésor de cette Abbaye un verre de neuf pouces de haut, & de cinq de diamètre, avec des compartiments d'émail séparés par des filets d'or, qui depuis un temps immémorial porte le nom de *Verre de Charlemagne*, & que l'on dit avoir été un des présents qu'Aaron Roy de Perse envoya à ce Prince. Il y a autour d'anciens caractères Arabes, que Frédéric Morel Professeur Royal interpréta au commencement du dernier siècle par ces mots: *Majestas perpetua, vita longæva ac sana, fortuna ascendens, tempus adjuvans, imperium perfectum*, & que d'autres ont traduit par ceux-cy: *Bona vita, felix regnum, æterna majestas, summa gloria*. Bernier a fait mention de ce verre, mais la tradition auroit besoin d'une preuve plus démonstrative. Ce verre peut être d'un temps fort postérieur à Charlemagne; d'ailleurs le Roy de Perse luy envoya-t-il de pareils présents?

3.^o M. Lancelot s'est déterminé à donner la première place à la figure qui est à côté du ceintre de la principale porte à droite en entrant dans l'Eglise, parce qu'il luy a paru qu'elle estoit placée dans la place la plus honorable; elle se trouve par cette situation la première du côté où le Paradis est représenté dans le ceintre. Cette figure pourroit bien être Charlemagne luy-même, son sceptre est plus touffu que les autres; son bonnet paroît assez semblable à celui qu'on voit sur ses monnoyes. Il foule aux pieds un dragon, pour représenter les différents exploits de ce Prince, dans la défense & la propagation de la Religion Chrestienne, c'est la seule figure qui ait cet attribut. La figure qui est à sa gauche pourroit être Louis le Débonnaire. Par le cor qui est sur ce même plan, peut-être a-t-on voulu marquer la passion que ces Princes avoient pour la chasse. Eginhard dit que Charlemagne s'y exerçoit continuellement, *quod illi gentilitium erat, quia vix ulla in terris natio invenitur quæ in hac arte Francis possit æquari*. Le Dunois, dans lequel on trouve plusieurs forêts considérables,

& où il y en avoit encore apparemment davantage dans ces temps reculez, estoit un pays propre pour cet exercice. On a déjà observé qu'il n'y a que ces deux premières figures où la chlamyde soit bien marquée.

4.^o Il semble que Charles le Chauve a eu quelque prédilection pour Châteaudun, c'est seulement sous son regne qu'on trouve le Dunois, *Pagus Dunifus*, entre les pays où les Commissaires *missi dominici* devoient se rendre. C'est sous son regne qu'on voit des monnoyes frappées à Châteaudun, *DUNO*, *DUNIS CASTRO*. Seroit-ce luy qui, pendant quelque séjour qu'il auroit fait en cette Ville, auroit fait achever la façade de l'Eglise commencée sous Charlemagne, & qui y auroit fait placer les figures qui subsistent encore?



DESCRIPTION

*DESCRIPTION HISTORIQUE
DES PRINCIPAUX MONUMENTS
DE L'ABBAYE DE CISTEAUX.*

C'EST avec raison que plusieurs de nos Historiens ont nommé l'Abbaye de Cîteaux *le Mausolée des Ducs de Bourgogne*. Ceux de la première race y ont tous esté inhuméz, à la seule exception de Robert & de Hugues, premiers du nom.

M. Moreau de Mautour en a entrepris la description, comme il s'y estoit en quelque sorte engagé, lorsqu'il donna au Public celle des Tombeaux des Ducs de Bourgogne de la seconde race, qui sont à la Chartreuse de Dijon; & cet engagement, que l'amour de la Patrie luy rendoit toujourns précieux, luy a paru nécessaire & sacré, quand il a vû que quelques voyageurs s'estoient efforcez de le prévenir, mais par des relations peu exactes.

Pour mieux juger de celle que M. de Mautour a donnée à l'Académie, il faut se rappeler quelques circonstances de l'Histoire, & l'ordre de succession de ces Ducs de la première race.

Robert, troisième fils de Robert Roy de France, & petit-fils de Hugues Capet, fut, à proprement parler, le premier Duc de Bourgogne. Il eut de Hélié de Semur sa femme, quatre fils & deux filles; Hugues, Henry, Robert & Simon, Constance & Adelaïde.

Henry, quoyque mort avant son pere Robert, fut le seul de ces quatre fils qui continua la race des Ducs de Bourgogne; il laissa plusieurs enfans de son mariage avec Sibylle fille de Renaud Comte de Bourgogne, Hugues I. Duc de Bourgogne; Eudes qui luy succeda, & fonda l'Abbaye de Cîteaux; Robert Evêque de Langres, & Henry, qui se rendit célèbre par ses victoires sur les Maures & les Sarasins, qui épousa Thérèse de Castille, & fut la tige des Rois de Portugal. Du Chesne fait

Hist. Tome IX.

B b

194 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
mention d'un cinquième fils nommé Renaud, qui fut Abbé de Flavigny.

Hugues premier du nom, ayant perdu en 1078. Yoland de Nevers sa femme, dont il n'avoit point eu d'enfants, se retira dans l'Abbaye de Cluny, où il fit profession entre les mains de Saint Hugues son parrain, qui en estoit Abbé, & il remit à son frere Eudes le Duché de Bourgogne, qu'il n'avoit gardé qu'environ trois ans.

Ces deux premiers Ducs ne furent pas inhumés dans l'Abbaye de Cîteaux, elle n'existoit pas encore; mais leurs successeurs, leurs femmes, leurs enfants y ont tous leur sépulture à droite & à gauche du Parvis, à l'entrée de l'Eglise ou dans l'Eglise même, & dans le Sanctuaire, ce qui a déterminé M. de Mautour à ne suivre dans la description de ces différents tombeaux, d'autre ordre que celui dans lequel ils se présentent naturellement. Pour nous, voulant soulager encore, autant qu'il nous est possible, les curieux à qui il sert de guide, nous allons d'avance mettre icy une table chronologique de ces Ducs de Bourgogne, qui depuis Eudes premier se succédèrent tous de pere en fils, jusqu'à l'extinction de la première race, qui subsista plus de trois siècles.

Eudes premier du nom, fondateur de l'Abbaye de Cîteaux; devenu Duc de Bourgogne en 1078. par la retraite & la démission de son frere Hugues premier, mourut en 1103. & eut pour fils & successeur,

HUGUES II. qui mourut en 1142.

EUDES II. fils de Hugues II. mourut en 1162.

HUGUES III. fils d'Eudes II. mourut en 1192.

EUDES III. fils de Hugues III. mourut en 1218.

HUGUES IV. fils d'Eudes III. mourut en 1272.

ROBERT II. fils de Hugues IV. mourut en 1309.

HUGUES V. fils de Robert II. mourut en 1315.

EUDES IV. second fils de Robert II. mourut en 1349.

Son fils, nommé Philippe, estoit mort trois ans auparavant;

Fig. 1

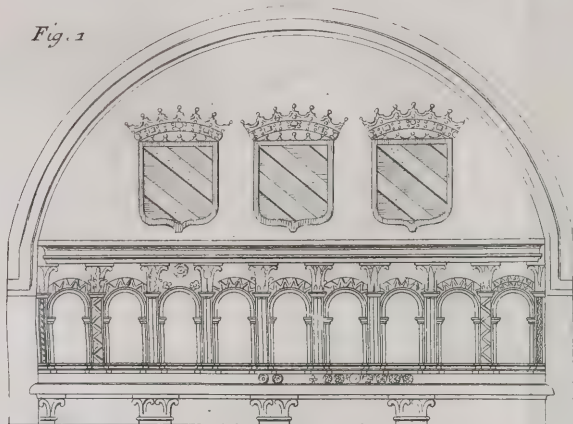
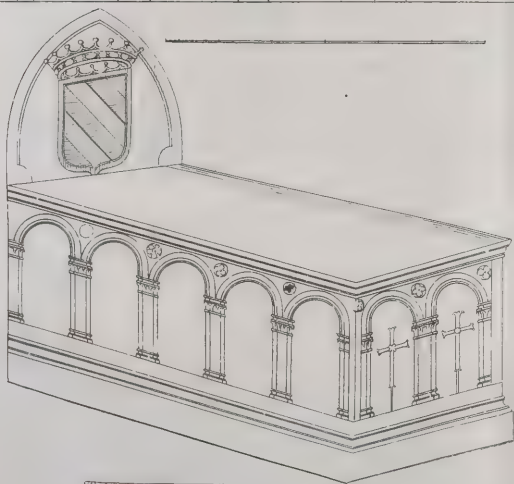


Fig. 2



mais comme il avoit laiffé de fon mariage avec Jeanne de Boulogne, un fils auffi nommé Philippe, & furnommé Philippe de Rouvre, parce qu'il estoit né au château de Rouvre, à deux lieus de Dijon; ce Philippe, premier du nom, petit-fils d'Eudes IV. fuccéda à fon aïeul, & mourut en 1361. à l'âge de feize ans, fans poftérité; & c'est en fa perfonne que finit la première race des Ducs de Bourgogne.

Enfin, avant que de fuivre M. de Mautour dans l'ample description qu'il a faite à plusieurs reprises, des monuments de l'Abbaye de Cîteaux, nous devons avertir qu'il ne s'est pas borné à ceux des Ducs de Bourgogne de la première race, dont nous venons d'exposer la fuite; qu'il a de même décrit, & quelquefois plus au long, les tombeaux d'autres perfonnes de distinction qui fe trouvent inhumées au même lieu, & que ce n'est pas la partie la moins curieufe de fon ouvrage, toujours liée d'ailleurs, à l'hiftoire de l'Abbaye de Cîteaux, à celle des Ducs ou du Duché de Bourgogne.

Le premier Tombeau que l'on voit à l'entrée de l'Eglife de l'Abbaye de Cîteaux, dans une Chapelle fermée, fous le portail à main droite, & que l'on appelle *la Chapelle des Ducs*, eft pratiqué dans l'épaiffeur du mur; il eft élevé à la hauteur de quatre pieds fous une arcade de pierre; & l'építaphe gravée fur la frife de la Tombe, ne contient prefque que les noms des trois premiers Ducs qui y font inhumez. Cette építaphe eft rapportée par quelques auteurs, mais avec des différences; elle doit eftre lûe ainfi :

*HIC JACENT TRES ILLUSTRISSIMI BURGUNDIÆ
DUCES. ODO FUNDATOR HUIUS MONASTERII, QUI
OBIIT ANNO 1102. HUGO FILIUS EJUS, QUI OBIIT
ANNO 1142. ODO FILIUS DICTI HUGONIS, QUI
OBIIT ANNO 1162.*

ANIMÆ EORUM REQUIESCANT IN PACE. AMEN.

Il y a apparence que cette infcription n'a efté mife que long-temps après la mort de ces trois Princes, qui y eft marquée

Bb ij

PREMIER
TOMBEAU.

Fig. 1.

conformément à la chronique de S.^t Benigne de Dijon, & à celle de Vezelay, citées par André du Chefne; & M. de Maout observe que le lieu de ce tombeau, où il y a une chapelle & un autel, a esté renfermé dans le parvis de l'Eglise par Nicolas Boucherat premier du nom, Abbé de Cîteaux, qui fit élever le mur de séparation en 1584.

Eudes I.^{er}

Eudes premier du nom, Duc de Bourgogne, & le premier désigné dans cette épitaphe, avoit environ vingt-six ans quand le Duché luy échut. Il avoit épousé Mahault ou Mathilde fille de Guillaume II. surnommé *Tesle-hardie*, Comte de Bourgogne, de Vienne & de Mascon. Il eut peine à obtenir une dispense de Rome, parce que Mathilde estoit sa cousine germaine, & que dans ce temps-là les dispenses de mariages entre proches s'accordoient plus difficilement.

Ce Prince signala sa piété par la fondation de l'Abbaye de Cîteaux en 1098. & par son voyage de la Terre-Sainte, où il passa à la tête de cent mille Croisez. Il mourut dans la ville de Tarse en Cilicie, le 23. Mars 1103. que l'on comptoit encore 1102. Son corps fut apporté à Cîteaux pour y estre inhumé, comme il l'avoit ordonné avant son départ. On le mit d'abord dans le cimetière des Religieux, d'où on le transporta dans le tombeau que l'on vient de décrire. Ce Prince posséda le Duché de Bourgogne pendant vingt-quatre ans. On célèbre tous les ans avant le Dimanche de la Passion, un anniversaire pour le repos de son ame & de celle de ses fils, dans l'Eglise de Cîteaux.

La Duchesse Mahault sa veuve se fit Religieuse à Fontevraud; qui estoit une nouvelle Institution de filles, formée sous la conduite du bienheureux Robert d'Arbrissel. Il resta de ce mariage deux fils, Hugues, qui succéda au Duché de Bourgogne, & Henry, qui fut Religieux à Cîteaux, & deux filles, Alix ou Adèle, qui épousa en premières noces Bertrand Comte de Toulouse & de Tripoli, & en secondes, Guillaume Comte de Ponthieu & d'Alençon. L'autre fille, qui se nommoit Fleurine, fit le voyage de la Terre-Sainte, où elle mourut. M.^{rs} de S.^{te} Marthe n'en ont fait aucune mention, mais elle n'a pas esté

*Selon du Chefne
& le P. Labbe.*

oubliee par le P. Labbe, ni dans l'Histoire des grands Officiers de la Couronne.

Hugues second du nom, Duc de Bourgogne, qui est aussi compris dans la première épitaphe, eut le surnom de *Pacifique*, parce que dans tout le cours de son regne, qui fut de près de quarante ans, il maintint toujours la paix dans ses Etats. M. de Mautour rapporte un autre trait de sa vie, qui justifie encore mieux ce surnom; c'est la grace qu'il accorda à un de ses sujets, que les Juges ordinaires avoient condamné à la mort, pour raison des menaces & des paroles outrageuses qui lui estoient échappées contre ce Prince.

Hugues II.

Il avoit esté élevé dans sa jeunesse par les soins de Jarenton, un des plus grands hommes de son siècle, & qui joignoit beaucoup de piété, de prudence & de sagesse à beaucoup d'éloquence; c'est ainsi qu'en parle une ancienne chronique de Saint Benigne de Dijon. Jarenton voyant son disciple en état de gouverner par luy-même, alla se rendre Moine à Cluny; mais le Prince, pour le rapprocher de sa personne, le fit élire Abbé de Saint Benigne de Dijon: il en fut le 47.^e Abbé, & il y mourut en 1105. trois ans après que Hugues eut succédé au Duché de Bourgogne.

*Profundus
scientiâ & elo-
quio, prudens
consilio.*

Hugues avoit épousé Mahault ou Mathilde, fille de Bozon premier du nom, Vicomte de Turenne, selon du Chesne. Il fut recommandable par ses grandes qualitez; il fut libéral, magnifique, sçavant & pieux, grand ami de Saint Bernard, comme on le voit dans le recueil de ses Lettres, où il rapporte celles que ce Prince écrivit luy-même à Guillaume Duc d'Aquitaine & Comte de Poitou, pour l'engager à se soumettre au Pape, & à se retirer du schisme de Pierre de Léon.

Le feu du Ciel ayant détruit en 1137. presque tout Dijon, qui n'estoit qu'un fort château bâti par les Romains du temps de Marc-Aurèle, & n'ayant laissé que les murailles, Hugues les fit démolir, & employer les matériaux à l'enceinte d'une Ville du même nom; ainsi, Dijon doit à ce Prince son commencement, tel qu'on le voit dans le plan rapporté dans l'histoire de S.^t Estienne de Dijon, imprimée en 1696.

198 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Hugues second, âgé de 65. ans, mourut en 1142. comme il est marqué dans l'építaphe, de même que dans les chroniques de S.^t Benigne de Dijon, & non en 1141. comme le disent celles de Vezelay.

M.^{rs} de S.^{te}
Marthen'en ci-
tent que cinq.

Il eut de Mathilde de Turenne sa femme, dix enfans, six fils & quatre filles. L'aîné fut Eudes II. du nom, qui succéda au Duché de Bourgogne. Le second fut Raimond de Bourgogne, qui mourut le 28. Juin 1158. & fut inhumé à Cîteaux avec Agnès de Montpensier sa femme, Hugues leur fils, mort en bas âge, & une fille nommée Mahault. Le troisième fils fut Hugues surnommé le Roux, qui mourut le 23. Avril 1172. & fut inhumé à Cîteaux avec sa femme & Sibylle leur fille, qui avoit épousé Anseric de Montréal. Le quatrième fils fut Robert de Bourgogne Evêque d'Autun, qui mourut en 1140. l'année même de son sacre. Le cinquième fut Henry, aussi Evêque d'Autun, inhumé à Cîteaux, & dont il sera parlé dans la suite. Le sixième fut Gaultier, qui après avoir abdiqué l'Archevêché de Besançon, parce qu'il avoit quitté le parti de Frederic engagé dans le schisme, fut élu Evêque de Langres; il mourut en 1179. ainsi qu'il est marqué dans un ancien Nécrologe de S.^t Estienne de Dijon, dont il avoit esté Doyen: il fut inhumé dans la Chartreuse de Jugny, qu'il avoit fondée. La première des filles, qui se nommoit Sibylle, fut mariée à Roger premier du nom, Roy de Sicile, & mourut à Salerne peu d'années après son mariage. La seconde fut Mahault, qui épousa Guillaume de Montpellier. La troisième nommée Aigeline, fut mariée à Hugues Comte de Vaudemont. La quatrième fut Aremburge, Religieuse au Monastère de Larrey près de Dijon, qui depuis a esté sécularisé, & uni à l'Abbaye de Saint Benigne. Saint Estienne troisième Abbé de Cîteaux, & Saint Bernard alors premier Abbé de Clairvaux, assistèrent à la cérémonie de sa Profession. La Duchesse Mahault veuve de Hugues II. mourut le 16. Juillet 1147. son corps fut apporté à Cîteaux, & mis auprès de celui du Duc son mari.

Eudes II.

Eudes second du nom, & troisième Duc de Bourgogne; compris avec les deux précédents dans la première építaphe,

fut le fils aîné & le successeur de Hugues second; il alla au secours d'Alfonse premier du nom, Roy de Portugal, qui estoit son cousin, & fils de Henry de Bourgogne, tige des Rois de Portugal.

Ce fut aussi à la sollicitation qu'en 1158. après avoir obligé les Maures à lever le siège de Calatrava, les Chevaliers de cet ordre furent soumis à la règle, & comme unis à l'ordre de Cîteaux.

Eudes mourut le 26. Septembre 1162. âgé de 61. ans. Il laissa de Marié de Champagne, fille de Thibault quatrième du nom, Comte de Champagne, surnommé *le Grand*, un fils nommé Hugues qui luy succéda, & deux filles, Mahault, mariée à Robert Comte d'Auvergne & de Clermont, & Alix qui épousa Archambaud de Bourbon septième du nom. A l'égard de la Duchesse leur mere, le Martyrologe de l'Abbaye de Fontevraud, cité par M.^{rs} de S.^{te} Marthe, marque qu'après la mort du Duc son mari, elle prit l'habit de Religieuse dans ce Monastère, & qu'elle en fut Abbessé.

*Gall. Chist.
Tom. 4.*

Sous le même portail de l'Eglise, l'on voit à main gauche en entrant, un tombeau élevé de terre d'environ cinq pieds, avec l'épithaphe suivante gravée sur la frise de la tombe.

II.^{me}
TOMBEAU.
Fig. 2.

*HIC JACET SERENISSIMUS DUX BURGUNDIÆ
HUGO III. FILIUS ODONIS II. QUI GLORIOSA MORTE
OCCUBUIT IN EXPEDITIONE ORIENTALI CONTRA
INFIDELES ANNO 1192. FUNDAVERAT SACRAM
DIVIONENSEM CAPELLAM ANNO 1172.*

Hugues III.

VIVAT IN CÆLIS PERENNITER. AMEN.

Le Roy Philippe-Auguste, obligé de repasser en France, laissa Hugues à la tête de son armée, & l'en déclara Généralissime; il s'estoit flatté de reprendre Jérusalem sur les Infidèles, mais il mourut peu de temps après le départ du Roy en 1192. comme il est marqué dans son épithaphe: on devoit seulement y adjoûter, que c'estoit à la seconde expédition de la Terre-

*A Tyr, ou dans
Acre, selon le P.
Maimbourg.*

Sainte, car le premier voyage qu'il y fit fut en 1170. Avant que de partir il alla à Cîteaux, dans le temps d'un Chapitre général, il s'y recommanda aux prières de l'Ordre, & demanda d'estre associé à ses suffrages. Guichard Archevêque de Lyon, Pierre Archevêque de Tarentaise, & le Bienheureux Alexandre, pour lors Abbé de Cîteaux, le présentèrent au Chapitre assemblé, qui luy accorda tout ce qu'il souhaitoit. Hugues par reconnoissance exempta de tous droits d'entrées & de péages, non seulement la maison de Cîteaux, mais tous les Religieux de l'Ordre qui passeroient dans ses États. Ensuite, ce Prince s'estant embarqué, essuya une violente tempête, pendant laquelle il fit vœu de bâtir dans la ville de Dijon, une Église en l'honneur de la Vierge & de S.^t Jean l'Évangéliste. Il l'accomplit à son retour en 1172. & c'est à sa piété que la ville de Dijon doit le superbe édifice qu'on y nomme la S.^{te} Chapelle. En 1179. il fit don à Gautier de Bourgogne son oncle Evêque de Langres, & aux Evêques ses successeurs, du Comté de Langres, qu'il avoit acquis par échange de Guy de Saulx.

Hugues estant mort en 1192. dans son second voyage en Orient, son corps fut embaumé, & enseveli dans plusieurs étoffes de soye, de damas noir & de moire blanche, mis dans une bière de bois de cèdre, remplie d'aromates, & apporté à Cîteaux, où il fut inhumé dans le tombeau que la Duchesse sa veuve luy avoit fait élever.

Il avoit eu deux femmes, la première fut Alix de Lorraine, fille du Duc Matthieu premier du nom, & qui dans la suite fut répudiée. La seconde fut Béatrix, fille de Guigue Dauphin de Viennois. De la première, il eut Eudes troisième du nom, qui luy succéda au Duché de Bourgogne, & Alexandre de Bourgogne, tige des Seigneurs de Montaigu, au Bailliage de Châlon-sur-Saone, bienfaiteurs de l'Abbaye de Maizières, où ils ont leur sépulture. De Béatrix, il eut Guigue-André de Bourgogne qui fit souche dans la seconde race des Dauphins de Viennois, & qui fut inhumé dans l'Église de S.^t André de Grenoble.

Hugues eut encore de Béatrix sa seconde femme, une fille
nommée



Fig. 3

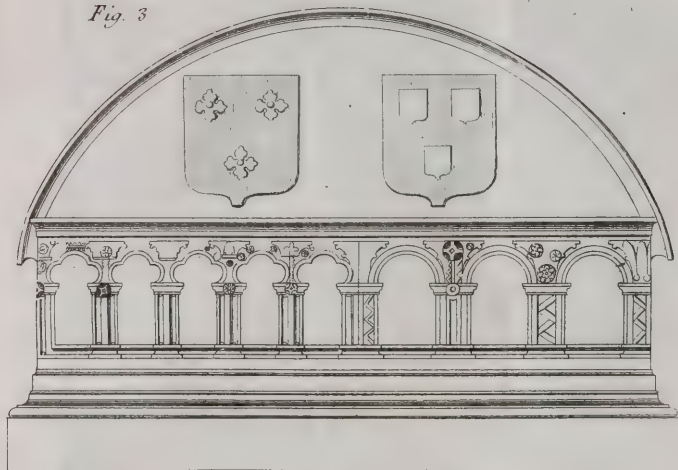
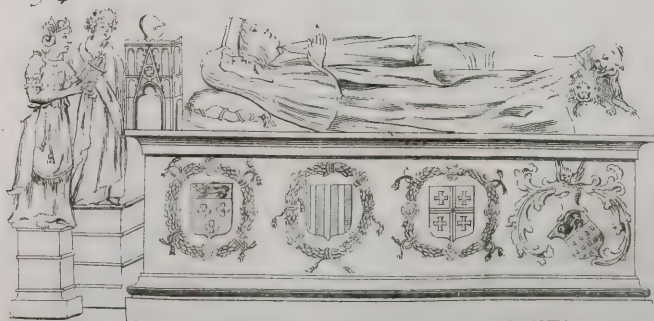


Fig. 4



nommée Mahault, qui épousa Jean Comte de Bourgogne & de Châlon, qui eut d'elle un fils nommé Hugues de Châlon, mari d'Alix de Méranie Comtesse Palatine de Bourgogne. Ces Princes & Princesses inhumés dans Cîteaux, ont fait plusieurs donations à cette Abbaye.

A l'égard des deux Duchesses femmes du Duc Hugues, la première n'a point eu sa sépulture dans Cîteaux; l'autre, qui étoit Béatrix, fut mise auprès de son mari dans le même tombeau, & ensevelie dans des étoffes de soye & de serge noire & blanche, de la même manière qu'elle avoit pris soin de faire ensevelir le corps du Duc son mari.

SANS sortir du même lieu, c'est-à-dire, du Parvis de l'Eglise, on voit un autre tombeau encore à main gauche, élevé de terre à la même hauteur que le précédent, sous une arcade de pierre pratiquée dans l'épaisseur du mur: c'est la sépulture de quatre Seigneurs de Vergy, dont l'écusson est peint contre le mur sous l'arcade, & d'une Dame de Vergy, que l'on croit estre Elizabeth Dame de Vergy, mariée à Hugues de Mont-Saint-Jean. Dans ce même tombeau sont deux Seigneurs de Mont-Saint-Jean, dont l'épitaphe fait mention.

*HIC JACENT QUATUOR ILLUSTRES DOMINI
ET UNA DOMINA DE VERGIACO. ATQUE DUO
DYNASTÆ DE MONTE SANCTI JOANNIS. IN
PACE QUIESCANT. AMEN.*

Le premier est Savari Seigneur de Vergy; le second, Guillaume de Vergy son fils, tous deux bienfaiteurs de Cîteaux, & de plus fondateurs de l'Abbaye de la Ferté, première fille de Cîteaux; le troisième Seigneur de Vergy inhumé dans le même tombeau, est Hugues pere de la Duchesse Alix de Vergy, femme d'Eudes Duc de Bourgogne, troisième du nom. Le quatrième est Guillaume III. de Vergy, Seigneur de Mirebeau, Sénéchal de Bourgogne, & frere de la Duchesse.

Les deux Seigneurs de Mont-Saint-Jean, sont Hugues second du nom, Seigneur de Mont-Saint-Jean, qui avoit épousé

Hist. Tome IX.

C c

III.^{me}
TOMBEAU.

Fig. 3.

4. Seigneurs
de Vergy.

*De gueules à
trois quinte feuil-
les d'or.*

En 1113:

*Ils portoient
pour armes de
gueules à trois
écussons d'or.*

Elizabeth de Vergy, fille de Hervé de Vergy, l'un des fils de Savari; le second, Guillaume troisième du nom, Seigneur de Mont-Saint-Jean, qui avoit épousé Marguerite de Bourgogne, *Selon du Chefne.* fille du Duc Hugues IV. & qui mourut sans enfants en 1240. Ces Seigneurs de Vergy ont fait de grands biens à l'Abbaye de Cîteaux.

Les dates rapportées dans ces épitaphes, indiquent en même-temps l'usage qu'on observoit alors à l'égard des Grands & des Souverains mêmes, de les inhumer hors des Eglises, à l'entrée ou dans le Parvis.

IV.^{me}
TOMBEAU.

Fig. 4.

Guy de Ro-
chefort.

APRES avoir traversé la nef de l'Eglise de Cîteaux, on trouve à main droite du chœur, derrière les stalles, un tombeau de marbre noir & blanc, élevé de terre d'environ trois pieds. C'est celui de Guy de Rochefort Chancelier de France, & de Marie Chambellan sa seconde femme; ils y sont représentés en marbre, avec l'épitaphe suivante gravée sur la frise.

*HIC JACET DOMINUS GUIDO DE ROCHEFORT
INTEGERRIMUS FRANCIE CANCELLARIUS, QUI
OBIIT 15. JANUarii 1507. ET ILLUSTRISSIMA
DOMINA MARIA DE CHAMBELLAN UXOR EJUS,
CUJUS FIDEI TUTELÆ AC REGIMINI CREDITA EST
JUVENILIS ÆTAS SERENISSIMÆ PRINCIPIS
DOMINÆ CLAUDIÆ A FRANCIA MAJORIS NATU
E FILIABUS PISSIMI REGIS LUDOVICI XII.*

Guy de Rochefort naquit au Château de Rochefort, situé dans le Comté de Bourgogne. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du Droit, où il fit de grands progrès; mais ayant pris le parti des armes, il suivit le Prince Charles Duc de Bourgogne, surnommé *le Guerrier*, qui le fit Chevalier d'Armes; puis son Conseiller ès Parlements de Beaune & de S.^t Laurent, & Chambellan de la Princesse Marie sa fille. Cette Princesse, après la mort du Duc son pere, envoya Guy de Rochefort à Arras pour recevoir le serment de fidélité de ses sujets des

Comtez de Flandres & d'Artois. Peu de temps après, Guy s'attacha au service de Louis XI. qui le fit d'abord Conseiller au Parlement de Dijon, & luy donna en 1482. la Charge de Premier Président au même Parlement. Guillaume son frere aîné fut fait Chancelier de France l'année suivante.

Guy possédoit beaucoup de terres en Bourgogne, Pleuvaut, Flagey, Cuisseaux, Labergement, Foucheran, & Rouvray ou Rouvres, au Bailliage d'Arnay-le-Duc. Ce fut dans ce lieu * qu'un parti vint l'enlever, & le conduisit à Morigny, & de-là à Salins en Franche-Comté, d'où il se sauva après sept mois de prison.

Quoyque par le Traité fait entre Louis XI. & Maximilien, qui avoit épousé Marie héritière de Bourgogne, le Duché de Bourgogne fût demeuré à la France, & le Comté à Maximilien, ces deux Princes ne laissèrent pas d'estre en garde l'un contre l'autre, & de commettre des actes d'hostilité; ce qui avoit donné occasion aux Comtois d'enlever Guy de Rochefort. Il fut fait aussi Chancelier de France en 1497. après Robert Briçonnet, & il exerça cette Charge avec tant de droiture & d'intégrité durant le regne de Charles VIII. que Louis XII. dans la suite, non seulement le confirma dans cette même Charge, mais luy confia encore l'administration du Royaume, & le commit pour aller recevoir en son nom en la ville d'Arras, l'hommage que Philippe Archiduc d'Autriche fils de Maximilien, estoit obligé de rendre au Roy pour les Pairies & Comtez de Flandres & d'Artois, & pour le Comté de Charollois.

Ce Magistrat mourut fort âgé, en 1507. comme il est marqué dans son épitaphe : ses armes, gravées sur son tombeau, sont d'azur, semé de billettes d'or, au chef d'argent chargé d'un lion léopardé de gueules, pour cimier une tête de lion supportée d'un vol.

Marie Chambellan sa femme fut Gouvernante de Madame

* Au rapport de Gollut dans ses Mémoires de la Franche Comté; mais il se trompe, quand il confond ce lieu | de Rouvres avec celui de Rouvre à trois lieues de Dijon, demeure des anciens Ducs de Bourgogne.

Claude de France, l'aînée des filles de Louis XII. jusqu'au mariage de cette Princeſſe avec François I.^{er} Cet honneur ne luy fut déferé qu'après la mort du Chancelier ſon mari.

Elle eſtoit fille de Henry Chambellan, Vicomte Mayeur de Dijon, Général des Monnoyes & des Finances du Duché de Bourgogne, Maître de la Chambre des Comptes. Il avoit épouſé Alix de Berbizy, dite Berey, ſurnommée *la Belle*.

Au-deſſus du tombeau de Guy de Rochefort & de Marie Chambellan, il y avoit pour l'un & pour l'autre une grande épitaphe en vers Gaulois, écrite ſur du vélin en quatre colonnes, & enchâſſée dans une bordure de bois. L'une eſtoit de cent vingt vers, qui compoſoient dix ſtances, de douze vers chacune, & l'autre de cent ſeize vers. Le Pere Martene les a rapportées toutes deux d'après Palliot, car il y a long-temps qu'elles n'exiſtent plus, ſur quoy M. de Mautour obſerve que l'exceſſive longueur de ces épitaphes eſtoit ſeule capable d'étouffer la curioſité des voyageurs; & il eſt vray que ces ſortes d'ouvrages, pour eſtre lûs, & encore plus pour eſtre appris & retenus, ne ſçauroient eſtre trop courts: il a cependant jugé à propos d'en rappeler quelques endroits, ſur tout le commencement.

*Dans ſon Hiſt.
du Parlement de
Dijon.*

*Cy giſt la fleur, le titre & l'excellence,
Le parangon, la haute précellence,
L'honneur, le prix, le parfait des humains,
Le vray miroir de prouèſſe & vaillance,
Le grand ruiſſeau & fleuve d'éloquence,
Le bien public, excédant les Romains,
Saige, diſcret, mettant par-tout les mains,
Sans épargner puiffant, foible ni fort;
Pour le nommer, c'eſt Guy de Rochefort,
Le plus exquis qui de ſon temps regna. Et le reſte:*

Ce grand éloge finit par les vers ſuivants.

*Mais Atropos, qui tout homme décrie,
Eut contre luy une mortelle envie,*

*Et luy livra très-cruelle bataille
 Par accident qui tost luy eust ravie
 Force & vigueur, & luy osta la vie,
 En le frappant & d'estoc & de taille,
 Qui au grand Roy est allé rendre compte,
 Celuy duquel j'ay fait icy mon compte,
 Et dont le corps gist deffous cette lame:
 Prions à Dieu que point ne se méconte,
 Ains en repos veuille mettre son ame.
 Amen.*

L'építaphe de Marie Chambellan commençoit ainsi :

*Cy gist aussi sous cette Sepulture
 Un autre corps, comme la Portraiture
 Démontre à tous, d'une excellente Dame.
 Oncques ne fut de long-temps créature
 Créée de Dieu, ni formée par nature,
 Mieux accomplie, voire de corps & d'ame,
 En gloire, en los, en bon renom & fame,
 Et en vertu, je luy donne ce titre
 Parquoy raison m'a commencé luy titre
 Son Epítaphe pour donner connoissance
 De son haut nom, qui tout temps administre
 Bruit & honneur à ceux de sa naissance.
 Et tout premier convient que je désigne
 Comme à Dijon elle prit origine,
 Et fut extraite de noble geniture, &c.*

La fin répond à un si beau prélude.

*Mort éversant ses criminiaux excès,
 Deux ans après le trepas & decès
 De ce Seigneur dont icy gist le corps,*

*Auprès de luy donna lieu & accès
 A sa Compagne dont cy je tiens procès,
 L'an mil cinq cent & neuf, j'en suis raccord.
 Vingt & deux ans sans debat ni discord
 Avoient vécu en loyal mariage,
 Et avec deux qu'elle fut en veuvage,
 Compris les quinze qu'elle avoit deivendit,
 Trente & neuf ans elle avoit endroit l'âge.
 Or prions Dieu qu'il luy doint Paradis.
 AMEN.*

Il y a encore une semblable épitaphe en trente-quatre vers françois, gravez sur une plaque de cuivre à l'endroit où estoit le cœur de Rochefort ; elle est attachée à un pillier de la Nef de l'Eglise, le plus proche du milieu du Chœur.

V.^{me}
 TOMBEAU.
 Deux Evêques.

LE cinquième Tombeau est contre le pignon de la croisée de l'Eglise, du côté du midy, & renferme les corps de deux Evêques contemporains, l'un d'Autun, & l'autre de Châlon sur Saone. On apprend seulement leurs noms par deux Inscriptions peintes en caractères Gothiques sur le mur, au-dessus du tombeau.

*HIC DUO PONTIFICES, SERVI VERI SALOMONIS
 Pausant Henricus Eduæ, Petrus Cabilonis.*

En 1148.

Henry de Bourgogne fils du Duc Hugues second & de Mathilde de Turenne, & petit-fils d'Eudes premier du nom, fondateur de Cîteaux, fut le 53.^e Evêque d'Autun ; il gouverna son Diocèse avec une grande édification, & contracta une si étroite amitié avec Pierre de Branges ou Branion, Evêque de Châlon, qu'ils desirèrent estre inhumez dans le même tombeau. Henry reçut dans Cîteaux le Pallium des mains du Pape Eugène III. qui estoit pour lors en France, & qui honora de sa présence le Chapitre général tenu à Cîteaux cette même année.

Pierre fut le 40.^e Evêque de Châlon. Il avoit auparavant

PL IX

Fig. 6

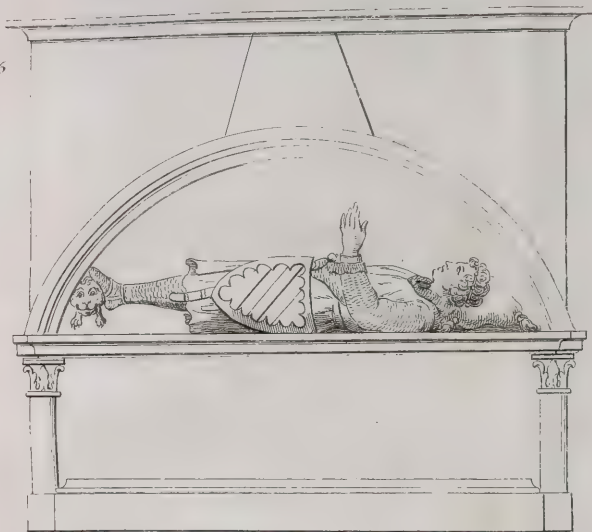


Fig. 5



esté Religieux de Cîteaux, à ce qu'on croit. Louis le Jeune se servit utilement de luy, pour arrêter les brigandages d'un certain Jofferand Seigneur de Briançon, qui pilloît également les biens des particuliers & ceux de l'Eglise. Pierre mourut fort regretté de son peuple, en 1178. & M. Moreau de Mautour croit que Henry de Bourgogne son intime ami, mourut aussi la même année; on en voit la preuve, dit-il, dans l'építaphe gravée sur la frise de leur tombeau commun.

*HIC JACENT DUO ILLUSTRISSIMI PRÆSULES
HENRICUS EPISCOPUS ÆDUENSIS, FILIUS HUGO-
NIS II. BURGUNDIÆ DUCIS, ET PETRUS CABILO-
NENSIS EPISCOPUS EX MONACHO HUIUS CÆNOBII.
AMBO OBIERUNT ANNO M. C. LXXVIII.*

Mais comme il est constant d'ailleurs, & qu'on a démontré qu'Estienne avoit succédé à Henry dans l'Evêché d'Autun, dès l'an 1171. on ne peut se dispenser de reconnoître que l'építaphe est plus moderne, & qu'on ne sçauroit en faire aucun usage.

*Gallia Christ.
secunda Edit.
tom. 4. p. 397.*

DANS la Chapelle de S.^t Jean-Baptiste, se voit un magnifique Tombeau, qui est celui de Philippe Pot représenté armé de pied en cap, & vêtu d'une cotte d'armes, couché sur une tombe élevée d'environ six pieds, & soutenue par huit *deuils* ou *pleureux*, portant chacun au bras un écusson de ses alliances. Le premier écusson représente les armes pleines de la maison de Pot, qui sont d'or à la face d'azur. Le second écusson des mêmes armes est écartelé de celles de la maison de Courtjambe, alliance de celle de Pot. Dans les autres, on remarque les alliances de Vergy, de Blaisy, de Montagu Somberton du Blé, de Nagu, de Varennes & de Vaudrey.

Philippe Pot, fils de René Pot Seigneur de la Roche, &c. fut fait grand Sénéchal de Bourgogne, Chevalier de la Toison d'or par le Duc Philippe le Bon, & ensuite Chevalier de l'Ordre de S.^t Michel par le Roy Louis XI. premier Conseiller & Chambellan de S. M. Chevalier d'honneur du Parlement de Bourgogne, & Gouverneur de la province.

*VI. me
TOMBEAU.
Fig. 5.
Philippe Pot.*

En 1477.

Il naquit en 1428. & fut tenu sur les fonts de Baptême par le Duc Philippe le Bon. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, ce Duc le fit Chevalier d'armes; il l'honora ensuite de plusieurs commissions importantes: il l'employa entr'autres à la conclusion des différens mariages du Comte de Charollois, qui fut marié trois fois. La première, à Catherine fille du Roy Charles VII. la seconde, à Isabelle de Bourbon fille de Charles premier, Duc de Bourbon; & la troisième, à Marguerite d'Yorck sœur d'Edouard IV. Roy d'Angleterre, & fille de Richard Duc d'Yorck.

En 1494:

Le Roy Charles VIII. successeur de Louis XI. eut dessein de supprimer le Parlement de Dijon, & de le réunir à celui de Paris. Philippe Pot fut député du Parlement de Dijon, pour solliciter la révocation de l'Edit, & il y réussit. Le Roy connoissant sa fidélité, le continua dans son gouvernement du Duché de Bourgogne, car le Comté de Bourgogne venoit d'estre cédé à Maximilien d'Autriche, qui fut depuis Empereur. Philippe Pot mourut âgé de 66. ans; & comme il avoit une dévotion particulière à la Vierge, il voulut estre inhumé dans l'Eglise de Cîteaux, qui luy est dédiée. On voit à un pillier qui soutient la voute de la Chapelle où est son tombeau, une épitaphe latine de 44. vers; Palliot & le P. Martene l'ont rapportée, elle commence ainsi:

*Quem rapuit à medio mors impia plange Philippum
Nomine Pot, cujus fama perennis erit.*

En voicy la fin.

*Mille quadringento nonageno ter & uno
Septembris mense huic membra dedit loculo.*

Le corps de l'épitaphe nous apprend que Philippe le Bon luy avoit encore donné le gouvernement des villes de Lille en Flandres, de Douay & d'Orchies; c'est ce qui est confirmé par une autre épitaphe en prose françoise, que le P. Martene n'a pas rapportée, quoyqu'elle nous apprenne beaucoup de particularitez de sa vie: cette seconde épitaphe est conçue en ces termes.

TANT

TANT L. VAUT.

Cy gist Messire Philippes Pot Chevalier, Seigneur de la Roche, Nokay de Châteaumeuf en Auxois, & de Genvray en Charolois pour la plus grande part, Grand Sénéchal de Bourgoigne, Seigneur de Thorey sur Oishe & de S.^t Romain, qui fut nourry en l'hostel de feu Monseigneur le bon Duc Philippes de Bourgoigne trépassé que Dieu absolve, lequel le fit Chevalier, fut son parrain, & par l'élection des Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or, la li donna & mit au col, lui fit de grands biens & honneurs en plusieurs manières & en divers estats, selon l'aige qui le servit, & tant qu'environ deux ou trois ans avant son trepas, il fut en l'estat de premier Chambellan, ly donna les Capitaineries du Chastel & des Villes de Lille, Douay & Orchies. Après la mort de sondit maistre fut réservé par Monsieur le Duc Charles son fils en son service, l'un de ses principaux Chambellans, & généralement ly laissa tous les offices dont il le trouva en possession, auquel service il demeura la vie durant de sondit Seigneur & maistre, après la mort duquel par ceux de ladite Ville de Lille, tant Officiers comme tous autres, il fut mis hors du Chastel & d'icelle Ville par le commandement de Mademoiselle de Bourgoigne qui pour lors estoit Dame desdits lieux, & ly fit force de soy retirer à Tournay, où pour le temps d'adonc les gens du Roy & de mad.^e Demoiselle alloint & venoint, & par le consentement des susdits Seigneur & Dame, auquel lieu le Roy envoya querre ledit Seigneur de la Roche, le voulut avoir à son service, lui fit de grands biens, ly osta ladite Ordre qu'il portoit, & ly fit cet honneur que de luy laisser la sienne, & le créa grand Sénéchal de Bourgoigne.

Il paroît par cette inscription, que Marie de Bourgogne; fille & unique héritière du Duc Charles, étant en différend avec Louis XI. pour la succession de son pere, & la prétention du Roy sur le Duché & Comté de Bourgogne, soupçonna Philippe Pot d'intelligence avec le Roy, & le disgracia, ce qui luy fit quitter son service pour s'attacher à celuy de la France.

A l'égard de la devise, *TANT L. VAUT*, on prétend qu'elle doit son origine à une aventure de Philippe Pot dans la Palestine,

où ayant esté fait prisonnier, Bajazet II. ne luy laissa que l'alternative de changer de Religion ou de vaincre un lion furieux. Au fort du combat, le Chevalier chrestien se voua à la Vierge, tua le lion, & s'écria *TANT ELLE VAUT!* dont il fit ensuite le cri de ses armes. On adjoute que le Sultan frappé d'admiration, luy rendit la liberté, & luy fit présent de son propre sabre, ce qui le détermina encore à écarteler ses armes de deux cimenterres, qu'en termes de blason on appelle des *Bado-laires*; mais il y a bien plus d'apparence que c'est une alliance de l'ancienne maison de Courtjambe, qui portoit précisément les mêmes armes: & pour ce qui est de l'aventure de la Terre-Sainte, où il n'est point du tout prouvé que Philippe Pot ait jamais esté, il seroit fort naturel de rapporter sa dévotion & sa reconnoissance pour la Sainte Vierge, aux secours qu'il en avoit reçus pendant la persécution de Marie de Bourgogne, car on a conservé long-temps dans la Sacristie de l'Eglise de N. Dame à Dijon, un tableau où il estoit peint à genoux devant une image de la Vierge, à qui il adressoit ces vers:

*Sauve-moy, Dame très-heureuse,
De la prison tant rigoureuse
Où l'on ne voit que cruauté:
Garde-moy d'y estre bouté,
Car à chacun tu es piteuse,
Mere de Dieu.*

*TANT L. VAUT ET A VALU
A celui qui a recouru
A celle pour qui dist ce mot,
Te suppliant, Philippes Pot,
Qui de tout mal l'a secouru.
TANT L. VAUT.*

VII.^{me}
TOMBEAU.
Fig. 6.
Robert Comte
de Tonnerre.

LE septième Tombeau, qui est celui de Robert de Bourgogne Comte de Tonnerre, est de marbre noir, avec la figure de ce Prince en marbre blanc; il est placé dans le chœur de l'Eglise du côté de l'Épître: on lit au-dessus cette Inscription.

*CY GIST MONSEIGNEUR ROBERT DE BOURGOGNE
COMTE DE TONNERRE, JADIS FILS DE MONSEIGNEUR
ROBERT DUC DE BOURGOGNE ET DE MADAME AGNES
JADIS FILLE DE MONSEIGNEUR SAINT LOUIS ROY
DE FRANCE, LEQUEL TRÉPASSA LE SAMEDY VEILLE
DE SAINT LUC DE L'AN DE GRACE 1334.**

Ce Robert de Bourgogne Comte de Tonnerre, estoit le cinquième des fils de Robert second du nom, Duc de Bourgogne. Il eut le Comté de Tonnerre par sa femme Jeanne de Châlon, fille de Guillaume de Châlon, Comte d'Auxerre & de Tonnerre, & d'Éléonor de Savoye; il ne laissa point de postérité.

Le Comte Robert, ayant voulu secourir Edouard Comte de Savoye, dans la guerre qu'il eut contre Guigue fixième du nom, Dauphin de Viennois, au sujet des limites de leurs Estats; Robert fut fait prisonnier dans une rencontre où il courut risque de la vie. Le Dauphin exigea 200000. livres pour sa rançon; & comme Robert n'estoit pas en estat de payer cette somme, Eudes IV. son frere, Duc de Bourgogne, le Comte de Flandres, les Comtes d'Eu & de Vendôme, le Seigneur de Joinville & quelques autres, luy servirent de caution pour cette somme, qui cependant ne fut point payée dans le temps convenu, comme on le voit par le Traité fait à ce sujet le 29. Janvier 1325. rapporté dans du Chefne, & dans les Mémoires de l'histoire du Dauphiné, par M. le Président de Valbonnays.

Le tombeau suivant, qui se voit au même côté du chœur, & qui est plus élevé que celui du Comte de Tonnerre, est le tombeau de deux Prélats morts en odeur de sainteté: on croit que le premier est le Bienheureux Pierre, qui fut d'abord Abbé de Pontigny, puis Abbé de Cîteaux, & ensuite Evêque d'Arras; il mourut, dit-on, en 1203. mais comme, suivant la Chronique

VIII.^{me}
TOMBEAU.

Deux Abbez
de Cîteaux.

En 1179.

En 1184.

* Comme la veille de Saint Luc tomba au lundy en 1334. on ne sçau-
roit douter que cette épitaphe ne soit
moderne; on le reconnoît d'ailleurs
au stile.

d'Alberic, l'Evêque d'Arras qui mourut en 1203. fut inhumé à Pontigny, il y a lieu de croire qu'on a confondu deux Evêques d'Arras du même nom, dont l'un, qui avoit esté Abbé de

V. Gall. Christ.
2. de edit. 10. 3.
pag. 328. &
10. 4. p. 288.

Cisteaux, mourut le 18. Decembre 1185. & l'autre fut son successeur immédiat.

On croit aussi que le second Prélat est le Cardinal Robert, qui fut honoré de la pourpre par le Pape Celestin V. l'an 1294. Il se trouva à Rome pendant les différends de Philippe le Bel avec Boniface VIII. & c'est de luy que M. Baillet fait mention, à l'occasion d'une lettre qu'il écrivit à Robert Duc de Bourgogne, au sujet de ce différend. Ce Cardinal avoit esté le quinziesme Abbé de Pontigny, d'où il fut tiré en 1293. pour estre le vingt-huitiesme Abbé de Cisteaux. Il mourut à Parme l'an 1305. dans le Monastère de S.^t Martin du même Ordre: d'où les Religieux envoyèrent son corps à Cisteaux, pour y estre inhumé, ainsi qu'il l'avoit ordonné en mourant. Dom Martene rapporte leurs épitaphes, mais il n'y a dans Cisteaux aucun vestige de celle de Pierre, & celle de Robert se trouve seulement dans le *Gallia Christiana*, & dans les Annales de Cisteaux, où on lit ce qui suit:

*ROBERTUS MORTUUS PARMÆ 1305. MENSE AUGUSTO, AB ECCLESIA SANCTI MARTINI TRANS-
LATUS IN CHORO SUÆ BASILICÆ AD SINISTRAM
MAJORIS ALTARIS TUMULATUS.*

IX.^{me}
TOMBEAU.
Calixte II.

DERRIÈRE le grand autel de l'Eglise, on voit une espèce de châsse, qui renferme le cœur du Pape Calixte second, avec cette Inscription:

ECCE HIC EST COR NOBILE DOMINI CALIXTI PAPÆ.

Il y a sur la châsse deux clefs posées en sautoir, & au bas deux mitres, dont l'une est traversée par une crosse, & l'autre par une croix Patriarchale. Calixte II. fut créé Pape en 1119. & mourut le 12. Decembre 1124. Son cœur fut apporté à Cisteaux du temps de S.^t Estienne, qui en estoit le 3.^e Abbé.

Ce Pape, dont le nom estoit Guy de Bourgogne, fut oncle de Hugues III. Duc de Bourgogne, & cinquième fils de Guillaume, surnommé *le Grand*, Comte de Bourgogne, & de Gertrude Comtesse de Vienne. Estant Archevêque de Vienne, il fonda & bâtit l'Abbaye de Bonnevaux en Dauphiné; & ce fut en ce lieu, que revenant d'un Concile assemblé à Dijon, où il avoit assisté comme Légat du S.^t Siège, il amena S.^t Estienne Abbé de Cîteaux. Il continua les fonctions de Légat sous les Papes Pascal second, & Gelase second, à qui il succéda. Il y avoit alors plus de cinquante ans que l'Eglise estoit troublée par les Schismes que fomentoient les Empereurs d'Allemagne; il eut le bonheur de rendre la paix à l'Eglise. L'Antipape Maurice Bourdin, qui s'estoit fait appeller Gregoire VIII. fut pris & déposé; & l'Empereur Henry V. redoutant la puissance, & respectant la vertu de Calixte, se reconcilia avec luy.

1083.

1117.

Dans le même lieu se voit un sépulcre de pierre qui renferme les corps de deux autres Prélats célèbres; le premier, est celuy de Waldemar Evêque de Sleswick, ville du Duché d'Holfstein en Dannemark, & depuis Archevêque de Breme, fils du Roy Canut. Ce Prélat, après avoir renoncé à ses dignitez, se fit Religieux de Cîteaux, & y mourut; l'autre, est Albert Patriarche d'Antioche: leurs épitaphes en Latin sont rapportées dans le Voyage Littéraire de D. Martene.

Deux Prélats,

En 1226.

Le Patriarche Albert vint avec Innocent IV. au Concile de Lyon, où l'Empereur Frédéric II. fut excommunié. Albert y mourut, & choisit sa sépulture dans l'Eglise de Cîteaux.

1245.

A l'égard de Waldemar Evêque de Sleswick, après la mort du Roy Canut cinquième du nom, que son frere avoit fait assassiner, ce Prélat, neveu du feu Roy, voulut disputer la Couronne à Canut son cousin germain, qui s'en estoit déclaré héritier; mais Canut se saisit de sa personne, & ne luy rendit la liberté qu'à condition de renoncer à son Evêché. Il passa en Italie, & s'arrêta à Boulogne, où il s'appliqua pendant deux ans à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise. L'Archevêché de Breme estant venu à vaquer, il se fit élire

214 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Archevêque par le Chapitre; & dès que les Députés luy en eurent apporté la nouvelle, il se rendit avec eux à Rome, pour solliciter ses Bulles: mais le Chancelier de Dannemark, qui arriva en même-temps, y forma opposition au nom du Roy son maître. L'affaire traînant en longueur, Waldemar sortit brusquement de Rome, à l'insçu du Pape, & se rendit à Breme, où de son chef il se mit en possession de l'Archevêché. Le Pape le menaça, l'excommunia même; rien ne put le démouvoir; parce qu'il estoit tellement soutenu du peuple, que ni le Pape ni le Roy de Dannemark, ne trouvèrent personne pour luy signifier la Sentence d'excommunication: enfin, au bout de six à sept ans, Waldemar tomba dangereusement malade, & touché par les remords de sa conscience, il envoya chercher l'Abbé du Monastère de Likia, Ordre de Cîteaux, situé dans la basse Saxe, sur les frontières du Duché de Breme. Waldemar, s'estant confessé à luy, & ayant promis que si Dieu luy conservoit la vie, non seulement il se démettroit de son Archevêché, mais encore qu'il se feroit Religieux de l'ordre de Cîteaux, l'Abbé luy donna l'absolution. Waldemar recouvra sa santé, & tint parole; il alla à Rome, où le Pape Honorius III. successeur d'Innocent III. le reçut à pénitence, leva son excommunication, & le renvoya au Bienheureux Gautier, pour lors Abbé de Cîteaux, qui l'admit dans son Ordre. Il y passa le reste de ses jours dans la piété la plus fervente, & mourut le 18. Aoust 1226. ainsi qu'il est marqué dans son épitaphe. Les autres événements de sa vie sont rapportez par Jean-Isaac Pontanus dans son histoire de Dannemark, & par Albert Krantz dans sa chronique Danoise.

X.^{me}
TOMBEAU.
Deux des onze
mille Vierges.

L'EXACTITUDE de M. de Mautour ne luy a pas permis d'oublier dans la description des Monuments de Cîteaux, un autre tombeau en forme de châsse, qui est derrière le chœur du côté de l'Evangile, & dont l'Inscription qui est au-dessus en caractères gothiques, marque que ce sont les corps de Sainte Palladie & de Sainte Sammie, deux des onze mille Vierges.

*HIC JACENT CORPORA SANCTARUM PALLADIÆ
ET SAMNIÆ, QUÆ SUNT DE NUMERO UNDECIM
MILLIUM VIRGINUM.*

Mais il s'abstient à cet égard des réflexions & des détails historiques, dont il a accompagné la description de toutes les autres sépultures.

APRES celle-cy, on voit dans l'épaisseur du mur, du côté de l'Evangile, un tombeau qui renferme les corps de quatre Prélats, un Archevêque, & trois Evêques.

XI.^{me}
TOMBEAU.
Quatre Prélats,

Le premier est Donat Onolargau, onzième Archevêque de Cashel en Irlande, où l'on prétend que sa famille subsiste encore aujourd'hui. Après avoir possédé cet Archevêché pendant onze années, il vint en 1223. se faire Religieux à Cîteaux, & il y mourut en 1232.

Les trois Evêques sont, 1.^o Pierre, Evêque du Puy en Velay, qui ayant été auparavant Religieux à Cîteaux, voulut y estre inhumé. Il mourut fort âgé, il avoit gouverné son Eglise pendant trente ans, & ce fut entre ses mains que le Roy Louis VII. dit le jeune, fit dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris, le vœu de passer dans la Terre-Sainte, pour y combattre les Infidèles.

En 1189;

2.^o Robert de Châtillon, de l'ancienne maison des Seigneurs de Châtillon-sur-Seine, Evêque de Langres; il donna à son Evêché le Chef de S.^t Mammet Martyr, qui luy fut envoyé de Constantinople, par Guy de Dampierre Chanoine de Langres & Evêque de Damas. Robert mourut le 20. Mars 1209. & fut inhumé dans l'Eglise de Cîteaux. M. de Mautour observe que sa sépulture n'estant plus en vûe à cause du nouvel Autel que l'on a construit en 1667. on l'a en quelque manière remplacée par une grande Inscription Latine appliquée à un pillier, & qu'elle est rapportée dans le Voyage Littéraire de Dom Martene.

3.^o Un autre Robert Evêque de Châlon-sur-Saone, qui, ayant consacré l'Eglise de Cîteaux au mois d'Octobre 1193,

y choisit sa sépulture; il mourut le 12. Janvier 1215 ou 16.
& l'építaphe de ces Prélats, mal copiée dans le Voyage Litté-
raire, est écrite en lettres gothiques, & conçue en ces termes:

*HIC DUO ROBERTI LINGONENSIS CABILONENSIS
PONTIFICES PAUSANT SIMUL ET PETRUS
PODIENSIS.*

*HIS EST DONATUS CASFELENSIS SOCIATUS
PRÆSUL HONORATUS, NOSTRISQUE COMES
MONACHATUS.*

XII.^{me}
TOMBEAU.
Guy Paré.

* Et non Cele-
stin III. comme
il est dit dans
Morey.

DE ce onzième tombeau, M. de Mautour passe à celuy
du Bienheureux Guy Paré quinziesme Abbé de Cîteaux, &
auparavant Abbé du Val, au Diocèse de Paris, l'un des plus
grands hommes de son siècle. Le Pape Innocent III.* le nomma
Evêque de Préneſte & Cardinal. Il fut élu en 1203. Arche-
vêque de Rhems. Le Pape luy confirma, & à ses successeurs,
le privilège de sacrer les Rois. Guy Paré estoit François de
nation, & le Pape l'avoit tiré de Cîteaux pour l'élever à la
» dignité d'Evêque-Cardinal, « parce qu'il l'avoit reconnu pour
» homme puissant en œuvres & en paroles, pour convertir les
» pécheurs les plus endurcis, par ses prédications vives & tou-
chantes ». Il composa une Somme de Théologie, dont le
manuscrit est dans la Bibliothèque de S.^t Victor à Paris; il
composa encore un Traité des nouvelles Constitutions, pour les
Chevaliers de Calatrava, que D. Henriquez a publiées en 1630.

Un ancien manuscrit Latin de la Bibliothèque de Cîteaux,
porte que lorsqu'il en estoit Abbé, il consulta une sainte Re-
ligieuse de son Ordre qui avoit de fréquentes révélations, pour
apprendre d'elle si le premier esprit de l'Ordre y regnoit dans
toute sa pureté, & qu'elle luy répondit que trois choses y
déplaísoient infiniment à Dieu; sçavoir, le grand nombre de
possessions, la superfluité des bâtimens, la négligence du chant
monachal*.

* Sciatis, Domine Pater, tria esse
in Ordine nostro quæ specialiter oculos
summæ Majestatis offendunt; multi-

plicatio agrorum, superfluitas ædifi-
ciorum, & vocum lascivia.

Guy

Guy Paré fit bâtir en partie l'Eglise de Cisteaux, & la fit consacrer en 1193. par Robert Evêque de Châlon-sur-Saone, comme on l'a déjà observé. Il refusa généreusement, lors d'un Chapitre général où il présidoit, trois mille marcs d'argent que l'Empereur Henry V. luy envoyoit, soit pour l'engager dans son schisme, soit pour le dédommager des pillages faits dans les Monastères de l'Ordre. Ce refus donna à Guy Paré une grande réputation, & Baronius en a fait la remarque sous l'an 1194.

Il rejetta encore avec plus de fermeté les taxes que le Pape Innocent III. avoit imposées sur tous les biens d'Eglise, & en particulier sur ceux de Cisteaux, parce que ces taxes luy paroissent blesser les droits d'exemptions accordées à l'Ordre. Le Pape, après beaucoup de menaces & de poursuites, se rendit enfin aux remontrances & aux prières de Guy; & touché de sa fermeté, ainsi que de sa vertu, il révoqua les taxes, l'honora du chapeau de Cardinal, & le nomma son Légat en Allemagne. Ce fut en cette qualité qu'il ordonna qu'à l'élévation de l'Hostie & du Calice à la Messe, on sonneroit une petite cloche pour rendre le peuple plus attentif, & qu'on en useroit de même quand on porteroit le Saint Sacrement aux malades; ce qui s'est depuis toujours pratiqué dans l'Eglise.

Il fut attaqué de la peste pendant sa Légation à Gand en Flandres, & il en mourut le 30. Juillet 1206. Son corps fut apporté à Cisteaux, où on lit l'épithaphe suivante dans un rouleau.

*NOBIS DONATUS DE CULMINE PONTIFICATUS
RHEMIS TRANSLATUS JACET HIC VIR GUIDO BEATUS.*

Et cette autre encore gravée sur la frise de son tombeau.

*CORPUS BEATI GUIDONIS DE PARÉ, QUONDAM
CARDINALIS ET LEGATI IN GERMANIA EX MONACHO
ET ABBATE HUIUS CŒNOBII ASSUMPTI IN ARCHI-
EPISCOPUM RHEMENSEM; OBIIT GANDAVI ANNO
M. CCVI.*

Hist. Tome IX.

Ee

XIII.^{me}
TOMBEAU.Fig. 7.
Le B. Arnaud.

Dans le Sanctuaire, du côté de l'Evangile, est le tombeau du bienheureux Arnaud Amalric, qui, après avoir esté pendant dix ans Abbé de Cisteaux, fut élu Archevêque de Narbonne en 1212. Il estoit de la famille des Vicomtes de Narbonne. Il fut d'abord Abbé de Poplet en Catalogne, puis de Grandfelve au Diocèse de Toulouse, & enfin le 17.^e Abbé de Cisteaux. Il fut ensuite Légat du Saint Siège, & premier Inquisiteur de la Foy contre les Albigeois. Il mourut en odeur de sainteté au mois de Septembre 1225. deux ans avant que Saint Dominique allât à Rome pour faire agréer son Institut au Pape. Il avoit rempli pendant treize ans le Siège de Narbonne. Son corps fut apporté & inhumé à Cisteaux, où on luy éleva un mausolée où il est représenté revêtu de ses habits Pontificaux, avec la mitre & la crosse, ayant en haut deux figures d'Evêques, & à ses pieds deux autres Abbez assistants. Au bas du même mausolée, mais sur une autre tombe, on voit encore un Abbé ayant la mitre en tête, peut-estre pour représenter Arnaud sous les différentes dignitez qu'il avoit remplies. On prétend que son épitaphe, qui auroit servi d'instruction, fut enlevée en 1356. par des soldats pendant les guerres du Roy Jean. Cet article, dont il n'est rien dit dans le Voyage littéraire, a paru à M. de Mautour digne de quelque discussion, qui puisse suppléer au défaut de l'épitaphe. Henriquez de Burgos auteur des Annales de l'Ordre de Cisteaux, & M.^{rs} de S.^{te} Marthe, disent qu'Arnaud a esté inhumé à Cisteaux, sans indiquer positivement l'endroit de sa sépulture. Mais Henriquez, *pag.* 480. & M.^{rs} de S.^{te} Marthe, *pag.* 248. disent aussi que Robert Abbé de Pontigny, ensuite 28.^e Abbé de Cisteaux, puis Cardinal, est inhumé dans l'endroit où l'on croit qu'Arnaud l'a esté; & ils en rapportent une épitaphe en vers latins, qui fut trouvée du temps de Dom Vauffin Abbé de Cisteaux, écrite sur du velin dans l'intérieur du tombeau. Cette épitaphe marque la mort de Robert à Parme, en 1305. c'est précisément celle que le P. Martene rapporte, *pag.* 208. qu'il n'a pû voir sur les lieux, mais seulement copier d'après André du Chefne dans son Histoire des Cardinaux.

Tom. 1, *pag.*
476.
Tom. 4. du
Gallia Christ.

Il est vrai que lorsqu'en 1666. l'Abbé Vaussin fit construire à neuf le rétable du Maître Autel, comme on le voit aujourd'hui, on fut obligé de retrancher quelques tombeaux; mais on eut soin d'en conserver les inscriptions & les épitaphes, telles que sont celles du Pape Calixte II. du Patriarche d'Antioche, de l'Archevêque de Cashel, des Evêques du Puy, de Langres & de Châlon, dont les tombeaux ne subsistent plus, & dont les épitaphes furent transcrites & peintes contre le mur extérieur du Sanctuaire, & renouvelées en 1686. On peut observer encore que la figure du Prélat que l'on voit sur ce tombeau, la mitre en tête, les mains jointes, & ayant à ses pieds une petite figure tenant un livre à la main, pourroit désigner cet Arnaud, d'autant plus vraisemblablement, qu'au rapport de Ciaconius, le Cardinal Robert ne fut point Evêque, mais seulement Cardinal-prêtre du titre de Sainte Pudencienne; ainsi rien n'empêcheroit de croire que ce monument a été érigé à la mémoire de ces deux grands hommes inhumés dans Cîteaux, & réunis, quoiqu'en différents temps, dans un même mausolée.

Au bas du tombeau du bienheureux Arnaud, & sous une même tombe de cuivre, sont inhumés les corps de Nicolas Boucherat premier du nom, Abbé de Cîteaux, & de Nicolas Boucherat son neveu, aussi Abbé de Cîteaux; on y lit une grande épitaphe latine du premier, gravée sur une table de cuivre avec ses armoiries appliquées contre le mur, dont le P. Martene n'a point fait mention dans son Voyage littéraire. Cette table fut substituée le 2. May 1601. par Edme de la Croix son successeur, à la figure de bronze de grandeur naturelle de Boucherat premier, qui fut enlevée pendant le pillage de 1589. avec tout le métal qui étoit dans l'Eglise, pesant plus de trente-cinq milliers; & d'une partie de ce métal, le Comte de Tavannes en fit fondre deux canons, qui sont actuellement au château de Dijon, comme il paroît par les procès-verbaux qui en furent dressés par ordre du Marechal de Biron, & qui sont conservés dans les archives de Cîteaux.

On apprend par cette épitaphe, que Nicolas Boucherat

E c ij

XIV.^{me}
TOMBEAU.

premier du nom, natif de Troyes en Champagne, fut Religieux profès de l'Abbaye du Reclus, Docteur de Sorbonne, & Procureur général de son Ordre en 1540. qu'il assista en cette qualité au Concile de Trente, où il soutint avec beaucoup de fermeté & d'éloquence, les privilèges de son Ordre, comme il le fit encore dans la suite à Rome auprès des Papes Pie V. & Grégoire XIII. Ce fut en 1571. qu'il fut élu Abbé & Général de Cîteaux; en 1578. il fut député de la province de Bourgogne, comme un des plus éloquents hommes de son siècle, pour représenter au Roy Henry III. qui avoit convoqué une assemblée du Clergé & de la Noblesse à Rouen, l'état malheureux où la Bourgogne estoit réduite, & l'impossibilité où elle se trouvoit de fournir les sommes qu'on luy avoit imposées. Sa harangue est conservée manuscrite dans la Bibliothèque de Cîteaux, écrite de sa main. Il prêcha deux Carêmes dans la S.^{te} Chapelle de Dijon. Pendant qu'il estoit Abbé, il se fit confirmer dans la charge de premier Conseiller-né au Parlement de Bourgogne, pour luy & ses successeurs, par Lettres patentes du 11. Janvier 1578. Il mourut le 22. Mars 1586. deux ans après s'estre démis de son Abbaye, à cause de son grand âge; sa démission agréée du Roy, fut en faveur de Dom Edme de la Croix Profès de Clairvaux, qui luy succeda, & qui dans sa visite des Monastères en Aragon & en Catalogne, mourut à Barcelone, & fut inhumé dans l'Eglise de l'Abbaye de Poplet de son Ordre, où on luy a élevé un magnifique tombeau.

Le second Nicolas Boucherat, dit le Jeune, & neveu de Nicolas premier, naquit à Pont-sur-Seine, & prit l'habit de Religieux dans Cîteaux du vivant de son oncle. Il fut Docteur de Sorbonne, Abbé de Vaucelles, Diocèse de Cambrai, & dans la suite élu Abbé de Cîteaux. Il fit la visite de tous les Monastères de son Ordre, dans les provinces de Franche-Comté & de Touraine, dans la Suisse, la haute & basse Allemagne, dans les Royaumes de Bohême, de Pologne, de Hongrie, dans la Flandre & dans les Pays-bas. Il assista aux Estats généraux du Royaume, & aux Estats de Bourgogne. Il fut plusieurs fois député du Clergé auprès des Rois Henry IV. &

Louis XIII. & mourut à Dijon le 8. May 1625. à l'âge de soixante-trois ans.

JOIGNANT le tombeau des deux Boucherat, on voit en marbre noir celui de D. Claude Vauffin Abbé de Cîteaux, avec une épitaphe latine dont il n'est point parlé dans le Voyage littéraire. On apprend par cette épitaphe, que cet Abbé fut deux fois député du Clergé aux Estats de la province de Bourgogne, & qu'il fut honoré du titre de Conseiller d'Etat; qu'il visita les Monastères de son Ordre en France, en Allemagne, dans les Pays-bas, en Italie & en Espagne, qu'il fit deux voyages à Rome pour les affaires de son Ordre, & qu'il mourut le premier Février 1670. âgé de 63. ans.

XV.^{me}
TOMBEAU.

DANS le Sanctuaire de l'Eglise, sont inhumez sept Ducs ou Duchesses de Bourgogne, Princes & Princesses de leur sang. Voicy leur épitaphe telle qu'on la lit au-dessus du tableau :

XVI.^{me}
TOMBEAU.
Sept Ducs &
Duchesses de
Bourgogne.

Cy-devant le grand Autel, entre les places des Diacres & Sous-diacres, gisent très-illustres Princes & Ducs de Bourgogne ODO III. de ce nom, lequel deceda l'an 1218. PHILIPPE FILS D'ODO IV. Duc de Bourgogne, qui mourut avant son pere en l'an 1346. & PHILIPPE fils dudit PHILIPPE, qui trepassa à Rouvre en l'âge de 15. ans l'an 1361. auquel la ligne Royale masculine du grand Roy HUGUES CAPET fut interrompue en cette haute maison de Bourgogne.

On lit encore ce qui suit : *Voicy les noms des femmes & filles desdits Ducs. ALIX DE VERGY, femme de ODO III. qui deceda à Lyon l'an 1218. laquelle mourut le 3. May 1251. ALIX DE BOURGOGNE leur fille, qui mourut l'an 1266. sans avoir esté mariée. YOLAND DE DREUX, premiere femme de HUGUES IV. fils dudit EUDES ou ODO III. Duc de Bourgogne, qui mourut l'an 1272. & est inhumé au mesme lieu avec ladite YOLAND son épouse morte avant luy l'an 1255.*

Les noms de ces Princesses inhumées dans ce même tombeau, & dont M. de Mautour a tiré les preuves des anciens

cartulaires de l'Abbaye, l'ont engagé dans beaucoup de recherches historiques sur le même sujet.

Eudes III.

Eudes ou *Odo III.* du nom estoit fils aîné de Hugues III. & d'Alix de Lorraine. Il épousa d'abord Mahault de Portugal, fille d'Alfonse Roy de Portugal, veuve de Philippe d'Alsace Comte de Flandres tué au siège d'Acre dans la Palestine; mais ce mariage fut dissous à cause de la grande proximité du sang, car Mahault estoit petite fille de Henry de Bourgogne premier Roy de Portugal.

Eudes épousa ensuite Alix de Vergy. Il fit la guerre aux Albigeois à la sollicitation du bienheureux Arnaud Abbé de Cîteaux, & dans cette expédition, qui est de l'an 1209. il refusa généreusement les Seigneuries des villes de Carcassonne & de Beziers, que les Princes & les Barons croisez luy avoient offertes, & il contribua à les faire donner à Simon Comte de Monfort. M. de Mautour a trouvé dans un ancien registre de la Chambre des Comptes, les hommages, serments de fidélité, cessions, transports & autres actes passez en ce temps-là par les Vassaux, Evêques, Seigneurs & habitants des villes & châteaux de la province de Languedoc en faveur de Simon de Montfort.

En 1213. Eudes fit une seconde expédition contre les Albigeois, après quoy il marcha au secours du Roy Philippe Auguste contre l'Empereur Othon IV. & se distingua extrêmement à la bataille de Bovines, où il commandoit l'avant-garde de l'armée François.

En 1218. il partit à la teste de 25000. Croisez pour aller renforcer les Chrétiens dans la Palestine, mais en arrivant à Lyon, il tomba malade & y mourut le 6. Juillet de la même année.

Ce Prince eut quatre enfants d'Alix de Vergy sa femme; sçavoir, Hugues IV. qui luy succéda au Duché; Jeanne de Bourgogne, qui épousa Raoul second du nom, Comte d'Eu; elle mourut sans postérité, & fut inhumée dans l'Eglise de l'Abbaye de Foucarmont. Béatrix de Bourgogne, qui eut pour mari Humbert Seigneur de Thoiré & de Villars, inhumée à Cîteaux, & Alix qui mourut sans alliance en 1266.

citée dans M.^{rs} de S.^{te} Marthe, & qui est inhumée dans le Sanctuaire de l'Eglise.

A l'égard de la Duchesse Alix de Verger, qui fut une des plus grandes bienfaitrices de Cîteaux, elle vécut en viduité pendant 33. ans, & du consentement du Duc Hugues IV. son fils, elle fonda à Dijon le Convent des Freres Prescheurs, & fit beaucoup de bien à plusieurs maisons Religieuses. Elle mourut le 3. May 1251. âgée de 72. ans, & fut inhumée à Cîteaux auprès du Duc son mari.

Hugues IV. fils unique d'Eudes III. luy succéda au Duché de Bourgogne, à l'âge de six ans, sous la tutéle de sa mere. Il épousa en 1229. Yoland de Dreux fille de Robert III. du nom, Comte de Dreux, & de Léonore de Saint Valery. Il se trouva en 1230. à l'assemblée des Nobles, convoquée par Saint Louis à Melun, où Hugues jura & fit serment de faire observer dans ses Estats l'Edit publié contre les Juifs.

Hugues IV.

En 1237. il acquit de Jean Comte de Châlon & de Bourgogne, la moitié du Comté de Châlon-sur-Saone avec ses dépendances, l'autre moitié ayant esté vendue l'an 1098. par Geoffroy de Donzy à Gauthier Evêque de Châlon. Il acquit encore plusieurs autres Seigneuries. Ensuite il fit hommage au Roy Saint Louis des Comtez & Châtellenies de Charolles & du Mont Saint Vincent, qui faisoient pour lors partie du Comté de Châlon; & suivant le témoignage de Joinville, il se croisa pour accompagner Saint Louis en la Terre-Sainte.

La Duchesse Yoland de Dreux mourut l'an 1236. Deux ans après sa mort, Hugues épousa Béatrix de Champagne fille de Thibaud VI. du nom, Comte de Champagne & de Brie, Roy de Navarre, & de Marie de Bourbon. Béatrix luy apporta en dot la somme de 200000. livres & la chastellenie de Lisle sous Montreal. Le Duc son mari luy assigna pour son douaire 14000. livres de rente à prendre sur la ville de Châtillon-sur-Seine. Il eut de cette seconde femme un fils & quatre filles. Enfin, en 1272. il mourut âgé de 60. ans, & son corps fut mis auprès de celui d'Yoland sa première femme.

Il avoit eu de celle-cy, Eudes & Jean de Bourgogne qui

épousèrent les deux sœurs, Mathilde ou Mahault, & Agnès de Bourbon filles & seules héritières d'Archambaud dernier Sire de Bourbon, & un troisième fils Robert II. Duc de Bourgogne.

Eudes de Bourgogne Comte de Nevers, du chef de Mathilde sa femme, en eut quatre filles, elle mourut en 1262. & fut inhumée dans la Chapelle de Saint Georges à Cîteaux.

De ces quatre filles, la première fut Yoland de Bourgogne qui épousa Robert III. Comte de Flandres, elle est inhumée dans l'Eglise des Cordeliers de Nevers. La seconde fut Marguerite de Bourgogne, seconde femme de Charles de France, Comte d'Anjou, Roy de Jérusalem & de Sicile, frere de Saint Louis. Elle mourut en odeur de sainteté l'an 1308. & fut inhumée dans l'hôpital de Tonnerre qu'elle avoit fondé. La troisième fut Alix, femme de Jean de Châlon Seigneur de Salins & de Rochefort, inhumée avec son mari dans la Chapelle de Saint Georges à Cîteaux. La quatrième & dernière; fut Jeanne de Bourgogne, morte sans alliance, & enterrée à Cîteaux dans la même Chapelle. Eudes leur pere ayant entrepris le voyage de la Terre-Sainte, y mourut l'an 1268. suivant le Nécrologe de Saint Estienne de Dijon. Jean de Bourgogne son frere, second fils de Hugues IV. mourut au commencement de la même année 1268. & fut inhumé à Cîteaux.

Quand M. de Mautour parle de la Chapelle de Saint Georges; hors de l'Eglise de Cîteaux, & derrière le Chœur, il ne manque pas de faire observer que cette Chapelle où il y avoit plusieurs monuments des Princes ou Princesses de la Maison de Bourgogne, fut entièrement démolie en 1589. par les troupes du Comte de Tavannes, frere du Vicomte de Tavannes, qui commandoit dans Dijon pour le Duc de Mayenne, en sorte qu'il ne subsiste plus aucun des monuments de cette Chapelle, & que l'on n'en peut indiquer les sépultures que par les archives mêmes de Cîteaux, ou par les historiens qu'il a soigneusement consultez.

Pour revenir aux autres enfants que Hugues IV. Duc de Bourgogne

Bourgogne eut d'Yoland de Dreux sa première femme, le troisième de ses fils fut Robert II. Duc de Bourgogne.

Des deux autres filles, l'une fut Alix mariée avec Henry troisième du nom, Duc de Brabant, & inhumée à Louvain dans l'Eglise des Freres Prescheurs, qu'elle & son mari avoient fait bastir. Cette Princeesse avoit chéri & protégé cet Ordre, c'est ce qui engagea Saint Thomas d'Aquin à luy dédier son livre du gouvernement des Princes.

La seconde fille se nomma Marguerite de Bourgogne; elle fut mariée en premières noces à Guillaume troisième du nom, Seigneur de Mont-Saint Jean, en secondes à Guy IV. Vicomte de Limoges, elle mourut en 1263.

Le même Duc Hugues IV. eut de Béatrix de Champagne sa seconde femme cinq enfants, un fils & quatre filles. Le fils fut Hugues de Bourgogne, qui eut de Marguerite de Châlon sa femme, une fille nommée Béatrix, qui mourut en 1291. & ils sont tous trois inhumés à Cîteaux.

Les quatre filles furent, premièrement, une autre Béatrix de Bourgogne, qui épousa Hugues de Lusignan, dit le Brun, Comte de la Marche & d'Angoulême. Elle mourut à Cognac l'an 1298. & eut sa sépulture dans l'Eglise des Cordeliers d'Angoulême. La seconde fille, fut Isabeau femme de Pierre de Chambly Seigneur de Neaufles. Elle mourut l'an 1323. & fut inhumée dans l'Eglise des Augustins de Paris. La troisième, selon du Tillet, fut Marguerite femme de Jean de Châlon; fils de Guillaume Comte de Bourgogne & de Châlon. C'est d'eux que sont issus les Seigneurs d'Arlay au Comté de Bourgogne. Marguerite fit de grands biens à l'Abbaye de Cîteaux, où elle fut inhumée avec sa fille nommée Isabeau, & morte sans alliance. La quatrième enfin, fut Jeanne de Bourgogne, qui mourut jeune, & qui est inhumée dans la Chapelle des Ducs à Cîteaux.

Pour Robert II. du nom, fils de ce même Duc Hugues IV. Robert II.
il luy succéda dans tous ses Estats l'an 1272.

Il avoit épousé du vivant de son pere Agnès de France,
Hist. Tome IX. Ff

cinquième fille du Roy Saint Louis, & il en eut dix enfans: Il mourut le 9. Octobre 1309. La Duchesse sa veuve luy survêcut dix-huit ans, & fut inhumée auprès de luy à Cisteaux dans la Chapelle des Ducs.

Le premier de leurs enfans fut Jean de Bourgogne mort en 1276. à l'âge de 23. ans: sa femme, Alix de Bourgogne, fille & unique héritière d'Othon Comte de Bourgogne, mourut avant son mari d'une fausse couche. Tous deux sont enterrez à Cisteaux.

Le second fils fut Hugues V. du nom, qui succéda aux Estats de Bourgogne. Le troisième fut Eudes IV. qui succéda à son frere, & continua la lignée. Le quatrième fut Louis de Bourgogne, qui épousa Mahault de Hainault fille unique de Florent de Hainault, & d'Isabeau de Ville-Hardouin. Ils moururent sans postérité, & furent inhumez à Cisteaux. Le cinquième fut Robert de Bourgogne Comte de Tonnerre, dont nous avons déjà fait mention. Le sixième fut Blanche de Bourgogne, qui épousa Edouard Comte de Savoye, tous deux inhumez dans l'Eglise des Cordeliers de Dijon. Le septième fut Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis Hutin, depuis Roy de France, qui ayant esté confinée à Châteaugailard sur Seine en Normandie, y mourut en 1313. & fut inhumée dans l'Eglise de Saint François de Vernon. Le huitième fut Jeanne de Bourgogne, mariée à Philippe de Valois, depuis Roy de France: elle mourut en odeur de sainteté l'an 1348. son corps fut porté à Saint Denys en France, & son cœur à Cisteaux, où il fut déposé auprès du corps du Duc Robert son pere. Le neuvième fut Maric, qui épousa Edouard premier du nom, Comte de Bar. Le dixième & dernier, fut Alix de Bourgogne, mariée à Jean de Bourgogne Seigneur de Montaigu au Comté de Bourgogne, inhumé avec elle à Cisteaux.

Hugues V.

Hugues V. du nom, second fils de Robert, luy succéda au Duché de Bourgogne, de même qu'au Royaume de Thessalonique qu'il avoit acquis. Il en céda néanmoins le titre à son frere puîné Louis de Bourgogne, en faveur de son mariage

avec Mahault de Hainault Princeſſe d'Achaïe & de la Morée. Le Traité ſ'en fit à Poitiers en préſence du Pape Clément V. & du Roy Philippe le Bel, en 1312.

Hugues fut fiancé deux fois ; la première, avec Catherine de Valois, fille de Charles de France Comte de Valois, ce qui n'eut point de ſuite. La ſeconde, avec Jeanne de France fille aînée du Roy Philippe le Long, alors Comte de Poitiers, mais il mourut avant la célébration de ce mariage, & il fut inhumé à Ciſteaux dans la Chapelle des Ducs ſes prédéceſſeurs.

En 1315.

Eudes IV. le troiſième des fils du Duc Robert II. ſuccéda à Hugues V. ſon frere. Il épouſa avec diſpenſe du Pape la même Princeſſe Jeanne de France, qui luy apporta en mariage les Comtez de Bourgogne & d'Artois, & la Seigneurie de Salins. Deux ans après, Eudes vendit à Louis Comte de Clermont Seigneur de Bourbon, le droit qu'il avoit ſur le Royaume de Theſſalonique, ſur la Principauté d'Achaïe & celle de la Morée, qui luy appartenoient par la ſucceſſion de Louis de Bourgogne ſon frere. Il fonda & bâtit la Chartreuſe de Beaune. Il aida de ſes troupes & de ſa perſonne Philippe de Valois ſon beau-frere dans preſque toutes les guerres, & il mourut en 1349. comme le dit ſon épitaphe :

Eudes IV.

En 1318.

*L'an mil trois cent neuf & quarante,
De la mort accomplit la rente.*

Il avoit ordonné par ſon teſtament que ſon corps ſeroit inhumé à Ciſteaux dans la Chapelle de Saint Georges, ſon cœur dépoſé à la Chartreuſe de Beaune, & ſes entrailles à la Sainte Chapelle de Dijon, ce qui fut executé.

Il eut deux enfans de Jeanne de France ſa femme, ſçavoir Philippe & Jean de Bourgogne. Jean mourut en bas âge, & fut inhumé à Ciſteaux. Philippe épouſa en 1338. Jeanne de Boulogne, fille & héritière de Guillaume III. du nom, Comte de Boulogne & d'Auvergne, & de Marguerite d'Evreux : il en eut un fils & deux filles, & il mourut en 1346. le 22.

Septembre d'une chute de cheval au siège d'Aiguillon. Il fut inhumé au milieu du chœur de l'Eglise de Cîteaux.

Jeanne de France femme d'Eudes IV. mourut en 1346. & fut inhumée à Cîteaux dans la Chapelle des Ducs.

Philippe de
Rouvre.

Les trois enfants que Philippe de Bourgogne fils aîné d'Eudes IV. eut de Jeanne de Boulogne sa femme, furent Philippe surnommé de Rouvre, qui fut le dernier des Ducs de Bourgogne de la première race. Il avoit perdu son pere en fort bas âge, & il n'avoit que trois ans & quelques mois quand son aïeul Eudes IV. mourut. Ce Philippe devint très-puissant par les alliances & les successions, car la Duchesse Jeanne de France son aïeule, luy avoit laissé le Comté de Bourgogne & celui d'Artois, & il avoit hérité de sa mere, Jeanne de Boulogne, des Comtez d'Auvergne & de Boulogne. Ces Estats, joints au Duché de Bourgogne & à d'autres Seigneuries, le rendoient déjà un des plus riches Princes de l'Europe. Le mariage de ce jeune Prince avoit esté arrêté le 12. Mars 1356. avec Marguerite de Flandres, héritière des Comtez de Flandres, de Nevers & de Rhétel; mais il n'avoit encore pû estre célébré, & ce Prince n'estoit que dans sa quinzième année, lorsqu'en 1361. la mort l'enleva au Château de Rouvre où il estoit né. La Branche Royale des Ducs de Bourgogne de la première race finit en sa personne, & il fut inhumé à Cîteaux, lieu ordinaire de la sépulture des Princes de sa Maison.

Philippe de Rouvre, dernier Duc de Bourgogne, avoit deux sœurs, Jeanne & Marguerite de Bourgogne, toutes deux mortes jeunes & sans postérité. Jeanne avoit esté promise à Amé VI. Comte de Savoie. Elles sont l'une & l'autre inhumées à Cîteaux, où l'on trouve ainsi soixante tant Ducs que Duchesses, Princes ou Princesses de Bourgogne.

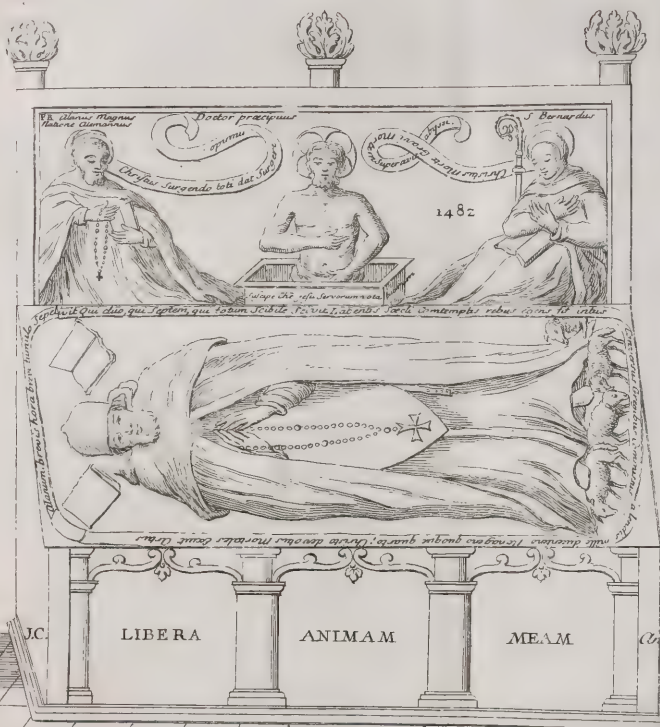
XVII.^{me}
TOMBEAU.
Fig. 8.
Philippe de
Vienne.

LE dix-septième Tombeau que décrit M. de Mautour, est dans la Chapelle de tous les Saints; il est élevé de terre environ de trois pieds : c'est celui de Philippe de Vienne Seigneur de Pagny, & de Jeanne sa femme, fille du Comte de Genève;

Fig. 8.



Fig. 9



Alanus brevis hora
brevis tumultu sepelivit,
qui duo qui Septem,
qui totam Sabile Savit

tous deux aliez à la maison de Vergy. Ils sont représentez en figures de pierre, couchez sur leur tombe, où on lit cette Épitaphe gravée sur la frise.

*HIC JACENT DOMINUS PHILIPPUS DE VIENNA
DOMINUS DE PAGNEY, ET DOMINA JOHANNA UXOR
EJUS, FILIA COMITIS GEBENNENSIS. REQUIESCANT
IN PACE. AMEN.*

Ce Philippe de Vienne donna à l'Abbaye de Cîteaux les Villages de Changey, Maison-Dieu & Fauxbourg de Laone. Il mourut l'an 1303. La Maison de Vienne, qui subsiste encore aujourd'huy, est une des plus anciennes & des plus illustres de la Bourgogne. Elle tire son origine d'un cadet des Comtes de Bourgogne, dont il est fait mention dans les Commentaires de Louis Gollut.

LE dix-huitième Tombeau renferme le corps de Saint Estienne, troisième Abbé de Cîteaux, mort en 1134. & ceux de plusieurs autres Abbez transportez au même endroit après la consécration de l'Eglise, faite en 1193. par Robert Evêque de Châlon. On y a dressé un Autel dédié à Nostre-Dame Patrone de l'Ordre. L'on voit ce Tombeau à la sortie de l'Eglise en descendant au Cloistre. On lit dans un Tableau appliqué contre le mur les noms de ces Abbez, marquez chacun par un chiffre numéral.

*Beati ac venerabiles Patres Abbates Monasterii & Ordinis
Cisterciensis fundatores & ampliatores hic simul sunt.* Ces noms sont rapportez dans le voyage Littéraire, & n'apprennent rien de plus.

NOUS voicy au Tombeau du Bienheureux Alain, Frere Convers de la Maison de Cîteaux, & surnommé *le Docteur universel*. Ce Tombeau est placé dans le Cloistre, près de celui dont on vient de parler. Alain fut très-sçavant dans les langues Hébraïque, Grecque & Latine. Il estoit contemporain de Saint Thomas, de Saint Bonaventure, d'Albert le Grand, & d'autres

F f iij

XVIII.^{me}
TOMBEAU.
S.^t Estienne,
Abbé.

XIX.^{me}
TOMBEAU.
Fig. 9.
Le B. Alain.

célèbres Docteurs dont il égala la science. Il excella en Poësie, il fut un des plus habiles Interprètes de l'Ecriture Sainte, grand Prédicateur, subtil Philosophe, profond Théologien, & le deffenseur de la foy contre les hérétiques. Il naquit à Lille en Flandres, & vint se retirer sous le simple habit de Convers à Cisteaux, où il mourut en 1294. âgé de 116. ans, du temps de Robert II. Abbé de Cisteaux & Cardinal.

L'ancienne Épitaphe latine d'Alain, est celle qui se lit gravée en lettres gothiques au bas de son Tombeau sur une pierre d'environ deux pieds en quarré, sur laquelle ces deux vers sont décrits :

*Alanum brevis hora, brevi tumulo sepelivit:
Qui duo, qui septem, qui totum scibile scivit.*

Tout le reste qui est rapporté dans le Voyage littéraire, avec plusieurs passages & inscriptions accompagnées de figures en bas reliefs, a été adjouté en 1482. par Dom Jean de Cirey Abbé de Cisteaux, qui érigea ce monument tel qu'on le voit aujourd'huy. Alain est représenté sur sa Tombe en habit de Frere Convers, tenant à la main un grand chapelet, & ayant des moutons à ses pieds, conformément à ce qui est marqué dans la grande Inscription moderne :

Intus conversus gregibus commissus alendis.

Le P. Martene a cité une autre épitaphe françoise d'Alain qui ne subsiste plus, parce qu'en 1712. lorsque l'on fit blanchir ce Cloistre, elle fut effacée & supprimée.

Voilà les Tombeaux & les Monuments les plus considérables de l'Abbaye de Cisteaux. On y voit d'ailleurs un grand nombre de Tombes à fleur de terre, avec des Épitaphes répandues dans d'autres Chapelles de l'Eglise, dans le Chapitre & dans les Cloistres, de plusieurs Abbez, Prieurs & Religieux de l'Ordre, & même de plusieurs séculiers. M. de Mautour, content de les indiquer, termine sa description par celle de plusieurs portraits peints à fresque dans la Chapelle à droite, sous le portail de l'Eglise.

Au-deffus de l'Autel sont représentez le Duc Eudes fondateur de Cîteaux, ayant à ses côtez la Duchesse Mahault sa femme, Hugues second leur fils, & Eudes troisiéme leur petit-fils, dans leur habit Ducal. On lit cette Inscription au bas, *Odoni, Mathildi dulcissimæ & suavissimæ conjugî, Hugoni & Odoni amantissimis filio & nepoti inclytis Burgundiæ Ducibus, quorum pietate & largitate Monasterium Cistercii fundatum fuit & erectum.* Du côté de l'Epître, on voit S.^r Robert premier Abbé de l'Ordre vêtu de noir, & trois autres Abbez vêtus de blanc, qui sont Alberic, second Abbé, Estienne, Anglois de nation, troisiéme Abbé, & S.^r Bernard, premier Abbé de Clairvaux.

Au-deffus de l'arcade qui renferme les corps des trois Ducs dont on vient de parler, l'on voit de suite cinq Abbez de Cîteaux peints au naturel & à genoux, chacun avec une inscription latine qui marque leurs noms, leurs qualitez, le temps de leur mort, sçavoir, Jean-Baptiste Loyfier, élu en 1540. mort en 1559. Louis de Baissey, élu en 1560. mort au retour du Concile de Trente, en 1564. Jérôme de la Souchiere, élu en la même année, & depuis Cardinal, mort à Rome en 1571. Nicolas Boucherat, élu la même année, & Edme de la Croix son successeur.

La dernière observation de M. de Mautour, est que dans le chœur de l'Eglise, & au-deffus des stalles, on voyoit autrefois les armoiries & écussons des Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel, créés par François premier, qui, au mois de Juin 1521. en fit une grande promotion dans cette Eglise, où il se rendit exprès avec Louise de Savoye sa mere. Ces écussons, du côté de l'Abbé, à droite, estoient ceux du Roy, du Dauphin François son fils aîné, âgé de quinze ans, & mort à dix-neuf; celui du Roy de Navarre, Henry d'Albret second du nom, qui avoit épousé Marguerite de Valois sœur de François premier; celui du Prince de Dannemarck, Frederic, qui fut depuis Roy. L'écusson de Claude de Lorraine Duc de Guise, fils de René II. Duc de Lorraine. Plus, ceux de Robert de la Mark Comte de la Mark, Seigneur & Prince de Sedan; celui de

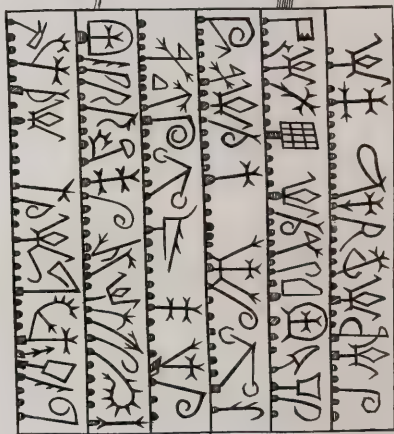
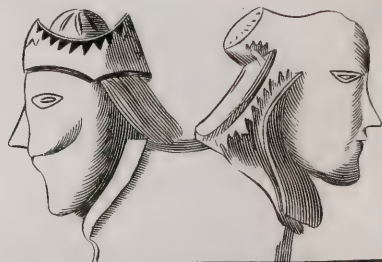
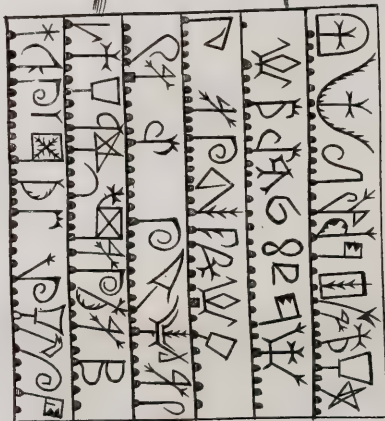
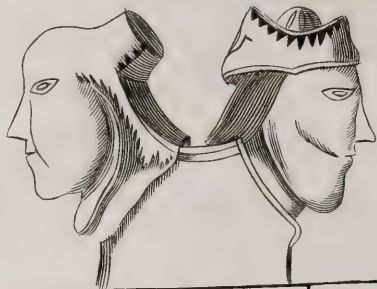
Chevaliers de
l'Ordre de S.^r
Michel.

Claude Gouffier Comte de Caravas, qui fut depuis Duc de Roanez & grand Écuyer de France. L'écusson de Charles Chabot Seigneur de Jarnac, qui estoit fils de Jacques Chabot & de Marguerite de Luxembourg.

Du côté du Prieur, à gauche, estoient les écussons de l'Empereur Charles-Quint, du Roy d'Angleterre, qui estoit Henry VIII. de Claude d'Annebault Amiral de France, de François de Lorraine Comte d'Aumale, de Louis de Beuil Comte de Sancerre, qui fut depuis grand Échanfon de France en 1533. de Jean d'Albon Comte de Saint André, qui fut depuis Gouverneur du Lyonnois, & pere du Marechal de Saint André; de Nicolas de Bossut Seigneur de Longueval; de Guy de Maugiron Seigneur de Dampierre, Gouverneur du Dauphiné: & enfin l'écusson de l'Abbaye de Cisteaux, qui porte semé de France, & en cœur un écusson de Bourgogne ancien, bandé d'or & d'azur de six pièces à la bordure de gueules.



ANCIEN ALMANACH DE BOIS.



E X P L I C A T I O N

D'UN ALMANACH SINGULIER.

EN démolissant un des pignons du château de Coëdic en Bretagne, les ouvriers qui travailloient à cette démolition, trouvèrent dans un quarré de maçonnerie qui sembloit avoir esté ménagé exprès, les débris d'un pot de terre, & un morceau de bois d'environ cinq pouces & demy de long sur trois de large, & de six lignes d'épaisseur. Il estoit chargé sur les deux faces, de points, de caractères & de figures si extraordinaires, que tous ceux à qui on le fit voir jugèrent, malgré la pieuse inscription qui regne autour, les uns que c'estoit une table destinée à tirer l'horoscope, ou à dire la bonne fortune; d'autres un Talisman, d'autres enfin une espèce de cédule diabolique propre à faire des évocations, des enchantements & autres opérations magiques, d'où ils concluoient également qu'on ne pouvoit trop tost le jeter au feu.

Le Seigneur du lieu, plus fatigué des contes ridicules qu'il entendoit, que des scrupules & des idées de superstition qu'on vouloit luy faire naître à ce sujet, prit le parti d'envoyer à un Académicien de ses amis, le morceau de bois en question. Nous l'avons fait graver pour sa singularité; & si la gravûre en paroît grossière, c'est qu'elle représente parfaitement l'original.

Au premier aspect, divers Académiciens reconnurent que cette pièce, qui avoit fait tant de bruit, & allarmé la pieté de tant de personnes, estoit un simple almanach, de l'invention particulière de quelque curieux ou Moine oisif; & M. Lancelot se chargea d'en donner une explication détaillée, autant pour satisfaire l'impatience du possesseur, que pour détruire de plus en plus les préventions du vulgaire sur les choses qui sont tant soit peu hors de sa portée, & aider en même-temps les gens senez à reconnoître ces sortes d'ouvrages, s'il s'en trouvoit encore quelques-uns en France, comme on en trouve assez communément

*M. de la Curne
de S^{te} Palaye,*

1732,

dans le Nord, en Moscovie, & chez les Grecs Schismatiques.

Cet almanach ou calendrier a deux faces, qui ont chacune six divisions, & répondent ainsi aux douze mois de l'année. Les six premiers remplissent la partie au-dessus de laquelle on voit deux têtes, l'une d'homme, l'autre de femme; les six derniers sont au revers: chaque ligne ou division a autant de points que le mois qu'elle renferme a de jours, & ces points sont quelquefois accompagnés de caractères ou de marques qui indiquent les principales fêtes de l'année, ou celles pour lesquelles celui qui l'a fait avoit plus de vénération. Toutes les fêtes ainsi désignées sont des fêtes fixes, il n'y en a aucune de mobiles; il auroit fallu renouveler l'almanach tous les ans, & ce n'estoit pas l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'a employé à cette désignation ni noms ni portraits; en quoy son calendrier diffère des diptyques anciens, & de ces calendriers Grecs & Russiens, que les sçavants auteurs des Actes des Saints, qui s'impriment à Anvers, ont publiés à la tête du premier volume du mois de May, & a bien plus de rapport à ces anciens calendriers de Norvège appelez *Primstafs*, qui servoient de fastes aux peuples de ce pays-là, & où les fêtes principales n'étoient de même désignées que par des traits & des points, qui souvent n'avoient entr'eux qu'une légère différence.

V. Olaus Rudbeck, dans son *Atlantiq.* to. 2.

Il n'y a de marques ou signes, qu'aux jours où l'auteur a voulu désigner des Saints, & il s'en faut beaucoup que chaque point ou jour soit accompagné d'un signe; par exemple, il n'y en a aucun depuis le 1.^{er} de Janvier, jour de la Circoncision, jusqu'au 6. du même mois, fête de l'Épiphanie.

Dans le nombre de ces fêtes indiquées par des signes, l'auteur a encore trouvé moyen d'en caractériser quelques-unes, soit comme fêtes chommées, soit comme fêtes qu'il vouloit distinguer des autres. Il a mis à ces jours-là une petite pointe de fer ou de cuivre; dans tout le mois de Janvier, il n'y en a que deux, le premier jour de l'an & celui des Rois; en Février, la Chandeleur & Saint Mathias; en Mars, Saint Joseph & l'Annonciation; en Avril, le 5. Saint Vincent Ferrier, le 16. Saint Patern, & le 25. Saint Marc: en May, le premier,

Saint Jacques, le 19. Saint Yves, & le 21. la Translation de Saint Patern, &c.

Toutes les figures ou signes de ce calendrier sont de l'imagination de l'auteur; il les a faits les plus simples qu'il a pû, pour ménager l'espace, & malgré cette attention, il s'est trouvé assez souvent contraint. Quelquefois il n'a donné que la moitié de ces signes, d'autres fois il les a tournez de différentes façons; une partie qui dans un endroit estoit à droite, a esté mise à gauche dans un autre; ce qui estoit en haut a esté mis embas, suivant que les signes voisins l'ont exigé: il a aussi esté obligé de combiner ces signes, quand il s'est trouvé deux Saints dans un même jour.

Ces figures ont ordinairement quelque fondement, ou réel ou allégorique; ainsi une croix représente les Mystères de J. C. l'auteur l'a variée dans les accompagnements. On la trouve au premier Janvier, jour de la Circoncision, & au 6. du même mois, pour l'Épiphanie; au 3. May, pour l'Invention de S.^{te} Croix; au 6. d'Aoust, pour la Transfiguration; au 14. Septembre, pour l'Exaltation de S.^{te} Croix, & au 25. Décembre; pour le jour de Noël. L'auteur l'a aussi employée pour la Toussaints le premier Novembre; il l'a mise encore aux festes de plusieurs Apôtres, pour lesquels il n'a pas jugé à propos d'imaginer des marques particulières; ainsi elle est au 25. Janvier pour la Conversion de S.^t Paul, au 24. Février pour Saint Mathias, au 21. de Septembre pour Saint Matthieu, au 28. Octobre pour S.^t Simon: elle luy a aussi servi pour les festes de S.^t Henry Empereur, au 14. de Juillet, & de Saint Louis au 25. d'Aoust, deux saints Monarques infiniment zéléz pour la propagation de la Religion chrestienne.

Toutes les festes de la Vierge sont désignées par une fleur de lys; ainsi il y en a une à la Chandeleur ou Purification, le 2. de Février, à l'Annonciation le 25. de Mars, à la Visitation le 2. de Juillet, à N. Dame des Neiges, ou Dédicace de S.^{te} Marie Majeure, le 5. d'Aoust; à l'Assomption le 15. du même mois, à la Nativité le 8. de Septembre, à la Présentation le 21. de Novembre, & à la Conception le 8. de Décembre.

236 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Elle a aussi esté employée pour marquer la feste de S.^{te} Marie-Magdeleine, 22. Juillet, parce qu'elle s'appelloit Marie, & celle de Sainte Anne, 26. du même mois, parce qu'elle estoit mere de la Sainte Vierge. On en trouve aussi une au 17. Décembre feste de Saint Lazare, sans doute comme frere de la Magdeleine, ou peut-estre pour indiquer une autre feste de la Vierge, appelée l'*Expectation*, que les uns mettent au 16. de Décembre, les autres au 18. & que l'auteur a voulu concilier, en la plaçant au 17.

Toutes les festes de S.^t Jean ont de même une marque uniforme; on sçait que Saint Jean l'Évangéliste est ordinairement représenté avec un calice, cela a suffi à l'auteur du calendrier, pour marquer de ce signe tous les jours où l'on célèbre la feste d'un Saint Jean; tels sont le 27. Janvier pour Saint Jean Chrysostome, le 27. Mars pour Saint Jean l'Hermite, le 6. May pour Saint Jean Porte-Latine, le 24. Juin pour Saint Jean-Baptiste, le 29. Aoust pour la Décollation du même Saint, & le 27. de Décembre pour Saint Jean l'Évangéliste.

On trouve de même une clef à toutes les festes de S.^t Pierre à Rome & à Antioche, le 29. Juin pour la feste de ce Saint Apôtre, & le premier d'Aoust pour Saint Pierre ès liens.

Les deux festes de Saint Eloy, 25. de Juin & premier de Décembre, ont un marteau d'orfèvre. Saint Laurent, 10. d'Aoust, a un gril; Saint Barthelemy, 24. d'Aoust, a un instrument tranchant d'un côté, & assez semblable à ceux dont on se sert pour la préparation des peaux. Il y a apparence que l'auteur a voulu représenter des flèches au 20. de Janvier, feste de Saint Sebastien.

Les Saintes Vierges & Martyres ont une espèce de hache; avec une couronne formée de trois traits ou pointes. On voit cette marque au 21. de Janvier pour Sainte Agnès, au 5. de Février pour Sainte Agathe, au 9. du même mois pour Sainte Apolline, au 16. de Juin pour Sainte Julitte, au 22. de Novembre pour Sainte Cecile, au 4. de Décembre pour Sainte Barbe, & au 13. du même mois pour Sainte Luce.

Les Saints Papes & Evêques sont ordinairement désignez

par une croffe ; on la voit au 12. de Mars feste de Saint Paul premier Evêque de Léon, au 16. d'Avril feste de Saint Patern premier Evêque de Vannes, au 30. du même mois pour Saint Brieux, dont la feste se célèbre ce jour-là en quelques Diocèses de Bretagne, parce que le lendemain, qui est le jour de la mort, est rempli par Saint Jacques & Saint Philippe ; au 21. de May pour la Translation de Saint Patern, au 29. de Juillet pour la feste de Saint Guillaume Evêque de Saint Bricux, au premier de Septembre pour Saint Leu, au 10. d'Octobre pour Saint Clair Evêque de Nantes, au 12. de Décembre pour S.^t René, & au 31. du même mois pour Saint Silvestre.

Les Saints Prêtres & Abbez ont aussi une croffe, mais le plus souvent différente de celle des Evêques, en ce qu'elle est plus simple & moins recourbée. Telle est celle du 21. Juin pour Saint Meen Abbé du Diocèse de Saint Malo, celles du 26. du même mois pour Saint Babolin Abbé, du 22. d'Aoust pour Saint Philbert Abbé de Jumièges, du 22. de Septembre pour Saint Florent révérend dans le Diocèse de Rennes, du 30. du même mois pour Saint Jérôme, & pour Saint Lery Abbé du Diocèse de Vannes, &c.

M. Lancelot rapporte à la même espèce de marque, quelques autres qui en approchent beaucoup ; telle est celle du 13. de Janvier pour Saint Hilaire de Poitiers, elle est recourbée à contre-sens ; celle du 4. d'Avril, qui indique apparemment Saint Gonery Prêtre du Diocèse de Vannes, celle du 3. Novembre pour Saint Guenau Abbé, & celle du 4. du même mois pour Saint Melaine Evêque de Rennes, &c.

Il y a cependant quelques Prélats à qui l'auteur a donné d'autres marques qu'une croffe ; les deux festes de Saint Martin, l'une le 4. de Juillet, l'autre le 11. de Novembre, sont désignées par une croix Episcopale. La même croix se trouve au 24. d'Octobre pour la feste de Saint Magloire Evêque ou Archevêque de Dol. Celles de S.^t Nicolas, du 9. May & du 6. Décembre, ont une figure qui ressemble assez à un b ordinaire, celle de Saint Germain de Paris a un B majuscule.

Il seroit difficile de rendre raison de ces figures ; l'auteur qui

les avoit imaginées, en sçavoit seul l'application. Il en est de même de celles dont il s'est servi pour désigner les saints Moines & Religieux; ceux des Ordres de Saint François & de Saint Dominique ont une figure qui ressemble à un 4. en chiffre Arabe, accompagné de deux traits, se terminant chacun par trois pointes. L'auteur auroit-il voulu représenter un capuchon & des disciplines? Ces marques sont au 9. de Mars jour de Sainte François, que les Franciscains ont adoptée quoyqu'elle ne fût pas de leur Ordre. Au 5. d'Avril feste de Saint Vincent Ferrier Jacobin, pour lequel la Bretagne, & en particulier le Diocèse de Vannes où il est mort, a une très-grande dévotion. Au 29. d'Avril pour Saint Pierre Martyr, aussi Jacobin; au 20. May pour Saint Bernardin de Sienna, Franciscain, au 25. du même mois pour la Translation de Saint François, au 6. Septembre pour la Translation de Saint Vincent Ferrier, & au 4. d'Octobre pour la feste de Saint François.

Il y a au 4. Aoust jour de Saint Dominique, une marque approchant de celles que l'on vient d'observer; c'est le défaut de place qui a empêché de la mettre toute entière.

Saint Maur Abbé, au 15. Janvier, & Saint Bernard, au 20. Aoust, ont la même marque, avec cette différence, que l'espèce de capuchon n'a qu'un trait, aussi terminé par trois pointes.

Pour les deux S.^{ts} Antoinnes, l'Abbé au 17. de Janvier, & celui de Padouë au 13. de Juin, ils ont une marque qui leur est particulière, c'est une espèce de b garni de pointes en dedans.

Les deux festes ou Apparitions de Saint Michel au Mont Gargan le 29. Septembre, & au Mont Saint Michel le 16. Octobre, ont une figure encore plus singulière; c'est un trait allongé, qui vers le sommet a deux autres traits pendants à droite & à gauche, terminez par deux petits cercles ou anneaux: c'estoit pour représenter des aîles, ou pour figurer une balance, en faisant allusion à la fonction que quelques Peintres & Sculpteurs ont attribuée à ce Saint Archange, de peser les ames. On ne peut douter que l'auteur n'ait souvent fait usage de ces sortes d'idées. Au 18. d'Octobre jour de Saint Luc, il paroît qu'il a

voulu mettre la figure d'un oiseau, pour répondre à la qualification d'oiseau de Saint Luc, que le bas peuple employe encore aujourd'huy en parlant des gens pesants & grossiers.

Le 23. d'Avril la feste de Saint Georges, fameux par la défaite du Dragon, a pour signe représentatif le bout d'une lance. Saint Samson de Dol, 28. Aoust, à qui les Légendaires attribuent la gloire d'avoir aussi défait quatre dragons, a la même figure.

De ce que Saint Vincent Ferrier, comme Jacobin, a la marque affectée à son Ordre, Saint Vincent Martyr, 22. de Janvier, portant le même nom, a aussi cette espèce de capuchon, accompagné d'un seul trait, comme Saint Maur & Saint Bernard.

Le même signe qui sert à marquer le jour des Morts, qui est une ligne à plusieurs pointes ou hachûres, est aussi employé pour le jour des Innocents.

Saint Gildas, surnommé le Sage, Abbé de Ruiz Diocèse de Vannes, dont la feste se célèbre le 29. Janvier, & la Translocation le 11. May, a pour caractère particulier une étoile en ces deux endroits.

Il est inutile d'expliquer plusieurs autres figures de ce calendrier; on voit, par exemple, au premier Mars, feste de Saint Aubin Evêque d'Angers, une espèce d'instrument propre à remuer la terre, ou peut-estre un outil de charpentier. Ce même instrument est encore au 19. Mars, jour de S.^t Joseph, & au 21. Décembre, jour de Saint Thomas.

La figure qui se trouve au 25. Avril, jour de Saint Marc; ou de la Litanie majeure, est très composée; il semble qu'on ait voulu y rassembler la plus grande partie de ce qui concerne la culture des champs. L'outil dont on vient de parler en fait partie; on y apperçoit encore un soc de charrue, un sep de vigne, &c. au 15. May, autre figure approchante. Le 3. Juin, jour de Saint Liphard, a une faulx. Au-dessus du 7. du même mois, feste de Saint Meriadec Evêque de Vannes, est une marque qui ressemble à une fourche, & cette marque n'est appliquée à aucun jour. Au 13. Juillet, feste de Saint Thuriau

Evêque de Dol, on voit une espèce de fleau à battre le bled. Au-dessus du 6. Octobre, feste de Saint Bruno, autre marque isolée n'appartenant à aucun jour, & ressemblant assez à un bonnet. Il semble que ce bonnet soit répété au 10. Novembre (jour de Saint Gobrien, suivant le Breviaire de Vannes.)

Le peu de rapport de ces marques avec les festes auxquelles elles sont appliquées, fait juger que l'auteur les a mises pour désigner les saisons & les différents travaux des champs, ou pour marquer des festes particulières au lieu qu'il habitoit. Celle de la Dédicace de son Eglise, est vraisemblablement indiquée par la bannière qui se trouve au 11. Juin.

Il résulte de tout cet examen, que le morceau de bois dont il s'agit, n'est qu'un calendrier, imaginé & exécuté avec plus de peine & de recherches que d'utilité.

On ne peut méconnoître la province de son auteur; quand même son ouvrage ne se seroit pas trouvé dans les fondements du château de Coëdic dans le Diocèse de Vannes, il y auroit assez d'autres preuves,

1.^o Qu'il estoit Breton; l'attention qu'il a eue à n'oublier presque aucun des Saints révérez particulièrement dans cette province, ne permet pas d'en douter. Tels sont Saint Samson de Dol, Saint Patern de Vannes, Saint Gildas de Ruiz, Saint Paul de Léon, Saint Meen, Saint Melaine, Saint Guenau, Saint Clair de Nantes, Saint Brieux, Saint Vincent Ferrier, &c. Saint Yves, un des plus célèbres parmi les Bretons, a sa feste principale marquée le 19. de May, par une bannière accompagnée d'une croix. Saint Martin, Métropolitain de la même province, en qualité d'Evêque ou Archevêque de Tours, & Saint Magloire, en qualité d'Evêque ou Archevêque de Dol, ont une croix distinguée des autres par un double croison, &c.

2.^o Que ce calendrier a esté fait pour le Diocèse de Vannes; c'est ce que prouvent d'une manière sensible certaines festes particulières à ce Diocèse, qui sont marquées avec la note caractéristique des festes chommées, c'est-à-dire, avec la petite pointe de fer; ainsi, Saint Vincent Ferrier, le 5. Avril, est pointé dans ce calendrier: de même Saint Patern, qui vient

le 16. du même mois, & la Translation le 21. May. La Translation de Saint Vincent Ferrier le 6. Septembre, Saint Guenau Abbé de Landevenec, & un des patrons de la Cathédrale de Vannes, le 3. de Novembre; or toutes ces fêtes qui sont marquées doubles dans le Bréviaire de cet Evêché, sont les seules fêtes particulières de la province, qui soient pointées dans ce calendrier: les autres qui ont cette marque, sont des fêtes chrommées par toute l'Eglise.

Il ne paroît pas aussi aisé de déterminer le temps où cet ouvrage a été fait; on croyoit l'avoir trouvé dans les chiffres qui sont au-dessus du mois de Février, dans un espace vuide depuis le 11. jusqu'au 22. où il semble qu'il y ait 1468. en supposant que le premier caractère est composé de deux chiffres, d'un 4. & d'un 1. qui le tranche. Cette date paroissoit conforme au temps où les plus récents des Saints qui y sont désignez, ont vécu, ou ont été canonisés. Les moins anciens sont Saint Bernardin de Sienne, canonisé en 1450. Saint Vincent Ferrier, canonisé cinq ans après. Et à la difficulté que l'on auroit pu faire, sur ce que l'on trouvoit au 9. Mars Sainte François, quoyqu'elle n'ait été canonisée qu'en 1608. date bien postérieure à celle de 1468. M. Lancelot répondoit que cette sainte Veuve étant morte en 1440. l'Ordre de Saint François, auquel il soupçonne que l'auteur du calendrier étoit attaché, sollicita sa canonisation, & qu'on travailla aux informations & procédures nécessaires pour cette cérémonie, immédiatement après sa mort; que son culte fut même permis longtemps avant qu'elle fût canonisée: il adjoûtoit une remarque digne de quelque attention, c'est que quoyque les deux derniers siècles ayent été féconds en Saints nouveaux, il n'en paroissoit dans ce calendrier aucun, de quelque Ordre ou de quelque Société que ce fût, ce qui luy faisoit conclurre, avec une sorte de sécurité, qu'il devoit être du xv.^e siècle, & de l'année 1468. Les circonstances de sa découverte dans les débris d'un pignon du château de Coëdic, qui tomboit, dit-on, par vétusté, sembloient appuyer encore sa conjecture; mais la translation de S.^t Vincent Ferrier la dérange fort: on ne peut méconnoître

cette translation aux deux caractères qui la distinguent. Au 6. Septembre, on trouve la marque affectée à l'Ordre de Saint Dominique, & la même qui est au 5. Avril, feste du même Saint Vincent, & ce 6. Septembre est pointé, comme dénotant une feste chommée; or la translation de ce Saint, qui est une feste des plus célèbres du Diocèse de Vannes, ne doit son origine qu'à la découverte que Messire Sebastien de Rosmadec Evêque de Vannes, fit des Reliques de ce Saint, le 6. Septembre 1637. Ainsi, si cette feste n'a point esté adjoutée au calendrier, comme il n'y a guères d'apparence qu'elle l'ait esté, il faut qu'il soit d'un temps bien postérieur. D'ailleurs, la sentence ou prière qui se lit dans le contour de son épaisseur, ne paroît point estre du stile ni de l'orthographe du x v.^e siècle, non plus que les ornemens des têtes qui sont au-dessus.



DEVICES, INSCRIPTIONS

ET MÉDAILLES

FAITES PAR L'ACADÉMIE.

LE public est suffisamment prévenu que l'Académie fournit tous les ans de nouveaux sujets de Jettons, pour la Maison de la Reine, pour les Départemens de l'ordinaire & de l'extraordinaire des guerres, de la Marine & des Galeres, du Trésor Royal, des Parties Casuelles, & des Bâtimens du Roy.

Outre ce travail ordinaire, l'Académie fit en 1731. une Inscription & une Médaille, qui luy furent demandées par M. le Cardinal de Fleury, au nom de M.^{rs} les Jurats de Bordeaux, à l'occasion de la figure équestre du Roy, qu'ils venoient d'y faire élever dans une grande place ornée de bâtimens réguliers, & construite exprès en face du port.

Dans la même année, on travailla à quelques épitaphes particulières demandées à l'Académie, & on en réforma quelques autres, sur lesquelles on l'avoit consultée.

On fournit encore des Devises à diverses Compagnies & Communautés, qui depuis que le goût & la connoissance, peut-estre aussi le luxe de l'esprit se sont multipliez, veulent avoir des jettons particuliers, pour leur servir d'honoraire ou de droit de présence, aux réceptions, aux changemens d'Officiers, & autres occasions semblables. Les Huissiers-priseurs, les Officiers des ports, & quelques autres en demandèrent.

En 1732. l'Académie fit une Inscription, & donna le sujet d'un bas-relief pour la décoration d'une Fontaine publique, que M.^{rs} les Maire & Eschevins de Rouen y faisoient construire.

M.^{rs} les Premiers Chirurgiens du Roy, par les soins de qui s'est formée depuis peu, avec l'agrément de Sa Majesté, une Société ou Académie de Chirurgie, demandèrent un sujet de Médaille pour le prix qu'ils ont dessein de distribuer tous les ans à ceux de leur profession, qui se trouveront avoir le mieux

traité les questions de leur art, qui auront esté proposées pour le concours au prix ; & on leur donna ce sujet de Médaille.

On fit aussi pour le Roy deux nouvelles Médailles ; l'une sur les fortifications de Metz, l'autre sur l'acquisition de plus de dix mille manuscrits pour la Bibliothèque Royale, tant de ceux qui composoient l'immense recueil de M. Colbert, que de ceux que Sa Majesté avoit fait venir du Levant.

En 1733. on donna de nouveaux sujets de Jettons pour quelques Compagnies, entr'autres pour les Officiers du Guet à cheval, dont les Commissions venoient d'estre mises en Charge.

On travailla à de nouvelles Inscriptions pour la Tour de Cordouan.

On en fit une pour la principale face de l'Obélisque élevé au milieu de la grande route du nouveau bois de Vincennes.

On donna à la Compagnie des Indes le sujet d'une Médaille, pour mettre dans les fondations du Magasin général qu'elle se dispoisoit à bâtir au port de l'Orient.

Enfin, l'Académie fit deux nouvelles Médailles pour le Roy, l'une à l'occasion des camps, l'autre sur la construction, les réparations ou l'embellissement de presque tous les grands chemins du Royaume.



E' L O G E S
D E S
A C A D E' M I C I E N S ,
M O R T S
D E P U I S L' A N N E E M . D C C X X X I .
J U S Q U' E N M . D C C X X X I I I .





E' L O G E

DE M. L'EVESQUE DE METZ.

HENRY CHARLES DU CAMBOUT, Duc de Coislin, Pair de France, Evêque de Metz, Commandeur de l'Ordre du S.^t Esprit, & premier Aumônier du Roy, naquit à Paris le 15.^e Septembre 1664. d'Armand du Cambout premier Duc de Coislin, & de Magdeleine du Halgoët, héritière d'une grande Maison de Bretagne.

1733.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

De six enfants nez de ce mariage, & tous morts sans postérité, il y avoit cinq garçons, dont M. l'Evêque de Metz estoit le dernier, & une fille qui a esté la Duchesse de Sully, morte au mois de Janvier 1721.

De ces cinq garçons, deux moururent en bas âge, les trois autres furent mis en pension au Collège de Navarre, où il en mourut encore un, qui estoit le second, & qui portoit le petit collet. M. de Metz, alors Chevalier de Malte, quitta la Croix de l'Ordre, & se destina à l'Eglise, autant par les mouvements d'une pieté déjà déclarée, que par les espérances que luy donnoient le crédit & l'amitié de l'Evêque d'Orléans son oncle, qui estoit premier Aumônier du Roy, & qui a esté depuis le Cardinal de Coislin.

Ce Prélat se chargea presqu'aussi-tost de l'éducation de son neveu, & s'en chargea de manière à n'en pas négliger les moindres détails. Aux exercices publics qu'il luy faisoit faire régulièrement tous les trois mois, sur les différentes parties des Belles Lettres qu'on luy enseignoit, il joignit des conférences particulières beaucoup plus fréquentes, sur les mœurs, la politesse, & les sentimens qui devoient estre un jour la base la plus solide de sa fortune ou de sa réputation; & cet assemblage, loin de nuire au progrès de ses études ordinaires, les fortifioit de tout ce que la raison plus développée peut adjoûter à l'esprit

naturel. Aussi, ne fut-il pas obligé d'attendre la fin de ces mêmes études, pour le produire à la Cour, il osa l'y mener jeune encore, & il eut tout lieu de s'en applaudir; complaisant, empressé, poli sans affectation & sans bassesse; plus exact que recherché dans ses expressions, son enjouement & sa vivacité y conservèrent ces grâces naïves, qui se perdent souvent par la seule tentation de les embellir. Enfin, il y fut généralement goûté, & il avoit à peine 21. ans, quand le Roy luy donna la survivance de la Charge de Premier Aumônier.

D'un autre côté, les agréments, les faveurs de la Cour, si capables de séduire, même dans l'âge le plus avancé, ne le détachèrent pas un instant des études sèches & austères qui devoient l'occuper encore; il continua son cours de Théologie avec la même application, il soutint avec éclat ses Thèses de licence, & ce ne fut qu'à titre de capacité qu'on le dispensa d'y garder les interstices prescrits par les Reglements.

Il ne luy restoit, suivant l'usage, qu'à prendre tout de suite le bonnet de Docteur, qui est plustost une dernière cérémonie qu'une nouvelle épreuve. Mais il eut la délicatesse de vouloir s'en rendre véritablement digne, & de ne le recevoir qu'après avoir employé cinq années entières à lire assidûment les Peres Grecs & Latins, & à s'instruire à fond des maximes de la discipline Ecclesiastique: il en passa trois autres à soulager l'Evêque d'Orléans son oncle, dans l'administration de son Diocèse, ou à le remplacer dans les fonctions de Premier Aumônier; & ce fut alors que le Roy, confirmé avec plaisir dans l'idée avantageuse qu'il avoit toujours eue de l'Abbé de Coiffin, luy donna l'Abbaye de S.^t George de Boscherville au pays de Caux, le nomma à l'Evêché de Metz, & l'honora d'une place de Commandeur de l'Ordre du S.^t Esprit.

Il soutint sans faste des honneurs pour lesquels il estoit né, & n'admettant aucune distinction entre les devoirs & les prérogatives des places, il commença par fixer sa résidence à Metz, d'où il visita toutes les parties de son Diocèse, qui passoit pour un des plus difficiles à gouverner. Il y trouva effectivement un grand nombre d'abus, que le temps avoit en
quelque

quelque sorte consacrez, & que ses prédécesseurs avoient inutilement entrepris de réformer. Leur exemple ne le découragea point, il l'entreprit à son tour, & il y réussit : les esprits les moins disposez à reconnoître le caractère de l'autorité, eurent honte de résister à la voix d'un Pasteur qui les aimoit.

Les Orateurs Chrétiens, qui à la face des Autels ^a, & jusques dans le Sanctuaire des Muses ^b, ont fait l'éloge des vertus épiscopales de M. de Metz, les ont doublement garanties de la perte qu'elles couroient risque de faire en passant par une bouche profane, & ne nous ont laissé à relever qu'une circonstance historique, qui nous semble appartenir de bien près à ces mêmes vertus : c'est que pendant le cours de 35. années d'Épiscopat, il n'a pas eu, non un procès, ou une discussion d'éclat, mais la moindre difficulté, ni avec son Chapitre, ni avec aucune autre Église.

On luy en suscita une d'une espèce fort délicate, à la mort du Duc de Coislin son frere, dont il estoit seul & unique héritier. On insinua au Roy qu'il estoit également contre l'esprit de l'Église & contre l'esprit du Gouvernement, qu'un Ecclesiastique, Prêtre, Evêque, succédât à la dignité de Pair Laïque. L'exemple du Cardinal de Richelieu, & celui du Cardinal Mazarin, qui d'ailleurs avoient esté faits Ducs, & ne l'estoient pas devenus par succession, furent citez comme des exceptions qui devoient d'autant moins tirer à conséquence ; qu'on sçavoit en même-temps qu'ils avoient esté souverainement maîtres des graces les plus singulières. Enfin, comme la question ne s'estoit pas encore présentée, on cherchoit à la rendre aussi épincuse qu'elle estoit nouvelle. M. l'Evêque de Metz se garda bien de la compromettre par des Mémoires, qui n'auroient peut-estre servi qu'à en attirer d'autres ; il porta directement au Roy les Lettres d'érection du Duché de Coislin en faveur de son pere & de ses descendants mâles nez en légitime mariage, & se contenta de luy représenter que si les Ecclesiastiques en devoient estre exclus, leur exclusion se

^a Oraison Funebre prononcée dans l'Église Cathedrale de Metz.

^b Discours de M. l'Evêque de Vence à l'Académie Française.

trouveroit écrite dans les Lettres de Coiffin, ou dans celles de quelqu'autre Duché, au lieu qu'il n'en estoit fait mention nulle part; & que plus les Cardinaux de Richelieu & Mazarin avoient esté maîtres des graces, moins ils auroient manqué à faire spécialement déroger à une loy, qui, si elle eût existé, pouvoit dans la suite des temps, faire déclarer vicieux le plus beau titre de leur maison. Le Roy, qui avoit l'esprit juste, sentit la force de ce raisonnement, tous les obstacles furent levez; M. de Metz prêta le serment ordinaire, & prit séance au Parlement le 31. Mars 1711.

M. l'Evêque de Metz recueillit avec le titre de Duc & Pair, tous les biens, les honneurs & les trésors littéraires qui s'estoient perpétuez dans sa maison, & dont il luy estoit réservé de faire un usage digne du dernier des Coiffins.

D'abord, il remplaça son frere dans l'Académie Française, comme son frere y avoit luy-même remplacé le Duc de Coiffin leur pere, qui petit-neveu du Cardinal de Richelieu, & petit-fils du Chancelier Seguier, estoit dans cette Compagnie le gage le plus cher de la tendresse de ses premiers protecteurs.

Il songea ensuite à mettre en ordre, & à rendre utile au public la fameuse collection de Manuscrits que le Chancelier Seguier son bifaïeul avoit faite, avec une dépense & des peines infinies, & qui depuis sa mort, avoit esté conservée avec des soins & une sorte de respect, qui, en la rendant presque inaccessible, l'avoient aussi presque fait oublier.

Ces Manuscrits, de toutes langues & de toutes sciences, tirez pour la plûpart du fond de l'Orient, estoient au nombre de quatre mille, & avant que de les pouvoir communiquer aux personnes qui seroient à portée de s'en servir, il falloit au moins en avoir un bon Catalogue: ce fut par-là qu'il commença; mais, persuadé que les manuscrits Grecs, qui faisoient la portion la plus précieuse & la plus intéressante de ce grand recueil, demandoient d'autres soins; & déterminé à ne rien épargner, soit pour le travail, soit pour les frais de l'impression, il engagea un Sçavant du premier ordre, déjà connu par diverses éditions des Peres, plus célèbre encore par un ouvrage immense sur

l'origine & les progrès de la Littérature Grecque, à publier la notice de ces Manuscrits, à y marquer, suivant les règles de la Palæographie, l'âge de chacun, à le confirmer par des échantillons gravez du caractère singulier dans lequel ils estoient quelquefois écrits, à en faire imprimer les pièces ou les fragments anecdotes, à en recueillir toutes les variantes, qui pouvoient former des différences plus ou moins essentielles, & à pousser l'exactitude, au point d'avertir des moindres lacunes, afin que ceux qui se proposeroient de donner une nouvelle édition de quelqu'ancien Auteur Grec, fussent aussi sûrement guidez par cette Notice, qu'ils auroient pû l'estre par les Manuscrits originaux qu'elle représentoit.

Le second & laborieux Académicien, sur qui il s'estoit reposé de l'exécution de ce projet, le remplit avec un empressement qui donna bien-tôt en ce genre à la Bibliothèque de *Coislin* ou de *Seguier*, car elle porte & mérite également les deux noms, le même avantage que la seule Bibliothèque Impériale avoit reçu des Commentaires de Lambécus.

Dom Bernard
de Montfau-
con.

Cette Académie usa du droit qu'elle avoit de se charger de la plus grande partie de la reconnoissance que la République des Lettres devoit à M. l'Evêque de Metz pour un tel bienfait. Elle le nomma à une place d'Académicien Honoraire, & le Roy, en approuvant notre choix, eut la bonté d'ajouter qu'il estoit à souhaiter qu'il pût se trouver aussi souvent à nos Assemblées, qu'il y seroit utile par son goût & par ses talents.

Plus nous en estions convaincus nous-mêmes, & plus le temps que nous en avons joui nous a paru court : le séjour qu'il faisoit à Metz, ne nous laissoit l'espérance de le voir à l'Académie que dans le petit intervalle de ses voyages; & cette espérance n'a jamais esté trompée qu'avec celle du public, lorsque sa dernière maladie l'ayant amené à Paris, il y vécut dans une retraite qui annonçoit le triste événement qui l'a suivie.

Il est vray aussi qu'en quelque lieu qu'il se trouvât, son amour pour les Lettres l'excitoit assez à les cultiver. On sçait, qu'indépendamment de cette grande collection de Manuscrits

dont nous avons parlé, & qu'il avoit toujours laissée à Paris comme au centre de la Littérature, il avoit à Metz une bibliothèque de dix à douze mille volumes, une autre dans son château de Frescati, & qu'elles n'y restoient point oisives; il les exerçoit par luy-même, autant & plus qu'aucun de ceux à qui il y donnoit une libre entrée, & si ce n'estoit pas toujours par ce que nous appellons des ouvrages, des travaux particuliers, c'estoit au moins par ces lectures suivies & réglées, qui sont les véritables compositions des personnes d'un certain estat. On sçait encore, qu'il avoit mis dans chacun de ses Séminaires, un fonds de Livres convenables; que d'ailleurs il en envoyoit tous les ans à divers Curez de campagne, & qu'enfin, il y en avoit dans sa principale Bibliothèque un bon nombre de doubles & de triples, pour estre plus facilement prêté aux Ecclesiastiques du Diocèse, ou aux Sçavants de la Province, qui pouvoient en avoir besoin.

Nous devons ce détail de l'usage que M. de Metz faisoit de ses trésors littéraires, au public ébloui du seul usage qu'il a fait des biens de la fortune; & il nous sera permis de passer légèrement sur ce dernier article, qui déjà porté au-delà de toutes les bornes de la vraisemblance, nous ne disons pas dans les Oraisons Funébres & les Discours Académiques dont il a esté l'objet, mais jusques dans les conversations familières, doit cependant toujours rester au-dessous de l'exacte vérité, par l'extrême attention qu'avoit M. l'Evêque de Metz à cacher toutes les espèces de libéralité qui ne se dévoient pas nécessairement elles-mêmes. Tels que les Séminaires qu'il a bâtis & dotés, les Hôpitaux qu'il a fondés ou enrichis, les Temples & les Monastères qu'il a édifiés ou rétablis. Telles sont encore ces Casernes superbes, qui, entreprises pour la tranquillité des Citoyens & la commodité des soldats, ne semblent élevées que pour l'ornement de la Ville; & ce qu'on sera peut-estre surpris de nous voir mettre au rang de ses pieuses & éclatantes libéralitez, le château même & les jardins de Frescati, dont il ne conçût le dessein qu'à la vûe des misères où l'affreuse disette de l'année 1709. avoit plongé une multitude innombrable

d'ouvriers. Ce qui, dans son principe, estoit une œuvre de charité, devenoit aisément entre ses mains un ouvrage de magnificence; & la destination qu'il en faisoit dès-lors aux Evêques de Metz ses successeurs, luy paroissoit seule exiger un air de grandeur, qui répondît à la dignité d'un Siège aussi respectable.

Mais, né grand & magnifique, il n'en estoit ni moins simple, ni moins accessible. Sompptueux, libéral, prodigue même dans les occasions où il s'agissoit de soutenir l'honneur de sa place, ou celui de la Nation; il estoit sobre, œconome, & réglé dans sa dépense ordinaire, qui eût esté moindre encore, si un dévouement marqué pour tout ce qui avoit quelque rapport au service du Roy, ne l'avoit engagé à recevoir journellement à sa table les principaux Officiers de ses troupes. Il les connoissoit presque toutes par une longue habitude, & quand il en devoit venir qui n'avoient pas encore passé à Metz, ou qu'il n'avoit pas vûes ailleurs, il s'informoit si exactement de tout ce qui les composoit, qu'à leur arrivée, les Officiers, surpris & charmez de trouver dans son accueil des distinctions personnelles, luy vouoient d'abord un sincère attachement, & n'hésitoient point à luy demander des conseils sur leur propre estat. Il eût esté luy-même un militaire vertueux, autant par son zèle pour la Patrie que par l'activité de son tempérament, & par son inflexible probité.

Sa conversation estoit vive & brillante. Il donnoit un tour propre & particulier à tout ce qu'il disoit, soit qu'il traitât un sujet de morale ou de politique, soit qu'il débitât simplement une nouvelle du temps, ou qu'il contât une histoire de l'ancienne Cour; & comme il n'ennuyoit point, il n'aimoit pas non plus à estre ennuyé: les malheureux avoient seuls le privilège, lors même qu'il avoit soulagé leur misère, de pouvoir le surcharger encore de longs & inutiles détails.

On commença à soupçonner quelque altération dans sa santé, dès qu'on ne luy vit plus le même feu & la même gayeté. Insensiblement il eut moins de monde à la ville & à la campagne, il se retrancha tous les exercices de plaisir ou d'amusement, &

une vie si différente de celle qu'il avoit menée jusques-là, luy échauffa & luy corrompit le sang. Il ne s'en apperçut què par une petite douleur qu'il ressentit au bout du poulce de la main droite, il l'irrita en voulant la sonder avec une plume; il fallut appeller les Chirurgiens, qui, jugeant le mal sérieux, ouvrirent plus méthodiquement le poulce malade, & luy en firent tomber les deux phalanges. Sa dernière ressource fut de venir à Paris, où il ne trouva pas plus de soulagement, & où ses forces diminuant de jour à autre, il mourut dans un épuisement total le 28.^e Novembre dernier, âgé de 68. ans accomplis.

Sans avoir jamais paru craindre ce moment fatal, il en avoit prévenu, & pour ainsi dire illustré les suites, par des arrangements qui ne respirent que prudence & sagesse, religion & grandeur d'ame. Il n'a laissé aucune sorte de services sans une récompense proportionnée à la manière dont il sçavoit les sentir; il a splendidement pourvû à l'entretien & à l'augmentation des pieux établissemens qu'il avoit faits dans son Diocèse; il a voulu que le Château de Frescati, avec toutes ses dépendances & embellissemens, passât à ses successeurs à l'Evêché de Metz, comme le seul lieu de plaifance dont ils pouvoient jouir avec quelque dignité, sans abandonner le soin, & presque la vûe de leur Eglise; il a légué la collection entière de ses Manuscrits à l'Abbaye de S.^t Germain des Prez, où il l'avoit placée depuis long-temps, comme dans un des plus commodes & des plus sûrs dépôts de la République des Lettres. Enfin, loin d'exercer aucune de ces préférences si naturelles entre des héritiers collatéraux, il leur a laissé, dans l'ordre commun des successions, tous les biens dont il estoit le plus maître de disposer.





E L O G E

DE M. L'EVESQUE DE BLOIS.

JEAN-FRANÇOIS-PAUL LE FÉVRE DE CAUMARTIN Evêque de Blois, naquit le 16. Décembre 1668. à Châlons en Champagne, où M. de Caumartin son pere estoit alors Intendant. Ce Magistrat, petit-fils d'un Garde des Sceaux, & digne luy-même des premiers honneurs de la Magistrature, avoit esté marié deux fois; d'abord à Marie-Urbaine de Sainte-Marthe, de qui il n'eut qu'un fils, ensuite à Catherine-Magdeleine de Verthamont, de qui il eut cinq filles & quatre garçons, dont l'Evêque de Blois fut le second.

Le Cardinal de Retz, allié & ami intime de M.^{rs} de Caumartin, vint exprès à Châlons pour le tenir sur les fonts de baptême; & sur ce que l'on parloit d'en faire un Chevalier de Malte, il obtint un Bref du Pape pour l'y faire recevoir dès le berceau. Mais il n'avoit pas encore sept ans, que ce Cardinal changea luy-même sa destination, en luy remettant, avec l'agrément du Roy, une Abbaye considérable qu'il avoit en Bretagne, l'Abbaye de Buzay Ordre de Cisteaux; & cette démission produisit bientôt un événement singulier dans la vie du jeune Abbé de Caumartin. M. son pere, qui venoit de quitter l'Intendance de Châlons, fut nommé Commissaire du Roy pour la tenue des Estats de Bretagne; il y mena le nouvel Abbé de Buzay, qui en cette qualité, jouit non-seulement de l'entrée aux Estats, mais y eut encore la Présidence d'une Commission d'usage, dont il remplit les fonctions en Camail & en Rochet, & à l'occasion de laquelle il fit plusieurs discours, que nous ne supposons pas, avec quelques personnes, avoir esté l'ouvrage d'un enfant de sept à huit ans, mais que nous assurons, après des témoins dignes de foy, qu'il prononça

1733.

Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

avec toute la grace & toute la présence d'esprit qui pouvoient les luy rendre propres ; de sorte que le petit Président, car c'est ainsi qu'on le nommoit , fut la merveille de l'Assemblée , l'entretien de toute la Province, & une nouvelle à la Cour.

Ce succès influa beaucoup sur les suites de son éducation. Au retour des Estats de Bretagne, on ne crut pas qu'il fût convenable de réduire à l'obscurité du Collège, un jeune homme qui annonçoit des progrès si rapides, & qui avoit déjà comme fait son entrée dans le monde. On luy loua une maison particulière au Fauxbourg Saint Jacques, où il avoit une table entretenue pour les gens de Lettres que ses Maîtres jugeoient à propos d'y appeller, afin de donner à cette éducation privée, tous les avantages de l'éducation publique. Ses premiers maîtres furent un M. Lenglet, qui se fit ensuite une grande réputation dans l'Université, & un M. Labbé, qui après l'avoir élevé, se consacra aux Missions de la Chine, où il est mort revêtu du titre d'Evêque de Tillopolis.

Avec un tel secours, il fournit en peu d'années la carrière ordinaire des classes, & il prit tout de suite pour les Langues sçavantes, un goût qui dans les meilleurs esprits, ne se déclare communément que long-temps après.

Trois hommes célèbres, tous trois morts Professeurs du Collège Royal & Pensionnaires de cette Académie, se firent un plaisir de cultiver en luy ce goût naissant. M. Couture le forma aux beautés de l'Eloquence latine, M. Boivin le cadet lût avec luy les plus excellents Auteurs Grecs, & M. Pouchard luy enseigna l'Hébreu.

Il fallut encore que l'étude de l'Histoire & des Mathématiques succedât à celle des Langues, pour luy faire gagner insensiblement l'âge nécessaire à ceux qui commencent leur cours de Théologie ; & quand il y fut parvenu, il y parut avec d'autant plus de supériorité, qu'il s'estoit attaché d'avance, par les noeuds de l'amitié la plus solide, un Docteur également sage & éclairé, M. l'Abbé de Gouay, petit neveu du Cardinal du Perron.

Cependant

Cependant M. l'Abbé de Caumartin, distingué d'ailleurs par des mœurs douces & polies, & par une heureuse facilité à s'exprimer, estoit déjà, malgré sa jeunesse, un sujet que la voix publique destinoit à l'Académie Française. Il y fut reçu en 1694. n'ayant pas encore vingt-six ans accomplis ; & quelques mois après, il s'y trouva luy-même chargé d'une réception d'éclat, où par une fatalité, dont il seroit difficile de rendre d'autre raison que la malignité naturelle du cœur humain, il vit le Public tourner en une critique amère, les louanges qu'il croyoit avoir le plus délicatement traitées. Il sacrifia sans peine à cette prévention tumultueuse, tout l'honneur qu'il pouvoit espérer d'un discours brillant ; & il aima mieux le refuser à l'impression, que d'en laisser plus long-temps soupçonner la sincérité.

M. l'Evêque
de Noyon,
Clermont-
Tonnerre,

La fortune littéraire, aussi capricieuse peut-être qu'aucune autre sorte de fortune, se contenta de ce sacrifice, & n'éprouva plus son courage que par des applaudissements, il en reçut toutes les fois qu'il eut à parler au Public ; & en 1726. l'Académie Française elle-même justifia l'idée avantageuse qu'elle en avoit, par une distinction jusques-là sans exemple. Il s'agissoit d'y recevoir M. le Duc de S.^t Aignan, le jour de sa réception estoit indiqué, M. l'Abbé de Caumartin, alors Evêque de Blois & Directeur de l'Académie, devoit en faire les honneurs, & son discours estoit tout prêt, quand il eut une attaque d'apopléxie qui fit craindre pour sa vie. Il fallut nécessairement attendre que l'on eût d'autres Officiers ; mais dans cet intervalle, l'Académie arrêta que, quel que fût le nouveau Directeur nommé par le sort, il ne pourroit répondre au Duc de Saint Aignan, que par le discours préparé par l'Evêque de Blois. La loy fut suivie, & louée par celui même qu'elle sembloit priver d'une de ses plus agréables fonctions.

L'Académie des Belles-Lettres, dont il estoit un des premiers Honoraires, l'a aussi vû souvent présider à ses Assemblées publiques & particulières, y résumer, suivant l'ancien usage, les Dissertations les plus abstraites ; & de l'aveu des Auteurs

mêmes, leur donner sur le champ un nouveau prix par l'élégance du stile & la solidité des réflexions.

Les différentes Eglises qu'il a successivement servies ou gouvernées, l'ont vû joindre à ces talents Académiques, les connoissances & les qualitez les plus respectables : elles en parlent comme d'un excellent Canoniste & d'un Théologien profond, qui ayant acquis le droit de mépriser les questions frivoles de la Scholastique, n'en supportoit pas moins patiemment les plus longues discussions ; comme d'un Prélat zélé, attentif & heureux à perfectionner le bien, ou à réformer les abus par la seule voye de la persuasion ; comme d'un génie vif & fécond en ressources de toute espèce, mais qui ne s'attachoit jamais qu'à celles que la modération & l'amour de la paix inspirent.

M. le Cardinal de Noailles, à son avènement à l'Archevêché de Paris, l'avoit utilement employé à la visite & à d'autres parties de l'administration de son Diocèse. Il avoit esté sous ses yeux Supérieur du Séminaire des Irlandois & de la Communauté des Trente-trois. En 1714. le Chapitre de Tours l'avoit élu Doyen de l'Eglise Métropolitaine, & ensuite premier Grand Vicaire pendant la vacance du Siège. En 1717. il fut nommé Evêque de Vannes ; & s'estant fait sacrer à Nantes pendant la tenue des Estats, ils assistèrent en corps à la cérémonie de son Sacre. Enfin, l'année suivante, il fut transféré à Blois, où jusqu'à la fin de ses jours il a exercé en Prélat aimable & vertueux, un ministère plein de douceur, de sagesse & d'utilité.

M. Berthier, premier Evêque de Blois, avoit trouvé dans les portions de Diocèse dont le sien avoit esté formé, un Clergé si réglé, que rien ne luy parut plus pressant que la construction d'un Palais épiscopal, qui manquoit absolument à ce nouveau Siège. M. de Caumartin son successeur, commença ses fonctions épiscopales par la dédicace de la Cathédrale, qui n'avoit pas encore esté faite ; il assémbla aussi le premier Synode qui eût esté tenu dans le Diocèse ; il y publia des Statuts, des Ordonnances & des Lettres pastorales. Il fit ensuite imprimer

deux Catéchismes, l'un pour les commençants, l'autre pour les personnes plus avancées; ces deux Catéchismes furent suivis d'un Rituel, où joignant à des instructions claires & précises, tout ce que les Loix civiles & canoniques prescrivent sur la forme & la validité des Sacrements, il découvre aux Ministres de son Eglise les fautes les plus légères, & les met à couvert des moindres contestations. A ce Rituel devoit succéder un nouveau Bréviaire, qui est très avancé, & une Histoire topographique du Diocèse de Blois, dont il ne reste plus que les Cartes à graver.

Il allioit à la sainteté de ses devoirs, le charme d'une érudition peu commune, dont les recherches remplissoient une partie de son loisir, & dont le fruit passoit sans faste dans ses conversations: tout y estoit de son ressort, histoire, critique, généalogies, systemes, découvertes; & pour satisfaire plus aisément un goût que le séjour de la province ne pouvoit diminuer, il acquit en arrivant à Blois la bibliothèque de son prédécesseur, quoyqu'il en eût déjà une très-nombreuse à Paris. Il cultivoit par une étude assidue la connoissance des Langues sçavantes, dont il avoit esté imbu dans sa jeunesse, & cette connoissance luy avoit donné une telle facilité pour les Langues vivantes, qu'il s'estoit presque mis au fait du Polonois, pour l'avoir seulement entendu prêcher quelquefois à Chambort.

Nous avons déjà dit qu'en 1726. M. de Blois eut une attaque d'apopléxie qui fit craindre pour sa vie; nous adjouterons que, quelque soin que l'on eût pris de luy déguiser la nature du mal, il s'en estoit défié, & plus encore des remèdes; & que pour s'assurer intérieurement de leur effet, il se proposa à luy-même dans les premiers jours de sa convalescence, des épreuves dont peu de gens de son état & de son âge eussent esté capables; il fit de grands calculs d'Arithmétique & d'Algèbre, & récita par cœur un chapitre entier d'Isaye, & un des plus longs Pseaumes de David en Hébreu.

C'en estoit bien assez pour se convaincre qu'il n'avoit rien perdu du côté de l'esprit & de la mémoire, mais non pour se

260 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

garantir des retours d'une maladie que l'on voit presque toujours exécuter à plusieurs reprises ce qu'elle a manqué du premier coup. Cependant, au régime près, il ne vouloit entendre parler d'aucune précaution assujettissante; il eut de nouveaux accidents, il dissimula les moins marquez, il ne fit ou ne laissa faire pour les autres, que les remèdes les plus indispensables. Enfin, il succomba le 30. Aoust dernier, à une attaque subite & violente qu'il eut à Blois au sortir de la Messe, & dans la Chapelle même de son Palais Episcopal. Il estoit âgé de 65. ans moins quelques mois.



MEMOIRES
DE LITTERATURE,
TIREZ DES REGISTRES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES.

DEPUIS L'ANNEE M. DCCXXXI.
JUSQU'EN L'ANNEE M. DCCXXXIII.

MEMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'ACADEMIE ROYALE
des Inscriptions & Belles Lettres.*



*SENTIMENTS
Des anciens Philosophes sur la pluralité des Mondes.*

Par M. BONAMY.



Les idées que l'Astronomie nous donne de l'estendue presqu'infinie de l'Univers, & de la grandeur demesurée de tant d'Astres que nous n'apercevons que comme des étincelles, étourdissent notre imagination. Que devient la terre comparée avec la distance de ces Astres? distance qui se compte par des millions de lieues, & dans le calcul de laquelle, l'erreur de trois ou quatre

Assemblée
publique
14. d'Avril
1733.

Tome IX.

A

*Hist. Nat.
cap. 1. lib. 1.*

millions ne mérite presque point qu'on y fasse attention : mais il n'importe, notre curiosité veut pénétrer dans ces espaces immenses, & sçavoir ce qui s'y passe. C'est ce que Pline appelloit une folie, & ce qu'il reprochoit à quelques Philosophes, qui avoient voulu déterminer la mesure du Monde, & qui avoient eu, disoit-il, la hardiesse de publier leur sentiment dans des Écrits, *prodere ausos*. D'autres avoient pris de là occasion de dire qu'il y avoit des Mondes innombrables, en sorte que, selon eux, il falloit croire qu'il y avoit autant de Natures, ou que si une seule Nature animoit tous ces Mondes, il falloit néanmoins admettre une infinité de Soleils, de Lunes & d'autres Astres, *alios rursus occasione hinc sumpta aut his data innumerabiles tradidisse Mundos, ut totidem rerum naturas credi oporteret : aut si una incubaret omnes, totidem tamen Soles, totidemque Lunas & cætera etiam in uno & immensa & innumerabilia Sidera*. Ouy, ajoûtoit cet Auteur, c'est une folie de sortir de ce monde pour examiner ceux qui peuvent estre au-delà, comme si nous connoissions parfaitement celui dans lequel nous sommes renfermez ; *furor est, profectò furor, egredi ex eo, & tamquam interna ejus planè sunt nota, ita scrutari externa*.

Quoy qu'il en soit, l'opinion de la pluralité des mondes a eu des partisans dans tous les temps, & si on a lû d'abord l'ouvrage dans lequel un illustre Auteur de nos jours l'a fait revivre, comme un badinage ingénieux hasardé pour égayer une conversation, les impressions qu'on a rapportées de cette lecture, ont fait regarder ensuite les choses plus sérieusement. Il semble que le suffrage que d'habiles Astronomes ont donné au système de la pluralité des Mondes, mette en droit de soupçonner qu'il pourroit bien n'estre pas absolument faux.

Ce n'est point, après tout, de la vérité de ce sentiment qu'il s'agit dans ma dissertation ; j'ai seulement entrepris de faire voir que d'anciens Philosophes l'ont enseigné.

Je n'entrerai point dans le détail des systèmes de ces Philosophes sur l'arrangement de l'Univers ; outre que cela est étranger à mon discours, ce que les Auteurs en ont rapporté est quelquefois si obscur, & contient souvent des contradictions si

manifestes, qu'il n'est pas aisé d'en former des systemes suivis; soit parce que ces Auteurs ne les ont pas compris eux-mêmes, soit parce que la brieveté avec laquelle ils se sont exprimez en les décrivant, nous empêche de les comprendre.

Ce que nous en pouvons sçavoir en general, c'est qu'on retrouve dans ce qui nous reste de leurs opinions, les conjectures de nos plus habiles Philosophes modernes sur le système de l'univers. On y voit que les ^a Pythagoriciens croyoient que notre terre & les planètes tournoient autour d'un centre commun, & sur elles-mêmes; que ^b Cleanthes ^c & Ictas de Syracuse expliquoient par ce mouvement de rotation de la terre, les mouvements apparents des astres & du ciel. ^d Platon, selon quelques-uns, disoit la même chose dans son Timée, mais d'une manière plus obscure. ^e D'autres, parmi lesquels il faut mettre Aristarque, croyoient que le soleil estoit dans le centre du monde, & immobile, & que les étoiles fixes estoient autant de soleils. Quelques Philosophes Pythagoriciens ^f leur attribuoient un mouvement sur elles-mêmes, en sorte que tout l'univers restant dans la même place, il n'y avoit de mouvement qu'autour de chaque étoile; & je ne sçais si ce n'est pas dans ce sens qu'il faudroit entendre ce que ^g Stobée dit d'Anaximenes, Ἀναξίμενης πειρὴν μὲν τὸ φύσιν τῶν ἄστρον φησὶ, παρέχειν δὲ πᾶσι καὶ γένεσιν σώματα συμπεριφερόμενα τοῖς ἀστροῖς. Les tourbillons de Descartes, comme l'a remarqué ^h M. Huet, n'estoient pas inconnus à Leucippe ⁱ & à Démocrite, & ce dernier regardoit la voye lactée ^k comme un amas de petites étoiles: enfin, les Chaldéens enseignoient que les comètes estoient des planètes que nous voyions lorsqu'elles

^a Aristot. lib. 2. de cælo, cap. 13.
^b Plutarch. de placit. Philos. lib. 3. cap. 11.

^c Achilles Tat. Isagoge ad Arati phænomena cap. 10.

^d Plutarch. de facie in orbe lunæ.

^e Cicero quæst. Academic. lib. 4.

^f Id. ibid.

^g Stobæi lib. 1. Eclog. physic.

^h Plutarch. de placitis Philosoph. lib. 2. cap. 24.

Id. ibid. lib. 4. cap. 15.

ⁱ Achilles Tattus Isagoge ad Arati phænomena cap. 10 & 18.

^j Lib. 1. Eclog. physic.

^k Censura Philos. Cartesianæ cap. 8.

^l Diogen. Laert. vita Leucippi & Democriti.

^m Plutarch. de placitis Philosoph. lib. 3. cap. 1.

s'approchoient de nous, & qui dispa-roissoient lorsqu'elles s'enfonçoient dans l'immensité de l'Ether, comme un poisson échappe à nos yeux lorsqu'il se plonge dans la profondeur de la Mer.

Ce peu que je rapporte suffit pour faire connoître que les Anciens estoient capables de former aussi des systemes, mais je laisse à ceux qui font une étude particulière de l'Astronomie, le soin de développer leurs idées; je m'en tiendrai à l'histoire du système de la pluralité des Mondes.

Nous entendons par le terme *Monde*, ou simplement la terre que nous habitons, ou bien l'assemblage des corps planetaires qui sont emportez dans ce fluide auquel le soleil, selon Descartes, donne le mouvement, & cette voute azurée semée d'étoiles, que nous nommons ciel: ainsi, quand je dis que dans l'antiquité il y a eu des Philosophes qui ont cru plusieurs mondes, je ne prétends pas dire qu'ils ayent tous esté dans le même sentiment; car les uns en deffendant l'unité de nostre monde, ont cru que les planetes, ou au moins la lune, estoient habitées comme nostre terre, & c'est dans ce sens que je dis qu'ils ont admis plusieurs mondes. D'autres prenant ce mot pour le ciel & la terre, ont dit qu'il y en avoit une infinité, ou un certain nombre défini, & par conséquent ils ont prétendu qu'il y avoit infinité ou pluralité de terres, de soleils, de lunes & d'autres astres. C'est pourquoy je partage en trois Classes les Philosophes qui ont cru que nostre terre n'estoit pas seule habitée. Je mets dans la première, les deffenseurs de la pluralité des Mondes. Dans la seconde, ceux qui les ont cru infinis en nombre; & dans la troisième enfin, ceux qui soutenant l'unité de nostre monde, ont cru que la lune avoit ses habitants.

P R E M I E R E C L A S S E,

Des Philosophes qui ont admis la pluralité des Mondes.

^a De placit.
Philos. lib. 2.

cap. 13.

^b Præparat.
Evang. lib. 15.

cap. 30.

^c Lib. 1.

Eclog. Physic.

Si les poësies citées sous le nom d'Orphée estoient de luy, on le pourroit compter pour le premier qui a enseigné la pluralité des Mondes; car ^a Plutarque, ^b Eusebe & ^c Stobée nous apprennent qu'on trouvoit cette opinion dans les Orphiques,

& en particulier, que chaque étoile estoit un monde. *πάντα δὲ τὰ δόγματα ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς φέρεται· κοσμοποιοῦσι γὰρ ἕκασον τῶν ἀστέρων, hæc opinio in Orphicis perhibetur, nam faciunt mundum unamquamque stellam.*

Proclus ^a nous a aussi conservé des Vers dans lesquels on voit que l'Auteur des Orphiques mettoit des montagnes, des hommes & des villes bien bâties dans la lune. ^{*a Lib. 4. in Timæum pag. 283. In-fol.*}

Μήσατο δ' ἄλλην γαῖαν ἀπείρατον, ἦν τε Σελήνην
 Ἀ' θάνατοι κλήζουσιν, ὅτι χθόνιοι δὲ τε Μήνην,
 Ἡ^a πολλ' οὐρ' ἔχει, πολλ' ἄστα, πολλὰ μέλαθρα.

*Altera terra vaga est quam struxit, quamque Selenem
 Dii vocitant, nobis nota est sub nomine lunæ:
 Hæc montes habet, ac urbes, ædesque superbas.*

Mais nous ne sçavons pas si les vers qui contenoient le système de la pluralité des mondes, estoient véritablement d'Orphée. Les Pythagoriciens & Pythagore luy-même sont accusez d'en avoir composé plusieurs, je n'ai lû cependant dans aucun Auteur, que Pythagore ait esté de ce sentiment : Stobée, au contraire, le met avec Thalès, Aristote, Platon & les autres qui ont soutenu l'unité de nostre monde, ainsi j'aimerois mieux croire que Cercops Pythagoricien est l'auteur des Orphiques, qui contenoient le système de la pluralité des mondes que les Pythagoriciens embrassèrent, *Orphicum carmen* ^b, dit Cicéron, *Pythagorici ferunt cujusdam fuisse Cercopis.*

^{*b Lib. 7. de Nat. Deor.*}

Mais, soit que les Philosophes Pythagoriciens ^c, comme Philolaüs, Ictetas, Héraclides & les autres aient pris d'Orphée ce sentiment, soit qu'ils en soient les inventeurs, il est certain qu'ils enseignoient que chaque étoile estoit un monde qui renfermoit une terre, un air & un éther. *Ἡρακλείδης καὶ οἱ Πυθαγόρειοι, ἕκασον τῶν ἀστέρων κόσμον ὑπάρχειν, γῆν περιέχοντα ἀέρα τε καὶ αἰθέρα ἐν τῷ ἀπείρῳ αἰθερι. Heracledes & Pythagorei unamquamque stellam dixerunt esse mundum in æthere infinito, qui terram, aërem, ætheremque contineat.* Il y a apparence

^{*c Plutarch. de placit. Philosoph. lib. 2. cap. 13.*}

que ces Philosophes mettoient dans ces mondes tout ce qui est dans celui-cy, puisqu'ils croyoient qu'ils estoient tous semblables. Or voicy ce qu'ils pensoient du nostre. Ils disoient que le feu estoit au centre, & par ce feu ils entendoient le soleil primitif autour duquel tournoient le ciel, les planètes; le soleil qui nous éclaire, la lune, la terre & l'antichthon ou

Stobai Eclog. physc. lib. 1. cap. de Mundi ordine.

Plutarch. vit. Numæ.

Cap. 50. de Sole.

Philolaus apud Stobæum lib. 1. Eclog. physc. cap. de solis natura.

Id. apud Plutarchum de Placit. Philosoph. lib. 3. cap. 11.

Achilles Tattius Isag. ad Arati phænomen. cap. 19.

terre opposée, *περὶ δὲ τοῦτο (πῦρ) δὴνα σώματα διὰ χορδαίν, οὐρανόν, πλανήτας, μεθ' οἷς ἡλίον, ὃς δὲ σελλεύει, ὃς ἢ πλὴν γῆν, ὃς ἢ πλὴν ἀντίχθονα, μεθ' αὖ συμπαύει τὸ πῦρ ἐξίας ἐπὶ τὰ κέντρα τάξιν ἐπέχον. Circa hunc (ignem) decem corpora cælestia volvi, cælum, planetas, solem, lunam, terram, iterumque terram oppositam, & deinde hunc ignem vestæ aut foci locum tenentem.* On peut voir dans l'histoire de la Philosophie attribuée à Galien, de quelle maniere il faut entendre ce double soleil des Pythagoriciens; il suffit de dire icy que le soleil qui nous éclaire estoit comme un miroir qui réfléchissoit vers nostre terre la lumiere du feu central. *ὥς τε τέρεον πινὰ διττοῖς ἡλίοις γίνεσθαι, τὸ τε ἐν πρῶ οὐρανῷ πυρρῶδες, καὶ τὸ ἀπ' αὐτῆς πυρρῶδες καὶ τὸ ἐσοπρῶδες. Sic ut duo quodam modo sint soles, nempe cælestis ignis, & qui inde tamquam in speculum transfunditur.* Ils avoient encore imaginé une autre terre, qu'ils appelloient terre opposée, en grec *ἀντίχθων*, à laquelle ils donnoient aussi des habitants; mais ceux qui estoient sur nostre terre ne pouvoient les appercevoir, parce qu'en tournant autour de l'antichthon, nous luy estions toujourns oppozés; *διυτέραν δὲ πλὴν ἀντίχθονα, τρίτην δὲ λὺ οἰκοδόμῳ γῆν ἐξ ἐναντίας κειμένην τε καὶ περιεσφῶνται τῇ ἀντίχθονι. παρ' ὃ ἐ μὴ ὁραῖσθαι ὑπὸ τῆς ἐν τῇδε γῆς ἐν ἐμείνῃ. Secundum (locum tribuit Philolaus) Antichthoni, tertium ei in qua nos degimus terræ, sitæ ex adverso & circumveclæ Antichthoni. Quare eos qui in ea habitant non videri ab iis qui in nostra sunt terra.*

On me dispensera de faire voir icy comment cette Antichthon absolument détachée de nostre terre, nous estoit invisible, malgré l'hypothèse des Pythagoriciens, qui croyoient que les planètes tournoient, non-seulement autour du feu central, mais encore sur elles-mêmes.

Ce n'étoit pas seulement à l'Antichthon qu'ils donnoient des habitans, ils accordoient encore cet avantage à la lune : elle paroïsoit une terre comme la nostre, parce qu'elle estoit, disoient-ils, aussi habitée ; mais les animaux qu'elle nourrissoit estoient bien au-dessus des nôtres par la beauté & la grandeur, puiſqu'ils estoient quinze fois plus grands. *οἱ ἰνδὺ γίγθαι γὰρ ἢ φανερὰ τὴν σελήην, ἀλλὰ τὸ θεωρεῖσθαι πάντων καὶ ἀπὸ τῆς παρ' ἡμῶν γῆς, μείζονας ζῴους καὶ φυτοὺς καλλίσους. Ἡ γὰρ πενταχδεκάπλοισιν αὐτῆς ζῶα τῇ δυνάμει.* Pythagorei terrestrem dicunt apparere lunam, quia sicut & terra nostra habitatur, majoribus quidem & pulchrioribus animalibus, quinquies decies nostrorum quantitatem continentibus. C'est sans doute pour cette raison que quelques-uns contoient que le fameux Lion de la forest de Nemée estoit tombé de la lune dans le Péloponnèse ; & Héraclides, qui aimoit le merveilleux, comme luy a reproché Timée, asſûroit aussi qu'il en estoit tombé un homme. Quant aux autres planètes, je ne vois point que les Pythagoriciens les ayent cru peuplées, quoyqu'ils prétendissent que c'étoient des terres aussi-bien que la lune, & je n'ai point lû qu'ils ayent admis des mondes à l'infini, quoyqu'ils n'en ayent point limité le nombre.

Petron d'Himere en Sicile, dont Hippiſ de Rege, Poète & Historien du temps de Xerxès faisoit mention, avoit composé un livre dans lequel il ſouſtenoit qu'il y avoit cent quatre-vingt-trois mondes. Ce livre ne se trouvoit plus du temps de Plutarque, ainsi nous ne pouvons ſçavoir les raisons que Petron avoit de n'admettre précifément que cent quatre-vingt-trois mondes.

Mais, s'il en faut croire Plutarque, cette opinion avoit passé de Sicile jusqu'à la mer des Indes ; un homme miraculeux l'y enseignoit. C'étoit un vénérable vieillard qui employoit tout son temps à la contemplation de l'univers, & qui, comme il le disoit luy-même, après avoir demeuré dans la compagnie des Nymphes & des Génies, se trouvoit enfin un seul jour de l'année sur les bords de la mer Erythrène, où les Princes & les Secretaires des Rois le venoient écouter & consulter. Cleombrote, un des Interlocuteurs du Traité de la cessation des

Plutarch. de
Placitis Philo-
soph. lib. 2. cap.
30.
Sicil. Eclog.
phys. lib. 1.

Achilles Ta-
tius, ut supra.
Plutarch. de
facie in orbe
lunæ.
Diogen. Laert.
vita Empedo-
clis.

Plutarch. de
Oraculor. defe-
ctu pag. 422.

Ibid. pag.
420.

Oracles de Plutarque, chercha long-temps, & à grands frais, ce Philosophe barbare, & c'est de luy qu'il apprit qu'il y avoit, non un seul monde, comme on disoit que Platon l'avoit cru, ni une infinité, mais cent quatre-vingt-trois. Ces mondes estoient rangez en forme de triangle, enforte que soixante mondes occupoient chaque costé, & il y en avoit un à chaque angle. Ils tournoient tous en rond, comme dans une danse. L'aire du triangle estoit le foyer commun de toutes choses, & la demeure de la vérité: là estoient aussi les raisons, les idées & les exemplaires de tout ce qui avoit esté fait & de tout ce qui se fera; c'estoit dans quelques-uns de ces mondes qu'Apollon, Saturne, Typhon & d'autres s'estoient réfugiés après le meurtre de Python & la mutilation d'Ouranos & d'Osiris. Le Philosophe Erythréen ne donnoit ni raisons ni preuves de ce qu'il avançoit, aussi Cleombrote l'écoutoit-il, selon Plutarque, avec la même docilité qu'exigeoient les Prêtres qui expliquoient les mystères & les cérémonies des sacrifices.

*Ibid. pag.
421.*

Ibid.

*Ibid. pag.
425.*

C'est à l'occasion de ce système que Plutarque fait de longs raisonnemens pour prouver la pluralité des mondes: il en rejettoit l'infinité, qui luy paroissoit détruire l'idée de Dieu, & donner tout au hazard & au destin; mais il trouvoit assez raisonnable de supposer plusieurs mondes séparés les uns des autres, avec les parties qui les composent; chacun d'eux, disoit-il, aura une terre, une mer & un ciel, τὸ ἡ πλείονας ποιῶντας χωρὶς ἀλλήλων κόσμοις, ἀμὰ τοῖς ὅλοις τὰ μέρη συναφορίζῃν & συναδιαρῆν ὅτι ἄδρον· ἢ γὰρ ἐν ἑκάστῳ γῆ & θάλασσα καὶ οὐρανὸς καί σπερμα καὶ φύσιν ὡς προσηύκει. *Sed plures à se invicem mundos separatos statuere, & unà cum totis partes segregare & dividere non est alienum à ratione, unius enim cujusque mundi terra, mare, cælum, secundum suam naturam erunt collocata.*

S E C O N D E C L A S S E,

De ceux qui ont cru les Mondes infinis en nombre.

Le système d'un nombre défini de mondes ne contentoit pas les esprits curieux, qui vouloient sçavoir ce qui estoit au-delà.

On

On avoit beau les multiplier, on en revenoit toujours à demander ce qui terminoit les derniers mondes ; car, selon Lucrece,

*Lib. 2. v.
1043.*

*Quærit . . . ratione animus cùm summa loci sit
Infinita foris hæc extra mœnia mundi,
Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.*

Ceux qui en admettoient une infinité se débarrassoient tout d'un coup de cette difficulté, & répondoient par là à toutes les questions qu'on leur faisoit sur le commencement, le milieu & la fin de l'univers.

Les deffenseurs de l'opinion des mondes infinis en nombre ; posoient donc pour premier principe, que les causes estant infinies dans la nature, les mondes devoient l'estre aussi : la matière & le lieu ne manquoient pas non plus pour les composer & les placer. De là Lucrèce concluoit qu'il y avoit un nombre innombrable de terres, de soleils, de lunes, & de toutes les choses, en un mot, qui composent nostre monde.

*Plutarch. de
placitis Philo-
soph. lib. 1.
cap. 5.
Lucret. lib. 2.*

*Nunc & seminibus si tanta'st copia, quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis,
Visque eadem & natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat, simili ratione
Atque huc conjecta : necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbeis,
Et varias hominum gentes & secla ferarum,*

Vers. 1069.

*Quapropter cælum simili ratione fatendum est
Terramque & solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.*

*Id. lib. 2. v.
1076.*

Les Epicuriens convenoient encore de ce principe avec ceux qui croyoient la pluralité des mondes, que n'y ayant dans

*Plutarch. de
Oracul. defectu,
pag. 423.*

ce monde aucune chose qui n'ait son genre auquel elle se rapporte, & des qualitez particulières qui la distinguent d'une autre chose; il devoit donc y avoir, non un seul monde, mais plusieurs, comme il n'y avoit pas un seul homme, un cheval, un astre, mais plusieurs.

Il ne faut pas s'étonner après cela, si ^a Metrodore trouvoit qu'il estoit aussi absurde de ne mettre qu'un seul monde dans le vuide infini, que de dire qu'il ne pouvoit croître qu'un seul espi de bled dans une vaste campagne.

Dans le nombre de ceux qui ont soutenu l'infinité des mondes, on peut compter ^b Archelaüs & ^c Diogènes d'Apollonie, qui croyoient d'ailleurs qu'une intelligence divine présidoit à la composition & à l'arrangement des corps; ^d Xenophanes & ^e Zenon d'Elée, qui reconnoissoient aussi un esprit dans la nature, mais dont l'opinion ne différoit peut-estre pas du Spinosisme; enfin ^f Anaximenes, ^g Anaximandre, ^h Leucippe, ⁱ Démocrite, ^k Epicure, ^l Metrodore, ^m Lucrèce & tous les Epicuriens, qui estoient de véritables athées; car s'ils admettoient des dieux, ils ne les distinguoient point ⁿ des parties de l'univers; c'estoit, selon eux, des facultez & des propriétés des corps qui se détruisoient avec eux, mais ils ne croyoient point qu'il y eût des Estres intelligents qui gouvernassent les mondes: c'est ce que ^o Lucrèce exprimoit ainsi:

Quæ bene cognita si teneas: natura videtur

Libera continuò dominis privata superbis,

Ipsa suâ per se sponte omnia Diis agere expers.

^a Plutarch. de placitis Philosoph. h. cap. 5. lib. 1.

^b Stobæi Eclog. physc. lib. 1.

^c Diogen. Laert. vit. Diog. Apolloniæ.

^d Id. vit. Xenophanis.

^e Id. vit. Zenonis Eleat.

^f Stob. lib. 1. Eclog. physc.

^g Id. ibid.

^h Stob. l. 1. Eclog. physc. Diogen. Laert.

ⁱ Plutarch. de placit. Philosoph. lib. 2. cap. 1.

Stob. ut supra.

^k Id. ibid.

^l Plutarch. de placitis Philosoph. lib. 1. cap. 5. & lib. 2. cap. 1.

^m Lib. 2. & sparsim.

ⁿ Cic. lib. 1. de Nat. Deor.

S. Aug. lib. 8. de Civit. Dei cap. 2. Tatian. Orat. contra Græcos.

^o Lucret. lib. 2. v. 1089.

Tous ces Philosophes, qui se réunissoient dans le sentiment de l'infinité des mondes, ne pensoient pas la même chose quant à l'arrangement des parties de chaque monde, & leurs systemes estoient différents; c'est ce qu'on peut voir dans Cicéron, Plutarque, Diogène Laërce, Stobée & d'autres auteurs. Outre cela, les uns, comme Anaximandre, disoient que ces mondes estoient dans une égale distance les uns des autres; Epicure le nioit. Démocrite & ses sectateurs croyoient que les mondes estoient sujets à la corruption & au changement, en sorte que la destruction d'un monde estoit ou l'origine ou l'accroissement d'un autre; ils adjoûtoient que l'écoulement des corps étrangers dans les mondes, y causoit souvent la peste & des maladies inconnûes: au lieu que Xenophanes soutenoit que les mondes ne souffroient point d'altération, & qu'ils persévéroient constamment dans leur estat primitif. Enfin quelques-uns disoient que ces mondes estoient dissemblables, soit par rapport à l'arrangement des parties, soit par rapport à certaines choses qui se trouvoient dans les uns, & n'estoient pas dans les autres. Démocrite, au contraire, croyoit leur ressemblance si parfaite, qu'il vouloit qu'il y eût une infinité d'hommes qui se ressemblassent, ou plustost qui fussent les mêmes que ceux de nostre terre; c'est au moins le sentiment que Cicéron attribue à ce Philosophe, & il apporte pour exemple Quintus Luctatius Catulus, qui estoit multiplié à l'infini dans l'infinité des mondes, *in reliquis mundis & in his quidem innumerabilibus innumerabiles Quinti Luctatii non modo possunt esse, sed etiam sint.*

Stob. Eclog. physic. lib. 1.

Plutarch. lib. 8. Symposiac. c. 2. p. 733.

Diog. Laert. vit. Xenoph.

Id. vit. Epic.

Acad. quest. lib. 4.

Id. ibid.

TROISIEME CLASSE,

Des Philosophes qui croyoient l'unité de nostre Monde.

On peut mettre Anaxagore à la teste de ceux^a qui, en soutenant que nostre monde estoit unique, donnoient des habitants à la lune. Ce Philosophe^b croyoit l'infinité de la matière, mais il est le premier à qui on attribue la gloire d'avoir^c

^a *Macrob. in somnium Scipion. l. 1. c. 11.*

^b *Cicer. lib. 4. A. ad. quest.*

^c *Cicer. lib. 1. de Nat. Deor.*

Id. quest. Acad. lib. 2.

Plutarch. vit. Peric. Simplicius comment.

in lib. Aristot. cap. 7.

reconnu la nécessité d'un Être intelligent dans la composition & l'arrangement des parties de l'univers. Démocrite l'accusoit de n'avoir embrassé ce sentiment que par jalousie ^a contre luy, & de luy avoir dérobé son système sur le soleil & la lune. ^b Anaxagore faisoit ^b cette planète aussi grande que le Peloponnes. Je ne vois point cependant comment on peut allier le système de la lune habitée avec ce que ces deux Philosophes disoient, ^c que c'étoit une masse enflammée, *σεπόμενα διὰ πυρὸς*, à moins qu'ils n'ayent entendu par là une grande lumière qui environnoit sa superficie : dans ce cas, il ne seroit pas incroyable, selon Plutarque ^d, que la lune jouissant d'une lumière pure, & étant pleine d'une chaleur, non d'un feu brûlant & aspre, mais doux & modéré, elle eût des lieux agréables.

Il semble que la lune ait été la planète favorite des Anciens ; ceux qui ont cru l'infinité des mondes, comme ceux qui en ont cru la pluralité, luy ont donné des habitants ; on les appelloit peuples lunaires, & la lune, terre celeste, ce que les Physiciens, dit Macrobe, s'efforçoient d'établir par un grand nombre de preuves qu'il seroit trop long de rapporter. *Illam (lunam) ætheream terram Physici vocaverunt, & habitatores ejus lunares populos nuncupaverunt, quod ita esse plurimis argumentis, quæ longum est enumerare, docuerunt.* Ce que l'on dit aujourd'hui des taches de la lune, que les Astronomes soupçonnent être des mers ou de profondes vallées, on le disoit aussi du temps de Plutarque ; mais afin que rien ne manquât à la lune pour ressembler à notre terre, on y mettoit des fleuves, des bocages & des forêts où Diane s'exerçoit à la chasse. On a déjà vu ce qu'Orphée & les Pythagoriciens disoient de ses montagnes & de ses villes ; Xenophanes y en mettoit aussi un grand nombre, & croyoit qu'on y menoit la même vie que nous menons sur la terre. Lactance s'est exprimé, par rapport au sentiment de Xenophanes, d'une manière qui a fait douter à M. Bayle que cet auteur chrétien eût bien compris ce que vouloit dire Xenophanes : *dixit (Xenophanes) ce sont les terres de Lactance, intra concavum lune sinum esse aliam terram ; & ibi aliud genus hominum, simili modo vivere quo nos in hac*

^a Diog. Laert. vit. Democriti.

^b Plutarch. de facie in orbe lunæ.

^c Diog. Laert. vit. Anaxag.

^d Plutarch. de placit. Philos. lib. 2. cap. 25.

Plat. Apolog. Socr. cap. 10.

^a Plut. de facie in orbe lunæ.

Lib. 1. cap. 11. in somn. Scipionis.

Procl. lib. 5. Plut. de facie in orbe lunæ.

Cicer. lib. 4. Acad. quæst.

Au mot Xenophanes.

Lib. 3. c. 22.

terra vivimus. Mais il est aisé de se convaincre par ce qu'adjoute Lactance, qu'il n'a pas cru que Xenophanes ait voulu dire que les hommes lunaires fussent renfermez dans le sein de cette planète, mais seulement dans de vastes & profondes vallées : si Lactance avoit pris autrement sa pensée, comment auroit-il pû luy opposer, comme il a fait, que ces hommes lunaires ont donc une autre lune qui les éclaire la nuit, de même que la lune nous éclaire, & que nostre terre est peut-estre la lune d'une terre plus basse? *Habent igitur illi lunatici homines alteram lunam quæ illis nocturnum lumen exhibeat, sicut hæc exhibet nobis, & fortasse noster hic orbis alterius inferioris terræ luna sit.*

Id. ibid.

Xenophanes n'auroit certainement pas nié la conséquence que Lactance tiroit de son sentiment, & M. Bayle assure que de fort grands Philosophes de ce dernier siècle se seroient moquez de ce que Lactance s'en est moqué.

Ut supra.

La lune n'étoit pas seulement la demeure des hommes ; elle l'estoit encore des ames ; c'étoit de là qu'elles descendoient pour animer les corps de nostre terre, *Ὡς πρὸς σελεύῳ, ἢ ἐν τῇ ὑπὸ σελεύῳ ἀέρι λέγειν αὐτὰς κατοικεῖν, & ἀπ' αὐτῆς κἀπὶ χωρεῖν εἰς τὴν πρὸς ἡλίῳ γῆρσιν, aliis quidem videtur animas habitare circum lunam vel sub luna, atque inde ad ortum terrenum descendere.* Et c'étoit dans la lune aussi que les ames des hommes pieux alloient faire leur séjour après la mort ; les champs Elysées y estoient.

*Stob. lib. 1.
Eclog. physic.
Macrob. l. 1.
c. 11. in somn.
Scipionis.*

Stob. ibid.

Je ne compte point Lucien au nombre des Auteurs qui ont cru la lune habitée ; il faudroit mettre aussi parmi nos modernes, l'Arioste & Cyrano de Bergerac.

*Lib. de vera
hist.*

Ceux qui voudront sçavoir plus en détail ce que les Anciens pensoient de l'estat de la lune, comment les hommes y pouvoient vivre, & ce qui y donnoit la nourriture aux arbres & aux plantes, pourront lire le Traité de Plutarque, intitulé *Des apparences de la Lune* ; on y remarquera que les Philosophes de l'antiquité estoient aussi féconds que nous en conjectures, & qu'une des difficultez qu'on proposoit contre l'habitation de cette planète, estoit le défaut d'atmosphère. Les réponses

de Plutarque à ces difficultez, nous font voir combien les Anciens s'accordent avec les Modernes dans des choses auxquelles souvent nous ne soupçonnons pas même qu'ils ayent pensé; mais ce n'est pas icy le lieu de faire un parallele: je me contenterai de rapporter les principales objections qu'on faisoit contre le système de la pluralité des mondes.

Plutarch. de
Oracul. defectu,
pag. 424.

S'il y avoit plusieurs mondes, disoient ceux qui combattoient ce sentiment, les mondes qui seroient au-delà du nostre troubleroient l'arrangement de ses parties par leur résistance, & par les chocs & les secousses qu'ils luy donneroient; *Ἐ μὴν ὅγε μέγιστα φοβηθέντες ἄνιοι καὶ ἀναλίσκουν τὴν ἑλπίαν εἰς τὸν κόσμον ἅπαντα, ὡς μηδὲν ὑποληπτέον ἐκτὸς ἐνστάσιν ἢ πληροῦς διατάξεσιν τὴν τοῦδε σύστασιν, οὐκ ὁρθῶς εἰδίσιν.* Porro quod nonnulli universam materiam uni mundo impendunt, maxime id metuentes ne si quid extra ipsum relinqueretur, id allisionibus atque ictibus hujusmodi compagem disturberet: inanis est metus.

Id. ibid.

2.^o Chaque corps ayant son lieu qui luy est propre, il est nécessaire que la terre tende de tous costez vers le milieu, que l'eau soit au-dessus, & que l'une & l'autre servent comme de fondement aux choses plus légères: or, disoient les Péripatéticiens, comment cela se pourroit-il faire s'il y avoit plusieurs mondes? car il arriveroit que la terre seroit, à l'égard de plusieurs mondes, supérieure au feu & à l'air qui y sont contenus; & elle leur seroit aussi inférieure; *ἀν' οὗν πλείονες ὦσι κόσμοι, συμβήσεται τὴν γῆν πολλαχρὸς μὲν ἐπάνω τῷ πυρὶ & τῷ αἵερι καίτοι, πολλαχρὸς ὃ ὑποκάτω.* Ergo si plures sint mundi, eveniet ut terra multifariam igne & aëre superior, itemque multifariam exstet inferior.

3.^o S'il y avoit plusieurs mondes, il n'y auroit point un milieu ou centre, qui existe cependant nécessairement dans la nature, ou s'il y avoit plusieurs milieux, ils tendroient tous vers un seul; & par conséquent, les terres qui seroient dans les autres mondes, emportées par leur poids, tomberoient dans le nostre.

Id. ibid.

Les deffenseurs de la pluralité des mondes répondoient, que les chocs & les secousses des mondes qui nous environnent ne

devoient pas causer dans nostre monde le dérangement qu'on s'imaginait, puisque chaque monde estant renfermé dans une certaine quantité de matière qui luy est propre & particulière, les parties qui sont aux extremités n'en sortent point comme quelque chose de superflu, & que cette matière estant fixe & déterminée, s'émue par des mouvements reglez dans le monde dont elle fait partie : ou bien, que s'il se faisoit, comme le prétendoient les Epicuriens, des écoulemens réciproques des parties d'un monde dans un autre, ils n'y causeroient aucun désordre, parce que ces parties de la matière estoient analogues à la nature des mondes dans lesquels elles entroient. *πλείονων γὰρ ὄντων κοσμων, ἰδίᾳ δ' ἐκάστου σωζληχρότερος ἐστὶν ὁ ὕλη μέτρον ὁρισμένον, οἷον ἀελίτιμα λειψθήσεται ἀεὶ ἀσπίον ὕλης ἐδὲν ἐκφορὸν ἐάσθ' ὁ πλανώμενον ἐμπίσειν εἰς ἄλλον, ἐδὲ εἰς αὐτὸν ὅξ' ἄλλου.* Cum enim sint plures mundi, quorum quisque continetur substantia atque materia certam ac definitam mensuram habente, quæ extremitas ordinis exfors & incomposita tamquam excrementum prolapsa foras & extra relinquetur ! Unius enim cujusque mundi forma materiam sibi destinatam continens, nihil patietur temerario motu citatum in alium mundum decidere, vel ex alio in se.

*Plut. lib. 8.
Sympj. cap. 9.*

Quant à l'objection du milieu, que faisoient les Péripatéticiens & les Stoïciens, on leur demandoit à quelle chose ce milieu estoit relatif ; car, dit Plutarque, ou il n'y a rien au-delà de ce monde, selon le sentiment d'Aristote, qui n'admettoit ni vuide ni infinité dans la nature, ou nostre monde nage, pour ainsi dire, dans un vuide infini, comme le vouloient les Stoïciens : or dans l'une & l'autre hypothèse, il n'y a point de milieu, parce que le néant & l'infinité excluent également les idées de milieu, de fin & de commencement. Ainsi, concluoiient les deffenseurs de la pluralité des mondes, le milieu ou le centre devant s'entendre non d'un lieu absolu, mais d'un corps, par rapport à d'autres corps qui l'environnent, rien n'empêche d'admettre plusieurs milieux, suivant le système de la pluralité des mondes : car chaque monde aura alors son

*Idem de
Oracul. defectu.
pag. 424.*

*Stob. Eclog.
lib. 1.*

centre & son mouvement particulier pour porter les corps vers le milieu, les faire tourner autour, ou les en éloigner, comme il arrive dans ce monde, où la différence des corps occasionne des mouvements différents.

Plutarch. de
Oracul. defectu,
pag. 425.

Ceux donc, dit Plutarque, qui croiroient qu'en admettant la pluralité des mondes, il faudroit aussi admettre la tendance de tous les corps vers un seul milieu, demandent une chose aussi absurde, que s'ils disoient qu'il est nécessaire que le sang de tous les hommes se réunisse dans une seule veine. ὁ δὲ ἀξίων, πολλῶν μέσων ὄντων, ἐφ' ἐν μόνον ὠθεῖσθαι τὰ βαρὴ παντὶ ὄντι, ἐπὶ δὲ διαφέρει τῷ, πολλῶν ὄντων ἀνιερῶν ἀξιοῦτος εἰς μίαν φλέβα παντὶ ὄντι ἅμα συρρεῖν. Qui autem proposita mediorum pluralitate contendit omnia gravia ad unum medium compelli, is perinde facit, ac si postulet omnium hominum sanguinem in unam aliquam venam confluere.

Mais il est raisonnable de supposer plusieurs mondes distinguez les uns des autres, & ayant chacun une terre, un ciel & le reste, comme dans nostre monde; & pour ce qui est du haut, du bas, du contour & du milieu, ce seront des termes relatifs, non à un autre monde, mais aux corps de celui dans lequel ils seront contenus; τὸ τε ἄνω ἐ κατέρω, ἐ κύκλῳ, ἐ μέσων ἐ πρὸς ἄλλον, ἐδ' ἐντὸς, ἀλλ' ἐν ἑαυτῷ ἐ πρὸς ἑαυτὸν ἔχει τῶν κόσμων ἕκαστος. Quivis mundus superiora, inferiora, circulo ambientia, centrum habebit non alterius sed sui ipsius, partiumque inter se suarum respectu, intrā non extrā se.

Et il est aisé par là de répondre à ceux qui demandent ce que deviendroit une pierre placée au-delà de nostre monde; il est certain, dit Plutarque, qu'elle ne tomberoit pas dans le nostre, puisqu'elle n'en fait point partie: & c'est pour la même raison qu'il ne faut point craindre qu'une terre renfermée dans un autre monde puisse estre détachée de sa place, & passer dans le nostre, emportée par sa masse, τὴν [γῆν] δ' ἐν ἑτέρῳ κόσμῳ περιεχούμεν ἐ συνεδεμένον οὐκ ἔστι διαπορεῖν ὅπως αὐτὴ ἐνταῦθα μεταχωρεῖ. ὅτι βίβλος ἀπορραγεῖται τῷ ὄλῳ, τὴν φύσιν ὁρῶντας καὶ τὸν τόπον ὑφ' ἧ συνεστηκε τῶν μερῶν ἕκαστον. De terra autem in altero contenta mundo atque devincta non erat

erat necesse sollicitum esse quomodo non avulsa pondere suo ab universo in hunc mundum transfiret, cum videamus naturam suo quasque partes loco cohibere.

Si les Physiciens faisoient des objections contre la pluralité des mondes, les Théologiens du Paganisme faisoient aussi les leurs; ils ne pouvoient concilier ce système avec l'unité de leurs Dieux, c'est-à-dire, que s'il y avoit plus d'un monde, il falloit aussi, selon eux, qu'il y eût plus d'un Jupiter pour les gouverner. C'estoit principalement les Stoïciens qui faisoient cette difficulté, & qui croyoient que la pluralité des mondes auroit causé trop d'embarras au destin, & à la providence d'un seul Jupiter, καὶ μὴν τὰ γε ἄλλα τῷ Στοιχείῳ τις ἂν φοβηθείη, πυνθανομένων πῶς εἰμαρμένη μία μὲν, καὶ αἰετοία, καὶ ἐπολλοὶ Δίες καὶ Ζεῦες ἔσονται πλείονων ὄντων κόσμων. *Reliqua Stoicorum interrogata quis timeat? dum quærunto quomodo unum fatum & una providentia maneat, ac non plures sint Joves, si plures sint mundi.* Mais quelle nécessité, leur disoit-on, y a-t-il de mettre plusieurs Jupiters, s'il y a plusieurs mondes, & qui oblige à croire que chacun de ces mondes n'est pas régi par un premier Dieu de tout l'Univers, doué d'intelligence & de raison, tel qu'est celui que nous nommons le Seigneur & le Pere de toutes choses; ou qui empêche enfin que tous ces mondes ne soient soumis à Jupiter, qui les gouvernera & les dirigera par sa providence? ἐπεὶ τίς ἀνάγκη πολλοὺς εἶναι Δίας, αὐτὸν πλείονες ὥσι κόσμοι, καὶ μὴ καὶ ἕνα εἶχον ἄρχοντα πάντων ἐν γαμέῳ τῷ ὅλου θεὸν ἔχοντα ἐνοῦν ἐλόγον, ὡς ὁ παρ' ἡμῶν κύριος πάντων ἐπατήρ ἐπονομαζόμενος; ἢ πὶ κωλύσῃ τῆς τῷ Διὶ εἰμαρμένης ἐαυτονοίας ὑπηκούους πάντας εἶναι, ἐδόντων ἐφορᾶν ἐν μέρει ἐκατεσύνειν, ἐνδιδόντα πᾶσιν ἀρχὰς ἐπ' ἐρμάτα ἐλόγοις τῷ περαινόμενων. *Quæ necessitas cogit multos esse Joves, si plures sint mundi, & non singulis præesse principem universi Deum mente & ratione præditum, qualis est qui à nobis Dominus omnium ac pater cognominatur? aut quid obstabit quin Jovis fato ac providentiæ omnes ii obediant, isque singula inspiciat, dirigat, &c.* Il en fera alors de ces mondes & des Dieux qui les gouvernent, comme d'une assemblée, d'une armée ou d'un chœur de danse;

Plutarch. de oracul. defectu pag. 425.

Id. ibid.

car chaque individu qui les compose existe avec ses propriétés, indépendamment d'un autre, il vit, il conçoit, il sent par lui-même ; mais l'assemblage de tous ces individus est mû & dirigé par un seul : il n'est donc point impossible, conclut Plutarque, qu'il y ait dans l'univers, dix, cinquante ou cent mondes, qui soient gouvernez par une même raison, & qui soient subordonnez à un seul principe. Cela n'empêchoit pas, au reste, qu'il n'y eût des Génies ou Dieux subalternes dans ces mondes, dont le gouvernement leur procuroit le plaisir de se voir & d'estre en relation ; car ces Dieux, ainsi que le croient les Stoïciens, n'estoient point comme des statues posées sur leurs bases.

Telles estoient les réponses que Plutarque faisoit aux objections contre la pluralité des mondes, & il estoit persuadé qu'il n'y avoit rien dans ce système qui fût absurde, ni impossible, ni fabuleux, & que le gouvernement de tant de mondes n'estoit point pénible à la Divinité. *ἀδὲ ἀπὲν γὰρ εἶναι ἑὶ θεῶν, ἅτε μυθώδεις ἅτε ἀδελφόν... ἐμοίγε δὲ καὶ μηδὲν ἔχει ἀσεμνότερον, μᾶτ' ὀπιπνώτερον. Horum omnium quæ dixi, nihil nefas est, nihil fabulosum, nihil rationi adversum, &c.*

Il ne seroit pas difficile de faire voir par une espèce de tradition de plus de deux mille ans, qu'il y a eu de temps en temps des hommes qui ne se sont pas éloignez du sentiment de Plutarque, même dans les premiers temps du Christianisme. Le sçavant M. Fabricius, qui m'a indiqué les sources où j'ay pris ce que je viens de dire, pourroit estre d'une grande utilité pour cet ouvrage. Il a donné une liste de ceux qui ont soutenu ce système, dans le premier Volume de sa Bibliothèque Grecque, chap. 20. & on pourroit y en adjoûter un grand nombre d'autres. S.^t Irenée croyoit que les Valentiniens, sous leurs noms mystérieux de Bythos & d'Eones, enseignoient le système d'Anaximandre sur l'infinité des mondes, & Philastre Evêque de Bresce, Auteur du quatrième Siècle de l'Eglise, a mis cette opinion au nombre des hérésies.

Tout le monde sçait que la pluralité des mondes estoit une des erreurs qu'on reprochoit à Origènes : il est vray qu'il croyoit

*Lib. 2. contra
Hæreses.*

*Hæres. 65.
Tom. 2. Bibl.
P.P. edit. Lugd.*

cette pluralité successive & non coëxistante, mais du reste il ne croyoit pas impossible qu'il y eût plusieurs mondes à la fois, & en cela, il ne pensoit pas autrement que S. Athanase a pensé depuis; car quoyque ce Pere enseigne que Dieu a créé un seul monde, afin que nous crûssions son unité, il ne veut pas cependant qu'on concluë qu'il n'y a qu'un monde, de ce qu'il n'y a qu'un seul Dieu Auteur de toutes choses: car Dieu auroit pû, dit-il, faire d'autres mondes que celui que nous habitons. *Ἀλλὰ πάλιν ὅτι αὐτὸς ὁ δημιουργὸς ἓνα τὸν σύμπαντα κόσμον πεποίηκεν, ἵνα μὴ τῇ τῆς πολλῶν συστάσει, πολλοὶ καὶ δημιουργοὶ νομίζοιντο. ἀλλ' ἐνὸς ὄντος τῷ ποιήματι, εἰς ὃ τούτου ποιητὴς πιστεύεται. ὅτι οὐκ ὅτι εἰς ἐστὶν ὁ δημιουργός, ἀλλὰ ὅτι εἰς ἐστὶν ὁ κόσμος, ἐδύνατο καὶ ἄλλους κόσμους ποιῆσαι ὁ θεός. Ipse opifex universum mundum unum fecit ut ne multis constructis, multi quoque opifices putarentur, sed uno opere existente unus quoque ejus autor crederetur. Nec tamen quia unus est effector, unus quoque est mundus, nam alios etiam mundos Deus fabricari poterat.* Mais s'il faut convenir avec Plutarque, que le systéme de la pluralité des mondes n'est ni absurde ni impossible, il faut avouer aussi que nous pourrons toujours dire de ceux qui le soutiennent, ce que Cicéron disoit de Xenophanes au sujet des habitants qu'il donnoit à la lune. *Sed tamen neque ille qui dixit jurare posset ita se rem habere, neque ego.*

Athanas. lib. contra Gentes, pag. 38. tom. 1. edit. Benediclin.

Acad. quæst. lib. 4. pag. 34. edit. Lambin. In-fol.



M E M O I R E H I S T O R I Q U E.
S U R L E S A N I M A U X
R E S P E C T E Z E N E G Y P T E.

Par M. B L A N C H A R D.

7. de Juillet
1733.

LE Titre que je donne à ce discours me dispense de répéter les observations qui ont été faites sur l'aveuglement des Egyptiens. Non contents de marquer du respect pour la mémoire de quelques hommes qui s'étoient deshonorés par leur débauche pendant leur vie, ils ont porté leur culte religieux jusqu'aux animaux. Cet égarement a été fréquemment relevé par les Historiens, par les Mythologues, par les déclamations des Orateurs, & par les peintures que les Poètes en ont faites, qui ont passé parmi nous pour des proverbes. C'étoit cependant en Egypte que les plus sages d'entre les Philosophes & d'entre les Législateurs alloient chercher à se perfectionner.

Lib. 2. pag.
50.

Hérodote remarque que les Egyptiens ont porté la superstition dans toutes les parties de leur religion. L'Egypte, dit-il, quoique voisine de la Libye, n'abonde pas en animaux; & la plupart de ceux qu'elle voit naître, soit animaux domestiques, soit sauvages, sont ménagés & même conservés avec plus ou moins de respect.

Lib. 1. de
Nat. Deorum.

Cicéron dit que les Egyptiens n'ont marqué du respect pour aucun des animaux, que pour ceux dont ils avoient tiré quelque secours, & cela par principe de reconnaissance, vertu que les Egyptiens ont étendue fort loin envers les Princes dont ils ont eu à se louer. Ils les ont crus établis au-dessus d'eux par la providence, & les ont regardés comme des Dieux, à cause des grands biens qu'ils pouvoient leur faire. Ils ont eu aussi à peu près les mêmes égards pour les particuliers leurs bienfaiteurs, persuadez que c'étoit un moyen bien puissant pour s'attirer de nouvelles faveurs.

Strab. 17.
pag. 565.

Les Egyptiens, hommes & femmes, estoient chargez d'entretenir certains animaux aux dépens du public. Le pere en faisoit passer la fonction à son fils. Tous les habitants offroient des presents aux animaux consacrez à la Divinité à laquelle ils adressoient leurs prieres, & esperoient de se la rendre plus favorable par cette offrande. Les particuliers avoient aussi chez eux, comme des Dieux domestiques, de ces animaux, dont ils avoient un grand soin. Avant que de passer plus loin, je nommerai icy les Auteurs dont j'ay fait usage pour la matière de ce discours, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon & Pline; il faudroit les citer trop souvent, & presque tous en même-temps, pour quelque légère différence qui se trouveroit dans leur récit.

On peut juger de l'impression que faisoit sur ce peuple idolâtre le culte des animaux sacrez, par l'inclination que les Israélites, peuple instruit de Dieu, marquèrent au Désert pour l'adoration du Veau d'or. Ils avoient esté témoins en Egypte des cérémonies du culte d'Apis, & malgré toutes les merveilles que Dieu avoit operées en leur faveur, soit pour leur délivrance, soit pour leur subsistance, ils demandèrent à Aaron un Dieu dont ils pussent s'approcher. Cette prévarication & sa punition sont connues de tout le monde, & ne sont de mon sujet qu'autant qu'elles me font entrer dans l'histoire d'Apis.

Le Taureau, nommé vulgairement le Bœuf Apis, appelé par les Grecs *Epaphus*, estoit, selon Porphyre, consacré au soleil & à la lune. Le poil noir, qui estoit le dominant en luy, estoit le symbole par où il appartenoit au soleil, dont l'ardeur rend les corps noirs. La tache blanche quarrée qu'il avoit au front appartenoit à la lune, ainsi que le croissant blanc qu'il portoit sur le costé droit, comme on le voit représenté sur la Médaille d'Antonin; il avoit un nœud sous la langue, de la figure de l'escarbot. C'estoit à ces marques extérieures qu'on le reconnoissoit, lorsqu'il estoit question de le substituer à celui à qui il devoit succeder. Il avoit sur le dos la représentation d'une aigle. La genisse qui l'avoit porté n'estoit plus livrée au taureau; apparemment que l'ordre en venoit de la part des

De alfin.

Prêtres destinez au service d'Apis, après que sur l'avertissement qu'ils avoient eu de sa naissance, ils avoient envoyé pour observer s'il avoit toutes les qualitez requises; c'estoit cette notion venuë aux Prêtres, qui régloit la durée des années de la vie du Taureau sacré. Alors il estoit étouffé dans la fontaine destinée à l'usage des Prêtres. Après sa mort, ou violente ou naturelle, les Prêtres se mettoient en deuil, & se rasoient la tête jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré un tel qu'il le falloit, ce qui n'estoit jamais de longue attente, après ce que nous venons de dire; le peuple prenoit aussi le deuil. Après la découverte du successeur, les Prêtres l'amenoient d'abord dans la ville du Nil, où ils le nourrissoient pendant quarante jours. Les femmes seules avoient la liberté de le voir pendant ce temps-là, & se présentoient devant luy dans un estat fort indécent. Ce temps écoulé, elles ne pouvoient plus le voir. Pendant cette quarantaine, on préparoit un bateau, dans lequel estoit une niche dorée pour luy servir de retraite pendant le trajet. De là on le conduisoit à Memphis dans le bois consacré à Vulcain. Le Palais où il estoit enfermé dans cette ville estoit entouré de colonnes & de statues, & les colonnes estoient des colosses de douze coudées. Il y avoit deux retraites où les peuples venoient le consulter, dont les entrées estoient voisines. Lorsqu'il entroit dans l'une, tout se préparoit à un heureux événement; mais s'il entroit dans l'autre, on ne s'attendoit qu'à des malheurs. Il donnoit ses réponses aux particuliers, en prenant dans leurs mains les nourritures qui luy estoient présentées: il refusa celles que luy offrit Germanicus, & ce Prince mourut peu de temps après.

Lib. 8.

Pausanias dit que ceux qui venoient le consulter brûloient sur le soir de l'encens sur un autel, remplissoient les lampes d'huile, les allumoient, & mettoient sur l'autel, à la droite de la statue, une pièce de la monnoye de cuivre du pays, & approchoient leur bouche de l'oreille du Dieu, pour l'interroger sur ce qui les intéressoit; qu'au sortir de cette enceinte ils se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre jusqu'à ce qu'ils en fussent absolument dehors, & que la première chose qu'ils

entendoient après cette cérémonie, estoit reçûë avec le même respect que mérite la réponse d'un oracle. On en usoit de même à l'oracle de Mercure.

Avant cette enceinte, dont nous venons de parler, on trouvoit une espèce de Preau, qui servoit de retraite à la mere d'Apis, tant qu'elle vivoit.

Ce taureau estoit le plus ordinairement renfermé, il ne sortoit qu'escorté d'officiers qui éloignoient la foule, & précédé & accompagné de jeunes enfants qui chantoient des vers à sa louange. Il sembloit se connoître & se complaire dans les honneurs qu'on luy rendoit. On luy présenteoit une fois l'année une genisse, qui avoit aussi des taches extérieures qui la caractérisoient pour mériter cet honneur. On dit qu'on la trouvoit le même jour, & qu'elle périssoit le même jour.

On lâchoit quelquefois le bœuf Apis dans un preau qui estoit entre la retraite de sa mere & les siennes, pour le faire voir aux estrangers. Le reste du temps on ne le monstroit que par une fenestre qui avoit la vûë sur son enceinte, d'où il ne sortoit que pour peu de temps, & après une courte promenade, on le faisoit rentrer.

Strabon dit que ce taureau, qui estoit appelé Apis à Memphis, estoit appelé Mnevis à Heliopolis; dans le Delta, il estoit regardé comme un Dieu, hors du Delta, ce n'estoit plus qu'un animal sacré. 17.

Les Egyptiens traitoient ainsi ce taureau, parce qu'ils croyoient que l'ame d'Osiris avoit passé dans le corps d'un animal de cette espèce, marqué comme celui qu'ils entretenoient, & qu'elle ne cessoit de passer dans son semblable, tant qu'il s'en trouvoit de moucheté, comme nous l'avons dit.

Quelques-uns croyoient que les membres d'Osiris tué par Typhon, avoient esté mis par Isis dans une vache de bois couverte de lin, & que c'estoit de là que la ville de Busiris avoit pris son nom, & qu'il n'y avoit jamais eu de Roy dans l'Egypte qui eût porté ce nom. C'estoit une ville où estoit le tombeau d'Osiris; & comme on immoloit à ce tombeau les hommes de couleur rousse, qui sont rares en Egypte,

les Grecs avoient imaginé la fable de Busiris, qui faisoit massacrer cruellement les estrangers.

Il estoit permis en Egypte d'immoler les bœufs fauves ou roux, à cause que c'estoit la couleur de Typhon, qui avoit massacré Osiris, & qu'Isis fit punir. Rien n'estoit épargné aux funérailles du taureau Apis. Du temps de Ptolémée fils de Lagus, ce taureau mourut de vieillesse à Memphis. Celuy qui estoit commis à sa garde & à son entretien dépensa tout ce qu'il avoit de bien, & emprunta cinquante talents du Roy Ptolémée, pour acquitter les frais de ces obsèques.

Strab. 17.

Les Momemphites adoroient la Déesse Vénus, & nourrissoient aux dépens du public, une genisse qui luy estoit consacrée.

Les plus raisonnables croyoient que le bœuf avoit esté consacré par Osiris, en considération de l'agriculture, & afin de faire passer à la posterité le souvenir du mérite de celuy qui avoit introduit l'usage de semer du grain.

Il y avoit près de Memphis un lieu dans le Nil, auquel sa figure avoit fait donner le nom de Phiala. On y jettoit tous les ans, pendant les jours destinez à célébrer la naissance d'Apis, deux bouteilles, une d'or, l'autre d'argent. On observoit que pendant les sept jours que duroit cette feste, personne n'estoit attaqué par les crocodiles, mais que le huitième jour, après la sixième heure, la férocité revenoit à cet animal, qui estoit en vénération dans une grande partie de l'Egypte. Il a quatre pieds, & vit également dans l'eau & sur la terre. Il passe

Aristot. hist. anim. 8. 15.

les quatre mois de l'hyver sans manger; il fait ses œufs dans le sable, au nombre d'environ soixante, & laisse au soleil le soin de

Id. lib. 11. 10.

les échauffer pour les faire éclore. Il passe la plus grande partie du jour sur la terre, & la nuit entière dans le fleuve, où il se trouve plus à son aise & plus chaudement qu'au secin. Ses œufs ne sont pas beaucoup plus gros que ceux de nos oyes, mais il croist aussi long-temps qu'il vit, & cela va ordinairement jusqu'à dix-sept ou dix-huit coudées. Il a des yeux semblables à ceux du cochon, il n'en fait aucun usage dans l'eau, hors du fleuve, sa vûë est très-perçante; ses dents sont proportionnées à la grandeur

grandeur de son corps ; deux de ses dents sont plus longues & plus saillantes que les autres. Elles sont formées en scies ; il dévore non-seulement les hommes, mais encore tous les animaux qui s'approchent du Nil : ses morsures sont cruelles, & ses ongles luy servent aussi à déchirer, toutes les playes qu'il fait sont incurables ; il ne fait aucun usage de sa langue, qui est adhérente à son palais. Sa mâchoire inférieure n'a point de mouvement, la supérieure est très-active ; ses griffes sont très-fortes, la peau de son dos, qui est armée de plus de très-fortes écailles, est fort dure à percer. Le temps qu'il passe dans l'eau la gueule béante pour se nourrir, fait qu'il a le palais & les gencives toutes garnies de sangsues qui ne laissent pas de l'incommoder. Tous les autres animaux le craignent & le fuyent, le Trochile seul, appelé *rex avium*, le roitelet, vit en paix avec luy, & luy rend service ; lorsque le crocodile est à terre, il ouvre la gueule pour se prestre au rafraichissement du zéphyr, le trochile entre dans ce gouffre, & dévore les sangsues : le plaisir que le crocodile sent à cette opération, qui ne se fait point sans chatouillement, l'endort, & laisse au petit oiseau le temps de luy nettoyer les dents ; mais comme la retraite n'est pas sûre, la nature a donné aux plumes du petit oiseau, soit sur le dos, soit au bout des aîles, une roideur qui picoteroit durement les parties charnuës de la gueule du crocodile, s'il vouloit la fermer. Nous verrons dans la suite que quelquefois ce plaisir coûte la vie au crocodile.

Le respect pour cet animal n'estoit pas universel dans toute l'Egypte, puisqu'il y avoit des cantons où on luy faisoit la guerre. Il estoit respecté à Thèbes & aux environs du Lac Moëris : Arsinoë estoit le nom de la ville des crocodiles ; ils estoient singulièrement respectez dans toute l'estendue de cette Préfecture. Il y en avoit un à qui on donnoit le nom de Suchus, apprivoisé par les Prêtres, qui estoit nourri du pain, de la viande & du vin que luy offroient les estrangers, qui accouroient en foule pour le voir ; il se laissoit manier, on attachoit des pendants d'or & de pierreries à ses ouyes, & une chaîne à ses pieds de devant.

*Arist. hist.
anim. 1. 2. 3.
7. 4. 11.*

*Plin. 8.
Arist. hist.
anim. 9. 6.*

Strabon raconte que son hôte, homme de considération, l'y conduisit avec ses compagnons de voyage, & qu'étant arrivés au lac où il estoit entretenu, ils le trouvèrent au bord; que l'un de ceux qui estoient préposés à sa garde & à son entretien, luy mit un gasteau dans la gueule, un autre de la chair; & qu'un troisième luy versa du vin; qu'après ce repas, le crocodile passa à l'autre bord, qu'une nouvelle troupe de voyageurs étant arrivée, on alla l'y joindre, & que les nouveaux venus luy présentèrent leur offrande de la même manière. On en avoit grand soin pendant sa vie, qui est de plus longue durée que celle de l'homme; & après sa mort, on le saloit, & on l'enfermoit dans un cercueil sacré: mais ceux qui habitoient la ville Elephantis, mangeoient la chair des crocodiles, & leur faisoient la guerre pour s'en nourrir; ils ne les appelloient pas du même nom, mais *Champsæ*. Entre les autres manières de les prendre, Hérodote en dit une qu'il juge seule digne d'estre rapportée. Le pêcheur jettoit au milieu du fleuve un jambon attaché à un hameçon, pendant qu'il tenoit sur le bord un jeune porc qu'il picquoit pour le faire crier. Le crocodile accouroit au bruit, & chemin faisant, avaloit jambon & hameçon; le pêcheur l'attiroit à luy, luy couvroit les yeux de bouë, & s'en rendoit ainsi le maître, ce qu'il n'auroit pû faire autrement. On les prenoit encore dans des filets proportionnez à leur grandeur & à leur force, & quelquefois avec des dards bien acerez & bien pointus, lancez avec force de dessus des bateaux; & arrestez à une corde que le moulinet donnoit à l'animal aussi loin qu'il traînoit le dard dont il devoit recevoir la mort. Les Dauphins ont sur le dos une arête tranchante en forme de couteau, & disputent la proye aux crocodiles, qui se regardent comme les maîtres du Nil; mais comme les dauphins ne sont pas si forts que les crocodiles, ils les attaquent par la ruse. Ces animaux, dit Plin, connoissent non-seulement leurs avantages, mais encore le foible de leurs ennemis; ils savent de quelles armes la nature les a douez, ils connoissent que la peau du crocodile est très-mince sous le ventre: comme s'ils avoient peur, ils fuyent, plongent, & se coulent sous le ventre du

crocodile avec violence, & le luy déchirent avec cette arête.

Ils ne font pas encore les plus dangereux ennemis des crocodiles, les Tentyrites, peuples de très-petite stature, mais très-adroits, estoient déclarez contre les crocodiles, ils leur faisoient la guerre, & en détruisoient un grand nombre. Quelques naturalistes donnoient à ce peuple contre le crocodile, la même vertu que l'on accorderoit aux Pshylles de la Cyrenaïque contre les serpents; ils n'en estoient jamais blessés, eux seuls osoient plonger dans le Nil & le traverser à la nage, & lorsqu'on fit venir à Rome des crocodiles, sous l'Édilité de Marcus Emilius Scaurus, pour les donner en spectacle au peuple Romain, des Tentyrites furent choisis pour les suivre & en avoir soin. On fit une espece de lac, à un des costez duquel estoit une ouverture par où les Tentyrites faisoient sortir les crocodiles pour leur faire prendre l'air, & jouir du soleil à terre, & même pour les faire voir à ceux que la seule curiosité y attiroit.

*Strab. 17.
Plin. 8.*

Le Potamogeiton estoit encore un préservatif contre les crocodiles. Ceux qui alloient pour leur donner la chasse, portoient de cette herbe, & en faisoient des bottes qu'ils attachoient au bout d'une perche, & l'insinuoient dans la gueule du crocodile; comme la racine de la *Viperina virginiana* présentée de même, endort les Bouciningues, ces serpents dont les écailles font un bruit qui se fait entendre lorsqu'ils se remuent, & qui leur a fait donner le nom de serpents à sonnettes.

Ainsi la nature & l'art ont concouru à garantir l'homme d'un animal que son agilité & sa force rendent si dangereux; cependant il estoit honoré dans beaucoup de villes de l'Égypte, voisines des endroits qui avoient esté, par le secours des crocodiles, mis à couvert des incursions que l'on avoit tenté de faire par le Nil, du costé de l'Arabie & de l'Afrique.

Il s'estoit outre cela répandu une tradition, que Menès, un des anciens Rois, poursuivi par ses chiens, s'estoit jetté dans le lac Moëris; qu'un crocodile le délivra du danger où il se trouvoit, en le portant sur son dos à l'autre bord. Ce service rendu si à propos, déterminâ ce Prince à bastir une ville à

Diod. 1.

laquelle il donna le nom de l'animal auquel il crut devoir la vie. Il fit rendre des respects aux crocodiles, leur abandonna le produit du lac pour leur entretien, & y fit élever son temple, avec une pyramide quarrée & un labyrinthe qui a fait long-temps l'admiration des voyageurs.

Entre tous les animaux ennemis décidez du crocodile, il n'en est point de plus dangereux ni de plus pernicieux que l'Ichneumon. C'est une espèce de petit chien formé comme un furet, qui parcourt tous les bords du Nil où le crocodile a mis bas ses œufs, qui sont, en sortant de l'ovaire, attachez les uns aux autres comme nos grains de chapelets sont enfilez. Ce petit animal casse les œufs sans en profiter en rien, sans les manger; hors d'intérêt, il agit par un instinct, pour délivrer, autant qu'il est en sa nature, l'homme des dangers auxquels l'exposeroit la multiplication de ces animaux, si tous ces œufs venoient à bien.

Dans la ville d'Hercule, capitale de la Préfecture Héracléotique, on respectoit les Ichneumons, comme les plus puissants ennemis des crocodiles & des aspics. Ce petit animal se couvre de bouë pour se garantir de la picquure ou morsure des aspics & des serpents, & les prenant par la teste ou par la queue, les traîne au fleuve, où il les étouffe en les noyant.

Nous avons vû cy-dessus que le crocodile s'endormoit au chatouillement du roitelet qui le délivroit des sangsues; l'ichneumon profite de la situation & de l'assoupissement du crocodile, il se lance dans sa gucule ouverte, se glisse & pénètre dans ses entrailles, qu'il déchire pour en sortir, après avoir rongé la peau du crocodile, qui est fort déliée sous le ventre.

Voicy une nouvelle espèce d'animaux qui sont une nouvelle espèce de Divinité fort chère aux Egyptiens. L'ibis est un oiseau de la figure & de la grosseur de la cigogne, on en distingue deux espèces; l'une qui a le plumage de la cigogne, l'autre est toute noire, ses pattes sont comme celles de la grüë, son bec est fort aigu; ce sont les ibis noires qui chassent les serpents aîlez: l'autre espèce a les pieds taillez comme les pieds humains, la teste & le col minces & délicz, des aîles blanches,

excepté aux extrémités; la teste, le col & l'extrémité du dos d'un autre plumage, les pattes comme l'espèce noire, le bec de même; les ailes des serpents auxquels elles font la guerre sont comme celles des chauve-souris, des membranes cartilagineuses.

Auprès de la ville de Butus du côté de l'Arabie, où l'on avoit dit à Hérodote qu'il y avoit des serpents aîlez, il trouva effectivement des os de serpents, & des épines de leurs dos, d'une longueur qui passe toute croyance, rassemblés en grande quantité, les uns plus gros & les autres plus petits. Ce charnier estoit dans une plaine bordée de montagnes qui confinent à l'Egypte. Les habitants du pays luy dirent qu'au printemps il venoit de l'Arabie des serpents aîlez dont les ibis empêchoient l'entrée dans l'Egypte, en leur faisant une guerre très-sanglante; non-seulement elles tuoient ces serpents, mais elles en mangeoient la chair, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient nuire par leur morsure étant en vie, ni par l'infection qui seroit sortie de leurs corps après leur mort. Cet office donnoit aux Egyptiens beaucoup de respect pour les ibis, & ce respect estoit porté si loin, que la mort procurée volontairement à une ibis, estoit toujours vengée par la mort de celui qui l'avoit tuée. Si c'estoit involontairement, & si l'auteur de cette mort en marquoit son repentir & sa douleur, la peine estoit arbitrée par les Prêtres à une amende pécuniaire fort haute.

Méla dit que ces serpents, qui estoient très-petits, & dont le poison estoit très-présent, naissoient en certains temps de l'année, de la bouë des marais, & prenoient leur vol du costé de l'Egypte, où les vents qui regnent en cette saison les chassent, & que les ibis en délivroient le pays. Je ne sçais comment le P. Hardouin a pû dire que Méla avoit copié Hérodote; cette description de Méla ne s'accorde pas avec la grandeur des os dont Hérodote parle comme témoin oculaire.

Pline dit que l'ibis a appris aux Egyptiens la manière de prendre les secours qui vont au soulagement des entrailles trop chargées de nourriture, la longueur de son bec luy servant de canule pour porter du rafraichissement dans les premières voyes.

Les ruës estoient autrefois pleines d'ibis à Alexandrie, elles y mangeoient les serpents qui y estoient fréquents, & avaloient toutes les ordures des marchez ; mais elles sont très-mal-propres & fort gourmandes.

Les Egyptiens entretenoient peu d'animaux domestiques, sur tout de ceux qui ne s'accordent pas avec les chats. On observe que les chattes pleines rebutent le mâle ; ceux-cy rejettent, & connoissant la tendresse des chattes pour leurs petits, cherchent le lieu où elles les ont mis bas, enlèvent & étranglent toute la portée, & les meres, dans le goust qu'elles ont d'élever des petits, courent de nouveau les thuiiles. Dans les incendies, les Egyptiens estoient fort occupez à garder les chats, parce que ces animaux se glissoient au milieu d'eux, & quand ils ne pouvoient autrement, ils passaient par-dessus leurs testes, & se jettoient dans les flammes, ce qui estoit l'occasion d'un grand deuil parmi ces peuples. Si un chat mouroit dans une maison, tous ceux qui l'habitoient se rasoient les sourcils. On faisoit les chats après leur mort, & on les portoit dans un temple à la ville de Bubaste, pour les y enterrer. Si un chat avoit esté tué à dessein ou par hazard, le procès n'en estoit point instruit contre celuy qui l'avoit tué, mais le peuple entier en poursuivoit la vengeance, & ne suspendoit son ressentiment qu'après la mort du coupable ; ce qui estoit cause que ceux qui pouvoient en estre soupçonnez, ne s'en tiroient qu'en disant qu'ils avoient trouvé cet animal mort, & en faisant toutes les démonstrations pour en marquer leur douleur.

Le respect estoit si grand pour les chats, que Diodore raconte qu'estant en Egypte avant que le Roy Ptolémée eût esté déclaré ami du Peuple Romain, ce Prince ne put, ni par son autorité, ni par l'entremise des Grands, empêcher que le peuple ne mît à mort un Romain qui avoit tué un chat, quoyque dans ce temps-là ce Prince & tout son Conseil reconnût qu'il estoit de son intérêt de ménager les Romains.

L'Hippopotame ou cheval de fleuve se trouvoit près de la coste de Papremis ; c'est un animal amphibie qui croist à la longueur de cinq coudées, d'une hauteur proportionnée. Il a

de chaque costé de la bouche, trois dents plus saillantes que les deffenses du sanglier. La masse de son corps ressemble à celle de l'éléphant; la peau est plus dure que celle de tous les autres animaux. On la fait sécher, après l'avoir découpée, pour en faire des traits. Semblable au bœuf, il a la sole fendue, le nez écaché, du crin comme le cheval; il passe les jours dans le fleuve, & la nuit il va chercher à terre de quoy se nourrir. Si cet animal estoit plus fécond & portoit tous les ans, les terres labourées voisines de cette plage seroient désolées. La preuve qu'ils ne sont respectez qu'en certains cantons, se tire de ce qu'on les chasse lorsqu'ils s'élevent sur l'eau, en les dardant avec des harpons, comme les Bayonnois chassent la baleine, en donnant aux dards qu'on lance sur eux autant de corde que l'animal blessé en entraîne en fuyant, jusqu'à ce que s'affoiblissant par la perte du sang qui coule de sa blessure, il vienne expirer à fleur d'eau. La chair en est dure & de difficile digestion. Plin observe que l'hippopotame nous a enseigné l'art de la saignée; chargé de trop de sang, il vient sur les bords du fleuve où l'on a coupé des roseaux secs, appuie une veine de l'une de ses jambes sur l'entaille la plus pointuë de quelque roseau, laisse couler autant de sang qu'il en faut pour sentir du soulagement, & se fait une compresse avec du limon.

Les chiens de chasse & les limiers estoient encore en grande vénération en Egypte, & sur-tout dans la Préfecture Cynopolitaine, qui en tenoit son nom. Anubis y estoit adoré sous la forme d'un chien, tenant un sistre Egyptien ou une palme d'une main, & un caducée de l'autre, comme on le voit dans la Médaille de Marc-Aurele & de Faustine. On sçait qu'Anubis avoit un temple à Rome, & que Mundus corrompit les Prêtres pour abuser de Pauline femme de Saturnin, sous le nom d'Anubis. Les Prêtres furent chassés, & le temple fut rasé. Les Mythologues s'accordent assez à reconnoître Mercure sous le nom d'Anubis. Le respect pour les chiens paroît fondé sur ce qu'Osiris & Isis avoient un chien employé à leur garde. D'autres rapportent qu'après que Typhon eut assassiné Osiris,

ce fut un chien qui garda le cadavre, & qui conduisit Isis jusqu'au lieu où le meurtrier l'avoit caché; & c'étoit pour faire passer à la postérité la mémoire de la fidélité de cet animal, qu'aux cérémonies célébrées à l'honneur d'Isis, les chiens marchoient à la teste.

La Préfecture Oxyrinchienne respectoit le poisson Oxyrinchus, qui estoit aussi dans la même vénération par toute l'Egypte.

Le Lepidotus, ou poisson écaillé, y estoit aussi en grande considération, comme le Latus, autre poisson du Nil, qui avoit donné son nom au Nome Latopolitain.

Les Lycopolitains avoient beaucoup de respect pour les loups d'une espèce qui n'est pas plus haute que le renard parmi nous, peut-estre parce qu'il ressemble au chien, & qu'ils s'accouplent ensemble: ils en racontent une autre raison fabuleuse; c'est qu'Osiris, sous la forme d'un loup, vint au secours d'Isis sa femme & d'Orus son fils, au moment qu'on livra bataille à Typhon. Quelques autres prétendent que les Ethiopiens, qui estoient venus fondre sur l'Egypte, en furent chassés par des troupes de loups, qui ne cessèrent de les harceler tant qu'ils restèrent dans le pays.

A Saïs & à Thèbes, on respectoit la brebis, à cause des différents secours qu'on en tiroit; elle portoit des agneaux deux fois l'année. Son lait entroit dans les nourritures du peuple, & sa toison servoit à faire des habillements.

Le Cynocephale avoit ses autels dans la province des Hermapolitains.

Les Babyloniens les plus voisins de Memphis respectoient le *κείπος*, *κῆπος* ou *κῆβος*, car il est connu également sous ces trois articulations. C'est un animal qui a la teste d'un satyre, du reste il ressemble à l'ours & au chien; il prend naissance en Ethiopie.

Strab. 17.

Diod. 1.

Les Thébains respectoient l'aigle, les Leontopolitains le lion, les Mendesiens la chèvre & le bouc, pour la même raison qui a fait respecter ailleurs le dieu Priape, & les Atribites le mufle.

L'épervier,

L'épervier, qui ne ressemble point au nostre, qui est bien plus gros & tout autrement figuré, estoit singulièrement respecté à Philes. Il l'estoit aussi dans toute l'Egypte, & sa mort estoit très-sévèrement punie, si celuy qui la luy avoit procurée venoit à estre découvert. Il délivroit le pays des scorpions, des serpents cornus & d'autres reptiles, dont la morsure & la picquure estoient dangereuses. Quelques-uns prétendent de plus, que ce fut un épervier qui apporta à Thèbes un livre attaché avec du fil rouge, dans lequel estoient décrites les cérémonies du culte des dieux, & que c'est en mémoire de cet événement que les dépositaires des registres des temples portoient sur leur teste un ruban rouge & un bout d'aile d'épervier.

Après avoir parlé si souvent des différentes Préfectures ou Nomes, il est à propos de dire ce que Diodore rapporte de leur origine. Il dit que le peuple du pays, peu docile & porté à la révolte, fut distribué par un des anciens Rois en différentes Préfectures, dans chacune desquelles il établit le culte de quelqu'animal, & en défendit l'usage pour la nourriture, afin que chacune de ces Préfectures entestée de son culte, méprisât celui de son voisin, & trouvât un motif pour s'irriter contre luy par la profanation de l'animal qui chez l'un estoit respecté, & destiné à la nourriture chez l'autre. Cette opposition eut l'effet qu'il en attendoit, personne ne pensa plus à s'unir pour se révolter. On ne sçait que trop jusqu'à quelle extrémité se portent les haines fomentées par la différence des cultes & des sentiments sur la religion. Chacun des animaux respectez en Egypte, dont nous venons de parler, avoit un fonds destiné à son entretien. Le respect pour eux s'étendoit jusqu'après leur mort. Lorsque les Egyptiens alloient rendre grâces aux dieux dont ils avoient imploré l'assistance dans les maladies de leurs enfans ou de leurs proches, ils coupoient les cheveux des convalescents, & donnoient à ceux qui avoient soin des animaux consacrés à cette divinité, un poids d'or ou d'argent égal à celui des cheveux. Ils appelloient les éperviers, & leur jettoient, pour les attirer, des morceaux de chair. Ils jettoient aux chats & aux ichneumons des pains

trempez dans le lait, ou des morceaux de poissons qu'ils avoient pêchez dans le Nil. Le soin qu'ils en avoient estoit au-delà de tout ce qu'on en peut croire; ils estoient entretenus à grands frais dans des parcs sacrez, des personnes destinées à cette fonction les nourrissoient de pâtes très-fines, délayées dans le lait avec du miel, & de la chair de canards bouillis ou rostis. Les animaux qui vivent de chair crüe estoient nourris des oiseaux que les oîseleurs prenoient; ils faisoient la dépense de les baigner à l'eau chaude, & de leur fournir des parfums. Leur retraite estoit bien garnie, & proprement meublée de ce qui leur estoit nécessaire. Ils avoient grand soin de leur fournir les moyens de perpétuer leur espèce, & à cet effet ils entretenoient des femelles les plus aimables. Si quelqu'animal mouroit, on le regrettoit comme on regretteroit l'enfant le plus chéri, & on l'enterroit avec une pompe qui estoit souvent au-dessus des facultez.

Diodore dit que de son temps ceux qui avoient soin des animaux entretenus aux dépens du public, y avoient employé jusqu'à cent talents dans une seule année. Ceux qui estoient chargez de cette fonction estoient bien venus par tout, & loin de rougir de leur employ, ils portoient des marques qui caractérisoient les sortes d'animaux dont ils avoient soin, & ils estoient même respectez jusqu'à la gènesflexion lorsqu'on les rencontroit.

Si quelqu'un de ces animaux mouroit, on estoit dans l'affliction, & on les portoit chez ceux qui faisoient la fonction de les embaumer d'huile de cédre & de tous les parfums les plus propres à conserver les corps après la mort, pour les porter ensuite dans les lieux destinez à la sépulture.

Ceux qui estoient à la guerre en terre estrangère, rapportoient en Egypte les chats & les éperviers morts, souvent exposez au hazard de n'avoir pas de quoy s'entretenir eux-mêmes. Ce trait n'est rien, la famine affligeant l'Egypte, & le peuple s'estant porté jusqu'à vivre de chair humaine, personne n'osa toucher à celle des animaux sacrez. Si quelque chien se trouvoit mort dans les maisons des particuliers, tous les domestiques

se faisoient raser, & en marquoient leur deuil. Si même, lors de la mort de quelqu'animal dans une maison, il se trouvoit du bled ou quelqu'autre des choses nécessaires à la vie, on se faisoit scrupule d'en faire usage.

On ne finiroit point, si on vouloit rapporter en détail tout ce qui regarde le nombre des animaux respectez en Egypte. La vénération pour le phénix estoit fondée sur l'honneur qu'il faisoit, à ce qu'on disoit, aux Egyptiens de choisir la ville du soleil pour le dépôt des cendres de son pere. Hérodote dit qu'il n'en a vû qu'en peinture. Les habitants d'Héliopolis disoient qu'il ne venoit chez eux que tous les cinq cens ans après la mort de son pere, que ses aîles estoient de couleur d'or & rouge, qu'il estoit de la grosseur de l'aigle, & luy ressembloit pour la figure; ils adjoûtoient que cet oiseau venoit de l'Arabie, d'où il apportoit son pere enveloppé dans de la myrrhe, pour l'enterrer dans le temple du soleil; que pour essayer le poids qu'il pouvoit porter, il faisoit un œuf de myrrhe, qu'il proportionnoit à sa force; qu'après cet essai, il creusoit cet œuf, & en tiroit ce qu'il falloit pour trouver de la place aux cendres de son pere, & qu'il couvroit de myrrhe l'ouverture par où il les avoit insinuées dans l'œuf, pour les porter à Héliopolis.

Les Prêtres Egyptiens cachotent avec grand soin les raisons qu'ils avoient pour entretenir le peuple dans le respect pour les animaux sacrez. On croiroit sans peine qu'Hérodote s'estoit lié par serment auprès d'eux, pour tirer leur secret, puisque toutes les fois que l'occasion se présente de le révéler, il évite soigneusement de le faire, & d'en laisser rien entrevoir. Diodore & Strabon sont aussi scrupuleux sur cet article, & feroient aisément croire qu'ils ne parlent que d'après Hérodote, qu'ils copient souvent sur ce chef.

Disons au moins les raisons qui en estoient répandues parmi le peuple. La première est toute fabuleuse, & se ressent de l'ancienne simplicité. Les dieux dans les commencements estant en petit nombre, furent obligez de céder à la violence & au nombre des hommes sortis de la terre, & se revêtirent de la figure des bestes, pour se mettre à couvert de leur cruauté.

Devenus ensuite les plus forts & les maîtres, pour marquer leur reconnoissance, ils contraignirent les hommes à prendre soin des bestes pendant qu'elles vivoient, & à les enterrer religieusement après qu'elles seroient mortes.

La seconde raison est, disoient-ils, que dans les premiers temps, les hommes se dévoroient les uns les autres, & les plus forts soumettoient les plus foibles, qui estant souvent battus à la guerre par leurs ennemis, faute d'avoir des estendards pour se rallier dans les mêlées, firent porter au haut de quelques perches des représentations d'animaux. Que cet expédient ayant eu un heureux succès, non-seulement ils avoient deffendu de tuer aucun de ces animaux, mais avoient même ordonné d'en prendre soin, & de les respecter comme les auteurs de leur salut.

Athen. 72
23.

La troisième raison est le secours qu'ils tiroient de ces animaux pour les différents usages de la vie, comme nous l'avons développé dans ce discours. Ces raisons ont paru si frivoles & si ridicules, qu'Antiphane se mocque des Egyptiens, qui passoient pour un peuple sage & éclairé, à cause du respect qu'ils avoient pour l'anguille, dont ils n'osoient manger, & dont il faisoit ses délices. Anaxandride, dans le même Athenée, dit qu'il ne peut se résoudre à porter les armes avec les Egyptiens, à cause de la différence qui se trouve entre leurs mœurs & celles

» de son pays. « Vous adorez, dit-il, le bœuf que je présente aux
 » dieux comme une victime agréable; vous prenez l'anguille pour
 » une grande divinité, elle est pour moy un mets délicieux. Vous
 » vous abstenez de manger de la chair de porc que j'aime beau-
 » coup. Vous respectez le chien, que je chastie lorsqu'il me dé-
 » robe quelque chose que je puis manger. Vous pleurez si un
 » chat est malade, & moy je le fais écorcher pour avoir sa peau.
 » Je ne fais aucun cas du musaragne que vous estimez tant. Nous
 » choisissons les hommes les plus parfaits pour estre attachez au
 » service des dieux, & vous les mettez hors d'estat de passer
 » même pour des hommes.



R E M A R Q U E S
SUR L'ANTIQUITE ET L'ORIGINE
D E L A C A B A L E.

Par M. DE LA NAUZE.

LA Cabale des Juifs estoit une doctrine merveilleuse, qui dévoiloit, à ce qu'on disoit, les secrets de la Religion, & même ceux de la Nature. Jamais science ne fit espérer à ses partisans de plus grands avantages; elle promettoit de les affranchir de l'erreur & des foiblesses de l'humanité, de les conduire dans des routes pleines de lumière, de leur procurer les biens surnaturels & les commoditez de la vie, de leur rendre familier le commerce des intelligences spirituelles, de les unir étroitement avec Dieu, de leur communiquer le don des Langues, l'esprit de prophétie & le pouvoir de faire des prodiges. Telles estoient les prétentions de ceux qui suivoient l'étude de la Cabale dans toute son estenduë. Plusieurs n'en embrassoient qu'une partie, négligeant ou même condamnant quelquefois le reste. L'un se livroit à des idées abstraites, & ne cherchoit que des connoissances purement spéculatives; l'autre s'attachoit dans ses opérations, à produire des effets sensibles: l'un se flattoit de trouver dans les Livres saints tous les secrets qu'il vouloit sçavoir; l'autre lisoit l'histoire de l'univers dans les astres: chacun, selon son goût, ou suivant le degré d'intelligence qu'il pouvoit avoir.

7. de Décembre 1731.

Les moyens dont on se servoit pour acquérir tant de sublimes connoissances, n'estoient pas des moyens ordinaires. Les sciences humaines roulent toutes sur l'expérience ou sur le raisonnement; celle-cy n'employoit qu'une combinaison de lettres, de nombres, ou de quelques autres symboles.

Il semble d'abord qu'une telle méthode est arbitraire, & qu'elle n'a point de liaison avec la fin que se proposoient les Cabalistes. Mais ils en jugeoient autrement; ils soutenoient qu'elle

est fondée & sur la nature des choses , & sur la révélation divine, parce que Dieu, disoient-ils, a établi différents degrez d'analogie & de subordination entre luy & les Anges, entre les Anges & les astres, & entre les astres & les corps sublunaires, qu'il a imprimé les caractères de ce rapport sur les lettres, sur les nombres & sur les symboles, & qu'il a révélé la manière de consulter ces symboles, pour y trouver le rapport de tous les Êtres réels. De ce principe naissent les opinions des Cabalistes sur les mots, sur les lettres, sur les nombres, sur la diversité des sens des Livres sacrez, sur l'influence des astres, sur le commerce des esprits, & généralement sur toutes les vertus secrètes des Êtres réels & symboliques.

La plupart de ces points de doctrine, dont l'union forme le corps de la Cabale, se retrouvent souvent ailleurs disperséz & séparéz les uns des autres. Vous n'attendez pas, Messieurs, que je fasse l'histoire de ces sentiments particuliers, dont on voit tant de traces dans les Philosophes & dans le vulgaire. L'ouvrage seroit immense, ce seroit l'histoire de presque tout ce que le goût du merveilleux a fait faire à l'esprit humain; car il n'y a ni siècle ni pays où la religion & la superstition, la science & l'ignorance n'ayent rendu quelques idées des Cabalistes assez communes.

Il s'agit uniquement de faire voir en quel temps on a formé de ces opinions un corps de doctrine méthodique & suivi, par quels commencemens elles ont esté peu à peu réduites en art ou en science, & comment ainsi réunies sous un point de vûë, elles ont eu cours principalement dans la nation Juive.

Quelques-uns de ceux qui se sont le plus déclaréz en faveur de cette science, la font aussi ancienne que le monde. A les entendre, Dieu luy-même la découvrit aux Anges, les Anges en instruisirent le premier Homme & les Patriarches, ceux-cy la communiquèrent à leur nation dans des écoles destinées à cet usage, & une tradition fidèle fit passer à la postérité ce précieux déposit. Quelques autres veulent qu'en même-temps que Dieu donna la Loy à Moysé sur le Mont Sinäi, il luy en ait aussi révélé la véritable explication, & qu'il luy ait fait part

d'une foule de secrets & de mystères cachez sous l'écorce des paroles dont il se servoit. De là une double Loy; l'une selon la lettre, & c'est celle que Moysé écrivit en faveur du peuple; l'autre selon l'esprit, & c'est la Cabale, qui ne fut communiquée qu'aux soixante-dix Sages d'Israël, avec ordre de la transmettre de vive voix à leurs successeurs.

Ces deux opinions différentes s'accordent à donner une origine céleste à la Cabale. Mais il est évident que la Cabale ne porte point avec soy le caractère de la sagesse divine; on ne sent que trop qu'elle est l'ouvrage des hommes. Principes faux ou incertains, maximes superstitieuses, interprétations arbitraires, allégories forcées, abus manifeste des Livres saints, mystères recherchez dans les événements, dans les objets réels & dans les symboles, vertus attribuées à des jeux d'imagination sur les mots, sur les lettres & sur les nombres, attention à consulter les astres, commerce prétendu avec les esprits, récits fabuleux, histoires ridicules; tout y respire l'imposture & la séduction, tout nous y avertit que cette doctrine ne vient pas du Ciel.

Il ne faut pas même s'imaginer que son antiquité puisse l'approcher des temps des Patriarches ou des Prophetes. Quoy qu'on en dise, Abraham, Moysé, Salomon, Elie & Daniel ne l'ont point connue.

Abraham l'auroit-il apportée en Egypte avec les autres sciences des Chaldéens? Plusieurs sçavants l'ont cru. Kircher en particulier, condamnant les excès de la Cabale, semble en adopter les principes, & il pense que les Egyptiens les ont reçus de la propre bouche des Patriarches. On n'en donne cependant aucune preuve, ou du moins on ne cite que le livre *Jetzira* ou *de la formation*, attribué à Abraham par des Cabalistes, qui prétendent y trouver toute leur doctrine. Mais nous verrons bientôt que c'est un livre moderne, & qu'il n'est pas certain que ce soit un livre de Cabale.

Parce que Moysé estoit versé dans les sciences des Egyptiens, & que les miracles qu'il fit l'emportoient sur les prestiges des magiciens d'Egypte, on veut qu'il ait esté Cabaliste. Mais on n'a pas plus de raison d'en tirer cette conséquence, que

Reyher en a eu d'en conclurre que ce Législateur estoit Mathématicien, Dickinson qu'il estoit Physicien, Robert Flud qu'il estoit Philosophe. Quel fond peut-on faire sur des hypothèses, où faute de monuments qui puissent garantir la vérité d'un fait, on ne laisse pas de l'establis suivant son goût pour le genre d'étude que l'on cultive?

C'est par la Cabale, adjoûte-t-on, que Salomon devint le plus sage de tous les hommes, c'est par elle qu'Elie fit tomber le feu du Ciel, & que Daniel échappa à la fureur des lions. Ainsi parlent des Ecrivains assez modernes, tandis que les Auteurs anciens qui ont fait le premier récit de ces événements, les ont regardez & les ont représentez comme les effets miraculeux d'une providence particulière. Je ne vois donc aucun vestige de la Cabale dans les écrits des Patriarches & des Prophetes.

Les Juifs alléguent en vain leur tradition prétendue. Une tradition qu'on fait remonter à plusieurs milliers d'années, est suspecte, quand elle n'est appuyée d'aucun monument, & ceux qui la produisent les premiers, peuvent estre censéz toucher de près à son origine. Qu'on ne dise point, avec les Cabalistes, qu'ils estoient obligez de cacher leurs mystères, de peur qu'on ne les prophânât. Si la défaite avoit lieu, elle autoriseroit toutes les absurditez. Reuchlin sentoît si-bien que son opinion n'estoit point à l'épreuve d'une discussion exacte, qu'il demandoit qu'on crût sur sa parole l'excellence & l'antiquité de la Cabale, par la raison qu'il faut s'en rapporter aux habiles gens dans les choses qui regardent leur mestier. *Credamus*, disoit-il, *unicuique in arte sua perito*.

Quand il n'y auroit que les divers changements arrivez de l'aveu même des Juifs, aux lettres de leur alphabet, c'en seroit assez pour renverser leur système sur l'antiquité de la Cabale. Les opérations de cette science roulent essentiellement sur un arrangement fixe, & sur une figure déterminée des lettres hébraïques, sur la variété des traits droits ou courbes, horizontaux ou perpendiculaires, sur les couronnes & sur les points dont les lettres sont accompagnées. Cette forme de caractères

regle

regle l'explication des noms de Dieu & des Anges, celle des trente-deux voyes de la sagesse, & des cinquante portes de la justice, qui sont les fondemens invariables de la Cabale. Il est pourtant certain que ces caractères ont esté dérangés, qu'ils ont même totalement changé avec le temps. Par conséquent, la Cabale, qui est conforme aux lettres des derniers siècles, n'avoit pas lieu dans les siècles éloignez.

On voit des sçavants ramener l'antiquité de la Cabale à l'establissement général des sciences dans les différentes parties du monde. C'est une grande difficulté de sçavoir si les Egyptiens & les Grecs les ont empruntées des Hébreux, ou si les Hébreux leur en sont redevables, ou enfin, si les uns & les autres ne se sont pas rencontrés dans plusieurs idées sans se les estre communiquées. Quoy qu'il en soit de cette question qui partage les sçavants, faire suivre à la Cabale le même cours qu'aux autres sciences, & alléguer sans cesse la Cabale des Orientaux, la Cabale des Egyptiens, la Cabale des Grecs, comme on parle de celle des Juifs, c'est introduire peu à peu un nouveau langage, & qui plus est, de nouvelles opinions. Dans cette hypothèse, on prétend que les Théologiens, les Philosophes & les Poètes de l'antiquité ont caché leurs secrets sous des symboles, & ont donné à cet usage symbolique le nom de Cabale. Il semble au contraire, que les anciens auteurs dont on parle ne firent jamais servir les symboles à déguiser leur doctrine, & que quand même ils l'auroient fait, ce ne seroit point encore là ce que nous entendons par la Cabale. Suivons en peu de mots ces deux réflexions.

Non, ce n'estoit point pour se cacher, c'estoit plustost pour se faire mieux entendre, que les Orientaux employoient leur style figuré, les Egyptiens leurs hiéroglyphes, les Poètes leurs images, & les Philosophes la singularité de leurs discours. Nous trouvons dans le témoignage des Écrivains, les raisons naturelles de ces façons de parler, qui mal à propos nous paroissent remplies de mystère. Les Orientaux parloient & parlent encore aujourd'huy un langage figuré, parce que c'est leur langage ordinaire; le climat qu'ils habitent tournant leur génie &

leur gouft du costé de l'allégorie & de la parabole. Les Egyptiens employèrent les hiéroglyphes pour représenter leurs idées indépendamment de la parole, & pour rendre leurs sciences & leurs découvertes d'un usage plus général dans des lieux & dans des temps où leur langue auroit pû n'être point entenduë. Le langage des Poètes est, dans son origine, une manière agréable d'instruire le peuple, & de luy faciliter par des images, l'intelligence de la Religion, de la Morale & de l'Histoire. Les Philosophes usoient aussi de symboles pour mieux approfondir la Religion & la Nature, & pour les expliquer ensuite aux autres d'une manière plus sensible. On estoit donc bien éloigné de faire servir les symboles à tenir les sciences dans l'obscurité. Alors, comme aujourd'huy, le silence estoit destiné à voiler les secrets, mais le symbole estoit fait pour les publier.

En supposant même dans ces temps reculez une science symbolique qui, réservée à un petit nombre de personnes, auroit esté interdite au reste du monde, ce ne seroit point encore là la Cabale dont nous cherchons l'origine, cette Cabale, dont le caractère particulier n'estoit pas tant de demeurer cachée à la faveur de quelques symboles, que de faire résider dans ces symboles-mêmes, dans des lettres & dans des nombres, une multitude de mystères & de vertus secretes. Or, c'est-là une doctrine que l'antiquité ne vit jamais réduite en principes & en méthode.

Mercure, ou Hermès Trismégiste, usa de symboles en apprenant aux Egyptiens de grands mystères; mais il n'est point dit qu'il ait reconnu dans ces symboles rien qui puisse le faire regarder comme un Cabaliste.

Orphée produisit des changements merveilleux par le moyen de quelques symboles qu'il avoit apportez d'Egypte, c'est-à-dire, qu'il employa avec succès la poésie & la musique pour adoucir des hommes féroces. De tels symboles ne sont point ceux qui caractérisent la Cabale.

Les anciens Poètes ont pû quelquefois supposer l'opinion populaire, qui attribué des effets singuliers à l'usage de certaines

paroles ou de certains nombres; mais c'étoit alors, comme aujourd'hui, une de ces opinions particulières qui ne dépendent d'aucun corps de doctrine, & qui par conséquent ne sont point du ressort de la Cabale.

Pythagore, il est vray, traitoit fort au long des nombres & de leurs propriétés; mais bien loin de les employer comme des caractères cabalistiques, il ne s'en servoit, de l'aveu des sçavants, que comme d'autant d'enblèmes ou de comparaisons pour découvrir des vérités de Théologie, de Morale ou de Physique.

On prétend aussi que Zoroastre, quel qu'il soit, a fait de grandes découvertes dans l'Astronomie & dans l'Histoire naturelle, ou, si l'on veut, dans l'Astrologie & dans la Magie. Ces deux dernières sciences peuvent avoir quelque chose de commun avec la Cabale, mais elles en sont très-différentes dans leur méthode & dans leurs principes, comme nous le dirons plus bas.

Socrate & Platon ont enseigné le commerce des hommes mortels avec les esprits. D'autres ont établi la doctrine des prestiges & des enchantements. En un mot, toute l'antiquité nous présente des idées qui reviennent à celles de la Cabale. Mais, je l'ay déjà dit, ce sont toujours ou des points isolés & indépendants de tout principe suivi, ou des opinions étrangères à la Cabale, qui ne roulent point, comme elle, sur les propriétés merveilleuses des symboles.

Si l'histoire de la conversion d'Aristote à la religion Judaïque n'étoit pas une fable grossière, comme elle l'est visiblement, il faudroit avouer que la Cabale estoit en vogue dans le temps de ce Philosophe, parce que les motifs qu'il cite de son changement dans une prétendue Lettre à Alexandre le Grand, paroissent tirez des merveilles frappantes de la Cabale. *A la fin de mes jours*, dit-il, entre autres choses, *j'ay disputé avec un sage d'Israël, & il m'a gagné en faveur de sa Loy, après m'avoir montré les prodiges sensibles & incontestables qu'il opéroit en vertu des noms de la sainteté.* Cette Lettre sortie de la main d'un Rabbín, n'a paru que 1850. ans après la mort d'Aristote. Jugez, Messieurs, ce qu'il en faut penser.

M. Bafnage est un de ceux qui prodiguent le plus facilement le nom de Cabale à tout ce qui présente quelqu'air de symbole ou de myttère. La Cabale des Egyptiens, celle des premiers Chrestiens, sont célèbres dans son histoire des Juifs; & pour en venir à celle des Hébreux, les Esséniens, Juifs établis en Egypte sous le regne des Ptolémées, luy paroissent les premiers Cabalistes de leur nation, parce qu'ils furent les premiers qui tournant l'Ecriture Sainte en allégories, en outrèrent le sens figuré. Sur ce fondement, l'Egypte, dit-il, est le berceau de la Cabale des Juifs; & il en fixe l'establissement parmi eux, dans les siècles qui précédèrent le Christianisme. Il convient cependant qu'on n'en trouve aucune idée ni dans la Paraphrase Chaldaïque faite peu de temps avant Jesus-Christ, ni dans les Livres du Nouveau Testament. Il répond même sçavamment aux difficultez de ceux qui croient en voir quelques vestiges dans l'Evangile, & dans les Epistres de S.^t Paul. Pour ce qui regarde Philon Juif, qui vers le temps de Jesus-Christ, donna dans l'excès des interprétations mystiques, Origène qui suivit la même route, & presque tous les Peres de l'Eglise qui ont aimé les allégories, il les met, par la même raison que les Esséniens, au rang des Cabalistes, comme si la Cabale consistoit à substituer le sens mystique au littéral, & non pas plustost à tout confondre & à tout renverser par une combinaison arbitraire de mots, de nombres & de lettres. C'est à cet usage symbolique de mots, de lettres & de nombres qu'il faut s'arrêter. A-t-il esté suivi dans les premiers siècles de l'Eglise par les Payens, par les Hérétiques, par les Saints Peres ou par les Juifs? c'est ce qu'il faut examiner.

La Philosophie dégénéra sous les Empereurs Romains, en une curiosité superstitieuse pour tout ce qu'il y avoit d'extraordinaire & de frappant dans la nature. Anaxilaüs & Nigidius Figulus accusez de magie, furent exilés par Auguste. Néron, au contraire, fit venir à Rome des Philosophes Arabes, qui avoient la réputation de magiciens. Dans la suite, Philostrate parmi les Grecs, Apulée parmi les Latins, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter, donnèrent cours à ce nouveau

genre de Philosophie. Mais comme la magie embrassoit une infinité de moyens différents dans ses opérations, & qu'elle n'y faisoit entrer les lettres & les nombres qu'en passant & dans des vûës prophanes, il ne faut pas la confondre avec la Cabale, dont la méthode se réduisoit presque uniquement à ce peu de symboles, & dont le principe estoit d'ailleurs divin & sacré dans l'idée de ses partisans.

On accuse les premiers hérétiques, tels que les Gnostiques & les disciples de Basilide & de Valentin, d'avoir suivi les visions de la Cabale sur les nombres, sur les talismans, & sur les émanations de la divinité. Il est vray qu'ils ont quelquefois remarqué je ne sçais quelle analogie entre certains nombres & certains points de croyance, rapportant, par exemple, leurs trente Eones aux trente années de la Vie de Jesus-Christ. Mais on ne voit pas qu'ils ayent attaché rien de merveilleux aux nombres & aux lettres, & moins encore qu'ils en ayent fait une méthode générale & suivie. L'Abraxas de leurs talismans n'estoit autre chose, suivant M. Basnage même, que le nombre 365. dont ils se servoient pour marquer simplement leur opinion sur le nombre des 365. cieux, égal à celui des jours de l'année; opinion expressément rapportée par S.^t Irénée. Enfin les émanations de leurs Eones ressembloient encore moins aux Sephiroth de la Cabale qu'aux générations divines de Sancho-niaton, & aux perfections que les Philosophes Grecs faisoient couler de l'essence de Dieu. On ne sçauroit donc rien conclure d'une telle ressemblance.

Les Peres de l'Eglise ont fait quelquefois servir les nombres & les lettres à développer les mystères de la Religion. Ce n'est pas à dire qu'ils fussent Cabalistes. Ces symboles n'estoient dans leurs vûës ni des preuves décisives de la doctrine, ni des moyens établis pour aller à de nouvelles découvertes, mais des images pour rendre leurs paroles plus sensibles, des comparaisons pour enrichir leurs discours, des tours ingénieux pour attirer l'attention de ceux qu'on vouloit instruire; en un mot, des façons de parler où l'on suivoit le goût du siècle, & l'usage des lieux où l'on vivoit. Il restoit même, il n'y a pas plus d'un

siècle, dans l'éloquence de la Chaire, quelques vestiges de ces applications symboliques, qu'on ne regardoit point comme des productions de la Cabale.

Saint Jérôme n'a guères employé cette sorte d'idées que dans une Lettre, où il donne une explication mystique de l'alphabet Hébreu. Il prend les lettres en particulier, il forme un mot de chacune, & rapprochant tous ces mots ensemble par un rapport qu'il leur imagine, il en fait une suite de pensées édifiantes sur la Religion. Il ne paroît pourtant reconnoître d'autre mystère dans ces lettres, que de pouvoir servir d'occasion à une personne dévote de faire de pieuses réflexions.

Il est encore moins Cabaliste en d'autres endroits, qu'on a coutume de citer pour prouver que les combinaisons que la Cabale fait des lettres ne luy estoient pas inconnuës. Ces combinaisons de lettres employées par la Cabale, se réduisent à trois sortes d'opérations. La première est la transposition des lettres d'un mot, pour y trouver un autre mot composé des mêmes lettres, ce que nous appellons Anagramme. La seconde est de prendre les lettres d'un mot pour en faire les lettres initiales d'autant de mots différens, ce qui revient à nos Acrostiches. La troisième est le changement des lettres prises les unes pour les autres, suivant différentes manières d'en faire la substitution, ce qui sera, quand on le voudra, une manière de chiffre ou d'écriture cachée. Telles sont les trois sortes de combinaisons de lettres en usage dans la Cabale. Elles pourroient, si l'on veut, avoir esté en vogue depuis le commencement du monde, sans que la Cabale en fût plus ancienne, parce qu'elles ne deviennent cabalistiques qu'autant qu'on les fait servir à trouver des mystères cachez ou des vertus secretes. Saint Jérôme dit que David employa contre Semeï un terme dont chaque lettre signifioit un nouveau terme injurieux; c'est un acrostiche. Il dit encore que Jérémie, dans ses Prophéties, écrivoit Sefac au lieu de Babel, pour n'estre point entendu de tout le monde; c'est un chiffre qui avoit besoin de clef. Dans ces deux exemples, il n'y a pas l'ombre de la Cabale.

Il ne paroît pas même que cette doctrine ait esté connue

des Juifs dans les premiers siècles de l'Eglise. Bartolocci, à la vérité, assure que Néchunias écrivit sur les noms cabalistiques peu avant la destruction du temple; il se fonde sur un livre qui lui est attribué. Mais comme il ne reste presque de ce livre que le seul titre, qui est *de l'Eclatant ou du Merveilleux*, cela ne suffit pas pour en faire aujourd'hui un livre de Cabale.

On écrivoit en ce temps-là contre les Juifs des volumes considérables, ils en ont eux-mêmes composé pour lors que nous avons encore, & on n'y découvre aucun vestige de la Cabale. Dans le Talmud est le dénombrement des Docteurs Hébreux, distinguez en six classes, suivant leur genre d'étude ou leur manière de vie. Ils s'attachoient, dit-on, les uns à la Bible, à la Misnach, à la Gémare, ou aux allégories, & les autres à l'observation des préceptes, ou à la pratique des bonnes œuvres. Abulfarage réduit aussi les sectes des Juifs à six, & il nomme les Rabbins, les Lérites, les Pharisiens, les Saducéens, les Baptistes & les Religieux. S.^t Jean de Damas en compte sept, les Scribes, les Pharisiens, les Saducéens, les Hémérobaptistes, les Esséniens, les Nazaréens & les Hérodiens. Jamais il n'est question de Cabalistes.

On voit pourtant dans le Talmud des allusions mystérieuses aux mots, aux lettres & aux nombres. Tantost on raconte que les lettres de l'alphabet demandent à Dieu d'estre employées comme instrument de la création du monde. Tantost on remarque que les lettres qui forment le nom de Satan, font le nombre de 364. pour marquer le pouvoir qu'a Satan d'exercer son ministère 364. jours de l'année, n'ayant les mains liées que le seul jour de l'expiation. Icy le nom de Dieu est gravé sur des chaînes dont on veut lier Asmodée; là ce même nom est écrit sur un test qui doit fermer un abysme. En un mot, le Talmud est plein d'idées extraordinaires qui semblent approcher de la Cabale; mais à les examiner de près, elles en sont très-éloignées: les unes sont visiblement des paraboles ou des allégories qu'on ne sçauroit prendre à la lettre; les autres sont des opinions populaires qui ne font partie d'aucun corps de doctrine, & la plupart retombent dans le cas des prestiges,

des opérations magiques ou des événements merveilleux, que nous avons si souvent distingués de la Cabale.

L'Alcoran est écrit dans le même goût & vers le même temps que le Talmud; & sur la matière présente, il en faut porter le même jugement.

Ce ne fut qu'après ces deux ouvrages que parut le livre *Jetzira*, ou de la *Formation*, que les Cabalistes attribuent au Patriarche Abraham, & où ils prétendent qu'est renfermée en substance toute leur doctrine.

Postel, qui a donné une version latine de ce livre, en fait même remonter l'antiquité jusqu'à la naissance du monde. Il dit que dès lors cet ouvrage vola de bouche en bouche, qu'Abraham le mit au jour; que pendant trois mille ans après il ne s'est trouvé personne en état de le publier, que Jérémie l'avoit étudié avec soin, qu'il a demeuré caché parmi les Juifs, tandis que Platon, Pythagore & Cicéron en ont dévoilé les mystères qui regardoient la nature & ce monde visible; que quoiqu'il cite des ouvrages fort postérieurs au siècle d'Abraham, il ne laisse pas d'être du temps d'Adam & des premiers Patriarches; qu'il en est du livre de la *Formation* & de celui de la *Genèse*, comme de l'idée de l'ouvrage & de l'ouvrage-même; que l'ouvrage ne peut venir qu'après l'idée, & que par conséquent il n'y auroit jamais eu un livre de la *Genèse*, si celui de la *Formation* ne l'eût précédé. Ainsi parloit Postel à l'âge de six mois de sa véritable vie, comme il le déclare lui-même, suivant l'idée de je ne sais quel rajeunissement cabalistique, qu'il s'imaginait avoir été fait en sa personne. Je crois que vous me dispensez, Messieurs, de répondre sérieusement à ces visions. Il suffit d'opposer à Postel l'aveu qu'il est obligé de faire, qu'il y a dans ce livre des choses postérieures à Abraham. Il veut parler sans doute des couronnes adjointes aux lettres de la division du Zodiaque en douze Signes, des noms Arabes donnés aux planètes, & des noms des mois, que les Juifs ont empruntés des peuples étrangers qui les avoient réduits en servitude.

Aussi plusieurs Cabalistes prétendent-ils que l'ouvrage a été compilé par Akiba, fameux Juif que l'Empereur Hadrien fit mourir

mourir l'an 120. de l'Ere Chrestienne, & auquel ils attribuent encore une petite feuille avec le titre de *Lettres* ou *Alphabet d'Akiba*. Mais ni le Talmud qui fait mention de ce Rabbin, ni aucun autre ancien monument ne disent rien de l'alphabet non plus que du livre Jetzira.

Quand même ces deux ouvrages seroient aussi anciens qu'on le prétend, ils n'annoncent point la Cabale aussi clairement qu'on voudroit le faire croire. L'alphabet n'est composé que de quelques réflexions morales & allégoriques sur la figure particulière des caractères Hébreux, & sur les couronnes qui les accompagnent. Le livre Jetzira commence par les trente-deux voyes, ou plustost ne roule que sur elles. Les dix premières voyes qui sont les séphiroth, autrement les dix splendeurs, y sont rapportées en si peu de mots & d'une manière si obscure, qu'on ne sçauroit deviner de quoy il y est parlé. On en fait l'application à une chose ou à plusieurs, comme on le juge à propos. On y a trouvé jusqu'icy dix noms de Dieu, dix perfections divines, dix Ordres d'AnGES ou d'Esprits, dix sphères célestes, dix membres de l'homme, les dix préceptes de la Loy, les dix catégories d'Aristote, les nombres en général, & sur-tout le nombre de dix célébré par Pythagore; la subordination des effets naturels à leurs véritables causes, enfin le chœur d'Apollon & des neuf Muses. Des trente-deux voyes dont Dieu s'est servi pour former le monde, voilà, selon le livre Jetzira, quelles sont les dix premières. Les vingt-deux autres sont expliquées plus au long & plus clairement. Ce sont les vingt-deux lettres de l'alphabet Hébreu. On les prend séparément pour autant de lettres initiales d'un grand nombre de mots différents; elles servent aussi à distinguer plusieurs estres naturels avec leurs propriétés, dont on fait des descriptions assez peu raisonnées. C'est-là, autant que j'ay pû le comprendre, la manière dont l'auteur prétend que les lettres ont concouru à la formation de l'univers, idée singulière & bizarre, mais toujours fort éloignée des prétentions des Cabalistes.

Le Rabbin Haï Gahon, qui mourut en 1037 ou 1038. est le premier Ecrivain connu qui ait parlé du livre Jetzira, &

il est en même-temps auteur des premiers ouvrages que nous ayons, où la Cabale des Juifs soit clairement énoncée. On peut donc conclurre que l'époque du livre *Jetzira*, & celle de la Cabale des Juifs, tombent vray-semblablement l'une & l'autre vers le dixième siècle de l'Eglise. Avant ces temps, on ne voit pas même le nom de Cabale employé dans le sens qu'il a eu depuis.

Le livre intitulé *Johar* ou *Splendeur*, est un de ceux dont les Cabalistes vantent le plus l'excellence & l'antiquité. Ils disent communément que Simeon Jochaïde & son fils Eléazar le publièrent dans les commencements du Christianisme, & on accompagne cette publication de plusieurs prodiges. Mais il est évident que ce n'est pas un ouvrage de ces temps reculez, puisqu'on y parle des points de la Mafore, qui sont une invention du dixième ou du onzième siècle. D'ailleurs, le Talmud qui cite fort souvent Jochaïde, ne fait point mention de ce livre. Enfin, un des principaux auteurs Juifs assure qu'on disoit en 1290. peu de temps après la publication du *Johar* en Occident, que tout ce qu'il contenoit n'étoit point de Simeon, qu'un nouveau Compilateur y avoit mis la main, & que ce livre ayant été trouvé en Orient par Moysè fils de Rachman, avoit été envoyé en Espagne, où Moysè de Leon l'avoit publié en 1253. Il est à croire qu'il n'existoit point encore dans le temps de la révolution, qui, après la mort de Haï Gabon, obligea plusieurs Juifs d'Orient de passer en Espagne. On ne sçauroit donc en tirer aucune conséquence en faveur de l'antiquité de la Cabale des Juifs. Mais revenons à ce qui a pû donner occasion à son établissement vers le dixième siècle de l'Eglise.

Les malheurs qui avoient desolé l'Empire Romain quelques siècles auparavant, y avoient entraîné la décadence des Lettres, des Arts & des Sciences. La Philosophie, en particulier, ne jouissant plus du loisir & de la protection nécessaires pour la soutenir, étoit peu à peu tombée dans l'obscurité. Bientôt on perdit de vûe l'ancienne doctrine; les symboles de Pythagore & les allégories de Platon ne furent plus que des énigmes, & à l'étude sérieuse de la Religion & de la Nature, succédèrent

les superstitions, les visions, l'amour du merveilleux, & tout ce qui pouvoit en même-temps flatter l'ignorance & la curiosité. Quelques-uns prétendent que la Cabale se forma de ce reste impur de Philosophes Grecs & Latins; mais je crois que leur philosophie passa encore dans un nouveau canal, avant que de donner naissance à la Cabale. En voicy la preuve dans le simple précis de ce qui se passa sur ce sujet entre les Sarasins & les Juifs, aux 7. 8. 9. & 10.^{me} siècles de l'Eglise.

Les Sarasins donnèrent retraite aux Lettres chassées de Rome & d'Athènes; ils envoyèrent même chercher jusqu'au fond de la Grece, les ouvrages des anciens Philosophes. Isaac Vossius croit que les Arabes avoient jusques alors vécu dans l'ignorance; Hottinger & Stanley soutiennent le contraire. Comment, en effet, Néron auroit-il envoyé chercher des Philosophes magiciens en Arabie, si les sciences y avoient esté tout-à-fait inconnuës? Quoy qu'il en soit, cette Nation ne songea pas plustost à devenir la maîtresse du monde, qu'à l'exemple des autres qui avant elle en avoient fait la conquête, elle se déclara d'une manière particulière en faveur des sciences.

On cultiva donc la Philosophie avec soin dans les Académies du Caire, de Constantine, de Sigilmese, de Basora, d'Hubbede, de Fez, de Maroc, de Tunis, de Tripoli, d'Alexandrie & de Coufah. Malheureusement les Sarasins l'avoient reçûe fort altérée des mains des derniers Interprètes, & ils n'estoient point en estat de la rétablir dans son véritable sens. Ils y trouvoient trop d'obstacles, & dans leur Langue, qui leur rendoit le tour des Langues estrangères difficile à entendre, & dans le caractère de leur génie, plus propre à courir après le merveilleux ou à approfondir des subtilitez, qu'à s'arrêter à des vérités solides. Leur Théologie rouloit sur des idées abstraites; ils se perdoient dans leurs recherches profondes sur les noms de Dieu & des Anges: souvent il ne s'agissoit dans leur Philosophie que de questions frivoles; ils tournoient en Astrologie judiciaire, la connoissance qu'ils avoient du Ciel: enfin, attachant des mystères & des secrets à de simples symboles, ils croyoient posséder l'art de venir à bout de leurs

deffains par un usage arbitraire de lettres ou de nombres.

Tels furent les fondemens de la Cabale, jettez par les Sarasins dans le temps que les Juifs vivoient en Orient sous leur domination. Persécutéz par tout ailleurs, ils avoient une ressource dans la bonté des Caliphes, soit que les Mahometans usassent de cette indulgence en considération de ce que leur Prophète s'estoit servi d'un Juif pour rédiger l'Alcoran, soit que ce fût un effet de la politesse & de la douceur qu'inspire naturellement l'amour des Lettres. Les Princes Sarasins ayant quitté le séjour de Damas, tinrent successivement le Siège de leur Empire à Coufah & à Bagdat; & c'est au voisinage de ces villes que les Juifs avoient leurs Académies de Fora & de Pundébita. Ils se rendirent peu à peu considérables dans l'Estat. David Ganz assure qu'ils y occupèrent des postes importants dans la police, dans la justice & dans les finances, & qu'il y eut telle ville où l'on comptoit neuf cens mille personnes de leur nation. L'exagération est forte sans doute, mais on peut toujours en conclurre que les Juifs se ressentoient moins là qu'ailleurs des malheurs de leur dispersion. Ils devinrent encore plus puissants, lorsque les révolutions, inévitables aux grands Empires, eurent affoibli l'autorité des Caliphes. Les Chefs des Académies Juives se comportèrent en Princes de leur nation, & firent servir le crédit qu'ils avoient au rétablissement de leurs Académies.

Les Juifs avoient auparavant négligé les sciences estrangères, pour ne s'attacher qu'à l'étude de la Religion. Ils avoient même autrefois lancé des malédictions contre ceux de leurs freres qui s'adonneroient aux Lettres profanes de la Grece. Mais sous le joug des Sarasins, ils surmontèrent cette vaine délicatesse. D'abord ils empruntèrent de leurs nouveaux maîtres l'usage de la Grammaire, pour réduire en préceptes la façon d'apprendre la Langue sainte. Les Sçavants en conviennent, suivant la remarque de Lofius. M. Simon adjoute qu'ils n'employèrent alors la Masore même qu'à l'exemple des Sarasins, qui avoient adjouté des points à l'Alcoran du tems d'Omar. Enfin les Juifs commencèrent à inonder le monde de leurs livres, écrits pour la

plupart dans le goût des Arabes, suivant la coutume qu'ont les peuples vaincus, de prendre les mœurs & les opinions de leurs conquérants. On peut même remarquer dans la Bibliothèque des Rabbins, que leurs livres les plus anciens sur les sciences, sont des traductions de livres Arabes. Les Sarasins aimoient sur-tout l'Astronomie & la Médecine; les Juifs s'appliquèrent avec succès à ces deux sciences, qui ont été souvent depuis une source de gloire & de richesses pour plusieurs particuliers de cette nation, & même le salut du peuple entier dans des occasions critiques.

Mais pour dire quelque chose qui vienne plus directement à la question, les Sarasins estoient Cabalistes, & les Juifs le furent aussi. Le parallèle de l'une & de l'autre Cabale a été fait par Kircher, dans le second Tome de son *Œdipe Egyptien*. Comme on ne peut rien adjoûter à ce que ce Sçavant en a écrit, je me contente de remarquer en finissant, que le P. Kircher, prévenu en faveur de l'antiquité de cette science, qu'il voyoit être la même chez les Juifs & chez les Sarasins, a supposé que ces derniers l'avoient prise des autres, au lieu de reconnoître qu'ils en estoient les premiers auteurs.



L E S A R G O N A U T E S ,
O U
D I S S E R T A T I O N
S U R L A C O N Q U E S T E
D E L A T O I S O N D ' O R .

Par M. l'Abbé B A N I E R.

22. de Juin
 1731.

L'HISTOIRE ancienne de la Grece présente peu de sujets plus célèbres que la Conquête de la Toison d'Or par les Argonautes ; mais il n'en est point en même-temps qui soit rempli de plus de fictions. Si nous avons le Poëme d'Orphée, qui assista luy-même à cette expédition, nous y apprendrions les véritables aventures des Argonautes ; peut-estre même que cet événement y estoit raconté d'une manière simple & naturelle, & que ce n'est que dans la suite qu'on y a mêlé toutes les fables qu'on y trouve aujourd'huy. Du moins j'ay cette idée, que plus un auteur est ancien, plus on y rencontre de ce naturel & de cette simplicité qui accompagnent ordinairement la vérité. Mais enfin nous n'avons plus cet ouvrage, & les Poëtes qui sont venus depuis, ont cherché à faire d'un événement ordinaire, & peut-estre peu considérable, un sujet brillant & magnifique, & en même-temps une énigme presque impénétrable. J'ay dit peut-estre peu considérable en luy-même, du moins seroit-il regardé comme tel aujourd'huy ; & par le grand nombre de fictions dont on a affecté de le charger, je suis persuadé qu'il a esté regardé de même par ceux qui l'ont raconté, & auxquels toutes ces fables ont paru nécessaires pour le soutenir. Cependant cet événement se trouve lié avec l'histoire ancienne de la Grece, il ne peut en estre détaché sans renverser presque toutes les généalogies de ces temps-là ; bien developpé, il sert à éclaircir les antiquitez des siècles héroïques : enfin il y a peu d'auteurs anciens qui n'en parlent ; & j'ay cru qu'en rassemblant

ce qui s'en trouve épars dans leurs ouvrages, je pourrois contribuer en quelque sorte à éclaircir l'histoire d'un siècle dont l'étude est accompagnée de beaucoup de difficultez.

Quoyque nous n'ayons plus ni le poëme du véritable Orphée, ni celui d'Epiménide de l'isle de Crete, qui, suivant Diogene Laerce, avoit composé vers la 47.^{me} Olympiade, environ six cens ans avant l'Ere Chrestienne, un poëme de six mille six cens vers sur cette expédition, nous ne manquons pas cependant de secours. Parmi les Historiens, Diodore de Sicile, Apollodore, Strabon, Trogue Pompée, sans nommer les autres, sont ceux qui en ont parlé avec le plus d'estenduë: je ne cite point icy Hérodote, parce qu'il n'en dit qu'un mot en passant; mais des preuves indirectes tirées de ce même Auteur, me serviront beaucoup dans la suite. Il seroit inutile de nommer icy les Poëtes anciens, ils en parlent presque tous. Nous avons encore trois poëmes sur cette expédition; celui d'Onomacrite, qui porte le nom d'Orphée, & qui fut composé du temps de Pisistrate vers la 5.^{me} Olympiade, environ 550. ans avant l'Ere Chrestienne; celui d'Apollonius de Rhodes, composé vers le temps des premiers Ptolémées; & celui de Valerius Flaccus, qui écrivoit sous le regne de Vespasien, & dont l'ouvrage, demeuré imparfait, finit vers le milieu du 8.^{me} Livre. La plupart des autres Poëtes font de fréquentes allusions à cette conquête; Pindare, sur-tout, en parle fort en détail dans la 4.^{me} Olympique & dans la 3.^{me} Isthmique. Homère, à la vérité, le plus ancien de tous ceux qui nous restent, n'en dit qu'un mot, mais ce qu'il en dit nous en donne une idée juste, quoyque générale, & telle, qu'elle regnera dans toute cette dissertation: c'est dans le 12.^{me} livre de l'Odyssée, où Circé prédisant à Ulysse les dangers qu'il aura à courir sur la mer, lui parle des roches errantes qu'elle dit estre dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, & où, adjoute-t-elle, passa la navire Argo. *Il n'y a jamais eu, dit Circé, qu'un seul vaisseau qui se soit tiré de ces abysmes; c'est la célèbre navire Argo, qui, chargée de la fleur des Héros de la Grece, passa par là en revenant de la Colchide, où regnoit le Roy Æetes; & il ne faut pas douter*

*Vie de ce
Philos.*

Odyss. l. 12.

que les courants ne l'eussent portée contre ces rochers, si Junon ne l'eût conduite elle-même, & ne l'eût fait passer sans danger, parce qu'elle aimoit & protégeoit Jason. C'est dans ces sources que j'ay puisé l'histoire qui fait le sujet de cette dissertation, sans toutefois avoir négligé ceux des modernes qui en ont expliqué quelques circonstances, comme Bochart & M. le Clerc; & c'est aussi dans ces mêmes sources qu'il faut prendre la véritable idée de cet événement, qui certainement n'est ni le mystère du grand œuvre, comme l'ont cru quelques Philosophes chimistes; ni un simple voyage de marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les costes Orientales du Pont-Euxin; ainsi que l'a prétendu M. le Clerc, lequel cependant, aidé des lumières du sçavant Bochart, a très-heureusement expliqué quelques aventures de la navigation des Argonautes; ni enfin l'histoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moÿse & de Josué, comme a entrepris de le prouver depuis peu un Auteur, qui, sur le plan du P. Thomassin, de M. Huet, & de quelques autres sçavants du dernier siècle, veut ramener la plupart des fables anciennes à l'Écriture sainte mal interprétée par les Payens. Les parallèles forcez qu'on est obligé de faire pour soutenir de pareilles prétentions, sont un écueil où se trouveront toujours arrestez ceux qui voudront ramener à un système suivi & médité par les anciens, l'introduction des fables dans leur religion & dans leur histoire; introduction arrivée en différents temps, en différents pays, & dont la véritable cause, sans rapporter icy celles dont j'ay parlé fort au long dans mon explication des fables, n'a esté que le penchant qu'ont toujours eu les hommes pour le sublime & le merveilleux.

Pour donner quelque ordre à cette dissertation, je la divise en quatre parties. Dans la première, je parleray du sujet qui donna lieu au voyage des Argonautes; je rapporteray ce qui se passa dans la Grece à cette occasion, jusqu'à l'embarquement, & je feray connoître tous les Capitaines qui prirent parti dans cette expédition. Dans la seconde, je raconteray & j'expliqueray les aventures qui leur arrivèrent pendant le cours de leur navigation. La troisième renfermera l'histoire de ce
qui

*Bibl. Univ.
tom. 6.*

*Conference de
la Fable & de
l'Écrit. sainte,
tom. 1.*

Tom. 1.

qui se passa dans la Colchide. Et dans la quatrième enfin, après avoir parlé de leur retour dans la Grece, je tâcheray de fixer l'époque de cette expédition; époque qui répandroit beaucoup de lumière sur toute l'histoire des temps héroïques de la Grece, si on pouvoit s'en assurer. Comme cette matière demande beaucoup de détails pour estre traitée d'une manière digne de cette Académie, permettez-moy, Messieurs, d'en faire le sujet de plusieurs lectures.

PREMIERE PARTIE.

Pour bien entendre ce qui donna lieu au voyage des Argonautes, il faut prendre la chose dans son origine. Athamas fils d'Eolus, petit-fils d'Hellen, & arrière-petit-fils de Deucalion, estoit Roy de Thèbes dans la Béotie. Ce Prince eut deux femmes, Ino fille de Cadmus, qu'il répudia quelque temps après pour épouser Nephelè, dont il eut Phrixus & Hellé. C'est ainsi que Sophocle appelle la seconde femme d'Athamas, que Pindare nomme Démotice, & Phérécyde, Themisto. Comme elle estoit sujette à quelques accès de folie, il en fut bien-tôt dégousté, & reprit Ino qui luy donna deux fils, Léarque & Mèlicerte. Ino se voyant mere de deux enfants, prit beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux, & haïssant mortellement les enfants de sa rivale, qui, estant les aînez, devoient succéder à leur pere à l'exclusion des siens, elle chercha tous les moyens de les faire périr. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, elle en fit une affaire de religion. La ville de Thèbes estoit désolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle estoit elle-même la cause. Elle avoit empoisonné le grain qui avoit esté semé l'année précédente, ou, si nous en croyons Hygin, elle l'avoit fait mettre dans de l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais dans les calamitez publiques, d'aller à l'Oracle. Les Prêtres estoient gagnez par la Reine, & leur réponse fut, que pour faire cesser la désolation, il falloit immoler aux dieux les enfants de Nephelè. Ces barbares sacrifices n'estoient pas inconnus dans un pays où Cadmus avoit apporté le culte religieux des Phéniciens; qui

Apoll. l. 1.

Olymp.

Lib. 1. Fab.
11.

Lib. 4. offroient avec tant d'appareil de semblables victimes à Moloch.
Lib. 7. Phrixus averti par son gouverneur, si l'on en croit Diodore de Sicile, ou par un des Prêtres de l'oracle, qui, selon Hérodote, luy découvrit ce complot, fit secrètement équiper un vaisseau; & ayant enlevé une partie des trésors de son pere, il s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un asyle chez Æetes son parent, qui regnoit dans la Colchide. La jeune Hellé fatiguée des incommoditez du voyage, mourut en chemin, ou, comme le raconte Diodore, étant montée sur le tillac du vaisseau pour vomir, elle tomba dans la mer, & se noya. On sçait que ce fut elle qui donna son nom à cette partie de l'Archipel, qu'on appella après cctte aventure, l'Hellespont ou la mer d'Hellé. Comme on ne s'éloignoit pas beaucoup alors des costes, Phrixus prit terre pour y ensevelir sa sœur; & après luy avoir rendu les derniers devoirs, il se rembarqua, & arriva heureusement dans la Colchide, où Æetes le reçut avec bonté, & luy donna quelque temps après en mariage Calcioppe sa fille.

4. Pyth. Remarquons en passant, que Pindare donne un autre motif aux persécutions d'Ino, un amour méprisé. Cette Princeesse, dit-il, aimoit Phrixus, & le trouvant insensible à sa passion, elle prit la résolution de le faire périr. Quoy qu'il en soit, (car c'est toujours l'amour ou l'intérêt qui gouvernent les hommes) les premiers soins de Phrixus, après son arrivée, furent de remercier les dieux de l'heureux succès de sa navigation, & il consacra la prouë de son vaisseau ou à Neptune, ou à Mars, ou, si nous en croyons l'ancien scholiaste de Pindare, à Jupiter Phrxius ou le conservateur.

*Sur la 4.
Pyth.*

Ce fait, qui, comme on vient de le voir, est fort simple & fort naturel, se trouve orné dans les Poëtes de plusieurs circonstances fabuleuses qu'il est nécessaire d'expliquer avant que de passer outre. On dit qu'un belier à la toison d'or, qui avoit des aïles, & qui possédoit même le don de la parole, avoit averti Phrixus & Hellé des mauvais desseins de leur belle-mere, ou, selon une autre tradition, que les voyant près de l'autel sur lequel ils devoient estre immolez, il les avoit chargez sur

son dos & les avoit enlevés ; que Phrixus à son arrivée dans la Colchide, oubliant le service important que le belier luy avoit rendu, l'avoit immolé à Jupiter, & en avoit consacré la peau dans son temple, & que ce fut cette précieuse toison, l'objet de la cupidité des Grecs, qui avoit donné lieu dans la suite au voyage des Argonautes. Les Poètes même allèrent jusqu'à faire la généalogie de ce belier, & ils publièrent qu'il estoit fils de Neptune & de Théophane, que ce dieu, pour mieux cacher son intrigue, avoit changée en brebis, s'estant luy-même métamorphosé en belier. Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventèrent une nouvelle fable, & dirent que le gouverneur de Phrixus se nommoit *Crios*, le mouton, ou *Chrysomalle*, la toison d'or ; mais je crois qu'il vaut mieux dire simplement, avec Diodore de Sicile, Eusebe, & l'ancien scholiaste d'Apollonius, que le vaisseau que monta Phrixus se nommoit le belier ou la toison d'or, parce qu'il en portoit la représentation : j'ajoute que ce vaisseau estant fort léger, avoit volé, pour ainsi dire, de la Grece dans la Colchide, & que Phrixus, selon la coutume de ces temps-là, en avoit consacré la prouë au dieu de la mer. On voit bien même par cette explication, dans quel sens on pouvoit avoir dit que le belier à la toison d'or estoit fils de Neptune.

Diod. lib. 4.

Apollonius de Rhodes ajoute à la fable que je viens d'expliquer, que ce fut Nephelée elle-même qui, s'estant changée en nuée, enveloppa ses deux enfants pressés à estre immolés, & les chargea sur le dos du mouton à la toison d'or ; mais il est aisé de voir que cette fiction n'est fondée que sur le nom de cette Princesse, qui veut dire une *Nuée*. Les premières années du mariage de Phrixus & de Calciopé furent fort heureuses, & il en eut quatre fils, Argos, Phrontis, Melas & Cyllindus ; mais *Æetes* qui envioit les trésors de son gendre, le fit mourir. Calciopé, pour dérober ses enfants à la fureur de leur grand-père, qui sans doute ne les auroit pas épargnés, les fit embarquer secrètement pour les faire conduire dans la Grece, espérant qu'*Ino* dont elle avoit appris la mort, n'estant plus en estat de les persécuter, *Athamas* les recevroit favorablement ; mais ils

Diod.

Lib. ant. firent naufrage dans une Isle, où, selon Diodore de Sicile, ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de Jason, qui les ramena dans la Colchide, & les rendit à leur mere, laquelle, adjoute le même Historien, pour reconnoître un service si important, fit tout ce qui fut en son pouvoir pour favoriser la passion de ce Prince pour Medée sa sœur, ainsi que j'auray occasion de le dire dans la suite.

Pendant ce temps-là, Pelias parent d'Athamas, par Eolus, dont ils descendoient l'un & l'autre, comme on peut le voir
Lib. 1. dans Apollodore, gouvernoit une partie de la Thessalie; Va-
Argon. l. 1. lerius Flaccus prétend même qu'il estoit le maître de toute cette belle partie de la Grece; & s'en exprimant d'une manière poétique, il dit que les fleuves & les montagnes de cette contrée luy obéissoient.

. *illius amnes*

Ionium quicumque petunt: ille Othryn & Hamum
Atque imum felix versabat vomere Olypnum.

Ce Prince avoit usurpé la couronne sur son frere Eson à qui elle appartenoit légitimement, & une longue tyrannie l'avoit rendu l'horreur de son peuple: *jam gravis & longus populis metus*, ainsi que le dit le Poète que je viens de citer. Pour bien entendre cette hittoire, il est bon de sçavoir que Tyro fille du célèbre Salmonée, avoit eu de Neptune Nelée & Pelias; mais comme ces
Lib. 1. sortes de galanteries n'effrayoient pas alors les prétendants, elle
Apoll. l. 1. ne laissa pas ensuite d'épouser Cretheus de la race des Eolides, &
Diod. &c. elle en eut trois fils, Eson, Phéres & Amythaon. Cretheus bâtit dans la Thessalie la ville d'Iolchos, dont il fit la capitale de ses Estats, & laissa, en mourant, la couronne à Eson qui estoit l'aîné, donnant d'autres établissements à Phéres pere d'Admete, & à Amythaon, sans songer à Pelias qui ne luy appartenoit pas: celui-cy, après la mort de Cretheus, se rendit puissant & détrôna Eson, l'obligeant de vivre en simple particulier, sans oser le chasser d'Iolchos: cependant pour s'assurer la couronne, lorsqu'il apprit qu'Alciméde femme d'Eson*,

* Quoique les Anciens varient beaucoup sur le nom de la mere de Jason, ainsi qu'on peut le voir dans le Commentaire de Meziriac sur l'Epique d'Hypsipyle à Jason, le grand nombre la nomme Alciméde.

venoit d'accoucher d'un fils, il chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle qu'il avoit consulté après son usurpation, luy avoit prédit qu'il seroit détrôné par un Prince de la race des Eolides. Eson & Alciméde, qui pénétrèrent les mauvais desseins du tyran, firent courir le bruit que le jeune Dioméde, c'estoit le premier nom de Jason, estoit dangereusement malade, & peu de jours après ils publièrent sa mort. On fit même tous les apprests des funérailles, mais au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrètement sur le mont Pelion, où Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son temps, prit soin de son éducation. D'autres auteurs disent, car il y a beaucoup de variété sur ces anciennes histoires, que Pelias n'apprit qu'Eson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau; mais que s'estant heureusement sauvé, Chiron le cacha dans son antre. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pelias ignoroit qu'Eson eût un fils, parce qu'Alciméde, qui avoit caché sa grossesse, l'avoit envoyé d'abord après sa naissance dans l'antre de Chiron avec beaucoup de soin. Tous les anciens conviennent que Jason fut élevé par Chiron, & le scholiaste de Pindare rapporte encore pour le prouver, deux vers d'Hésiode, qui le dit formellement. Ce Centaure luy apprit les sciences dont il faisoit luy-même profession, sur-tout la Médecine, & luy donna le nom de Jason, au lieu de celui de Dioméde qu'il portoit auparavant, comme le dit l'ancien scholiaste de Pindare. Ce jeune Prince, âgé d'environ vingt ans, alla consulter l'oracle, qui luy ordonna de se vestir à la manière des Magnésiens, de joindre à cet habillement une peau de léopard, semblable à celle que portoit Chiron, de se munir de deux lances, & d'aller dans cet équipage à la Cour d'Iolchos, ce qu'il executa de point en point. Pour aller du mont Pelion dans cette ville, il falloit passer l'Anaure, fleuve inconnu aux Géographes, mais qui est ainsi nommé par Apollonius de Rhodes & par Lucain. L'ancien scholiaste du premier des deux Poëtes que je viens de nommer, a raison de dire qu'il n'y eut jamais dans la Thessalie de fleuve de ce nom;

H iij

*Voyez Apoll.
Valer. Flaccus,
& sur-tout Pinda-
re Pyth. 4.*

*4. Pyth. &
3. Némée. Tzet-
zès schol. 6. hist.
76.*

*Sur la 4.
Pyth.*

*Argon. l. 1.
Pharj. lib. 3.*

aussi n'est-ce qu'une appellation de propriété, qui veut dire sans vents & sans exhalaisons. Valerius Flaccus nomme ce fleuve Enipée, & Hygin, Evenus; mais c'est certainement une faute dans cet auteur. Quoy qu'il en soit, ce fleuve, ou plustost ce torrent se trouvant alors débordé, Jason rencontra heureusement sur les bords une vieille femme, c'estoit Junon, qui s'offrit de le passer sur ses épaules. Dans le trajet, le jeune Prince perdit un de ses souliers; c'est Diodore de Sicile qui rapporte cette circonstance. L'oracle qui avoit prédit à Pelias qu'il seroit détrôné par un Prince du sang des Eolides, avoit adjoint qu'il se donnât de garde d'un homme qui paroîtroit devant luy un pied nud, l'autre chaussé. Pindare adjoint que Jason estant arrivé au milieu de la place d'Iolchos, dans l'équipage que l'oracle luy avoit prescrit, attira l'attention de toute la ville: on estoit étonné de voir un jeune homme si bien fait, & dans un habillement si extraordinaire. Pelias averti de l'arrivée de cet estranger, alla luy-même dans le lieu où il estoit, & remarquant qu'il n'avoit qu'un soulier, il ne douta point que ce ne fût-là celui dont l'oracle l'avoit menacé. Cependant il dissimula sa surprise, & demanda à l'estranger qui il estoit. Jason, sans s'effrayer du danger qu'il y avoit à déclarer la vérité, luy dit hardiment qu'il estoit fils d'Eson, & luy conta de quelle manière il avoit esté élevé dans l'autre de Chiron; ensuite s'estant adressé aux principaux de l'assemblée, il leur demanda où demuroit son pere, s'y fit conduire, & y fut reconnu, sans que le tyran qui avoit remarqué l'intérêt qu'on avoit pris à ce Prince, osât rien entreprendre contre luy.

Lib. 4.

*Apoll. l. 1.
Tzetzes sur Ly-
cophron, & le
schol. de Pindare
sur la 4. Pyth.*

Find. lib. cit.

Phéres, Roy d'une partie de la Thessalie, averti de l'arrivée de son neveu, vint à Iolchos, accompagné de son fils Admete, & on envoya chercher Amythaon, qui s'estoit établi dans la Messénie, avec Nelée qui estoit aussi son frere. Lorsque les trois freres furent assemblez, on employa cinq jours à se rejouir; le sixième, dès le matin, Jason eut un entretien avec son pere & ses oncles, & ils prirent ensemble des mesures pour détrôner Pelias. Après différents avis, il fut arrêté qu'ils iroient tous chez luy, & lorsqu'ils furent au Palais, Jason parla à son oncle

avec beaucoup de hardiesse & de force, luy demanda la couronne qu'il avoit usurpée, luy reprocha l'injustice de son procédé, & l'exhorta à terminer leurs différends à l'amiable, l'assurant que peu avide des biens dont il s'estoit mis en possession, il ne luy demandoit que la couronne, & qu'il consentoit à luy abandonner tout, pourvû qu'il consentût à son tour à le laisser regner en sa place.

Pelias estoit vieux, & haï de son peuple. Un discours si hardi l'étonna, & il ne douta pas que ses sujets, charmez de la bonne mine de Jason, ne le soutinssent de toutes leurs forces. Peut-estre même, car la tyrannie est toujours timide, crut-il qu'il y avoit déjà un parti formé contre luy; ainsi, sans oser refuser ouvertement une proposition si raisonnable, il chercha à l'éluder. Jason estoit dans l'âge où l'on aime la gloire, & Pelias crut qu'il l'éloigneroit d'Iolchos, en luy procurant les occasions d'en acquérir. Il espéra même pouvoir luy proposer quelqu'entreprise dangereuse, dans laquelle il périroit sans qu'on pût le soupçonner d'avoir voulu s'en défaire.

Cependant la Grece estoit en paix, & n'avoit plus alors de monstres contre lesquels il pût l'exposer: c'est la remarque de Valerius Flaccus (car tout le reste de cette narration est tiré de Pindare) Hercule avoit détruit les brigands & les monstres, qui avant luy infestoient ce beau pays.

Sed neque bella videt, Graïas neque monstra per urbes

Ulla. Cleonæo jam tempora clusus hiatu

Alcides, &c.

Ainsi le tyran songea à l'engager à une expédition qui alors estoit regardée comme très-périlleuse; le Pont-Euxin sur lequel il resolut de l'envoyer, estant, suivant la remarque de Diodore de Sicile, rempli de corsaires, & la navigation en estant difficile par les écueils qui s'y rencontroient. Un jour Pelias ayant fait venir Jason dans son palais, luy dit que l'infortuné Phrixus leur parent, & descendant comme eux d'Eolus, avoit esté massacré dans la Colchide, & que son ombre luy estoit apparuë pour l'exhorter à le venger & à sauver ses enfants, qui estoient

Apoll. l. 1.

Argon. l. 1.

Lib. 1. v. 34.

Lib. 7.

Pind. l. cit.

Pind. l. cit.

exposez chaque jour à l'avarice insatiable du tyran qui les retenoit à sa cour. Il adjouta qu'il estoit bien disposé à luy ceder la couronne qui luy appartenoit légitimement ; mais que comme un devoir de religion l'engageoit au voyage de la Colchide, qu'il n'estoit pas en estat de faire, il espéroit qu'il voudroit bien s'en acquitter pour luy, & satisfaire les manes irrités d'un parent, qui demandoit vengeance. Pour faire mieux goustier cette proposition à Jason, & luy donner plus d'envie d'entreprendre le voyage, il luy apprit que Phrixus, lorsqu'il avoit esté obligé d'abandonner Thèbes, avoit emporté avec luy une toison précieuse, dont la conquête l'enrichiroit en même-temps qu'elle le combleroit de gloire. *Fatigué par des songes effrayants*, adjouta enfin Pelias, *j'ay fait consulter l'oracle d'Apollon, & j'ay appris qu'il falloit nécessairement apaiser les manes de Phrixus, & les ramener dans la Grece.* (C'estoit une opinion commune en ce temps-là, que les manes de ceux qui estoient morts dans une terre estrangère, erroient & cherchoient à retourner dans leur pays : le scholiaste de Pindare pour confirmer cette opinion, cite deux vers d'Homère) *mais mon grand âge est un obstacle à un si long voyage : vous qui estes dans la fleur de la jeunesse, vous estes en estat de l'entreprendre ; vostre devoir vous y engage, la gloire vous y appelle, vous satisfaites par là à un devoir dont je ne peux m'acquitter ; & je jure par Jupiter de qui vous & moy nous tirons nostre origine, que dès que vous serez de retour, je vous placeray sur le trône qui vous appartient.* Cette proposition fut fort du goût de Jason, elle fut approuvée de tout le Conseil ; & le jeune Prince s'estant retiré pour en conférer avec son pere & ses oncles, ils résolurent d'un commun accord de la faire publier dans toute la Grece, pour inviter la jeunesse à se joindre avec Jason dans une expédition si glorieuse & si utile. Mais avant que de passer outre, il faut rapporter les différentes traditions qui nous ont conservé cette histoire. Tous les anciens conviennent bien que Pelias fit à Jason la proposition de la conquête de la toison d'or, mais ils ne racontent pas tous comme Pindare l'arrivée de ce Prince à la Cour d'Iolchos. Voicy, selon Apollodore ^a, Tzetzes ^b & Zenobius,

^a *Lib. 1.*
^b *Sur Lycoph.*

Zenobius, l'occasion qui l'y amena. Pelias voulant faire à Neptune un sacrifice solennel sur le bord de la mer, il invita à cette cérémonie plusieurs de ses amis, & manda à Jason, qui menoit une vie retirée à la campagne, de s'y trouver. Comme il passoit le fleuve Anaure, il perdit un de ses souliers, & se présenta devant son oncle, n'ayant qu'un pied chaussé. Pelias, à cette vûë, se ressouvénant de l'oracle, tira Jason à part, & luy demanda ce qu'il feroit s'il estoit Roy, & qu'il connût un homme qui devoit le détrôner. Jason, soit par hazard, soit par une inspiration de Junon qui l'aimoit, & qui haïssoit Pelias, parce qu'il ne l'honoroit pas comme les autres divinités, répondit sur le champ qu'il envoyeroit cet homme-là à la conquête de la toison d'or : là dessus Pelias luy apprit la réponse de l'oracle, & dit qu'il ne pouvoit plus s'empêcher de subir l'arrest qu'il avoit luy-même dicté, ce qu'il accepta de bonne grace.

A ce récit, les anciens ont mêlé la fable des amours de Junon & de Jason. Le scholiaste de Pindare dit, *que Jason ait esté doué d'une grande beauté, la chose n'est pas douteuse, puisqu'il est écrit que Junon fut passionnément amoureuse de luy.* Servius dit seulement que cette déesse l'aimoit, parce que s'estant présentée à luy sous la figure d'une vieille femme, & l'ayant prié de la passer au-delà du fleuve Anaure, ce jeune Prince, sans sçavoir que c'estoit Junon, luy avoit rendu ce service, qu'elle n'avoit jamais oublié. En quoy Servius diffère des autres anciens, qui disent que ce fut Junon qui prit Jason sur ses épaules pour luy faire passer ce fleuve. D'autres auteurs enfin prétendent que Junon n'avoit de l'affection pour Jason, que parce qu'elle le regardoit comme un homme qui devoit un jour la venger de Pelias qu'elle haïssoit : encore n'est-on pas d'accord sur la cause de la haine qu'elle luy portoit. Hygin veut que ce soit parce que ce Prince avoit interrompu quelques sacrifices qu'il avoit coûtume de luy offrir, & on n'ignore pas à quel point les dieux estoient sensibles à cet affront ; mais je croirois plus volontiers, avec le sçavant Meziriac, que le sujet de cette haine venoit du meurtre de la marastre de

*Cent. 4. prov.
92.*

*Sur la 4.
Pyth.*

*Sur la 4. Ecl.
de Virgile.*

Ch. 13.

*Sur l'Épître
d'Hyp. à Jason.*

- Tyro, que Pelias tua dans le temple & sur l'autel même de Junon, où, selon Apollodore & Tzetzés, elle s'étoit retirée. Pour entendre cette histoire, il faut sçavoir qu'Alcidice, la première femme de Salmonée étant morte, il épousa en secondes nêces Sidero, c'est le nom que luy donne Diodore de Sicile. Cette Princesse haïssoit les enfans du premier lit, & principalement sa belle-fille Tyro, qu'elle maltraitoit cruellement.
- Lib. 4. cap. 19. sect. 3.* Julius Pollux rapporte que Tyro est représentée par Sophocle, ayant les jouës plombées des coups qu'elle recevoit de sa marastre. Il y a même des auteurs qui disent qu'elle la tenoit étroitement enfermée dans une prison. Ce fut pour venger sa mere, que Pelias tua cette cruelle marastre dans le temple de Junon, dont il s'attira la haine par cette action. Les anciens varient encore beaucoup au sujet d'Eson pere de Jason. Le scholiaste d'Homère dit sur l'autorité de Phérécyde, qu'Eson avoit possédé tranquillement la couronne, & qu'en mourant il avoit establi Pelias tuteur de son fils Jason, à condition qu'il luy remettroit la puissance souveraine lorsqu'il seroit en âge de regner; mais qu'Alciméde, qui connoissoit l'ambition de son beau-frere, avoit enlevé secretement son fils, pour le porter dans l'autre de Chiron. Suivant cette opinion, Eson seroit mort long-temps avant l'expédition des Argonautes.
- Lib. 1.* Valerius Flaccus dit que Jason ayant emmené avec luy Acaste fils de Pelias, sans le consentement de ce Prince, il entra dans une telle fureur, qu'il resolut de tuer Eson, Alciméde, & un autre enfant qu'ils avoient; mais que les deux époux prévirent le tyran; en bûvant le sang d'un taureau qu'ils venoient d'immoler, & qu'il exerça toute sa rage contre l'enfant, qu'il fit cruellement mourir.
- Lib. 4.* Diodore de Sicile qui avoit raconté cette aventure à peu-près de même que Valerius Flaccus, dit que ce ne fut que quelque temps après le départ de Jason, & lorsque le bruit s'étoit répandu qu'il avoit fait naufrage, & estoit péri avec tous ceux qui s'étoient embarquez avec luy, que Pelias outré de douleur de la mort d'Acaste, avoit obligé Eson à boire du sang de taureau, tué son fils, & fait chercher la mere pour l'immoler à sa fureur; mais que cette Princesse s'étoit percée

le sein pour ne point tomber entre les mains du tyran ; ou, suivant Apollodore & Tzetzès, elle se pendit de désespoir. Enfin une quatrième opinion, & celle qu'Ovide a suivie après Euripide, fait vivre Eson jusqu'au retour des Argonautes, & à l'arrivée de Médée, qui le rajeunit de la manière dont je le conterai dans la suite.

Met. lib. 4.

Tragédie de Médée.

Quoy qu'il en soit, car tous les anciens conviennent du fond de cette histoire ; tandis que l'élite de la jeunesse Grecque s'assembloit dans la Thessalie pour accompagner Jason, on estoit occupé à construire un vaisseau propre à un voyage de si long cours. C'est la célèbre navire Argo, sur laquelle on a débité tant de fables. Comme personne ne les a mieux expliquées que

Chan. lib. 2.

cap. 11.

Bochart, c'est de luy que je tirerai en partie ce que j'ay à dire sur cet article, après que j'aurai rapporté ce que les anciens en ont dit eux-mêmes. D'abord il y a quatre opinions sur le nom

Lib. 1.

^a *Lib. 4.*

^b *Lib. 1.*

^c *Eglog. 4.*

d'Argo qu'on donna à ce navire. Apollonius, Diodore de Sicile ^a, Apollodore ^b, Ptolémée Ephestion dans Photius ^c, Servius & quelques autres, prétendent qu'il luy fut donné à cause d'Argus : qui en proposa le dessein ; encore varie-t-on

beaucoup sur cet Argus, qui certainement ne peut pas estre celui que Junon employa à la garde d'Io, dont le temps a précédé celui des Argonautes de huit ou neuf générations ; sur

Sur l'Épître

d'Hyps. à Jas.

quoy on doit consulter Meziriac, qui a fort bien remarqué qu'il faut mettre dans Apollonius de Rhodes, *Argus fils d'Alector*, au lieu de fils d'Arestor, qui estoit le pere de l'ancien Argus.

Alector, Thesprien d'origine, vivoit au temps des Argonautes, & la plupart des anciens conviennent que ce fut son fils qui construisit la navire Argo, & qui en prit soin pendant tout

le voyage ; car on doit rejeter l'opinion de Ptolémée Ephestion, qui disoit, au rapport de Photius, qu'Hercule luy-même avoit construit le vaisseau, & luy avoit donné le nom d'Argo, du nom

^a *Lib. 4.*

^b *Sur la 4.*

Eglog.

^c *Sur la Trag.*

d'un fils de Jason qu'il aimoit, puisque, selon Pindare & le plus grand nombre des auteurs, Jason n'avoit luy-même au plus que vingt ans lorsqu'il entreprit le voyage. La seconde opinion est celle de Diodore de Sicile ^a, de Servius ^b, & du scholiaste d'Euripide ^c, qui prétendent que le nom d'Argo fut donné à ce

de Médée.

bâtiment à cause de sa vitesse, le mot ἀργός signifiant *vîte*; *leger*. Suivant la troisième opinion, qui est celle de Tzetzés, c'est parce qu'il fut fabriqué à Argos, ou plutôt parce qu'il fut fait sur le modèle de celui de Danaüs Roy d'Argos, & que Germanicus, dans ses commentaires sur Aratus, prétend avoir été nommé Argo. Enfin Cicéron rapporte deux vers qui semblent indiquer que ce vaisseau ne fut nommé Argo, que parce qu'il portoit les Grecs, *Argivos*.

Tuscul.

*Argo, quia Argivi in ea delecti viri
Vecli, petebant pellem inauratam arietis.*

Ces vers sont d'Ennius, qui avoit traduit la Médée d'Euripide; cependant Euripide ne dit pas cela tout-à-fait.

Les mêmes anciens ne varient pas moins sur la qualité du bois qui servit à la construction de ce vaisseau; je n'entrerai sur cela dans aucun détail: je dirai seulement qu'il fut construit, suivant Euripide dans la Médée, & presque tous les autres anciens, du bois du mont Pelion, ce qui luy a fait donner l'épithète de *πηλίας*, & en latin *Peliaca*, & que ce fut dans un lieu de la Magnésie, qui depuis fut nommé *Pagazæ* du mot grec *πηγομι*, qui entr'autres choses signifie *fabriquer*. Le sçavant scholiaste d'Apollonius le dit positivement; *Pagazæ*

*Sur le l. 1.
des Argon.*

*Boucl. d'Her-
cule.*

Lib. 9.

Lib. 1.

est un cap de la Magnésie, ainsi nommé de ce que la navire Argo y fut construite. Il y avoit en cet endroit-là un temple d'Apollon, qui a fait donner par Hésiode à ce dieu le nom de Pagaséen: ce fut là aussi que les Argonautes s'embarquèrent, & le lieu où se fit l'embarquement a depuis porté le nom d'*Apheta*, ainsi que le disent positivement Strabon & Stephanus, qui citent pour cette opinion Hellanicus. N'oublions pas de dire qu'on employa dans la construction de ce vaisseau, un chêne de la forêt de Dodone, qu'on mit à la proue, & que c'est de là sans doute qu'est venue la tradition, qui portoit qu'il rendoit des oracles, & répondoit à ceux qui le consultoient, comme on peut le voir dans Apollodore, dans Apollonius, dans Lycophron, &c. ce qui luy a fait donner l'épithète de *λεωα* & de *σάκρα*. Valerius Flaccus place ce chêne sur la poupe, & Apollonius de Rhodes dit qu'il servit de mast.

Pour ce qui regarde la forme de ce vaisseau, il est certain par tous les anciens, dont il est inutile de citer icy les autoritez, qu'il estoit long, à peu-près de la figure de nos galères, au lieu que ceux dont les Grecs se servoient auparavant estoient ronds : ce qui fait dire à Pline, *longa nave Jasonem primum navigasse*, *Philostephanus autor est*. Il est bon de remarquer en passant, que par les vaisseaux longs, les Grecs entendoient les vaisseaux de guerre, & par les ronds, ceux qui servoient aux marchands ; Ulpien en a fait la remarque, *un vaisseau rond*, dit-il, *c'est-à-dire, un vaisseau marchand, car les vaisseaux de guerre s'appellent des vaisseaux longs*. C'est suivant la même idée que le scholiaste d'Aristophane explique ces mots *ναῦς μακρά*, navires longs, par ceux-cy *ναῦς πολεμικὰς*, vaisseaux de guerre : & cette seule remarque détruit le sentiment de M. le Clerc, qui prétend que l'expédition des Argonautes n'estoit qu'une entreprise de marchands, ainsi que je l'ay déjà dit au commencement de cette dissertation. Il y avoit même, suivant Clidemus cité par Plutarque, une ordonnance générale pour toute la Grece, qui deffendoit aux marchands de faire voile avec un vaisseau qui pût contenir plus de cent personnes.

J'ay promis qu'après avoir rapporté les opinions des anciens sur la navire Argo, je dirois ce qu'en pense Bochart, & je vais satisfaire à cet engagement. Les Grecs, dit ce sçavant homme, parmi bien d'autres choses avoient appris l'art de la navigation des Phéniciens, que Cadmus avoit conduits dans la Grece. Les Phéniciens se servoient de deux sortes de vaisseaux, de ronds, qu'ils nommoient *Gaules*, & de longs, qu'ils appelloient *Arco* ; d'où les Grecs ont fait *Argo*, en changeant le C en G, comme de Cneius & Caius ils ont fait Gneius & Gaius. Jusqu'au temps des Argonautes, tous les bâtimens dont les Grecs se servoient pour la navigation, estoient ronds ; & la galère qu'ils construisirent pour leur voyage, fut la première de figure longue qu'ils employèrent, comme je l'ay remarqué sur l'autorité de Philostephanus, rapportée par Pline. Apollodore dit qu'elle estoit de cinquante rames, & la nomme *πεντηκόνθεον ναῦς*, ainsi, continuë nostre sçavant auteur, on

Lib. 1.

Lib. 7. cap. 56.

Sur l'Oraison à Lepimes.

Sur la Comed. des Chevaliers.

Vie de Thésée.

Chan. lib. 2. cap. 11.

Lib. 1.

In Hyla.

peut conjecturer qu'elle avoit vingt-cinq rames de chaque côté, & cinquante coudées de longueur. Si on s'en rapporte même à Théocrite, qui en parle à l'occasion du jeune Hylas, elle estoit longue de dix coudées de plus, ayant selon luy trente rameurs de chaque côté. Ainsi, conclud ce sçavant homme, ce n'est ni de sa légèreté, ni de sa vitesse, comme l'ont imaginé les anciens, ni parce qu'elle a esté construite par Argus, quel qu'il soit, ni parce qu'elle fut faite près d'Argos, ni enfin parce qu'elle devoit porter les Grecs ou Argiens, que cette galère fut nommée Argo, mais à cause de sa figure longue, comme les vaisseaux ronds estoient nommez *γαυροί*, ainsi que les appelle Epicharme dans Athenée; & il n'est pas étonnant que les Grecs, qui avoient pris la forme de leurs vaisseaux sur celle des Phéniciens, en ayent encore emprunté les noms: or il est certain, c'est toujours le même auteur qui parle, que ces deux dénominations sont Phéniciennes. Ce qui autorise cette conjecture, c'est que, si on en croit les anciens, Ancée après la mort de Tiphys, prit le gouvernail de ce bâtiment; or cet Ancée estoit originaire de Phénicie, & descendoit par Astypalée sa mere, de Phenix frere de Cadmus.

*Liv. 10. ch.
25.*

C'est suivant ces mêmes idées que Bochart explique les autres fables qu'on a débitées au sujet de ce vaisseau. On publioit qu'il avoit le don de la parole, & qu'il rendoit des oracles. Pour donner cours à cette fiction, on disoit que Minerve avoit employé pour le gouvernail, un chêne de la forest de Dodone; mais tout cela n'est fondé que sur quelques équivoques de la Langue Hébraïque, qui peuvent signifier également parler ou gouverner: le mot *dotera*, si c'est un participe, veut dire *parlant*, si c'est un nom, il veut dire *un navire*. Ainsi, au lieu d'un bois parlant, il auroit fallu dire *un timon qui gouverne un vaisseau*.

Liv. 10.

Bochart se fait icy une objection qu'il ne luy est pas difficile de résoudre. Le gouvernail est à la poupe des vaisseaux, & Apollodore dit que Minerve avoit placé à la prouë de la navire Argo, le chêne de la forest de Dodone: mais les fables ne se soutiennent pas, & on trouve des témoignages pour & contre.

On peut en effet opposer à Apollodore, Valerius Flaccus, qui *Argon. l. 2.* dit que c'estoit à la poupe que se rendoient les oracles.

Visa coronatæ fulgens tutela carinæ

Vocibus his instare duci: Dodonida quercum

Chaonique vides famulam Jovis, &c.

Or il est certain que c'estoit sur la poupe qu'estoient les figures des dieux protecteurs des vaisseaux.

Ingentes de puppe dii.————

Accipit & pictos puppis adunca deos.

Perf. Sat. A

Ovid. Ep.

Paridis.

Il seroit inutile de citer un plus grand nombre d'autoritez pour une chose si connue; & Valerius Flaccus luy-même dit positivement, que la navire Argo avoit sur la poupe derrière le Pilote, pour divinité tutélaire, la figure dorée de Minerve.

Puppe procul summa, vigilis post terga magistri,

Hæserat auratæ genibus Medea Minervæ.

Lib. 3.

Ce qui est peut-être tout le fondement de la fable que j'explique icy. Un vaisseau si spacieux & si bien fait pour ce temps-là, passa pour l'ouvrage de Minerve, qui en avoit donné le dessein, ou qui l'avoit construit elle-même, comme le prétendent Orphée & Apollonius de Rhodes; & il n'est pas difficile de comprendre la raison pourquoy on attribuoit à la déesse des Arts tout ce qui avoit quelque perfection.

Lorsque le vaisseau fut équipé, & que les Héros de la Grece furent assemblez, on se prépara à s'embarquer, & ce sont ces préparatifs, avec les noms de ceux qui accompagnèrent Jason, qui feront la matière d'une seconde lecture.



L E S A R G O N A U T E S ,
 O U
D I S S E R T A T I O N
S U R L A C O N Q U E S T E
D E L A T O I S O N D ' O R .

Par M. l'Abbé BANIER.

S E C O N D E P A R T I E .

15. de May
1733.

MALGRÉ les dangers d'une navigation aussi périlleuse que l'estoit, du moins dans l'opinion des Grecs, celle du Pont-Euxin, dans un temps où l'on croyoit que cette mer estoit remplie d'écueils & de Corsaires, tous les Princes qui estoient en estat de faire le voyage auquel Jason les avoit invitéz, vinrent dans la Thessalie pour s'embarquer avec luy. La plupart estoient ses parents, puisque les descendants d'Eolus, dont il tiroit lui-même son origine, regnoient alors dans presque toute la Grece. Avec ces Princes, se trouvèrent des Prêtres consacrez au service des Dieux, des Devins qu'on croyoit pénétrer dans l'avenir, de vaillants guerriers, un Lyncée dont la vûë perçante distinguoit les objets jusques dans les entrailles de la terre, Orphée, dont le chant melodieux adoucissoit les animaux les plus féroces, & rendoit sensibles les arbres & les rochers, d'autres personnages enfin, habiles en toutes sortes d'arts, & d'une prudence consommée, tous enfants des Dieux, ou leurs descendants.

D'abord on songea à nommer le chef de cette entreprise; & quoyqu'Hercule, & par sa reputation, & par ses exploits, eût pû le disputer à tous, & à Jason lui-même, il voulut bien cependant luy en déferer l'honneur, comme à celuy que cette expédition regardoit de plus près, estant proche parent de Phrixus, & comme à celuy à qui Pelias l'avoit ordonnée. On nomma

nomma ensuite le pilote du vaisseau, & cet employ fut donné à Tiphys qui passoit pour estre le fils de Neptune, c'est-à-dire qui estoit un habile navigateur.

Comme les anciens varient beaucoup sur le nom & sur le nombre des Argonautes, qui, suivant Valerius Flaccus, estoit de cinquante, selon Onomacrite, de cinquante-deux, & selon Diodore de Sicile & Apollonius de Rhodes, de cinquante-quatre, je les nommeray tous, en faisant remarquer dans quel auteur ils se trouvent; & sur l'article de chacun d'eux, je feray quelques observations sur la famille & les aventures de ces héros, afin que cette liste soit en même temps complete & instructive, & serve non seulement à éclaircir l'histoire de ce temps-là, mais encore à fixer dans la suite l'époque de cet événement. J'ay lieu d'espérer qu'on me pardonnera la secheresse de cette partie de ma Dissertation, dans laquelle je me vois obligé de parler de personnages souvent peu connus, en faveur de l'utilité qu'on pourra en retirer. Le second livre de l'Iliade, par une semblable énumération, fut pour les Grecs le titre le plus souvent consulté en matière de généalogies & de géographie.

Jason, comme chef de l'entreprise, devoit paroître le premier à la teste de mon catalogue, mais ce que j'en ay déjà dit, & ce que je seray obligé d'en dire dans la suite, le fera assez connoître. Ce que je dois dire d'Hercule que je nomme immédiatement après Jason, ne roulera que sur ce qui regarde cette entreprise, à laquelle même quelques anciens prétendent qu'il n'eut aucune part; tous les autres cependant conviennent qu'il s'embarqua avec les Argonautes, quoique, pour me servir de l'expression d'Onomacrite, il fût réglé dans les destinées, qu'il ne verroit jamais les rivages de la Colchide & du Phase. Apollonius de Rhodes le fait aller du moins à Lemnos, & dit que ce fut luy qui engagea les autres Argonautes à en sortir, malgré les efforts que faisoient les femmes de cette isle pour les y retenir. Le même auteur assure qu'il vainquit des Géants dans une autre isle, où la navire Argo aborda, ainsi que je le diray, lorsque je rapporteray les aventures de ce voyage. Diodore de Sicile, & Antoninus Liberalis adjointent même qu'il

*Lib. 7.**Argon. l. 1.**Lib. 1.**Lib. 4.
Chap. 26.*

*Liv. 1. v.
233.*

Pol. lib. 3.

fut nommé chef de cette expédition, & que Jason ne le devint qu'après qu'Hercule eut esté abandonné par les autres Argonautes, quoyqu'Onomacrite & Hygin assùrent, ainsi que je l'ay déjà dit, qu'il avoit consenti que cet honneur fût déferé à Jason. Aristote, tant il y a sur cet article de varieté dans les anciens, dit qu'Hercule n'avoit pas voulu obéir à Jason, & que ce fut pour cela qu'il se retira. Il est bien sûr qu'il n'alla pas dans la Colchide, & les anciens conviennent assez unanimement qu'estant descendu à terre dans la Troade pour aller chercher Hylas, les autres Argonautes continuèrent leur voyage, & que ce fut dans cette occasion qu'avec Télamon il délivra Hésione, & saccagea la ville de Troye, dont il laissa la royauté à Priam.

Lib. 7.

Lib. 1.

Tome 5.

Cet Hylas, au reste, qui s'estoit embarqué avec Hercule, estoit, selon l'opinion la plus commune, fils de Theodamas & de Menodice fille d'Orion. Anton. Liberalis est le seul qui luy donne Ceyx pour pere, & en ce cas-là il auroit esté cousin d'Hercule, puisque Ceyx, suivant l'ancien scholiaste d'Apollonius, estoit fils du frere d'Amphitryon. Revenons à Hercule. Hérodote & Phérécyde citez par Apollodore, assùrent que ce héros n'alla pas jusqu'en Asie, & qu'il débarqua sur les côtes de Thessalie dans le golfe de Magnésie, où les Argonautes s'estoient arrestez pour faire de l'eau, & que ce lieu avoit esté appellé depuis *aphètes*, ou lieu d'abandonnement: cependant Strabon & Estienne de Byzance, sur l'autorité d'Hellanicus, disent que ce fut dans ce golfe même que les Argonautes s'embarquèrent, & qu'*aphètes* veut dire lieu de départ. Si Hercule n'alla pas jusques sur les côtes d'Asie, ce fut dans une autre occasion, & peut-être, comme le dit M. Freret dans une dissertation imprimée dans nos Memoires, à son retour de Lydie, qu'il prit la ville de Troye: mais ce qui forme une difficulté contre cette opinion, c'est que dans l'expédition de Troye, ce héros estoit accompagné de Télamon, à qui il donna Hésione en mariage, & on ne voit pas comment ce Prince se seroit trouvé alors sur les côtes de Phrygie.

Parlons maintenant des autres chefs de cette expédition, suivant que leurs noms se présenteront. Apollonius de Rhodes,

Valerius Flaccus & Hygin mettent au nombre de ces Capitaines, Acaste fils de Pelias & d'Anaxibie; il estoit cousin germain de Jason, & il est connu par les anciens comme un célèbre chasseur qui tiroit bien de l'arc, ainsi que le remarque Ovide :

Fab. 12.

*Metam.
lib. 8.*

Jaculoque insignis Acastus.

L'aventure qui luy arriva au retour de la Colchide, merite d'estre rapportée; sa femme Cretheis, que d'autres nomment Hippolyte, estant devenuë amoureuse de Pelée, le trouva insensible, & l'accusa à son mari d'avoir voulu la séduire. Acaste fit une partie de chasse dans les montagnes avec Pelée, qu'il laissa seul & sans armes exposé aux bêtes féroces; Chiron qui le rencontra, le secourut; & Pelée de retour au palais d'Acaste le tua avec sa femme. Horace, qui parle de cette aventure après Pindare, dit

L. 3. Od. 7.

Narrat pene datum Pelea Tartaro,

Magnessam Hippolyten dum fugit abstinens.

Les jeux funébres qu'Acaste avoit fait célébrer à son retour de la Colchide en l'honneur de son pere, sont un article que je réserve pour la quatrième partie de cette Dissertation.

Apollonius & Hygin sont les seuls qui mettent Acteur au nombre des Argonautes. Il y a eu plusieurs princes de ce nom, l'un compagnon d'Hercule, qui ayant esté blessé dans le combat que ce héros livra aux Amazones, mourut en retournant dans ses Estats. Un autre, fils de Neptune & d'Agamede fille d'Augee; un troisième, fils de Déjonée Roy de Phocide, & de Diomeda fille de Xuthus & frere de Céphale; un quatrième, fils d'Hippasus, qui regnoit dans une partie du Peloponnèse; un cinquième enfin, que je crois estre l'Argonaute, & qui estoit fils du fameux Euryte. Ovide le fait paroître dans le combat des Centaures & des Lapithes avec son pere, & dans la chasse de Calydon. Ces trois événements arrivèrent assez près l'un de l'autre, pour que le même homme ait pû s'y trouver, ainsi que je le prouveray ailleurs.

*Metam.
Lib. 12.*

Onomacrite met aussi au nombre des Argonautes Actorides,

mais, comme c'est un nom patronymique, il y a apparence qu'il veut parler de Menœtius fils d'Actor, & pere de Patrocle, & les temps y conviennent assez : Patrocle luy-même petit-fils d'Actor, est nommé par Ovide Actorides :

Met. l. 13.

*Reppulit Actorides sub imagine tutus Achillis
Troas ab arsuris cum defensore carinis.*

Lib. 2.

Lib. 1.

*Lib. 8. cap.
4.*

Je pense aussi qu'Onomacrite a cherché à grossir sa liste en nommant Actorion, personnage inconnu. Admete Roy de Thessalie est plus célèbre, aussi est-il mis par tous les anciens au nombre des Argonautes. Il estoit fils de Pherès, & petit-fils de Cretheus. Sa mere, au rapport d'Hygin, s'appelloit Periclymene, & son épouse estoit la tendre Alceste dont l'histoire est si connue. Æthalide fils de Mercure & d'Eupolemie originaire de Larisse, célèbre par son adresse à tirer de l'arc, n'est que dans la liste de Valerius Flaccus, & dans celle d'Apollonius, qui dit qu'il avoit obtenu de son pere Mercure deux graces, l'une que vif ou mort il seroit toujours informé de ce qui se faisoit dans le monde, l'autre qu'il seroit comme luy la moitié du temps parmi les vivants, & l'autre moitié parmi les morts : fables fondées peut-estre sur ce qu'il estoit le héraut des Argonautes, fonction qui le rendoit souvent présent & souvent absent de l'armée, & l'obligeoit à estre exactement informé de ce qui se passoit. Pythagore, au rapport de Diogene Laërce, se vantoit dans l'histoire de sa métempsychose d'avoir esté cet Æthalide. Disons, en passant, qu'il estoit aussi par sa mere du sang des Eolides, puisqu'elle estoit fille de Pisidice sœur de Cretheus. Apollodore est le seul qui nomme Alménus, personnage tout-à-fait inconnu aux autres anciens. On sçait seulement par Estienne de Byzance, qu'il y avoit sur les côtes du Pont-Euxin une ville nommée Alméné, & c'est peut-estre d'un habitant de cette ville, lequel s'embarqua avec les Argonautes, qu'Apollodore a voulu parler ; aussi cet auteur, qui sans doute le connoissoit peu, luy donne Mars pour pere, ce qui convenoit assez à un Thrace. Il est plus étonnant qu'Apollodore soit le seul qui mette le célèbre Amphiaräus parmi les Argonautes,

car il peut très-bien estre arrivé qu'il se soit trouvé à l'expédition de la Colchide, & au siege de Thèbes où il mourut, ainsi que je le feray voir dans la suite, par le peu de temps qui s'écoula entre ces deux événements. Qu'Amphiaraius au reste ait assisté dans sa jeunesse à la conquête de la Toison d'or, c'est ce qu'on peut prouver par un passage bien entendu de Stace :

Lib. 3. v.
516.

*Equidem, variis, pater, omina Phæbi
Sæpe tuli, jam tum prima cum pube virentem
Semideos inter pinus me Thessala reges
Duceret. Hic casus terræque marisque canentem
Obstupere duces : nec me ventura locuto
Sæpius in dubiis auditus Jafone Mopsus.*

Car c'est certainement Amphiaraius qui parle de lui-même dans cet endroit de Stace, & qui instruit Melampe, ainsi que l'a très-bien observé Perizonius, & non pas Melampe lui-même, comme l'avoit cru Lutatius. J'ay une edition de Stace de Jean Petit, & qui ne porte point de date. A la marge il y a une note de Gilles de Mezieres, *Ægidii de Maiseriis*, qui pourroit bien avoir déterminé Perizonius; la voicy, *dat intelligere Amphiaraius Melampodi avium volatus.*

Si Apollodore est le seul qui ait nommé Amphiaraius, aussi est-il le seul qui ait oublié Amphidamas Arcadien, fils d'Aleus & de Cléobule, & frere de Lycurgue & de Céphée, qui se trouve dans toutes les autres listes, ainsi qu'Amphion fils d'Hypérasius, & frere d'Asterius originaire de Pallene en Arcadie, dont son pere estoit Roy suivant l'ancien scholiaste d'Apollonius. Il ne faut pas au reste confondre cet Amphion avec le Roy de Thèbes qui portoit le même nom, & qui estoit mort avant l'expédition de la Colchide. Apollonius le suppose, puisqu'il raconte que Jason, estant dans l'isle de Lemnos, fit present à Hypsipyle fille de Thoas, d'un voile sur lequel estoit en broderie l'histoire d'Amphion, & de son frere Zethus.

Lib. 1. v.
736.

Tous les anciens de concert nomment parmi les Argonautes le pilote Tiphys; il estoit, selon Pausanias, de la petite ville de Tiphia dans le fond de la Boëotie sur le bord de la mer, où l'on disoit que la navire Argo, à son retour de la Colchide, avoit abordé. Les habitants de Tiphia, au rapport du même auteur, se vantoient d'estre d'habiles marins. Hygin, qui le croit Boëotien, ainsi que Pausanias, le fait fils de Phorbas & d'Hyménée, contre le sentiment d'Apollodore & de Valerius Flaccus, qui luy donnent pour pere Hanginus ou Hagnius, sans nous apprendre de quel pays il estoit. Les auteurs anciens conviennent tous qu'il estoit le pilote des Argonautes; il mourut de maladie à la Cour de Lycus dans le pays des Mariandyniens, & on mit à sa place le célèbre Ancée, à qui on donne Neptune pour pere; sa mere se nommoit Astypalée fille de Phœnix selon Pausanias, Hygin & le scholiaste d'Apollonius. A son retour de la Colchide, Ancée s'appliqua à faire fleurir l'agriculture, & prit grand soin de ses vignobles. Comme il pressoit trop ses vigneron, & qu'il les maltraitoit, il y en eut un qui luy dit qu'il ne boiroit jamais du vin de la vigne dans laquelle il faisoit travailler alors. Le temps de la vendange estant arrivé, il fit promptement remplir un gobelet du premier jus qu'on put exprimer du raisin, & regardant celui qui luy avoit fait la prédiction, il luy reprochoit son peu d'habileté, lorsque l'ouvrier luy répondit qu'il arrivoit souvent bien des choses entre un gobelet plein & le temps de le boire. En effet, dans l'instant qu'il le portoit à la bouche, on vint l'avertir qu'un Sanglier monstrueux ravageoit sa vigne, il quitta le gobelet, prit ses armes, & en poursuivant le Sanglier il en fut blessé, & mourut de sa blessure. Ce qu'avoit répondu le domestique d'Ancée, devint un proverbe que Caton tourne ainsi en Latin, *multum interest inter os & offam*, quoyque le sens des paroles du proverbe Grec soit, *Multa cadunt inter calicem supremaque labra*.

Il ne faut pas confondre cet Ancée avec un autre de même nom, que tous les anciens mettent aussi au nombre des Argonautes. Celui-cy, selon Hygin, estoit fils de Lycurgue Roy

in Boeot. cap.
32.

Fab. 14.
18.

Lib. 2.
Argon. l. 1.

De agric. 1.

des Tegeates dans l'Arcadie, qui l'envoya à sa place dans la Colchide, parce qu'il ne voulut pas lui-même abandonner Aleus son pere, dont le grand âge & les infirmités demandoient la présence de son fils. Le scholiaste d'Apollonius a confondu ce Lycurgue pere d'Ancée, avec le Roy de Thrace de même nom, dont les cruautés sont si connues, & qui vivoit à peu près dans le même temps. Ce Scholiaste avoit esté induit dans cette erreur par le vers 134. de l'Iliade; qu'Eustathe a très-bien expliqué de Lycurgue Arcadien. Ce qui peut avoir donné lieu à l'erreur, c'est que ce dernier Ancée fut tué à la chasse du Sanglier de Calydon, & le même genre de mort peut avoir fait confondre ces deux Princes; cependant Ovide dit ailleurs que celui qui fut tué à cette chasse estoit Arcadien :

*Sur le 2. de
l'Iliade.*

*Met. lib. 8.
fab. 4. v. 315.*

Penelopesque socer, cum Parrhasio Ancaeo.

Onomacrite parle aussi d'un autre Ancée de la ville de Pleuron dans l'Etolie, qu'il nomme parmi les Argonautes; mais la liste de cet ancien auteur est la moins fidèle de toutes, car il y met un Ancistée qu'on ne connoît point, à moins qu'on ne croye avec Canterus & Gerard Vossius, qu'il avoit écrit Acaste fils de Pelias, dont il ne fait aucune mention ailleurs, & qui, de l'aveu de tous les anciens, fut du nombre des Argonautes. Cet auteur nomme aussi un Areus, ce qui est plutôt une épithète souvent employée par Homère, qu'un nom propre. C'estoit en effet un usage commun dans les anciens Poètes, de donner le nom de Mars, ou de fils de Mars, aux guerriers célèbres par leurs exploits.

*Lib. 6. v.
140.*

Ce même auteur ne parle pas aussi de deux Argus, que tous les autres mettent au nombre des Argonautes. Comme il y a eu plusieurs personnes de ce nom, il n'est pas aisé de les distinguer. On convient cependant assez communément, que l'un de ces Argus estoit celui-là-même qui construisit la navire Argo, & que Valerius Flaccus dit avoir eu pour pere Alektor Thesprien d'origine, & non pas Arestor, ainsi qu'on lit dans Apollonius de Rhodes, selon la remarque du sçavant

*Sur la 3.^e Hé-
roïde d'Ovide.*

Meziriac; l'autre Argonaute de même nom estoit ce fils de Phrixus dont j'ay parlé dans la première partie, & qui ayant fait naufrage en revenant de la Colchide, s'estoit arresté dans une isle, d'où Jason le ramena à sa mere avec Melas, Cyti-fore & Phlegius ses freres, qu'on met aussi au nombre des Argonautes.

Lib. 42.

On connoît peu un Arménus que Justin met au nombre de ces chefs, & que Strabon qui dit aussi qu'il avoit accompagné Jason, nomme Arménus, d'une ville de ce nom qui estoit située entre Phères & Larisse. Casaubon, sur l'autorité d'Eustathe, donne le nom d'Ormène à cette ville, & on pourroit bien avoir donné le nom de la ville à l'Argonaute, ou lui-même l'avoir donné à la ville dont il fut peut-estre le fondateur.

*Ad Dionys.
perieg. v. 624.*

Lib. 11.

Apollodore est le seul qui mette au rang de ces héros Ascalaphe & Almenus, ou plustost Jalménus, ainsi qu'il le nomme ailleurs, & comme il est en effet nommé par Homère, tous deux enfants de Mars. Ce qu'il y a icy de singulier, c'est que le même Apollodore dans le livre 3. met ces deux Princes au nombre des amants d'Hélène qui se présentèrent à Sparte pour la demander en mariage, avec des Princes dont la plupart assistèrent au siege de Troye. Ils y assistèrent eux-mêmes selon Homère, dont voicy le passage de la traduction de Madame Dacier : *Mais les Bæotiens d'Aspledon & d'Orchomene ville de Minyas, estoient conduits par Ascalaphe & par Jalmenus, que le dieu Mars eut de la belle Astyoché, car cette belle fille n'avoit pû résister à la force de ce Dieu qui l'avoit surprise dans son appartement au palais de son pere Actor fils d'Azeus. Ces deux chefs avoient trente vaisseaux.* Ce qui prouve encore que le temps de la guerre de Troye n'est pas si éloigné qu'on le croit de la conquête des Argonautes, comme j'espère le prouver dans la dernière partie de cette Dissertation.

*Stron. pag.
325. edit.
d'Anglet.*

Si Esculape a assisté à la conquête des Argonautes, il est étonnant qu'il ne se trouve que dans la liste d'Hygin. Il est bien vray que Clement d'Alexandrie le nomme aussi avec Castor & Pollux, sur l'autorité d'Apollonius de Rhodes, & que ceux qui

qui ont donné l'édition d'Angleterre de ce Pere de l'Eglise, renvoyent au livre 1.^{er} d'Apollonius vers. 146. mais on n'y trouve que les deux Dioscures, sans qu'il y soit fait mention d'Asclépius ou d'Esculape. Pour Castor & Pollux, il n'y a aucun ancien qui les ait oubliés; j'en diray icy peu de chose; parce qu'ils sont trop connus, & que j'auray occasion d'en parler dans l'histoire de ce voyage: je feray remarquer seulement ce que dit Pausanias, que ces deux Princes avoient apporté dans la Laconie à leur retour de la Colchide, la statuë de Mars, surnommé *Theritas*, du nom de Thero nourrice de ce dieu, comme le croyoient les Spartiates. Quoyque cet auteur ne convienne pas de l'étymologie de ce nom de *Theritas*, & qu'il croye que ce surnom n'a esté donné à Mars que parce qu'un guerrier doit avoir l'air terrible, il assure cependant que cette statuë estoit le plus ancien monument de la Laconie. Comme Castor & Pollux ne moururent qu'au commencement de la guerre de Troye, & qu'ils auroient pû y assister, estant morts assez jeunes, c'est encore une nouvelle preuve de la proximité des deux grands événements du siècle dont je parle.

In Lacon.

Asterion, quoyque peu connu d'ailleurs, est cependant nommé parmi les Argonautes par quatre auteurs anciens, Hygin, Apollonius de Rhodes^a, Valerius Flaccus^b & Pausanias^c, qui conviennent qu'il estoit fils de Comètes. Le premier de ces quatre auteurs luy donne pour mere Antigone fille de Pherès, & comme Pherès estoit frere de Cretheus fils d'Eolus, Asterion estoit cousin de Jason. Valerius Flaccus donne à Comètes l'épithète de *Cristatus*:

^a *Lib. 1.*

^b *Lib. 1. v.*

^c *355. Eliac. l. 1. cap. 17.*

Loco cit.

Celer Asterion, quem matre cadentem

Cristatus gemino fovit pater amne Cometes.

L'interprète Carrion croit que le Poëte a voulu faire par là allusion au mot *Cometa*, & l'explique par cet endroit de Pline, *Cometas Græci vocant, nostri crinitas stellas horrentes crine sanguineo*: & comme cette leçon n'a pas esté du goût des autres Commentateurs, Masier a prétendu qu'il falloit lire *Cenæus*, épithète convenable à Comètes, qui habitoit près d'un

Promontoire de ce nom, duquel Strabon parle Livre 10. mais comme les meilleurs manuscrits portent *Crethaus*, il faut croire que c'est la leçon qu'on doit suivre. Comètes pouvoit estre, aussi-bien que sa femme, de la race des Eolides. Je crois qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait Apollodore, cet Asterion avec Asterius fils de Nélée & frere de Nestor, qui, suivant l'ancien scholiaste d'Apollonius, fut aussi du nombre des Argonautes. Le même Apollodore & Diodore de Sicile se sont aussi trompez, lorsqu'ils ont avancé qu'Atalante s'estoit embarquée avec ces Capitaines; car quelle apparence qu'une fille seule eût voulu se trouver à cette expédition parmi tous ces Héros?

^a Vers 212.

^b Liv. 1.

Onomacrite^a, Apollonius^b, Hygin & Apollodore mettent aussi dans leur liste Augée fils du Soleil, ou plustost de Phorbas Roy d'Elide, celui-là même dont Hercule nettoya les étables, Valerius Flaccus l'a oublié dans la sienne. Euphémus est connu sur-tout par Pindare & par Pausanias. Ce dernier auteur dans la description des monuments gravez sur le coffre des Cypselides, à l'endroit où il parle des jeux funébres qu'Acaste fit célébrer à son

Elac. c. 17. retour de la Colchide en l'honneur de Pelias, dit « Pollux, Admète & Euphémus disputent le même prix. Si l'on en croit les Poètes, cet Euphémus estoit fils de Neptune, & il accompagna Jason à l'expédition de la Colchide; quoy qu'il en soit, on voit que c'est luy qui remporte la victoire^c. En parlant des autres

^c Voyez ce qu'on en dit cy-dessous d'après Pindare.

Argonautes qui assistèrent à ces jeux, il en nomme quelques-uns qui sont peu connus aux autres anciens. *Eurybote*, dit-il, *est dans la posture d'un homme qui jette son palet, cet Eurybote, quel qu'il soit, continuë-t-il, s'est rendu célèbre dans cette sorte de combat.* Apollonius, Valerius Flaccus & Hygin disent qu'il estoit fils de Teleon, & qu'il avoit guéri la playe qu'Oïlée avoit reçüe en donnant la chasse avec Hercule aux oiseaux du Lac Stymphale. Pausanias adjoûte ensuite que Melanion, Néothée, Phalarée, Argius & Iphichus sont les cinq qui paroissent avoir disputé le prix de la course à pied; Iphichus^{*} remporte le prix, & Acaste

^{*} Iphichus estoit pere de Protefilas qui fut tué sur le rivage de Troye à la descente des Grecs. On parle encore dans la suite du même Iphichus.

Juy met une couronne sur la teste. A la reserve de ce dernier, les autres ne sont pas nommez parmi les Argonautes par les autres anciens. Selon le même auteur, Iolaüs le compagnon volontaire des travaux d'Hercule remporte le prix de la course du char à quatre chevaux; & comme il y a apparence qu'on n'admit à ces jeux que ceux qui avoient accompagné Jason, on peut conclurre qu'Iolaüs avoit abandonné Hercule comme les autres Argonautes, & avoit esté avec eux dans la Colchide.

Calais & Zethus enfans de Borée & d'Orithye fille d'Erechthée Roy d'Athènes, sont trop célèbres dans cette expédition pour avoir esté oubliez. Je parleray de leurs aventures dans l'histoire de la navigation qui fera la matière d'une autre lecture. Canthus fils d'Abas * est nommé par Onomacrite & par Apollonius, qui dit qu'il périt dans la Libye, apparemment lorsque la navire Argo, au retour de la Colchide, s'arrêta sur les côtes d'Afrique. Apollodore est le seul qui mette parmi ces chefs Autolycus ce célèbre voleur, qui estoit fils de Mercure & de Chione fille de Dédalion; mais il y a apparence qu'il a confondu cet Autolycus trop éloigné du temps de cette expédition, avec un autre Prince de même nom, qui, selon Apollonius ^a & Valerius Flaccus ^b se joignit aux autres Argonautes près de la ville de Sinope avec ses deux freres Deileon & Phlogius. Le premier estoit trisaïeul d'Ulysse; en voicy la généalogie: Autolycus estoit pere de Sisyphé, Sisyphé pere d'Autolycus II. du nom, celuy-cy pere de Laërte, & Laërte pere d'Ulysse, ce qui m'a fait dire qu'il estoit trop éloigné du temps de cette expédition. On ne trouve pas en effet tant de générations entre l'expédition de la Colchide & la guerre de Troye.

^a Liv. 11.
^b Liv. 1. v.
115.

Je ne feray que nommer un Azorus, oublié par tous les anciens, si on excepte Héfychiüs, qui dit qu'il avoit tenu pendant un temps le gouvernail de la navire Argo. Stephanus parle d'une ville de la Pelagonie, qu'il nomme Azorus, peut-estre que le pilote dont parle Héfychiüs, estoit de cette ville.

* Il y a des Auteurs qui le font fils de Comètes, & petit-fils d'Abas qui regnoit dans l'Aulide.

Je ne devrois pas nommer même Buphagus, quoyque Carrion; dans le catalogue qu'il a dressé d'après Onomacrite, le mette au nombre des Argonautes, puisqu'on a déjà reproché plus d'une fois à cet auteur, qu'il avoit personnifié l'épithète qu'on donnoit à Hercule, parce qu'il consumoit tous les vivres des Argonautes; ce qui ne fut peut-être pas une des moindres raisons qui les obligèrent à l'abandonner dans la Troade.

Met. l. 13. Le brave Cénée fils d'Elatus, si célèbre dans le combat des Centaures & des Lapithes, où, selon Ovide, il se distingua si fort, n'est nommé parmi les compagnons de Jason que par le seul Hygin. Son fils Coronus, qui assista aussi à la même expédition, se trouve dans les listes d'Onomacrite, d'Apollonius & d'Apollodore. Céphée Arcadien, frere de Lycurgue & fils d'Aleus, se trouve dans tous les anciens.

Liv. 12. p. 364. Quoique Cius ne soit nommé par aucun de ceux qui ont écrit sur l'expédition de Jason, cependant l'autorité de Strabon m'a paru suffisante pour le mettre au nombre des Argonautes; cet auteur parlant de la ville de Pruse dans la Bithynie, rebâtie par Prusias, dit qu'elle se nommoit autrefois Cius du nom de son fondateur, qui l'avoit bâtie à son retour de la Colchide, ce qui est confirmé par Eustathe dans son commentaire sur Denys Periegete.

Liv. 1. v. 86. Apollonius est le seul qui nomme Clytus & Iphitus fils d'Euryte & d'Antiope, venus l'un & l'autre de l'Oecalie, où regnoit leur pere. Hygin est aussi le seul qui fasse mention d'Eumedon fils de Bacchus & d'Ariane: le nom de Clyménus frere d'Iphiclus, & oncle de Protefilas, ne se trouve que dans *Liv. 1.* Valerius Flaccus.

Comme il y a eu plusieurs Deucalions, on a bien de la peine à déterminer quel est celui dont Hygin & Valerius Flaccus ont parlé; on peut cependant croire avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils ont mis au nombre des Argonautes, ou le fils de Minos premier, ou le fils de Melampe parent de Jason par Eolus, qui ont porté l'un & l'autre le nom de Deucalion, & qui ont vécu au temps de cette expédition. Il n'est pas difficile non plus de déterminer quel a été l'Echion que

tous les anciens disent avoir accompagné Jason. C'estoit, sans doute, celuy qu'on disoit estre fils de Mercure & d'Antianire : celuy qui vivoit du temps de Cadmus, & dont Penthée estoit fils, vivoit long-temps avant le voyage de Colchide. L'Argonaute Echion estoit un homme fin & rusé, c'est ce qui avoit fait dire qu'il estoit fils de Mercure *. Erginus autre célèbre Argonaute, & qui partagea la fonction de pilote avec Tiphys, n'a passé, sans doute, pour estre le fils de Neptune que parce qu'il estoit habile dans la navigation : on doit penser la même chose d'Euphémus qu'on disoit aussi estre fils de Neptune & de Mécionisse, & qui, après la mort de Tiphys, prit le gouvernail de la navire Argo : tous ceux qui ont parlé des Argonautes, en ont fait mention ; mais celuy de tous les anciens qui en parle le plus, c'est Pindare, & son scholiaste après luy. Arcefilas Libyen avoit remporté le prix aux jeux Pythiens, Arcefilas descendoit de Battus qui avoit conduit une colonie dans la Libye, & Battus estoit le 17.^e descendant de l'Argonaute Euphémus. Il y avoit une tradition qui portoit que les Argonautes estoient arrivez dans ce pays ; & Pindare pour louer Arcefilas, prend le sujet de son ode dans cette tradition, & fait tout de suite l'histoire de Jason & de la conquête de la toison d'or ; mais je reserve ce qui regarde l'aventure d'Euphémus dans la Libye, pour la 4.^{me} partie de cette dissertation.

Pyth. 4.

Apollonius de Rhodes, au rapport de Pausanias, met au nombre des Argonautes, Phlias, qui donna son nom à cette petite contrée qui est près de Sicyone, c'est la Phliasie, & qui est arrosée par le fleuve Asope. Voicy ce que dit Pausanias au sujet de cet Argonaute. « Phlias fut le troisième qui donna son nom à cette contrée. Je ne puis croire qu'il ait eu pour pere Cesus fils de Téménus, comme le dit l'histoire des Argiens, car je sçais qu'il passoit pour le fils de Bacchus, & qu'il fut un de ceux qui s'embarquèrent sur la navire Argo : le Poète de Rhodes en rend témoignage par ces vers,

Corint. c. 12.

Phlias l'illustre fils du puissant dieu Bacchus,

Plein d'ardeur accourut des rives d'Asopus.

* Les Argonautes le firent servir d'espion pendant leur voyage.

- » Je suis persuadé aussi, continuë-t-il, que sa mere fut Arethy-
 » réc & non Cithonophyle, qui estoit plustost sa femme, & dont
 » il eut un fils nommé Androdamas.

Euryalus fils de Mecistée, petit-fils de Talaius, & arrière-petit-fils d'Amythaon, qui eut pour pere Cretheus, n'est mis au rang des Argonautes que par le seul Apollodore; on trouve ce même Prince au siege de Troye. Je dis ce même Prince;
Iliad. lib. 2. car Homère, qui dit qu'il conduisoit les Argiens avec Diomède, en fait la même généalogie que celle que je viens de rapporter; & je seray voir dans la suite par d'autres exemples encore, qu'il n'est pas impossible qu'une même personne se soit trouvée à ces deux expéditions. Apollodore même, après avoir dit dans le chap. 26. du liv. 1.^{er} en faisant la généalogie des Eolides, que Mecistée eut pour fils Euryalus qui alla avec les Argiens à la guerre de Troye, adjointe, en nommant les Argonautes au chap. 27. qu'Euryalus fils de Mecistée en fut du nombre.

Eurydamas fils d'Irus & de Demonasse, n'est nommé que
Loco cit. par le seul Hygin, quoyque son frere Eurytion se trouve dans
Lib. 1. v. la liste d'Apollonius & dans celle de Valerius Flaccus: plusieurs
 378. anciens ont confondu cet Eurytion avec Eurytus, mais je crois qu'il faut les distinguer, & faire de celuy-cy un troisiéme Argonaute, qu'aucun des auteurs qui ont parlé de cette expédition n'a oublié. Il est vray que dans Onomacrite, dans Apollonius ^a & dans Pindare ^b, on ne trouve qu'Eurytus; mais
Vers. 153. comme ces trois auteurs conviennent qu'il estoit fils de Mer-
a Lib. 1. v. cure & d'Antianire, & frere de cet Echion dont j'ay parlé il
 52. y a un moment, il faut en conclurre 1.^o que c'est d'Eurytus
b 4. Pyth. qu'ils ont voulu parler, 2.^o que cet Eurytus n'est pas le même qu'Euryte Roy d'Ocalie, à qui Hercule ôta la vie, & dont les deux fils Iphitus & Clytius furent du nombre des Argonautes.

Lib. 7. c. 12. Posidius, auteur ancien cité par Athenée, met au nombre des Argonautes Glaucus, sans nous en rien dire davantage; a-t-il voulu parler de Glaucus de la ville d'Anthedon, ce célèbre
Met. l. 10. pêcheur, qui fut changé en dieu de la mer, selon Ovide, &

lequel, suivant Apollonius, sortit du fond des eaux pour annoncer aux Argonautes que le destin s'opposoit au voyage d'Hercule dans la Colchide, & qu'on avoit bien fait de l'abandonner? c'est ce qu'on ne sçauroit penser; ainsi je crois qu'il a voulu nommer le Glaucus fils de Sisyphé, petit-fils d'Eolus & parent de Jason, quoyqu'aucun autre auteur ne le mette au rang des Argonautes.

*Lib. 1. v.
310.*

Idas, Messénien & frere de Lyncée, selon Hygin, se trouve dans toutes les énumérations des Argonautes. Il estoit, comme Jason, du sang d'Eolus, puisque son pere Apharée estoit, selon Apollodore, fils de Perieres, dont Eolus estoit le grand-pere. Arane sa mere fille d'Oebalus, donna son nom à une ville de la Messénie. Idmon est nommé aussi par tous les anciens, si on excepte le seul Apollodore. Comme c'estoit un célèbre devin, on luy donna Apollon pour pere; mais Hygin sur d'anciennes autoritez, assure qu'il estoit fils d'Abas, & qu'Argos estoit sa patrie. Il y a des anciens qui ont confondu Idmon avec Mopsus; mais Valerius Flaccus & Clement d'Alexandrie les distinguent. Le premier de ces deux auteurs dit que Mopsus plein du dieu qui l'agitoit, avoit le regard sombre & farouche, & qu'Idmon doux & paisible, prédisoit l'avenir avec plus de tranquillité. Quoyqu'Idmon eût prévu par les principes de la divination, qu'il périroit dans ce voyage, il ne laissa pas de s'embarquer: il y mourut en effet, soit de maladie, comme le prétend Valerius Flaccus, soit d'une blessure qu'il avoit reçüe à la chasse d'un sanglier dans le pays des Mariandyniens, selon Hygin ^a, Ovide ^b & Apollonius ^c. Iolaüs fils d'Iphiclus & neveu d'Hercule, n'est nommé parmi les Argonautes que par le seul Hygin. Ovide dit qu'il assista à la chasse de Calydon, & il peut fort bien s'estre trouvé à l'un & à l'autre de ces deux exploits. La tradition fabuleuse rapportée par le même Ovide, suppose qu'Hebé l'avoit rajeuni à la priere d'Hercule, ce qui veut dire que ce Prince déjà avancé en âge, avoit retrouvé toute la vigueur de la jeunesse lorsqu'il tua Eurysthée, qui, après la mort d'Hercule, avoit déclaré la guerre aux Athéniens, pour les obliger à luy livrer les Heraclides, qui

Fab. 14.

Lib. 1. c. 9.

*Lib. 1. vers.
228.
Strom. pag.
334.*

*a Fab. 14.
b In Ibin vers.
508.
c Lib. 11. v.
807.*

*Met. lib. 8.
16.*

De Rep. Alex.
lib. 1.
Lib. 4. s'estoient jettez entre leurs bras pour se mettre à couvert des persécutions de cet ennemi. Au reste, Iolaüs fut honoré après sa mort comme un dieu, non-seulement par les Thébains, au rapport d'Arrien, mais aussi dans la Sicile & dans la Sardaigne, comme nous l'apprenons de Diodore.

Lib. 1.
Cap. 14. On nomme aussi parmi les Argonautes deux Iphiclus, l'un fils de Thestius & frere d'Althée mere de Melcagre, ainsi que le rapportent Apollonius & Hygin; l'autre fils de Phylacus & pere de Protefilas. Valerius Flaccus est le seul qui mette de ce nombre Iphis, lequel, selon Pausanias, estoit fils d'Alector; & il n'y a qu'Hygin qui nomme Ixition de la ville de Corinthe. Munkerus croit même qu'il y a faute dans le texte de cet auteur, & qu'il faut lire Canthus au lieu d'Ixition; j'ay déjà parlé de ce Canthus.

Lib. 4.
Ad Trach.
v. 355. Iphitus fils d'Eurytus Roy d'Ocalie est plus connu, aussi est-il nommé par tous les anciens qui ont parlé des Argonautes. C'est ce même Iphitus qu'Hercule, au rapport de Diodore de Sicile, précipita du haut d'une tour, & luy ôta cet arc qui luy devint à luy-même si funeste dans la suite, lorsqu'il s'en servit contre ses enfants. L'ancien scholiaste de Sophocle dit qu'Iphitus ne mourut pas de sa chute, & qu'il se retira dans l'isle d'Eubée. Ce fut là apparemment qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Il y a des auteurs qui ont confondu cet Iphitus avec celui qui estoit fils de Naubolus Roy d'Elide; mais ce restaurateur des jeux Olympiques estoit postérieur à la conquête de la toison d'or.

Meziv. sur la
1.^e Herpide
d'Ovide. Si Laërte fils d'Arcefius & pere d'Ulysse fut du nombre des Argonautes, il est étonnant qu'il ne soit nommé que par le seul Apollodore. Ce qu'on peut dire pour justifier cet auteur, est que Laërte estoit contemporain de Jason, & son parent par les Eolides, & c'est peut-être la raison pour laquelle il l'a inséré dans sa liste, dans laquelle il a oublié Leodacus fils de Bias, frere de Talaiüs & d'Aréius, trois Argonautes nommez par Apollonius & par Valerius Flaccus.

On n'a pas oublié le célèbre Lyncée fils d'Apharée & frere d'Idas, qu'il ne faut pas confondre avec le fils d'Epytus qui portoit

portoit le même nom. Tous les anciens conviennent que l'Argonaute Lyncée avoit la vûë si bonne, qu'il voyoit à travers les entrailles de la terre, hyperbole sous laquelle on désignoit un homme habile dans la connoissance & la recherche des métaux, comme on le croit communément.

Méléagre fils d'Oenée Roy de Calydon, est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de s'étendre icy sur ce qui le regarde. Je diray seulement que comme il périt après la chasse du sanglier, de la manière que chacun sçait, il est évident que cet événement n'arriva qu'après la conquête de la toison d'or, à laquelle il assista suivant tous les anciens; il falloit même qu'il fût fort jeune lorsqu'il s'embarqua pour cette expédition avec Tydée son frere de pere, puisqu'Oenée luy donna pour gouverneur Leodacus son frere naturel, qu'Apollonius de Rhodes & Hygin mettent aussi au nombre des Argonautes.

Le célèbre devin Mopsus est mis par tous les anciens au nombre de ces héros, mais ils sont partagez sur le lieu de sa naissance; quelques-uns croient qu'il estoit d'Æthalie, cependant la plus commune opinion est qu'il estoit Thessalien, de la ville de Titarene, laquelle avoit pris son nom du fleuve Titarese, ainsi qu'on l'apprend d'Estienne de Byzance; & c'est pour cela que Mopsus est nommé *Τίταρειος* par Apollonius de Rhodes, & *Τίταργεῖος* par Lycophron. Je crois qu'il ne faut pas confondre l'Argonaute Mopsus avec un autre devin de même nom; le premier estoit fils d'Ampycus & de Chloris*; le second avoit pour pere Tiresias: le premier fit la fonction de devin pendant le voyage de la Colchide, comme le dit Stace:

*Theb. lib. 3.
vers. 520.*

Nec me ventura locuto

Sapius in dubiis auditus Jasone Mopsus.

Le second se rendit célèbre au siege de Troye. Fort honorez l'un & l'autre après leur mort, ils eurent des oracles qui furent

Strab. l. 14.

* Ce qui luy a fait donner par Apollonius, liv. 4. & par Ovide, Met. liv. 12. le surnom d'*Ampycides*.

Lib. 1^{re}.

souvent consultez. Celuy qui estoit consacré à Mopsus fils de Tiresias, estoit dans la Cilicie. Celuy de l'Argonaute estoit dans l'Afrique, où il mourut au retour de la Colchide, comme le remarque Ammian Marellin, qui se trompe cependant en disant que l'oracle de Mopsus estoit dans la Cilicie; & je pense qu'il vaut mieux s'en rapporter à Apulée né en Afrique, homme très versé dans la connoissance des oracles, qui assure que celuy de ce Mopsus estoit en Afrique, entre la Cyrénaïque & la Mauritanie.

L'Athenien Butès se trouve dans tous les auteurs qui ont parlé des Argonautes. Pausanias qui en fait aussi mention dans ses Attiques, dit que les Athéniens l'honoroient comme un héros, & qu'il avoit un autel dans le temple d'Erechthée à côté de ceux de Neptune & de Vulcain. Il adjointe que ses aventures estoient peintes à fresque sur les murailles de ce temple; mais cet auteur qui ne manque guères l'occasion de nous instruire de ces sortes de sujets, n'est entré icy dans aucun détail. Il ne dit pas même que ce Butès ait esté du nombre des Argonautes, mais nous avons, pour le prouver, le témoignage d'Onomacrite, d'Apollonius, d'Apollodore, d'Hygin & de Valerius Flaccus, qui le nomment tous parmi les compagnons de Jason. Nauplius fils de Neptune & d'Amymone fille de Danaüs, se trouve aussi dans toutes les listes, si on excepte celle d'Apollodore: aucun des anciens n'a oublié Menoetius fils d'Actor & d'Ægine, & pere du célèbre Patrocle. Il estoit du sang des Eolides, puisqu'Actor estoit fils de Deionée qui avoit pour pere Eolus.

J'ay dit dans la première lecture, que Nélée pere de Pelias avoit quitté la Thessalie pour aller s'establiir à Pylos dans le fond du Peloponnèse; c'est de-là qu'il vint s'embarquer avec Jason, puisqu'Hygin & Apollodore le nomment parmi les Argonautes, ainsi que Periclymene son fils, celuy-là même qu'Ovide dit qui se métamorphosa en aigle, & qu'Hercule tua d'un coup de flèche: d'où l'on doit conclurre en passant, que l'incursion de ce héros dans le Peloponnèse, durant

laquelle il ôta la vie à tous les enfans de Nélée, excepté à Nestor, doit estre reculée après le voyage des Argonautes. Valerius Flaccus fait aussi aller Nestor à la conquête de la toison d'or. Lib. 1. & lib. 6.

*Te quoque Thessalicæ, Nestor, rapit in freta puppis
Fama, Myceneis olim qui candida velis
Æquora, nec stantes mirabere mille magistros.*

Lib. 1. vers.
380.

Et dans le livre 6.^e il luy fait tuer Helix d'un coup de lance :

Nestoris hastæ

Immoritur primævus Helix.

Cependant cet auteur est le seul qui mette ce Prince au nombre des Argonautes, & quoyqu'absolument parlant, il ait pû faire le voyage avec eux, & s'estre trouvé aussi au siège de Troye, je crois cependant qu'il ne doit pas estre mis dans cette liste ; car luy, qui dans l'Iliade parle souvent des exploits de sa jeunesse, ne dit pas qu'il ait esté avec Jason dans la Colchide. On ne peut pas nier cependant qu'il ne se soit trouvé à la chasse de Calydon qui se fit au retour des Argonautes ; Ovide dit même, qu'il n'auroit jamais assisté au siège de Troye, si pour éviter la fureur du sanglier qui venoit d'estre blessé, il ne fût monté sur un arbre d'où il regarda cette chasse : Met. lib. 8.

*Forfitan & Pylius citra Trojana perisset
Tempora, sed sumpto positâ conamine ab hastâ
Arboris insiluit, quæ stabat proxima, ramis :
Despexitque, loco tutus, quem fugerat hostem.*

Vers. 365.

S'il falloit lire dans Ovide au commencement de la relation qu'il fait de cette chasse,

Et primis etiamnum Nestor in armis,

Vers. 313.

comme l'ont corrigé quelques critiques, il seroit clair que ce Prince n'auroit point fait le voyage de la Colchide ; mais je

crois qu'il faut laisser l'ancienne leçon *primis in annis*, dans sa jeunesse, car il est sûr, comme on le voit dans l'Iliade, que Nestor s'estoit trouvé aux noces de Pirithoüs, puisqu'il y raconte, comme témoin oculaire, le combat des Centaures & des Lapithes, ainsi qu'Ovide le dit après le Poëte Grec. Or je crois, pour de bonnes raisons, que cet événement précéda la chasse de Calydon. Quoy qu'il en soit, il est sûr que Nestor a pû se trouver à toutes ces expéditions, comme je le prouveray dans la suite.

Nous n'avons qu'Apollodore qui nomme Palémon, il estoit fils d'Etolus Calydonien d'origine, & arrière-petit-fils d'Eolus par Calyce sa grande-mere qui estoit fille de ce Prince. Hygin est aussi le seul qui parle d'Oïlée, pere de cet Ajax qui fit violence à Cassandre. Il n'en est pas de même de Pelée fils d'Eacus & pere d'Achille, dont le nom se trouve avec celui de Télamon son frere dans toutes les listes. Ces deux Princes sont trop connus pour en parler icy avec plus de détail, je remarqueray seulement, 1.^o que Stace nomme Hercule, Pelée & Télamon comme les trois principaux chefs de cette expédition : 2.^o qu'il y a apparence qu'Apollonius de Rhodes & Valerius Flaccus se trompent, lorsqu'ils avancent qu'Achille estoit né avant cette expédition, & que Chiron le porta entre ses bras dans le temps qu'il alla prendre congé de Jason. Car, quoyque je sois persuadé, comme j'espère le prouver dans la suite, que la distance entre la conquête de la toison d'or & la seconde guerre de Troye n'est pas aussi grande qu'on le croit communément, cependant Achille estoit trop jeune lorsqu'il assista à cette guerre, pour estre né avant le voyage des Argonautes; ainsi je pense qu'il faut reculer le mariage de Pelée avec Thétis jusqu'après le retour de la Colchide.

Peneléc fils d'Hippalme, Staphylus, Phanus & Phalére fils d'Alcon Athénien, sont peu connus. Le nom des trois premiers ne se trouve que dans Apollodore, mais celui du quatrième est dans toutes les listes. Philammon fils d'Apollon & de Chione célèbre dans les Metamorphoses d'Ovide, n'est

nommé parmi les Argonautes que par le seul Hygin. Le même auteur & Valerius Flaccus mettent au nombre de ces capitaines Philoete fils de Pcan, compagnon d'Hercule, & l'héritier de ses fleches, celui-là même qui assista à la prise de Troye, après avoir demeuré neuf ans dans l'isle de Lemnos où les Capitaines Grecs l'avoient laissé. *Lib. 1. vers. 321.*

Phocus fils du Lapithe Cenée de la ville de Magnésie, n'est nommé que par Hygin, ainsi que son frere Priapus & son cousin Polypheme fils du Thessalien Elatus frere de Cenée. Que doit-on penser d'un Therfanon fils du Soleil, & de Leucothoé fille d'Orcame Roy de Perse, qu'Hygin nomme parmi les Argonautes? Disons-nous avec Cheffer, qu'il y a faute dans le texte, & qu'il faut lire Philammon? mais peut-on se permettre ces corrections, qui ne doivent pas avoir lieu lorsque le nom qu'on croit corrompu se trouve joint à une généalogie qui ne convient pas à celui qu'on y substitue. J'abandonne aussi à Munckerus le Thessalus qu'il a mis dans le catalogue qu'il a dressé sur cet auteur; n'auroit-il pas pris pour un Argonaute le pays où estoient nez la plupart de ces Capitaines? Je ne pense pas de même de Thestor pere du célèbre Calchas, puisque l'ancien scholiaste d'Apollonius dit que quelques anciens l'avoient mis au nombre des compagnons de Jason. *Lib. 7.*

J'avois réservé pour la fin de cette dissertation, l'article de Thesée & de son ami Pirithoüs, parce que j'avois cru pouvoir rencontrer de nouvelles autoritez pour décider s'ils se trouvèrent à la conquête de la toison d'or; ils ne sont nommez parmi les Argonautes que par Hygin & par Apollodore. Plutarque qui a écrit avec un grand détail la vie & les actions du premier de ces deux héros, ne fait aucune mention du voyage de la Colchide; & Meursius ne rapporte pour le prouver, que l'autorité des deux auteurs que je viens de nommer. Tout le monde convient que Thesée assista aux noces de Pirithoüs & au combat des Centaures; il est célèbre aussi dans la chasse de Calydon: tous les anciens en conviennent, sans faire mention de son voyage dans la Colchide. Disons-nous avec Apollonius *Lib. 1. vers. 103.*

de Rhodes, qu'il estoit alors dans les prisons d'Aidonée Roy d'Epire, dont Pirithoüs avoit entrepris d'enlever la fille, ou enfin qu'il n'estoit pas encore parti de Trezene? L'histoire du siècle dont je parle est remplie de difficultez pour la chronologie, & la vie de Thesée en fait une des plus considérables. Les uns le font trop jeune au temps de la conquête des Argonautes, les autres le font trop vieux. S'il falloit même faire quelque attention aux généalogies de ce temps-là, Thesée auroit esté extrêmement vieux, & peut-estre mort lorsque les Argonautes s'embarquèrent, puisque Hypsipyle estoit fille de Thoas, & Thoas fils de cette même Ariane que Thesée avoit abandonnée dans l'isle de Naxe. Aussi voyons-nous dans Apollonius & dans Valerius Flaccus, que Jason raconte à Medée l'histoire de Thesée & d'Ariane. D'un autre costé, on sçait que ce Héros, plus jeune que son cousin Hercule, vécut jusqu'au temps de la guerre de Troye. Tout bien examiné, je penche à croire qu'il ne doit point estre mis au nombre des Argonautes; & ce qui m'y détermine, c'est que l'arrivée de Thesée à Athènes, après estre sorti de Trezene, est bien marquée dans Diodore, dans Plutarque & dans Pausanias: il estoit alors fort jeune, & en habit de fille pour n'estre pas reconnu, & tous les auteurs disent que c'estoit dans le temps qu'Egée son pere venoit d'épouser Medéc, & par conséquent long-temps après l'expédition de Jason. Mais ces autoritez-là mêmes jettent de nouvelles difficultez sur le temps de la guerre des Centaures & de la chasse de Calydon; ainsi je ne m'étendray pas davantage sur ce sujet.

Lib. 3. vers.

996.

Lib. 6. vers.

90.

*Lib. 4.
In Theseo.*

Tels estoient les héros qui assistèrent à la conquête de la toison d'or, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avoit alors dans la Grece de plus distingué par la naissance & par la valeur. On a pû remarquer que la plupart estoient parents de Jason, parce que dans ce temps-là toute la Grece, si on excepte une partie du Péloponnèse, estoit peuplée des descendants de Deucalion, dont il tiroit son origine.

Comme l'art de la navigation estoit peu connu, qu'on ne

s'éloignoit guéres des costes, & qu'on prévint bien qu'on seroit peut-estre obligé de les perdre souvent de vûë, on s'adressa à Chiron pour dresser un nouveau calendrier, & reformer l'ancien peu sûr en ce temps-là, parce que comme on ne connoissoit point les rétrogradations, les équinoxes & les solstices arrivoient dans des temps éloignez des points où ils avoient esté fixez. Chiron redressa le calendrier, & en fit un propre à diriger la navigation de ces Princes. C'est l'idée qu'on peut prendre d'un passage de la Gigantomachie, rapporté par Clement d'Alexandrie : de sçavoir maintenant dans quel point du ciel il fixa les points des équinoxes & des solstices, c'est ce qui est inutile à mon sujet; je laisse cet article à ceux qui ont attaqué ou deffendu le célèbre M. Newton, qui fait de ce point le fondement de sa nouvelle chronologie. Je remarqueray seulement que le calendrier de Chiron devoit avoir d'autres noms pour la pluspart des constellations, que ceux qui parurent dans les calendriers qui eurent cours dans la suite, puisque l'expédition des Argonautes s'y trouve marquée par plusieurs traces : il s'y trouve même des noms qui la supposent faite, comme celui de la coupe de Medée, & celui de Chiron luy-même.

Lorsque tout fut prest pour le voyage, avant que de mettre à la voile, Jason, comme le dit Apollonius, ordonna un sacrifice solennel au dieu auteur de sa race, & à toutes les divinités qu'il crut pouvoir estre favorables à la navigation. Chacun s'empressa à apporter des pierres pour élever l'autel, qu'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux en l'honneur desquels se faisoit le sacrifice, & les pria de détourner les dangers de la navigation. Le souverain dieu du ciel, adjoint Apollonius après Pindare, promet, par la voix du tonnerre, son secours à cette troupe heroïque, qui s'embarqua après le sacrifice.

Les Argonautes estoient déjà dans le vaisseau, lorsque Chiron arriva pour prendre congé de son cher Jason. Après l'avoir

Stron. l. 1.

Pag. 306.

352.

Apoll. l. 4.

4. Pind.

tendrement embrassé, ainsi que les autres Chefs, il leur donna des avis pour leur voyage, anima leur courage, & fit des vœux pour l'heureux succès de leur entreprise. Ceux qui estoient accourus sur le rivage de la mer paroissoient consternez, & ne voyoient qu'avec peine, ainsi que le dit Apollonius, tant de héros leurs parents ou leurs amis, s'éloigner de la Grece, & la laisser presque sans deffense. Enfin, le vent estant favorable, le vaisseau sortit du port, & ce sera l'histoire de cette navigation jusqu'à Colchos, & les aventures qui arrivèrent aux Argonautes, qui feront la matière d'une troisième lecture.

Loco cit.



HISTOIRE

DE LA SECONDE GUERRE SACRÉE.

Par M. DE VALOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

LE châtiment rigoureux des Crifféens avoit dû, ce semble; imprimer une telle crainte dans l'esprit des peuples de la Grece, que le Senat des Amphictyons n'avoit pas lieu de présumer qu'il se trouveroit quelque jour dans l'obligation de sévir de nouveau contre un pareil attentat. Cependant, comme il est assez ordinaire que les grands exemples de sévérité, à mesure qu'ils s'éloignent de nous, s'évanouissent peu à peu, & à la fin se perdent même entièrement de vûë, le même malheur arriva aux Phocéens. La cupidité effrenée, qui dans ses projets se flatte toujours d'une impunité que le ciel accorde rarement aux forfaits, aveugla ce peuple à un tel point, qu'au mépris des loix, il osa cultiver à son profit la meilleure partie de la terre sacrée, connue anciennement sous le nom de *territoire Cirrhéen*. Pour cet attentat les Phocéens furent citez au tribunal des Amphictyons, & furent condamnez à payer à Apollon Delphien une amende de plusieurs talents; mais, loin de satisfaire promptement aux termes de l'Arrest; & par-là réparer en quelque sorte leur faute, ils refusèrent de payer l'amende à laquelle ils avoient esté condamnez, & ils crurent pouvoir éluder ce jugement, en criant bien haut contre la prétendue injustice des Amphictyons, qui les condamnoient, disoient-ils, à une somme exorbitante, pendant que la petite étendue du terrain sacré qu'ils avoient cultivée n'avoit pû leur procurer qu'un profit très-médiocre. C'est ce refus opiniâtre des Phocéens qui donna lieu à la seconde guerre sacrée dont il s'agit. Comme Diodore de Sicile & Pausanias ont décrit l'un & l'autre avec exactitude, les différentes

16. de Juin

1733.

particularitez de cette guerre, c'est aussi principalement dans ces deux sources que j'ay puisé ce qui m'a paru le plus capable d'en donner une juste idée : je m'attacheray néanmoins dans la narration, à suivre plus scrupuleusement Diodore de Sicile, comme celuy qui s'est beaucoup plus étendu sur ce sujet ; & s'il se trouve quelques contrarietez entre ces deux célèbres écrivains, je me réserve à examiner à la fin de mon discours, selon les regles de la bonne critique, à laquelle des deux autoritez on doit s'en tenir.

Selon Diodore de Sicile, la seconde guerre sacrée prit naissance sous l'Archontat de Callistrate à Athènes, & sous le Consulat de Marcus Fabius & de Caius Plotius, c'est-à-dire, la seconde année de la 106.^e Olympiade, ou, ce qui est le même, la 399.^e année de la fondation de Rome, & elle dura neuf années entières.

Quand les Phocéens furent condamnez à l'amende pour s'estre approprié une portion du terrain sacré, il n'y avoit que fort peu de temps que les Thébains, qui venoient de vaincre les Lacédémoniens dans le fameux combat de Leuctres, avoient porté leurs plaintes contr'eux au Senat des Amphictyons, & avoient supplié ces Juges souverains de la Grece de condamner les Lacédémoniens à leur payer cinq cens talents, pour les dédommager du tort que leur avoit fait la prise de *Cadmea*, citadelle de leur ville de Thèbes. La demande des Thébains parut juste aux Amphictyons, & ils leur accordèrent ce qu'ils demandoient ; mais comme les Lacédémoniens & les Phocéens ne se pressoient pas plus les uns que les autres d'exécuter ce qui leur avoit esté enjoint, on commença par attaquer les Phocéens comme les plus criminels ; & les Hieromnemons leur ayant pour la seconde fois fait signifier leur arrest, prièrent le Senat des Amphictyons d'ordonner que faute par ces rebelles de payer l'amende à laquelle ils les avoient condamnez, leur pays demeureroit de plein droit consacré au dieu qu'ils avoient offensé. Ils adjouèrent qu'à l'égard des Lacédémoniens, il leur paroïssoit à propos d'en user par la suite avec eux de la même manière, c'est-à-dire, que s'ils persistoient

dans le refus d'obéir, ils ne devoient plus estre regardez qu'avec horreur, comme réfractaires aux loix les plus sacrées de la Grece, & les ennemis déclarez de leur patrie.

Ce décret Amphictyonique ayant passé tout d'une voix, & les Phocéens estant à la veille de voir leur territoire entier consacré à Apollon, Philomélus, le plus qualifié d'entre les Phocéens, homme hardi, audacieux, & capable de former & de mettre à exécution les projets les plus criminels, n'eut garde de laisser échapper une occasion si favorable de s'aggrandir encore. Il estoit né avec cette éloquence insinuante qui remuë les auditeurs, & qui sçait les entraîner où il luy plaist. Avec de tels talents on est toujours sûr de réussir : il fit donc une harangue aux Phocéens, dans laquelle il se servit avec adresse de tout l'empire qu'il s'estoit acquis sur leur esprit ; & pour les amener mieux au point qu'il desiroit, il commença par leur dire qu'il estoit bien éloigné de penser qu'ils fussent jamais assez lâches pour payer l'amende à laquelle les Amphictyons venoient de les condamner, parce que s'ils le faisoient, ils alloient s'imprimer eux-mêmes une tache dont la nation ne se pourroit jamais laver ; que courageux comme ils l'estoient, ils devoient s'exposer à toutes choses plustost que de se couvrir d'un si grand deshonneur ; que d'ailleurs la somme qu'on leur demandoit estoit si excessive, que quand bien même ils le voudroient, ils ne se trouvoient point alors en estat de la payer. A ce sujet, il leur exaggea l'injustice du jugement Amphictyonique, qui exigeoit d'eux une amende si considérable pour un aussi petit espace de terre, & dont ils n'avoient pas même joui trop longtemps ; que d'un autre costé s'ils estoient assez patients pour souffrir que faute du payement de l'amende l'on devoût le pays Phocéén à Apollon, & qu'on le réunît à l'ancien patrimoine sacré de ce dieu, outre que ce seroit pour eux le comble de l'ignominie, la perte de leur liberté & celle de leur vie même suivroit infailliblement de près la perte de leur pays : que c'estoit avec la plus vive douleur qu'il s'imaginoit déjà voir ses chers concitoyens les uns vendus honteusement à l'encan & réduits à l'esclavage, & les autres expirant sous le glaive vengeur de

leurs ennemis: qu'il envisageoit pourtant encore un moyen d'obvier aux maux qui les menaçoient; que s'ils vouloient bien luy confier le commandement de leur armée, avec un pouvoir absolu d'agir suivant qu'il le jugeroit à propos, il se faisoit fort de les tirer bientôt d'embarras, & qu'ils pouvoient d'avance s'assurer d'un heureux succès: enfin, pour leur enfler le cœur, il adjoûta à toutes les raisons précédentes, qu'ils devoient se ressouvenir de leur dignité & de leurs prérogatives; que de toute antiquité le temple de Delphes & son oracle avoient esté sous la protection des Phocéens, ce qu'il appuyoit du témoignage d'Homère le plus ancien & le plus grand des Poètes; qu'il falloit donc, à la pointe de l'épée, se maintenir dans la possession d'une dignité qui leur avoit esté transmise de main en main par leurs ancestres.

Les Phocéens, effrayez d'un costé par les menaces des Amphictyons, & de l'autre encouragez par le discours artificieux que Philomélus venoit de leur faire, luy accordent tout ce qu'il avoit demandé, & le créent leur Généralissime. Celui-cy, pour faire succéder de près les effets aux promesses, part promptement pour Sparte, & a dans cette ville une conférence secrète avec le Roy Archidame. Il fait entendre à ce Prince qu'il n'est pas moins de son intérêt que de celuy des Phocéens, d'empêcher que les décrets rendus contr'eux ne soient exécutez, puisque l'arrest qui condamne les Lacédémoniens est aussi injuste & aussi criant que celuy qui condamne les Phocéens. Il découvre enfin confidentiellement à Archidame que son dessein est d'aller d'abord s'emparer de Delphes, & que dès qu'il aura recouvré, les armes à la main, le droit de *Patronage* de cette ville, du temple & de l'oracle, son premier soin sera de casser & annuller les décrets des Amphictyons.

Ce plan de Philomélus s'estant trouvé du goût d'Archidame, ce Prince luy dit qu'il estoit bien fâché de ne pouvoir pour lors l'aider ouvertement de tous les secours qu'il auroit pû souhaiter, mais qu'en revanche il luy promettoit de luy fournir secrètement & argent & soldats même, qui seroient à la solde des Phocéens; & pour luy faire voir que la

promesse qu'il luy faisoit, n'estoit pas une promesse vague, il commença par luy donner quinze talents, auxquels Philomélus en ayant adjouté quinze autres du sien, il ramassa en diligence de tous côtez un grand nombre de soldats étrangers, à qui il donna une forte paye pour les encourager à le mieux servir.

Ensuite, il tira de l'armée Phocéenne un corps de mille hommes, tous gens d'élite, auxquels il donna le nom de *πυλαγγοί*, à cause de la forme de leurs boucliers qui ressembloient à une demi-pleine lune, & ces mille hommes furent destinez pour l'accompagner & le deffendre dans toutes les occasions où sa personne se trouveroit en danger.

Pendant que Philomélus faisoit tous ces préparatifs, le Senat des Amphictyons assemblé extraordinairement pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, après une sage & mûre délibération, avoit usé du pouvoir souverain dont il estoit revêtu, en déclarant la guerre aux Phocéens, & en ordonnant à tous les Grecs de leur courir sus, comme à des ennemis declarez des Dieux & des hommes.

Cependant Philomélus, après avoir en peu de temps mis sur pied une armée considérable, prend la route de Delphes, & s'empare à main armée du temple d'Apollon. A la vérité quelques Delphiens qui portoient le nom de *Thracides*, vinrent audevant de luy en armes pour s'opposer à son passage, mais ils furent tous tuez, & Philomélus abandonna leurs biens au pillage. Un pareil debut ayant jetté la terreur dans l'esprit des autres habitants de Delphes, & Philomélus s'en estant apperçû, il les rassûra en les exhortant à prendre courage, & à estre persuadez qu'il n'estoit point entré dans leur ville avec intention de leur faire aucun mal.

Déjà le bruit de la prise du temple de Delphes s'estoit répandu de toutes parts, lorsque ceux d'entre les Locriens qui habitoient les campagnes les plus voisines de Delphes, mettent promptement des troupes sur pied, rencontrent Philomélus auprès de Delphes, & luy présentent la bataille; mais, ayant esté vaincus, ils se trouvent forcez de prendre la fuite, & de

se retirer dans leur pays après avoir perdu la plus grande partie de leurs soldats.

Philomélus encouragé par cette victoire, qui luy paroissoit estre d'un heureux présage, porte la hardiesse jusqu'à aller effacer de dessus les colonnes les décrets des Amphictyons qui y estoient gravez, & il fait fondre les tables d'airain qui contenoient les condamnations des Phocéens & des Lacédémoniens. Il prend soin en même temps de faire répandre partout des bruits avantageux sur son sujet. Par son ordre on seme dans toute la Grece, qu'il n'a jamais eu intention de piller le temple de Delphes, ni de commettre aucune autre mauvaise action; qu'il s'estoit emparé de la ville de Delphes uniquement pour conserver aux Phocéens une prérogative qui leur avoit esté transmise par leurs ancêtres, & pour tâcher en même temps d'annuller les decrets injustes que les Amphictyons venoient de fulminer contre les Lacédémoniens & contre les Phocéens; qu'après tout, s'il avoit pris les armes, ce n'avoit esté que dans la vûë de pouvoir & plus utilement & plus sûrement deffendre les droits de ses compatriotes, droits qu'ils regardoient tous comme la portion la plus précieuse de leur patrimoine.

Nous venons de voir que les Locriens, les plus proches de Delphes, furent les premiers à prendre les armes contre les Phocéens, & à executer à cet égard les ordres des Amphictyons, mais qu'ils eurent le malheur de ne se pas trouver les plus forts. Les Bœotiens à leur tour suivirent de près le bon exemple des Locriens, & levèrent aussi à la hâte une armée considérable pour voler au secours du temple, & venger la majesté du dieu offensé. De son costé Philomélus informé que l'on armoit contre luy, entoure le temple d'une forte muraille, leve de nouvelles troupes qu'il incorpore dans les vieux corps, & ayant augmenté la paye à toute son armée, il se voit en fort peu de temps à la teste de cinq mille hommes choisis, & par ce moyen il trouve le secret & de n'avoir plus rien à craindre de la part de l'ennemi, & de se rendre même formidable à quiconque oseroit venir l'attaquer.

Les affaires estoient en cet estat, lorsque Philomélus, pour ne point perdre de temps, après avoir laissé les troupes nécessaires pour la garde des avenues de Delphes, entre avec son armée dans le pays des Locriens, dont il pille plusieurs places, & va ensuite camper le long d'une rivière qui couloit au pied d'un château extrêmement fortifié. Il assiége ce château, l'attaque vivement à plusieurs reprises; puis reconnoissant que son assiette avantageuse le rendoit imprenable, il en abandonne le siège, va chercher l'armée des Locriens, & en vient aux mains avec eux. Il perd dans le combat vingt hommes, dont il tâche de recouvrer les corps l'épée à la main; mais n'ayant pû venir à bout de les ravoïr de cette manière, il est contraint d'envoyer un Héraut aux Locriens pour les prier de les luy rendre. Les Locriens refusent de le faire, & répondent au Héraut que son Général devoit sçavoir que c'estoit une loy commune à tous les peuples de la Grece, que les corps des sacrilèges restassent sans sépulture. Philomélus aussi picqué de la raison du refus que du refus même, prend tout d'un coup son parti; il livre un second combat aux Locriens, & il apporte tous ses soins à se rendre maître des corps des ennemis qui y périroient, l'expédient luy réussit, & il force par-là les Locriens à en venir avec luy à un échange.

Ce combat ainsi terminé, Philomélus, après avoir fait un dégast effroyable dans la plus grande partie de la Locride, retourna comme triomphant à Delphes avec ses soldats chargez d'un très-grand butin. La première chose qu'il fit à son arrivée en cette ville, ce fut de faire semblant d'aller consulter l'oracle d'Apollon sur l'issuë de cette guerre, je dis qu'il fit le semblant de consulter l'oracle, parce qu'en effet il n'avoit garde de le consulter sérieusement. Il sçavoit trop bien que ç'auroit esté s'exposer de gayeté de cœur à s'attirer des marques certaines de l'indignation du dieu, qui ne pouvoit que désapprouver son entreprise sacrilege, (si tant est néanmoins que de semblables Dieux soient sensibles aux outrages qu'on leur fait) aussi ne donna-t-il pas à Apollon le temps de s'expliquer librement, il employa les menaces pour contraindre la Pythie de monter.

sur le trépied sacré, & cette femme indignée d'un procédé si violent, luy dit avec une espèce d'enthousiasme que luy inspiroit la colère, qu'il luy estoit permis de faire ce qu'il luy plairoit.

Ce prétendu oracle causa à Philomélus une grande joye; il fut charmé d'avoir une réponse qui flattoit si fort ses vûës, & qui sembloit autoriser son entreprise. Et comme il estoit de son interest que le peuple fût promptement informé de la réponse que la Pythie luy avoit donnée, il la fit sur le champ graver sur une petite table d'airain qu'il exposa en public, afin que personne ne pût ignorer que le Dieu luy avoit accordé la permission de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Ensuite, ayant convoqué une assemblée du peuple, il exposa à cette multitude le sens de l'oracle tel qu'il le voulut, & il les exhorta tous à demeurer fermes dans un parti, en faveur duquel Apollon luy-même venoit de se déclarer si ouvertement : après cela il se remit tout de nouveau au train des affaires de la guerre. Dans le même temps il arriva un prodige dans le temple d'Apollon Delphien, dont Philomélus sçut encore bien tirer avantage. Un aigle qui voloit au-dessus du temple, s'abbattit tout-à-coup, & entrant dans le temple, se mit à poursuivre des colombes que l'on y nourrissoit, & s'acharna si vivement après elles, qu'il en tua quelques-unes jusques sur l'autel. Les devins & les augures ne manquèrent pas de publier hautement qu'un tel prodige annonçoit à Philomélus & aux Phocéens la souveraine puissance dans Delphes. Et il est plus que probable qu'ils estoient bien payez pour débiter de pareilles prédictions.

Enflé de toutes ces idées chimeriques qui flatoient son ambition, Philomélus fit un choix de ceux d'entre ses amis qui luy parurent les plus propres aux négociations & aux ambassades, & il en envoya les uns à Athènes, les autres à Lacédémone, d'autres enfin à Thèbes. Il n'oublia pas d'en user de la même maniere à l'égard des autres villes considérables de la Grece, qu'il envoya aussi assurer de sa part de la droiture de ses intentions. Il leur fit dire entr'autres choses, que s'il s'estoit rendu maître

maître de Delphes, ce n'avoit point esté à dessein d'enlever les trésors sacrez du temple, mais seulement pour maintenir les Phocéens ses compatriotes, dans l'ancienne possession où ils estoient de deffendre & de protéger le temple & son oracle; que cela estoit si vray, qu'il estoit tout prêt à rendre compte à tous les Grecs, de l'or & de l'argent monnoyé qui estoit conservé dans le temple; qu'il promettoit de fournir à quiconque le demanderoit, un estat en bonne forme tant des sommes d'or & d'argent, que de toutes les autres riches offrandes qui estoient renfermées dans le temple; qu'il offroit même pour plus grande sûreté, de spécifier dans cet estat, la forme, la figure, le nombre, & le poids de chacune de ces offrandes en particulier; enfin il prioit les divers peuples de la Grece, ou de se joindre à luy, ou de vouloir bien au moins rester neutres, s'ils avoient quelque raison qui les empêchât de prendre son parti.

Les ambassadeurs de Philomélus s'acquittèrent parfaitement bien de leur commission, & plusieurs même eurent le bonheur d'obtenir ce qu'ils demandoient. En effet, les Athéniens, les Lacédémoniens, & quelques autres peuples, ayant fait un traité d'alliance avec Philomélus, s'engagèrent à luy fournir tous les secours qu'il pouvoit espérer de leur part. Pour ce qui est des Boéotiens, des Locriens, & de plusieurs autres encore, bien-loin de suivre l'exemple des premiers, ils déclarèrent franchement à ceux que Philomélus leur avoit envoyez, qu'il n'avoit rien à attendre de leur part qu'une juste inimitié, qu'actuellement ils armoient contre luy & les Phocéens, & qu'ils se préparoient à leur aller faire une cruelle guerre, pour venger la majesté du Dieu qu'ils avoient offensé par leur entreprise sacrilege.

Tels furent les troubles qui agitèrent la Grece pendant le cours de la première année de la seconde guerre sacrée. Nous allons voir mainfenant ce qui se passa dans la seconde année de cette même guerre: année que Diodore de Sicile date par l'archontat de Diotime à Athènes, & par le consulat de Caius Marcius & de Cneius Manlius à Rome. On sçait que ces magistratures tombent en la 3.^e année de la C V I.^e olympiade, & en la 400.^e année de la fondation de Rome.

Au commencement de cette seconde année, continuë Diodore de Sicile, Philomélus, sentant déjà tout le poids de son entreprise, & prévoyant bien quelle affreuse tempeste alloit fondre sur luy de toutes parts, travailla sérieusement à faire de nouvelles levées de troupes auxiliaires, auxquelles il joignit tous ceux d'entre les Phocéens, qui, sans avoir encore esté dans le service, estoient néanmoins propres à porter les armes; mais, comme il luy falloit de très-grosses sommes d'argent pour soutenir une pareille guerre, & que la politique ne vouloit pas qu'il portât encore ses mains sacrilèges sur les trésors du temple, il imagina un moyen moins criant pour se procurer de l'argent; ce fut de taxer tous les Delphiens qu'il connoissoit pour les plus riches, & de les obliger à luy fournir les fonds nécessaires pour la paye de tous les soldats étrangers qu'il avoit à sa solde; & ayant de cette maniere composé une armée fort considérable pour ces temps-là, il se mit en campagne afin de faire voir qu'il estoit tout prest à en venir aux mains avec le premier ennemi des Phocéens qu'il rencontreroit. Alors les Locriens venoient à luy en armes à même intention, ils se joignirent bientôt, le combat se donna auprès de certains rochers appelez par les Grecs *les Roches Phadriades*. On se battit de part & d'autre avec beaucoup de chaleur; mais, malgré toute leur bravoure, les Locriens y furent vaincus. Philomélus en tua un grand nombre, en contraignit plusieurs de se précipiter eux-mêmes du haut de ces rochers, & fit beaucoup de prisonniers. L'heureux succès de ce combat enfla le cœur des Phocéens, & jetta les Locriens dans la consternation & dans l'abbattement. Ce fut aussi la raison qui déterminâ ces derniers à envoyer promptement des députez aux Thébains, pour les prier de se hâter de venir au secours du Dieu, & au leur. Les Bœotiens de leur côté avoient une double raison de se joindre aux Locriens, parce qu'en premier lieu ils estoient bien-aisés de donner par-là une marque publique & éclatante de leur pitié envers les Dieux, & que d'ailleurs ils avoient en particulier un très-grand interest à maintenir les decrets des Amphictyons dans toute leur vigueur. Aussi ne manquèrent-ils pas d'envoyer à

leur tour des députez vers les Theſſaliens, & les autres peuples de la Grece qui avoient le droit d'Amphiſtyonie, dans la vûe de les exhorter à ſe liguier tous enſemble avec eux, pour faire la guerre aux Phocéens.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer icy, qu'auffi-toſt que les Amphiſtyons eurent rendu l'arreſt qui ordonnoit la guerre contre les Phocéens, toute la Grece ſe trouva agitée de divers mouvemens, & comme diviſée en deux principaux partis. Les uns, & ceux-cy eſtoient le plus grand nombre, eſtant d'avis qu'il falloit aller au ſecours du dieu, & faire une cruelle guerre aux Phocéens pour tirer vengeance de leur crime. Les autres au contraire ſe trouvant portez d'inclination à prendre la deſſenſe des Phocéens, qu'ils enviſageoient comme des hommes opprimez qui s'eſtoient trouvez forcez à prendre un parti de deſeſpoir. Pendant donc que toute la Grece enviſageoit l'entrepriſe de Philomélus ſous ces deux différentes faces, les Boeotiens, les Locriens, les Theſſaliens, les Perrhæbes, & avec eux les Doriens, les Dolopes, les Athamanes, les Achéens, les Phthiotes, les Magnéſiens, les Aenianes & quelques autres encore, s'armèrent pour aller tirer vengeance de l'entrepriſe criminelle des Phocéens. Au contraire, les Athéniens, les Lacédémoniens & quelques-uns d'entre les peuples du Peloponnéſe embrasèrent la querelle de Philomélus, & ſe préparèrent à joindre leurs troupes aux ſiennes; mais parmi ceux qui prirent ce mauvais parti, aucuns ne s'y portèrent de meilleur cœur que les Lacédémoniens, auffi avoient-ils pour cela leurs raiſons particulières. J'ay déjà obſervé plus haut que les Amphiſtyons les avoient condamnez à payer une amende de cinq cens talents aux Thébains, à cauſe de *Cadmea* citadelle de Thébes, dont Phœbidas Capitaine Lacédémonien s'eſtoit emparé. Je ne dois pas omettre maintenant que les Lacédémoniens ayant laiſſé paſſer le temps preſcrit par les loix, ſans payer cette amende, les Thébains intentèrent contr'eux une nouvelle action, pour le tort conſidérable que leur cauſoit un ſi long retardement, tort qu'ils faiſoient monter au double de la ſomme portée par la première condamnation, c'eſt-à-dire, à mille talents. Or ce

grand procès ayant esté porté au tribunal des Amphictyons, & les deux parties ayant esté ouïes dans leurs demandes & deffenses respectives, les Lacédémoniens furent condamnez à payer aux Thébains les mille talents qu'ils demandoient.

Une pareille amende n'estoit pas alors aisée à payer; car à n'évaluer chaque talent que sur le pied de quinze cens livres de nostre monnoye, à raison de vingt-huit francs le marc, cela montoit à un million cinq cens mille livres, somme exorbitante pour ces temps-là.

Cependant les Lacédémoniens sentoient bien que toute exorbitante qu'elle estoit, il falloit ou la payer ou s'exposer à toute la rigueur des loix. Dans une conjoncture si délicate, ils s'imaginèrent qu'il n'y avoit pour eux qu'un seul moyen de parer le coup, c'estoit d'employer le même prétexte dont les Phocéens se servoient, de se plaindre hautement comme eux; de l'injustice de l'arrest des Amphictyons. D'un autre costé, ils comprirent parfaitement encore que pour réussir dans une pareille démarche, il falloit avoir les armes à la main; mais il falloit donc les prendre ces armes, & sous quel prétexte? à titre de condamnez par un arrest injuste des Amphictyons? ç'auroit esté se mettre toute la Grece à dos, & s'attirer la haine & l'indignation publique; au contraire, si à titre d'alliez & de deffenseurs des Phocéens, ils pouvoient conjointement avec eux, parvenir à faire casser les décrets des Amphictyons, ils avoient ce qu'ils demandoient; & ils en estoient venus à bout par un moyen plus honorable en apparence pour eux; puisque tout l'odieux de la rebellion rouloit sur le compte seul des Phocéens qui avoient pris les armes les premiers, au lieu qu'eux Lacédémoniens ne les avoient prises qu'en second, & par un mouvement de commiseration pour des alliez qu'ils voyoient à deux doigts de leur perte.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de voir que l'envie d'annuller le décret Amphictyonique, qui leur tenoit au cœur, fut le principal motif qui déterminâ les Lacédémoniens à prendre le parti des Phocéens: ils embrassèrent même ce parti avec d'autant plus de chaleur, qu'ils y estoient encore animez par

une autre vûë d'intérêt, c'étoit de profiter de l'estat d'impuissance où se trouvoient réduits les Phocéens, pour les dépouiller du droit de patronage du temple, & se l'approprier. Voilà à quoy aboutissent assez souvent les services de ceux qui ont la puissance en main. Quel composé bizarre, quel monstrueux assemblage d'une apparence d'humanité d'un costé, & de l'autre d'un réel & véritable brigandage ! Mais tel a esté le monde dès les premiers temps, & tel il sera probablement jusqu'à la fin des siècles.

Les choses estoient en cet estat, lorsque le bruit se répandit que les Thébains venoient avec une grosse armée contre les Phocéens. Philomélus vit bien d'abord qu'il luy estoit de la dernière conséquence de renforcer son armée par de grosses recrues ; mais comme il avoit besoin pour cela de grandes sommes d'argent, & que les sources d'où il en avoit tiré jusqu'alors estoient épuisées, il ne fit plus scrupule de porter ses mains sacrilèges sur les trésors & sur les riches offrandes du temple, & après en avoir pillé tout ce qu'il jugea à propos, & en assez grande quantité pour subvenir aisément à tous les frais de la guerre, il se trouva en estat de donner, suivant qu'il l'avoit promis, à tous les soldats estrangers qui servoient dans son armée, outre la paye ordinaire, une demi-paye encore par-dessus. Une solde si forte luy attira bientôt de toutes parts une quantité prodigieuse de soldats, qui, à l'envi l'un de l'autre, s'empressoient à servir sous ses ordres. A la vérité Diodore de Sicile observe que dans cette foule d'hommes qui venoient s'offrir au Général Phocéén, il ne se trouva pas un seul homme d'honneur qui voulût s'inscrire dans une telle milice, qui ne pouvoit s'accorder avec la pieté envers les dieux. Au contraire, les vagabonds les plus décidés, toutes ces sortes de gens qui n'ayant que du mépris pour les dieux, volent toujours avidement au-devant du gain, de quelque part qu'il vienne, accoururent par troupes vers Philomélus, dans le dessein d'avoir part à ses pillages : d'ailleurs l'abondance de toutes choses, dans laquelle se trouvoit alors Philomélus, fut cause que dans un espace de temps assez court il eut le plaisir de se voir à la teste d'une

armée très-forte & très-nombreuse, puisqu'elle estoit de dix mille hommes & plus, tant Cavalerie qu'Infanterie. Voulant donc faire essai de ses forces, il entra avec son armée dans le pays des Locriens; il fut bientôt rencontré par ces peuples, qui venoient au-devant de luy, accompagnez des troupes Bœotiennes qui s'estoient jointes à eux: la Cavalerie engagea le combat, dans lequel les Phocéens eurent encore tout l'avantage.

Sur ces entrefaites, les Thésaliens avec les troupes auxiliaires des peuples de leur voisinage, ayant composé un corps d'armée de six mille hommes, descendent dans la Locride, rencontrent les Phocéens au pied d'une colline nommée *Argolas*, où ils leur livrent la bataille, & sont défaits. Cependant les Bœotiens étant alors survenus avec treize mille hommes pour combattre contre les Phocéens, & quelques Achéens au nombre de quinze cens hommes, étant en même-temps arrivez du Peloponnèse au secours de ces sacrilèges, toutes ces troupes se rassemblèrent dans la même plaine, & campèrent en face les unes des autres, les Bœotiens d'un côté, & de l'autre les Achéens dans le camp de Philomélus.

Pendant que les armées ennemies estoient ainsi campées en présence, il arriva que les Bœotiens allant un jour au fourrage, enlevèrent un assez bon nombre de soldats estrangers qui estoient à la solde de Philomélus; & après avoir fait conduire ces prisonniers jusqu'au pied des murailles de la ville, ils firent crier à haute voix par un héraut, que le Senat des Amphictyons avoit condamné à mort tous ceux qui prêtoient secours aux sacrilèges. L'exécution suivit de près l'arrest qui venoit de leur estre prononcé, & sur le champ ils furent tous mis à mort à coups de traits. Les soldats estrangers qui estoient à la paye des Phocéens, indignez du traitement qui venoit d'estre fait à leurs compagnons, demandèrent à Philomélus, avec de grandes instances, qu'il eût à les venger bientôt, & qu'il fit traiter de même ceux des ennemis qui tomberoient entre leurs mains. En effet, à quelques jours de là ayant rencontré plusieurs soldats de l'armée Amphictyonique répandus par la campagne & peu

sur leurs gardes, ils les prirent & les amenèrent à Philomélus, qui ordonna aussi-tôt à ses soldats de les tuer. De si brusques reprefailles produisirent l'effet qu'elles devoient naturellement produire; & l'armée Amphictyonique sentit elle-même toute la cruauté qu'il y avoit à punir si rigoureusement des prisonniers de guerre.

Peu de temps après, les deux armées décampèrent en même-temps, & se mirent en marche l'une à costé de l'autre pour aller camper dans quelqu'autre canton de la Locride où il y eût abondance de fourrage; mais comme il falloit nécessairement qu'elles prissent la même route, sans pouvoir s'étendre ni sur la droite ni sur la gauche, elles se trouvèrent insensiblement engagées dans des bois & dans des sentiers raboteux, difficiles, & par conséquent très-peu propres à la marche d'une armée. Ce fut au milieu de ces bois que les deux avant-gardes s'avancèrent l'une contre l'autre, & commencèrent une légère escarmouche, mais qui se changea bientôt en un combat des plus sérieux & des plus vifs, dans lequel les Bœotiens, fort supérieurs en nombre, taillèrent en pièces presque toute l'avant-garde de l'armée Phocéenne. Cette défaite ayant jetté l'épouvante & la consternation dans l'esprit des Phocéens, leur armée se mit à fuir; mais comme elle estoit obligée de se faire passage à travers des sentiers étroits & remplis d'épaisses broussailles, d'où il luy estoit très-mal-aisé de se tirer, sur-tout étant poursuivie, elle essuya dans cette marche forcée toute la furie du soldat victorieux, qui la harceloit de près, & qui fit encore en cet endroit-là un grand carnage tant des Phocéens naturels que de leurs troupes auxiliaires.

Dans cette fâcheuse extrémité, Philomélus faisant des efforts prodigieux pour sauver les restes de son armée, & quoyque percé déjà de plusieurs coups, combattant toujours avec toute la bravoure possible & en désespéré, il se vit, au moment qu'il y pensoit le moins, entouré, & repoussé sur une hauteur fort escarpée, d'où il luy estoit absolument impossible d'échapper à l'ennemi. Alors ne voyant plus aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas, & pénétré d'ailleurs de la juste crainte des

tourments qui l'attendoient, s'il tomboit vif entre les mains du vainqueur; il prit sur le champ son parti, & se précipita du haut d'un rocher. C'est ainsi que Philomélus termina ses jours, & que de son propre mouvement il s'infligea la peine qui estoit due à son action sacrilège.

Cependant Onomarchus frere & collègue de Philomélus; prend d'abord le commandement en chef, & ayant ramassé à la hâte les débris de l'armée Phocéenne, qui avoient échappé à la défaite générale, & tenu tête à l'ennemi, il court au-devant des fuyards qui se sauvoient par pelotons, les uns d'un costé; les autres de l'autre, & il les rallie tous en un corps, dans l'intention de les mettre hors de toute insulte, & de les reconduire dans peu dans la Phocide. Ce fut par cette victoire considérable remportée sur les Phocéens, & par la mort de Philomélus leur Général, que se termina la seconde année de la seconde guerre sacrée.



R E C H E R C H E S

S U R

L'HISTOIRE DE CARIE.

Par M. l'Abbé SEVIN.

ON tenteroit vainement de remonter jusques à l'origine des peuples de la Carie. Ils ont cela de commun avec la plupart des nations, dont les écrivains sacrez ne marquent point les fondateurs. On ne sçait point aujourd'huy quels ont esté les premiers habitants de la contrée depuis si connue sous ce nom. Elle a porté celuy de Phénicie pendant quelques siècles, du moins si l'on en croit Corinne & Bacchylide. Quelques critiques fondez sur le témoignage de ces deux auteurs, ont soutenu que les Phéniciens avoient fait des établissements considérables dans la Carie; & on ne sçauroit nier que le grand nombre de leurs colonies ne donne beaucoup de vraisemblance à ce sentiment. Sçavoir maintenant si les Phéniciens & les Cariens sont précisément le même peuple, ou non, c'est une de ces questions que la disette des anciens monuments nous met hors d'estat de décider. Il paroît cependant, que les naturels du pays tenoient pour la négative; Hérodote sera mon garant: les Cariens, au rapport de cet historien, se prétendoient nez dans la province même, & descendus de Car frere de Lydus & de Myfus; généalogie dont ils prétendoient que la vérité estoit plus que suffisamment confirmée par l'ancienneté du temple de Jupiter Carien bâti à Mylasas. Là de temps immémorial s'assembloient conjointement avec eux les Lydiens & les Mysiens. Un usage si constamment observé, prouvoit invinciblement, selon eux, que les ancêtres de ces peuples & les leurs estoient absolument les mêmes. Il est certain néanmoins, que quelques écrivains ne se sont pas fait un scrupule de rejeter cette conséquence. Je ne l'avance que d'après

24. de Juillet
1733.*Corin. &
Bacch. apud
Athen. p. 174.**Herod. p. 69.*

*Ælia. hist.
anim. p. 261.*

*Pausan. pag.
27.*

*Plin. Ta. 2.
pag. 416.*

Szeph. p. 84.

*Cic. lib. 3.
de Nat. Deor.
pag. 296.*

Pomponius Mela : les uns, à ce qu'il dit, rapportoient l'origine des Cariens aux Pélasges, & les autres aux Crétois ; il y a bien de l'apparence que la conformité du nom de Car Crétois d'origine, avec celui de la nation, a donné naissance à l'opinion des derniers ; *Ælien* a cru devoir l'adopter. Mais si de semblables arguments estoient de quelque poids, ne pourroit-on pas dire avec un égal degré de vraisemblance, que les Cariens estoient descendants de Car, fils de *Phoronée* ; ce qui néantmoins se concilieroit mal-aisément avec le récit de *Pausanias* : il assure en termes formels, que le Car dont il s'agit icy faisoit son séjour à Megare, que la citadelle estoit son ouvrage, & que les habitants de la Mégaride montroient de son temps aux estrangers le tombeau de cet ancien héros. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Cariens ne vouloient reconnoître ni le Car de Crete, ni celui de Megare pour les fondateurs de leur nation ; ils en faisoient honneur au Car, dont *Hérodote* nous a conservé le souvenir ; il estoit petit-fils de *Manès*, & frere de *Lydus* & de *Myfus*. Les pays qui dans les siècles suivans composèrent le royaume de Carie, luy échûrent en partage, il bâtit près de *Mylases* le temple de Jupiter Carien, & dans la vûe de gagner la confiance de ses sujets, il eut l'adresse de leur persuader que les Dieux par une protection singulière, à la faveur du vol des oiseaux, luy avoient accordé le don de percer dans les ténèbres les plus épaisses de l'avenir. Les autres particularitez qui rendirent memorable le regne de ce Prince, ne sont point venues jusques à nous ; on lit seulement dans *Estienne de Byzance*, que les habitants de *Syagela* se faisoient gloire de conserver son tombeau dans le sein de leur ville. Il laissa trois enfans de *Callirhoé* sa femme, fille du fleuve *Méandre*, sçavoir *Alabandus*, *Cryasus* & *Idricus*, qui se mirent chacun en possession de la portion du Royaume qui leur avoit esté destinée. Des trois freres, *Alabandus* fut le plus illustre, il fit son séjour à *Alabanda*, ville dont il avoit jetté les fondemens. Le fait paroît incontestable, du moins est-il établi sur les témoignages précis de *Ciceron* & d'*Estienne de Byzance*. Ce Géographe, à la vérité, distingue deux places de

ce nom dans la Carie, l'une bâtie par Alabandus fils de Car, & l'autre par Alabandus fils d'Evhippus. Mais comment accorder ce sentiment avec les écrits des anciens, dans lesquels on ne découvre pas le moindre vestige de ces deux Alabanda? Il seroit inutile d'objecter icy un passage d'Hérodote, où il est dit que le Roy de Perse fit present à Butares, d'Alabanda ville considérable de Phrygie, *πολις μεγάλην*. L'Alabanda de cet auteur a-t-elle quelque chose de commun avec l'Alabanda dont parle Estienne; la situation n'en est-elle pas absolument différente? D'ailleurs, ne seroit-on pas en droit de répondre que les confins de la Phrygie & de la Carie ayant changé en différents temps, Alabanda estoit au siècle d'Hérodote, du département de la dernière? Ne se pourroit-il pas faire encore que dans le texte de cet historien, les copistes eussent substitué le nom de la Phrygie à celui de la Carie? je ne serois pas éloigné de le penser. Hérodote, ainsi qu'on le vient de remarquer, met Alabanda au nombre des grandes villes; description qui ne sçauroit guères tomber que sur l'Alabanda de Carie, également célèbre par les richesses & par le luxe de ses habitants. Or l'opulence & les plaisirs sont rarement le partage des villes médiocres. Il reste maintenant à examiner auquel des deux Alabandus l'Alabanda dont il s'agit devoit son origine. Si l'on s'en rapporte au sçavant Holstenius, la difficulté sera bientôt levée; l'Alabandus fils d'Evhippus n'exista jamais, & les mots *Αλαβανδου Εὐίππου* signifient seulement qu'Alabandus manioit les chevaux avec beaucoup de dextérité, ce qui quadre parfaitement avec la suite du discours d'Estienne de Byzance; il prétend que le terme Carien *Αλαβανδης* répond à celui d'*ἵππωνμος*, vainqueur à la course des chevaux. Il s'ensuivroit de là que ce Prince avoit remporté quelques victoires de cette espèce, qui, soutenues par des qualités personnelles peu ordinaires, luy gagnèrent entièrement le cœur de ses sujets; il en fut tendrement aimé, & ils ne balancèrent point après sa mort à luy déferer les honneurs divins. Ce qu'il y a de certain, c'est que du temps même de Cicéron, les Alabandiens le plaçoient au-dessus des dieux du paganisme les plus respectez. Voicy ses

Steph. ver.
Αλαβ.

Herod. pag.
403.

Steph. ibid.

paroles, *Alabandenses quidem sanctius Alabandum colunt, à quo est urbs illa condita, quam quemquam nobilium deorum, apud quos non inurbane Stratonicus, ut multa, cum quidam ei molestus Alabandum deum esse confirmaret, Herculem negaret; ergo mihi, inquit, Alabandus, tibi Hercules sit iratus.* Les peuples que gouvernèrent Cryasus & Idrieus ses freres, ne portèrent pas si loin la reconnoissance à l'égard de ces Princes; à peine leurs noms ont-ils passé jusques à la postérité. Cryasus fonda la ville de Cryasa, qui tenoit un rang peu important parmi les villes de Carie. Il est appelé fils de Carès dans les imprimez d'Estienne de Byzance: *Καρὸς*, si je ne me trompe, est la véritable leçon; Car estoit vraisemblablement son pere. Il l'estoit aussi d'Idrieus, qui s'établit à Idrias, dont il fit la capitale de son petit Empire. Alors, si l'on en croit le Géographe allegué cy-dessus, elle se nommoit Chrysaoris; il en résulte que la Carie avoit eu des Rois ou contemporains de Car, ou même qui luy estoient antérieurs, mais Estienne n'est pas toujours un garant bien sûr; Chrysaoris, selon luy, est l'ouvrage de Chrysaor, & Chrysaor estoit petit-fils de Sisyphe, qui ne sauroit avoir vécu que plusieurs années après Idrieus. On ignore aujourd'huy si les trois enfants de Car transmirent le Royaume de Carie à leurs descendants. Ceux d'Alabandus & de Cryasus sont demeurez ensevelis dans les ténèbres de l'oubli. Cependant Estienne de Byzance a eu soin de nous apprendre que Idrieus laissa ses Estats à son fils. Il bâtit la ville d'Euromus, qui donna son nom à une province de Carie, qui le conservoit encore du temps de Polybe & de Tite-Live. En vain chercheroit-on les successeurs de ce Prince, on ne les voit nulle part. On ne voit pas non plus sous lequel de ces premiers Rois de Carie Ninus en fit la conquête, si tant est que les armes victorieuses des Assyriens aient jamais pénétré jusques là. La raison d'en douter est que personne, si vous en exceptez Diodore, ne fait mention de ce fameux événement. Quoy qu'il en soit, les Cariens, sous le gouvernement paisible des descendants de Car, se multiplièrent extrêmement. Le pays quoyque fertile, n'estoit point en estat de fournir aux besoins d'un peuple

si nombreux; ils furent donc obligez de former des établissemens dans les isles voisines du continent. Rhodes fut attaqué. Les Pheniciens en estoient les maîtres, & ils ne résistèrent point à des armées que la faim rendoit invincibles. Ces premiers succès ouvrirent aux Cariens le chemin des autres isles de la mer Egée, qui, suivant les témoignages de Conon & de Thucydide, succombèrent la plupart sous les efforts de cette nation guerrière. Le dernier Ecrivain, en homme exact & qui ne vouloit point estre cru sur sa parole, confirme la vérité de ce fait par une preuve également solide & convaincante. Il rapporte que les Athéniens dans les commencemens de la guerre du Peloponnèse, firent exhumer les corps enterrez à Délos en différens temps, & on jugea par la position de ces corps & par l'examen des armes enfermées dans les tombeaux, que presque tous les cadavres estoient des cadavres de Cariens. Il paroît que ces peuplades précédèrent de plusieurs années le regne de Minos Roy de Crete; car on lit dans le même Thucydide, que ce Prince chassa les Cariens des Cyclades, & que dans la vûe de s'en assurer la possession, il donna à ses enfans le commandement de ces isles nouvellement conquises. La mer où elles estoient situées avoit esté connue autrefois sous le nom de mer de Carie, particularité qui n'est venuë jusqu'à nous, que par le canal du scholiaste de cet Ecrivain. Au reste, si le récit de Thucydide est véritable, il faudra, d'après les marbres d'Arondel, placer cette conquête de Minos cent ans ou environ avant le siège de Troye. Je dis si le récit de Thucydide est véritable; en effet, comment ne pas suspendre son jugement, quand on considère qu'Hérodote n'est point d'accord avec luy sur la manière dont le Roy de Crete traita les Cariens. Il prétend que ce Prince ne les dépouilla point de la possession des isles; ils eurent la liberté de les cultiver comme par le passé; & exempts de tout tribut, ils s'engagèrent seulement de joindre un certain nombre de vaisseaux aux flottes que Minos jugeroit à propos d'équiper. A laquelle de ces deux narrations donner la préférence? Deux raisons semblent devoir faire pencher la balance en faveur d'Hérodote; la première se

Con. p. 294.

Thucyd. p. 8.

Herod. p. 68.

tire du lieu de sa naissance ; il estoit d'Halicarnasse, Carien par conséquent , & dès lors plus à portée que Thucydide de s'instruire à fond des antiquitez de cette nation. Voicy la seconde raison, c'est le texte même de cet historien qui la fournit : à l'entendre parler , il ne s'est déterminé sur le fait en question , qu'après un examen fort scrupuleux ; il assure que ses recherches ont esté portées aussi loin qu'il luy avoit esté possible.

*Pausan. pag.
429.*

Adjoûtons à cela le témoignage de Pausanias ; il insinué que les Cariens traitèrent avec Minos d'égal à égal, ce qui doit s'entendre des Cariens établis dans les isles, & non de ceux du continent, autrement cet Ecrivain se contrediroit luy-même. Miletus, selon luy, vint chercher un asyle dans la Carie : or Miletus estoit sujet de Minos, & forcé d'abandonner sa patrie par des motifs qui ne font point honneur à la mémoire du Roy de Crete : il aborda dans la contrée où depuis fut bâtie la ville de Milet ; le pays alors appartenoit aux Cariens, qui reçurent parfaitement bien Miletus & ses compagnons de voyage.

*Nican. apud
Anton. lib. nar.
30.*

Il y a plus, c'est qu'au rapport de Nicandre, il épousa Eidothée fille d'Eurytus Roy de Carie, ou plustost du territoire de Milet & de ses environs. Les enfans qui naquirent de ce mariage furent Caunus & Byblis. Parthenius nomme leur mere Tragasia, & le scholiaste de Théocrite Arcia. L'amour causa toutes les disgraces qui désolèrent cette famille. Je n'entreray dans aucun détail là-dessus. Quoy de plus souvent repeté dans les écrits des Poëtes, que la tendresse criminelle du frere & de

*Non. Dion.
pag. 384.*

la soeur. Elle n'avoit point encore éclaté, lorsque Caunus à la tête des Cariens, suivit Bacchus à la conquête des Indes. De retour dans sa patrie, il eut le malheur d'allumer dans le cœur de Byblis des feux ausquels elle refusa constamment de répondre. Le séjour de Milet luy devint odieux, & il se retira dans une province de Carie, où il jeta les fondemens de la ville de Caunus. C'est ainsi que le rapporte Parthenius d'après Nicænetus auteur ancien, mais il seroit mal-aisé de marquer au juste quel estoit le véritable sentiment de cet Ecrivain. En effet, Ptolémée Hephæstion avance sur la foy du même Nicænetus, que Lyrcus fils d'Inachus se retira à Caunus sous le regne

*Parth. pag.
366.*

d'Arbicias. La ville de Caunus existoit donc plusieurs années avant le fils de Miletus. Dans ce temps-là à peu près, Bargafus commandoit dans un coin de la Lydie; il estoit fils d'Hercule & de la Nymphé Barga. Bargafa, que Strabon qualifie de bourgade, est regardée comme son ouvrage. L'ambition de Lamus fils d'Hercule & d'Omphale, ne luy permit point de jouir tranquillement de ses petits Estats; moins puissant, ou moins heureux que son ennemi, il fut obligé de se sauver en Carie, où Cuardus un de ses enfants, bâtit la ville de Cuarda. Je ne dois point oublier icy Amisodarus; Eustathe & Didyme le mettent au nombre des Rois de Carie. Cependant la plupart des anciens disent en termes formels, que les Lyciens estoient ses sujets; il faut néanmoins en excepter Palæphate, dont le sentiment peut en quelque manière se concilier avec celui du scholiaste d'Homere. Il soutient que ce Prince habitoit les rives du Xanthe près du mont Telmissus. Or Ciceron, Clement d'Alexandrie & plusieurs autres Ecrivains, placent la ville de Telmissus dans le Royaume de Carie. On ne sçauroit nier pourtant, que suivant l'opinion la plus généralement reçue, Telmissus n'appartînt aux Lyciens. Il se pourroit bien faire que ces peuples, sous la conduite de Bellerophon, eussent conquis quelque canton de la Carie; ce qu'il y a de certain, c'est que Udyssius son petit-fils y fonda une ville, qui longtemps après portoit encore son nom. Un de ses oncles luy avoit ouvert l'entrée de cette province; c'est la conséquence que présente naturellement un passage d'Estienne de Byzance. Glaucus y est appelé pere de Chrysaor, il l'estoit aussi de Bellerophon, & dès lors il n'y a guères lieu de douter que luy & Chrysaor ne fussent freres; & à qui avec plus de probabilité, attribuer la fondation de Chrysaoris ville de Carie? Qu'on ne m'objecte point que dans Apollonius, la construction de cette place estoit mise sur le compte des Lyciens, les deux récits n'ont rien de contraire, & la conquête dont il s'agit sera toujours l'ouvrage de Bellerophon, qui n'a pû l'entreprendre & l'exécuter qu'à l'aide des troupes Lyciennes, dont Sobatès son beau-pere luy avoit confié le commandement. Il y

Steph. pag.
210.

Strab. pag.
646.

Didy. Il. π.
vers. 328.

Palaph. pag.
36.

Steph. pag.
571.

Apoll. apud
Steph. p. 759.

a beaucoup d'apparence que cette place, dès son origine, a esté très-considérable; le surnom de Chrysaorie commun à toute la Carie, selon Epaphroditus^a & Pausanias^b, est une preuve qui ne souffre point de réplique. Cette place fut depuis célèbre sous la dénomination de Stratonicee. C'estoit dans son territoire que se tenoient les assemblées générales des Cariens. On y regloit & les sacrifices publics & les affaires qui regardoient le corps de la nation. Quoyque les Stratoniceens ne fussent point Cariens d'origine, ils estoient néanmoins admis à ces assemblées, par rapport aux fonds de terre qui leur appartenoient dans la province. Plus une ville en possédoit, & plus elle avoit de suffrages dans la Diete, ce qui devoit donner une grande supériorité aux villes riches & opulentes. Mylasa estoit de ce nombre; Estienne de Byzance en rapporte la fondation à Mylasus fils de Chrysaor. Il est très-vray-semblable que ce Prince vivoit encore, lorsque Melanippus fils de Thesée conduisit en Carie une colonie de Grecs. Plutarque est le seul qui ait eu l'attention de nous instruire de cette particularité; mais il ne marque point en quel endroit de la Carie Melanippus fixa sa demeure. Les succès dont fut accompagnée l'expédition de cet Athénien, encouragèrent quelques autres Grecs à former de pareilles entreprises. Racius fils de Lebès sortit des ports de Crete avec une flotte nombreuse; l'auteur de la Thebaïde dans Pausanias, le fait aborder aux environs de Colophon; dont il s'empara, malgré la résistance des Cariens maîtres de la contrée. Il y fut joint par quelques captifs Grecs, qui luy présentèrent Manto fille de Tiresias; il l'épousa. Les Cariens chassés de tant d'endroits, se jettèrent sur l'isle de Chio, qui leur fut vainement disputée par les anciens habitants. Pausanias place cet événement sous le regne d'Oenopion fils de Bacchus & d'Ariadne, événement qui nous mene presque jusqu'au temps que les Grecs vinrent assiéger la fameuse Troie. Les Cariens alors accoururent au secours de Priam; ils combattoient sous les estendars d'Amphimachus & de Nastes fils de Nomion: ces deux Généraux y périrent glorieusement, l'un & l'autre furent tuez de la main d'Ajax. Il n'est point à présumer que

toute

^a Epaph. apud

Steph. p. 759.

^b Pausan. pag.

432.

Strab. pag.

660.

Plut. tom. 1.

pag. 114.

Pausan. pag.

422.

Pausan. pag.

432.

Hom. Il. 6

Dares p. 42.

toute la Carie n'obéit à Nomion leur pere, autrement il faudroit dire que ce Prince, mort avant la prise de Troye, avoit déclaré Damætus son successeur à la couronne : il estoit sur le trône lorsque Podalire, un des Capitaines Grecs, fut jetté par la tempête sur les costes de Carie. Un berger luy sauva la vie, & le conduisit à la cour de Damætus, dont la fille estoit malheureusement tombée du haut de son Palais. Podalire la fit saigner des deux bras, & la Princeesse recouvra la santé. Le Roy, en reconnoissance de ce bienfait, luy donna Syrna en mariage, & pour dot la Chersonése province de Carie. Il y bâtit deux villes, dont l'une fut appelée Syrna du nom de sa femme, & l'autre porta celui du berger, auquel il avoit de si grandes obligations. Pausanias n'est pas tout-à-fait d'accord avec Eslienne de Byzance : il dit que Podalire ayant perdu sa route, alla s'établir à Syros ville du continent de Carie. Syrna est la véritable leçon. La même migration est rapportée par Aristote, mais il prétend que Podalire, avant que d'habiter la Carie, établit des colonies dans la Mysie & dans l'isle de Cos. De toutes ces narrations, Tzetzes n'en suit aucune : Podalire, si on l'en croit, revint à Argos, & là il reçut ordre de l'oracle de peupler la Chersonése de Carie. Il est fait mention de cette Chersonése dans le scholiaste d'Apollonius, mais ni luy ni les autres ne marquent point si la postérité de Podalire conserva long-temps la souveraineté de ce pays. Les étrangers avoient jusques-là médiocrement troublé la tranquillité de la Carie ; on en va voir arriver dans ce Royaume des effains, qui en changèrent entièrement la face. Telle fut l'expédition de Nelée fils de Codrus, que les uns font postérieure de 130. ans au siège de Troye, & les autres de 140. Ce Prince ennuyé de mener une vie privée dans le sein de sa patrie, rassembla ceux des Grecs que leur indigence obligeoit à chercher fortune ailleurs ; il se mit en mer à la tête d'une jeunesse florissante, & prit terre dans le territoire de Milet, que les Cariens & les descendants de Miletus habitoient en commun, & divisez par bourgades. Nelée les défit, & dans la crainte que les naturels du pays ne devinssent un jour les plus forts, il résolut de les

Steph. pag.
686.

Pausan. pag.
278.

Arist. p. 43.

Schol. Apoll.
pag. 95.

Con. narr. 3.ª

sacrifier tous à la sûreté de sa colonie; le projet fut exécuté, & les soldats épousèrent les femmes de ceux qu'on avoit impitoyablement massacrés. Un traitement si barbare irrita les Miletienues; elles s'engagèrent de concert à ne point manger avec leurs maris, & à ne les appeller jamais par leur propre nom. Cependant Androclus frère de Nélée emporta la ville d'Ephèse, dont les Cariens, au rapport de Phérécyde, estoient les maîtres; ils l'estoient aussi de Myus & de Priene, qui leur furent pareillement enlevées. Ce n'est pas que les Cariens ne fussent une nation brave & valeureuse, mais on les attaquoit de toutes parts, & il ne leur estoit guères possible de mettre sur pied des armées capables de résister aux Ioniens & aux Doriens. Ces derniers, dans le même temps, faisoient de puissantes diversions, & la pluspart des places considérables de la Carie se virent forcées de subir le joug du vainqueur. Il paroît que les Doriens se partagèrent en trois corps. Le premier s'établit en Crete, le second à Rhodes, & le troisième commandé par Anthès, s'empara du territoire d'Halicarnasse. Voicy comment en parle Strabon. *Træzen & Pittheus fils de Pelops, ayant abandonné la contrée de Pise, le premier bâtit une ville à laquelle il donna son nom, & Pittheus prit les rênes du gouvernement. Anthès, qui regnoit avant son arrivée, quitta le pays, & jeta les fondemens de la ville d'Halicarnasse.* Ce qui ne sçauroit, en façon du monde, se concilier avec un texte de ce Géographe, dans lequel il assure positivement qu'Halicarnasse & Cnide sont postérieurs au siècle d'Homere: il s'ensuit de là, que la première de ces villes n'a pû estre bâtie par Anthès, qui, suivant luy, estoit contemporain de Pittheus, & par conséquent d'Ægéc pere de Thésée. D'ailleurs, il est réfuté par Pausanias, qui fixe l'arrivée de Træzen & de Pittheus sous le regne d'Ætius fils d'Anthès: il adjoute que plusieurs années après, les descendants de cet Ætius fondèrent Halicarnasse & Myndus, villes de Carie. Cet auteur auroit dû ne point omettre les noms de ces Princes; mais Estienne de Byzance supplée en quelque manière à ce défaut. Il assure que les Doriens, sous les ordres d'Anthès, élevèrent les murs d'Halicarnasse: Strabon,

Herod. pag. 60.

Pherec. apud Strab. p. 682.

Strab. pag. 374.

Pausan. pag. 189.

Steph. p. 99.

vray - semblablement, a confondu ces deux Anthès. Tant de colonies remplirent presque tout le continent de la Carie; les Ioniens néanmoins ne jouissoient pas tranquillement du fruit de leurs conquêtes. Une armée de Cariens vint mettre le siège devant Priene, Androclus courut au secours de la place. On se battit de part & d'autre avec beaucoup de valeur; les Cariens perdirent la bataille, & les Grecs leur Général. Les premiers, à en juger par un fait rapporté dans Plutarque, employèrent plus d'une fois contre ces nouveaux venus les voyes de la perfidie. Il nous apprend que les Meliens réduits à une extrême misère par le trop grand nombre de leurs habitants, exhortèrent la jeunesse de l'isle à s'établir dans quelqu'autre contrée. Nymphæus, qui à une beauté parfaite joignoit la bravoure & l'intrepidité, se chargea du commandement. La navigation ne fut pas heureuse, une affreuse tempête les jeta sur les costes de Carie. Les Cryassiens touchés de la triste situation où se trouvoient ces estrangers, partagèrent avec eux & leurs maisons & leur territoire. Bien-tôt à la compassion succedèrent des mouvements de crainte & d'inquiétude; les Meliens se multiplioient de jour en jour, & les Cariens peu en estat de résister, formèrent la résolution de se défaire de ces hostes incommodes. On prit les mesures les plus propres à faire réussir ce noir complot. Les Meliens furent invitez à un festin solennel. Cephene qui estoit éprise des charmes de Nymphæus, sensiblement touchée de voir que son amant alloit estre sacrifié à de si injustes soupçons, ne balança point à l'avertir du danger qui le menaçoit. Cependant les Cariens vinrent supplier les Grecs d'honorer la fête de leur présence; les femmes Grecques, répondit Nymphæus, suivant l'usage reçu dans la nation, accompagnent toujours leurs maris à ces sortes d'assemblées. A la bonne heure, repartirent les autres. Les estrangers vinrent donc à la salle du festin sans armes, leurs femmes les avoient cachées sous leurs habits. Au signal dont estoient convenus les Cariens, les Grecs se levèrent, se saisirent de leurs espées, & firent main basse sur des gens qui respectoient si peu les droits de l'hospitalité. On rasa la ville, & à sa place on en bâtit

*Pausan pag.
526.*

*Plut. tom. 2.
pag. 246.*

*Polyæn. pag.
820.*

*Aristoph. opus.
vers. 274.*

*Plut. tom. 2.
pag. 301.*

une autre, qui fut appelée Cryassa la neuve. Ensuite Nymphæus épousa Cephene, & les Grecs, à l'envi, la comblèrent d'honneurs & de biens. La même histoire se lit dans Polyænus, & avec les mêmes circonstances. Ces fréquentes migrations resserrèrent extrêmement les bornes des Cariens; dans le dessein de se garantir à l'avenir de semblables invasions, ils prirent le parti de se retirer sur les montagnes, & d'y élever des forteresses, qui, par leur situation naturelle, rendroient inutiles les efforts de l'ennemi. Je n'avance rien que d'après Aristophane, qui, dans la Comédie des oiseaux, fait allusion à cette coutume des Cariens, de n'habiter que les montagnes. Un terrain si stérile les jetta dans la pauvreté, & la pauvreté réveilla le courage de la nation, que tant de disgraces avoient abbatuë. Ils construisirent des vaisseaux, coururent la mer, & leur puissance s'accrut à tel point, que quelques Ecrivains les mettent au nombre de ceux qui ont possédé l'Empire maritime. Eusebe le fait commencer à la 11.^e Olympiade, & finir à la 27.^e Il y a des auteurs qui remontent bien plus haut. Castor, par exemple, rapporte aux temps qui suivirent la mort de Minos, les grands progrès que les Cariens firent sur la mer. Quant à Diodore, il en fixe l'époque immédiatement après la prise de Troye, & prétend que ces peuples, à la faveur de leurs vaisseaux, s'emparèrent de l'île de Lesbos. Les mêmes raisons qui les avoient obligés à exercer la piraterie, les engagèrent à combattre sous les estandards des Républiques & des Princes étrangers. Ils voloient au secours de celui qui payoit le mieux; avidité dont les historiens Grecs parlent avec le dernier mépris. Il estoit difficile que des peuples qui avoient toujours les armes à la main, n'acquissent des lumières & de l'habileté, & on voit dans Hérodote, qu'ils contribuèrent beaucoup à perfectionner l'art militaire, par des inventions utiles & ingénieuses. Il est constant que les troupes Cariennes estoient fort estimées; on en trouve la preuve dans Plutarque: Gygès, à ce qu'il dit, ayant secoué le joug de Candaule son légitime souverain, implora le secours d'Arfelis: cet Arfelis estoit de Mylasa, ville considérable de Carie; il tua de sa propre main Candaule, &

l'Écuyer auquel il avoit confié la hache d'Hercule. Ce Héros, dans son expédition contre les Amazones, l'enleva à leur Reine Hippolyte, & en fit présent à Omphale. Depuis ce temps-là les Rois de Lydie successeurs de cette Princesse, la portèrent toujours eux-mêmes dans les combats, & Candaule ne viola pas impunément une coutume que la religion avoit en quelque sorte consacrée. Gygès qui se croyoit redevable de la victoire à la valeur d'Arfélis, luy abandonna la possession de cette hache, & ce Général, plein du desir de transmettre à la posterité la mémoire de ses belles actions, fit élever une statuë de Jupiter, qui portoit dans une de ses mains la hache dont il s'agit. De là le temple où l'on posa la statuë, fut surnommé le temple de Jupiter Labradée; la raison en est, que le mot *λαβρὰς* en Carien signifie une hache. Cependant *Ælien* prétend que le Jupiter dont nous parlons tenoit une épée dans sa main, & que l'épithète de Labradée ne luy avoit esté donnée que par rapport à la violence des pluies qui tomboient dans ce canton-là. Dès lors Jupiter Labradée ne sera autre chose, selon luy, que Jupiter le pluvieux. Ne vaudroit-il pas mieux dériver ce nom du bourg même où l'on adoroit cette divinité; il s'appelloit Labrada. Cet auteur le place à 70. stades de Mylasa. Il estoit très-ancien, à ce que dit Strabon, & situé sur une montagne. Si l'on en croit Hérodote, cet édifice ne le cedit en grandeur à aucun des plus superbes bâtimens de l'Asie. Cet historien assure que dans un bois de planes, au milieu duquel estoit le temple, couloit une fontaine remplie de poissons familiers, ornez de colliers & de boucles d'oreilles. C'estoit des anguilles, suivant le témoignage de Plin. Le Jupiter honoré dans ce temple, portoit le surnom de *εὔρηνος*, ou Jupiter le guerrier. Les passages de Strabon & d'Hérodote sont clairs & précis, & ils doivent estre écoulez l'un & l'autre préférablement à *Ælien*, qui soutient que ce même Jupiter estoit connu sous la dénomination de Jupiter Carien. Il se trompe, Strabon le distingue formellement du guerrier; & de plus, Hérodote, très au fait de l'histoire de ce Royaume, insinué que le temple de Jupiter Carien faisoit un des plus beaux ornemens de Mylasa.

Ælian. hist. anim. p. 3. 76.

Idem p. 26.

Strab. p. 974.

Hérod. pag.

330.

Strab. pag.

974.

Hérod. pag.

330.

Hérod. p. 69.

La 9. pag.
130.

Je ne dois pas oublier icy que dans Lactance il est fait mention d'un certain Labradus, qui reçut Jupiter dans sa maison, & l'accompagna dans toutes les expéditions militaires; Atabyrius son frere & luy bâtirent un temple à ce dieu, qui, du nom de son fondateur, fut surnommé Labradée. Retournons aux autres expéditions des Cariens. Celle d'Egypte est sans

Herod. pag.
148.

contredit une des plus mémorables. Psammétique chassé par les onze Princes qui partageoient avec luy la souveraineté de ce Royaume, avoit esté contraint de se retirer dans des marais, que la nature des lieux rendoit impraticables. Moins occupé de ses malheurs que du desir de la vengeance, il envoya consulter l'oracle de Latone, infiniment respecté parmi les Egyptiens. La déesse répondit que des hommes de cuivre sortis de la mer, le rétabliroient sur le trône. Les Cariens alors tenoient la Méditerranée avec une flotte considérable, à laquelle s'estoient joints plusieurs des habitants de l'Ionie; il paroît que dans ce temps-là les Ioniens, moins délicats que les autres Grecs, ne se faisoient pas un scrupule d'exercer la piraterie, & de combattre à la solde des Princes étrangers. La tempête les surprit au milieu de leur navigation, & ils furent obligés de relâcher en Egypte. L'espoir du butin leur inspira la hardiesse de tenter une descente; le débarquement se fit près des lieux où Psammétique s'estoit réfugié. Un Egyptien saisi de crainte, vint luy apprendre que des hommes de cuivre désoloient la campagne. Les ténèbres qui jusques-là luy avoient dérobé le sens de l'oracle, se dissipèrent tout à coup; il implora le secours des Cariens, que de magnifiques promesses déterminèrent bien-tôt à seconder ses projets. Le traité conclu; les étrangers, & les Egyptiens qui n'avoient point abandonné Psammétique dans sa disgrâce, marchèrent à l'ennemi: il fut entièrement défait, & ce Prince réunit en sa personne toute la monarchie de l'Egypte. Touché des services des Cariens, & peut-estre encore plus des avantages que pouvoit luy procurer leur séjour en Egypte, il leur offrit des terres dans une contrée riche & abondante. Ces terres situées près de Peluse, s'étendoient sur l'une & l'autre rive du Nil. Voilà la manière dont

Hérodote raconte ce fameux événement. Diodore ne parle ni de la réponse de l'oracle, ni de la retraite de Psammétique dans les marais, il s'est contenté de dire que ce Prince attaqué par les Rois qui luy avoient esté associéz au gouvernement de l'Egypte, rassembla une armée nombreuse, composée de Cariens, d'Ioniens & d'Arabes : fortifié de ces troupes auxiliaires, il battit ses concurrents, dont les uns furent tuez, & les autres se sauvèrent en Libye. Si le fait est véritable, les Arabes n'eurent pas moins de part que les Cariens & les Ioniens, à la gloire de cette journée. Je ne sçais dans quelles sources Polyænus a puisé la même histoire, tant son récit est différent de celui de ces deux Ecrivains. Il veut que Tementhès Roy d'Egypte, inquiet du succès de la guerre qui s'estoit élevée entre Psammétique & luy, interrogea l'oracle de Jupiter, & que l'oracle l'avertit de se donner de garde des coqs. On fit à la Cour de Psammétique plusieurs raisonnemens sur la prédiction, & Pigrès, Carien, ayant dit par hazard que ses compatriotes avoient introduit l'usage de porter des plumes sur leurs casques, ce Prince comprit aisément le sens de l'oracle, & leva des troupes en Carie, qui taillèrent en pièces celles de Tementhès son ennemi. Polyænus adjoute que les Cariens, à la sollicitation de Psammétique, s'établirent à Memphis, & que de là ils furent appelez Caromemphites. Il se trompe, ce fut Amasis qui transporta les Cariens à Memphis. Sensibles aux bienfaits dont les avoit comblez Psammétique, ils demeurèrent inviolablement attachez à sa maison. Lors donc que l'Egypte secoua le joug d'Apriès le dernier de ses descendants, les Cariens coururent au secours de ce Prince : le nombre des Egyptiens ne les effraya pas, & malgré la défection totale de ceux qui combattoient sous les estendars d'Apriès, ils soutinrent avec une poignée de monde, les efforts de tant d'ennemis. Cependant Apriès périt dans la mêlée, & les Cariens n'eurent point d'autre parti à prendre que celui de se soumettre au vainqueur. Amasis résolut, à quelque prix que ce fût, d'attirer à son service des soldats dont il jugea sagement que la bravoure & la fidélité seroient désormais le plus ferme appui

*Diod. pag.
142.*

*Polyæn. pag.
609.*

de sa couronne. Il leur assigna des terres dans le district de Memphis capitale de ses Etats. Psammenite fils & successeur de ce Prince, ne les traita pas avec moins de distinction; & de leur costé, ils luy donnèrent les preuves les plus éclatantes de zèle & de dévouement. Phanès natif d'Halicarnasse, homme de cœur & de tête, mécontent de Psammenite, engagea Cambyse par ses conseils, à entreprendre la conquête de l'Egypte. Les Perses entrèrent donc dans ce Royaume avec une armée formidable, & Psammenite, averti de leur marche, vint à la rencontre de Cambyse. Lorsque les deux nations furent en présence, les Cariens eurent de la perfidie de leur compatriote, en tirèrent une vengeance dont le récit seul fait horreur. Phanès, dans la vûë de cacher sa fuite, avoit laissé ses enfants en Egypte: les Cariens les ayant conduits à la tête du camp, y firent apporter un vase, dans lequel, aux yeux du pere, on reçut le sang de ces victimes infortunées; on le remplit d'eau & de vin, & les Cariens en burent chacun à leur tour. Bien-tost après on en vint aux mains, & malgré la valeur des Cariens, la victoire se déclara pour les Perses, qui en furent uniquement redevables à la supériorité du nombre & à la lâcheté des Egyptiens. A en juger par les apparences, ceux qui pûrent échapper à la fureur de Cambyse, se retirèrent dans leur patrie. Elle avoit eu depuis leur départ, de cruelles guerres à soutenir contre les Rois de Lydie. Les successeurs immédiats de Gygès, soit reconnoissance des bienfaits d'Arfelis, soit crainte de se commettre avec une nation belliqueuse, ne troublèrent point la tranquillité de la Carie, du moins on n'en apperçoit pas le moindre vestige dans l'histoire. Halyattes fut le premier qui forma le projet de les assujettir à sa domination. Il avoit confié aux plus âgez de ses enfants le gouvernement des provinces qui luy obéissoient. Chacun d'eux reçut ordre de faire de puissantes levées dans l'estenduë de son département: un commandement si précis jeta Croesus dans de terribles embarras; les plaisirs auxquels il se livroit sans reserve, avoient épuisé ses revenus. Dans ce besoin pressant, il va trouver un nommé Sadyattes le particulier le plus opulent de la Lydie. Il estoit au bain;

bain; on luy annonça l'arrivée du Prince, auquel il fit dire qu'il pouvoit l'attendre; Sadyattes parut à la fin, & Crœsus luy ayant exposé la fâcheuse situation dans laquelle il se rencontroit, Halyattes a un grand nombre d'enfants, répondit-il, & si j'estois obligé de les secourir tous, il n'est point de trefors qui pussent y suffire. Un refus si mortifiant picqua Crœsus jusqu'au vif; & dans le moment même, il fit un vœu à Diane, si jamais il montoit sur le trône, de luy consacrer les biens de cet imprudent Lydien. Mais le crédit de ce Prince estoit si mal établi, que malgré les efforts les plus pressés, il eut beaucoup de peine à recouvrer mille pièces d'or. Theocharides Ephésien, les luy prêta, & il ne le fit qu'à l' instante sollicitation de Pamphaès son fils, qui s'estoit insinué fort avant dans les bonnes grâces de Crœsus. Quelque modique que fût cette somme, il vint à bout néanmoins de rassembler de très-belles troupes, & de devancer tous ses freres au rendez-vous, que l'on avoit indiqué à Sardis. Halyattes extrêmement satisfait de son zèle & de son activité, entra avec luy dans le pays des Cariens. Nicolas de Damas, le seul qui fasse mention de ce point d'histoire, ne marque point quel fut le succès de l'expédition des Lydiens. Il y a lieu de penser que ces peuples ne furent point subjugués alors, & cela avec d'autant plus de fondement, qu'Hérodote compte la Carie parmi les provinces que les armes de Crœsus avoient adjoutées à l'Empire de Lydie. Il ne jouit pas long-temps de cette conquête; Cyrus, quelques années après, s'empara de la ville de Sardis, & les provinces dépendantes du Royaume de Lydie subirent le joug du vainqueur. Je ne doute pas que les Cariens n'aient esté depuis assujettis à la même forme de gouvernement que Cyrus avoit jugé à propos d'introduire dans l'Ionie, & dans les contrées voisines. Persuadé que les Grecs feroient avidement toutes les occasions de se soustraire à la domination Persane, il établit des tyrans dans les villes les plus opulentes & les plus peuplées. Ces tyrans estoient chargez du soin d'imposer les tributs, de les envoyer, & de commander les troupes qui leur seroient demandées. Quoyque maîtres absolus dans leur canton, ils

Herod. p. 113

reconnoissoient néanmoins en quelque façon l'autorité des Satrapes. Les Rois de Perse avoient sagement prévû que ces petits souverains se rendroient odieux à la multitude, & que par là ils se trouveroient dans la nécessité de ménager la seule puissance, qui pouvoit les garantir du ressentiment de leurs citoyens. Ils avoient encore prévû que si l'amour de l'indépendance les engageoit dans quelque conspiration, les ennemis dont ils estoient environnez ne manqueroient pas d'en avertir les gouverneurs Persans, toûjours en estat, & par le voisinage & par la supériorité des troupes, d'arrester le mal & de châtier les coupables : des mesures si bien prises continrent les Grecs & les Cariens dans le devoir pendant les regnes de Cyrus & de Cambyfes. Mais le mauvais succès des armes de Darius en Scythie, & les sollicitations d'Histiæus, reveillèrent dans l'esprit des Miliens, le desir presque éteint de recouvrer leur liberté. Bien-tost après, les autres Grecs & les Cariens, séduits par les mêmes espérances, se revoltèrent ouvertement. Les nouvelles du soulèvement de ces derniers vinrent aux oreilles de Dorisès, général de l'armée que Darius employoit à réduire les villes de l'Hellepont ; il en leva le siège, & s'avança à grandes journées du costé de la Carie. Les Cariens avertis de la marche de Dorisès, s'assemblèrent dans un lieu qu'on nommoit les Colomnes blanches, près du fleuve Marfyas. On délibéra dans cet endroit sur les différens partis qui paroissoient convenir davantage à la situation présente des affaires. De tous les avis qui furent proposez alors, le plus judicieux, au sentiment d'Hérodote, estoit celui de Pixodare fils de Mausole : mettez le Meandre derrière vous, leur dit-il, les soldats, lorsqu'ils ne verront aucun jour à la fuite, en combattront avec plus de courage & avec plus de fermeté. Les conseils sensés ne sont pas toûjours ceux qui l'emportent dans les assemblées nombreuses. Les Cariens abandonnèrent aux Perses un poste dont Pixodare avoit si bien connu l'importance ; la raison des Cariens estoit, que l'ennemi se trouvant enfermé entre leur armée & le fleuve, aucun d'eux n'échapperoit à leur juste vengeance. Mais la fortune ne seconda pas de si beaux projets, les Perses gagnèrent

Herod. pag.
330.

la bataille, il leur en coûta deux mille hommes ; les Cariens en perdirent dix mille : les fuyards se retirèrent dans le temple de Jupiter Labradée. Dans de si tristes conjonctures, il ne leur resloit que deux partis à prendre, ou d'abandonner l'Asie, ou d'avoir recours à la clemence du vainqueur. C'estoit le sujet sur lequel rouloient les delibérations, lorsque les Milesiens & les autres conféderez parurent à la vûë du temple. Les Cariens resolurent de tenter une seconde fois le sort des armes. On se mêla de part & d'autre avec une égale furie ; cependant les Perses, après des efforts incroyables, triomphèrent de la valeur des Cariens : les Milesiens furent extrêmement maltraitez dans ce combat. De là, à ce que prétendent quelques auteurs, est né le proverbe, *les Milesiens furent autrefois braves* : il se lit dans le Plutus d'Aristophane. Son scholiaste remarque à cette occasion, que les Cariens, las de se voir asservis à une puissance estrangère, refusèrent de payer à Darius les tributs accoutumez ; & que dans le dessein de luy faire la guerre avec plus d'avantage, ils voulurent engager les Milesiens dans leur querelle. Ceux-cy leur représentèrent qu'avec des forces telles que les leurs, ils ne seroient point en estat de résister aux armées innombrables du Roy de Perse. Les Cariens, dans cette extremité, s'adressèrent à l'oracle, qui se contenta de prononcer les vers dont on vient de parler ; ils coururent dans toutes les villes Asiatiques. Les Milesiens, ausquels la réponse du dieu ne faisoit pas beaucoup d'honneur, publièrent que la prêtresse avoit esté gagnée par de riches presents, & ne balancèrent plus à signer le traité, dont les suites ne furent point heureuses. Les Perses battirent les troupes de ces deux nations, dont les chaînes par cette défaite devinrent de jour en jour plus pesantes. C'est ainsi que les choses se passèrent, au rapport du commentateur d'Aristophane, dont le récit, suivant les apparences, n'aura pas beaucoup de partisans. Les anciens, d'accord ensemble, font les Milesiens auteurs du soulèvement ; leur exemple & leurs conseils entraînérent les Cariens, dont deux batailles perduës presque coup sur coup ne ralentirent pas le courage. Les Perses maîtres de la campagne, songeoient à faire des sièges ; & comme

*Aristop. Plut.
vers. 1003.*

*Herod. pag.
331.*

dans les bons succès les règles de la discipline militaire ne sont pas toujours scrupuleusement observées, les Cariens se saisirent habilement des défilés qui conduisoient à Pedasa. Dorisès & Amorgès, qui s'imaginoient n'avoir rien à craindre d'un ennemi tant de fois battu, tombèrent imprudemment dans l'embuscade qui leur avoit esté dressée; ces deux Généraux y furent tuez, & les Perses succombèrent sous les efforts des Cariens, commandez par Heraclides fils d'Ibanolis. Ces peuples néanmoins se virent contrainsts, après la prise de Milet, de rentrer dans l'esclavage. Les Perses entreprirent différents sièges; la plupart des villes se rendirent volontairement, d'autres aimèrent mieux défendre leur liberté jusqu'au dernier soupir. Hérodote est celuy des historiens Grecs qui a décrit avec le plus d'étendue les divers mouvemens arrivez dans la Carie sous le regne de Darius. Il insinuë en quelques endroits, que la revolte de cette province ne fut pas générale. Ce n'est pas que tous les Cariens n'eussent secoué volontiers le joug de la Perse; mais les tyrans, que des vûes d'intérêt attachoient à cette Cour, furent les plus forts dans quelques places. Cependant Pixodare ne balançoit point à sacrifier sa propre grandeur au bien de la patrie; je dis sa propre grandeur, parce que les paroles d'Hérodote menent naturellement à croire que Pixodare estoit un de ceux que les Perses avoient honorez du titre de Roy. Il estoit gendre de Syennesis Roy de Cilicie; & on ne se persuadera pas aisément que ce Prince eût donné sa fille à un simple particulier. Il est à présumer que Darius, après la réduction de la Carie, y rétablit la forme de gouvernement que les Rois ses prédécesseurs avoient sagement imaginée; les places les plus importantes furent de nouveau confiées à des tyrans. Le fait paroît d'autant moins douteux, que peu d'années après plusieurs de ces tyrans suivirent Xerxès successeur de Darius, dans son expédition contre la Grece. Hérodote fait mention de trois; sçavoir, d'Aridolis, de Damasithymus & d'Artemise: Aridolis estoit tyran d'Alabanda, Damasithymus de Calydna, & Artemise commandoit dans Halicarnasse. Cet historien adjoute que les vaisseaux des Cariens qui se joignirent alors à

l'armée navale des Perses, montoient au nombre de soixante-dix; Diodore en compte quatre-vingt. Ils estoient divisez en plusieurs escadres, dont chacune avoit à sa tête le Prince qui les avoit fournies.

Artemise donna dans cette guerre des preuves éclatantes de sa prudence, & de son intrepidité. Lygdamis pere de cette Princeesse descendoit des anciens habitants d'Halicarnasse; il l'avoit eüe de son mariage avec une femme Crétoise d'origine, & peut-estre sortie de ces Crétois qui vinrent & avant, & après la prise de Troye s'establiir en Carie. Il est assez vraisemblable, que Lygdamis tenoit un rang considerable dans sa patrie. Je ne voudrois pas néanmoins assûrer, que les Perses luy en eussent déferé la souveraineté, principalement si ce que dit Suidas est véritable. Pigrès selon luy, estoit fils de Lygdamis, & frere d'Artemise; & dans les regles la Couronne devoit luy appartenir. Cependant on pourroit répondre deux choses à cette objection; la première, que Pigrès estoit en bas âge lors de la mort de son pere, & que Lygdamis, dans des conjonctures si fâcheuses, avoit disposé de ses estats en faveur d'Artemise; la seconde, que l'autorité de Suidas ne scauroit entrer en parallele avec celle de Plutarque, dans les écrits duquel il est appelé Πίγρης ὁ Ἀρτεμισίας, mots qui naturellement doivent estre rendus par ceux-cy, *Pigrès fils d'Artemise*; auquel cas plus de difficulté. Elle n'avoit point de freres qui pussent luy contester la succession de Lygdamis. Elle & son mari, obtinrent de la Cour de Perse l'investiture d'Halicarnasse, il cessa de vivre peu de temps après, & cette Princeesse prit les rênes du gouvernement. On ne lit nulle part que ses enfants luy ayent disputé la Couronne; elle en jouit paisiblement jusqu'à sa mort; ce qui prouve en quelque manière que ce Royaume luy venoit de son chef; autrement l'aîné de ses fils auroit esté en droit, la tutelle expirée, de luy redemander un bien sur lequel elle n'avoit aucunes prétentions légitimes. Quoy qu'il en soit, les Estats d'Artemise estoient renfermez dans des bornes fort étroites. Halicarnasse, Cos, Nisyros & Calydna, estoient les seuls endroits de la Carie qui obéissoient à ses ordres; & il

*Herod. pag.
411.*

s'en falloit bien qu'Halicarnassè, dans ce temps là, fût parvenuë à ce haut point de grandeur & de magnificence , où les Rois de Carie la portèrent depuis. Quant à Cos, Nisyros & Calydna, c'estoient des isles médiocres & peu importantes ; aussi ne se trouva-t-elle pas en estat de joindre plus de cinq vaisseaux à l'armée de Xerxès. En revanche il n'y en avoit pas de micux équippez dans toute la flotte. Artemise voulut les commander en personne. Son courage & sa conduite brillèrent également au combat d'Artemisium. Le succès en fut douteux, cependant les Capitaines de Xerxès persuadéz que le nombre des navires devoit enfin décider de la victoire, luy proposèrent de tenter une seconde fois le sort des armes. Ils se conformoient en cela à la volonté du Roy, que les courtisans sçavent toujourns aisément démentir. La conquête de la Grece dépendoit du gain de la bataille. Ce Prince souhaita que dans une conjoncture si délicate, les principaux officiers de sa flotte fussent consultez, on les assembla ; & en gens uniquement occupez du soin de faire leur cour, ils conclurent tous qu'il falloit sans différer attaquer les ennemis. Artemise plus sincère & plus éclairée que tous ces Capitaines, osa seule résister au torrent, & s'adressant à Mardonius qui présidoit à ce Conseil : *Dites au Roy, voicy quel est l'avis d'Artemise, qui dans l'action de l'Eubée ne l'a cédé en valeur à aucun des autres generaux. Il est juste, Seigneur, que je vous expose sans déguisement ce que je pense convenir le plus à vos intérests, ménégez vos vaisseaux, & n'en venez point aux mains avec un ennemi, qui, en fait de marine, a autant de supériorité sur vos soldats, que les hommes en ont sur les femmes. A quoy bon courir les risques d'un combat naval ! N'estes-vous pas le maistre d'Athènes, dont la prise faisoit le principal objet de vos desirs ! N'estes-vous pas maistre de la Grece ! rien ne s'oppose au progrès de vos armes victorieuses, & ceux qui s'y sont opposez, n'en ont-ils pas reçu le châtiment que méritoit leur témérité ! Je m'en vais maintenant vous expliquer comment, selon mes conjectures, tourneront les affaires de la Grece. Si demeurant icy près de vos vaisseaux, vous ne vous hâtez point de donner la bataille, ou même si vous marchez du costé du Peloponnèse, vos projets*

réussiront sans peine. Les Grecs ne sont point en estat de tenir longtemps la campagne, ils se dissiperont, & chacun se retirera dans sa patrie, car ils n'ont dans cette isle, comme je l'apprends, ni maisons ni provisions. Si vous entrez dans le Peloponnèse, y a-t-il la moindre apparence que les troupes de ce pays-là veuillent rester à Salamine ! Elles se soucieront médiocrement de se battre en faveur des Athéniens. Que si vous allez attaquer les Grecs, j'apprehende que la défaite de vostre flotte n'entraîne celle de l'armée de terre. De plus, Seigneur, faites une réflexion, c'est que les bons maîtres ont ordinairement de mauvais esclaves, & les mauvais esclaves de bons maîtres ; vous estes le meilleur des Princes, & rien de moins affectonné que vos sujets. D'ailleurs, quoy de plus méprisable que les Egyptiens, les Cypriens, les Ciliciens & les Pamphyliens, qui vous suivent en qualité de troupes auxiliaires. Un discours prononcé avec tant de liberté, excita divers mouvements dans les esprits. Ceux des Commandants qui portoient envie à la gloire d'Artemise, crurent sa perte inévitable, & s'en réjouissoient en secret. Les autres touchez de son mérite, trembloient à la vûe du danger qui la menaçoit. Il estoit dangereux de donner des conseils aux Rois de Perse, & encore plus de leur dire la vérité : en est-il une preuve plus convaincante que ces paroles de Xerxès, *ne viderer meo tantummodo usus consilio, vos contraxi, caterum mementote parendum magis vobis esse quam suadendum*. Ce Prince néanmoins contre l'attente de tout le monde, écouta avec plaisir le rapport que luy fit Mardonius du sentiment d'Artemise, il loua son zele, & applaudit à ses réflexions. Quoiqu'il en entrevist toute la solidité, l'unanimité des suffrages, le trop de confiance dans la multitude de ses soldats concourant à le séduire, ne luy laissèrent pas la force de déférer à des avis qui luy assùroient l'Empire de la Grece. Il s'estoit imaginé que son absence luy avoit arraché la victoire des mains, à la journée d'Artemisium ; & dans la crainte que celle-cy ne demeurast encore indécise, il prit son poste sur une éminence d'où il pouvoit aisément découvrir tous les mouvements de son armée : les deux flottes se mêlèrent avec une égale furie, l'honneur de combattre sous

les yeux du Roy, soutint pendant quelque temps le courage des Perses : ils furent enfin contraints de plier devant un ennemi qui ne leur cédoit point en bravoure, & qui les surpassoit de beaucoup dans la connoissance de la marine. Ce fut dans ce désordre général qu'Artemise eut besoin de toute son habileté. Un vaisseau Athénien s'estoit attaché à la poursuivre, & elle en seroit infailliblement devenue la proie, si son genie fécond en ressources, ne luy eût suggeré un expédient qui produisit l'effet que naturellement elle devoit en attendre. Le navire du Roy des Calyndiens estoit à portée du sien, elle tomba dessus, & le coula à fond. L'Athénien dans le moment tourna d'un autre costé, il ne doutoit pas que ce vaisseau ne fût un de ces vaisseaux Ioniens ou Cariens, que Thémistocle avoit invitez par des billets, à prendre la deffense de la Grece leur commune patrie. Artemise tira deux avantages de ce hardi stratagème; elle se garantit d'une mort certaine, & fit périr Damasithymus, avec lequel elle avoit eu de violents démêlez : heureusement ceux qui montoient le vaisseau de son ennemi, furent tous ensevelis dans les flots, & comme si la fortune eust voulu la combler de ses faveurs, celui qui rendoit compte à Xerxès de ce qui se passoit dans le combat, luy fit remarquer l'action héroïque de cette Princesse; est-elle véritablement d'Artemise? dit le Roy, & cet homme luy ayant répondu qu'il estoit aisé de la distinguer à son pavillon, il s'écria, les hommes aujourd'huy se sont comportez en femmes, & les femmes en hommes. On lit dans Ptolémée Hephæstion, que celui qui avoit le soin d'informer Xerxès de tous ces détails, se nommoit Draco, il estoit fils d'Eupompus, Samien de naissance. On raconte que ce Draco avoit la vûe extrêmement perçante, & qu'à la distance de 20. stades, il discernoit clairement les objets. Le Roy de Perse, à qui un si merveilleux talent pouvoit estre utile, souhaita que Draco l'accompagnât dans son expédition contre la Grece; & il eut lieu de se louer de la générosité de ce Prince, qui luy fit present de mille talents. Les Monarques Persans recompensoiient libéralement jusqu'aux plus petits services : & il y a bien de l'apparence que

*Ptol. Heph.
pag. 314.*

que Xerxès combla Artemise de ses bienfaits. On n'en trouve cependant aucun vestige dans Hérodote, à la narration duquel Polyænus adjoint quelques circonstances dont on pourroit justement contester la certitude. Si on l'en croit, la Reine d'Halicarnasse qui pressentoit les suites funestes de cette guerre, avoit eu la précaution de se fournir de deux pavillons, l'un Persan, & l'autre Grec : s'étant apperçue du désordre qui commençoit à se mettre dans la flotte des Perses, elle arbora sur le champ le pavillon ennemi. Qu'il me soit permis de révoquer ce fait en doute ; il ne semble guères répondre à la haute idée que nous avons d'après les anciens, de la sage politique d'Artemise. Les tyrans des villes estoient environnez de jaloux, & le mérite de cette Princesse ne la garantissoit pas de la mauvaise volonté des délateurs : ces deux pavillons auroient ouvert une ample carrière à leurs accusations. Les Rois de Perse portoient la défiance jusqu'à l'excès, & Xerxès auroit sacrifié Artemise à des soupçons encore moins fondez. Elle ne pouvoit ignorer les maximes de cette Cour, & elle n'avoit garde, par une prévoyance hors de saison, de se livrer imprudemment & à la malice de ses envieux, & à la credulité de son maître ; je dis par une prévoyance hors de saison, la raison en est que ce changement de pavillon devenoit entièrement inutile à ses desseins ; il estoit question d'éviter la mort ou la captivité, & il luy suffisoit, en ce cas-là, de courir sur un vaisseau Persan : les Grecs se flatoient que quelques navires Ioniens & Cariens abandonneroient le parti du Roy dans le fort de la mêlée, & la manœuvre que pratiqua Artemise estoit la seule à laquelle ils pussent reconnoître ceux qui se déclaroient en faveur de la Grece, autrement on sera obligé de soutenir que les Ioniens avoient deux pavillons, & que dans ces temps-là comme aujourd'hui, on faisoit usage de différents pavillons, lorsque les occasions paroissoient le demander. Or le passage de Polyænus suppose absolument le contraire ; mais suivons cet auteur dans son récit : il assure que Xerxès charmé de la valeur d'Artemise, & irrité contre la poltronnerie du Général de sa flotte, envoya des armes grecques à celle-cy, & à celuy-là une quenouille.

*Polyæn. pag.
804.*

*Herod. pag.
487.*

Est-il probable qu'une chose si digne de mémoire par sa singularité, ne se trouvât ni dans Hérodote ni dans les autres historiens, soit Grecs soit Latins. Je ne sçais pas même trop comment concilier tout cecy avec le texte d'Hérodote; il infinuë qu'Ariabignès d'abord Général des seuls Ioniens, eut depuis le commandement de toute l'armée navale, & Ariabignès, suivant le témoignage de cet Écrivain, fut tué à la bataille de Salamine. Les Perses y furent entièrement défaits. Xerxès accablé de cette disgrâce, songea tout de bon à repasser en Asie; cependant il dissimula ses frayeurs, & s'efforça de persuader aux courtisans que son dessein estoit de ne point sortir de la Grece, que les peuples qui l'habitoient ne fussent soumis à son obéissance. Les discours du Roy n'en imposèrent point à Mardonius; il avoit esté l'auteur de cette malheureuse expédition, & dans la crainte que toute la haine n'en retombât sur luy, il supplia Xerxès de le charger du soin de continuer la guerre. Je vous rendray maître de la Grece, luy dit-il, la seule grace que je vous demande, c'est de me laisser le maître de choisir trois cens mille hommes parmi ce grand nombre de troupes qui vous accompagnent. La proposition luy plut infiniment; il se contenta néantmoins de répondre que dans peu il luy feroit sçavoir ses intentions. Artemise fut appelée au conseil qui se tint à cette occasion; l'événement avoit justifié ses réflexions sur le combat naval, & il admiroit l'étenduë des lumières de cette Princeesse. Lorsqu'elle eut pris sa place dans le conseil, Xerxès fit retirer tout le monde; alors il luy dit, *Artemise, Mardonius me conseille de rester icy, & de tenter l'attaque du Peloponnèse; il prétend que la perte de la flotte ne doit pas estre imputée aux Perses, & que je puis les mettre à de nouvelles épreuves; tel est l'avis de Mardonius: que si je ne veux pas y déférer, il s'engage, en luy abandonnant le choix de trois cens mille combattants, à ranger la Grece sous mes loix, & m'exhorte à retourner dans mes Estats avec le reste de l'armée. Vous, Artemise, qui avez opiné si sensément au sujet de la dernière bataille, dont vous jugiez que je ne devois pas courir les risques, que pensez-vous maintenant de la proposition de Mardonius? & des*

deux partis qu'il propose, lequel vous paroît le plus conforme à mes intérêts? Il est mal-aisé, Seigneur, luy repartit cette Princesse, de frapper toujours au but, lorsqu'on se mêle de donner des conseils; il me semble néanmoins que dans la situation présente des affaires, vous ne devez point balancer à vous retirer en Asie; & puisque Mardonius veut bien prendre sur luy la conquête de la Grece, accordez-luy ce qu'il demande. Si vos ennemis sont subjugués, & que la fortune le serve au gré de ses desirs, la gloire du succès, Seigneur, vous appartiendra en entier; car le tout aura esté l'ouvrage de vos esclaves: que si au contraire les projets de Mardonius échouent, le malheur sera mediocre, puisqu'il n'enveloppera ni vostre personne ni vostre maison. Les Grecs auront, dans ce cas-là, toujours de nouveaux combats à soutenir pour la deffense de leur liberté. Si Mardonius vient à périr, sa perte n'est d'aucune conséquence, & le seul avantage que vos ennemis tireront de leur victoire, sera d'avoir ôté la vie à un de vos esclaves. Quant à vous, Seigneur, vous ne repassez en Asie qu'après avoir brûlé Athenes, le seul objet de cet armement. Xerxès estoit absolument déterminé à ne pas faire un plus long séjour dans la Grece; ses frayeurs augmentoient à tous les instants. Artemise qui l'avoit bien compris, sçut adroitement flater le penchant de ce Prince; il la combla d'éloges, & lors de son départ, il la pria de conduire ses enfans jusqu'à Ephése, marque de confiance dont il crut devoir récompenser son attachement à la maison Royale. Il luy avoit fait mépriser la mort à la bataille de Salamine; Plutarque sera mon garant: Artemise, à ce qu'il prétend, eut le courage d'aller à travers mille dangers, arracher des mains de l'ennemi le corps d'Ariamenès frere de Xerxès, & cet auteur ne sçauroit estre suspect sur le chapitre de cette Princesse. Selon luy, Hérodote est un panegyriste outré; il ne peut souffrir que dans son récit il luy fasse jouer un rôle & plus grand & plus noble que celui de Themistocle même. Voicy sur quoy est appuyé ce premier chef d'accusation. Xerxès consulte Artemise, qui veut le dissuader d'en venir aux mains avec la flotte des ennemis. Sa raison estoit que les Grecs avertis de la marche de l'armée Persane vers le Peloponnèse, se

*Plut. tom. 2.
pag. 269.*

diffiperoient à l'instant, & que chacun d'eux se hâteroit d'aller au secours de sa patrie. Quoy de plus prudent & de plus sage, dit Plutarque. J'en conviens avec luy, mais y a-t-il rien dans ce conseil qui soit au-dessus de la portée d'une personne instruite, & de l'estat de la Grece, & du peu de courage des troupes que Xerxès traînoit à sa suite? Pourquoi donc reprocher à Hérodote que d'Artemise il ait fait une Sibylle? ne pouvoit-elle pas prévoir ce qui devoit arriver en pareil cas, sans avoir le don de prophétie, & falloit-il avoir recours à l'oracle d'Apollon, pour apprendre de luy que diviser les forces de l'ennemi, c'est un moyen presque sûr de le vaincre? Dans le fond, tout le raisonnement d'Artemise se réduit à faire usage de la maxime du monde la plus simple & la plus ordinaire. Comment inferer de cela seul, que l'intention d'Hérodote a esté d'élever la gloire de cette Princesse sur les ruines de celle de Themistocle. Je ne crains pas d'avancer que les divers endroits où il en parle, sont autant de preuves du contraire. Cet historien le représente par-tout comme le libérateur de la Grece. C'est Themistocle qui développe le sens de l'oracle, c'est luy qui fait sentir aux Athéniens que le nombre & la force des vaisseaux pouvoient seuls les dérober à la vengeance de Xerxès. Les Grecs veulent éviter le combat par une fuite honteuse, & il les oblige, contre leur gré, de gagner une victoire à laquelle ils furent redevables de leur liberté. Le séjour du Roy de Perse dans la Grece l'exposoit à de grands dangers; que fait Themistocle, il jette la frayeur dans l'ame de ce Prince par de faux avis; il quitte la partie, & se retire précipitamment dans le cœur de ses Estats. De bonne foy, est-ce-là le langage d'un auteur qui se propose de donner la supériorité à la Reine de Carie? Les autres objections de Plutarque ne sont guères mieux fondées. Xerxès, continuë-t-il, remet ses enfants entre les mains d'Artemise; avoit-il donc oublié de mener des femmes de l'Asie? Mais a-t-il oublié luy-même que les Grecs estoient alors les maîtres de la mer, & que dans ces fâcheuses circonstances; Artemise estoit la seule personne sur qui il pût se reposer de la conservation de ses enfants? il avoit esté témoin de ses belles

actions, & il admiroit sa pénétration & sa rare prudence. Plutarque finit par blâmer Hérodote de s'être beaucoup plus étendu sur les louanges de cette Princesse que sur le détail de la célèbre bataille de Salamine; la réponse sera courte, & je me contenteray de renvoyer à la narration même, dans laquelle, si je ne me trompe, des lecteurs équitables ne trouveront rien à désirer. Artemise n'y est point oubliée, & ne devoit pas l'être, puisque sa valeur & sa conduite ce jour-là, l'égalèrent aux plus fameux Capitaines. Mais afin de faire mieux connoître combien les reproches de Plutarque sont injustes, il n'est point inutile de remarquer que de tout temps les Grecs ont eu une haute idée du mérite d'Artemise. Si les Athéniens l'avoient moins redoutée, ils ne se seroient point avisés de promettre de magnifiques récompenses à celui de leurs citoyens qui la tueroit de sa propre main, ou qui la feroit prisonnière. Le fait est rapporté dans Hérodote, trop circonspect pour hazarder pareille chose, dans un siècle où chaque Athénien pouvoit le convaincre de fausseté. La statuë que les Lacédémoniens érigèrent à la Reine de Carie, ne fait pas moins d'honneur à sa mémoire. Écoutez Pausanias; on voit sur des colonnes de marbre blanc, les statuës de plusieurs Perses, & de Mardonius entr'autres; on y voit aussi celle d'Artemise fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnasse. On raconte qu'elle accompagna volontairement Xerxès dans son expédition contre la Grece, & qu'à la bataille de Salamine, elle se signala par des actions héroïques. Sans doute que les Lacédémoniens crurent relever par ce monument l'éclat d'une victoire, que les conseils & la valeur de cette Princesse leur avoient presque arrachée des mains. Les siècles suivans ne luy rendirent pas moins de justice, témoin le chœur des Vieillards, qui, dans la *Lyfistrate* d'Aristophane, exhortent les Athéniens à secouer le joug impérieux des femmes, & qui leur annoncent les malheurs où les exposera la hardiesse avec laquelle elles osent se mêler des affaires du gouvernement. Elles construiront des vaisseaux, disent-ils, combattront sur mer, & navigueront contre nous à l'exemple d'Artemise. Ce témoignage & ceux qui précédent, montrent clairement que la Reine de Carie n'étoit

Pausan. pag.
234.

point indigne des louanges que luy donne Hérodote; il ne marque pas si les services qu'elle avoit rendus à Xerxès excitèrent sa reconnoissance. Maître de la Carie & des pays voisins, il luy estoit aisé de satisfaire l'ambition d'Artemise, qui, de retour à Halicarnasse, embrassa toutes les occasions qui se présentèrent d'étendre les bornes de ses petits Estats. La défaite des Perses avoit engagé la plupart des Grecs de l'Asie Mineure à briser leurs chaînes. De ce nombre furent les Latmiens; Xerxès se reposa sur cette Princesse du soin de les punir: il ne luy estoit point indifférent de soumettre une ville, qui, par sa situation près de Milet, pouvoit luy frayer le chemin à des conquêtes plus importantes. Elle forma donc le siège de Latmos; les habitants le soutinrent courageusement. Ennuyée de le voir traîner en longueur, elle s'avisa d'un de ces stratagèmes que la politique autorise, & que l'honneur & la probité condamnent très-justement. Il y avoit à sept stades de Latmos, un bois consacré à la mere des dieux, la superstition y attiroit des estrangers de toutes parts; Artemise, à l'ombre d'un traité, obtint la permission de porter elle-même ses offrandes à la déesse. Les troupes Cariennes, sous prétexte de lever le siège, occupèrent les endroits les plus propres à couvrir une embuscade. Il ne resta auprès de la Reine que des femmes & des musiciens qui l'accompagnèrent dans ce bois; les Latmiens cedant à la curiosité, accoururent en foule à ce spectacle. Artemise avoit prévu ce qui devoit arriver, son armée, au signal dont on estoit convenu, marcha droit à la ville, & s'empara sans peine d'une place que ses deffenseurs avoient imprudemment abandonnée. La manière dont Polyænus raconte cette expédition est un peu confuse, & il a fallu nécessairement suppléer à ce qui y manquoit, par de légères additions que la liaison des faits sembloit demander. Artemise, jusqu'à présent, a paru égaler les plus illustres personnages de l'antiquité; malheureusement la fin de sa vie ne répondit pas à de si beaux commencements. Dans un âge où la raison doit estre la plus forte, elle devint éperduëment amoureuxse d'un jeune homme d'Abydos nommé Dardanus. Les prières & les promesses furent vaine-

*Polyæn. pag.
804.*

ment employées, Dardanus ne voulut rien écouter. Artemise guidée par la rage & le désespoir, entra dans sa chambre lorsqu'il dormoit le plus profondement, & luy creva les yeux. Une action si barbare luy fit horreur à elle-même presque dans le moment même, & ses feux se rallumèrent avec plus de violence que jamais : accablée de tant de maux, elle fit le saut de Leucade, & périt misérablement. Un récit si injurieux à la réputation d'Artemise ne doit pas estre adopté avec trop de précipitation ; il est uniquement appuyé sur le témoignage de Ptolémée Hephæstion, & dans les fragments qui restent de luy, on apperçoit un dessein formé de picquer la curiosité du lecteur par des faits extraordinaires & singuliers ; l'autorité de tels écrivains n'est pas infiniment respectable. Mais ni Hephæstion ni les autres auteurs ne marquent point en quelle année arriva la mort de cette Princesse, qui cependant, à en juger par le regne de ses successeurs, doit estre placée dans la 79. ou dans la 80.^e olympiade : ils ne marquent pas non plus quel fut le nom de son mari ; il est désigné par celui de Mausole dans Suidas, qui confond visiblement la seconde Artemise avec la première. Autre méprise de ce Grammairien, c'est que, suivant luy, Pigrès estoit frere de cette Reine : peut-estre a-t-il esté trompé par le texte d'Hérodote, qui compte Pigrès parmi les Capitaines Cariens qui accompagnèrent Xerxès dans son expédition ; un peu d'attention auroit garanti Suidas de cette erreur, car Pigrès est nommé dans cet endroit-là même fils de Seldomus, & Artemise, de l'aveu de tous les historiens, estoit fille de Lygdamis. Elle fut mere de Pigrès, à ce que rapporte Plutarque, qui ne dit pas un mot non plus que les autres anciens, de la portion du Royaume qui luy échut en partage. Ils se sont contentez de nous apprendre que ses ouvrages de poésie luy avoient acquis beaucoup de reputation. Suidas le fait auteur de la Batrachomyomachie, & du Poème connu autrefois sous le titre de *Mappius* ; il assure encore que Pigrès avoit mis l'Iliade en vers Elegiaques. Malgré son attachement aux intérêts de la Perse, dont Plutarque luy fait un crime, Pisindelis son frere, & vraisemblablement son aîné, obtint le Royaume d'Halicarnasse,

*Ptol. Hephæst.
P. 8. 337.*

*Suid. tom. 3.
pag. 112.*

*Suid. tom. 2.
pag. 76.*

il ne le posséda pas long-temps. Lygdamis son fils estoit déjà sur le trône, lorsqu'Hérodote, l'an 3. de la 83.^e olympiade, alla s'établir en Italie. L'amour de la liberté l'avoit obligé à quitter sa patrie, qui gemissoit dans l'esclavage; il se retira à Athènes, y fit quelque séjour, & avant que de s'embarquer pour Thurium, il récita son histoire à l'assemblée des Jeux Olympiques. Ces divers événements fixent à peu-près le commencement du regne de Lygdamis; il le deshonna par la mort de Panyasis, auquel ses poésies & son habileté dans l'explication des prodiges attiroient une grande considération de la part de ses citoyens. Ceux qui se mêlent de pénétrer dans les secrets de l'avenir sont toujours suspects aux tyrans, & celui-ci ne se fit point un scrupule d'immoler à sa sûreté un homme qui pouvoit, à la faveur de prédictions hasardées, exciter des mouvements dans l'Estat. L'histoire ne marque pas si les enfants de ce Prince luy succédèrent. Hécatomnus paroît immédiatement après Lygdamis dans la suite des Rois de Carie, & il pourroit estre son fils, à ne consulter que le temps de son avènement à la couronne. J'ay de la peine cependant à me persuader qu'Hécatomnus soit un des descendants d'Artemise, voicy pourquoy: il est incontestable que cette Reine & ses successeurs avoient établi le siège de leur Empire dans la ville d'Halicarnasse, & Hécatomnus faisoit son séjour à Mylasa; Strabon soutient de plus, que ce Prince y avoit pris naissance. Que si néanmoins malgré une autorité si précise, on veut que Lygdamis soit son pere, il faudra dire que les Perses sensibles aux bienfaits d'Artemise, joignirent Mylasa à son ancien domaine, & que Lygdamis y résida depuis quelquefois. Hécatomnus en fit la capitale de son Royaume; deux choses l'y déterminèrent, l'amour de la patrie, & la prodigieuse fertilité du terroir de Mylasa. D'ailleurs, il n'y avoit point de ville dans toute la Carie qui fût plus décorée de temples, de portiques & d'autres édifices publics, & rien de plus aisé que d'y adjoûter de nouveaux embellissements, à l'aide d'une carrière de très-beau marbre blanc, située dans le voisinage. Il est fait mention de

Strab. pag. 974. cet Hécatomnus dans Isocrate, qui l'appelle *Καρίας Ὁμισαθμον*, & le

& le dernier de ces mots, à ce que prétendent Harpocrati-
 tion & Suidas, répond à celui de Satrape. Je ne con-
 damne point l'explication de ces Grammairiens; il est vray
 pourtant que Strabon & Diodore, écrivains très-supérieurs
 à l'un & à l'autre en tout genre, n'hésitent point à l'honorer
 du titre de Roy, & il ne luy estoit pas moins dû qu'à ses pré-
 decesseurs, auxquels Hérodote donne la même qualité en dif-
 férents endroits de son histoire. En effet, on voit pendant
 son regne Hécatomnus exercer des actes qui semblent insépa-
 rables de la souveraineté. Il faisoit frapper à son coin des mon-
 noyes, dont quelques-unes se conservent encore aujourd'huy
 dans les cabinets des curieux: or il n'est point de Satrape qui
 jouît de cette prérogative. Nous en avons un exemple mémo-
 rable dans la personne d'Aryandès gouverneur d'Egypte; on
 y fabriqua par ses ordres, des monnoyes d'argent, sur lesquelles
 son nom estoit gravé. Une entreprise si hardie excita toute la
 colere de Darius, & il traita Aryandès en criminel de lese-
 Majesté; d'où il resulte que les Princes de Carie, en qualité
 de Rois, jouissoient de certains privilèges qui n'estoient point
 accordez aux Satrapes. Il y a plus, ces mêmes Princes faisoient
 de leur propre autorité, des traitez avec les divers Estats de la
 Grece, dont la plupart estoient ennemis déclarez du Persan.
 Quelque préjudiciables que fussent de pareils engagements aux
 intérêts de l'Empire, le Roy de Perse dissimuloit sagement.
 Un éclat de sa part auroit obligé les Cariens de secouer le joug;
 les Grecs seroient venus au secours de leurs alliez, & il estoit à
 craindre que la perte de la Carie n'entraînât celle des provinces
 voisines. C'est ainsi qu'Hécatomnus, en politique habile, força
 les Persans à le ménager, & dans la vûe de se faire également
 considerer d'eux & des Grecs, il estoit toujours prest à signer
 des traitez, & à les rompre lorsque le bien de ses affaires le
 demandoit; conséquence qui sort naturellement de ces paroles
 d'Isocrate: *Hecatomnus Roy de Carie, dit-il, nous a abandonnez*
depuis long-temps, mais il s'unira de nouveau avec la République,
toutes & quantes fois qu'elle le souhaitera. Quoyque le mot
 ἀφένειν dont se sert ce Rheteur, signifie d'ordinaire se revolter,

*Harp. v.**émis.**Suid. v.**émis.**Strab. pag.**270.**Diod. pag.**311.**Herod. pag.**276.**Isocr. p. 14.*

cependant sa véritable signification dans cet endroit, est se détacher de quelqu'un & l'abandonner, en renonçant à ses premiers engagements; car on ne trouve nulle part que les Rois de Carie fussent tributaires d'Athènes. Ils en cultivoient l'amitié; mais ces liaisons, que la mesintelligence qui regnoit alors parmi les Grecs rendoit infructueuses, n'empêchèrent point Hécatomnus d'avoir des égards pour la couronne de Perse; en voicy la preuve. Evagoras dans la 97.^e olympiade, s'empara de Salamine, & en chassa Abdémon, auquel Artaxerxès en avoit confié le gouvernement; la plupart des villes de l'isle, qui formoient presque autant de Royaumes, se soumirent au vainqueur. Il estoit à craindre que les forces maritimes de Cypre réunies sous un chef entreprenant, & fortifiées des secours de la Grece, ne luy enlevassent plusieurs autres provinces. Artaxerxès prévint les conséquences de cette revolte, & pensa sérieusement à rétablir Abdémon; Hécatomnus fut chargé de cette importante commission. Diodore de Sicile le fait marcher seul à la teste des troupes qui devoient attaquer Salamine; en cela différent de Théopompe, qui luy donne pour adjoint Autophradates Satrape de Lydie: l'un commandoit la flotte, & l'autre les forces de terre. De si grands préparatifs devinrent inutiles par les artifices d'Hécatomnus; il apprehendoit avec raison, que les Perses après la défaite d'Evagoras & la conquête de Cypre, ne travaillassent à restablir leur autorité dans les autres Royaumes tributaires. Les mauvais succès de cette guerre firent enfin ouvrir les yeux à Artaxerxès; il rappella Hécatomnus, qui depuis fut encore plus attentif à empêcher la ruine d'Evagoras. Son armée estoit presque toute composée de troupes étrangères; l'intérêt plus que le zèle, les attachoit à sa fortune, & il en auroit esté abandonné, sans de puissants secours d'argent que le Roy de Carie luy envoya secrettement. Ce Prince tint à peu-près la même conduite, lorsque les Lacédémoniens portèrent la guerre dans les provinces de l'Asie. Les armées en vinrent souvent aux mains, & dans ces combats divers, il n'est pas dit un seul mot d'Hécatomnus; on a beau désoler la Carie, il ne se joint point à Tissapherne. En effet,

*Diod. pag.
311.*

*Theop. apud
Phot. p. 385.*

Xenophon & Cornélius-Népos insinuent que les incursions des Grecs ne tombèrent que sur les cantons de cette province, soumis au général Persan; Hécatomnus ne la possédoit point en entier, & il avoit eu l'habileté par ses intelligences avec les Lacédémoniens, de conjurer un orage qui auroit entièrement détruit les pays de sa domination. Il estoit difficile que la Cour de Perse ne démêlât toutes ses intrigues; elle le laissa néanmoins jouir paisiblement du Royaume de Carie jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin de la 99.^e olympiade, ou au commencement de la 100.^e Ce calcul est fondé sur différents passages de Diodore, dont il résulte que les enfants d'Hécatomnus régnèrent l'espace de 42. ans, & ces 42. ans nous conduisent au rétablissement d'Ada, sœur d'Artemise seconde du nom. Elle estoit fille d'Hécatomnus, qui, outre ces deux Princesses, laissa trois garçons, sçavoir, Mausole, Idrieus & Pixodare. Mausole fut son successeur immédiat, & le plus puissant des Rois qui jusques alors fussent montez sur le trône de Carie. Lucien en parle comme du Prince le plus beau & le mieux fait de son siècle: il épousa Artemise quoique sa sœur. Ces sortes de mariages criminels aux yeux de la plupart des autres peuples, ne l'estoient point en Carie; Arrien prétend que la coutume les autorisoit. Les Rois prédécesseurs de Mausole avoient établi leur séjour à Mylasa; il luy préféra Halicarnasse: il n'y avoit guères de villes dans ses États qui l'égalassent, & bien-tôt elle les surpassa toutes par la magnificence des palais & de divers monuments publics dont ce Prince eut soin de l'embellir. Il y transféra, suivant le témoignage de Strabon, les habitants de six places voisines d'Halicarnasse, & que les Leleges avoient autrefois occupées. Ce canton vraisemblablement appartenoit aux successeurs de Lygdamis, qui peut-être en furent dépouillez par Mausole; peut-être aussi que les Perses, dans la vûe de s'attacher de plus en plus un Prince dont ils redoutoient la valeur, luy firent présent d'Halicarnasse & de son territoire. Ce nouveau degré de puissance luy fraya le chemin à des conquêtes plus importantes. Non content de s'être emparé de toute la Carie, il attaqua les

*Lucien tom. 13
pag. 287.*

Arrien p. 996

*Strab. pag.
409.*

*Polyan. pag.
561.*

Ioniens, les Lydiens & les Lyciens, & la plupart de ces peuples se virent contraints de subir le joug du vainqueur. Un Empire si florissant ne remplit pas son ambition; il forma des desseins sur Milet: mais ayant parfaitement compris que la richesse & le nombre des habitants feroient échouer l'entreprise, il eut recours à l'artifice. Dans les Républiques il y a toujours des mécontents, & Mausole trouva sans peine des traîtres qui s'engagèrent à luy livrer leur patrie. Les correspondances bien établies, Æpytus un des courtisans de ce Prince, eut ordre d'aller à Milet, & de s'aboucher avec les principaux des conjurez. Cependant la trahison fut découverte; alors Æpytus s'estant aperçu qu'on vouloit l'arrêter, se retira au plus vite dans son vaisseau. Ceux qui devoient se saisir de sa personne l'attendoient à la marine, & il eut le bonheur de leur échapper. Dans la crainte néanmoins qu'on ne le forçât dans son navire, ou qu'on ne le suivît de trop près, il fit mettre un de ses gens à terre; va chercher Æpytus, luy cria le Pilote, les vents sont favorables, & il faut se hâter de sortir du port. A ces mots les gardes courent avertir le Magistrat qu'Æpytus estoit dans la ville. Le rusé Carien profite de leur absence, fait couper le cable, & met à la voile. La perfidie de Mausole auroit dû rendre les Latmiens plus attentifs à leur conservation. Ils avoient autrefois fait partie du Royaume d'Halicarnasse, la mort d'Artemise & les expéditions des Grecs dans l'Asie, fournirent à cette ville les moyens de recouvrer son ancienne liberté; il estoit question de la défendre contre les attaques de Mausole. Jaloux de réunir à la Carie les places dont ses prédécesseurs avoient esté en possession, il exhorta les Latmiens à reconnoître sa souveraineté; on n'écouta ni les promesses ni les menaces, & il fut obligé de les assiéger. La situation de Latmos & le courage des habitants luy ayant ôté l'espérance de les réduire par la force, il entama avec eux une négociation qui les conduisit insensiblement à leur perte. Idricus frere de ce Prince, avoit pendant le cours de cette guerre, enlevé plusieurs effets précieux, il les restitua tous, & ne voulut garder aucun des ôtages qui luy avoient esté donnez; ces marquès

d'humanité commencèrent à dissiper les ombrages des Latmiens, & il acheva de les gagner par ses bienfaits. Plusieurs d'entr'eux prirent parti dans ses gardes, & à l'extérieur il les traitoit comme les seuls dont la fidélité ne luy fût pas suspecte. Enfin, lorsque les choses furent parvenues au point où il desiroit les amener, il feignit que des affaires importantes l'appelloient à Pygela, & sous le prétexte que sa marche pouvoit estre traversée par Prophytus d'Ephése, il pria les Latmiens de luy envoyer trois cens hommes d'élite : on les luy accorda. Arrivé près de Latmos, les habitants sortirent en foule, les uns par curiosité, les autres pour faire leur cour au Roy de Carie. Mausole qui comptoit sur la sécurité des Latmiens, avoit mis en embuscade quelques corps de troupes, & il ne leur fut pas mal-aisé de s'emparer d'une ville restée sans deffenseurs, & dont les portes estoient ouvertes. Il est à présumer que ces différentes expéditions se firent de concert avec la Cour de Perse. La plupart des colonies Grecques avoient brisé leurs chaînes à la faveur des armes de Lacédémone; & à tout prendre, il estoit avantageux aux Perses de les voir soumises à la domination d'un Prince vassal & tributaire de la Couronne. Ce n'est pas qu'ils jugeassent plus favorablement de l'attachement de Mausole que de celui de ses prédécesseurs; mais en même-temps ils estoient convaincus que les Rois de Carie ne renonceroient jamais volontairement à une protection qui faisoit le plus ferme appui de leur trône. La politique de ces Princes ne leur permettoit pas de trop contribuer à l'aggrandissement des Grecs; les villes d'Asie auroient secoué le joug, & elles auroient esté puissamment appuyées par les Lacédémoniens & par les Athéniens, dont les ancestres les avoient fondées. Hécatomnus avoit suivi ces maximes, & Mausole, à son exemple, garda toujours de grandes mesures avec les Perses. On l'employa contre Ariobarzane, qui avoit surpris les villes d'Assos & de Sestos; la première fut assiégée peu de temps après par Cotys, & la seconde par Autophradates: le Roy de Perse qui vouloit, à quelque prix que ce fût, en chasser le rebelle, chargea Mausole du soin d'empêcher qu'on n'y jettât aucun secours du côté

de la mer. Heureusement pour Ariobarzane, Agésilas Roy des Lacédémoniens, dont il estoit allié, vint en ces quartiers, & à son approche, Autophradates & Cotys levèrent le siege d'Assos & de Sestos. Mais il estoit plus difficile d'intimider le Roy de Carie; Ariobarzane n'avoit point de flotte, & Agésilas fut obligé de recourir à la négociation & aux prières.

*Xenoph. pag.
663.*

On apprend de Xenophon que l'intercession de ce fameux Général produisit tout son effet auprès de Mausole; il fut bien aise sans doute de mériter les bonnes grâces d'Agésilas & des Lacédémoniens, dont le nom seul faisoit trembler les Perses. D'ailleurs, ce Prince estoit hôte de Mausole, qui le combla de presents, & le fit escorter jusqu'à Sparte par un corps de troupes assez considérable. Diodore place ces événements à la fin de la 103.^e olympiade. La troisième année de la 104.^e les Lacédémoniens se déclarèrent en faveur de Tachos Roy d'Egypte, & dans la vûe de porter les derniers coups à la monarchie Persane, ils signèrent un traité de ligue avec plusieurs Satrapes mécontents d'Artaxerxès. Mausole vivement sollicité, ne balança point à entrer dans les mêmes engagements; son dessein n'estoit pas néanmoins de seconder bien sincèrement les efforts des conféderez: il prévoyoit que la Cour de Perse viendrait aisément à bout de les desunir, & que de tous ces allicz, il n'y en avoit point qui fût plus à portée que luy d'obtenir des conditions avantageuses. La suite des affaires justifia ses conjectures. Artaxerxès redoutoit son habileté; on luy fit de sa part des propositions qui le déterminèrent bien-tost à se détacher du parti des rebelles, & peut-estre même, malgré la foy des traitez, entretenoit-il des intelligences dans la Cour de Perse. Mausole n'estoit point scrupuleux en matière d'engagements, & il n'en est point qu'il n'eût sacrifié au desir de s'aggrandir. Les habitants de Byzance, de Chio, de Cos & de Rhodes en firent une triste épreuve. Ces peuples que les mauvais traitements des Athéniens avoient irrités, s'unirent ensemble, & se fortifièrent de l'alliance du Roy de Carie; le zèle avec lequel il s'intéressa dans leur querelle, luy acquit beaucoup de partisans dans ces Républiques. Le gouvernement populaire y estoit

*Demost. de
Rhod. lib. pag.
144.*

establi, & tandis qu'il subsisteroit, Mausole ne pouvoit point esperer de les assujettir à sa domination. Des esprits remuans & ambitieux, de concert avec luy, ôtèrent au peuple le maniement des affaires; les postes importants ne furent plus remplis que des créatures de ce Prince, & depuis ce temps-là, il commanda presque en souverain dans les villes alliées. Il en coûta cher aux Rhodiens principalement; ils furent la victime des artifices de Mausole, dont toutes les caresses, comme le remarque Libanius, ne tendoient qu'à les tromper plus sûrement. *Les Rhodiens voisins de la Carie, dit-il, s'imaginoient estre fort avant dans les bonnes graces de Mausole; mais estant parvenu à s'attirer toute leur confiance, il fit un complot contre le peuple, le dépouilla du gouvernement, & l'asservit à un petit nombre de gens riches & puissans.* Hegésilochus fut un de ceux qui travailla le plus efficacement à la ruine de sa patrie; les débauches honteuses auxquelles il se livroit sans reserve luy faisoient apprehender la sévérité des loix, qu'on ne viole pas toujours impunément dans les Démocraties. Luy & ses amis entreprirent de la détruire, ils communiquèrent leur dessein à Mausole, qui saisit avidement une occasion qui luy frayoit le chemin à la conqueste de Rhodes. Aidé de ses trésors, Hegésilochus & ses partisans s'emparèrent de toute l'autorité; mais dans l'impossibilité de s'y maintenir autrement que par la violence, ils demandèrent des troupes au Roy de Carie. On les logea dans la citadelle, & les malheureux Rhodiens, d'alliez qu'ils estoient de Mausole, devinrent ses sujets. C'est ainsi que Théopompe raconte la chose, & sa narration jette beaucoup de jour sur un endroit de Demosthène, dans lequel il est dit que les Rhodiens ont perdu leur liberté, & que maintenant ils obéissent à des barbares & à des esclaves qu'ils avoient reçus dans leur citadelle. Des entreprises qui se succedoient les unes aux autres devoient épuiser les finances de Mausole, & il n'est point étonnant qu'il fût continuellement occupé du soin de remplir ses coffres. On lit dans Harpocraton & dans Suidas, & cela sur le témoignage de Théopompe, que ce Prince ne rebutoit aucun des expédients qui pouvoient luy procurer de l'argent; il n'est point

*Demost. pag.
63.*

Arist. Polit. d'extorsions qu'il n'imaginât. Aristote en fournit un exemple; 349. voicy ses paroles. *Mausole tyran de Carie, pressé par le Roy de Perse de payer le tribut ordinaire, fit assembler les plus riches de ses sujets, leur exposa & les ordres qu'on luy avoit envoyez, & l'épuisement de ses finances. Quelques personnes d'intelligence avec luy se cotisèrent sur le champ: le reste de l'assemblée, les uns par honte, & les autres par crainte, promirent des sommes encore plus considérables, & les firent porter au trésor. Une autre fois, adjoucte Aristote, Mausole se trouvant sans argent, convoqua les habitants de Mylases, auxquels il représenta que leur ville, quoique la capitale du Royaume, n'estoit point enceinte de murailles; les troupes de Perse, leur dit-il, se préparent à en venir faire le siège: abandonnez-moy une partie de vos richesses, & je vous répons de mettre le reste à couvert des insultes de l'ennemi. Les Mylasiens se hâtèrent de contribuer, mais quand l'argent fut entre ses mains, il les assûra que les dieux luy avoient ordonné de suspendre la construction des murs. Ce Prince ne se contentoit pas de demander par luy-même; il paroît que ses Ministres le servoient; quant à cet article, au gré de ses desirs. Aucun cependant ne porta les choses aussi loin que Condalus gouverneur de Lycie, dont Aristote fait mention en ces termes. Dans les tournées que faisoit Condalus un des Prefets de Mausole, on luy apportoit en present des brebis & des veaux; il écrivoit & le jour & le nom de celui qui les luy donnoit, en le priant de les nourrir jusqu'à son retour. Après un certain temps écoulé, il supputoit la valeur actuelle de l'animal & les produits, & il exigeoit l'un & l'autre. Ce même homme s'approprioit le fruit des arbres dont les branches tomboient sur les grands chemins. Que si quelque soldat venoit à mourir, la permission de lever le cadavre estoit fixée à une drachme, & il arrivoit de là qu'il tiroit de l'argent, & que les Capitaines, lors de la mort de leurs soldats, ne pouvoient pas le tromper. Voicy un autre stratagème de sa façon. Sçachant que les Lyciens aimoient à porter une longue chevelure, il feignit d'avoir reçu des lettres de Mausole, qui luy commandoient de la part du Roy de Perse, de rassembler le plus de cheveux qu'il seroit possible, pour en composer des garnitures; que si néanmoins ils*

ils vouloient se cotiser, il envoyeroit chercher en Grece la quantité de cheveux qui luy estoit demandée. Les Lyciens acceptèrent avec joye la proposition, & cet article produisit à Condalus des sommes très-considérables. C'est ainsi que les ministres Cariens remplissoient à l'envi les coffres de Mausole; il fut le Prince de son siècle le plus opulent, & les richesses sont mises en parallèle, par Maxime de Tyr, avec celles du fameux Croesus. Alexandre, à ce que prétend cet Ecrivain, resolut de passer en Asie, persuadé que la felicité avoit établi son séjour dans les murs de Sardis, & dans les trésors de Mausole. Il en consacra une partie à la construction de ces superbes édifices dont on trouve la description dans les ouvrages de Vitruve. Voicy comment M. Perrault a traduit l'endroit de ce célèbre architecte. *En la ville d'Halicarnasse, le Palais du puissant Roy Mausole a des murailles de brique, quoyqu'il soit par-tout orné de marbre de Proconèse; & on voit encore aujourd'huy ces murailles fort belles & fort entières, couvertes d'un enduit si poli, qu'il ressemble à du verre: cependant on ne peut pas dire que ce Roy n'ait eu le moyen de faire des murailles d'une matière plus riche, luy qui estoit si puissant, & qui commandoit à toute la Carie. On ne peut pas dire aussi que ce soit faute de connoissance de la belle architecture, si on considère les bâtimens qu'il a faits; car ce Roy, quoyqu'il fût né à Mylase, se resolut d'aller demeurer à Halicarnasse, voyant que c'estoit une place d'une assiette fort avantageuse, & très-considérable pour le commerce, ayant un fort bon port. Ce lieu estoit courbé en forme de théâtre; il en destina le bas, qui approchoit du port, pour faire la place publique: au milieu de la pente de cette colline, il fit une grande & large rue, où fut bâti cet excellent ouvrage qu'on nomme Mausolée, & qui est l'une des sept merveilles du monde. Au haut du château qui estoit au milieu de la ville, il édifia le temple de Mars, où estoit une statuë colossale nommée Acrolibas, qui fut faite par l'excellent ouvrier Telocharès, & comme quelques-uns estiment, par Timothée. En la pointe droite de la colline, il bâtit le temple de Venus & de Mercure, auprès de la fontaine de Salmacis, qu'on dit rendre malades d'amour ceux qui boivent de*

*Max. Tyr. p.
120.*

Vitr. p. 29.

son eau. Pour retourner à l'explication des bâtimens de Mausole, adjointe le même auteur quelques lignes plus bas, je dis que de même qu'au côté droit il y a le temple de Venus & la fontaine dont nous avons parlé, il y a aussi à l'autre coin, qui est à gauche, le Palais, que ce Roy avoit disposé comme il avoit jugé à propos. Ce Palais est disposé en sorte, qu'il a vûe vers la droite sur la place publique & sur le port, & généralement sur tous les remparts de la ville. A la gauche il regarde sur un autre port qui est caché de la montagne, en sorte qu'on ne voit point ce qui s'y fait. Le Roy seul de son Palais, peut donner les ordres aux soldats & aux matelots, sans qu'on en sçache rien. La plupart de ces monuments, qui subsistoient encore du temps de

*Plin. tom. 2.
pag. 714.
Diod. p. 431.*

*Plin. tom. 2.
pag. 735.*

Pline, montrent jusqu'à quel degré Mausole avoit porté la magnificence. Diodore qui luy donne vingt-quatre ans de regne, rapporte sa mort à la quatrième année de la 106.^e olympiade; Pline la place dans le cours de la seconde, & cette seconde année, suivant certains manuscrits de cet écrivain, concourt avec l'an de Rome 402. on lit 404. dans quelques autres. Ces différences que présentent les anciens exemplaires, me feroient soupçonner que le texte est corrompu. Ne pourroit-on pas le reformer ainsi; *is obiit olympiadis 106. anno quarto, urbis Romæ anno 400.* Cette restitution posée, Diodore & Pline sont parfaitement d'accord ensemble. D'ailleurs, depuis la mort de Mausole jusqu'au passage d'Alexandre en Asie, on compte 18. ans, & par conséquent quatre olympiades & demi, qui, adjointes aux six autres, nous conduisent à la seconde année de la 111.^e olympiade; or Alexandre entra dans les Estats du Roy de Perse au commencement de la suivante, dès lors plus de difficulté. Mais que penser de la correction que le P. Hardouin a imaginée? la voicy: *is obiit olympiadis 110. anno secundo, urbis Romæ anno 400.* il résulte de ce calcul, que les quatre successeurs de Mausole, sçavoir, Artemise, Idrieus, Ada & Pixodarus, n'ont occupé le trône de Carie que l'espace de quatre ans, ce qui ne sçauroit, en façon du monde, se concilier ni avec le témoignage de Diodore, ni avec ceux de divers historiens qui ont transmis à la

postérité les actions de ces Princes. Mais je ne dois pas oublier icy une particularité qui ne fait pas moins d'honneur à la mémoire de Mausole, que ces bâtimens si renommés dans les écrits des anciens ; c'est la bonté avec laquelle il reçut les Sçavans qui se retirèrent à sa Cour. Eudoxe y fit quelque séjour, au rapport de Diogène Laërce, & on voit dans Philostrate, que l'orateur Æschine prononça un discours à la louange de ce Prince : il estoit alors à Rhodes, & il le suivit en Carie, peut-être par un ordre précis des Athéniens, qui vouloient empêcher que Mausole ne secourût les Rhodiens, qui avoient secoué le joug trop pesant de leur domination. Quoy qu'il en soit, le regne de ce Prince fut très-glorieux, & de là est venu apparemment que les Grecs ont quelquefois designé les Cariens par l'épithète de *μαυσωλός*. Le fait est attesté par Demosthène dans son histoire de Bithynie, dont il ne reste aujourd'huy que des fragments. Artemise sa femme & sa sœur luy succéda, l'autorité souveraine dont elle se trouvoit revêtue, & les soins inséparables du trône ne diminuèrent point la vive douleur que luy avoit causée la mort d'un mari qu'elle aimoit tendrement ; livrée au desir seul d'immortaliser & ses regrets & la mémoire de Mausole, elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs qui composeroient avec le plus de succès un discours à la louange de son époux. Isocrate, Théodecte, Nancratès & Théopompe, les écrivains les plus célèbres de leur siècle, furent les principaux tenants dans ce combat littéraire. Si l'on en croit Aulu-Gelle, ils firent le voyage d'Halicarnasse, & récitèrent leurs ouvrages à la dédicace du Mausolée, en quoy il n'est pas d'accord avec la plupart des anciens, qui déclarent en termes positifs qu'Artemise ne mit pas la dernière main à ce superbe monument. Le même auteur adjoute que les juges prononcèrent en faveur du discours de Théopompe ; il paroît néanmoins que la tradition sur cet article n'estoit point uniforme ; car Suidas avance que, selon d'autres écrivains, Théodecte estoit demeuré maître du champ de bataille. Il ne seroit cependant pas impossible de lever la difficulté ; tout se réduit à supposer qu'Artemise avoit destiné des prix particuliers

Diog. Laer.
pag. 545.
Philostr. pag.
485.

Demost. apud
Steph. p. 541.

Aulu Gell. p.
424.

Hyg. apud
Aulu. Gell. pag.
494.

à la prose & aux vers, que Théopompe avoit remporté le premier de ces prix, & Théodecte le second. En effet, la pièce de cet auteur, qui fut couronnée, estoit une Tragédie intitulée Mausole. Il avoit aussi publié en prose une Oraison funébre à l'honneur de ce Prince; mais Hygin témoigne que cette pièce n'avoit point eu l'approbation des auditeurs. Quant à l'Isocrate dont il est icy question, il ne faut pas le confondre avec le rheteur du même nom, si connu par les excellents ouvrages qui existent encore aujourd'huy. Celuy-cy estoit son disciple, & natif de Phaselis, comme l'assûre Suidas, qui place dans la 103.^e olympiade, le récit de ces Oraisons funébres. Il se trompe, elles ne sçauroient avoir esté prononcées plustost que la 107.^e Ce fut dans ce temps-là qu'Artemise jetta les fondemens du Mausolée; la revolte des Rhodiens n'en interrompit pas la construction. Ces peuples dont la mort de Mausole avoit reveillé les espérances, coururent aux armes, chassèrent les partisans des Cariens, & rétablirent la Démocratie. Fiers de ces premiers succès, ils équipèrent une puissante flotte, & cinglèrent droit à Halicarnasse. *Mais Artemise en estant avertie, ce sont les paroles de Vitruve, traduit par M. Perrault, donna ordre qu'il y eût une armée navale cachée dans le port, avec les forçats & les gens de guerre qui ont accoustumé de combattre sur mer, & que le reste parût sur les remparts: alors les Rhodiens ayant fait approcher leur armée navale bien équipée, comme elle estoit près d'entrer dans le grand port, la Reine fit donner un signal de dessus les murailles, comme pour faire entendre que la ville vouloit se rendre. Les Rhodiens estant sortis de leurs vaisseaux pour entrer dans la ville, Artemise fit incontinent ouvrir le petit port, d'où sortit son armée navale, qui entra dans le grand port où estoient les vaisseaux des Rhodiens vuides, qu'elle emmena en pleine mer garnis de matelots & de soldats. & en même temps les Rhodiens n'ayant aucun moyen de se retirer, furent tous tués dans la place publique où ils se trouvoient enfermez. Cependant la Reine, avec les navires des Rhodiens, sur lesquels elle avoit mis de ses soldats & de ses matelots, alla droit à l'isle de Rhodes. Les habitants voyant venir leurs vaisseaux couronnez de laurier,*

reçurent leurs ennemis, croyant que c'étoit leurs gens qui revenoient victorieux. Alors Artemise après avoir pris Rhodes & tué tous les principaux de cette isle, éleva un trophée dans la ville, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, l'autre estoit son image, qui imprimoit sur le front de celle qui représentoit la ville, les stigmates qui marquent la servitude. Longtemps après les Rhodiens faisant scrupule d'abattre ces statues, parce qu'il n'est pas permis d'ôter les trophées qui ont esté dediez en quelque lieu, s'avisèrent, pour en ôter la vûë, de bâtir tout autour un édifice fort élevé, à la mode des Grecs, qu'ils appellerent Abaton. A en juger par ce passage, il est difficile de ne pas se former une grande idée de l'habileté & du courage d'Artemise; elle surprend la flotte des Rhodiens, monte sur leurs vaisseaux, & va porter le fer & le feu dans le sein d'une ville qui avoit osé se soustraire à sa domination. Les habitants de Cos avoient suivi l'exemple de leurs voisins; elle les obligea à rentrer dans le devoir. Démosthene insinuë du moins, que la Reine de Carie avoit fait la conquête de ces deux isles, & Ulprien son commentateur, remarque que cette Princesse, en conséquence des ordres de la cour de Perse, avoit mis les riches en possession du gouvernement de Rhodes, & que le peuple opprimé s'estoit adressé aux Athéniens, protecteurs zélés de la Démocratie. Cependant, malgré ce dévouement d'Artemise aux volontez du Roy de Perse, il est visible par quelques endroits de Démosthene, que conformément aux maximes de ses prédécesseurs, elle regloit son obéissance sur les prospéritez ou sur les adversitez de ce Monarque. De si heureux commencemens ne calmèrent point sa douleur, & elle pleura Mausole jusqu'aux derniers moments. Théopompe auteur contemporain, & Cicéron après luy, la font mourir de phthisie. Il y a quelque chose de plus merveilleux, & dès lors de moins croyable dans le récit de Valere Maxime & d'Aulu-Gelle. Selon eux, elle but les cendres de son mari, ainsi que ses os broyez avec des perles, & jettez confusément dans un vase rempli d'eau. Le regne de cette Princesse fut de deux ans, & dans un intervalle si court, elle ne jouit pas du plaisir de voir le

Demost. pag.
147.

Theop. apud
Harpor. p. 78.

Valer. Max.
pag. 385.
Gell. p. 494.

Diod. p. 435.
et 443.

Mausolée conduit à sa perfection; Idrieus eut probablement la gloire de l'achever. Ce monument, l'une des sept merveilles du monde, faisoit le plus bel ornement de la ville d'Halicarnasse. Les Grecs & les Romains ne se laissoient point de l'admirer. Il a subsisté plusieurs siècles, & Plin en a laissé une description dont la vérité ne sçauroit estre contestée. Je rapporteray le passage en latin; la traduction demanderoit une connoissance approfondie des regles de l'architecture, & j'avoué de bonne foy mon ignorance sur ce chapitre. *Scopas*, dit cet écrivain, *habuit*

*Plin tom. 2.
pag. 728.*

æmulus eadem ætate Bryaxim & Timotheum, & Leocharem, de quibus simul dicendum est, quoniam pariter cælavere Mausolo Cariae Regulo, qui obiit olympiadis centesimæ sextæ anno secundo. Opus ut id esset inter septem miracula, ii maximè artifices fecere. Patet ab austro & septentrione sexagenos ternos pedes, brevius à frontibus. Toto circuitu pedes quadringentos undecim. Attollitur in altitudinem viginti-quinque cubitis, cingitur columnis triginta-sex. Pteron vocavere. Ab oriente cælavit Scopas, à septentrione Bryaxis, à meridie Timotheus, ab occasu Leochares. Priusque quam perageret, Regina Artemisia quæ mariti memoriæ id opus exstrui jusserat, obiit. Non tamen recesserunt nisi absoluto jam, id gloriæ ipsorum artisque monumentum judicantes, hodieque certant manus. Accessit & quintus artifex. Namque supra Pteron Pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti-quatuor gradibus in metæ cacumen se contrahens. In summo est quadriga marmorea quam fecit Pythis, hæc adjecta centum quadraginta pedum altitudine totum opus includit. Vitruve met Praxitele au nombre des Sculpteurs qu'Artemise employa à la construction de cet édifice. De Mau-

*Vitruv. pag.
125.*

soleo Satyrus & Pytheus, quibus vere felicitas summum maximumque contulit munus; quorum enim artes ævo perpetuo nobilissimas laudes & sempiterno florentes habere judicantur, & cogitatis egregias operas præstiterunt. Namque singulis frontibus singuli artifices sumpserunt certatim partes ad ornandum & probandum; Leochares, Bryaxis, Scopas, Praxiteles, nonnulli etiam putant Timotheum, quorum artis eminens excellentia coegit ad septem spectaculorum ejus operis pervenire famam. De la manière dont s'exprime icy Vitruve, je serois tenté de croire que Satyrus

& Pitheus avoient expliqué dans des Traitez faits exprès, la structure du Mausolée. Il est fâcheux que l'injure du temps nous ait enlevé des ouvrages qui contribueroient infiniment à la perfection des Arts. Idrieus prit les rênes du gouvernement après la mort d'Artemise, c'est-à-dire, sur la fin de la seconde année de la 107.^e olympiade. Ce Prince avoit commandé les armées du vivant de son frere, sous les ordres duquel il fit le siège de Latmos. Dépositaire des secrets de Mausole, il conserva toujours de grands égards pour les Lacédémoniens; j'en juge par une lettre que luy écrivit Agesilaüs en faveur d'un certain Nicias; le stile en est très laconique: la voicy. *Si Nicias n'est point criminel, renvoyez-le absous, s'il l'est, renvoyez-le toujours.* Quelque étroites que fussent ses intelligences avec cette nation, Idrieus servit très-utilement les Perses dans la guerre de Chypre. Les divers Princes qui y regnoient s'estoient joints aux Pheniciens, qui venoient de remporter des avantages considérables sur les généraux d'Artaxerxès. Les Ministres de Perse, que ce trait de perfidie avoit irrité au dernier point, chargèrent Idrieus du soin de punir les rebelles. Il équipa sur le champ une flotte de quarante vaisseaux, & fit passer dans l'isle un corps de huit mille hommes, à la tête desquels estoient Phocion & Evagoras. L'opulence des habitants & l'espoir du butin grossirent en peu de temps l'armée de ces deux Capitaines. Ils se virent par là en estat d'assiéger Salamine, qui fut enfin obligée à recevoir la loy du vainqueur; & à son exemple, les autres places de l'isle rentrèrent dans l'obéissance. Un service si important ne garantit point Idrieus des jalousies & des soupçons d'Artaxerxès. On en trouve la preuve dans ces paroles d'Isocrate. *Idrieus le plus riche Prince du continent, doit estre plus animé contre le Roy de Perse qu'aucun de ceux qui luy font maintenant la guerre; il seroit le plus méprisable de tous les hommes, s'il ne souhaitoit pas ardemment la destruction d'une puissance qui a cruellement maltraité son frere, qui luy a fait la guerre, & qui ne cesse de luy dresser des embûches, dans la vûe de s'emparer & de sa personne & de ses richesses. Tant de sujets de crainte le forcent à faire bassement sa cour à*

Plut. tom. 2.
Pag. 209.

Isocr. orat. ad
Phil. p. 102.

*Artaxerxès, & à luy envoyer tous les ans une partie de ses tré-
sors.* Il ne sera point inutile d'observer en passant, que Cicéron
Cic. de orat. cap. 52. & Plutarque ont eu tort d'avancer que le discours d'Isocrate
à Philippe, dont cet endroit est emprunté, n'a esté composé
Diod. pag. 463. que très-peu de temps avant la mort de ce Rheteur. L'époque
en est sûre; elle concourt avec la troisième année de la 111.^e
olympiade, & Idrieus cessa de vivre la première année de la
109.^e. Celuy de ses freres que la Cour de Perse avoit si in-
dignement traité, à ce que dit Isocrate, ne sçauroit estre diffé-
rent de Pixodarus, le plus jeune des enfants d'Hécatomnus.
Les Cariens, conformément aux dernières volontez d'Idrieus,
déférerent la couronne à la Princesse Ada sa sœur & sa femme.
Quelque temps après Pixodarus résolut de la chasser du trône;
l'entreprise estoit difficile, & la tendresse des peuples pour leur
Reine, mettoit un obstacle invincible à ses ambitieux projets.
Arr. p. 49. Le seul moyen qui luy restât de parvenir à ses fins, estoit d'en-
gager dans ses intérêts quelque favori du Roy de Perse; il
s'aboucha donc avec Orontobatès, & le fit aisément entrer dans
ses vûës. Pixodarus avoit eu d'Aphneis sa femme, Cappadocien-
ne de naissance, une fille qui se nommoit Ada; il la donna en
mariage au Satrape, & la Cour de Perse accorda au beau-pere
Diod. pag. 463. l'investiture du Royaume de Carie. Ada le deffendit avec cou-
rage; enfin dépouillée de ses Estats, après les avoir gouvernez
l'espace de quatre ans, elle se retira dans la forteresse d'Alinda, où
elle se maintint jusqu'au passage d'Alexandre en Asie. C'est de ce
Epig. apud Ath. p. 472. Pixodarus, si je ne me trompe, que parloit le Poëte Epigenes
dans une de ses Comédies; auquel cas ce Prince auroit fait un
voyage à Athènes du vivant de ses freres. Ils avoient toujours
entretenu, comme on l'a déjà remarqué, des correspondances
avec la Grece, & Pixodarus, malgré les obligations qu'il avoit à
Plut. tom. 1. pag. 669. la Perse, ne s'écarta point des maximes de sa maison. A peine la
couronne estoit-elle affermie sur sa tête, qu'il entama avec Phi-
lippe de Macedoine des négociations très-préjudiciables aux in-
térêts de la Perse; elles furent poussées très-loin, & Pixodarus,
afin d'en hâter la conclusion, offrit d'unir sa fille avec Aridée
fils naturel du Macédonien. La proposition fut infiniment
agréable

agréable à Philippe; l'établissement estoit confidérable, & il luy importoit beaucoup de se lier étroitement avec un Prince, dont les Estats & les richesses luy frayoient le chemin à la conquête de l'Asie; il dépêcha donc Aristocritus à la Cour du Roy de Carie. Quelque secretes que fussent les instructions de l'ambassadeur, Olympias vint à bout de les pénétrer; elle & les amis d'Alexandre en conçurent de violents soupçons, & tous de concert firent entendre à ce jeune Prince qu'une pareille alliance tendoit à luy enlever la couronne, que les forces & les trésors de Pixodarus mettroient Aridée en estat de luy disputer: après bien des delibérations, on envoya Thessalus en Carie; il avoit ordre de représenter à Pixodarus, que l'imbecillité & le défaut de naissance rendoient Aridée indigne d'un si haut parti; il avoit ordre encore de demander la Princessé pour Alexandre même, autant supérieur à son rival par la grandeur du rang; que par les qualitez personnelles. On juge bien que le Roy de Carie ne tint point contre des offres si avantageuses; il luy estoit glorieux de placer sa fille sur le trône de Macédoine. Mais Philippe fut averti à temps de ce qui se passoit à Halicarnasse; outré de colere, il mande Alexandre, luy reproche avec aigreur l'indignité d'un pareil choix, & luy fait sentir combien il estoit honteux à l'heritier présomptif du Royaume de Macédoine de vouloir devenir le gendre d'un Carien, vil esclave des Rois de Perse. Non content de cette reprimande, il bannit les confidens de son fils, & obligea les Corinthiens à luy livrer Thessalus pieds & mains liés. Ainsi échouèrent les espérances de Pixodarus; la mort l'enleva après un regne de cinq ans. Il eut pour successeur Orontobatès son gendre, qui ne jouit pas long-temps d'un Royaume qui appartenoit legiti-
mement à l'épouse d'Idrieus. Lorsqu'Alexandre, victorieux des Perses à la bataille du Granique, pénétra dans la Carie, Ada vint à sa rencontre, luy représenta les droits qu'elle avoit à la couronne, & afin de l'engager à luy estre favorable de plus en plus, elle l'assura que les Cariens souhaitoient son rétablissement avec passion. Alexandre estoit naturellement généreux; les malheurs d'Ada le touchèrent, & il luy promit de punir

Diod. p. 466.

Diod. p. 505.

l'usurpateur. L'exécution suivit de près, & les places devant lesquelles il se présenta, remplies encore des créatures de la Reine, ouvrirent les portes à ce conquérant. Halicarnassé fut la seule qui osa faire résistance; Orontobatès la deffendoit en personne, & malgré tous ses efforts, elle tomba entre les mains d'Alexandre. On ne sçait point ce que devint Orontobatès; les historiens se sont contentez de nous apprendre, que le vainqueur remit Ada en possession du Royaume dont on l'avoit si injustement dépouillée. Sensible à tant de bienfaits, elle l'adopta, & ceia dans la vûë de l'établir son héritier. Mais Plutarque n'est point d'accord là-dessus avec Arrien. Le premier soutient au contraire, que l'adoption fut faite par Alexandre, qui depuis l'appella toujours sa mere. Pendant le séjour que ce Prince fit en Carie, elle eut le soin de luy envoyer les mets les plus délicatement apprêtez, & lorsque ses affaires l'obligèrent à quitter cette province, elle luy fit présent de cuisiniers & de pâtissiers excellents en leur art. Alexandre s'excusa de les accepter, en disant que Léonidas son précepteur luy en avoit donné de beaucoup plus habiles; que les marches de nuit le préparoient au dîner, & qu'un dîner léger assaisonna le souper.

*Plut. tom. 1.
pag. 667. &
tom. 2. p. 180.*



D I S C O U R S
S U R L E S S Y B A R I T E S.

Par M. B L A N C H A R D :

LE Peuple dont j'ay l'honneur de vous entretenir, n'est sorti de l'obscurité qu'il méritoit, que par la réputation que luy attirèrent son luxe & sa mollesse. Presque tous les auteurs qui en ont parlé ne l'ont fait qu'avec une sorte de mépris, & s'en sont servis comme d'une pièce de comparaison. S'ils ont voulu s'élever contre les mœurs corrompues, ou contre la dissolution de quelque peuple ou de quelque personnage, ils leur ont appliqué les proverbes, auxquels la vie molle des Sybarites avoit donné naissance. Une table trop recherchée, soit pour les mets, soit pour une propreté affectée, estoit une table de Sybarite. Une démarche trop fière ou trop composée, un discours affété ou efféminé, estoient la démarche ou le discours d'un Sybarite. Les Grammairiens par le verbe *συβαρίζω* entendent estre livré pleinement au luxe & à la débauche, & pour caractériser un débauché parfait, Philostrate employe l'expression de *Συβαριδος μέγας*.

A peine même l'histoire a-t-elle daigné faire passer jusqu'à nous les noms de quelques-uns des hommes qui ont habité l'ancienne ville de Sybaris. Il ne nous reste d'eux d'autres monuments, que celui dont Pausanias fait mention. C'est le trésor qu'ils avoient à Delphes près de celui des Epidamniens, & une monnoye avec la teste de Mars casquée & couronnée, & un bœuf au revers. Pas un des citoyens de cette Ville ne s'est fait connoître par les voyes qui peuvent faire honneur à la mémoire des hommes, les armes ou les lettres. Aucun d'eux ne s'est élevé au-dessus du malheur d'une éducation voluptueuse.

Il n'est pas aisé de suppléer au silence des historiens sur le gouvernement politique d'un peuple qui ouvroit la porte à

Assemblée
publique 14.
de Novembre
1732.

Erasme.

Suidas, Pollux.

*Goltz. tom.
4. Tab. 35.
ΣΥΒΑ.*

tous les vices, & qui ne recompensoit que ceux, qui occupez à perfectionner le raffinement sur la bonne chere avoient inventé quelque mets, dont pendant une année entière, personne n'osoit faire usage qu'en l'achetant de l'inventeur, qui s'enrichissoit à la faveur de son privilège exclusif, & animoit l'industrie des autres à espérer la même fortune à leur tour, s'ils faisoient quelque découverte aussi utile.

*Athen. 12.
518.*

Les Sybarites n'estimoient d'entre les peuples de l'Italie que les Tyrrhéniens, & de la Grece que les Ioniens; ces deux peuples leur paroissoient approcher de plus près de leur genre de vie. Ils voyageoient peu, & toujours en voiture, & pour ne point ébranler leur teste foible, ils employoient trois jours à faire le chemin, que tout autre auroit pû faire sans peine en un seul jour. L'un d'entr'eux arriva à Sparte : il fut invité à un de ces repas que les anciens éditeurs de Xénophon ont appelé *Φιλίππας*, mais qui pour leur frugalité sont constamment appelez ailleurs *Φειδίππας*. Il n'y trouva que des bancs pour tous les conviez, de quelqu'ordre qu'ils fussent. La frugalité du repas, les discours sérieux qui s'y tenoient, la dureté des sièges lui firent dire, qu'il ne s'étonnoit plus de la bravoure des Lacédémoniens : quel regret en effet pourroient-ils avoir de perdre une vie qu'ils passoient si durement?

Lib. 6. 182.

Strabon, dans la description de l'Italie, dit que la ville de Sybaris estoit à deux cens stades de Crotone, qu'elle a esté bâtie par les Achéens, & qu'elle est située entre deux rivières, le Sybaris qui luy a donné son nom & le Crathis. Le Sybaris maintenant appelé Cochilé, rendoit, si l'on en croit Pline, ceux qui bûvoient de ses eaux, d'une compléxion plus robuste & d'un teint plus noir que les autres, elles faisoient même crêper leurs cheveux : elles rendoient aussi les chevaux ombrageux *παρρηκούς* ou plustost *πυρρηκούς*, ce qui obligeoit les habitants voisins de cette rivière, d'abreuver leurs troupeaux ailleurs, parce qu'ils étoient saisis d'éternuments violents s'ils usoient des eaux du Sybaris.

Le Crathis qui a gardé le nom de Crate, rendoit ceux qui en bûvoient plus blancs, & d'une compléxion plus foible.

Le même Strabon nomme le fondateur de Sybaris Iéli-ceus, qui la situa près de l'embouchure du Sybaris sur la coste du golfe de Tarente; il adjoûte qu'elle s'éleva à un tel point de grandeur qu'elle commandoit à quatre Nations voisines, qu'elle avoit l'empire sur vingt-cinq Villes, qu'elle occupoit cinquante stades de territoire couvert de ses habitations, & qu'elle se vit en état de mettre trois cens mille hommes sous les armes, pour demander aux Crotoniates raison de ce qu'ils avoient donné retraite à cinq cens Sybarites, qui avoient esté prendre habitation chez eux. Diodore de Sicile raconte ainsi le fait.

Liv. 12.

Thelys un de leurs Généraux persuada au peuple de chasser de la Ville cinq cens d'entre les plus riches citoyens, & de vendre leurs biens pour estre distribuez au peuple. Cette proposition fut écoutée, & les proscrits se retirèrent à Crotonc, où ils se réfugièrent autour des autels qui estoient dans la place publique. Thelys instruit de leur marche, envoya des Ambassadeurs chargez de les redemander; & en cas de refus, de déclarer la guerre. Le Sénat embarrassé, fit assembler le peuple qui panchoit à livrer les exiliez, dans la crainte d'avoir à soutenir la guerre contre un peuple qui paroissoit plus puissant. Le Philosophe Pythagore ayant pris la parole, les ramena à la pitié pour ces infortunez.

Heraclide de Pont rapporte que les Sybarites ayant pénétré les desseins de Thelys, secouèrent le joug de sa tyrannie, & massacrèrent jusqu'au pied des autels ceux qui avoient eu quelque part à son gouvernement; que la statuë de Junon détourna les yeux de ce spectacle, & qu'une source de sang sortit de son temple si abondante, que l'on fut obligé de murer les portes & les fenêtres des lieux voisins.

Il n'est pas aisé de fixer les époques de pareils faits, entassez ou semez de costé & d'autre, sur-tout sous la conduite d'Athenée, toujourns curieux de rapporter ce qui ressemble au sujet qu'il traite, de quelque pays qu'il vienne, sans aucun égard pour la chronologie.

Les Sybarites, au temps de leur plus grande prospérité, avoient envoyé à Delphes consulter l'oracle sur la

durée de leur bonheur. L'un des députez estoit Ifamyris , Amyris ou Thamyris. La Pythie leur répondit que leur puissance dureroit aussi long-temps que leur respect pour les dieux ne cederait point au respect pour les hommes. Cette réponse fut entendue avec une satisfaction universelle ; elle sembloit promettre une durée éternelle. Comment imaginer que des hommes, s'ils estoient raisonnables, se porteroient à un excès d'impiété assez grand, pour donner aux hommes la préférence sur les dieux ? Peut-être même que l'interprétation de cet oracle, dont ils ne croyoient l'accomplissement possible que lorsque le corps entier de la nation se porteroit à cet excès, contribua à les tromper. Ils ne pouvoient croire que la faute d'un particulier pût entraîner la ruine de tout l'Estat. Thamyris seul en comprit le sens, il en avoit été frappé ; il s'en estoit occupé. Un Sybarite mécontent d'un de ses esclaves, le poursuivit jusques dans un temple, où la sainteté de l'asyle ne l'empêcha pas de continuer à le maltraiter. Ce malheureux espéra d'adoucir la colère de son maître, & de trouver quelque soulagement en se réfugiant sur le tombeau du pere de son maître. Il ne se trompa point ; son maître s'attendrit, & cessa de le châtier. Thamyris fit ses réflexions sur cet événement ; il vendit tout le bien qu'il avoit à Sybaris, & alla porter sa fortune ailleurs. Sa conduite parut insensée, & donna naissance au proverbe, *Thamyris est fol*. Nous verrons bien-tôt avec quelle justice l'événement justifia sa conduite.

Athenée ajoute aux autres incidents par lesquels les dieux s'expliquèrent sur la ruine de Sybaris, que les Crotoniates y ayant envoyé une ambassade de trente de leurs citoyens, ils les massacrèrent, & jetèrent leurs corps du haut des murailles de la ville dans les fosses, & les laissèrent dévorer par les bêtes. Il ajoute que dans cette même nuit, la déesse Junon apparut à tous les Magistrats, saisie de grands maux de cœur, dans la place publique de Sybaris, marquant la juste indignation qu'elle avoit conçue d'une action si barbare, & si opposée à toute justice publique & particulière.

La punition suivit de près. Milon, ce fameux athlete, qui

joignoit à une force extraordinaire du corps une bravoure propre à la bien soutenir, fut nommé général de l'armée des Crotoniates. Le nombre de ses ennemis ne fit aucune impression sur luy ; il sçavoit qu'un peuple si jaloux de son repos, qu'il ne souffroit pas qu'on élevât des coqs dans la ville, ni qu'on y entretînt les professions qui ne peuvent s'exercer sans faire un bruit qui troubleroit la tranquillité de la nuit, seroit peu propre à souffrir les fatigues de la guerre. En effet, que pouvoit-on avoir à craindre d'un peuple, dont la plus grande partie n'avoit jamais osé se présenter au soleil levant ni au soleil couchant, soit parce que la situation de la ville entre deux rivières, & non loin des bords de la mer, en rendoit l'air trop aigre à ces heures de la journée, ou que l'intemperance de leurs repas, commencez avant le coucher du soleil, & poussés bien avant dans la nuit, les empêchèt de retourner de bon matin à leurs fonctions, s'ils vouloient, disoient-ils, vivre âge d'hommes.

Tous ces avantages sur ses ennemis n'empêchèrent pas que Milon, qui avoit à vaincre dans l'esprit des Crotoniates, l'impression qu'auroit pû faire l'idée de la puissance des Sybarites & la supériorité du nombre des combattants, n'envoyât des espions à Sybaris. Ils s'estoient trouvez aux repas publics, & entre les autres singularitez, ils y avoient observé que les chevaux, au son des instruments, & sur-tout à de certains airs, se levoient sur les pieds de derrière, & formoient une espèce de danse. Les armées furent donc rangées en bataille, sans que l'histoire nous dise si les Sybarites estoient campez dans une plaine où ils pussent faire usage de trois cens mille hommes, & si Milon, qui avoit esté six fois victorieux aux jeux olympiques, & qui se présenta orné de ses six couronnes à la tête de cent mille Crotoniates qu'il commandoit, ne choisit point entr'autres stratagèmes, un terrain où le front de son armée pût estre aussi ouvert que celuy de ses ennemis, & ne rendit point par cette prudence, leur nombre supérieur inutile à cette journée.

Les cinq mille chevaux que les Sybarites entretenoient pour l'exercice dont nous avons parlé, montez par des Cavaliers

habiliez de cuirasses garnies de franges, & plustost armez pour la pompe que pour l'usage de la guerre, estoient à la tête de l'armée. Milon fit sonner la charge, après avoir fait publier dans son camp que l'on ne fist grace à aucun Sybarite, soit dans la mêlée, soit dans la fuite. Les instruments entonnèrent les airs destinez à la danse des chevaux, qui mirent le desordre dans l'armée des Sybarites, & vinrent, comme des déserteurs, se rendre au camp des Crotoniates, attirés par les airs qui y retentissoient. Milon profita de ce desordre, mit les Sybarites en déroute, les battit, les poursuivit & les repoussa jusques dans leur ville capitale, dont il forma le siège. Il s'en rendit maître au bout de deux mois & demi, & l'ensevelit sous les eaux de ses deux rivières, qu'il attira par des saignées sur ses ruines.

Ælian. 9. Telle fut la fin de cette République, devenue fameuse par son luxe & par sa mollesse. L'histoire nous a conservé la mémoire des richesses d'un de ses citoyens. Clisthenes tyran de Sicyone, vainqueur au quadriges, fit publier qu'à certain jour marqué il feroit choix d'un époux pour sa fille, Princesse d'une grande beauté; que tous ceux qui auroient confiance en leur mérite, & qui viendroient se présenter, seroient reçus à faire valoir leurs avantages. Mindyrides ou Smindyrides, Sybarite, s'embarqua sur une galère avec cinquante rameurs tirez d'entre les pêcheurs & les oïseurs qu'il avoit à son service: il surpassa par la magnificence de son équipage & par la somptuosité, non-seulement tous ses concurrents, mais le tyran luy-même, quoyque les Sicyoniens se fussent empressés de luy fournir & d'imaginer tout ce qui pourroit contribuer à relever l'éclat de sa feste. Le jour de son arrivée, Smindyrides s'estant présenté au repas que Clisthenes avoit préparé à ses hôtes, ne voulut point permettre que personne se mît à table près de luy, disant qu'il n'y pouvoit souffrir que la Princesse pour laquelle il estoit venu. C'est dommage que la même histoire ne nous ait pas instruit du succès de cette haute prétention.

C'estoit-là un des dignes fruits d'une enfance passée dans les délices & dans la mollesse. Athenée observe qu'ils habilloient de pourpre

de pourpre leurs enfans, & leur garnissoient les cheveux de rubans tissus d'or. Nulle mention d'exercices propres à cultiver l'esprit ou le corps. On nous fait bien observer qu'ils avoient des grottes arrosées de fontaines, où les jeunes gens se retiroient pendant la chaleur du jour, livrez à toutes sortes de plaisirs; & que l'un d'eux ayant vû les mouvements que se donnoit un esclave qui travailloit à la terre, en fut aussi ému que si on luy avoit déchiré quelques fibres, & qu'il donna un grand mal de côté à celui à qui il rendoit compte de l'impression que ce spectacle avoit faite sur luy.

Les Sybarites furent les premiers qui menèrent aux bains des esclaves enchaînez, pour estre les maîtres de les punir s'ils donnoient l'eau trop chaude, ou s'ils ne les parfumoient pas à leur gré. C'estoit au sortir de ces bains qu'ils alloient s'enfoncer dans des lits jonchez de roses, où ils se trouvoient incommodez si elles venoient à se secher ou à se rouler sous leurs corps. Ils portoient aussi aux bains, & menoient par-tout où ils alloient, des petits chiens de Malte dont ils estoient fort curieux.

Ils aimoient beaucoup les Nains, qu'ils appelloient *Σκωπαῖοι*, connus chez les anciens sous le nom de *Σπίλπωνα*, du nom du Philosophe Stilpon. Ils faisoient chercher des singes à grands frais. Leurs marchands estant pour cette sorte d'emplette, dans les Estats du Roy des Maurusiens, ce Prince qui aimoit beaucoup les petits enfans, & qui faisoit élever sous ses yeux ceux de ses fils & de ses filles dans son palais, jusqu'à ce qu'il fût temps de les livrer à une éducation plus sérieuse, dont il fixoit le commencement à l'âge de trois ans, fit venir ces marchands, & leur demanda si les femmes estoient stériles en leur pays.

Ils avoient aussi un grand nombre d'Eunuques parmi leurs esclaves. L'usage des laines de Milet, les plus fines dans ces temps-là, qui entroient dans les habillemens, les avoit liez avec les Milésiens.

Athenée observe qu'ils avoient grand soin d'aller à leurs campagnes, en se garantissant de l'ardeur du soleil, sans nous dire s'ils se contentoient d'aller sous des avenueës, ou s'ils avoient imaginé quelque sorte d'imperiale sur les voitures.

Leurs celliers estoient aux environs de la côte de la mer ; & il paroît qu'ils faisoient leurs vins comme se font encore les vins du Rhin & ceux de quelques autres climats. Les cuves ne se vident presque jamais ; la vendange de l'année qui court se jette sur ce qui reste des années précédentes, & on en tire au besoin par des cannelles. Les Sybarites, par ces cannelles allongées qui estoient de cuivre, conduisoient leurs vins jusqu'aux vases qui estoient dans les bâtimens destinez au transport, soit pour l'usage de Sybaris où ils estoient conduits, en remontant depuis l'embouchure de la rivière la plus proche de leurs celliers.

Ceux des Sybarites qui avoient donné des repas publics plus somptueux que les autres, estoient récompensez de couronnes d'or qui leur estoient décernées. Leurs noms estoient publiez avec éloge par les héraults, dans les assemblées de religion & de jeux publics.

Les femmes qui estoient invitées aux festins publics, en estoient averties un an auparavant, pour avoir le temps de se préparer à y paroître avec tout l'éclat qu'elles pourroient tirer de leur beauté & de leur parure.

Les pêcheurs & les marchands d'anguilles estoient exemts de toute imposition publique, aussi-bien que ceux qui pêchoient, qui vendoient & qui mettoient en œuvre pour la teinture de la pourpre, l'espèce d'huître ou de poisson dont les anciens faisoient usage pour cet effet.

Ils avoient pour leurs repas des salles souterraines, où ils se garantissoient du froid. Ils avoient aussi des poësles.

Ils regardoient avec mepris ceux qui avoient voyagé, & se faisoient honneur d'avoir vieilli sur les ponts de leurs rivières.

Ils faisoient grand fond sur un oracle qui les exhortoit à se livrer au plaisir, sans écouter aucune regle de modération, dans un pays qui n'avoit rien d'extraordinaire pour la fertilité ; où le port, qui n'estoit pas fort commode pour le commerce, devenoit inutile par l'indolence des habitants, où la sensualité consumoit la plus grande partie des fruits de la terre, où l'air n'estoit pas trop salubre, à cause de la situation de la ville.

Est-il possible qu'un peuple livré à une vie si oisive, ait esté jaloux de la gloire de la ville d'Olympie, & que les Sybarites ayent esperé de faire tomber les jeux olympiques! Ils en établirent chez eux qui se célébroient au temps de ceux de la Grece; ils proposèrent des prix si considérables, qu'ils les crurent capables d'intéresser à quitter, pour ceux de leur ville, des jeux qui avoient mérité depuis si long-temps l'attention de tous les peuples curieux de gloire.

Nous avons vû en quel état les Crotoniates laissèrent l'ancienne Sybaris; elle demeura ensevelie sous ses ruines pendant cinquante-huit ans; mais sous l'archontat de Callimaque à Athènes, les anciens habitants dispersés, qui restoient après cette déroute, se joignirent à quelques Thessaliens, avec le secours desquels ils entreprirent de rebâtir leur ville sur ses anciens débris, & de ses démolitions; mais les Crotoniates en prirent ombrage, & les en chassèrent au bout de cinq ans. Ainsi fut détruite, & sans retour, cette ville qui avoit esté si long-temps le scandale de l'univers par son luxe.

Quelque temps après, Lampon & Xenocrite fondèrent à quelque distance de l'ancienne Sybaris, la ville de Thurium. Diodore de Sicile en parle à peu-près en ces termes, Liv. 12. Les Sybarites qui avoient esté chassés de la ville qu'ils vouloient rétablir, envoyèrent des Ambassadeurs à Lacédémone & à Athènes, pour demander les secours dont ils avoient besoin pour retourner en leur pays, & offrirent des habitations à ceux qui voudroient les y suivre. Les Lacédémoniens n'eurent aucun égard à cette demande; mais les Athéniens firent armer dix vaisseaux sous la conduite de Lampon & de Xenocrite. On fit encore publier l'offre des terres dans tout le Peloponnèse, ce qui attira beaucoup de monde; mais le plus grand nombre estoit des Achéens & des Trezeniens, qui se laissoient aller aux promesses d'un oracle qui avoit ordonné de poser les fondemens de leur ville dans le lieu où ils trouveroient autant d'eau qu'il en faudroit pour leur usage, mais où la terre leur assureroit du bled sans mesure.

Cette flotte passa en Italie, aborda auprès du terrain où

estoit Sybaris, & chercha le lieu que l'oracle sembloit avoir indiqué. Non loin de l'ancienne Sybaris se trouva la fontaine Thuria, dont les eaux estoient conduites dans des tuyaux de cuivre. Ils crurent que c'estoit à cet endroit que le dieu les adreſſoit; ils formèrent l'enceinte d'une ville, & du nom de la fontaine, ils l'appellèrent Thurium. Elle fut partagée dans sa longueur, en quatre quartiers. L'un fut appelé le quartier d'Hercule, le second celuy de Venus, le troisième celuy d'Olympie, & le quatrième celuy de Bacchus. Dans sa largeur, elle fut encore coupée en trois quartiers; l'un fut appelé le quartier des Héros, le second celuy de Thurium, & le troisième Thurinum. Toute cette enceinte se remplit de maisons bien bâties, bien distribuées, & qui formèrent un corps de ville commode & agréable.

Il n'estoit guères possible qu'un peuple composé de nations si différentes se maintint long-temps en repos. Les Sybarites, comme anciens propriétaires du terrain qui avoit esté distribué aux citoyens qu'ils avoient associéz, s'attribuèrent les premières places dans le gouvernement, & ne laissèrent que les emplois subalternes aux autres. Ils donnèrent aux femmes des anciens habitants du pays, les premières places dans les cérémonies publiques de la religion. Ils prirent pour eux les terres que le voisinage de la ville rendoit plus aisées à exploiter. Toutes ces distinctions irritèrent ceux qui crurent avoir sujet de se plaindre d'avoir esté maltraitez. Comme ils estoient en plus grand nombre & plus aguerris, ils en vinrent à une sédition ouverte, & massacrèrent presque tout ce qui restoit des anciens Sybarites. Aristote rapporte ce trait dans un chapitre de sa République; où il fait ses observations sur les séditions que fait naître presque toujours le mélange des peuples de différentes nations, établis dans un même Estat, & plus ordinairement encore dans une même ville. Mais une pareille expédition laissoit beaucoup de terres d'un bon rapport à distribuer. Ils firent venir de la Grece des habitants à qui ils donnèrent, par la voye du sort, des maisons dans la ville pour les habiter, & des terres à mettre en valeur à la campagne. Cette ville devint riche & puissante;

& fit alliance avec les Crotoniates ; & s'étant formé un gouvernement démocratique, elle distribua ses habitants en dix tribus, dont les trois venues du Peloponnèse furent appelées l'Arcadienne, l'Achéenne & l'Eléotique ; les trois composées des peuples venus de plus loin, furent appelées la Beotique, l'Amphiëtyonique & la Dorienne : les quatre autres furent l'Ionienne, l'Athénienne, l'Eubéenne & l'Insulaire.

Ce sage arrangement fut suivi du choix de Charondas qui s'y estoit fait connoître & distinguer, pour former un corps de loix qui pussent servir à entretenir le bon ordre dans une ville composée d'esprits si différents & de mœurs toutes singulières. Il y travailla utilement, & fit un triage de toutes les loix qu'il crut les plus sages & les plus nécessaires d'entre celles qui estoient en vigueur parmi les nations les plus policées. Il y en adjôûta quelques-unes que nous allons rapporter après Diodore de Sicile.

Il déclara incapables d'avoir part à l'administration des affaires publiques, ceux qui après avoir eu des enfants d'une première femme, passeroient après sa mort à de secondes noccs, si les enfants estoient vivants. Pouvoit-on, adjôûte-t-il, en effet attendre que des hommes qui prenoient un parti si peu avantageux pour leurs enfants, fussent en état de donner de sages conseils pour la conduite de leur patrie ; & s'ils avoient eu lieu d'estre satisfaits d'un premier mariage, ne devoit-il pas leur suffire, sans estre si téméraires que de s'exposer aux hazards d'un second engagement ?

Il condamnoit les calomniateurs atteints & convaincus, à n'oser paroître en public qu'avec une couronne de bruyere, qui présentoit à tous ceux qui les rencontroient la noirceur de leur crime. Plusieurs ne purent survivre à cette infamie, & se donnèrent la mort ; & ceux qui avoient fondé leur fortune sur cette détestable manœuvre, se retiroient d'une société où la sévérité des loix les obligeoit à aller faire valoir ailleurs ce malheureux talent, & à y porter cette maladie contagieuse qui n'a que trop infecté le monde dans tous les temps.

Charondas avoit mieux senti que tous les Législateurs qui

l'avoient précédé, de quelle importance il estoit de prendre des mesures pour empêcher que les vicieux ne séduisissent ceux avec qui ils vivoient, par l'attrait de la volupté. Il donna action contre eux à ceux qui estoient intéressez à prévenir la corruption de leurs enfants ou de leurs parents ; & l'amende estoit si forte & si sévèrement exigible, que tous craignoient de l'encourir.

Mais pour attaquer ce mal dans son principe, il pensa sérieusement aux avantages d'une bonne éducation, & ne laissa à personne, de quelque état qu'il fût, le prétexte de la négliger. Il établit des écoles publiques, dont les maîtres estoient entretenus aux dépens de l'Estat. Là se formoit la jeunesse à la vertu, & de là naissoit l'espérance d'une République bien policée.

Par une autre loy bien sage, Charondas donnoit l'administration des biens des orphelins aux parents paternels, & la garde de la personne du pupille aux parents du côté de la mere. Les premiers, qui estoient appelez à l'héritage au cas du décès du mineur, faisoient, pour leur propre intérêt, valoir son bien, & par la vigilance des autres, ils ne pouvoient, sans exposer leur vie & leur honneur, suivre les mouvements de la cupidité, en attendant à sa vie.

Les autres Legislateurs ordonnoient la peine de mort contre ceux qui refusoient de servir à la guerre, ou qui désertoient ; Charondas ordonna qu'ils resteroient trois jours exposez dans la place publique en habit de femme, persuadé que cette ignominie rendroit les exemples fort rares, & que ceux qui survivroient à cette infamie, n'oseroient pas dans les besoins de l'Estat s'y exposer une seconde fois, & laveroient cette première tache dans toutes les ressources que leur pourroit fournir une bravoure de commande.

La sagesse de ces loix maintint les Thuriens en honneur, & soutint leur République dans la splendeur. Mais le Legislateur ne crut cependant pas qu'elles ne dussent souffrir aucun changement. Certaines circonstances que la prudence humaine ne peut pas prévoir, y peuvent déterminer. Mais pour aller au-devant des altérations que l'amour de la nouveauté pourroit y introduire, il ordonna que ceux qui auroient à se plaindre

de quelque loy, & qui voudroient demander la reforme ou l'abrogation de quelqu'une, seroient obligez de faire leur représentation en présence de tout le peuple, la corde au cou, & ayant à leur côté l'exécuteur de la justice prêt à faire sa fonction, si l'assemblée n'entroit pas dans leurs vûes, & déclaroit leur prétention injuste.

Cette précaution fit que ses loix furent long-temps sans atteinte, & au rapport de Diodore de Sicile, il n'y a jamais esté dérogé que trois fois. Un borgne eut l'œil qui luy restoit, crevé. La loy qui décernoit la peine d'œil pour œil, ne privoit pas de la lumière celui qui avoit fait le coup. L'aveugle porta sa plainte devant le peuple, qui substitua une interprétation pour un cas pareil qui arriveroit, & le renvoya.

Le divorce estoit permis au mari & à la femme. Un vieillard abandonné de la sienne qui estoit jeune, se plaignit de la liberté que celui qui se séparoit avoit d'épouser qui il luy plairoit ; il proposa pour ôter toute idée de libertinage, de ne permettre au demandeur en action de divorce, que d'épouser une personne du même âge que celle qu'il quittoit. Son observation parut juste ; il évita la peine, & chacun garda dans la suite ce qu'il avoit, de peur de rencontrer pis.

La troisième loy qui souffrit quelque changement, fut celle qui ordonnoit que les biens d'une famille ne passeroient point dans une autre, tant qu'il resteroit quelqu'un de cette famille que le dernier héritier de l'un ou de l'autre sexe pourroit épouser. S'il en restoit une fille, l'héritier qui ne vouloit pas la prendre en mariage estoit obligé de luy donner cinq cens drachmes par forme de dédommagement. Le cas arriva ; une fille de bonne famille, mais très-pauvre, se voyant negligée par le seul & dernier héritier de son nom, se plaignit dans une assemblée indiquée à ce sujet, dans la forme prescrite par la loy, de la médiocrité de la somme, qui ne luy constituoit qu'une dot très-foible, & qui ne pouvoit la tirer de la misère, ni la faire entrer dans quelque famille qui convînt à sa naissance. Le peuple fut attendri sur le danger qu'elle couroit si sa demande estoit rejetée ; la loy fut reformée, & l'héritier fut obligé à l'épouser.

Des loix si sages furent scellées du sang du Législateur. Quelques affaires le menèrent à la campagne armé de son épée, pour se deffendre contre des brigands qui attaquoient les voyageurs. Comme il rentroit dans la ville, il apprit qu'il se tenoit alors une assemblée où le peuple estoit dans une grande agitation. Il ne fit pas attention qu'il avoit fait une loy qui deffendoit expressément à toutes personnes de quelque estat qu'elles fussent, de s'y trouver en armes. Quelques mal intentionnez virent son épée, & luy reprochèrent qu'il estoit le premier qui eût osé violer la loy qu'il avoit faite. Vous allez voir, leur dit-il, combien je la juge nécessaire, & combien je la respecte. Il tira son épée, & se perça le sein.

Je pourrois marcher plus sûrement à present, & avec plus d'ordre, sous la conduite des historiens qui ont détaillé la fortune des Thuriens depuis ce dernier établissement formé des débris, & fondé, pour ainsi dire, sur les ruines de Sybaris, qui eut aussi plus de consistance & fut plus long-temps florissant, jusqu'à ce que la mollesse ayant repris le dessus, les Thuriens furent fort maltraitez par les Brutiens, les Lucaniens & les Tarentins, sous l'oppression desquels ils gémissaient depuis long-temps, lorsqu'ils se soumirent aux Romains. Ceux-cy trouvant le pays épuisé d'hommes, y envoyèrent une colonie, & donnèrent à la ville qu'elle habita le nom de *Copia*, comme il paroît par la monnoye qui nous en reste, avec une tête de Mars & une corne d'abondance au revers, & pour inscription *Copia*.



L'HISTOIRE DE DEDALE.

Par M. l'Abbé G E D O Y N.

LEs plus fameux personnages de l'antiquité ne sont pas aujourd'hui les plus connus; témoin Dédale, dont le nom a tant fait de bruit dans le monde, & qui n'est plus guères connu que d'un petit nombre de gens, qui lisent encore les anciens livres. A dire le vray, si d'un costé de très-graves auteurs ont eu soin de nous transmettre sa vie & ses aventures, de l'autre, pour se conformer à la tradition reçûe de leur temps, ils ont mêlé à ces aventures tant de fables, & un merveilleux si peu vray-semblable, que le fond des choses en est décrédité, & que la vérité ne se découvre pas aisément à travers ces nuages. Ce merveilleux néanmoins & ces fables seront peut-estre un ornement pour la matière que je veux traiter. L'explication que j'en donneray d'après de sçavants Écrivains, instruira les personnes qui ne sont pas fort versées dans l'étude de la Mythologie, & par ce moyen, l'utile & l'agréable pourront se trouver ensemble dans ce morceau d'histoire. Diodore de Sicile & Pausanias sont les deux auteurs qui nous ont appris le plus de particularitez de la vie de Dédale, & c'est d'eux aussi que je tireray une bonne partie de ce discours, sans pourtant négliger les autres témoignages.

Selon Diodore, Dédale, Athénien de naissance, estoit fils de Metion, petit-fils d'Eupalamus, & arrière-petit-fils d'Erechthée, mais selon Platon, il eut Metion pour pere, & Pausanias dit *Palamaon*; comme il est le seul qui le nomme ainsi, c'est sans doute *Eupalamus* qu'il faut lire dans le texte. Entre *Palamaon* & *Eupalamus* il y a assez d'affinité pour faire soupçonner une méprise de copiste. L'origine de Dédale étant prouvée par le témoignage unanime de tous les anciens écrivains qui en ont parlé, je ne vois pas sur quel fondement Socrate a pû dire que ce célèbre artisan descendoit de Vulcain, & que luy Socrate

Tome IX.

Z

10. de Juin
1732.

Dans le premier Alcibiade.

descendoit de Dedale; je me persuade que cela est dit dans Platon non historiquement, mais dans un sens allegorique, & avec cette ironie qui estoit si familière à Socrate. Quoy qu'il en soit, Dedale estoit certainement petit-fils ou arrière-petit-fils d'Erechthée sixième Roy d'Athènes. Voilà, comme vous voyez, un artisan de bonne maison; il ne faut pas s'en étonner; Dedale vivoit dans ces temps héroïques où les grands hommes n'avoient d'autre ambition que de se rendre utiles à leurs compatriotes. Purger la Grece des monstres qui l'infestoient, exterminer les bandits & les scélérats, procurer le repos & la sûreté publique, ce fut la gloire d'Hercule & de Thésée; inventer les Arts, les perfectionner & les cultiver, ce fut celle de Dedale.

*Plin. liv. 7.
chap. 56.*

Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à Dedale, on ne compte guères que cent cinquante ou soixante ans. Les Arts ensevelis avec les hommes dans cette calamité, n'avoient pas encore eu le temps de renaître en Grece; il falloit de nouveaux inventeurs. La nature qui n'est jamais avare, fournissoit des matériaux abondamment, mais on ne les pouvoit mettre en œuvre faute d'outils & d'instruments nécessaires. Dedale inventa la hache, le vilebrequin, ce que les Latins ont appelé *perpendicularum*, & que nous appellons nous *le niveau*, la colle-forte, l'usage de la colle de poisson, peut-estre aussi la scie; je dis peut-estre, car les uns en donnent l'honneur à son neveu, & les autres à luy-même. Avec ces secours, doué d'un heureux génie & d'une adresse merveilleuse, il fit des ouvrages de sculpture & de serrurerie qui parurent des prodiges aux Grecs d'alors:

*Ovid. Met.
liv. 8.*

Dædalus ingenio fabræ celeberrimus artis.

Aux Grecs d'alors, je veux dire aux Grecs encore ignorants & grossiers. Avant luy les statuës Grecques avoient les yeux fermez, les bras pendants & comme collez le long du corps, les pieds joints, rien d'animé, nulle attitude, nul geste; c'estoient pour la plupart des figures quarrées & informes qui se terminoient en gaisne. Dedale donna aux siennes des yeux, des pieds & des mains, il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie; les unes sembloient marcher, les autres s'élancer, les autres

courir. Aussi-tôt la renommée publia que Dedale faisoit des statues étonnantes qui estoient animées, qui marchotent; & dix siècles après luy, on parloit encore de ses ouvrages comme d'effets les plus surprenants de l'industrie humaine; τὰ τῆ Δαυμαῖοιοῦ Δαδάλου τεχνάσματα, & σοφίσματα. C'est aussi l'idée que nous en donnent Platon & Aristote; au rapport de l'un dans ses Politiques livre premier, les statues de Dedale alloient & venoient, & au rapport de l'autre, dans son Menon, il y en avoit de deux sortes, les unes qui s'enfuyoient si elles n'estoient attachées, les autres qui demcuroient en place. Les fuyardes, adjoûte-t-il, semblables à de mauvais esclaves, coûtoient moins, les autres estoient & plus estimées & plus chères. Tout cela veut dire au moins, que soit par des ressorts cachez, soit par le moyen d'un peu de vif argent coulé dans la tête & dans les pieds de ses statues, Dedale les rendoit susceptibles de quelque mouvement; mais après tout, c'estoient-là des jeux d'enfants, que les statuaires qui vinrent ensuite méprisèrent avec raison. Nous ne voyons point que ni Phidias, ni Praxitèle, ni Lysippe, pour faire admirer leurs ouvrages, ayent eu recours à ce badinage, qui peut en imposer aux simples, mais qui est incompatible avec le beau & le noble auquel tout grand artisan doit aspirer. Je suis donc persuadé que Dedale dut une bonne partie de sa reputation à la grossièreté de son siècle, & que ses statues, dont les Grecs se montrèrent si jaloux dans la suite, estoient moins recommandables par leur beauté que par leur antiquité; car sur bien des choses, l'antiquité nous fait illusion. D'ailleurs, ces premiers monuments d'un art si admirable estoient en effet très-curieux, & il y avoit du plaisir à voir par quels degrez la sculpture avoit passé de si foibles commencements à une si haute perfection. Au reste, Platon luy-même a porté le même jugement de Dedale; nos statuaires, disoit-il, se rendroient ridicules s'ils faisoient aujourd'huy des statues comme celles de Dedale: & Pausanias qui en avoit vû plusieurs dans ses voyages, avoué qu'elles estoient choquantes, quoyqu'elles eussent quelque chose qui frappoit, & qui sentoît l'homme inspiré.

Lib. 2.

Cependant on ne peut disconvenir que Dedale n'ait esté l'auteur & le fondateur de l'école d'Athènes, école qui dans la suite devint si sçavante, si célèbre, & qui fut pour la Grece comme une pepinière d'excellents ouvriers ; car Dipœne & Scyllis les premiers disciples de Dedale, & peut-estre ses fils, eurent des élèves qui surpassèrent de beaucoup leurs maîtres, & qui furent surpassés à leur tour par leurs propres disciples : ainsi les Phidias, les Alcamenes, les Scopas, les Praxitèles, les Lysippes, tant d'autres grands statuaires qui remplirent la Grece de statuës admirables, descendoient, pour ainsi dire, de Dedale par une espèce de filiation, c'est-à-dire, que de maître en maître ils faisoient remonter leur art jusqu'à luy. Dipœne & Scyllis laissèrent après eux un grand nombre d'ouvrages, dont il faut porter à peu-près le même jugement que de ceux de Dedale. Pour luy, il ne put pas enrichir sa patrie de beaucoup de monuments, parce qu'ayant commis un crime capital, il fut obligé de se sauver, & d'aller chercher sa sûreté dans une terre étrangère ; voicy quel fut son crime.

Il avoit parmi ses élèves son propre neveu, fils de Perdix sa sœur ; on le nommoit Calus, ou Talus, ou Attalus, ou même Perdix comme sa mere, car les auteurs varient sur son nom. Ce jeune homme marquoit encore plus d'esprit & d'industrie que son maître. A l'âge de douze ans, ayant considéré la mâchoire d'un serpent qu'il avoit tué, & s'en estant servi avec succès à scier un morceau de bois, il s'avisa de donner à une lame de fer ces petites dents courtes & serrées qu'il avoit vûës dans le reptile ; par ce moyen il inventa la scie. On luy attribué encore l'invention du compas, du tour & de la rouë du potier. De tout temps une basse jalousie a esté le vice des artisans, même de ceux qui font profession des arts les plus nobles ; j'en pourrois citer plusieurs exemples en France comme ailleurs. Dedale n'en fut pas exempt ; il craignit que le disciple n'effaçât le maître, & pour se défaire d'un rival qui obscurcissoit déjà sa gloire, il le précipita du haut de la citadelle d'Athènes en bas, & voulut faire accroire qu'il estoit tombé ; mais personne n'y fut trompé. Ovide dans le 8.^e livre de ses Metamorphoses, a

décrit la malheureuse aventure de Calus, qu'il a mieux aimé nommer Perdix, apparemment parce que ce nom luy fournissoit l'idée de la metamorphose de ce jeune homme en perdrix, oiseau, dit-il, qui sous son plumage conserve encore le même nom qu'il a eu autrefois sous une forme humaine, avec cette différence que la force & la vivacité de son esprit ont passé dans ses aîles & dans ses pieds.

Sed vigor ingenii quondam velocis, in alas

Metam. lib. 8.

Inque pedes abiit: nomen quod & ante remansit.

Revenons à Dedale: une action si noire, un meurtre de cette espèce ne pouvoit pas demeurer impuni dans un Estat où pour donner plus d'horreur de l'homicide, on faisoit le procès aux choses même inanimées, quand elles avoient occasionné la mort d'un homme. Dedale atteint & convaincu d'un crime si énorme, fut condamné par arrest de l'Aréopage, à perdre la vie. Il se déroba à la justice, en se tenant caché dans une bourgade de l'Attique de la tribu de Cécrops, qui du nom de cet illustre fugitif, fut appelée Dedalide; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il passa en Crete. La renommée avoit préparé les esprits en sa faveur; on fut charmé de voir un homme d'un si rare mérite, & Minos qui regnoit dans cette isle, compta bien de mettre à profit les talents de cet habile ouvrier, qui de son côté répondit à l'attente qu'on avoit de luy. Minos avoit deux filles, Phédre & Ariadne; Dedale fit leurs statues en bois; il fit aussi celle d'une divinité qui estoit chère aux Cretois, on la nommoit dans la langue du pays *Britomartis*, comme qui diroit *la douce Vierge*. Ce fut encore en ce temps-là qu'il fit pour Ariadne ce bas relief de marbre blanc, qui représentoit ces danses légères & cette espèce de branle dont parle Homère dans le 18.^e livre de l'Iliade. Jusques-là il n'avoit guères esté que statuaire, dans la suite il se montra grand architecte; ce ne fut pourtant, selon toute apparence, & au jugement de Pline, qu'après avoir voyagé en Egypte, où ayant considéré ces énormes pyramides qui bravent encore aujourd'huy l'injure des temps, & sur-tout la sépulture ou le labyrinthe

du Roy Mandès, ouvrage immense que Pline appelle *portentossimum humani ingenii opus*, l'ouvrage le plus étonnant qu'ait jamais produit l'esprit humain ; de retour en Crete, il y fit un labyrinthe semblable, mais en petit, car le labyrinthe de Crete n'étoit qu'à la centième partie de celui d'Egypte ; & ce fut là, dit-on, que Minos renferma ce monstre si connu sous le nom du Minotaure, digne fruit de l'union la plus bizarre & la plus honteuse dont il soit parlé dans la fable & dans l'histoire ; car, s'il en faut croire les Poètes & les Mythologues, ce Minos dont il s'agit icy, petit-fils d'un autre Minos qui donna des loix si sages aux Cretois, fut fort différent de son aïeul. Il avoit dans ses troupeaux un taureau d'une beauté extraordinaire, & qu'il aimoit fort. Selon la coutume du pays, il devoit le consacrer à Neptune, & ensuite le luy immoler ; mais à cette victime que demandoit le dieu des mers, il en substitua une autre : le dieu, pour se venger de cette impiété, inspira à Pasiphaé femme de Minos un amour encore plus insensé pour ce même taureau. Dedale confident de la Reine, voulut servir sa passion ; il imagina de faire une vache d'airain, & la fit si ressemblante à une véritable, que Pasiphaé sçut en profiter ; de là ce monstre moitié taureau & moitié homme, qui eut le labyrinthe pour repaire, & qui dévorait tous les ans ces malheureuses victimes que les Athéniens envoyaient à Minos, en satisfaction de la mort de son fils Androgée, qu'il leur imputoit peut-être injustement. Minos sentit un opprobre qui rejaillissoit sur luy, & résolu d'en punir l'auteur, il renferma Dedale dans une étroite prison, où il ne luy laissa d'autre espérance que celle de finir bien-tôt sa vie par le dernier supplice. Icare son fils compagnon de son infortune, l'augmentoit encore ; ce fut alors, dit-on, que l'ingénieux Dedale mettant en usage toute son industrie, trouva le moyen de se faire des aîles, de se les attacher avec de la cire, & d'en attacher de semblables à son fils, après quoy la terre & la mer étant fermées pour eux, en dépit de la nature, ils tentèrent de se faire un chemin dans les airs.

*Expertus vacuum Dædalus æra
Pennis non homini datis,*

dit Horace. Icare prit l'essor en jeune homme ; il oublia les sages conseils de son pere, vola trop haut, ses aîles se fondirent à la chaleur du soleil, & n'étant plus soutenu, il tomba dans une mer qui, depuis cette aventure, porta le nom du malheureux Icare, devenu le symbole éternel de tous les audacieux, qui entreprennent au-delà de leurs forces. Pour Dedale, plus prudent, il sçut tenir un juste milieu, & gagna heureusement la Sicile, où, après s'être reposé quelque temps, il alla offrir ses services à Cocalus qui regnoit à Inyque. Aristote dans son livre des Récits merveilleux, si néanmoins cet ouvrage est de luy, a suivi une tradition particulière ; car il dit que Dedale, avant que d'aller en Sicile, descendit aux isles Electrides, situées dans le Golfe Adriatique, & que là, voulant laisser un monument de sa fuite & de ses malheurs, il fit deux statues, l'une d'étain, l'autre de bronze, l'une qui représentoit Icare, l'autre qui le représentoit luy-même. Estienne de Byzance, au mot *Electride*, rapporte la même chose, apparemment d'après Aristote ; mais il faut mettre ce fait au nombre des fables dont on a rempli l'histoire de Dedale, fables après tout si grossières, qu'elles ne peuvent tromper que ceux qui veulent bien y estre trompez. En effet, cette vache d'airain faite par Dedale, est un conte qui porte avec luy le caractère de fausseté : les Grecs n'ont connu l'airain ni l'art de fondre le métal & de le jeter en moule, que plusieurs siècles après la prise de Troye ; les premiers fondeurs qu'ils ayent eus ont esté Rhœcus & Théodore, qui vivoient du temps de Polycrate tyran de Samos ; ainsi la fable de Pasiphaé n'a pû avoir cours en Grece que plus de cinq cens ans après Dedale. Cette Reine avoit pris de l'inclination pour Taurus, que quelques-uns font l'un des secrétaires de Minos, & d'autres l'un de ses lieutenants généraux ; *Pasiphaë*
Hygin. Dedale favorisa leurs amours, il leur procura la liberté de se voir, il leur prêta même sa maison. Pasiphaé estant accouchée d'un fils que quelques auteurs nomment Asterius ou Asterion, comme le pere en estoit incertain, & qu'on pouvoit le croire de Taurus aussi bien que de Minos, on l'appella Minotaure. Dedale complice des amours de la Reine, encourut l'indignation

de Minos, qui le fit mettre en prison : Pasiphaé l'en tira, en luy faisant donner un vaisseau, où Dedale s'estant embarqué pour échapper à la colere du Roy & à la flotte qui le poursuivoit, il s'avisa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mast; Icare sur un autre bâtiment, ne sçut pas le gouverner, il fit naufrage, & fit si bien naufrage, que le flot ayant porté son corps dans une isle proche de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, luy donna la sépulture. Voilà, Messieurs, tout le fondement de la fable de Pasiphaé, qui s'enferme dans une vache d'airain pour avoir commerce avec un taureau, de la naissance de ce monstre qui a fait tant de bruit sous le nom de Minotaure, & du prétendu secret que trouva Dedale de fendre l'air avec des ailes comme un oiseau. Cinq ou six siècles après l'aventure arrivée, il plut aux Grecs de la travestir, en la peignant avec les couleurs les plus noires. La mémoire de Minos devoit estre odieuse sur-tout aux Athéniens, à cause du tribut également cruel & humiliant qu'il leur avoit imposé. Ils s'en vengèrent selon toute apparence, en inventant cette fable ou en luy donnant cours. Les poètes ensuite ne manquèrent pas de l'employer comme une matière qui pouvoit leur fournir de belles peintures & même de grands sentimens, témoins ces vers de Virgile.

*Æn. lib. 6. Hic crudelis amor tauri, suppositaque furto
Pasiphae, mistumque genus, prolesque biformis
Minotaurus inest, Veneris monimenta nefandæ:*

Et ces autres où il parle d'Icare.

*Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro,
Bis patriæ cecidere manus.*

pour ne rien dire des ingénieuses descriptions d'Ovide; car en dépit de quelques modernes, la fable, la fiction & tout ce qui est du ressort de l'imagination, sera toujours l'ame de la poésie.

Le

Le prétendu esprit philosophique dont quelques-uns s'applaudissent tant aujourd'hui, a beau rejeter ces ornements, ils seront toujours précieux aux grands Poètes, & ceux qui veulent qu'en vers la raison parle à la raison, montrent par là même qu'ils n'ont ni le goût ni le talent de la vraie poésie. Les innocents mensonges dont Homere, Virgile, le Tasse & l'Arioste ont rempli leurs poèmes, plaisent à tous ceux qui ont quelque beauté d'esprit, & ne trompent personne, parce qu'on doit les regarder comme autant d'allégories ou d'emblèmes qui cachent tantôt un fait historique, & tantôt une vérité morale.

*Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité,*

dit quelque part le plus spirituel & le plus aimable de tous nos poètes; mais revenons à l'histoire de Dedale, qui ne contient plus rien que de simple & de vray-semblable.

Comme les Romains ont cru se faire une origine plus ancienne & plus illustre en se faisant descendre des Troyens; aussi leurs poètes, pour rendre quelques monuments de l'Italie plus recommandables, ont supposé, non sans quelque apparence de vérité, que Dedale en estoit l'auteur; de là ces vers de Virgile.

*Dædalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cælo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arclos,
Chalcidicaque levis tandem super astitit arce.
Redditus his primùm terris, tibi Phæbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania tēpla.*

Car c'est le temple d'Apollon à Cumes, qui est désigné en cet endroit; mais l'autorité des historiens Grecs est préférable à celle des poètes Latins, particulièrement sur ce point. Or Diodore & Pausanias nous apprennent tous deux que Dedale

aborda en Sicile, & qu'il se réfugia auprès de Cocalus Roy de Camique ou d'Inyque, qui, selon quelques Géographes, est aujourd'huy *Siculiano*. Ce Prince le reçut avec humanité; bientost après, d'autant plus disposé à l'admirer qu'il regnoit sur des barbares, il le prit en amitié, & luy fit toutes sortes de bons traitements. Cependant Minos outré de l'évasion de son prisonnier, fit équiper une flotte pour le poursuivre jusques dans son asyle. Maître de la mer & de la terre, & d'une nombreuse armée navale, il vint le redemander à Cocalus, qui, nullement en estat de résister à un si puissant ennemi, prit le parti de l'attirer dans son palais, pour tâcher de l'adoucir par l'hospitalité la plus officieuse; mais les filles de Cocalus, encore plus touchées du mérite de Dedale, concertèrent de luy sauver la vie aux dépens de celle de Minos. Un jour que ce Prince estoit dans le bain, elles luy firent donner l'eau si chaude qu'il y fut suffoqué; sa mort passa pour naturelle, Cocalus rendit son corps aux Crétois, qui s'en retournèrent dans leur isle, & il n'en fut pas autre chose. Dedale delivré de cette persécution, ne songea plus qu'à marquer sa reconnoissance à son libérateur; il bâtit une forteresse sur la cime d'un rocher, dont l'accès estoit si difficile, qu'une poignée de gens pouvoit le deffendre contre toute une armée. Cocalus y fit bâtir un palais, & s'y retira avec toutes ses richesses. Diodore parle de plusieurs autres ouvrages faits par Dedale dans ce petit canton de la Sicile, & dont quelques-uns subsistoient encore de son temps, entre autres d'une espèce de réservoir ou bassin, d'où sortoit un grand fleuve qui alloit se rendre à la mer. Le mont Eryx, célèbre par un temple de Venus Erycine, estoit extrêmement escarpé & bordé de précipices; l'incommodité du lieu refroidissoit fort la dévotion des peuples: Dedale entoura ce mont d'une muraille, puis il en élargit le terre-plain, & par ce moyen, le temple de la déesse devint très fréquenté. Il y a apparence que plusieurs autres Princes d'Italie se servirent de Dedale pour divers travaux. Environ ce temps-là, Iolas neveu d'Hercule, chef d'une colonie Grecque, la conduisit en Sardaigne; il n'y fut pas long-temps sans apprendre que Dedale estoit dans son

Lib. 4.

Pausan. l. 2.

voisinage: aussi-tôt il l'envoya prier de le venir voir, & l'on peut juger de quel secours luy fut, pour son nouvel établissement, un homme qui estoit tout à la fois Ingénieur, Architecte & Statuaire. Quelques auteurs ont prétendu qu'Aristée; autre chef d'une autre colonie Grecque plus ancienne, avoit eu le même avantage, mais ils se sont trompez: Pausanias a fort bien remarqué que les temps ne quadrent point. On ne me persuadera pas, dit-il, qu'Aristée, qui avoit épousé Auto-noé fille de Cadmus, ait pû estre aidé dans aucune entreprise par Dedale, qui vivoit dans le temps qu'Œdipe regnoit à Thèbes.

Dans les Phocéiques ch. 17.

Voilà, Messieurs, à peu-près tout ce que j'ay pû recueillir des anciens monuments où il est parlé de Dedale. Il laissa un fils que l'on appelloit Iapyx, & qui donna son nom à une contrée d'Italie. Aucun Ecrivain ne nous a appris en quel temps mourut Dedale, & le silence des Historiens Grecs sur ce point, est une marque qu'ils n'en estoient pas eux-mêmes instruits, ce qui me porte à croire qu'il passa encore une fois en Egypte, & qu'il y finit ses jours. C'est un sentiment qui ne paroîtra pas douteux, si l'on considère ce que rapporte Diodore de Sicile, que Dedale, en qualité d'architecte, bâtit le vestibule de ce magnifique temple que Vulcain avoit à Memphis, que l'on y plaça sa propre statuë faite de sa main, & que dans une isle proche de cette grande ville, les Egyptiens luy consacrerent à luy-même un temple où l'on luy rendoit les honneurs divins. A l'égard des Grecs, leur vénération pour Dedale n'alla jamais si loin, & Junius se trompe grossièrement, quand il parle des grands & des petits Dedales, comme d'une fête instituée à l'honneur de ce célèbre statuaire; c'estoit Junon qui en avoit tout l'honneur, & cette fête estoit appelée *les Dedales*, non à cause du statuaire, mais parce qu'anciennement, & avant luy, tout morceau de bois poli & artistement travaillé, s'appelloit *δαίδαλον*, & luy-même avoit pris de là son nom.

Strabon liv. 6.

Au reste, il est nécessaire d'observer qu'il y a eu trois Dedales, tous trois statuaires; le premier, Athénien, dont je viens

d'écrire l'histoire, le second, Sicyonien, qui a enrichi la Grece de bon nombre de statues, & le troisieme de Bithynie, dont parle Arrien, & qui estoit connu par une statue de Jupiter *Stratius*, ou *dieu des armées*. Les Grecs ont souvent confondu l'un avec l'autre, ou par ignorance, ou plustost par l'envie de donner plus de prix à leurs monuments, en les faisant plus anciens qu'ils n'estoient; & Pausanias luy-même est quelquefois tombé dans cette méprise, comme je l'ay observé dans quelques-unes de mes remarques sur cet auteur. Pour n'y estre pas trompé, il faut se souvenir que l'ancien Dedale vivoit du temps d'Hercule, de Thésée & d'Œdipe, quelques trente ou quarante ans avant la guerre de Troye.



L'HISTOIRE DE PHIDIAS.

Par M. l'Abbé G E D O Y N.

L'HISTOIRE de Dédale, que j'ay luë à la Compagnie, 3. de Mars
 me conduit assez naturellement à celle de Phidias. Dans 1733.
 l'une, vous avez vû, Messieurs, les commencemens de cet
 art admirable qui sçait animer la pierre, le marbre & le bronze,
 & dont les productions sont si durables; dans l'autre, vous
 verrez ce même art porté à la plus haute perfection. Ce n'est
 plus un peuple grossier qui admire des figures hardies, mais
 sans goût, ou de petits automates, c'est-à-dire, des jouets d'en-
 fans, de petites statues, qui, par le moyen d'un ressort caché,
 sembloient se mouvoir d'elles-mêmes; c'est une nation sçavante
 & polie, accoutumée au grand & au beau, qui tire du pair un
 excellent ouvrier pour en faire le principal objet de son admi-
 ration; car Phidias ne dut pas, comme Dedale, sa réputation
 à l'ignorance de son siècle: on ne sçait pas précisément en
 quelle année il naquit, mais nous sçavons certainement qu'il
 florissoit dans la 83.^e olympiade, environ l'an 300. de Rome.
 Il estoit Athénien, fils de Charmidas & non de Charminus,
 comme il se lit dans Strabon, par une méprise de copiste. Il
 eut pour maîtres Eladas d'Argos & Hippias, plus connus tous
 deux par l'honneur d'avoir eu un tel disciple, que par leurs
 propres ouvrages. Pline, liv. 34. chap. 8. nous apprend que
 Phidias eut de célèbres statuaires pour contemporains & pour
 rivaux, entr'autres Alcamene, Critias, Nestoclès & Hegias.
Phidias Atheniensis floruit olymp. 83. circiter trecentesimo nostræ
urbis anno, quo eodem tempore æmuli ejus fuere Alcamenes, Cri-
tias, Nestocles, Hegias, &c. mais vous remarquerez en passant,
 qu'il y a dans ce texte de Pline une faute considérable que le
 sçavant P. Hardouin n'a pas relevée. Il dit bonnement que le
 statuaire Nestoclès ne luy estoit pas connu. Lucien pouvoit
 luy apprendre qu'au lieu de Critias & Nestoclès, il faut lire

Critias Nefiotès, fans virgule, ἐν οἷς ἃ τὰ Κριτίου τῆ Νησιώτου πλάσματ' ἔσκηεν. On appelloit ce Critias *Nefiotès*, l'*Insulaire*, pour le distinguer d'un autre Critias d'Athènes qui avoit esté statuaire aussi. Pline adjoûte que Phidias fut le premier qui trouva l'art de tourner avec goût, & que Polyclète acheva de le perfectionner; *primusque artem toreuticen aperuisse atque demonstrasse judicatur, Polycletus consummasset*. Je crois que ce jugement ne signifie autre chose, sinon que les ouvrages de Polyclète avoient je ne sçais quoy de plus recherché, de plus élégant, de plus fini: aussi Phidias excelloit-il sur-tout à bien représenter les dieux, parce que les statuës de cette espèce demandent, non de l'élégance & de la délicatesse, mais de la grandeur, de la noblesse & de la dignité, qualitez qui estoient proprement le caractère de Phidias; encore pourroit-on douter de cette prétendue supériorité de Polyclète dans les petits ouvrages, si l'on vouloit opposer témoignage à témoignage; car Phidias avoit fait en bronze une abeille, une cigale & une mouche, que l'antiquité a extrêmement vantées, *Phidias sapiens non ex illo solum simulacro quod in Olympia aut Athenis videbatur, celebrem adeptus est famam, verum etiam in exigua sculptura magnæ artis opus includens. Talem perhibent ejus cicadæ, atque apem fuisse, muscæ quoque, si lubet, quorum unumquodque licet naturâ factum sit æneum, arte tamen animatur*. On pourroit encore se prévaloir en sa faveur, d'une épigramme de Martial, où il semble luy attribuer des poissons qui n'attendoient, dit-il, que de l'eau pour nager.

Jul. Imperat.
Epist. 8.^a

Artis Phidiacæ toreuma clarum

Pisces aspicias: adde aquam, natabunt.

Mais, pour dire la vérité, je crois qu'en cet endroit, par *Artis Phidiacæ toreuma clarum*, il faut plustost entendre l'art en général, que la main de Phidias. Quoy qu'il en soit, ce grand statuaire parut dans un temps qui estoit tout propre à faire éclater ses merveilleux talents. La Grece, après s'estre vûë menacée de l'invasion des Perses, commençoit enfin à respirer; elle s'en estoit sauvée comme par miracle, ou plustost par un

de ces coups extraordinaires de la fortune, dont il y a des exemples dans presque tous les Empires. La paix donc avoit succédé à une guerre formidable, qui intéressoit tout le corps de la nation Grecque. L'abondance, fille de la paix & mere des beaux Arts, & sur-tout de ceux qui n'ont que l'agrément pour objet, faisoit éclore divers talents, qui, réunis par un seul homme dans un même point de vûe, pouvoient tous concourir à la splendeur de l'Estat. Periclès, dont on connoît les grandes qualitez, gouvernoit alors la République d'Athènes, & son unique ambition estoit de rendre cette ville la plus superbe ville du monde. Il songea d'abord à faire fleurir le commerce, qui est l'ame d'un Estat. Bientost les Athéniens eurent trois cens galères qui firent leur sûreté, & dont plusieurs leur apportoiént sans cessè les richesses des Indes, l'or, l'argent & l'ivoire, presque aussi précieux en ces temps-là que l'or & l'argent. Il y avoit dans le temple d'Apolon à Délos, un riche trésor, grossi par les contributions des divers peuples de la Grece, & que l'on pouvoit regarder comme une ressource dans les pressants besoins de la nation. Periclès, sous le prétexte des grands services que les Athéniens avoient rendus aux Grecs, fit transporter ce trésor à Athènes, non pour se l'approprier, il eut toujours les mains pures, mais pour en employer une partie à des édifices publics qui embellissent Athènes, & fissent de cette ville comme l'œil & la lumière de la Grece. Il entreprit de bâtir ce que l'on appella dans la suite la grande muraille, le temple de Minerve, autrement dit le Parthenon, un théâtre pour la musique, & ces magnifiques vestibules si connus depuis sous le nom de Propylées, travaux immenses qui sembloient demander un siècle, & dont la pluspart furent achevez en cinq ans; car des ouvriers de toute espèce, qui sans luy auroient languï dans l'obscurité, s'évertuèrent aussi-tost, & secondèrent, à l'envi les uns des autres, & son goût & son zèle. Il avoit pour architectes Ictinus & Callicrate, pour peintres Paucnus, Plistenete, Parrhasius & Zeuxis, pour graveur le célèbre Mys, & pour sculpteur Phidias, entre les mains de qui l'ivoire, le marbre & le bronze prenoient telle forme, telle

reſſemblance qu'il vouloit : mais Phidias n'eſtoit pas de ces artiſans qui ne ſçavent que manier les inſtruments de leur art ; il avoit l'eſprit orné de toutes les connoiſſances qui pouvoient eſtre utiles à un homme de ſa profeſſion. L'hiſtoire, les poètes, la religion de ſon pays, même ces traditions qui eſtoient regardées alors comme reſpectables, & que nous avons juſtement appréciées, en leur donnant le nom de fables ; il avoit étudié tout cela, & plus encore, l'Optique & la Géométrie, qui ſeules auroient pû le mettre au-deſſus de tous les autres ſtatuaireſ. On raconte de ſa capacité dans ces deux ſciences, quelques traits ſinguliers qui meritent d'eſtre rapportez. Un jour on luy montra l'ongle d'un lion ; à la ſeule inſpection, il jugea de quelle grandeur eſtoit cet animal, d'où vient peut-eſtre le proverbe ſi connu, *ex ungue leonem*. Alcamène & luy furent chargez de faire chacun une ſtatuë de Minerve, afin que l'on pût choiſir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer ſur une colonne fort haute ; on les expoſa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène, vûë de près, parut admirable, & eut tous les ſuffrages. Celle de Phidias, au contraire, fut trouvée hideuſe ; une grande bouche ouverte, des narines qui ſembloient ſe retirer, je ne ſçais quoy de rude & de groſſier dans le viſage : on ſe moqua de Phidias & de ſa ſtatuë. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent eſtre*. On les y plaça l'une après l'autre ; alors la Minerve d'Alcamène ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frappoit par un air de grandeur & de majeſté qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ; on rendit à Phidias l'approbation que ſon rival avoit ſurpriſe, & le pauvre Alcamène ſe retira honteux & confus : non qu'Alcamène ne fût un excellent ſculpteur, mais il ignoroit les regles de l'Optique.

La ſculpture, ou, pour parler ſans équivoque, l'art du ſtatuaire avoit commencé en Grece preſque avec les olympiades. On y conſervoit précieusement des ſtatuës de Dipœne & de Scyllis, fameux ouvriers Cretois, qui, ſelon Plinè & Pausanias, avoient eu Dedale pour maître ; circonſtance pourtant qui ne quadre guères avec les temps : on en conſervoit auſſi de Byzès, d'Anthèrmus, de Bupalus & de quelques autres anciens ſculpteurs ;
cependant,

cependant, pour dire le vray, ces statuës estoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, & leur apprit à l'imiter. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statuës admirables, c'est qu'il en ait pû faire un si grand nombre; car dans le temple d'Apollon à Delphes, autour d'un cheval de bronze fait à l'imitation du cheval de Troye, on voyoit, outre un Apollon & une Diane, dix ou douze statuës de héros Grecs, qui estoient aussi en bronze, & tous de sa main. Adjoûtez à cela sa Venus Uranie, sa Rhéa, son Apollon Parthenopius, une Minerve en marbre qu'il avoit faite pour les Thébains, cette déesse Nemesis faite du même bloc de marbre que les Perses, qui se tenoient sûrs de la victoire, avoient déjà débarqué à Marathon, pour en faire un trophée; une statuë de Periclès, une du jeune Pantarcès, qui, selon les apparences, n'estoit pas la moins travaillée, quatre Minerves d'une grandeur prodigieuse, l'une dite Minerve Poliade, en bronze, si haute, que l'aigrette de son casque & le bout de sa picque se faisoient voir de quatre lieux loin; l'autre Lemnienne, aussi en bronze, que plusieurs ont regardée comme son chef-d'œuvre, ainsi appelée, parce que c'estoient les habitants de Lemnos qui l'avoient consacrée à la déesse dans un de ses temples à Athènes; la troisième d'or & d'yvoire, pour les habitants de Pellene, la quatrième en bois & en marbre, pour les Platéens, sans compter sa Minerve d'Athènes & son Jupiter Olympien, dont je feray une mention à part. Vous conviendrez que cet illustre artisan est peut-estre le seul homme qui ait joint tant de facilité à tant de perfection; car il faut rejeter tous les témoignages de l'antiquité, ou demeurer d'accord qu'il ne sortoit rien de ses mains qui ne fût d'une rare beauté. Cicéron voulant donner une grande idée d'Hortensius, disoit que cet Orateur, dès sa première jeunesse, n'avoit pas plustost paru dans le monde, que, comme les statuës de Phidias, il avoit esté admiré & goûté. *Quinti Hortensii admodum adolescentis ingenium, ut Phidiæ signum, simul aspectum & probatum est.* J'ay déjà dit que son grand talent estoit de bien représenter les dieux, & au rapport

de Ciceron, il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible; mais par la force de son génie, il s'étoit fait une idée du vray beau, à laquelle il avoit sans cesse l'esprit attaché, & qui devenoit sa regle & son modèle. *Phidias cum faceret Jovis formam aut Minervæ, non contemplabatur aliquem à quo similitudinem duceret, sed ipse in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem artem & manum dirigebat.* Aussi Periclès, qui s'en fioit plus à luy qu'à tous les architectes, l'avoit-il fait directeur, & comme sur-intendant des bâtimens de la République. Quand le Parthenon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés, charment encore aujourd'huy les voyageurs, il songea à en faire la dédicace, qui consistoit à y mettre une statuë de la déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage, & ce fut alors qu'il se surpassa luy-même: il fit une statuë d'or & d'ivoire haute de vingt-six coudées, les Athéniens voulurent de l'ivoire, parce qu'alors l'ivoire estoit beaucoup plus précieux que le plus beau marbre. Quelque riche que fût cette prodigieuse statuë, l'art y surpassoit infiniment la matière. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones, sur la partie concave, le combat des Géants contre les Dieux, sur la chausure de la déesse, le combat des Centaures & des Lapithes, sur le piedestal, la naissance de Pandore & tout ce qu'en dit la fable. Ciceron, Pline, Plutarque, Pausanias & plusieurs autres grands écrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statuë. Sur leur témoignage, on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages, & des plus étonnans qu'il y eût dans le monde. Il est aisé de juger quel éclat de gloire & de réputation un tel succès dut attirer à Phidias; cependant cet ouvrage si admiré, si vanté, fut fatal à son ouvrier. Ce que dit Horace de l'envie toujours attachée à la vertu, se trouve vray en tout pays; mais il l'estoit à Athènes encore plus qu'ailleurs: *virtutem incolamem odimus, sublatam ex oculis quærimus invidi.* Une grande

supériorité de mérite, en quelque genre que ce fût, ne plaisoit pas long-temps aux Athéniens; Themistocle, Miltiade, Alcibiade, Socrate, Demosthène, en font autant de preuves. Phidias l'éprouva aussi; l'éclat de sa gloire & la faveur de Périclès luy attirèrent des envieux, sorte d'ennemis plus couverts que les autres, mais plus dangereux: d'ailleurs, on commençoit à se lasser de l'administration douce & modérée de Périclès. Les avantages chimeriques de la nouveauté dégoûtent souvent des avantages réels du gouvernement présent. On voulut donc éprouver en la personne de Phidias, quelle estoit la disposition du peuple à l'égard de Périclès même, & l'on entreprit de perdre le favori, pour humilier en même-temps son protecteur.

Quelques-uns assûrent, dit Plutarque, que *Phidias avoit mis son nom au piedestal de sa Minerve d'Athènes*. Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, & se trouve démentie par Cicéron, qui dit positivement que Phidias n'ayant pas eu la liberté de mettre son nom à sa statuë de Minerve, il avoit gravé son portrait sur le bouclier de la déesse; *Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, cum inscribere non liceret*. Plutarque adjoute que Phidias s'estoit représenté luy-même sous la forme d'un vieillard tout chauve, qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & qu'il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une Amazone, mais dans une telle attitude, que sa main qu'il étendoit pour lancer un javelot, luy cachoit une partie du visage. On luy fit un crime de ces deux portraits, qui choquoient en effet la vérité de l'histoire, mais on n'en demeura pas là; Menon, un de ses élèves, demanda à estre entendu, & se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talents d'or qu'il devoit employer à la statuë de Minerve. Périclès avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, & par son conseil, Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvoit l'ôter aisément & le peser; l'or fut donc pesé, & à la honte de l'accusateur, on y retrouva les quarante-quatre talents.

Phidias estoit encore soupçonné d'attirer chez luy les plus belles femmes d'Athènes, pour donner à Périclès le moyen de

* Dans les Archontes d'Athènes, l. 3. c. 4.

les voir plus commodément, & à dire le vrai, ce soupçon n'estoit pas mal fondé. Aspasia, la célèbre maîtresse de Periclès, & ensuite sa femme, estoit devenue vieille, & Periclès, dans un âge avancé, avoit encore les inclinations d'un jeune homme. Quoy qu'il en soit, le dénonciateur de Phidias fut recompensé, & Phidias se vit traîné en prison, où il mourut de maladie, selon quelques-uns, & de poison selon d'autres. Pour moy je défère plus à l'autorité d'un ancien scholiaste d'Aristophane que cite Meursius*, & qui dit que Phidias se voyant en danger d'estre condamné, prit la fuite, & se retira en Elide. Ce sentiment me paroît plus probable, par la raison que le Jupiter Olympien de Phidias est certainement postérieur à sa Minerve. Il y a bien de l'apparence que picqué contre les Athéniens, il résolut de se venger de l'affront qu'il en avoit reçu, & qu'animé par cet esprit de vengeance, il employa toute son industrie à faire pour les Eléens, une statuë qui pût effacer cette Minerve, que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit, son Jupiter Olympien fut un prodige de l'art, & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Cette statuë d'or & d'yvoire, haute de soixante pieds, & d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après; aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter: *præter Jovem Olympium quem nemo æmulator*, dit Pléne. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage égaloit le dieu, & adjoûtoit encore à la religion des peuples; *cujus pulchritudo adjecisset aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis deum æquavit*. Aussi les Grecs & les Romains regardoient-ils comme un malheur de mourir sans avoir vû ce merveilleux ouvrage, *ad Olympia proficiscimini ut Phidiæ opus videatis, & in malis quisque suis numerat, horum inscium mori*, dit Epictète dans Arrien; & ceux qui le voyoient, saisis d'étonnement, demandoient comment l'ouvrier avoit pû faire pour représenter ainsi Jupiter dans toute sa majesté. Le dieu est-il descendu du ciel pour se faire voir à Phidias, ou Phidias a-t-il été transporté au ciel pour contempler le dieu?

*Jupiter ad terras, an ad æthera Phidia venit
Ut viso fieret talis imago deo!*

C'est ainsi que Grotius a rendu une épigramme grecque qui se lit au 4.^e livre de l'Anthologie; mais Phidias interrogé luy-même où il avoit pris l'idée de son Jupiter Olympien, répondit en citant ces beaux vers d'Homère,

Η, Ἐκυανέησιν ἐπ' ὀφρύσι νῦνσε Κρονίων,
Ἀμβροσίῃ δ' ἄρα χαῖται ἐπιρρώπωντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν ὄλυμπον.

voulant donner à entendre que c'étoit le génie d'Homère qui l'avoit inspiré. En effet, quoyque Jupiter fût représenté assis, sa tête touchoit presque à la voute du temple, & il sembloit que pour peu que le dieu se fût remué, il auroit ébranlé tout l'édifice. Pausanias qui avoit vû cette statuë, & l'avoit soigneusement examinée, nous en a laissé une description qui me paroît curieuse, parce qu'elle est unique, sans compter qu'elle peut nous servir d'instruction, en faisant connoître quel fond de religion avoient ces peuples, tout plongez qu'ils estoient dans les ténèbres du paganisme, & jusqu'où ils portoient leur zèle & leur profusion, quand il s'agissoit de décorer les temples de leurs divinitez.

Le dieu, dit cet auteur, est représenté assis sur un trône; il est d'or & d'yvoire, & il a sur la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier; de la main droite il tient une Victoire qui est elle-même d'or & d'yvoire, ornée de bandelettes, & couronnée; de la gauche, un sceptre d'une extrême délicatesse, & où reluisent toutes sortes de métaux. L'oiseau qui repose sur le bout de son sceptre est un aigle. La chaussure & le manteau du dieu sont aussi d'or: sur le manteau sont gravez toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, & particulièrement des lys. Le trône du dieu est tout brillant d'or & de pierres précieuses; l'yvoire & l'ébène y font par leur mélange une agréable variété. La peinture y a mêlé aussi divers animaux & d'autres ornements; aux quatre coins il y a quatre Victoires qui semblent se

donner la main pour danser, & deux autres aux pieds de Jupiter. Les pieds du trône, par-devant, sont ornés de Sphinx, qui arrachent de tendres enfants du sein des Thebaines, & au-dessous des Sphinx, c'est Apollon & Diane, qui tuent à coups de fleches les enfants de Niobé. Entre les pieds du trône, il y a quatre traverses qui vont d'un bout à l'autre; la première, & celle que l'on voit en entrant, est chargée de sept figures, il y en avoit une huitième, mais on ne sçait ce qu'elle est devenue. Ces figures sont une représentation des anciens jeux olympiques. Sur les autres traverses, on voit Hercule avec sa troupe, prêt à combattre contre les Amazones; le nombre des combattants de part & d'autre est de vingt-neuf, & Thésée se fait remarquer parmi les compagnons d'Hercule. Ce ne sont pas seulement les pieds du trône qui le soutiennent; on y a adjointé, de distance en distance, des colonnes pareilles en hauteur, & le trône porte aussi dessus. . . . A l'endroit le plus élevé du trône, au-dessus de la tête de Jupiter, Phidias a placé d'un côté les Graces, & de l'autre les Heures, les unes & les autres au nombre de trois; sur la base qui est au-dessous des pieds du dieu; vous voyez des lions dorez, & le combat de Thésée contre les Amazones. Le piedestal ou scabellon qui soutient toute cette masse, est enrichi de divers ornemens, qui donnent encore de l'éclat à cette statuë. Phidias y a gravé sur or, d'un côté, le soleil conduisant son char, de l'autre, Jupiter & Junon; à côté de Jupiter est une des Graces, après elle c'est Minerve, & Vesta ensuite. Venus paroît sortir du sein de la mer, elle est reçue par l'Amour, & couronnée par la déesse Pitho, &c.

Je sçais, continuë l'auteur, que plusieurs ont donné les dimensions de cette statuë, mais il ne faut pas s'en rapporter à eux; car on trouve la hauteur & la largeur bien au-dessus de leur estimation, quand on en juge par ses propres yeux.

Cet ouvrage étonnant mit le comble à la gloire de Phidias, & luy assûra une reputation que deux mille ans ne luy ont pas ravie. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Long-temps après luy, on conservoit encore son atelier, & les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Il avoit deux freres,

Pananus & Plisteucte, qui tous deux excellèrent en peinture. Ses principaux élèves furent Alcamene, Agoracrite & Colotes. Les Eléens, pour faire honneur à sa mémoire, créèrent, en faveur de ses descendants, une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique statuë, & à la tenir toujours propre; ils estoient appelez Φαιδῶνται du mot Φαίδωσις, qui signifie *fourbir, éclaircir*. Ils commençoient par faire un sacrifice à Minerve Ergané, & ensuite ils se mettoient à l'ouvrage. Pausanias remarque qu'aux pieds de Jupiter, sur la base, on lisoit cette inscription. Φειδίας τῆς Χαρμίδου υἱὸς Ἀθηναῖος μ' ἐποίησε, *Phidias, fils de Charmidès, Athénien, m'a fait*. D'où l'on peut juger que ce qui estoit deffendu à Athènes, ne l'estoit pas à Olympie; je ne crois pas même qu'il le fût dans le reste de la Grece. En effet, je vois par la lecture de ce voyageur, que presque toutes les statuës dont le bois sacré de Jupiter à Olympie estoit orné, & que la plupart des autres dont il parle, portoient le nom de leur ouvrier: comme donc de toutes les statuës antiques qui nous restent, & qui sont répandues dans l'Europe, soit à Rome, soit dans le Palais du Grand Duc, soit en France, il n'y en a, je crois, que deux ou trois où l'ouvrier ait mis son nom; quelque'estimables que soient les autres, je suis tenté de croire qu'elles ne sont point du temps de la bonne sculpture en Grece, mais du temps que des Grecs venoient exercer les Arts à Rome, sur la fin de la République, ou sous les premiers Empereurs.



PREMIERE DISSERTATION

S U R

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHETORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. H A R D I O N.

Assemblée
publique 14.
de Novembre
1732.

L'ELOQUENCE considérée en général, embrasse toutes les matières qui peuvent estre l'objet de nos discours, & n'appartient pas plus particulièrement à la prose qu'à la poésie. Elle consiste à découvrir, dans quelque sujet que ce soit, les choses qu'il faut dire, à les placer dans l'ordre qui leur convient, & à les revêtir des ornements dont elles sont susceptibles. C'est par elle que le Théologien, le Philosophe, l'Historien, l'Orateur & le Poète savent se rendre maîtres des esprits de ceux qui les écoutent, & soumettre leurs volontez. Les premiers Législateurs de la Grece eussent peut-estre travaillé inutilement à établir dans leur patrie des loix & une religion, si, pour vaincre l'indocilité naturelle aux hommes, ils n'eussent employé la force & les charmes de l'éloquence, & même, s'ils ne se fussent aidez de l'harmonie des vers, comme du plus sûr moyen que l'art de parler pût mettre en œuvre pour parvenir à son but. Platon instruit par Socrate, propose un nouveau système de Logique, de Politique & de Morale. Quelque sublimes que fussent ses idées, on peut douter qu'il eût acquis le surnom de Divin, s'il les eût exposées d'une manière sèche & ennuyeuse, & s'il n'eût esté aussi grand Orateur, & peut-estre aussi grand Poète, qu'il estoit grand Philosophe.

Que diray-je de Thalès, d'Empedocle, de Parménide, de Lucrèce & de plusieurs autres Philosophes? Les matières qu'ils avoient entrepris de traiter, estoient obscures & difficiles, mais ils sçurent en cacher les épines sous les fleurs qu'ils allèrent cueillir dans le jardin des Muses, & imitèrent le Medecin, qui, pour
faire

faire boire à un enfant malade le suc amer de l'absynthe, arrose de miel les bords du vase, & par cette innocente tromperie, l'invite à prendre le breuvage qui doit le guérir. C'est ainsi que l'éloquence s'applique à parer la vérité, pour luy ôter ce qu'elle a de triste & d'austere; elle cherche à s'insinuer dans les cœurs, en flatant l'oreille, dont le jugement superbe & délicat n'admet que ce qui est assaisonné de douceur & d'agrément.

Mais cette éloquence est-elle nécessairement un don de la nature, & peut-elle se passer de regles & de préceptes? Je répondray que l'étude seule, sans le secours d'un génie riche & fécond, ne peut rien produire que de mediocre & d'imparfait; mais que d'un autre côté, l'on ne doit attendre du génie le plus heureux, qu'une abondance sterile & une aveugle impétuosité, s'il n'est nourri de connoissances solides, & dirigé par les préceptes de l'art. Il y a un art pour l'éloquence, il n'en faut point douter; & cet art n'est autre chose qu'un recueil d'observations, que des hommes d'esprit & de bon sens ont faites d'après ceux qui parloient ou qui écrivoient bien. Leurs remarques ont servi de regles pour bien penser & pour bien parler, & ces remarques rassemblées & mises en ordre, ont formé la Rhétorique.

Pour en découvrir l'origine dans la Grece, il faut remonter jusqu'au temps où les Grecs commencèrent à cultiver leur Langue, & à faire cas des talents de l'esprit. Il ne sera pas inutile d'entendre les récits qu'ils nous ont laissés sur la manière dont ils avoient imaginé que la Rhétorique leur avoit esté envoyée du ciel. Car ils ne pouvoient se persuader qu'un art si utile & si merveilleux fût une invention humaine, & ils le regardoient comme le plus riche présent qu'ils eussent pû recevoir des dieux. Ils contoient qu'au commencement, les hommes vivoient épars dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bêtes sauvages, & se retirant comme elles, dans des cavernes, ou dans le fond des forests. La raison ne les éclairoit pas assez, pour leur faire connoître l'avantage qu'ils trouveroient à former entr'eux des societez; ils se faisoient, au contraire, une guerre cruelle, & combattoient sans cesse, ou pour le gland dont ils se nourrissoient, ou pour les objets de leurs passions. Les plus

*Horat. art.
poet.*

*Cic. de Orat.
lib. 1. ch. 23.
N.º 109.*

*Aristide 1.º
discours sur la
Rhétorique con-
tre le Gorgias de
Platon.
Eschyle dans
le Prométhée.*

foibles estoient opprimez par les plus forts, & ceux-cy l'estoient à leur tour par les autres animaux que la nature avoit munis de fortes armes, tandis que les hommes n'avoient contr'eux aucune sorte de deffense.

Les oiseaux de proye, qui les surpassoient en vîtesse, les attaquoient avec le même avantage que les grûes, selon Homere, attaquoient les Pygmées. Les lions, les tigres & les ours les poursuivoient sans relâche; leur condition estoit même plus miserable que celle de ces foibles animaux qui ont ou des coquilles qui leur servent de retraite & d'abri, ou une toison qui les garantit des injures du temps. Dépouvûs de tout secours, & attaquez de tous côtez, ils périroient dans un stupide silence; & c'estoit fait de la race humaine, si Prométhée ne se fût rendu son intercesseur auprès de Jupiter. Il luy expose dans les termes les plus pathétiques, la misère & les besoins des hommes. Le souverain des dieux est touché de compassion, & après avoir deliberé quelque temps sur les différents moyens de les soulager, il se détermine à leur envoyer la Rhetorique. Son premier effet devoit estre de leur persuader de s'unir pour leur deffense commune, & de leur inspirer l'amour de la justice, qui seule pouvoit establir parmi eux une société durable. Jupiter, après cette deliberation, appelle Mercure l'un de ses fils, & luy ordonne de porter la Rhetorique aux hommes, non pour leur estre donnée à tous généralement, car il n'estoit pas nécessaire qu'ils eussent tous une portion de ce présent; mais son intention estoit qu'il choisist ceux qui, par leurs dispositions naturelles, feroient les plus capables d'en faire un bon usage, soit pour leur propre conservation, soit pour celle de leurs semblables. Mercure exécute les ordres de Jupiter, & à peine la Rhetorique se fut-elle montrée aux hommes, qu'ils ouvrirent les yeux sur leur misère, & eurent honte de cette vie brutale qu'ils passoient au milieu des animaux. Ils cessent de se faire la guerre, & se rapprochent peu à peu les uns des autres; bientôt ils descendent des montagnes, & s'assemblent par troupes en différents cantons. Ils ne parviennent pas tout d'un coup à se construire des logements, mais leurs idées se developpent, & leur industrie

s'augmente à mesure que la Rhetorique leur fait entendre sa voix. Ils bâtissent des villes, & en partagent les habitants en plusieurs classes. Ils établissent des loix sous l'autorité desquelles ils puissent vivre en sûreté, & nomment des Magistrats pour les faire observer. Ensuite réfléchissant sur l'heureux changement de leur condition, ils levent les yeux au ciel, d'où leur vient un si grand bien, & pénètrent de la plus vive reconnoissance envers les dieux, ils leur offrent dans des cantiques d'actions de grâces, les prémices de l'art de parler. C'est ainsi que l'homme sort de sa stupidité, & s'élève à la grandeur souveraine; c'est ainsi qu'avec les seules armes de la Rhetorique, il cesse d'estre le jouet des autres animaux, & devient le maître absolu de tout ce qui respire sur la terre.

En dépouillant ce récit de ce que la fable y a mêlé de circonstances merveilleuses, on y retrouve une exacte & fidèle peinture de l'estat où, selon les anciennes traditions, la Grèce s'estoit trouvée avant que l'éloquence en eût chassé la barbarie; car quoyque les Ecrivains qui nous ont conservé ces traditions, parlent de tous les hommes en général, & de tous les pays, il est certain qu'ils ont eu principalement en vûe les habitants de la Grece. Diodore de Sicile avoit appris dans les plus anciens monuments de l'histoire Grecque, que les premiers hommes n'avoient aucune idée de loix, de police, ni de gouvernement; qu'ils alloient çà & là chercher leur pâture, & qu'ils se nourrissoient, comme les bêtes, d'herbes & de fruits sauvages. On trouve dans un fragment attribué à Orphée*, qu'ils vivoient même de carnage, & que les plus forts attaquoient les plus foibles pour les dévorer. Que ne devons-nous pas, dit Euripide, à celui d'entre les dieux qui a établi une police parmi les hommes, & qui les a retirés de la barbarie où ils estoient plongez? Il a d'abord éclairé leur raison, & leur a ensuite donné la faculté de se servir de la parole, pour se communiquer leurs pensées. Isocrate reconnoît qu'aussi-tôt que l'art de persuader se fut introduit parmi les hommes, non-seulement ils cessèrent

Lib. 1. pag. 8.

Dans les Supplémentes, vers. 201.

Orat. 3.^e ad Nicoclem.

* ὡς χρόνος ἦν ἵκα φάπτεσ' ἀπ' ἀλλήλων βίον εἶχον σαρκολαχὴν κρείσσων δὲ πὴν ἥλιονα φῶτα δαίζει. *Apud Sext. Empir. advers. Rhetor. pag. 295.*

de vivre comme les bêtes brutes, mais qu'ils se rassemblèrent entr'eux, qu'ils bâtirent des villes, & y établirent des loix.

Je pourrois rapporter plusieurs autres témoignages d'écrivains Grecs, & y joindre ceux d'un grand nombre d'auteurs Latins, qui avoient puisé les mêmes traditions dans les sources les plus anciennes. Les uns & les autres conviennent presque unanimement que les Grecs ont dû principalement à l'éloquence, l'établissement des premières sociétés, celui des loix & du culte des dieux, l'invention des arts utiles, la politesse des mœurs & du langage. Mais il y a eu des Philosophes qui ont prétendu que toutes les merveilles dont on a fait honneur à l'éloquence, estoient bien plustôt l'ouvrage de la prudence & du sçavoir des premiers Législateurs. Il est vray que cette prudence & ce sçavoir estoient principalement nécessaires, & que le discours le plus orné n'est qu'un vain & ridicule jargon, s'il n'est soutenu par la solidité des pensées. Mais il n'est pas moins vray que si la science de ces premiers Législateurs eût esté muette, ou dépourvue d'éloquence, c'eût esté un bien stérile pour eux, & pour les peuples qu'ils vouloient instruire. Car il faut convenir que pour rassembler des hommes dispersés dans les campagnes & dans les forêts, pour les porter à l'union & à l'humanité, & les faire passer subitement à un genre de vie dont la nouveauté devoit les effaroucher, il ne suffisoit pas de dire des choses raisonnables, mais qu'il falloit les faire comprendre, les faire sentir; en un mot, il falloit parler à ces hommes sauvages d'une manière capable de les attacher, de les remuer & de les persuader.

Lorsqu'ils eurent bâti des villes, ne dut-on pas leur faire connoître que sans la justice & la bonne foy, ils ne pouvoient esperer de vivre ensemble tranquillement; leur apprendre à obéir à leurs semblables volontairement & sans contrainte; leur faire trouver de la gloire, & même du plaisir, non-seulement à entreprendre les plus grands travaux, mais même à sacrifier leurs vies pour l'avantage commun de leurs concitoyens? Croira-t-on que sans l'éloquence on eût pû leur insinuer des maximes si opposées à leurs préjugés, si contraires à leurs

*Cic. de Orat.
de Invent. &c.
Horat. l. 1.
satir. 3.
Lucret. &c.*

*Cic. de Orat.
lib. 1.*

anciennes habitudes & à leur liberté naturelle? Je demande encore s'il ne fallut pas employer la force du raisonnement & les charmes de la persuasion, pour amener volontairement sous le joug de la loy, & soumettre à l'autorité d'un tribunal, ceux qui par la supériorité de leurs forces, pouvoient ne reconnoître d'autre tribunal que leur volonté, d'autres juges que leurs passions; & les faire consentir à n'être que les égaux de ceux qui, par leur foiblesse, devoient naturellement les regarder comme leurs maîtres?

Mais venons à l'application de ces principes, & voyons si c'est effectivement par l'éloquence, que les Grecs ont été civilisez. Ils ne peuvent s'empêcher d'avouer eux-mêmes qu'ils ont vécu dans l'ignorance & dans la barbarie, jusqu'au temps où les Egyptiens amenèrent des colonies dans la Grece, & y apportèrent leurs sciences, leurs arts, leur religion & leurs loix. ^a Lorsque les pasteurs se furent rendus maîtres de l'Egypte, les plus considerables habitants de ce Royaume, & sur-tout les Prestres, furent obligez d'aller chercher en différentes contrées de nouvelles habitations. Cecrops passa dans la Grece sur des vaisseaux Phéniciens, & s'arresta dans l'Attique. Il y trouva des peuples vagabonds, & aussi farouches que les animaux parmi lesquels ils passoient. Son premier soin fut de les inviter à se rassembler pour vivre en société. Il les distribua en douze bourgs ou villages, dont il composa le Royaume d'Athènes. ^b Il leur enseigna la religion de son pays, & leur donna des loix, dont la principale eut pour objet l'institution du mariage; car ils n'avoient aucune idée d'union conjugale. Ils assouvissoient indistinctement leur brutalité, & les enfants ne connoissoient point leurs peres. Doutera-t-on qu'un tel changement ne soit l'ouvrage de la persuasion?

^c Deucalion fils de Promethée, qui estoit Egyptien, vint peu

^a Joan. Marsham in Can. Chron.

Euseb. Chron. lib. 1.

Tzerzès chil. 5. chap. 8.

Symeellus pag. 153.

Strab. lib. 9. pag. 397.

^b Euseb. in Chron.

Id. in Prepar. Evang. lib. 10. cap. 9.

Athenæus lib. 13.

^c Epoch. 2.^a marmoris Oxoniensis. vide Notas historicas.

Diod. Sicul. lib. 1.

Euseb. Chron. lib. 2.

Strab. lib. 9.

de temps après s'établir d'abord dans la Phocide, & ensuite dans la Thessalie. Il est à présumer qu'il avoit esté instruit dans les mêmes sciences que son pere, & voicy ce qu'Eschyle fait dire à Prométhée, sur les connoissances dont il avoit fait part aux hommes. « De stupides qu'ils estoient, je les ay rendu capables de penser & de raisonner. Ils ouvroient les yeux, & » ne voyoient rien; les oreilles, & n'entendoient point. Tels » que ces phantômes qui apparoissent en songe, ils n'eurent long- » temps que des idées vagues & confuses. Ils ne sçavoient ni pré- » parer la brique, ni façonner le bois pour se construire des loge- » ments. Ils habitoient sous terre, ou dans le fond ténébreux des » cavernes, & s'y enterroient comme les fourmis. Ils ne con- » noissoient aucun des signes qui annoncent ou les glaces de » l'hyver, ou la saison qui fait éclore les fleurs, ou celle qui » enfante les fruits. Enfin ils n'avoient encore fait aucun usage » de leur raison, lorsque je vins leur enseigner les temps du lever » & du coucher des Astres, les calculs arithmetiques, la Gram- » maire & l'art de la mémoire, mere de l'éloquence & de tous » les Arts.

*In Prometheo
l'insc. v. 442.*

*Joan. Marsh.
cau. chron.*

*Herod. l. 5.
Diod. Sic.
lib. 4.*

*Aristid. orat.
contra Gorgiam
Platonis.*

*Dion. Hal.
de Arte Rhet.
cap. 1.*

*Homer. hym.
in Mercurium.*

Enfin Cadmus amena dans la Grece une nouvelle colonie d'Egyptiens & de Phéniciens, environ cinquante ans après l'arrivée de Cecrops dans l'Attique. Il fit son établissement dans la Boëotie, & y bâtit la ville de Thèbes. Il communiqua aux peuples qui se rangèrent sous son gouvernement, la religion, les loix & les connoissances des Egyptiens. Il leur enseigna l'art de l'écriture, & les initia au culte de Mercure, d'Apollon & des Muses, divinitez tutelaires de ceux qui s'exerçoient dans l'art de parler; car les Orateurs, comme les Poètes, estoient sous leur protection. Mercure estoit honoré en Egypte, comme l'inventeur des Lettres, & le dieu de l'éloquence. Apollon & les Muses avoient appris de luy la science de l'harmonie. * Les Grecs commencèrent à les invoquer, & les premiers qui se distinguèrent par l'éloquence furent regardez comme les fils, ou comme les disciples soit de Mercure, soit d'Apollon, soit

* Socrate dans le Phedrus, invoque les Muses à la tête d'un Discours oratoire.

de quelqu'une des Muses. Linus, le plus ancien que l'on connoisse, & qui estoit de Thèbes, se signala par l'invention du Rythme, d'où s'est formé ce que les Rheteurs appellent le nombre Oratoire. Orphée fut, selon quelques-uns, son disciple, & passa pour le fils de la Muse Calliope, qui présidoit particulièrement à l'éloquence. Il entreprit de dompter la férocité des Odrysiens, peuple sauvage des environs du mont Pangée dans la Thrace. La douceur & l'insinuation furent les seules armes dont il se servit; il en vint à bout, & ce miracle parut aussi grand que s'il eût adouci la fureur des tigres & des lions. On alla même jusqu'à dire que les forets sensibles aux accents de sa voix, l'avoient suivi pour l'entendre. Le miracle d'Amphion ne fut pas moins célèbre. Il conseilla aux Thébains d'environner leur ville de murs. Le discours qu'il leur tint fit tant d'effet sur eux, que tous à l'envi voulurent avoir part au travail, & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'on dit que les pierres animées par les sons de sa lyre, estoient venues d'elles-mêmes se placer les unes sur les autres.

Il faut remarquer que cette lyre miraculeuse d'Amphion, de même que celle d'Orphée, n'estoit pas différente de celle dont Themistocle se servit depuis, lorsque pour soustraire les Athéniens au joug des Perses, il leur persuada de quitter leur ville, leurs femmes, leurs enfants, leurs dieux, pour s'embarquer sur leurs vaisseaux, & s'abandonner aux caprices des vents & de la fortune. Mais quoy ! l'éloquence d'Orphée & d'Amphion estoit-elle donc si parfaite, & n'y a-t-il point d'hyperbole dans ce que l'antiquité nous en a voulu faire entendre ? Je crois sans peine qu'il y a de l'hyperbole, & je ne prétends point élever cette éloquence au-dessus de ce qu'elle pouvoit estre alors; mais quelqu'imparfaite qu'on la suppose dans ces commencements, elle put surprendre par sa nouveauté des peuples encore simples & grossiers, & faire sur leur esprit de plus vives impressions, que dans des siècles éclairez n'en feroit l'éloquence des plus grands Poètes & des plus grands Orateurs. C'est pour cela que ceux qui les premiers la cultivèrent, furent regardez comme des hommes extraordinaires. On les crut

Diod. Sic. l. 3.

Max. Tyrinus
ὁρίων κα.

Hor. art. poet.

Max. Tyr. il. id.

inspirez par les dieux, & les honneurs qu'on leur rendit excitèrent l'émulation de tous ceux qui se sentirent capables de les imiter.

*In Bruto cap.
50. n.º 40.*

Il ne faut pas chercher d'autre cause des progrès qu'elle dut faire, parce que dès qu'on attachera de la gloire & de l'utilité à cultiver les arts, on peut être assuré qu'ils marcheront rapidement à leur perfection. Il fut glorieux & utile d'être éloquent; on eut par conséquent de l'ardeur pour le devenir, & je ne dois pas craindre qu'on m'accuse d'avancer un paradoxe, lorsque je diray que dès le temps du siège de Troye l'éloquence avoit déjà fait de grands progrès dans la Grece. Cicéron remarque fort judicieusement qu'Homere n'eût pas tant vanté l'éloquence d'Ulysse & de Nestor, si dans les temps héroïques, l'art de parler n'eût déjà été dans une grande considération. On voit dans Homere & dans Hésiode, que long temps avant eux, il étoit le principal objet de l'éducation des Princes, qui par leur estat estoient destinez à gouverner les hommes, & à conduire de grandes entreprises. C'étoit ce qu'on recherchoit, & ce qu'on admiroit le plus en eux. Les qualitez du corps ne tenoient que le second rang, & quelque cas qu'on fît de la valeur militaire, l'éloquence avoit sur elle la préférence dans l'estime des hommes.

Phoenix avoit été envoyé à Troye avec Achille, en qualité de gouverneur, premièrement pour luy apprendre à bien parler, & en second lieu pour luy apprendre à bien combattre.

Il. 1. v. 473. Μύθωντε ῥητῆρ' ἐμῶν, περικτῆα τε ἔργων.

Ce Prince avoit été remis si jeune entre les mains de Phoenix; qu'il n'avoit aucune connoissance ni de la guerre, ni des conseils où les hommes brillent avec tant d'éclat.

*Il. 1. v. 440. Νῆπιον, οὐπω εἰδὼς ὁμοῖα πολέμοιο,
Οὐδ' ἀγορέων ἵνα τ' ἄνδρες ἀριστεπέες τελέθουσιν.*

Le même Achille irrité contre Agamemnon, se retire dans sa tente, & ne se trouve plus aux délibérations, où l'on acquiert de la gloire & de la réputation.

Il. 2. v. 420. Οὐτε ποτ' εἰς ἀγορὴν πολέοιο κυδαινέαν.

Ulysse

Ulysse avoit , au jugement d'Agamemnon , & le mérite de savoir proposer un bon avis , & celui de bien conduire des troupes au combat.

Βουλὰς τ' ὀξυφύων ἀγαθὰς, πόλεμόν τε κορύσσων. *Il. ε. ν. 273;*

Homere parlant de Thoas le plus brave des Etoliens, adjoint à l'éloge qu'il fait de sa valeur, qu'il y avoit peu de Grecs qui luy fussent supérieurs dans les assemblées où les jeunes gens se disputoient le prix de l'éloquence.

Ἀγορῇ δ' ἔ παύεσθαι Ἀχαιοὶ
Νέστωρ, ὅπποτε κούρεσι ἐρέσσεν ὦδ' ἐ μύθων. *Il. ο. ν. 283;*

Nestor, au commencement de l'Iliade, est désigné par le titre d'Orateur des Pyliens, plustost que par celui de Roy de Pylos, comme si le premier eût esté plus honorable que le second. « Nestor se leve, dit Homere, cet éloquent Orateur des Pyliens, dont les discours avoient plus de douceur que le miel. »

Τοῖσι δ' ἦ Νέστωρ
Ἡδυσπέης ἀόρουσε, λιγύς Πυλίων ἀγορήτης·
Τῷ δ' ὅπποτ' ἐλάσσει μέλιτος γλυκίων ῥέειν αὐδήν. *Il. α. ν. 247;*

Je ne finirois point si je voulois rapporter icy tous les endroits où Homere fait mention de l'éloquence de ses héros , & de l'extrême considération qu'elle leur procuroit ; mais le plus remarquable de tous, est celui où Agamemnon charmé d'une harangue dans laquelle Nestor venoit de proposer un nouvel ordre de bataille, s'écrie avec transport : Sage vieillard, vous surpassez certainement tous les Grecs en éloquence. O Jupiter, ô Minerve, ô Apollon, que n'ay-je dans mon armée dix hommes aussi capables que vous de parler dans un conseil ; bien-tost la ville de Priam, reduite en nostre puissance, tomberoit sous l'effort de nos bras.

Ἡ δ' μὲν αὖτ' ἀγορῇ νικᾷς, γέρον, ἦας Ἀχαιοὶν.
Αἱ γὰρ, Ζεῷ τε πάτερ, ἔ Ἀθηναίῃ, ἔ Ἀπολλων,
Τοῖσσι δέκα μοι συμφερέδμονες εἶεν Ἀχαιοὶν.
Τῷ καὶ ἄλλ' ἡμύσσει πόλις Πριάμοιο ἀνάκτορος
Χερσὶν ὕφ' ἡμετέρῃσιν ἀλοῦσά τε περιδομένη τε.
Tome IX. Dd

Agamemnon avoit dans son armée un grand nombre de chefs d'une valeur distinguée; mais il devoit tirer plus de service du sçavoir & de l'éloquence d'un seul homme, que de la bravoure de tout ce qu'il avoit d'ailleurs d'intrepides guerriers.

C'est dans le même sens qu'Ulysse dit à Néoptolème, dans le Philoctète de Sophocle, que lorsqu'il estoit jeune, il croyoit comme luy, que le talent de la parole estoit inutile, & que le bras devoit tout exécuter; mais qu'il a reconnu par l'expérience, que c'est la langue & non la main, qui gouverne tout parmi les hommes.

vers. 99.

Ναῦ δ' εἰς ἐλεγχον ὄξιν, ὅεῳ βεβόησιν

Τὴν γλαῦσαν, ἐχ' ἑαυτὰ πάντ' ἡγευμένην.

A ces témoignages si précis que je viens de tirer d'Homere, je joindray un passage d'Hésiode, qui achevera de démontrer que dans ces temps reculez, l'éloquence estoit regardée comme le plus précieux ornement des Rois, & comme la qualité la plus nécessaire pour bien regner. Calliope estoit la Muse de l'éloquence, & selon Hésiode, elle tenoit le premier rang entre les autres Muses, parce que c'est elle qui accompagne les Rois, & qui les fait respecter de leurs peuples. Heureux le Roy que les Muses destinent à la gloire, & qu'elles favorisent à sa naissance d'un regard bienfaisant. Elles répandent sur sa langue une douce harmonie, & les paroles qui sortent de sa bouche enchantent les oreilles. Tout le peuple a les yeux attachez sur luy, lorsqu'il prononce ses arrests toujours dictés par l'équité. Il parle avec assurance, & sçait terminer habilement les affaires les plus difficiles.

*In Theogonia
vers. 79.*

*Voyez de plus
un passage de
l'Odyssée d'Ho-
mere, &c. vers.
168.*

Les Rois, adjoute-t-il, acquièrent la réputation de prudence & d'habileté, lorsqu'au milieu de leurs peuples assemblez, ils sçavent par des discours tendres & consolants, leur faire oublier en un moment les maux qu'ils ont soufferts. S'ils marchent par la ville, ils se font aisément distinguer dans la foule qui les environne; tous avec respect leur adressent des vœux comme à des divinitez: tel est le présent que les Muses font aux hommes, en la personne des Rois qu'elles prennent soin d'instruire.

Quel bonheur pour un Roy d'estre aimé des Muses ! il sort de sa bouche une voix qui charme par sa douceur.

S'il est donc vray, comme il semble qu'on n'en peut pas douter, que l'on ait commencé peu de temps après l'arrivée de Cadmus, à cultiver l'éloquence dans la Grece, & que depuis ce temps-là jusqu'à la prise de Troye on ne l'ait pas négligée, parce qu'il estoit utile de s'y appliquer ; on peut juger qu'on avoit fait des observations sur la bonne & sur la mauvaise manière de parler, & qu'en conséquence de ces observations, on avoit établi des regles & une méthode pour bien parler. Si Phoenix instruit Achille dans l'éloquence, il l'instruit certainement par des préceptes ; si de jeunes guerriers font briller à l'envi dans une assemblée, leur talent pour la parole, ils aspirent à une supériorité qu'on ne peut adjuger à l'un d'eux, que sur des principes qui puissent déterminer les juges de la dispute. Il y avoit donc dans ces temps-là des principes, des regles, & une méthode pour bien parler, & de là je conclus que dans ces temps-là, il y avoit une Rhétorique. On a dit que Pitthée aïeul maternel de Thésée, en avoit donné le premier des leçons publiques à Trezene, dans un temple consacré aux Muses, & même qu'il en avoit composé un Traité, qu'un habitant d'Epidaure avoit mis au jour. Le fait est non-seulement possible, mais de plus très-vray-semblable ; & je puis en inferer qu'il ne doit point paroître étonnant qu'au moins du temps d'Homere, la Rhétorique fût déjà parvenue à un grand point de perfection. C'est ce que je tâcheray de faire voir dans une seconde Dissertation, après quoy je continuëray de suivre l'histoire des progrès de la Rhétorique dans la Grece, jusqu'au temps de sa décadence sous les successeurs d'Alexandre le Grand.

Pausan. in Corinth. p. 184.

Pausanias dit qu'il a lu ce Traité.



S E C O N D E D I S S E R T A T I O N

S U R

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE LA RHETORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. H A R D I O N.

14. d'Aoust
1733.*Vell. Patenc.
lib. 1. cap. 5.*

ON a prétendu que jusqu'au temps d'Homere, les Grecs n'avoient eu aucune idée ni de la belle poësie, ni de la vraye éloquence; qu'il a inventé & perfectionné le Poëme Epique, & qu'avant luy, il n'y a eu personne qui pût luy servir de modèle. Cette opinion n'a jamais eu d'autre fondement qu'un excès d'admiration pour les poëmes d'Homere; mais on n'a pas pris garde qu'en voulant l'élever trop haut, on donnoit aux envieux de sa gloire, un sûr moyen de le rabaisser dans l'esprit de ceux qui ne se feroient pas mis en estat de le bien connoître.

Si les arts les plus faciles & les plus frivoles ont eu leur commencement, leurs progrès, & ne sont arrivez que par degrez à leur perfection, pourra-t-on se persuader qu'il n'y ait eu aucun intervalle entre l'invention & la perfection du Poëme Epique, c'est-à-dire, d'un genre d'ouvrage qui, par rapport au fonds, demande les connoissances les plus profondes, les plus étenduës & les plus variées; & par rapport à la forme, un art infini dans l'ordonnance & dans la distribution des parties, & tous les ornements d'une élocution douce & simple, brillante & fleurie, magnifique & sublime, toujours convenable aux caractères des personnes qui parlent, aux mœurs qu'il faut exprimer, & aux diverses passions qu'il faut représenter.

On a bien voulu passer à Homere d'estre l'inventeur du Poëme Epique. Dans cette supposition, on a conclu qu'il n'a pû en donner que des ébauches très-informes, & que malgré la supériorité de ses talents, il luy a manqué de vivre dans un siècle plus poli & plus éclairé que celuy où il a vécu.

Mais que devient ce raisonnement, s'il est vray qu'Homere n'a pas inventé le Poëme Epique, & qu'avant luy plusieurs poëtes s'estoient exercez dans le même genre de poësie? S'il est vray que l'éloquence estoit depuis long-temps la principale étude de la jeunesse, & l'objet essentiel de son éducation? C'est ce que je crois avoir suffisamment prouvé dans ma première Dissertation.

Je me propose de rendre compte dans celle-cy, des progrès que l'éloquence & la Rhétorique avoient faits du temps d'Homere. Pour en bien juger, il faut considérer d'abord l'estat de la Langue Grecque dans les deux poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée. On ne peut disconvenir qu'elle n'eût déjà tous les caractères d'une Langue riche, polie, régulière, capable de prendre toutes sortes de formes, & de se prêter à tous les genres d'écrire. Elle n'a rien acquis depuis Homere, du costé de la douceur, de la noblesse & de l'harmonie. Il est même facile de comprendre par les différentes inflexions de ses noms & de ses verbes, & par le grand nombre de ceux qu'on appelle irréguliers, jusqu'à quel point les Grecs avoient déjà travaillé à la polir, en ôtant aux mots primitifs ce qu'ils avoient originairement de rudesse & de dureté.

La Grammaire estoit donc alors dans sa perfection, & il en faut dire autant de la poétique; du moins en ce qui regarde d'une part, le plan, l'ordonnance & la conduite de l'Epopée; & de l'autre, la mécanique des vers, & les divers ornements de l'élocution. Aristote & Horace ne proposent sur toutes ces parties, d'autres regles que celles qu'Homere a observées; & les poëtes qui sont venus après luy, n'ont acquis d'estime qu'autant qu'ils ont pû approcher de ce grand modèle.

Or, dès que nous avouërons que du temps d'Homere, la Grammaire & la poétique estoient déjà dans leur perfection, nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître que la Rhétorique avoit fait les mêmes progrès, parce que ses préceptes sont renfermez dans ceux de la Grammaire & de la poétique. La première luy communique les regles pour parler purement, nettement & correctement; la seconde fournit à l'Orateur les

ornemens qui constituent essentiellement l'éloquence. Quelque jaloux que soit Cicéron d'élever la profession de l'Orateur, même au-dessus de celle du Poète, il ne peut s'empêcher de convenir que l'une & l'autre ont entr'elles beaucoup de ressemblance. « ^a Il y a, dit-il, une grande affinité entre le Poète & l'Orateur. Le premier est un peu plus gêné dans le nombre & dans la mesure, mais il a plus de liberté dans l'expression. Ils ont en commun plusieurs espèces d'ornemens, & à cet égard, il est difficile de les distinguer; mais en quoy ils sont presque les mêmes, c'est que leur talent n'est renfermé dans aucunes bornes, & qu'ils peuvent à leur gré, verser sur toutes sortes de sujets, leurs richesses & leur abondance. ^b Nous faisons, dit-il ailleurs, la même chose que les Poètes, non-seulement par rapport aux nombres & aux mesures, mais encore par rapport à tous les autres ornemens du discours. ^c Aussi le Poète est-il, selon le même Cicéron, d'autant plus louable, qu'estant plus contraint par la mesure de ses vers, il sçait pourtant s'approprier toutes les vertus de l'Orateur.

On a observé, d'un autre costé, qu'il falloit pour la prose comme pour la poésie, une espèce de fureur, & que sans l'enthousiasme, l'Orateur ne pouvoit rien faire de grand; ^d qu'en examinant Démosthène à costé d'Homère, on trouvoit que leurs génies s'estoient rencontrés en mille endroits; qu'ils employoient les mêmes passions, les mêmes mouvements, la même adresse à varier leurs tours, pour attacher de plus en plus l'auditeur; la même élégance & la même facilité.

Cette ressemblance qui se trouve entre le Poète & l'Orateur, est encore plus sensible dans le Poème Epique, que dans les

^a *Est enim finitimus Oratori Poëta, numeris adstrictior paulo, verborum autem licentia liberior; multis vero ornandi generibus socius ac pene par; in hoc certe propè idem, nullis ut terminis circumferbat ac desinat jus suum, quominus ei liceat eadem illa facultate & copia vagari qua libeat.* Lib. 1. de Orat. cap. 16.

^b *Nec in numeris magis quam in re-*

liquis ornamentis Orationis, eadem cum faciamus quæ poëtæ, effugimus tamen in oratione poematis similitudinem. Orat. cap. 59.

^c *Poëta est eo laudabilior, quod virtutes Oratoris persequitur, cum versu sit adstrictior.* Orat. cap. 20.

^d Dans le Dialogue de la louange de Démosthène parmi les Œuvres de Lucien.

autres genres de poésie. Le poëte paroît peu dans l'Epopée ; ce sont les personnages qui parlent & qui agissent presque par-tout. Soit que dans un conseil, on délibère sur ce qu'il faut faire ou éviter, soit que dans le cours de l'action épique, on ait occasion d'accuser ou de défendre, de louer ou de blâmer, de prier, de menacer, d'exhorter, de consoler ; ceux qui tiennent ces discours ont pour objet de persuader, & il faut qu'ils employent, suivant les circonstances des temps, & les différents caractères des personnes, les moyens propres pour persuader. Les poëmes d'Homere fournissent des exemples de toutes ces sortes de discours ; & si l'on y trouve une exacte observation des regles qu'enseigne la Rhétorique, n'y aura-t-il pas lieu de croire que ces regles estoient connues du temps d'Homere ?

Il y a trois choses à considérer dans tout discours oratoire, l'invention, la disposition & l'élocution. * L'invention ne consiste pas seulement à trouver facilement les pensées qui peuvent entrer dans un discours ; cette facilité ne manque à personne, pour peu qu'on ait l'esprit cultivé par la lecture, & l'on pêche beaucoup plus souvent par excès que par défaut d'abondance : il y a même une dangereuse fertilité, qu'on décore mal-à-propos du nom de génie, qui ne sert qu'à étouffer le bonnes semences par le mélange des mauvaises herbes, & à rendre l'esprit stérile en pensées justes & raisonnables.

Le vray génie, l'invention proprement dite, consiste à choisir entre les pensées qui se présentent, celles qui sont les plus convenables au sujet que l'on traite, les plus nobles & les plus solides ; à retrancher celles qui sont ou fausses, ou frivoles ou triviales ; à considérer le temps, le lieu où l'on parle, ce qu'on se doit à soy-même, & ce qu'on doit à ceux qui écoutent ; en un mot, à dire ce qu'il faut, & ce que demande la bienséance.

Je ne serois pas en peine de prouver, s'il en estoit besoin,

* *Nec inveniet solum quid dicat ; sed etiam expendet. Nihil est enim feracius ingeniis, iis præsertim quæ disciplinis exculta sunt. Sed ut segetes secundæ & uberes, non solum fruges, verum herbas etiam effundunt*

inimicissimas frugibus, sic interdum ex illis locis, aut levia quædam aut causis aliena, aut non utilia gignuntur, quorum ab Oratoris judicio selectus magnus adhibebitur. Cic. Orat. cap. 15.

*Cic. in Orat.
cap. 22.*

la supériorité d'Homere sur tout ce qu'il y a eu de poètes & d'orateurs, en ce qui regarde la richesse & la fécondité de l'invention. Il me semble que personne ne luy conteste cette supériorité; mais quelques Écrivains modernes ne luy accordent pas de même la justesse & la bienséance dans le choix des pensées. Je pourrois me contenter de leur opposer les critiques du premier ordre de tous les temps & de tous les pays. Tous, sans exception, reconnoissent qu'Homere ne dit rien mal-à-propos, & qui ne soit dans les regles de l'exacte bienséance;

Horat. in Arte
poetica.

qui nil molitur ineptè. Tous reconnoissent qu'il choisit bien ses pensées, & qu'il rejette celles qu'il ne pourroit esperer de bien

Idem.

mettre en œuvre; & quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit. On peut juger du cas qu'il faisoit de la justesse & de la bienséance, par l'éloge des discours où se trouvent ces deux

Il. B. vers.
55. H. vers.
375. A. 787.
Ω. 75. 744.

qualitez. Il les désigne communément par le mot *πικνός*. *πικνή βελή, πικνόν ἔπος*, discours plein de sens, & où il n'y a rien d'inutile. Je n'ay point encore acquis, dit Telemaque, la prudence & la justesse nécessaires pour bien parler.

Od. Γ. vers.
23.

Οὐδέ τί πω μύθοισι πεπείρημαι πικνοῖσι.

Homere caractérise le bon Orateur, en disant qu'il parle avec justesse, qu'il ne se méprend point à ce qu'il doit dire, & qu'il affaïsonne ses discours d'un air de douceur & de modestie qui le fait admirer de ceux qui l'écoutent.

Od. Θ. vers.
871.

Ο' δ' ἀσφαλῆως ἀγορεύει

Αἰδοῖται μιλίχην, μή ᾧ πρέπει ἀγορεύουσιν.

Il caractérise ailleurs le mauvais Orateur par les vices contraires, lorsqu'il dit à l'occasion de Therfite, que c'étoit un discourcureur importun, qui parloit sans mesure, sans discrétion, sans retenue, & qui ne connoissoit aucune bienséance.

Il. B. vers.
212.

Θερσίτης δ' ἔπ' ἄμφορος ἀμειβομένης ἐκολῶα,

Ὅς ῥ' ἔπ' αὖ φρεσὶν ἦσιν ἀκοσμά τι πολλά τε ἤδη,

Μὰ ῥ', ἀτὰρ ἐκὼν κόσμον.

Faut-il, pour achever la preuve de ce que je viens d'établir;
rapporter

rapporter quelque discours d'Homere ! Outre l'embarras de choisir dans le grand nombre de ceux qui sont répandus dans ses poëmes, il est difficile d'en connoître la justesse, si on ne les voit dans leurs places, avec les circonstances qui les accompagnent, ou de les bien goûter, s'ils sont dépouillez des ornemens qui donnent aux pensées leur véritable valeur. Cependant je hazarderay de traduire icy le discours d'Ulyssè à Nausicaa, dans le 6.^e Livre de l'Odyssée. Je m'attache principalement à ce discours, premièrement parce qu'il est court, & que dans sa brièveté il contient les parties essentielles du discours oratoire. En second lieu, parce qu'on a dit que tout cet endroit d'Homere estoit contraire à l'honnesteté, & que sur ce principe, on a décidé que de son temps les mœurs n'estoient pas encore formées.

Versu 149.

Le P. Rapin,
Comparaison
d'Homere & de
Virgile.

Ulyssè, après avoir esté pendant vingt jours le jouet d'une mer irritée, arrive, à force de nager, en l'isle des Phéaciens. Accablé de fatigue & d'inquiétude, il succombe au sommeil, & ne se reveille que le lendemain. Il entend un bruit de femmes; c'estoit Nausicaa fille du Roy des Phéaciens, & une troupe de jeunes filles qui l'avoient accompagnée. Il estoit nud, réduit par la faim à la plus cruelle extrémité, & ne sçavoit en quel pays il se trouvoit; si le peuple en estoit cruel & sauvage, ou s'il estoit sensible à la pitié. Pour s'en éclaircir, il prend la résolution d'aborder ces femmes, & après avoir coupé une branche d'olivier garnie de feuilles, pour couvrir sa nudité, il sort d'un épais buisson où il s'estoit caché. Tel qu'un lion qui a longtemps souffert de la pluye & des vents, court de tous costez pour chercher quelque proye qu'il puisse dévorer; ses yeux étincellent, & la faim le presse si cruellement, que pour l'assouvir il ne craint point de s'enfermer dans une bergerie. Tel Ulyssè sort pour aborder ces jeunes filles, tout nud qu'il estoit; car, dit Homere, il y estoit forcé par la nécessité. Son corps tout flétri, & comme macéré par l'eau de la mer, leur fit horreur à voir.

Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φαίη περικαυδὸς ἄλμη.

Od. 2. vers.
137.

Elles prirent toutes la fuite, mais Nausicaa resta seule, par
Tome IX. . E c

l'inspiration de Minerve. Ulysse délibère s'il ira embrasser ses genoux, ou s'il luy parlera de loin. Ce second parti luy paroît le meilleur; il avoit à craindre que s'il s'approchoit, elle ne s'en offensât: il luy adresse donc de loin la parole, & luy tient, dit Homere, un discours flatteur, insinuant, plein d'adresse & de douceur.

Ibid. v. 148.

Αὐτίκα μιλίχρον ἔκπερδαλέον φάτο μῦθον.

» Je me jette à vos pieds, grande Reine, soit que vous soyez
 » une déesse, soit que vous soyez née d'un pere mortel. Si vous
 » estes une des déesses qui font leur séjour dans les vastes palais du
 » ciel, à considérer votre taille, votre air & la beauté de votre
 » visage, c'est Diane que je vois, c'est la fille du grand Jupiter.
 » Si vous estes du nombre des mortelles qui habitent la terre, ô
 » trois fois heureux ceux qui vous ont donné le jour! O trois
 » fois heureux les freres qui ont le bonheur d'avoir une sœur
 » telle que vous! leurs cœurs sont sans cesse pénétrés d'une douce
 » joye, lorsqu'ils vous voyent faire le plus brillant ornement des
 » assemblées; mais celui-là sera au comble de la felicité, qui,
 » par d'immenses richesses, pourra mériter de vous avoir pour
 » épouse. Jamais objet plus charmant ne s'offrit à mes yeux, &
 » j'en suis saisi d'étonnement & d'admiration. J'ay vû autrefois
 » à Delos un jeune palmier miraculeusement sorti de terre près
 » de l'autel d'Apollon, car j'ay esté dans cette isle; j'estois suivi
 » d'un peuple nombreux, & c'est dans ce voyage qu'a commencé
 » le funeste enchaînement de mes malheurs. A la vûe de ce jeune
 » palmier, je fus long temps dans l'admiration, car jamais la terre
 » n'en produisit un plus beau. Tel est, en vous voyant, grande
 » Reine, ma surprise & mon ravissement; la crainte & le respect
 » me retiennent, & m'empêchent d'embrasser vos genoux. Vous
 » voyez un homme plongé dans un abyssme de douleurs. J'estois
 » parti de l'isle d'Ogygie, & depuis ce fatal moment, j'ay erré
 » pendant vingt jours entiers au gré d'une mer affreuse, en bute
 » à toute la fureur des vents & des eaux. Je me sauvay hier par la
 » faveur d'un dieu, qui me jeta sur cette coste, où j'auray peut-
 » estre encore d'autres maux à souffrir; car je ne puis me flatter

de voir cesser mon malheur, & que les dieux ne m'ayent pas « préparé de nouveaux tourments. Mais vous, ô grande Reine, « ayez pitié de mon estat ; considérez que dans mon désastre, « vous estes la première dont j'ay imploré le secours. Je n'ay « encore vû aucun des habitants de cette contrée, indiquez moy « la route qui mene à la ville ; & si vous avez apporté en venant « icy quelque voile inutile, daignez me le donner pour me cou- « vrir. Puissent les justes dieux vous accorder pour récompense, « tout ce qui peut combler vos desirs, un époux digne de vous, « une maison opulente, & les douceurs d'une union inaltérable. « La paix que produit dans une maison la conformité de senti- « ments entre deux époux, est le plus précieux & le plus desi- « rable de tous les biens ; elle fait le désespoir de leurs ennemis, « la joye de leurs amis, & c'est sur-tout pour eux-mêmes une « source intarissable de gloire & de délices. «

Ulysse, pour gagner la bienveillance de Nausicaa, débute par un éloge flatteur de sa personne & de sa beauté ; il attire son attention par la manière adroite dont il luy fait entendre, comme sans dessein, que dans un voyage qu'il a fait à Delos, il estoit suivi d'un peuple nombreux. Lorsque par l'artifice de cet exorde, il s'est, pour ainsi dire, emparé de ses oreilles, il luy représente d'une manière touchante & pathétique, l'estat où il se trouve, & luy demande les secours dont il a besoin. Enfin, il termine son discours par une peroraison noble & pleine de dignité, capable de faire une forte impression, par le grand sens qu'elle renferme, & de laisser, comme on l'a dit de l'éloquence de Periclès, un aiguillon dans l'ame de celle qui l'écoute. C'est aussi l'effet qu'elle produit ; elle inspire à Nausicaa un grand fond d'estime pour cet inconnu, tout difforme & tout hideux qu'il estoit, & un grand empressement à le secourir ; elle juge qu'il n'est ni d'une condition méprisable, ni un homme dépourvû de raison & de sentiments.

Ξῆν', ἐπεὶ ἔτι χαλεπὸν ἔτ' ἀφρονὶ φωνῇ ἔοικας.

Je crois qu'il n'y a personne qui n'ait apperçu dans ce discours d'Ulysse, une grande justesse dans le choix des pensées,

& sur-tout beaucoup de bienfiance, soit qu'on entende celle qui a rapport aux mœurs, & qui fait estimer l'orateur, soit celle qui consiste à dire ce qui convient aux temps, aux lieux & aux personnes; enfin, on y peut remarquer d'un bout à l'autre, ce sentiment qui touche, qui persuade par le caractère de vérité qu'il imprime à tout ce qu'on dit, & dont il faut que l'éloquence soit, s'il m'est permis de le dire, toute pénétrée & toute imbibée, *sensu tincta*.

*Cic. de Orat.
lib. 2. cap. 43.
lib. 3. cap. 25.
Quintil. l. 4.
cap. 2.*

Mais il ne suffit pas que les pensées soient bien choisies, il faut encore sçavoir les mettre en place, pour leur donner le degré de lumières qu'elles doivent avoir, & faire en sorte, à l'exemple d'Homere, que le commencement, le milieu & la fin d'un discours se répondent exactement.

*Horat. in Arte
poëtica.*

*Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium; medio ne discrepet inum.*

C'est la regle générale de la disposition oratoire; les préceptes particuliers regardent l'exorde, la narration, les preuves & la peroraison. Pour ne me pas jeter dans un détail qui me meneroit trop loin, je me contenteray d'observer que les Rheteurs n'ont donné aucunes regles pour les différentes espèces d'exordes, de narrations & de peroraisons, qu'Homere n'ait pratiquées, & dont on ne puisse trouver dans ses poèmes des exemples d'une beauté parfaite. Pour ce qui concerne l'art de distribuer & de placer les preuves, je vais tâcher d'en donner quelque idée, dans une courte analyse de trois discours du 9.^e Livre de l'Iliade.

*Voyez Quint.
ilien, livre 10.
chap. 1.*

Les Troyens avoient repoussé les Grecs jusques sur leurs vaisseaux, Agamemnon sentit qu'il ne pouvoit se passer du secours d'Achille; mais après l'outrage qu'il luy avoit fait, pouvoit-il esperer de fléchir un homme si fier & si inexorable? Ulysse, Phoenix & Ajax se chargent de la commission; Agamemnon consent qu'ils luy offrent en son nom de luy rendre Briseïs, de luy envoyer de magnifiques présents, & de luy donner pour épouse la plus belle de ses filles. Il faut remarquer que dans ce temps-là les présents estoient une grande marque

d'honneur, car sans cela, il eût paru ridicule qu'on eût tenté par des moyens de cette espèce, un homme qui n'étoit avide que de gloire & de distinctions. Ulysse parle le premier. Il se garde bien de luy proposer d'abord les offres d'Agamemnon, un nom si odieux l'eût révolté dans ce premier instant, où sa colere estoit encore dans toute sa force. Il s'attache dans l'exorde à luy inspirer des sentiments de compassion pour les Grecs, qui alloient tous succomber à la valeur d'Hector, & luy représente que pour peu qu'il diffère, il ne sera plus en son pouvoir de les sauver. Il luy rappelle ensuite les sages conseils que Pelée son pere luy avoit donnez lorsqu'il partit pour venir à Troye. C'est une leçon indirecte qui l'eût offensé, s'il la luy eût faite comme de luy-même; mais elle doit faire une vive impression, lorsque par une magnifique prosopopée, il le met en présence de son pere, qui l'exhorte avec un ton de douceur & d'autorité, à moderer son impétuosité, & à réprimer les emportemens de sa colere. Lorsqu'après l'avoir ainsi préparé, il a lieu de le croire plus calme, il luy parle des offres d'Agamemnon, & luy en étale la magnificence. Il revient, dans la peroraison, à de nouvelles prieres en faveur des Grecs; il convient qu'il est justement irrité contre Agamemnon, mais quelle offense a-t-il reçue des Grecs qui périssent, & quel honneur ne seroit-ce pas pour luy de les sauver de la furie des Troyens? Il finit par un trait capable de picquer Achille, & de tourner toute sa colere contre Hector. « Vous pourriez, luy dit-il, dans ce mo-
 ment même, triompher du superbe fils de Priam. Transporté
 d'une fureur téméraire, il s'est trop avancé, & il se vante que de
 tous les Grecs qui sont venus icy, il n'y en a aucun qui puisse
 soutenir ses efforts. »

Ce discours, quelque adroit & quelque éloquent qu'il soit, ne persuade point Achille, & il ne convenoit pas que cet homme inflexible se rendît à la première attaque. Il déclare qu'il s'embarquera dès le lendemain pour retourner dans sa patrie; il invite Phoenix à passer la nuit dans sa tente, & à partir avec luy, s'il le veut, dès qu'il sera jour. A ces mots, Phoenix fond en larmes, & paroissant se presser à l'idée qu'avoit Achille de

l'emmener, il luy fait envisager ce qu'il y auroit de douloureux dans leur séparation, après avoir vécu ensemble sans se perdre de vûë, depuis que dans son enfance Pelée le luy avoit confié pour l'élever & pour le former, soit à l'éloquence, soit au mestier des armes; il luy rappelle toutes les peines qu'il a effuyées auprès de luy dans une enfance difficile, ses soins, sa tendresse, son attachement. Il luy fait sentir qu'il est beau de pardonner à un ennemi qui reconnoît son tort, qui luy fait des présents, qui luy envoie pour ambassadeurs les chefs de son armée les plus distinguez; que luy Phoenix merite personnellement des égards de sa part, comme son guide, comme son gouverneur; que s'il laisse échapper cette occasion, il aura lieu de s'en repentir toute sa vie: il luy allégué sur cela l'exemple de Méléagre, qui, dans des circonstances à peu-près pareilles, ayant refusé long-temps de secourir sa patrie, y fut forcé à la fin par la nécessité, & perdit ainsi le mérite & le fruit de l'avoir deffenduë.

A ce second discours, Achille paroît s'ébranler; il n'est plus si ferme dans la résolution qu'il avoit prise de s'embarquer dès le lendemain. Il engage Phoenix à demeurer avec luy, & ils délibéreront ensemble s'il doit partir ou rester. Ajax se leve, & avec une fierté dédaigneuse, il adresse d'abord la parole à Ulysse, puis se retournant vers Achille, il luy fait les plus vifs reproches sur son orgueil; mais pour ne pas trop l'aigrir, il les tempere, en finissant par une exhortation pathétique & pleine de fermeté. Cette liberté généreuse d'Ajax étonne & déconcerte Achille; il se croit obligé de justifier sa colere, il ne pense plus à partir, mais il ne peut se résoudre à retourner sur le champ au secours des Grecs. « Portez aux Grecs, leur dit-il, pour toute » réponse, que je ne prendray les armes que lorsqu'Hector, après » avoir mis le feu à leurs vaisseaux, viendra menacer les tentes & » les vaisseaux des Thessaliens, car pour ce qui est de ma tente » & de mon vaisseau, quelque violent, quelqu'audacieux que soit » Hector, je scauray bien l'empêcher d'en approcher.

*Quintil. pref.
du livre 8.*

Je passe maintenant à l'élocution, qui est le troisiéme objet des préceptes de la Rhetorique, mais qui en est l'objet le plus

important ; c'est principalement par l'élocution que les pensées acquièrent de la force, de la douceur, du brillant, de la magnificence ; c'est par le choix des mots, par leur industrieux arrangement, & par les divers genres d'harmonie qui en naissent, que l'orateur, tantôt se répandant comme une douce rosée, pénètre, amollit, & s'ouvre insensiblement le chemin du cœur ; tantôt se repliant, pour ainsi dire, sur luy-même, & ramassant tout ce qu'il a de forces, les déploie tout à coup, & tel que la foudre, frappe & renverse par sa violence, en même-temps qu'il éblouit par ses éclairs ; c'est par les différents tours d'expression, & par les différentes figures, que l'orateur attache l'auditeur, qu'il l'échauffe, qu'il l'amuse, qu'il le remuë, qu'il enlève son admiration : enfin, sans l'élocution, le mérite de l'invention & de la disposition disparoît presque entièrement. Les meilleures pensées sont comme l'épée renfermée dans le fourreau ; & l'on ne tient aucun compte à l'orateur de l'ordre le plus regulier, parce qu'il ne paroît demander ni un grand talent, ni un grand sçavoir.

Pourroit-on disputer à Homere la gloire d'effacer par l'élocution les meilleurs poètes & les meilleurs orateurs ? Ceux d'entre les modernes qui se sont le plus attachez à le décrier, & à nous en dégoûter, n'ont pû résister à la foule des témoignages qui luy ont esté unanimement rendus dans tous les temps, sur la magnificence, la douceur, l'élégance, l'agrément & l'admirable variété de son expression. Il seroit inutile d'en rapporter des exemples pour ceux qui sont accoustumez à le lire dans sa langue ; les autres n'en pourroient juger que sur des traductions, qui ne feroient connoître tout au plus que le style des traducteurs : mais je ne dois pas négliger de faire remarquer, par rapport à l'objet de cette Dissertation, qu'on avoit déjà parfaitement démêlé du temps d'Homere, les trois genres d'élocution que l'orateur doit employer, suivant la nature des pensées qu'il se propose de mettre en œuvre ; car il faut chercher dans les mots & dans les tours d'expression, la même justesse & la même bienséance que dans les pensées ; il faut que le tout soit dans une exacte proportion, & pesé en quelque sorte dans la même balance.

*Inventio cum
imperitis sapie
communis, dis-
positio modice
doctrina credi
potest. Quintil.
liv. 8. chap. 3.
Voyez aussi la
Preface de ce mé-
me livre.*

*Est autem
quid deceat Ora-
tori videndum,
non in sententiis
solum, sed etiam
in verbis. Cic.
in orat. c. 2 v.*

Le premier genre est simple, naïf & concis, la clarté & la netteté en font le principal mérite ; il évite de paroître nombreux, & s'il employe quelques ornemens, c'est toujours avec beaucoup de retenuë & de modestie. Il a un air de négligence qui luy sied, & qui est le fruit d'une grande attention. Enfin, on pourroit le comparer à ces tables frugales, où l'œil n'est ébloui par aucune sorte de magnificence, mais où regnent l'élégance & la propreté. Lysias est cité par les Rheteurs, comme un excellent modèle de ce genre d'écrire ; Homere l'avoit auparavant attribué à Menelas : il fait dire par Antenor, dans le 3.^e livre de l'Iliade, que l'éloquence de Menelas estoit concise, mais pleine d'agréments ; qu'il ne perdoit point son sujet de vûe, qu'il le suivoit sans s'arrester ni s'égarer, & ne s'embarassoit jamais dans un long circuit de paroles.

Il. Γ. 213.

Η^ς τοι μὲν Μενέλαος ἐπιφοχάδην ἀγόρευε
 Πᾶσα μὲν, ἀλλὰ μέγα λιγέως· ἐπεὶ ἔ πολύμυθος,
 Οὐδ' ἀφ' αμαρτρεπής.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'Homere observe exactement de rendre tous les discours qu'il fait tenir à Menelas, conformes à ce caractère qu'il avoit donné de son éloquence.

Le second genre est plus abondant, plus nourri & plus élevé. Il ne se refuse ni aux figures brillantes, ni aux cadences nombreuses ; son but est d'attirer les regards par une parure bien entenduë, & de s'insinuer dans les cœurs par la douceur. Telle est dans l'Iliade & dans l'Odyssée, l'éloquence de Nestor ; tel est le caractère qu'Homere en donne dans le premier livre de l'Iliade, lorsqu'il dit qu'il parloit avec une douceur charmante, & que les paroles qui sortoient de sa bouche avoient quelque chose de plus agréable & de plus flatteur que le miel même.

Il. Α. 247.

Τοῖσι δ' Νέστωρ
 Ἠδυσπὴς ἀνόρουσε, λιγὺς Πυλίων ἀγορητής·
 Τοῦ δ' ἔ' ὑπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Telle est aussi, généralement parlant, l'éloquence d'Isocrate, si vantée pour sa douceur & pour ses graces.

Enfin,

Enfin, le troisième genre est sublime & magnifique; il a un ton de grandeur & de majesté qui impose, & ses mouvements toujours animez d'une noble audace, tendent à soumettre les esprits & les cœurs. Il faut que tout cede à sa fécondité, à sa force, à son adresse, à sa promptitude & à sa véhémence.

Démosthène, qui parmi les Athéniens avoit porté ce troisième genre à son plus haut point, semble s'être proposé d'imiter l'Ulysse d'Homère, & l'on découvre aisément la ressemblance qu'ils ont entr'eux. Lorsqu'Ulysse alla en ambassade à Troye, & qu'il se leva pour parler dans l'assemblée des Troyens, il se tint pendant quelque temps les yeux baissés & comme attachés à terre; son sceptre immobile dans ses mains, ne panchoit d'aucun côté, un morne silence l'eût fait prendre pour un homme peu instruit à parler, & vous eussiez dit qu'il renfermoit dans son cœur un courroux qui luy ostoit l'usage de son esprit: mais lorsqu'il fit entendre sa voix grande & éclatante, * & que ses paroles sortirent en foule, comme un torrent formé par les neiges tombées pendant l'hiver, alors nul mortel n'eût osé lutter contre luy. Les Troyens éblouis & frappés par son éloquence, n'admiraient plus en luy cet air noble & sévère qui les avoit d'abord occupés.

Αλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀνὰ ἕξεν Ὀδυσσεύς,
 Στάσεν, ὥσπερ ὃ ἴδρισκε, καὶ χθόνος ὄμματ' ἀπὸ πῆξας,
 Σκῆπτρον δ' ἔτ' ὀπίσω, ἔτε παρὰ πρῶτος ἐνώμα,
 Ἀλλ' ἀσεμφὲς ἔχεσεν, ἀΐδρη Φωτὶ ἰοικώς·
 Φάης κ' ἐν ζάκοτον πινὰ ἔμμεναι ἀφρονά θ' αὐταί·
 Ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ὅπα τέ μέγα λλιν ἐκ σήθεος ἴδ'
 Καὶ ῥ' ἔπειτα νιφάδεσσιν ἰοικότα χειμερίησιν,
 Οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσσεὺς γ' ἐρείσσει βροτὸς ἄλλος·
 Οὐ πότε γ' ὦδ' Ὀδυσσεὺς ἀγασσάμεθ' εἶδδς ἰδόντες.

II. Γ. 216.

Ce même Ulysse, ou pour mieux dire, Homère qui est si

* Cui orationem (Homerus) nivibus hibernis & copia verborum atque | impetu parem tribuit. Quintil. liv. 12. chap. 10.

admirable dans les passions violentes, ne l'est pas moins dans l'art d'employer à propos, & selon que l'exige la nature de ses sujets, les autres caractères de l'élocution. Il possède souverainement le talent de les mêler adroitement quand il le faut, de varier sans cesse, de retrouver toujours de nouvelles graces, & d'attacher par tout ses lecteurs sans jamais les lasser.

Traité du Sublime, chap. 2.

Je demande maintenant, car il est temps de conclure, s'il est possible que tant de justesse dans l'invention, tant de regularité dans l'ordonnance, tant de beauté & tant de finesse dans l'élocution, soient seulement l'ouvrage de la nature, & que l'art ni les préceptes n'y ayent aucune part? Si le sublime, dont la nature est la base & le principal fondement, a pourtant besoin, comme Longin l'a prouvé, d'estre dirigé par une méthode, il est bien plus nécessaire que dans les autres parties de l'éloquence, il y ait une méthode, pour apprendre à l'orateur à ne dire que ce qu'il faut, à le dire en sa place, & à le dire comme il faut. La nature, comme l'observe Longin, est une aveugle qui ne sçait où elle va, si on ne prend soin de la conduire: les vaisseaux sont en danger de périr, si on les abandonne à leur seule legereté; il en est de même de l'éloquence, si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une nature ignorante & téméraire.

In arte Rhetorica, cap. 9. & 10.

πρὸς ἰδεῶν. lib. 2. c. 10.

Lib. 10. cap. 1. & lib. 12. cap. 10.

Convenons donc que du temps d'Homere, la Rhetorique avoit déjà esté réduite en art, & disons de plus, que cet art avoit toute son estendue & toute sa perfection. Les Rheteurs tirent d'Homere seul plus d'exemples pour appuyer leurs préceptes, que de tous les autres orateurs ensemble. * Denys d'Halicarnasse a employé une partie considérable d'un de ses Traitcz à faire voir en détail, qu'il n'y avoit aucune figure de Rhetorique dont Homere ne se fût servi. Il s'attache dans un autre Traité, à examiner les fineses particulières de quelques-uns de ses discours oratoires. Hermogène, Rheteur subtil & profond, déclare qu'Homere est le plus parfait des orateurs, comme il est le plus parfait des poètes. Enfin, Quintilien, l'un des plus grands critiques de l'antiquité, & le plus sçavant des Rheteurs, le

* Dans le Traité πρὸς τοὺς ὁμήρου ποιήτας, attribué à Denys d'Halicarnasse.

propose comme le plus parfait modèle que puissent imiter ceux qui aspirent à l'éloquence. « De même, dit-il, que les fleuves & les fontaines tirent leur origine de l'Océan, ainsi Homere est la source & le modèle de tous les genres d'éloquence ; personne ne le surpassera jamais en sublimité dans les grands sujets, ni en justesse dans les petits. Il est tout à la fois étendu & concis, plein de force & de douceur, également admirable par son abondance & par sa brièveté : enfin il possède éminemment toutes les vertus, non-seulement du poète, mais de l'orateur. Si on le considère dans les pensées, dans l'expression, dans les figures, dans la disposition, ne trouvera-t-on pas qu'il passe les bornes de l'esprit humain ? en sorte qu'il faudroit estre un grand homme, je ne dis pas pour atteindre à ses perfections, car cela n'est pas possible, mais seulement pour les comprendre. Il a laissé, sans contredit, tous les autres bien loin derrière luy en tout genre d'éloquence. Il n'y aura donc personne qui ose luy disputer le premier rang, & il faut que tous les hommes le regardent comme un dieu. «



D I S C O U R S
S U R L A F A B L E E P I Q U E .

Par M. l'Abbé V A T R Y.

24. d'Avril
1731.

TOUS ceux qui ont donné des regles de l'Epopée, ou qui ont commenté la poétique d'Aristote, ont regardé la Fable Epique comme ce qu'il y a de principal dans le Poème, & comme ce qui en est l'ame, pour ainsi dire, & ils en ont traité fort au long. Presque tous nous disent que la Fable Epique n'est que l'action du poème, disposée suivant certaines regles. Pour me servir des termes du P. Manbrun, le sujet d'un poème en fait la matière, qui devient une fable par la forme que le poète luy donne; selon ce sçavant Jésuite, la Fable Epique a toutes ses perfections, lorsque l'action est une & entière, lorsqu'elle est grande, & lorsque sur-tout elle est racontée sans suivre exactement l'ordre des temps; car c'est en quoy il pense qu'elle diffère principalement de l'histoire en vers. Ce sentiment du P. Manbrun est celui du Tasse, de Castelvetro, de Victorius & de beaucoup d'autres.

Le P. le Bossu, sans s'arrester aux critiques modernes, & ne consultant que les excellents ouvrages de l'antiquité, nous a donné de la Fable Epique toute une autre idée; il pense qu'il luy est essentiel, comme à toute autre fable, d'estre une allégorie qui cache quelque vérité, & à son avis, la Fable Epique est une fable de même nature que celle d'Esopé, quoyque d'une autre espèce: elle diffère en ce que la fable d'Esopé se conte en deux mots, & qu'elle introduit tous les Estres animez & inanimez, au lieu que la Fable Epique employe des longs discours, & ne fait parler & agir que des dieux & des héros; mais toutes deux conviennent, en ce qu'elles ont le même but, qui est d'instruire par le moyen d'une allégorie. Le P. le Bossu avoué que la fable est une action, & que cette action doit avoir

tous les caractères que luy attribué le P. Manbrun; mais il soutient de plus, qu'il doit résulter de cette action une moralité; c'est ce que le P. Manbrun, le Tasse & les autres paroissent avoir ignoré.

Le P. le Bossu établit son sentiment sur les exemples d'Homere & de Virgile, & sur les préceptes d'Aristote & d'Horace; il a expliqué les uns & les autres avec toute la netteté & toute la justesse imaginable, mais il n'a pas poussé plus loin ses recherches; & persuadé peut-être, avec raison, que le succès de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, justifioit pleinement les regles qu'on y avoit suivies, il ne s'est pas mis en peine d'en rechercher les causes, & d'en prouver la nécessité.

Ce sont ces vûës, que le P. le Bossu a négligées, que j'ay saisies dans ce discours; je n'y examine point les fables de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, je n'aurois pû rien adjôûter à ce que le P. le Bossu en a dit; j'essaye seulement de trouver les raisons qui ont pû engager Homere & Virgile à faire de leurs poèmes de véritables apologues: & considérant le poème épique indépendamment de toute autorité, je tâcheray de faire voir par le raisonnement seul, qu'il doit être nécessairement une action allégorique qui enseigne une vérité; j'adjôûteray quelques réflexions sur les caractères que doit avoir cette vérité.

Le plus grand mérite de la poésie en général, & de la poésie épique en particulier, c'est de donner aux hommes les plus importantes leçons, en ne se proposant en apparence que de les divertir, par les charmes qu'elle répand sur tout ce qu'elle traite. Elle donne à ses récits un agrément que ne peut jamais avoir la prose, mais c'est par l'instruction seule, cachée sous les fictions les plus riantes, qu'elle est supérieure à tous les autres arts, qu'elle est préférable à la Philosophie, ou plustost qu'elle est le chef-d'œuvre de la plus sublime Philosophie. Si vous ôtez à la poésie l'avantage de l'instruction, & si vous la bornez à n'être qu'un amusement agréable, propre à délasser d'occupations plus sérieuses, vous la dégradez, ce n'est plus un art divin, ce n'est plus qu'un jeu d'esprit futile; elle ne mérite pas que des personnes sages y donnent une application sérieuse; un homme sensé ne

peut guères estimer un bel esprit qui ne se propose dans un ouvrage que de divertir son lecteur, sans chercher à luy estre utile : ces ouvrages où l'agréable seul se trouve, sans estre joint au solide, ne plaisent pas long-temps : semblables à ces mets faits pour le seul plaisir du goût, mais qui ne le picquent que pour un moment, & dont on se lasse bientôt. Le vray & l'honneste ont des charmes pour les lecteurs les plus dépravés, & un poëte ne manquera pas d'en embellir ses compositions, s'il entend bien son art. L'épopée l'exige encore plus que tout autre ouvrage ; ce poëme noble & majestueux est sur-tout ennemi du frivole, & les récits qu'il employe n'ont la dignité qui leur convient, que par les moralitez qu'ils renferment.

Que seroit le récit d'une action passée entre un loup & un agneau, s'il est nud & dépourvû d'instructions ? rien de plus méprisable ; mais si par ce récit on me donne une leçon utile, si l'on m'apprend, par exemple, qu'il faut éviter d'avoir affaire à plus puissant que soy, alors ce récit n'est plus pour moy un conte d'enfants, je le trouve un discours plein de sagesse, qui mérite toute mon attention, & je vois qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre un semblable apologue & un conte de peau d'âne. Un poëme dont le but est d'instruire par une allégorie, aura la même supériorité sur un poëme où l'on chercheroit uniquement à plaire. Agamemnon commande à tous les Rois de la Grece ; Achille est un demi-dieu dont la valeur n'a point d'égale, & le succès d'une grande entreprise est attaché à ses destinées. On pouvoit faire, à ce qu'il paroît, une histoire en vers assez intéressante des démêlez de ces deux héros ; mais ce qui rendra l'ouvrage d'Homere infiniment supérieur à une pareille histoire, c'est qu'Agamemnon & qu'Achille ne soient dans l'Iliade que ce que sont le loup & l'agneau dans une fable d'Esopé ; leur querelle ne sera bien digne de l'épopée, que lorsqu'elle instruira la Grece de la maxime la plus importante à sa conservation.

Si l'on m'avouë que l'instruction met le poëme épique au-dessus de l'histoire en vers, (& je ne crois pas qu'on le puisse nier,) dès lors l'instruction est nécessaire à l'économie de ce

poème, car un poëte est dans l'obligation indispensable de donner à son ouvrage tout le grand & tout le sublime dont il est susceptible; s'il pouvoit négliger d'annoblir son poème par l'instruction, ce ne pourroit être que parce que cette instruction seroit incompatible avec quelques autres plus grands ornemens: mais un poème, pour être allégorique, n'exclut aucune des beautés que peut admettre tout autre poème. Les descriptions ne seront ni moins naturelles, ni moins riantes, ni moins variées: les caractères y seront peints avec des couleurs aussi vives, & les passions y seront maniées avec autant de force & autant de grace; & même si l'instruction se réduit à une seule maxime qui résulte de tout le poème, elle ne servira pas peu à le rendre plus régulier, ce qui est un autre avantage très-considérable.

Un poème, pour être régulier, doit être un seul tout, composé à la vérité de plusieurs parties, mais qui ayent entre elles un rapport nécessaire, & telles que l'ont les membres d'un même corps. Ceci est fondé sur ce que rien n'égale la satisfaction d'un lecteur, qui peut saisir, comme d'un coup d'œil, tout un poème, en voir d'abord toute l'ordonnance, & en conserver aisément l'idée: or rien ne produit mieux cet effet qu'une moralité qui résulte de tout l'ouvrage; elle fixe les esprits, en leur découvrant quel est précisément le but que le poëte se propose, elle met en évidence toute la disposition du poème, elle est comme le nœud qui en embrasse toutes les différentes parties, qui les lie les unes aux autres nécessairement, & d'une manière également aisée à appercevoir & à retenir: en un mot, c'est par cette moralité que l'action est vraiment isolée, & qu'elle ne demande rien ni devant, ni après elle.

Par exemple, l'intention d'Homere dans l'Iliade, est de persuader aux Grecs de se tenir inviolablement unis; il est aisé de voir que de cette moralité dépend toute l'ordonnance de ce poème: l'action s'ouvre par une querelle entre Achille & Agamemnon. Achille se tient renfermé dans sa tente, & ne veut plus combattre; depuis ce moment, les Grecs éprouvent malheurs sur malheurs. La mort de Patrocle ramene Achille contre les Troyens, bientôt Hector est tué, c'est-à-dire, Troye

perd tout ce qui pouvoit retarder sa ruine : alors l'objet d'Homere est rempli, la fable a toute sa perfection ; on n'y rencontre rien qui ne tende ou à faire sentir les inconveniens de la discorde entre les chefs, ou à montrer les heureuses suites de leur bonne intelligence, & tout s'y rapporte, d'une manière simple & facile, à la fin générale qu'il s'étoit proposée.

Il n'en est pas ainsi du simple récit de quelque action que ce soit ; ce ne peut jamais estre un seul tout que fort improprement. Par exemple, si c'est le récit d'un siège, ce siège a un rapport essentiel à la guerre, dont il n'est qu'une circonstance ; une guerre entière tient elle-même à plusieurs événemens qui l'ont précédée & qui en sont les causes. Un poëme qui raconte cette guerre ou ce siège, n'est véritablement qu'une histoire particulière qui fait partie d'une histoire plus générale, & dès lors ce n'est plus un tout.

Dans une histoire en vers, un poëte n'est conduit ou que par les événemens tels qu'ils sont arrivez, ou que par la fantaisie, qui les dispose comme il luy plaît ; ainsi il marche à l'aventure, s'égare souvent, & fait que son lecteur s'égare avec luy, au lieu qu'un poëte que dirige sa fable sçait toujours à coup sûr par où il doit commencer, où il doit s'arrêter, & quand il doit finir ; il n'est jamais embarrassé : son nœud, son dénouement se présentent d'eux-mêmes.

C'est dommage que le Tasse n'ait point senti la nécessité de rendre son action une véritable fable ; il le pouvoit aisément sans changer son sujet ; son poëme en eût esté infiniment plus regulier, plus noble & plus intéressant. Lorsqu'il le composa, il n'y avoit pas long-temps que les Turcs avoient pris Constantinople, & fait plusieurs autres conquestes qui devoient allarmer toute la Chrestienté ; il pouvoit y avoir quelque apparence que les Princes de l'Europe se réuniroient pour s'opposer à une puissance si formidable : le Tasse luy-même semble en insinuer quelque chose au commencement de son poëme ; mais on devoit apprehender pour une telle ligue, l'écueil ordinaire de toutes les ligues ; c'est que tant de Princes, de caractères, d'intérêts, de sentimens si opposez ne seroient pas long-temps d'accord,

d'accord; ce qu'il importoit le plus de leur persuader, estoit de prendre toutes sortes de mesures pour empêcher leur mesintelligence. Le poëte pouvoit leur en suggerer un moyen très-naturel, en les exhortant de choisir un d'entr'eux pour leur chef, & d'avoir pour luy une obéissance parfaite jusqu'à la fin de la guerre. Cette vérité résulloit naturellement de son sujet; s'il eût voulu le disposer de cette sorte, il devoit représenter les Princes croisez arrestez dans leur expédition, tant qu'ils sont sans Général, & tout cédant à leurs armes dès qu'ils se sont soumis aux ordres de Godefroy de Bouillon.

Il pouvoit, comme il a fort bien fait, commencer par l'élection de son héros pour Général, & les six années qu'il dit qu'avoit déjà duré la guerre, luy auroient fourni plusieurs épisodes, où il se seroit attaché à faire sentir tous les inconvénients de l'Anarchie, en même-temps que la conquête de Jérusalem rendoit palpable l'utilité qu'il y a de se réunir sous un seul chef. Son sujet eût grand par luy-même; s'il l'eût disposé en apologue, il devenoit plus fécond, & capable d'intéresser toute l'Europe, estant traité sur-tout par un poëte qui avoit d'aussi grands talents que le Tasse. En voyant les beautés infinies qui sont répandues dans cet ouvrage, on ne sçauroit s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas suivi à cet égard l'exemple d'Homere & de Virgile.

Plusieurs Ecrivains habiles, & le Tasse entr'autres, ont démontré que l'action du poëme épique doit estre une; les mêmes raisons prouvent que la vérité figurée par l'action doit aussi estre une: un seul corps ne doit avoir qu'une seule ame, & de même qu'un palais regulier l'emporte infiniment sur un amas confus de maisons, l'épopée formée par une seule fable, plaira infiniment plus que ces poëmes qui sont des tissus de fables, ainsi que sont les Metamorphoses d'Ovide, ou même quelque autre poëme où on entreprendroit de former un jeune Prince par des instructions déguisées sous les aventures de quelque héros, comme Cyrus ou Telemaque.

Celui qui traite de quelque matière de Philosophie, donne d'abord des définitions, fait ensuite des divisions, & s'asservit à une methode exacte. Quoyque l'orateur cache un peu plus son

*Dans son sçavoir
Toute l'art du
Poëme Epique.*

art, il ne laisse pas de suivre à peu-près le même ordre que le Philosophe; sans ce secours, comment viendroient-ils à bout l'un & l'autre de faire concevoir & retenir ce qu'ils disent? Cette methode ne peut estre employée par le poëte; elle découvreroit trop son intention, & toute son adresse consiste à la bien déguiser: il veut donner des leçons, mais il feint de ne vouloir que divertir; il faut cependant qu'il s'explique avec la même clarté, & que ses discours ayent le même enchaînement, qui fait qu'on ne les oublie pas: tout son sujet n'estant qu'un seul apologue, les différentes instructions répandues dans son poëme auront cette liaison & cette dépendance les unes des autres, qui est nécessaire; & un tel apologue suppléera à la methode du Philosophe & à l'ordre de l'Orateur, parce qu'il n'y aura rien dans tout le poëme qui n'ait rapport à la vérité qui en est le but.

Néanmoins, pour n'embrasser qu'une seule vérité générale, un poëme ne sera ni moins instructif, ni moins susceptible de variété, si le poëte entend bien son art. Cette vérité ne doit point estre assurément une de ces moralitez qui n'ont leur usage que dans quelques occasions singulières, ou qui ne conviennent qu'à des particuliers, telles que sont la plupart des instructions que nous donnent les fables d'Esope; c'est au commun des hommes qu'elles s'adressent, c'est le commun des hommes qu'elles instruisent, par rapport à quelques circonstances particulières où quelques-uns d'eux peuvent se trouver; une semblable instruction seroit trop peu de chose pour un poëme aussi considérable que l'épopée. Il seroit ridicule de faire quinze ou vingt mille vers, d'étaler tout ce que la poésie a de sublime & de merveilleux, & de faire intervenir le ministère des dieux, pour faire voir ou qu'un flateur vit aux dépens de celui qui l'écoute, ou que chacun doit vivre conformément à sa condition. Un petit apologue suffit pour prouver de telles maximes; il faut que l'importance de la moralité qui fait le fond de l'épopée, réponde à la majesté d'un tel poëme, & par conséquent, il faut que cette moralité intéresse des nations entières; un moindre objet est indigne d'un si grand ouvrage.

Res geste Regumque Ducumque & tristia bella.

On peut voir dans le Traité du P. le Bossu, comment Homere & Virgile sont entrez dans cette vûë; s'ils n'ont proposé à leur lecteur qu'un seul objet, ce n'a esté que pour éviter l'embarras & la confusion, & ce seul objet bien conçu, leur a esté plus que suffisant pour promener leurs lecteurs de merveilles en merveilles, & pour les instruire sans-cesse en les charmant toujours.

Il paroît encore qu'il convient qu'un poëte fasse une attention particulière aux temps & aux lieux, en choisissant l'instruction qu'il veut donner. Il faut qu'elle ait rapport aux événements publics de son siècle, qu'elle semble demandée par les conjonctures présentes, & qu'elle y fasse allusion sans-cesse; la raison en est, que le meilleur moyen d'intéresser ses lecteurs, est de ne les entretenir que des mêmes choses dont ils ont déjà l'esprit frappé. Une autre raison, c'est que le poëte luy-même, en ne s'attachant qu'aux objets qu'il a sous les yeux, les rendra avec bien plus de force & d'énergie, & qu'il sera bien plus propre à inspirer de grandes passions, s'il les ressent luy-même. Démosthene & Ciceron eussent eu bien moins de véhémence, si Philippe ou Catilina eussent esté des personnages imaginaires.

Le sujet qu'a choisi Chapelain auroit fort convenu dans des temps où quelque Prince étranger eût entrepris de s'emparer de la Couronne de France, au préjudice du legitime héritier; car alors la France conquise sur les Anglois par Charles VII. estoit une action fort propre à faire la matière d'un poëme épique. La moralité de ce poëme eût esté que nous ne devons jamais nous départir des loix establies en France pour la succession à la Couronne. Qu'on me permette de suivre en peu de mots ce projet de poëme épique, il servira à éclaircir ce que j'ay avancé jusqu'à present.

Voicy donc quelle auroit esté la fable de ce poëme. Un de nos Rois tomba en démenç; la Reine sa femme l'engagea par mille intrigues à mettre sur son trône le mari de sa fille, au préjudice de son propre fils. Ce Roy insensé introduisit luy-même l'estranger dans ses Estats, l'en mit en possession, & l'y establit si-bien, qu'à sa mort son fils comptoit à peine deux ou

trois places qui le reconnoissent : cependant ni les Seigneurs, ni le reste de la nation ne purent souffrir ce renversement des loix ; ils se réunirent, & le Ciel faisant des miracles en leur faveur, ils chassèrent l'usurpateur, & rétablirent leur Roy véritable.

Combien un tel sujet ne seroit-il pas fécond ? Le poëte y décriroit tous les désordres de son temps, en feignant de raconter ceux d'autrefois ; & pour rendre odieuse à sa nation toute puissance étrangère, il exagéreroit la mauvaise foy, l'insolence & les cruautés des Anglois ; il ne faudroit pas qu'il s'embarrassât de la vérité de l'histoire ; en représentant dans son poëme tous les différens ordres de l'Estat, il leur donneroit à tous les instructions qui leur conviennent. Le peuple opprimé par les Anglois, y apprendroit que pour luy le plus grand de tous les malheurs est de tomber sous une autre domination que celle de ses Princes. Le Comte de Dunois & les autres Seigneurs François prescriroient à nostre Noblesse ce qu'elle doit faire en de telles conjonctures, si elle entend bien ses intérêts ; le Roy luy-même y recevroit plus d'une instruction : il verroit par l'exemple de Charles VII. qu'en quelque situation qu'il se puisse trouver, il ne doit jamais désespérer de sa fortune, & qu'il y a pour luy une nécessité indispensable de soutenir les droits de sa naissance, au péril même de sa vie. L'épisode de la Pucelle représenteroit le Ciel veillant d'une façon toute particulière à la conservation de la France & au maintien de ses loix, & fourniroit le merveilleux, tandis que l'histoire de la belle Agnès donneroit lieu aux récits les plus riants, & aux peintures les plus agréables & les plus touchantes. Il n'y a rien d'honorable à nostre nation, d'éclatant dans nostre histoire, de singulier dans nos régions, qui n'y trouvât sa place ; aucune de nos Maisons illustres n'y seroit oubliée : le Guerrier, l'Ecclesiastique, le Magistrat, le Négociant, l'homme de Lettres, l'Artisan même y rencontreroit, chacun ce qui peut les intéresser davantage : les maximes de la plus saine politique, & les plus convenables à nostre génie & à nos inclinations, seroient mises dans tout leur jour, & d'autant mieux ; qu'elles n'auroient pas souvent l'air de maximes, & que ce seroit plustost des faits mêmes qu'on les recueilleroit, que des réflexions

de l'Ecrivain. Un tel poëme, dont un habile homme trouveroit encore un plan bien plus vaste, bien plus varié, & bien mieux conçu que celui que je viens de donner, exécuté par un excellent poëte, pourroit bien faire cesser le doute où l'on est, s'il est possible de faire un bon poëme épique en François. L'auteur pourroit aussi rendre par là un grand service à son Roy ; car je doute qu'un Manifeste, quelque éloquent qu'il fût, pût produire d'aussi grands effets.

Que l'antiquité ait mis la poësie au nombre des moyens utiles dont elle pouvoit se servir par rapport à la politique, non-seulement Homere en fait foy, mais encore toutes les Tragédies des Grecs ; leurs Comédies mêmes en sont une preuve manifeste. A Athènes, le poëte ne se croyoit pas moins propre que l'orateur, à inspirer à ses concitoyens ce qu'il falloit qu'ils pensassent sur les affaires publiques. Euripide, par exemple, n'a fait les Suppliantes, que pour exciter contre ceux d'Argos la haine des Athéniens.

On dira peut-être qu'un tel usage de la poësie pouvoit avoir lieu dans un estat populaire, où tout le monde indifféremment estoit bien reçu à donner son avis sur le gouvernement ; qu'il n'en est pas de même dans une Monarchie ou dans une Aristocratie, où le ministère est renfermé dans un petit nombre de personnes. Mais si un poëte ne travaille que par les ordres de son Prince, & conformément aux ordres qu'on luy prescrit, qu'aura-t-on à luy dire ? Dans une Monarchie, comme dans tout autre gouvernement, il n'est pas possible que des ouvrages composés avec tout le feu & l'agrément imaginables, se répandent chez toute une nation, s'y fassent lire, goûter & applaudir, & ne produisent sur elle aucune impression : or, j'ose avancer qu'il peut être très-utile de se servir de ce pouvoir de la poësie, pour inspirer au peuple les sentiments ou les passions qu'il est avantageux qu'il ait, & que c'est le plus noble & le plus digne usage qu'un grand poëte puisse faire de ses talents.

Virgile ne s'est point proposé dans l'Enéide, une autre fin que de persuader aux Romains qu'ils devoient se soumettre à la famille des Jules, & Auguste n'a pas méprisé ce moyen de

ramener au gouvernement monarchique, les esprits les plus républicains qu'il y ait jamais eu.

Nous sommes bien éloignez aujourd'huy d'attribuer à la poësie d'aussi grandes vûes, nous qui ne la regardons que comme un amusement de gens oisifs; mais, me permettra-t-on de le dire, nous ne ressemblons peut-estre pas mal en cela à des gens assez peu éclairez, pour penser que la Géométrie soit bornée à la connoissance stérile des rapports des différentes figures, & pour se moquer de ceux qui leur diroient que cette science est le fondement des arts les plus nécessaires aux besoins de la vie.

Je finis, en rappelant en deux mots ce que contient ce discours. Le poëme épique n'est point une fable, parce qu'il est rempli d'histoires fabuleuses de dieux ou de héros, mais parce que c'est un véritable apologue de même nature, quoyque d'espèce différente de ceux d'Ésope; d'où résulte une instruction générale à laquelle se rapportent plusieurs allégories, comme parties d'un seul & même tout. Nos raisons, pour penser ainsi, sont qu'il n'y a qu'une fable ainsi constituée, qui donne à l'épopée sa forme régulière, & que c'est par l'instruction seule que le poëme épique s'élève à la noblesse & à la dignité qui doit faire son véritable caractère. De plus, cette instruction générale doit estre une vérité, & une vérité politique, accommodée aux temps & aux lieux, parce que ce n'est que de cette sorte que le poëme devient intéressant, & par conséquent utile, ce qui fait la perfection de tous les ouvrages d'esprit.



PREMIERE DISSERTATION
SUR LE POEME EPIQUE,

*Où l'on examine s'il est nécessaire que l'action de ce Poème
ait rapport à une vérité de Morale.*

Par M. DE LA BARRE.

QUOYQUE les premiers Poèmes Epiques ne soient pas parvenus jusqu'à nous, Messieurs, comme les inventions de l'esprit humain sont toujours imparfaites dans leur naissance, nous pouvons assurer qu'ils ne parurent bons, qu'autant qu'il n'y en eut point de meilleurs. Ils ne furent pas entièrement dépourvus de beautez, car la seule entreprise d'un Poème Epique dans un temps où il n'y en avoit point d'exemple, decele un génie fort au-dessus du mediocre; mais il s'y trouva beaucoup de défauts, parce que l'esprit le plus droit est sujet à s'égarer, quand il n'a point d'autre guide que luy-même. On en remarqua les beautez pour les imiter, les défauts pour les éviter, & peu à peu l'on vint à faire une composition plus régulière & plus noble. Enfin parut Homère, c'est-à-dire, un des plus beaux génies qu'il y ait jamais eu. Il donna au Poème Epique une perfection que l'on avoit ignorée jusqu'alors, & à laquelle peu de personnes ont atteint après luy. La gloire d'avoir le premier connu l'art luy appartient ainsi toute entière. Mais ce même art demeura comme enseveli pendant plusieurs siècles dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Ce fut Aristote qui l'y déterra: épris de la beauté de l'esprit d'Homère, peut-estre aussi prévenu par l'estime que les personnes de goût montroient pour ses Poèmes, il en étudia la conduite avec un succès dont il n'y avoit qu'un profond génie qui fût capable; & cette conduite luy parut si bien entendue, que tout ce qu'Homère avoit exécuté, tant par rapport à l'invention & à l'ordonnance de son action, que pour son étendue & sa durée, il le regarda comme autant de regles dont on ne pouvoit s'écarter.

22. de May
1731.

Nous n'aurions peut-être pas beaucoup de choses à faire après luy, s'il avoit eu autant d'attention à dire tout clairement, qu'à ne rien dire que de juste. Mais son extrême brieveté, jointe à la nouveauté des sens qu'il fut obligé de donner à une partie des expressions qu'il employa, le rendant obscur, la peine qu'on avoit à deviner ses pensées fit entreprendre à divers Sçavants de l'éclaircir par des commentaires : & vous sçavez qu'il est difficile que les Commentateurs ne confondent quelquefois leurs idées avec celles de l'Auteur qu'ils se proposent d'expliquer. Aussi est-ce d'eux qu'est venue la regle de la Moralité, c'est-à-dire, l'obligation imposée aux Poètes de choisir une vérité morale, & d'y rapporter l'action du Poème. Ils ont prétendu qu'Aristote avoit établi cette regle, qu'Homère l'avoit marquée par son exemple, & qu'indépendamment de toute autre considération la raison en montrait la nécessité. Il me semble au contraire qu'on ne la trouve point dans Aristote, qu'Homère n'a point eu les vûes qu'on luy attribue, & que rien ne peut obliger un Poète à s'imposer une pareille loy. C'est la matière de ce Discours.

I.^{re}

PROPOSITION.

On ne trouve point la Regle de la Moralité dans Aristote.

On ne trouve point la regle dont il est question dans Aristote; voilà ma première Proposition. La discussion en sera d'autant moins longue & moins difficile, que l'action de l'Epopée consistant, selon ce Philosophe, en une fable & des épisodes, il suffit d'examiner ce qu'il a dit de la fable, qui en est la principale partie.

Il s'en faut beaucoup que le nom de fable, quand on l'employe en parlant du Poème épique ou du Poème dramatique, ne signifie la même chose que dans l'usage commun. Nous entendons ordinairement par ce nom une fiction de la nature des Apologues, qui ne sont ni possibles ni vraisemblables *; au lieu qu'il est essentiel à la fable des deux Poèmes d'être vraisemblable & possible. *La fable est l'imitation d'une action*, dit Aristote : & comme cette acception du nom de fable estoit nouvelle, il adjoûte pour ceux qu'elle auroit pû embarrasser : *car je donne ce nom de fable à la composition des choses, λεγόμενον μῦθον ὁδόν, τὴν συνθεσιν τῆς πραγμάτων*. Ce que nous

ne

* Voy. la Dissertation. suiv. à la fin de la 1.^{re} Partie.

Poët. chap. 6.

ne pouvons mieux rendre, ce semble, qu'en disant que la fable est le fond du Poëme, & ce qui rassemble & unit les choses qui le composent. Cette interpretation, qui n'est peut-estre pas bien différente de celle de M. Dacier, decouvre la liaison, que sans elle on ne sçauroit voir, dans les pensées d'Aristote; car ce Philosophe venoit de dire qu'il y a deux causes des actions, sçavoir, les mœurs ou caractères, & les sentiments. Nous voyons en effet que les hommes pensent dans les occasions différemment les uns des autres, suivant la différence de leurs dispositions habituelles, & qu'ils agissent aussi conformément à ces dispositions, & aux pensées qu'elles ont produites: ce qui montre que les sentiments & les caractères sont essentiels à l'action du Poëme. Mais comme l'Art peut séparer les choses les plus inséparables pour les considérer à part, quand Aristote vient à marquer les différentes parties du Poëme, il nomme la fable, les caractères & les sentiments, comme trois choses distinctes, & comme les trois parties de l'action, dont la fable est la principale, en tant que c'est celle où les deux autres se réunissent.

Persuadé que la Poësie devoit sa naissance au penchant qu'ont tous les hommes pour l'imitation, le Philosophe avoit observé auparavant que le Poëme épique & le Poëme dramatique imitoient des actions, & que cette imitation estoit ce qu'il y avoit en eux de principal. Il avoit reconnu aussi que pour réussir dans l'un & dans l'autre, on devoit moins se proposer des actions vrayes que des actions vraysemblables. Sur ce principe, il donna le nom de fable à l'imitation dont-il alloit décrire les qualitez, & vous voyez, Messieurs, qu'il luy convient assez bien, puisque ce n'est pas à la verité des événements, mais uniquement à leur vray-semblance que le Poëte doit avoir égard. Mais ce que vous entrevoyez en même temps, & qui mérite icy vostre attention, c'est que tout ce qu'il y a d'essentiel dans la fable, & tout ce que sa définition renferme, consistant, selon Aristote, à décrire une action possible & vraysemblable, on n'a pû, sans se meprendre, luy attribuer la regle que j'examine, puisque la moralité seroit de l'essence de la fable, si la fable devoit estre fondée sur la moralité & la renfermer, comme l'on prétend.

*Traité du Poë-
me Ep. liv. 1.
chap. 6.*

Ce n'est en effet que pour avoir détourné le sens de ce que je viens de rapporter d'Aristote, qu'on s'est imaginé y decouvrir cette regle. Le P. le Bossu n'ayant commencé à étudier sa Poétique, qu'après avoir connu les Fables d'Esopé, n'y vit pas plustost le nom de fable donné à l'action du Poëme, qu'il conçut que cette action devoit, comme les Apologues, avoir deux parties essentielles, sçavoir une fiction & une verité morale. Il chercha cela dans son auteur, & de la manière dont il s'y prit, il n'eut pas beaucoup de peine à l'y trouver; il detacha de sa place ce qu'Aristote avoit adjointé comme un éclaircissement à la définition de la fable, il le considéra séparément, sans égard à ce qui précédoit ou qui suivoit; & par là il vint à faire dire au Philosophe, que la fable estoit le mélange de la fiction & de la verité. La *composition des choses* peut en effet signifier cela dans nostre langue, aussi-bien que tel autre mélange que l'on voudra; mais elle ne le signifie pas dans l'endroit dont il est question, puisqu'il ne s'y agit que de la liaison des choses qui entrent nécessairement dans l'action du Poëme, je veux dire, des caractères & des sentimens. Outre que le terme de *mélange*, qui est propre à l'usage que l'Interprete en a fait, présente une idée très-différente de celle qui est attachée au mot *συμμιξσις*, dont Aristote s'est servi.

Auroit-on pensé qu'une pareille meprise dût avoir les suites que vous sçavez qu'elle a eues? Rien n'a fait plus d'honneur au P. le Bossu que la nouvelle regle, & l'application qu'il en a faite aux trois Poëmes que l'Antiquité a comblez d'éloges. Tous les Sçavants de son temps ont cru après luy, qu'Homère avoit composé l'Iliade pour faire sentir aux Grecs les avantages de l'union, & le reste que vous avez vû dans son Traité du Poëme Epique. On l'a répété en vers & en prose, & M. Dacier luy-même en a parlé comme les autres, quoyqu'il eût fort bien relevé la meprise du P. le Bossu.

Je ne craindrois pas de dire avec cet Auteur, qu'il y a de la fiction & de la verité dans la fable du Poëme épique ou dramatique; mais je n'y puis reconnoître celles qu'il a prétendu y trouver. La fable de ces Poëmes peut estre regardée comme

une fiction, lors même qu'elle ne contient rien que de vray, parce que le propre du Poëte n'est pas de dire les choses comme elles sont arrivées, mais de les dire comme elles ont pû ou dû arriver, nécessairement ou vraysemblablement. Cette même fable est accompagnée de verité, lors même que tout ce qu'elle contient est de l'invention du Poëte, parce que les incidents dont elle est composée sont toujours possibles & vraysemblables. C'est la doctrine d'Aristote, & l'explication de la définition qu'il a donnée de la fable, où il n'a rien fait entrer de plus. Il ne la considere jamais que comme l'imitation d'une action, c'est à cela qu'il rapporte tout ce qu'il en dit, & la vraysemblance qu'il y demande, est le fondement de la distinction qu'il établit entre l'Historien & le Poëte. « Le premier, dit-il, écrit ce qui *Poët. chap. 9,* est arrivé, le second ce qui a pû ou dû arriver. Si vous mettiez « en vers l'histoire d'Hérodote, ce seroit toujours une Histoire, « & non pas un Poëme. » Il adjoute que la Poësie est plus phi- « losophique & plus morale que l'Histoire, parce qu'elle dit les choses generales; & ce qu'il appelle choses generales, c'est « ce que tout homme d'un certain caractère a dû dire ou faire néces- « sairement, ou vraysemblablement, ce qui est le but de la Poësie, « lors même qu'elle donne des noms à ses personnages. »

Les observations qu'il fait ensuite sur l'usage des Poëtes comiques & tragiques par rapport aux noms, ont le même objet. Les premiers, dit-il, ayant imaginé un sujet sur la vraysemblance, donnent à leurs personnages les noms qu'il leur plaît : à l'égard des autres, ils se servent communément de vrais noms, mais il leur arrive souvent de se contenter d'un ou de deux noms connus, & d'inventer tous les autres; on a vû même réussir une Tragedie, où tous les noms estoient inventez, comme les choses. Il conclut de là, qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleusement à suivre des fables reçues, & voicy la raison qu'il en donne : « ce qui est connu, dit-il, l'est ordinairement « de peu de personnes, & ne laisse pas de *divertir* également tout « le monde. » Comment a-t-on pû lire cet endroit, & ne pas voir qu'Aristote estoit persuadé que l'objet du Poëme n'estoit pas d'instruire, mais de plaire ?

Ce n'est pas que ce Philosophe s'imaginât que le Poëme ne renfermoit aucune instruction. Il en avoit sans doute une idée plus juste, puisqu'il a dit en particulier de la Tragedie, que par le moyen de la compassion & de la terreur, elle acheve de purger en nous ces sortes de passions, & toutes les autres semblables. Mais il sçavoit que cette heureuse purgation, s'il est permis de parler ainsi, & tous les autres avantages que l'on peut retirer de la Poësie pour la Morale, sont les suites de cet Art merveilleux sans en estre la fin. Et cette réflexion me conduit naturellement à ma seconde proposition, c'est-à-dire, à montrer qu'Homère n'a point marqué par son exemple la regle de la Moralité, ce que je ne puis faire, qu'après avoir démêlé l'équivoque de l'instruction considérée comme l'effet ou comme la fin de l'Epopée.

II. de
PROPOSITION.
Homère n'a
point marqué
par son exem-
ple la regle de
la Moralité.

Il y a cette différence entre l'Historien & le Poëte, que celui-ci est maître de son sujet; il en peut choisir un entièrement feint, ou en embellir un par des fictions: mais comme il est de l'essence de l'action épique d'être possible & vraisemblable, elle ne sera pas moins instructive que l'Histoire, & je ne sçais même si elle ne le fera pas davantage. Car si on ne pense dans la composition qu'à la possibilité & à la vraisemblance, c'est uniquement pour donner à la fiction un air de vérité, que la vérité elle-même n'a pas toujours. L'art cache la fiction, le Poëte se saisit de l'esprit du lecteur, & lui fait croire tout ce qu'il veut. Or tout ce que nous voyons arriver à d'autres hommes nous instruit, & pour peu que nous y fassions de nous-mêmes, ou qu'on nous y fasse faire d'attention, nous y découvrons des maximes de conduite, auxquelles nous nous attachons tout autrement que si on nous les proposoit dans un Traité de Morale, avec tout l'appareil de la raison.

Je suis donc bien éloigné de penser que les Poëmes d'Homère ne contiennent point d'instructions. Ses fables ont le caractère de possibilité & de vraisemblance qu'Aristote exige; car il écrivoit pour des hommes, à qui tout ce que l'on disoit des Dieux paroissoit vrai. Ils n'avoient pas de peine à croire, par exemple, que Neptune eût persécuté Ulysse, & fait périr

tous les compagnons. Ils estoient persuadez que Jupiter, ce Maître souverain du ciel & de la terre, ce Pere des Dieux & des hommes, avoit aimé des femmes mortelles; on en doutoit si peu, qu'il y avoit parmi eux des hommes qui passoient pour en descendre, & à qui cette origine attiroit de la considération. On croyoit avec la même facilité toutes les autres extravagances du paganisme: & de là vient qu'Aristote observant qu'un Poète à qui on reprocheroit de n'avoir écrit les choses, ni comme elles ont esté, ni comme elles ont dû estre, peut se deffendre sur ce que l'opinion commune en publie; il donne pour exemple *ce qu'on raconte des Dieux, dont la plus grande partie, adjoint-il, est contraire à la verité.* Je conviens donc que les fables d'Homère sont instructives, & si l'on veut, je conviendray encore qu'on peut appercevoir en quelque façon dans l'Iliade cette verité dont on a tant parlé, que la bonne intelligence fait réussir les grandes entreprises, & que la mesintelligence les fait échouer. Mais je soutiens qu'Homère ne se la proposa pas dans la composition de son Poème, parce qu'on ne l'y trouve point comme elle devoit y estre s'il avoit composé ce Poème pour l'établir.

Chap. 25:

En effet, pour y estre de cette manière, il faudroit, & qu'elle se présentât d'elle-même dans la fable dégagée des épisodes, & qu'il ne s'y en présentât point d'autre. Si je ne la vois pas clairement dans la fable, comme c'est ce qu'il y a de plus simple, & que le génie le plus mediocre en inventera aisément une qui se rapporte à l'instruction qu'il aura en vûë, on ne me persuadera pas qu'un esprit sublime & juste se la soit proposée. Que si je l'y vois, mais qu'en même-temps j'y en voye une autre qui y convienne également, ou même davantage, je m'assûreray alors, non que le Poète a pensé à l'une plustost qu'à l'autre, mais qu'elles s'y trouvent l'une & l'autre sans sa participation, si l'on peut parler ainsi, & seulement parce que tout ce qui est possible, & dans l'ordre des événements où les passions des hommes ont part, est instructif, & renferme des maximes de conduite.

Quelle est donc la fable de l'Iliade? car c'est à ce Poème comme plus connu que je m'attache. Aristote nous a appris par deux exemples à distinguer la fable des épisodes, & je vais les

copier l'un & l'autre, afin que vous puissiez mieux juger si je m'écarte de la methode.

Dans le premier exemple, ce Philosophe rapporte le sujet de » la Tragedie d'Iphigenie en ces termes. « Une jeune Princesse » est mise sur un autel pour estre sacrifiée; mais elle disparoit tout » à coup aux yeux des sacrificateurs, & est portée dans un pays » où l'on a coûtume de sacrifier les étrangers à la Déesse qui y » préside. On l'y établit Prêtresse de la Déesse. Quelques années » après le frere de cette Princesse arrive au même lieu. Pourquoi » y vient-il? pour obéir à un Oracle. Pourquoi cet Oracle? cela » est hors du la fable générale. Qu'y vient-il faire? c'est une chose » hors du sujet. Il n'est pas plustost arrivé qu'on l'arrête. Il est sur » le point d'estre sacrifié: mais la reconnoissance se fait dans ce » moment, ou de la manière qu'Euripide l'a imaginée, ou selon » la vraisemblance que Polyides a très-bien gardée, en faisant » dire par ce Prince: *Ce n'est donc pas assez que ma sœur ait esté » sacrifiée, il faut que je le sois aussi; & c'est ce qui le sauve:* » Aristote adjoute: « Cette fable estant faite, on donne les noms » aux personnages, & l'on épisodie l'action. »

Ne vous estes-vous pas dit, Messieurs, en entendant cette fable, que vous n'y voyez point de moralité ou d'instruction? sûrement elle n'en renferme aucune: cependant selon les principes que j'examine, la moralité ne seroit pas moins essentielle à la Tragedie qu'à l'Epopée. Mais vous n'en trouverez pas beaucoup davantage dans le second exemple, qui contient la fable de l'Odyssée, car voicy comment Aristote l'a conçûe.

» « Un homme est, dit-il, éloigné de son pays pendant plusieurs années. Neptune le persecute, & fait périr tous ses compagnons, de sorte qu'il reste seul. D'un autre côté tout est en » desordre dans sa famille; les amants de sa femme dissipent son » bien, & dressent des embûches à son fils. Enfin après avoir » essuié plusieurs tempêtes, il arrive chez luy, reconnoît quelques-uns des siens, trompe les autres, rétablit ses affaires, & » tuë ses ennemis. Voilà, continuë Aristote, ce qui est propre; » le reste, ce sont des épisodes. » Il faut avoir bien envie de trouver de la moralité dans cette fable, pour y voir, comme

a fait le P. le Bossu, « qu'un Prince doit estre sage & prudent, *Liv. 1. ch. 9.* afin de donner de bons ordres ; & résider dans son Estat, afin « de veiller à l'exécution des ordres qu'il a donnez. » Mais cet « auteur fait plus ; & quoyque les différentes manières dont périssent les compagnons d'Ulysse ne soient que des épisodes, il les fait entrer dans la fable, pour y pouvoir trouver encore, « que les sujets doivent obéir & se laisser conduire, quelque « raison qui leur paroisse contraire aux ordres qu'ils ont reçus : » de sorte que cette fable devient entre ses mains comme l'abrégé & le sommaire d'un Traité de Morale pour le Prince & pour les sujets.

Tâchons maintenant à dresser la fable de l'Illiade sur les deux modèles de l'Iphigenie & de l'Odyssée.

De plusieurs Princes qui s'estoient unis pour une entreprise, il y en a un qui, justement irrité de l'affront qu'il a reçu du Chef, se retire, & prend la résolution de ne plus combattre pour la cause commune. Jupiter voulant venger ce Prince, & le faire regretter par celui qui a commis l'injustice, relève le courage de l'ennemi, qui remporte de si grands avantages, que les confederez sont près d'abandonner honteusement leur entreprise. On est contraint d'implorer le secours du Prince offensé, mais il s'opiniâtre dans son ressentiment ; enfin il permet à son ami d'aller au combat. Celui-cy est tué : pour venger sa mort, le Prince mécontent se réconcilie avec le Chef, va aux ennemis, rend la victoire aux siens, & tuë de sa main celui qui avoit donné la mort à son ami.

Telle est la fable du Poëme dont il est question, car on n'en peut retrancher ce que j'ay dit de Jupiter, sans l'altérer, puisque la part que ce Dieu prend à l'injure faite au Prince, est ce qui produit les grands événements. Si nos Auteurs l'ont cru épisodique, ce n'est que pour n'avoir pas fait attention aux sentiments d'Homère, ou de ceux pour qui il composoit son Poëme, par rapport à la religion. Toutefois il estoit aisé de voir que le personnage de Jupiter n'est pas moins essentiel à la fable de l'Illiade, que celui de Neptune à la fable de l'Odyssée. Ulysse est longtemps éloigné de son pays, parce que Neptune le persecute : les

Grecs sont battus, parce que Jupiter est en colère contre eux à cause de l'injustice que leur Chef a commise. Toutes choses sont égales : & le manque de possibilité que nous trouvons dans ce qu'on fait faire à Neptune ou à Jupiter, n'est pas une raison pour le placer au nombre des épisodes, puisque les épisodes ne doivent être ni moins possibles, ni moins vraisemblables que la fable.

Or je veux bien accorder qu'on voit en quelque sorte dans cette fable ce que l'on veut qui y soit, c'est à sçavoir que la bonne intelligence fait réussir les grandes entreprises, & que la mesintelligence les fait échouer. Je pourrois dire qu'il y auroit des actions auxquelles cette vérité se rapporteroit avec plus de justesse ; car dans le cas d'une armée où il y a plusieurs Princes très-vaillants, il est moralement peu croyable que la retraite d'un seul, qui a fort peu de troupes, ait de si grandes suites, & celle d'Achille ne les a en effet, qu'à cause que Jupiter veut le venger. Mais enfin, que l'on y trouve cette vérité, puisque l'on y est accoutumé, j'y consens ; & seulement pour faire voir qu'Homère ne se l'est pas proposée, & que ce n'est pas pour elle qu'il a composé son Poème, je dis que la plus grande partie de la fable en contient une autre, qui y convient infiniment mieux.

En effet, ce qu'on y voit d'abord, & ce qu'Homère a voulu qui frappât davantage, c'est la colère d'Achille, causée par l'injustice d'Agamemnon : on voit après les suites de cette colère telles que je les ay décrites, & l'on y trouve sans effort d'esprit » cette vérité : « Que le Maître des Dieux s'intéresse en faveur » de ceux qui ont souffert quelqu'injustice ; mais que leur ressentiment doit avoir des bornes, & céder à l'amour de la Patrie ; » s'ils ne veulent attirer sur eux quelque malheur, comme Achille » qui perdit son ami, pour s'être opiniâtré dans sa colère. »

Voilà donc tout à la fois deux vérités dans une même fable. La première y convient, mais d'une manière d'autant plus équivoque, que le Prince offensé n'est point un Chef, qui partage l'autorité ou les troupes avec celui qui a fait l'offense, & que sa retraite ne cause point de mesintelligence entre le Chef

&c

& les autres Princes; tout demeure au même état dans le Camp des Grecs. La seconde y convient mieux, mais non pas peut-être à la fable entière; car il semble qu'elle soit étrangère à ce qui suit la réconciliation d'Achille & d'Agamemnon, je veux dire à la mort d'Hector, qui est un des plus grands événements du Poëme. Ne faut-il pas convenir après cela, qu'Homère n'a composé l'Iliade pour aucune des deux, & qu'il a eu quelque autre vûë dans cette entreprise?

Mais je parle de deux veritez, comme si l'on n'en voyoit pas davantage dans l'action de l'Iliade. Ne trouve-t-on donc pas, quand on a lû le Poëme entier, que cette action contient le plus magnifique tableau de l'amitié? Achille, homme colére, voit les malheurs de sa Nation sans en estre touché, ou pour mieux dire, il les voit avec une maligne joye, parce qu'elle sera forcée de sentir le besoin qu'elle a de son bras. Il est irrité contre tous les Grecs, à cause qu'il a reçu un affront de celui à qui ils doivent l'obéissance & le respect, comme il les doit luy-même: les prières des Princes pour qui il a le plus d'estime ne le peuvent changer. Mais il voit répandre des larmes à son ami; son cœur est ému: il luy permet d'aller au combat, & s'oublant en quelque sorte luy-même pour celui qui a toute son affection, il luy confie son char, ses chevaux, ses armes, tous les instruments de sa valeur. Quels transports ensuite quand il apprend sa mort! Il déteste sa colére, il veut aller avec des armes communes combattre le plus vaillant des hommes après luy; & qui s'est revêtu de ses propres armes: il ne veut plus vivre que pour venger son ami, & envisage avec assurance la mort qui suivra de près sa vengeance. Il se presse de déclarer ses sentiments dans l'assemblée des Grecs, sans penser davantage à la réparation de l'injure pour laquelle il avoit montré tant de dureté à leur égard. Hector meurt de sa main, & l'idée de Patrocle toujours présente à son esprit, l'irrite tellement contre ce Héros, qu'il insulte même à son corps. Enfin, il donne, autant qu'il peut, l'immortalité à son ami, en faisant célébrer à toute la Nation des Jeux en son honneur.

Suspendez, je vous prie Messieurs, vos réflexions sur cette
Tome IX.

moralité, comme sur les autres que je dois exposer. Si je veux trouver les devoirs des Princes dans la même action de l'Iliade, je n'auray pas de peine à y voir à peu-près la même chose qu'Horace y a vûë :

Quidquid delirant Reges, plecluntur Achivi.

- » Les Rois sont d'autant plus obligez de prendre la raison pour
 » guide, & de vaincre leurs passions, que les suites de leurs fautes
 » sont funestes à plus de personnes. » C'est l'injustice d'Agamemnon qui a mis les Grecs en danger, ils sont victorieux dès que cette injustice est réparée.

Mais si Homère s'estoit proposé de composer un Poëme pour donner une parfaite image du pouvoir souverain, du droit qui y est attaché de n'estre responsable de ses actions qu'à Dieu seul & des suites de ce droit, des bienféances propres à ceux qui en sont revêtus, du respect & de l'obéissance qui leur sont dûs par tous ceux qui leur sont soumis, n'auroit-il pas rempli son dessein par l'action de l'Iliade? L'injustice d'Agamemnon est sans contredit l'action d'un Prince qui sent trop que tout luy est permis. Le Ciel l'en punit, mais les sujets continuent de s'acquitter à son égard des mêmes devoirs qu'auparavant. Ils le sçavent coupable, ils sont persuadez que sa faute est la cause de leurs malheurs; elle les a privez de celui qu'ils regardoient comme leur plus puissant appuy, & avec qui ils avoient accoutumé de vaincre. Quel respect cependant pour luy! quelle soumission à ses ordres!

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἰς κοίρανος ἔστω.

C'est ainsi qu'Homère les fait parler: la multitude des Chefs feroit un mal, nous n'en avons qu'un seul, sous les ordres duquel nous devons vaincre ou mourir. Il conserve toujors sa dignité dans les Conseils, & ceux qui y ont entrée ne manquent jamais aux égards qu'ils luy doivent. Mais ce qui frappe sur-tout, c'est que le seul qui s'est soustrait à l'obéissance qu'il luy avoit promise, quelque juste que puisse estre son ressentiment, en est puni par la plus grande perte qu'il pût faire, je

veux dire par la mort d'un fidèle ami. Il n'y a rien que d'odieux dans la conduite depuis le moment où il a oublié son devoir; mais quand un malheur l'a forcé de rentrer dans l'ordre, il redevient ce qu'il étoit auparavant, l'honneur & l'appuy de sa Nation. Enfin Agamemnon paroît oublier son rang, quand il veut prendre part aux Jeux que l'on célèbre en l'honneur de Patrocle: mais Achille l'en fait souvenir, & rend l'honneur dû à ce rang, en luy adjugeant un prix pour lequel il ne l'a pas laissé combattre.

Ce ne seroit peut-estre pas assez menager les préjugez, que d'assurer de chacun de ces tableaux qu'il est aussi parfait & aussi conforme au plan de l'Iliade, que celui des effets de la mesintelligence. Toutefois ce que j'ay déjà observé de celui-cy, autoriseroit à dire qu'ils sont tous, sinon plus conformes à ce plan, du moins beaucoup plus exacts en eux-mêmes. Je ne sçais d'ailleurs si on ne trouveroit pas dans les divers événements dont Homère a formé son action, & dans les réflexions qu'il prête à ses acteurs, des raisons très-plausibles pour montrer qu'il s'y est proposé d'établir le dogme d'une destinée qui gouverne le monde, & dont le pouvoir absolu s'étend non-seulement sur ce que nous appellons purs accidents, mais sur la conduite des hommes, qui sont à son gré sages & penetrants, ou étourdis & aveugles. Mais je sçais bien qu'en supposant qu'il n'a pas eu cette vûë, & qu'il a connu la liberté de l'homme, on trouvera dans toute la conduite d'Achille, dans tout ce qu'on raconte de luy quand il est dans l'inaction, & par conséquent dans tout le Poëme dont il est le Héros, que les hommes extraordinaires par leurs grandes qualitez, le sont aussi par leurs défauts & leurs inégalitez: ce qui renferme un excellent avis pour ceux que de rares vertus élèvent au-dessus des autres hommes. Et je sçais encore qu'on y trouvera avec la même facilité, que la gloire & le salut d'une Nation entiere dépendent quelquefois d'un seul homme, à qui la fortune s'est attachée, ce qui oblige le Prince à menager tous ceux que des services rendus à l'Estat luy ont fait connoître, parce qu'ils y seront peut-estre nécessaires.

Enfin l'action de l'Iliade renferme une foule de moralitez

qui se présenteront à l'esprit, & y feront différentes impressions; suivant les dispositions où l'on sera en lisant ce Poëme, mais qu'un lecteur prévenu de passions opposées ne fera tout au plus qu'entrevoir; le propre de l'Epopée n'estant pas d'émouvoir puissamment l'ame, comme fait la Tragedie, mais de la tenir dans une admiration continuelle par un enchaînement d'événements surprenants, quoyque possibles & vraysemblables, qui l'élevent, s'il est permis de le dire, au-dessus d'elle-même.

Et l'on ne doit point, dans la vûe de donner une espèce de supériorité à la moralité de la mesintelligence, m'opposer que ce que j'ay observé de l'amitié, par exemple, ne commence pas avec l'action. Il est vray qu'on ne s'en apperçoit que fort tard, mais aussi quand Homère a une fois ébauché ce magnifique tableau, il ne le quitte point qu'il ne luy ait donné son entière perfection; toutes les autres moralitez sont effacées par celle-là, le Poëte ne nous occupe plus que de l'amitié d'Achille pour Patrocle, & c'est la dernière impression qu'il laisse dans nos esprits. On se méprendroit également, si on vouloit opposer à quelques autres moralitez, qu'elles finissent avant l'action; car tout ce qu'on en pourroit conclure, c'est qu'elles rendroient le Poëme défectueux, si l'on devoit y observer la regle que j'examine: mais en ce cas le même Poëme seroit plus vicieux encore, s'il s'y trouvoit des veritez qui embrassassent une grande partie de l'action, mêlées avec une autre verité que le Poëte se feroit proposé d'établir; car ces veritez moins generales pourroient frapper assez vivement le lecteur, pour luy faire perdre de vûe ce qu'on auroit voulu luy persuader. Quand on a pénétré les mysteres de l'art, & qu'on n'étouffe pas ses lumières en lisant un Poëme, si l'on veut parler sincèrement, on n'est guères plus sensible à l'une des veritez qui y sont répandues qu'à l'autre: mais pour le commun des hommes, qui ignorent l'art, & à qui le Poëte doit le cacher, ce n'est pas le plus ou moins d'étendue donnée aux différentes veritez, c'est la manière dont elles sont traitées, jointe à la disposition des lecteurs, qui fait que les unes sont plustost apperçûes, & font plus d'impression que les autres.

Il est donc prouvé qu'Aristote n'a point connu la regle de la Moralité, & qu'Homère ne l'a pas mise en pratique; s'il faut montrer ensuite que rien ne peut obliger un Poète à s'y asservir, cela ne sera pas difficile.

Si nous examinons la nature de l'Epopée, nous n'y trouverons qu'un récit harmonieux d'événements grands tout à la fois & vraisemblables, qui par leur liaison font un seul tout. Or ni l'idée de l'harmonie, ni celles de la grandeur & de la vraisemblance n'ont de rapport aux veritez de morale, qu'à cause qu'une partie des événements estant, comme je l'ay observé, dans l'ordre de ceux où les passions des hommes ont part, ils peuvent nous estre, & nous sont même souvent une occasion de réflexions utiles pour nostre conduite, de même que les événements dont l'histoire fait le récit.

Une méprise en entraîne presque toujours une autre. De la comparaison qu'on a faite entre l'Apologue & l'Epopée, on a conclu la nécessité de la moralité dans l'Epopée comme dans l'Apologue: & l'on ne s'est pas apperçu que dans celui-cy la moralité n'est qu'une invention humaine, qui véritablement n'est pas opposée à la nature, mais que la nature pourtant n'exige point; puisque l'idée d'un récit, soit qu'on la considere seule, ou qu'on y joigne les idées de vrai, de fabuleux, ou de vraisemblable, ne renferme jamais celle d'une moralité.

La Moralité n'est devenue essentielle à l'Apologue, qu'à cause que les Apologues d'Esopé, de Phédre, de la Fontaine, & des autres contiennent toujours une Moralité qui sert de fond à la fiction. Qu'on nous fasse voir la même chose dans les Poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, & s'il en est quelques autres de ce rang; & nous conviendrons que l'on doit se conformer à ces grands modèles.

Mais comment nous y montreroit-on une chose si incompatible avec l'action du Poème? Car je ne veux pas nier qu'un Poète s'estant proposé de faire une certaine impression sur l'esprit de ses lecteurs, n'y réussisse par les récits de son Poème, & que de plusieurs veritez que ces récits pourront rappeler, il ne puisse y en avoir une qui les frappera davantage, comme il

III.^{me}
PROPOSITION.
Rien n'oblige
un Poète à
s'assujettir à la
Regle de la
Moralité.

l'aura souhaité. Mais ce n'est pas de quoy il s'agit ; quand on soutient que la moralité est de l'essence de l'action , & doit en estre le fondement. Il faut alors que la moralité soit une comme l'action. Or afin de trouver une vraye unité dans l'action , il est nécessaire que les épisodes soient tirez du plan & du fond de l'action même , que non-seulement il y ait de la liaison entre eux , mais que l'un suive nécessairement ou vraisemblablement de l'autre , & qu'ils ne soient chacun en particulier que les parties non entières & non achevées de l'action , qui est seule entière & achevée. C'est ainsi qu'Homère & Virgile ont conservé l'unité d'action ; & les veritez particulieres qu'on trouvera dans le Poëme doivent avoir les mêmes conditions , sans quoy l'unité de moralité ne subsistera point. Mais n'est-il pas visible qu'il ne sçauroit y avoir rien de pareil dans la morale qui résulte des récits où il entre divers incidents ?

Personne n'ignore qu'en adjouçant une ou deux circonstances , même légères , à un fait unique , on le change entièrement par rapport à la morale , & que non-seulement il ne se regle plus par la même verité , mais qu'il se regle quelquefois par une verité opposée. Combien donc de maximes indépendantes les unes des autres , aussi bien que de la verité principale , & qui n'ont aucune liaison entr'elles , dans cette foule d'événements qui se succedent , où l'on voit regner toutes les passions tour à tour , où tous les personnages ont des caractères & des sentimens différens , où ils tiennent tous une différente conduite.

Supposons , pour en donner un exemple , que la moralité de la mesintelligence est aussi précise dans l'action de l'Iliade , qu'elle me paroît équivoque , & voyons ce que fait Patrocle dans ce Poëme. Il s'attendrit sur les malheurs de sa Nation , & par là il m'intéresse d'autant plus en sa faveur , que ses sentimens & sa conduite retracent plus fortement la maxime de l'amour de la patrie , que l'on doit préférer à toutes les considérations de l'amitié. Lorsqu'il m'a ainsi attaché à luy , il n'y a plus rien d'indifférent pour moy dans ce qui le regarde. Je le suis au combat , & je le vois inspirer la terreur aux Troyens sous les armes d'Achille , avec un plaisir qui me fait admirer les

effets de l'opinion. Mais quand je vois que ses premiers avantages luy ont enflé le cœur, & qu'oubliant qu'il n'a que l'apparence d'Achille, qui en luy prêtant ses armes, ne luy a communiqué ni sa force & son adresse, ni son bonheur, il ose combattre Hector, & tombe sous ses coups, touché de son infortune, en même temps qu'instruit par son exemple, je me sens vivement frappé des funestes effets de la présomption. Or ces réflexions morales qui se présentent à moy, sont-elles liées ensemble comme les faits qui les rappellent? l'une suit-elle nécessairement ou probablement de l'autre? ne sont-ce enfin que des parties non achevées de cette vérité: *Que la mesintelligence fait échouer les grandes entreprises!* S'il n'est rien de tout cela, que les partisans de la moralité retranchent donc cet incident du Poëme; ou plustost qu'ils avouent que l'on trouveroit dans tout autre incident qu'on voudroit substituer à celui-cy, des choses également contraires à leur système, parce que la vraisemblance requise dans l'Epopée demande, pour produire le changement d'Achille, un événement grand en luy-même & par ses principales circonstances, qui doivent toutes intéresser, & faire différentes impressions, sans quoy l'admiration ne seroit pas soutenuë.

Je n'avois dessein que de combattre la regle de la moralité, comme on doit la concevoir, quand on suppose qu'une vérité de morale doit servir de fond à l'action du Poëme: je crois avoir prouvé de plus, qu'on ne peut exiger des Poëtes qu'ils établissent une certaine vérité d'une manière, qui la rende supérieure à toutes les autres veritez auxquelles les incidents de leurs Poëmes pourront faire penser; car Homère ne s'étant point imposé cette loy, par quel droit l'imposeroit-on à ceux qui le choisissent pour modèle? *Conclusion.*

Je craindrois d'ailleurs que l'attention à marquer cette vérité principale, ne les refroidît sur tout le reste, & ne produisît dans leurs ouvrages un mélange choquant de traits lumineux avec des traits foibles & languissans, ou du moins une ennuyeuse monotonic. Et ce n'est peut-estre pas encore ce qu'il y auroit à craindre davantage, mais le manque d'art, ne pouvant y en

avoir, qu'autant que le Poëte tiendrait ses vûes cachées, & qu'un lecteur seroit pénétré & intimement convaincu d'une vérité, sans s'appercevoir du dessein qu'on auroit eu de l'imprimer dans son esprit. Quoy qu'il en soit, on devoit d'autant moins penser à l'une ou à l'autre de ces regles, qu'elles ne contribueroient pas davantage à rendre le Poëme utile, qu'à l'embellir. Car à parler en general, il est indifférent pour son utilité, que le Poëte se propose d'instruire ses lecteurs, ou qu'il ait quelque autre dessein, pourvû qu'il les instruisse en effet; & vous avez vû qu'il ne manque jamais de le faire. Mais si on approfondit la matiere, & qu'on examine, comme on le doit, la nature de l'esprit humain & le caractère propre de l'Epopée, on reconnoitra, si je ne me trompe, que le Poëte se rendra d'autant plus utile, qu'il aura moins songé à l'estre par l'établissement d'une vérité particulière; parce que son esprit étant moins contraint & moins ferré, enfantera, pour parler comme un de nos Poëtes, plus de merveilles, & qu'il donnera plus d'ame & plus d'action à ses tableaux.



SECONDE DISSERTATION
SUR LE POEME EPIQUE,

Pour servir d'éclaircissement à la précédente.

Par M. DE LA BARRE.

C'EST pour satisfaire à ce que vous avez paru souhaiter, Messieurs, que j'entreprends d'examiner une seconde fois s'il est nécessaire que l'action du Poëme épique ait rapport à une vérité de Morale. Cette question n'a rien en elle-même d'embarrassant, mais elle tient à quelques autres qui n'ont pas encore été traitées de la manière qu'elles doivent l'être, ce qui a pu repandre quelque obscurité sur ma Dissertation précédente. J'espère que celle-cy n'en laissera point. J'y reprendray mes premières observations, pour réunir celles dont on n'aperçoit pas assez la liaison, pour en séparer d'autres qu'on pourroit confondre, & pour y en adjoûter quelques-unes qui peuvent servir à mieux connoître la nature & les propriétés de l'Epopée. Ce sera le même ordre que dans le premier Discours, & ce seront souvent les mêmes choses, mais exposées avec plus d'étendue; il y en aura d'ailleurs un assez grand nombre de nouvelles.

4. de Septembre 1731.

PREMIERE PARTIE.

Je me suis proposé de prouver d'abord, qu'Aristote n'a jamais songé à la regle de la moralité; & dans cette vûë, premièrement j'ay rapporté la définition que ce Philosophe a donnée de la fable: j'ay montré ensuite que le P. le Bossu, qui le premier de tous ceux qui ont traité de la Poétique, a inventé cette regle, ne l'a fait que pour avoir mal pris le sens de deux mots à la suite de la même définition: enfin voulant prévenir les difficultez à l'occasion de quelques réflexions d'Aristote, auxquelles on peut donner à peu-près tel sens que l'on veut en

les écartant les unes des autres, je les ay réunies, parce que de cette manière elles ne sont susceptibles que d'un sens, qui ne peut convenir à l'opinion que je combats. Reprenons toutes ces choses par ordre.

- I. Quelque différence qu'il y ait entre le Poème épique & le Poème dramatique, ils ont cela de commun, que l'action de l'un & de l'autre consiste en une fable & des épisodes, avec des caractères & des sentiments. Le sujet du Poème, le fond de la narration, ce que le Poète invente d'abord, c'est ce qu'on nomme la fable; elle ne contient qu'un petit nombre de faits qui se réduisent à un événement unique, auquel un seul homme a la principale part. Les épisodes qu'on y joint ensuite, sont des circonstances qui embellissent le sujet, & qui luy donnent de la grandeur. Mais la fable & les épisodes ne consistant qu'en une suite d'actions, ressemblent à un corps inanimé, auquel on donne la vie en y adjoûtant des sentiments & des caractères, comme les causes de ces mêmes actions: & par ces degrés le sujet du Poème reçoit la perfection qui luy convient.

Poët. ch. 9. Telle est sans contredit la doctrine d'Aristote; car il dit nettement dans un endroit, que le Poète doit dresser le plan de la fable, avant que d'épisodier l'action, & de l'étendre par des circonstances; & dans un autre endroit il assure, que le Poème n'agit point pour imiter les caractères, mais qu'il les adjoûte à cause des actions: d'où il conclut avec raison, que la fable est ce qu'il y a de principal dans le Poème. Mais on en doit tirer encore une autre conséquence également nécessaire; sçavoir, que la moralité ne sçauroit estre essentielle à l'Epopée, sans l'estre à la fable, parce qu'au cas que l'Epopée ne pût se passer de moralité, le Poète n'inventeroit la fable que pour établir une vérité morale, qu'il auroit présente à l'esprit.

Maintenant il n'est pas mal-aisé de montrer, qu'Aristote n'a pas cru que la moralité fût essentielle à la fable, puisqu'il n'y a vû autre chose que *l'imitation d'une action*. C'est icy, Messieurs, une définition régulière, dans laquelle le Philosophe a voulu marquer précisément ce qui fait l'essence de la fable; il faut adjoûter seulement que cette imitation se fait par la parole, ce

qu'il a cru avec raison qu'on entendroit sans qu'il le dît, surtout ayant prévenu là-dessus dès le commencement de sa Poétique. L'imitation est le genre, car on peut imiter par la parole tout ce qui existe dans la nature, ou qui est possible; & l'action, qui est la seule chose que la fable imite, est la différence. Or l'imitation de quelque action que ce soit, pour être parfaite, n'a pas plus besoin d'avoir une instruction pour objet quand elle se fait par la parole, que lorsqu'elle se fait avec le pinceau & les couleurs, ou avec le ciseau; & par conséquent cet objet n'y est aucunement essentiel. La question est décidée par là, ce me semble, & si l'on devoit y adjoûter quelque chose, ce ne seroit que pour observer, que le Philosophe a été si éloigné d'imposer au Poète l'obligation de s'attacher à une certaine instruction dans la composition de la fable, qu'ayant dressé le plan de deux fables pour laisser des modèles aux Poètes futurs*, il n'y a pas mis un seul mot qui pût faire songer à la moralité.

* Voyez cy-dessus, pag. 246.

II.

Comme cependant le P. le Bossu a conservé dans ce siècle une partie de la réputation qu'il avoit acquise dans le précédent par son Traité du Poème épique, j'ay apprehendé que la vérité ne parût solidement établie, qu'autant que j'aurois détruit le fondement de l'opinion qu'il a introduite. Et ce fondement n'étant autre chose qu'un mauvais sens donné à ces paroles d'Aristote, *Car j'appelle fable la composition des choses*, j'en ay développé le vrai sens, & fait voir que le P. le Bossu n'y avoit apperçû son prétendu mélange de fiction historique & de vérité morale, que pour les avoir considérées hors de leur place, sans égard à ce qui précédoit & qui suivoit, & même sans égard à leur signification propre.

De deux manières dont on peut faire connoître les choses; la plus sçavante & la plus digne d'un Philosophe, est de remarquer ce qui fait leur essence: aussi est-ce à quoy Aristote s'est attaché d'abord en parlant de la fable. Mais il faut quelque chose de plus quand on se propose de traiter des arts, & si l'on veut se faire entendre, on doit montrer comme au doigt le dehors de chaque chose dont on parle: ce que le même Aristote a si bien compris, que c'est ce qui luy a fait adjoûter à la

définition de la fable, que ce qu'il appelloit de ce nom, c'étoit la composition des choses.

Les choses dont le Philosophe assure que la fable est la composition, c'est-à-dire, que la fable rassemble, sont les actions, les caractères & les sentiments: les actions, comme chose principale, & sans quoy il n'y auroit point de narration; les caractères, pour marquer les qualitez de ceux qui agissent, & les sentiments, pour découvrir leurs pensées. Il venoit de dire que les caractères & les sentiments sont les causes des actions: premièrement, parce que le Poète fait agir ses personnages conformément au caractère qu'il leur attribue, louable comme celui d'Ulysse, ou vicieux en luy-même, comme celui d'Achille: en second lieu, parce que ce caractère les détermine à penser d'une certaine façon dans les circonstances où le Poète les met: troisièmement enfin, parce que leurs actions sont des suites de leurs pensées, & des résolutions qu'elles ont produites. Il sépare ensuite la fable, les sentiments & les caractères, comme trois choses différentes, parce que la fable qui les rassemble ne les a pas d'abord toutes trois: c'est bien assez que le Poète invente en commençant une action toute nue, s'il est permis de parler ainsi; il n'auroit même que trop à faire, si on l'obligeoit à l'imaginer d'abord avec les circonstances nécessaires pour la rendre grande & intéressante. Il dresse le plan de sa fable, il y adjoute des circonstances, il rapporte à certains caractères la conduite de ceux qu'il fait agir, il leur fait tenir des discours convenables à ces caractères, & aux actions qui en naissent comme les effets de leur cause: tout cela successivement. Et comme chacune de ces choses est assujettie à certaines règles, qui conviennent à l'une sans pouvoir estre appliquées à l'autre, l'Art ne peut se dispenser de les considérer séparément, comme autant de différentes parties de l'action où elles se réunissent. Cet endroit de la Poétique est très-clair, quoyqu'Aristote ne se soit peut-estre pas exprimé aussi nettement que s'il eût écrit en notre langue: ce qui m'a fait dire, qu'afin de trouver un mélange de fiction & de vérité dans la composition des choses dont le Philosophe a parlé, il falloit que le P. le Bossu n'eût

pas fait la moindre attention à ce qui précédoit ou qui suivoit ces paroles.

Et qu'est-ce en effet que ces mots, *la composition des choses*, par lesquels cet Auteur entend un mélange de fiction & de vérité? c'est une définition de la fable, si on l'en croit. Mais une même chose est-elle susceptible de deux définitions différentes, & peut-elle avoir deux essences? La nature de la fable est d'imiter une action, Aristote venoit de le dire; le P. le Bossu devoit donc voir que la fable est parfaite, & que rien ne luy manque, quand une action est parfaitement imitée; il devoit donc voir qu'elle n'a pas besoin d'avoir une vérité pour objet; puisqu'on imite une action sans avoir un pareil objet, aussi bien qu'en l'ayant. Je crains de m'arrêter trop en une chose si claire; mais je ne puis me dispenser de vous dire, que si l'on ne voit pas sur quoy le P. le Bossu s'est fondé pour assurer que le mot *συνθεσις* dont Aristote s'est servi, & qu'on rend communément par celui de *composition*, signifioit un mélange; on conçoit encore moins qu'il ait pû s'imaginer, que les *choses* dont la fable est la composition, fussent une fiction & une vérité morale, Aristote n'ayant pas dit un seul mot de cette vérité dans sa Poétique, où il a pourtant traité de la fable, & de toutes ses parties, avec assez d'étendue pour ne nous rien laisser à désirer; quand nous l'entendrons bien.

C'est icy la troisième chose sur laquelle je dois entrer dans un plus grand détail que je n'ay fait dans le discours précédent. Je ne vous préviendray point, en remarquant le peu d'apparence qu'il y a qu'Aristote ait insinué quelque part une règle, que la définition même de la fable exclud absolument. Quelque idée qu'on ait de luy, on convient du moins qu'il est ferme dans ses principes, qu'il ne s'en écarte jamais, & même qu'il en sçait tirer toutes les conséquences possibles avec une habileté peu commune: c'est le témoignage que luy rendent les personnes les moins favorables à sa doctrine. Je veux bien néantmoins supposer pour un moment, que semblable à tant d'autres Écrivains, il a pû oublier ce qu'il avoit dit, & charger sa Poétique de maximes opposées les unes aux autres. C'est dans cet esprit

III.

que je vais examiner les passages que le P. le Bossu a alleguez.

Premièrement donc, Aristote ayant écrit que la Poësie est plus philosophique & plus morale que l'Histoire, on pourroit croire en considérant cela séparément, que l'avantage qu'on y accorde à la Poësie consiste en ce qu'elle se propose une instruction, que l'Histoire ne se propose pas. Mais il est aisé de se convaincre que ce n'est pas en cela qu'il consiste, Aristote nous » ayant appris luy-même ce qu'il entendoit. « La Poësie, dit-il, » est plus philosophique & plus morale que l'Histoire, parce que » la Poësie dit les choses générales, au lieu que l'Histoire ne dit » que les choses particulières. » Et pour s'expliquer, il adjoute : » « Une chose particulière, c'est ce qu'Alcibiade, par exemple, a » fait ; une chose générale, c'est ce qu'un homme d'un certain » caractère doit faire nécessairement ou vraisemblablement. »

Vous voyez que c'est comme s'il avoit dit, que la Poësie représente les caractères plus parfaitement que ne fait l'Histoire. Il n'est point d'homme qui n'ait son caractère propre, c'est-à-dire, qui ne soit né avec une inclination prédominante ; mais il n'en est point non plus dont cette inclination regle toujours la conduite : les préjugés de l'éducation, les égards pour les jugemens d'autrui, les loix & les usages des pays où nous vivons, l'impression que certaines maximes ont faite sur nostre esprit, nos passions, nos besoins réels ou imaginaires, tout ce qui nous environne contribue souvent à nous rendre très-différents de nous-mêmes. Or l'Histoire s'attache à décrire fidèlement les actions des hommes, & quelquefois les motifs particuliers de leur conduite en certaines conjonctures, sans pénétrer plus avant, de sorte qu'on n'y voit peut-être pas un seul caractère qui ne se démente jamais : au lieu que la Poësie fait agir les hommes conformément aux caractères qu'elle attribue à chacun d'eux, & se fait une loy de ne laisser rien voir dans leur conduite qui ne s'allie vraisemblablement avec ces caractères : loy qui, pour le dire en passant, l'oblige à ne les faire agir que pendant un certain espace de temps, où ces caractères puissent probablement se soutenir. Après cela, je ne vois rien d'embarassant dans le passage dont il est question, Aristote ayant écrit

bien expliqué ce que c'est que les choses générales que dit la Poésie. Ce qu'un homme violent & emporté, mais en même-temps magnanime *, fait vraisemblablement quand on l'irrite, voilà une chose générale. Ce portrait peut estre instructif, je conviens même qu'il l'est toujours, quand il est bien fait, & j'ajouterais si l'on veut, qu'en supposant qu'une personne ignore que c'est une fiction, il fera sur elle une plus forte impression que la plupart des portraits historiques, parce qu'il est plus exact & plus travaillé. Mais si l'on considère qu'il n'y a point de Poème qui ne renferme plusieurs portraits avec les mêmes qualités, on se gardera bien de croire qu'en attribuant à la Poésie la propriété de dire des choses générales, Aristote ait voulu insinuer que le Poème doit avoir pour objet une instruction particulière, puisque chacun de ses portraits renferme des instructions différentes. Et comment le Poème auroit-il un pareil objet, ou comment s'occuperoit-il du soin d'établir telle ou telle vérité, luy qui a si peu d'égard aux instructions, quoy-qu'inséparables de ses portraits, qu'il n'a point d'autre dessein que de plaire en les composant.

A cette occasion, Messieurs, je pourrois dire avec un de nos plus illustres prédecesseurs dans cette Compagnie, « que la Poésie, fille du plaisir, comme la Peinture, n'a, comme elle, pour objet que le plaisir même; & que cet objet n'est pas indigne d'elle, parce que le besoin du plaisir n'est pas moins fort, ni « moins efficace dans nos ames, que ce qui s'appelle besoin dans « une acception moins noble & plus précise de ce mot. » Mais « dans un endroit uniquement destiné à développer la doctrine d'Aristote, je ne dois faire attention qu'à ce qu'il a dit, ou que l'on conclut nécessairement des principes qu'il a établis. Je ne dois pas même saisir indifféremment tout ce que l'on pourroit trouver là-dessus dans la Poétique, si je veux conserver de l'ordre dans ce discours; il s'agit icy des caractères, ou, ce qui vient au même, des portraits, c'est à quoy doivent se rapporter présentement mes réflexions. Je soutiens donc qu'en les composant la Poésie n'a point d'autre vûe que de plaire, & vous conviendrez que c'est la pensée d'Aristote, si vous voulez bien

* Voyez cy-
dessous, de la
bonté des Caract.

M. l'Abbé
Fraguier, Hist.
de l'Acad. des
Inscr. tom. 1.
pag. 76.

» faire attention à ce que j'en ay déjà rapporté; ſçavoir, « que la
 » Poëſie n'agit pas pour imiter les caractères, mais qu'elle adjoûte
 » les caractères à cauſe des actions ». Si ces paroles ont quelque
 ſens, il faut que la Poëſie ſe propoſe principalement les actions,
 & que les caractères n'y entrent avec les ſentiments, pour ainſi
 dire, qu'en ſecond : auſſi eſt-ce précifément ce que le Philoſophe
 » en conclut : « de ſorte, adjoûte-t-il, que les actions, & la fable
 » qui les comprend, ſont la fin de la Poëſie ». Il veut dire, la fin
 prochaine ou immédiate. Or la fin éloignée d'un récit d'actions,
 n'eſt autre que le plaifir d'entendre conter, auquel les hommes
 ont toujours eſté ſi ſenſibles. C'eſt donc auſſi la fin des caracté-
 res, que l'on n'adjoûte qu'à cauſe des actions; car l'acceſſoire n'a
 point d'autre fin que le principal. C'eſt à dire, qu'en général on
 conte pour plaire, mais qu'un ſimple récit d'actions ne pouvant
 manquer de languir & d'ennuyer, quand il eſt un peu long,
 quelque bien imaginé qu'il puiſſe eſtre, on eſt obligé pour rendre
 plus vif, pour ſoutenir le plaifir, de donner à ceux que l'on fait
 agir de ces qualitez qui fixent toujours l'attention, quand elles
 ſont bien représentées, & de les faire parler pour montrer de la
 joye, de l'eſpérance, de la crainte, de la douleur, & tous les au-
 tres ſentiments qui conviennent aux actions qu'on leur attribue,
 & aux conjonctures où on les ſuppoſe.

*Voyez le chap.
 4. de la Poët.*

Et n'eſt-ce pas uniquement le même deſſein de plaire qui a
 inventé les différentes eſpeces de Poëſies? La Tragedie nous
 plaît en remuant nos paſſions; le Poème épique, en élevant
 noſtre ame, & en la tenant dans une admiration continuelle;
 l'Elegie en nous inſpirant à la vûe des malheurs d'autrui une
 triſteſſe, qui nous diſpoſe à eſtre moins ſenſibles à nos propres
 malheurs; la Comedie, en favorifant le penchant que nous
 avons tous à rire de ce qu'il y a de ridicule dans nos mœurs;
 l'Ode enfin, en faiſant ſur nous d'une manière prompte & inat-
 tendue, les différentes impreſſions qui ont beſoin de prépara-
 tions dans les grands Poèmes. Ce n'eſt pas par tout le même
 plaifir: mais nous ſçavons auſſi bon gré au Poète qui emeut
 en nous les paſſions triſtes & rêveuſes, qu'à celui qui nous
 inſpire la joye, & nous aimons ſur-tout qu'on nous étonne.

&

& qu'on nous fasse sortir en quelque sorte hors de nous-mêmes.

Maintenant s'il peut rester encore quelque doute, ce n'est qu'à cause de l'ordre qu'Aristote prescrit pour dresser le sujet du Poème. Car il veut qu'on invente la fable en général, & qu'on donne ensuite les noms à ceux qu'on fait agir; or le P. le Bossu est persuadé que l'obligation de composer de cette façon la fable du Poème, ne sçauroit venir que de la ressemblance qu'il doit y avoir par rapport à la moralité entre cette fable & l'apologue, avec laquelle il ne cesse de la comparer. Mais faut-il creuser beaucoup pour découvrir le fondement de la methode que le Philosophe a proposée aux Poètes? Il la leur a proposée, premièrement, parce qu'il connoissoit les bornes de l'esprit humain, & en second lieu, parce qu'ayant fait attention aux sujets que l'on choisissoit ordinairement, il avoit remarqué que les grands Poètes avoient toujours préféré les événements historiques à des faits entièrement controuvez, que ce choix avoit plu, qu'on ne pouvoit presque pas espérer de plaire en faisant un autre choix, & que ces événements n'estoient pourtant guères propres, ni pour l'Epopée, ni pour la Tragedie. Je parle des événements historiques en général, sans distinguer l'histoire fabuleuse de celle qui porte plus précisément le nom d'Histoire; à cause qu'on peut avoir recours indifféremment à l'une ou à l'autre, & que ni l'une ni l'autre ne fournissent des événements assez appropriez à la Poésie, pour les employer sans y faire des changements considérables. Si le Poète s'étant déterminé d'abord pour tel ou tel événement historique, ne le perd pas de vûe pendant quelque temps pour inventer son sujet, il est certain qu'il se trouvera arrêté à tout moment par les circonstances de cet événement qui luy paroîtront contraires à la regularité du Poème, & qui ne cesseront de l'importuner, en se présentant continuellement à luy; il marchera, pour ainsi dire, à tâtons, & ce sera merveille, si à la fin d'un travail opiniâtre il ne rencontre pas une dernière difficulté, qui le force de renoncer à ce qui luy a tant coûté. Combien donc est-il plus avantageux de n'avoir d'abord rien que de général dans l'esprit? Il n'y a guères.

de plaisir plus séduisant que celui de l'invention, & par là on a ce plaisir tout entier ; le Poète se sent animé à perfectionner ce qu'il a créé ; les événements de l'histoire fabuleuse ou véritable qui s'y rapportent, viennent se présenter à luy comme d'eux-mêmes, il les regarde comme son bien propre & en dispose à son gré, il y adjoute ce qui luy est nécessaire, il en écarte ce qui l'incommode : heureuses suites d'une liberté dont Aristote connoissoit le prix. On ne doit pas demander après cela ce que voudroit dire une fable isolée, qui n'auroit aucun rapport à un Héros particulier, qui ne retraceroit aucun fait connu, & qui ne contiendrait aucun événement merveilleux. En parlant ainsi, on veut faire entendre que la fable ne disant presque rien en cet état, elle ne sçauroit estre ce qu'il y a de principal dans le Poème, comme Aristote assure qu'elle est, à moins qu'elle n'ait pour fond une vérité morale. Mais Aristote luy-même nous empêche de donner dans cette pensée, lorsqu'il déclare que ce qui fait que la fable est la principale partie, c'est qu'il faut que les actions soient inventées pour donner des qualitez aux personnages que l'on fait agir. J'ay rapporté déjà deux fois ses paroles. Ce n'est pas comme plus noble que la fable est principale, c'est comme nécessaire aux autres parties, qui ne sçauroient exister sans elle. Seule elle paroît peu de chose, mais que ne fera-t-elle pas, quand on en aura fait l'application à quelque Héros célèbre, qu'on y aura joint toutes les circonstances qui peuvent y entrer naturellement, que l'on aura animé les caractères de tous ceux qui auront part à l'action, que toutes leurs passions, leurs affections, leurs pensées seront exprimées dans les discours qu'on leur fera tenir. Elle sera pour lors une des plus magnifiques productions de l'esprit humain, & nostre ame ravie n'y desirera sûrement pas une instruction particulière.

Je devrois terminer icy la première Partie de ce discours, si vous n'aviez paru souhaiter que je développasse deux observations que j'ay faites en passant, & qui peuvent paroître paradoxes à des personnes moins éclairées que vous. Car en comparant dans ma première dissertation la fable du Poème épique ou dramatique avec l'Apologue, j'ay dit que celui-cy n'estoit

ni possible ni vraisemblable; & dans cette Dissertation cy-même en parlant des caractères, j'y ay supposé nécessaire une sorte de bonté qu'on ne croit pas communément qui y soit requise, car si on représente un homme violent & emporté, j'ay adjointé qu'il devoit estre en même-temps magnanime. Il n'y a par rapport à l'Apologue, que deux mots à dire.

J'entends par ce mot la sorte de fables où l'on fait parler & agir des animaux, des plantes, &c. pour les distinguer de celles où parlent & agissent des hommes: comme ces deux espèces sont assujetties à différentes regles, on doit leur donner différents noms; or la seconde espèce a singulièrement le nom de Conte. C'est donc uniquement de la première que j'ay avancé qu'elle n'est ni possible ni vraisemblable, & cela n'a pas besoin d'estre prouvé; mais quand on voudroit que le nom d'Apologue convînt à tout ce qu'on appelle fable dans l'usage ordinaire, il ne seroit pas moins vray de dire que l'Apologue en général, & considéré dans toute son étendue, n'a ni possibilité ni ce qu'on nomme proprement vraisemblance, puisque la possibilité & la vraisemblance proprement dite manquent à une de ses espèces. Car je n'ignore pas qu'on y demande communément une sorte de vraisemblance; on n'y doit pas supposer que le chêne soit plus petit que l'hyssope, ni le gland plus gros que la citrouille; & l'on se moqueroit avec raison d'un Fabuliste qui donneroit au lion la timidité en partage, la douceur au loup, la stupidité au renard, la valeur ou la ferocité à l'agneau. Mais ce n'est pas assez que les Fables ne choquent pas la vraisemblance en certaines choses, pour assurer qu'elles sont vraisemblables; elles ne le sont pas, puisqu'on y donne aux animaux & aux plantes des vertus & des vices, dont ils n'ont pas même toujours les dehors. Quand on n'y feroit que prêter la parole à des êtres qui ne l'ont pas, c'en seroit assez: or on ne se contente pas de les faire parler sur ce qu'on suppose qui s'est passé entre eux, on les fait agir quelquefois en conséquence des discours qu'ils se sont tenus les uns aux autres. Et, ce qu'il y a de remarquable, on est si peu attaché à la sorte de vraisemblance que j'y ay reconnue, on l'exige avec si peu de rigueur, qu'on l'y

De l'Apologue.

voit manquer à certain point sans en estre choqué: comme dans la fable où l'on représente le lion faisant une société de chasse avec trois animaux qui ne se trouvent jamais volontiers en sa compagnie, & qui ne sont ni carnassiers ni chasseurs;

Vacca, & capella, & patiens ovis injuriæ, &c.

De sorte qu'on pourroit dire qu'on n'y demande proprement qu'une autre espèce de vraisemblance, qui consiste, dans la fable du loup & de l'agneau par exemple, en ce qu'on leur fait dire ce que diroient ceux dont ils ne sont que les images. Car il est vray que celle-cy n'y sçauroit jamais manquer, mais il est également vray qu'elle n'appartient pas à la fable considérée seule & dans la nature; c'est le rapport de la fable avec une chose vraie ou possible, qui luy donne cette vraisemblance: ce qu'on peut rendre d'une autre façon, en disant qu'elle est vraisemblable comme image, sans l'estre en elle-même. Voilà ce que j'avois à dire de l'Apologue: le second éclaircissement sera plus long, parce que je ne sçaurois le donner, qu'en expliquant un passage de la Poétique d'Aristote qui n'a point encore esté entendu, quoyqu'il y en ait peu qu'il soit plus important de bien entendre.

*De la bonté
des caractères.*

* Il y a quatre choses, dit le Philosophe, à observer par rapport aux mœurs, dont la première & la plus importante est » qu'elles soient bonnes. Il y a des mœurs dans un discours ou » dans une action, lorsque l'un ou l'autre font connoître l'inclina- » tion ou la résolution telle qu'elle est: ce sont de mauvaises » mœurs, si l'inclination est mauvaise; si elle est bonne au con- » traire, ce sont de bonnes mœurs. Et ces sortes de choses se » trouvent dans toutes les conditions, car une femme peut estre » bonne, quoyqu'elles soient communément plustost mauvaises » que bonnes, & un valet peut estre bon, quoyqu'on puisse » dire en général qu'ils sont absolument méchants. » Aristote

* *Poët. chap. 15.* Περὶ δὲ τῆς ἡθικῆς
παραδείγματα ὅτι αὐτὸν δεῖ παραχρᾶται· ἐν μὲν
καὶ παρ᾽ ἑαυτὸν, ὅπως χρῆσθαι ἢ ἐξεί
μὲν, ἐὰν, ὡς περὶ ἐλέχθην, ποιῇ φανερόν ὁ
λόγος ἢ ἡ παρὰ τοὺς ἄλλους, παρὰ τοὺς ἄλλους πια·

φαῦλον μὲν, ἐὰν φαῦλην· χρῆσθαι δὲ, ἐὰν
χρησθῇ. ἐστὶ δὲ ὅτι ἐκαστὸν γένει· καὶ γὰρ καὶ
χρησθῇ ὅτι καὶ δοῦλος, καὶ πάλιν ἴσως πύτων,
τὸ μὲν χεῖρον, τὸ δὲ ὅλος φαῦλον.

exige ensuite trois autres conditions dans les mœurs, savoir, qu'elles soient convenables à la condition, à l'âge, au sexe; que si l'on fait agir des personnages connus, on les représente tels qu'ils sont en effet, ce qu'il exprime en disant que les mœurs doivent être semblables; enfin qu'elles soient égales, & que si l'on veut représenter un homme inégal dans ses mœurs, on le fasse par-tout également inégal. Il dit encore qu'on peche contre la bonté des mœurs, quand elles ne sont pas nécessaires *, & vous voyez, Messieurs, qu'il n'y a pas ombre de difficulté dans ce qui regarde la convenance, la ressemblance & l'égalité des mœurs, ou des caractères, mais vous me prévenez sans doute sur ce qu'Aristote a observé de leur bonté; car vous vous rappelez en ce moment ce que vous sçavez si bien de l'estime qu'il avoit conçue pour les Poèmes d'Homère, où il y a sûrement plus d'un caractère vicieux. Vous vous rappelez encore ce que vous avez lû dans la Poétique même, & qui se trouve quelques lignes au-dessous de ce que je viens de rapporter, savoir, qu'on peut représenter des hommes violents & emportez; & vous en concluez avec beaucoup de raison, qu'il y a peu d'apparence qu'Aristote ait prétendu exiger que tous les caractères fussent vertueux, quoyqu'il se soit exprimé, qu'il ait raisonné même d'une manière toute propre à le faire croire.

Les premiers Commentateurs de la Poétique, moins occupés du soin d'approfondir le sens de leur Auteur, que de composer des discours d'une longueur ennuyeuse sur ce qu'il avoit dit en peu de mots, n'ont rien vû en cet endroit au-delà du sens que les paroles du texte paroissent présenter d'abord: mais on a reconnu depuis, qu'il estoit nécessaire de chercher une bonté qui fût compatible avec des mœurs moralement mauvaises, comme avec des mœurs moralement bonnes, & cette découverte a produit deux explications très-différentes. L'une est de l'ainé des Corneilles, qui a cru que par la bonté dont parloit Aristote, on devoit entendre « le caractère brillant & « élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est « propre & convenable à la personne qu'on introduit. » Brillant, « élévation qui plaisoient infiniment au grand Corneille, il les

* ἔστι δὲ πα-
ράδειγμα, πρὸς
νέας μὲν
ἡτοῖς, τὸ μὴ
ἀναγκάζον.

donnoit à tous les caractères, & personne ne les leur a donnez micux que luy; je ne m'étonne pas qu'il se soit aisément persuadé que la chose en quoy il excelloit, avoit esté mise au premier rang, & regardée comme la plus importante de toutes par le premier maître de l'Art. M. Dacier qui vint ensuite, entreprit de desabuser ceux que l'autorité de ce grand Poëte auroit pû séduire; il observa qu'on ne trouve pas toujours cette élévation dans les caractères que les anciens Poëtes ont représentez; & après avoir adjouté qu'elle ne conviendrait pas par tout avec deux autres qualitez requises, sçavoir, avec la ressemblance & la convenance, il decida qu'Aristote avoit voulu dire, que soit qu'on introduisît un personnage moralement vicieux, ou un personnage moralement bon, il falloit toujours que les caractères fussent *bien marquez*. Ce qui, à dire le vray, m'a extrêmement surpris, car son explication a précisément le même défaut que celle du grand Corneille, qu'il attaque d'ailleurs assez mal, je veux dire qu'elles sont l'une & l'autre également opposées à la signification propre des termes employez par Aristote. En effet, personne n'ignore que le mot *χεῖρος* ne se dit jamais que de ce qui est bon d'une bonté morale, & si l'on doutoit qu'Aristote l'eût employé en ce sens, on n'auroit qu'à continuer à lire, car il est certain qu'il ne parle que de qualitez morales, lorsque voulant expliquer ce qu'il entendoit par de bonnes mœurs, il adjoute que les mœurs qu'on met dans une action sont mauvaises si l'inclination est mauvaise, *φῶλον μὲν, ἐὰν φῶλη*, au lieu que si la résolution est bonne, les mœurs le sont aussi, *χεῖρον δὲ, ἐὰν χεῖρη*. Il est également certain que la méchanceté que le Philosophe impute aux valets, *τὸ δὲ ὅλως φαῦλον*, est une méchanceté morale; d'où l'on conclud nécessairement que la bonté qu'il luy oppose est du même genre. L'explication de M. Dacier a d'ailleurs un défaut qui luy est propre; car vous avez vû que la quatrième regle qu'Aristote prescrit par rapport aux mœurs, est qu'elles soient égales, c'est-à-dire, que chaque personnage doit estre jusqu'à la fin ce qu'il a paru d'abord, sans se démentir jamais. Or ce n'est qu'en conservant par tout cette égalité des caractères qu'on les

marque bien, ce qui montre que des mœurs bien marquées & des mœurs égales ne sont qu'une seule & même chose. De sorte qu'il ne tient pas à M. Dacier qu'on ne croie qu'Aristote a fait si peu d'attention à ce qu'il écrivoit, & qu'il s'est si peu entendu luy-même, qu'il n'a donné que trois regles pour les mœurs, quoyqu'il s'imaginât en donner quatre fort différentes.

Mais comment peut-il estre question en cet endroit d'une bonté morale? Disons mieux, comment Aristote a-t-il prétendu que la bonté morale estoit ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les mœurs, & comment a-t-il voulu qu'elle se trouvât dans tous les caractères, luy qui approuvoit qu'on en représentât de vicieux? C'est-là ce qui a paru difficile, & qui ne l'est point, car le Philosophe a voulu faire entendre une chose qu'on ne sçauroit trop recommander aux Poëtes, & qu'il seroit infiniment à souhaiter que les nostres eussent toujours devant les yeux, mais que quelques-uns d'eux paroissent avoir ignorée entièrement; c'est à sçavoir, qu'en représentant quelque caractère que ce soit, on doit principalement s'attacher à y mettre toute la bonté dont ce caractère peut estre accompagné. En attribuant la colère à un de vos personnages, ne luy faites commettre d'actions blâmables, qu'autant que la colère devra les produire vraisemblablement de la part d'une personne qui a de la grandeur d'ame & les vertus humaines, & n'allez pas luy prêter des vices odieux, comme la trahison, ou des sentiments détestables, comme le blasphème. On peut estre emporté, sans estre ni traître ni impie; ce ne sont pas des affections naturelles de l'ame, mais de funestes suites de son extrême dépravation. Que l'homme violent que vous ferez agir soit donc fidèle ami, & ennemi généreux; qu'il respecte les Dieux, & qu'en un mot il ait toutes les vertus qui peuvent embellir le portrait que vous vous estes proposé d'en faire. Tout de même si vous imitez les actions d'une femme, gardez-vous de luy attribuer les vices ordinaires aux personnes de son sexe: quelque communs que l'on suppose ces vices, toutes les femmes ne les ont pas: exemptez-en celle que vous dépeignez, & à l'exception de ce qui convient à son caractère, qu'elle ne fasse rien voir en elle que

de grand & de louable. Usez-en de même à l'égard des valets ; n'en faites point des ennemis de leurs maîtres , quoyqu'ils le soient presque tous, donnez-leur au contraire de l'affection pour eux, de la fidélité, & la plus scrupuleuse attention dans l'exécution de leurs ordres. Ils ne doivent égaler ceux qu'ils servent, ni par la grandeur des actions, ni par la noblesse des sentiments, cela ne convient pas à leur état, mais ils ne doivent pas non plus montrer de bassesse, & leurs actions doivent les élever au-dessus des personnes de leur condition, autant que les actions des Héros les élèvent au-dessus des autres hommes. Voilà ce qu'Aristote a voulu dire, & ce qu'il insinue encore, quand il adjointe, qu'on pecheroit contre la bonté des mœurs, si l'on y faisoit entrer quelque chose qui ne fût pas nécessaire : *ἐὰν δὲ τοιοῦτά τινα, πονεῖται μὴ ἵκναι, τὸ μὴ ἀναγκαῖον*. Ce que M. Dacier a écrit là-dessus n'est qu'un tissu de meprises, qui aboutissent à une maxime également fautive, & propre, si on l'adoptoit, à gâter un Poème épique ou dramatique ; car il s'est imaginé que la nécessité requise dans les caractères consiste à les représenter de telle sorte, que l'on prévoye les résolutions que prendront les personnages à qui on les attribue. Mais il est temps de revenir à mon sujet.

S E C O N D E P A R T I E.

Prouver qu'Aristote n'a point imposé au Poète l'obligation d'inventer le sujet de son Poème pour établir une vérité morale, c'est prouver en quelque sorte qu'Homère n'a pas eu dessein d'établir de pareilles vérités par la composition de l'Iliade & de l'Odyssée. Ce Poète estoit trop habile, pour insinuer d'une manière obscure ou équivoque des maximes qu'il auroit eu toujours présentes à l'esprit ; & le Philosophe qui a regardé ses Ouvrages comme les modèles du Poème épique, estoit en même-temps trop éclairé pour n'y pas découvrir ce qui s'y trouveroit marqué nettement, & trop attaché à ce qu'il y avoit de plus parfait, pour dispenser les Poètes futurs d'une loy qu'Homère se seroit imposée, & qui donneroit sans contredit un objet plus noble à l'Epopée. Ainsi l'on pourroit satisfaire en
deux

deux mots les partisans de la moralité, par rapport à Homère ; il n'y auroit qu'à raisonner sur un principe certain, comme ils ont fait sur une supposition fautive. Vous avez cherché, leur diroit-on, les regles de l'Epopée dans la Poétique d'Aristote, & parce que vous avez cru y découvrir que le Poète devoit avoir une certaine verité en vûe dans la composition de son Poème, vous vous estes appliquez à déterrer cette verité dans l'Iliade. Il seroit étonnant qu'avec cette prévention vous ne l'y eussiez pas trouvée : quoy de plus naturel en voyant les tristes effets d'une mesintelligence entre deux Princes Grecs, que de s'imaginer qu'Homère les a décrits pour faire comprendre aux Grecs combien il leur importoit de demeurer unis, afin de pouvoir repousser les ennemis de la Nation. Cette découverte estoit trop séduisante pour songer à l'approfondir ; vous l'avez saisie avec empressement, & dans la disposition où vous estiez, si quelqu'un estoit venu vous prouver qu'il y a pourtant dans l'action de l'Iliade quelques particularitez qui ne permettent pas d'attribuer une pareille vûe au Poète, vous auriez répondu que s'il ne l'a pas eûe, du moins il a dû l'avoir. Voilà où vous a conduits l'autorité d'Aristote. Maintenant la même autorité doit faire sur vous une impression toute opposée, & comme vous avez cru qu'il devoit y avoir une moralité dans l'Iliade, parce que vous vous imaginiez qu'Aristote y en avoit vûe une, vous devez croire qu'elle n'y est pas, puisqu'Aristote ne l'y a pas vûe.

Ces réflexions devroient suffire pour les personnes qui font profession de demeurer attachez à la doctrine de ce Philosophe : mais ce seroit trop peu pour les autres, qui font peut-estre le plus grand nombre. Aussi n'ay-je obmis aucune des preuves que l'action même de l'Iliade me pouvoit fournir, pour faire voir qu'elle n'a pas esté composée dans la vûe d'insinuer une verité plustost qu'une autre ; & voicy l'ordre que j'ay suivi. J'ay observé d'abord, qu'on ne pouvoit raisonnablement douter que les Poèmes d'Homère ne fussent très-instructifs. J'ay dressé ensuite le plan de l'Iliade sur le modèle de celui de l'Odyssée, qu'Aristote nous a laissé dans sa Poétique ; & j'ay fait voir que

la moralité qui auroit dû servir de fond à ce plan, si on en croyoit le P. le Bossu, ne s'y trouve que de la manière du monde la moins nette, & la plus équivoque. Tout cela est suivi d'une exposition plus ou moins détaillée des différentes instructions que l'on decouvre dans l'Iliade; la plupart ont à peu-près la même étendue que l'action du Poème, il y en a d'autres qui finissent avant cette action, & une autre qui n'y paroît que fort tard, mais qui nous occupe tellement jusqu'à la fin, qu'elle ne nous permet presque pas de penser à autre chose. Les réflexions qu'elles ont fait naître sont très-simples, elles sont toutes fondées sur la nature de l'Epopée, & sur nos dispositions ordinaires. Ces réflexions m'ont enfin conduit à insinuer, que le Poème épique n'étoit nullement propre à produire l'effet, pour lequel on veut qu'Homère ait composé l'Iliade.

- I. Je ne répéterai point icy le plan de ce Poème, que vous avez vû dans la Dissertation précédente; si l'on est surpris d'y voir jouer un rôle à Jupiter, l'étonnement cesse quand on fait attention à la religion d'Homère & des Grecs pour qui il composoit. Ce n'est point un rôle épisodique, il fait partie du premier plan, de la fable telle qu'Homère l'a imaginée d'abord; & pour le faire voir, il suffit d'observer, combien la part que Jupiter prend à la querelle d'Achille & d'Agamemnon influe sur les plus grands événements, je veux dire, sur les malheurs dont les Grecs sont près d'estre accablés. Elle y influe tellement, que sans cela il n'arriveroit rien de ce qui arrive. Les victoires des Troyens ne sont-elles pas en effet des suites nécessaires du songe trompeur que Jupiter a envoyé à Agamemnon, des avis qu'il a fait donner à Hector, & de la crainte que ses menaces ont inspirée aux Dieux protecteurs des Grecs, qui sont contraints d'abandonner une Nation chérie au fort de ses disgrâces? Ce Dieu, dont le pouvoir est absolu par rapport à un certain ordre d'événements, mais que l'on peut surprendre, se laisse tromper par Junon: Neptune vient aussi-tôt se joindre aux Grecs, & la victoire se range du côté de ceux que l'on voyoit fuir un moment auparavant; mais le revil de Jupiter va remettre les choses au premier état: il fait donner ordre à Neptune

de se retirer, il envoye Apollon au secours d'Hector, & ce Dieu présentant aux Grecs une égide, les met en fuite.

Il est aisé de voir après cela quel jugement l'on doit porter d'un plan, tel que celui du P. le Bossu, & s'il y en a quelque autre semblable, où le rolle de Jupiter est entièrement oublié. Ce n'est pas seulement un plan imparfait, il faut dire qu'il est absolument faux, parce qu'en supprimant ce rolle, on fait croire aux personnes qui n'ont pas étudié l'Iliade avec assez d'attention, qu'Homère a eu des vûes qui ne peuvent s'ajuster au véritable plan de ce Poème. Jupiter prend part au ressentiment d'Achille, parce que ce Héros a esté offensé par Agamemnon : ce n'est donc pas la mesintelligence des deux Princes, mais l'injustice que l'un d'eux a commise envers l'autre, qui est la première cause & la source de tous les malheurs des Grecs.

Vous pourriez, Messieurs, me reprocher icy la facilité avec laquelle j'ay accordé, que l'on voyoit en quelque sorte la moralité de la mesintelligence dans l'Iliade, si je n'y avois esté engagé par des motifs assez forts. Cette matiere estoit trop vaste pour une seule Dissertation, & il est des choses sur lesquelles il faut laisser croire qu'on pense comme les autres, quand on ne peut rendre raison de ce que l'on pense, sans s'écarter de ce qu'on s'est principalement proposé d'établir. Ce qui a trompé le P. le Bossu, & tant d'autres après luy, c'est qu'il n'a considéré dans l'Iliade que ce qui peut nous paroître vraisemblable, au lieu qu'il devoit se mettre dans la situation d'un Grec qui auroit vécu du temps d'Homère, & qui auroit eu les mêmes idées de la divinité que le commun des Grecs en avoit alors, & même long-temps après. Il est vray que s'il se trouvoit quelqu'un aujourd'huy qui fist agir & parler les Dieux dans un Poème, tout ce qu'il feroit en ce genre passeroit pour des fictions adjoutées au plan de la fable, capables d'amuser quelques lecteurs, & peut-estre d'en choquer d'autres : mais pourquoi en aurions-nous cette idée ? Parce que nous sçavons que ce sont toutes choses controuvées, impossibles & déraisonnables. Il n'en estoit pas de même au temps d'Homère ; les actions des Dieux pouvoient entrer dans le plan de la fable comme les actions des hommes,

parce que les unes & les autres paroïssent également vraisemblables : tout ce qu'il pouvoit y avoir de différence entre elles, consistoit en ce que la religion même dispoisoit les Grecs à recevoir avec une admiration respectueuse ce qu'on attribuoit aux objets de leur culte.

*Liv. 2. de la
Repub.*

Il est vray qu'il s'est trouvé parmi les payens mêmes des écrivains, qui ont voulu insinuer que toutes ces fictions estoient allégoriques. Platon n'auroit pas esté fâché qu'on le crût de quelques-unes, qu'il permettoit aux personnes sages de conserver; il s'est même attaché dans le Cratyle, & ailleurs, à montrer par des exemples comment on devoit entendre une partie de ce que l'on disoit des Dieux. Je dis plus, il me paroît évident qu'Homère estoit pleinement convaincu de la fausseté des actions qu'il leur a prêtées, & je ne doute pas qu'il ne pensât d'eux comme Hésiode, avec qui il est presque toujours d'accord, & qui n'a pas composé la Théogonie uniquement pour avoir le plaisir de débiter des fables, mais pour transmettre à la posterité sous ces emblemes l'Histoire de la Religion des Grecs, & de ce qui s'estoit passé anciennement de plus remarquable parmi eux. C'est ce que j'espère montrer un jour : mais on n'en peut rien conclure avec la moindre apparence de raison contre ce que j'ay avancé dans ce discours. Car ce n'est pas pour un petit nombre de philosophes ou de personnes éclairées comme luy, qu'Homère a composé ses Poëmes, c'est pour tous les hommes de sa Nation; gens capables d'en sentir les beautés, il ne falloit pour cela qu'un goût naturel, mais qui ne devoient pas s'aviser d'y rien chercher au-delà de ce que disoit le Poëte. Et qu'est-ce qui pouvoit les engager à l'y chercher? Des Dieux capables d'aimer des femmes mortelles, & de commettre des adultères, pouvoient bien sans doute avoir toutes nos vertus & tous nos vices; & dès qu'on leur avoit attribué quelqu'une de nos passions, sans que la vraisemblance en parût choquée, on ne couroit aucun risque à leur attribuer toutes les autres. Aussi Aristote mettoit-il toutes ces fictions, qu'il regardoit comme impossibles, au nombre des choses qu'un Poëte, quelques lumières qu'il eût, pouvoit employer comme vraisemblables, à cause

qu'elles passoient pour telles, & que c'étoit ce que l'opinion commune publioit des Dieux. J'ay déjà rapporté ce qu'il a dit là-dessus.

Mais si Homère n'a pas eu en vûe la moralité de la mesintelligence, est-ce à dire qu'il ne s'en est proposé aucune? C'est ce que je n'ay eu garde de prétendre, & si j'ay soutenu qu'il ne s'en estoit point proposé, ce n'est qu'après avoir fait mes réflexions sur une autre moralité qui paroît mieux convenir à l'action du Poëme, & à laquelle Homère n'a pourtant pas songé davantage qu'à la première. La colère d'Achille causée par l'injustice d'Agamemnon, étant la première chose que le Poëte met sous nos yeux, & les malheurs des Grecs dont il nous occupe si long-temps, étant des suites de cette injustice, parce que Jupiter prend part au ressentiment du Prince offensé; s'il estoit vray qu'Homère eût composé l'Iliade pour nous instruire, il faudroit qu'il eût voulu nous faire comprendre que l'injustice attire sur nous une infinité de malheurs, ou, ce qui revient au même, que le Maître des Dieux prend en main la vengeance de ceux qui ont souffert quelqu'injustice. Cette moralité paroît propre à faire sur nous une très-forte impression. Nous sommes touchés de ce que nous voyons arriver à autrui, à proportion de l'intérêt que nous y pouvons prendre, c'est une suite naturelle de l'amour que nous nous portons: ainsi nous verrions avec assez d'indifférence le demêlé de deux Princes que le Poëte ne nous a point encore fait connoître, s'il ne s'y trouvoit des circonstances que nous pûssions rapporter à nous-mêmes; mais quand il s'y en trouve, elles ébranlent nostre ame: & la plus capable de produire cet effet, est l'injustice que l'un commet envers l'autre. La vûe d'un homme offensé nous émeut, en nous faisant craindre le même malheur pour nous, & rien n'égalé la satisfaction que nous avons bientôt après, en le voyant vengé. Il est donc vray que cette maxime convient aux événements que j'ay dit, & que ce seroit celle qu'Homère auroit voulu établir, s'il avoit pensé à en établir quelqu'une, & à composer un Poëme pour cela: mais combien s'en faut-il qu'on ne puisse luy attribuer cette pensée. Il est certain qu'il ne l'a point

II.

cue, premièrement, parce que la moralité dont il s'agit ne peut s'appliquer à l'action entière, & ne convient qu'au commencement. Une instruction qui serviroit de fond à la fable, & qui en feroit l'objet, auroit la même étendue que la fable: ces deux choses marchent d'un pas égal dans l'Apologue, elles y commencent & y finissent en même temps; il en feroit de même dans la fable épique, si on la composoit pour une moralité. Il est certain d'ailleurs que le Poëte n'a point eu cette pensée, parce que ce n'est pas la réparation de l'injustice qui met fin aux malheurs que l'injustice a causez. Agamemnon a beau faire porter des paroles à Achille, & luy offrir de magnifiques présents, les Grecs n'en sont pas moins accablez de disgraces, & Jupiter est pour Achille opiniâtre dans sa colère, ce qu'il estoit pour le même Achille justement offensé. Bien davantage, ce Dieu n'a aucune part au changement des affaires, Achille avoit eu besoin de luy pour se venger d'Agamemnon, mais sa valeur & la force de son bras luy suffisoient pour venger la mort de son ami, & pour priver les ennemis de sa Nation de leur plus ferme appuy. La réconciliation se fait, sans qu'aucun Dieu y prenne part, elle précède même la réparation de l'injure; & ce n'est qu'après que le Prince offensé a déclaré dans l'assemblée des Grecs qu'il alloit combattre pour la cause commune, qu'Ulysse luy fait donner une satisfaction à laquelle il ne songeoit plus.

Mais s'il est évident qu'Homère n'a voulu représenter dans l'Illiade, ni les funestes suites de la mesintelligence, comme on l'a cru long-temps sur un faux exposé du plan de ce Poëme, ni les malheurs dont l'injustice est suivie, comme le véritable plan du même Poëme semble obliger d'abord à le croire; qui ne voit qu'on perdrait le temps à chercher une autre vérité morale qui en eût pû estre l'objet? Il s'y en présente plusieurs, mais ou elles sont marquées trop foiblement, ou elles naissent des circonstances plustost que de la fable, ou, comme la moralité de l'injustice, elles ne peuvent s'appliquer qu'à une partie de la même fable, ou bien enfin ce sont moins des instructions singulières que des tableaux qui renferment différentes instructions. Il n'y en a point à laquelle il ne manque une ou plusieurs des qualitez

requises pour estre regardée comme l'objet du Poëme. Livrons-nous donc, si nous voulons, au plaisir de les retrouver, mais n'allons pas nous imaginer qu'elles font partie des vûes du Poëte, comme s'il ne suffisoit pas pour l'intérêt de sa gloire que chacune d'elles fût l'effet de son habileté à disposer les événements, & à représenter les caractères.

Car c'est en cela principalement que consiste le mérite d'Homère. Si la Critique peut trouver beaucoup de choses à reprendre dans son Iliade, du moins rien n'est-il plus magnifique que la suite des événements dont il a formé son action, & que ce concours de Héros se ressemblants tous par l'amour de la gloire, & tous différens les uns des autres par leurs qualitez personnelles : c'est par-là qu'il est Poëte & le plus grand des Poètes. Mais cette variété même d'événements & de caractères, doit nous faire comprendre qu'Homère n'a pû se proposer d'établir une verité particulière. Il en résulte sans contredit une foule d'instructions différentes, qui doivent, ou du moins qui peuvent toutes faire une impression d'autant plus vive, que les événements sont mieux décrits, & les caractères mieux représentés. Ainsi le Poëte n'a pû raisonnablement espérer qu'il y en auroit une qui frapperoit plus que les autres, à laquelle seule on s'arrêteroit ; & pour parler avec franchise, c'est le venger, que de faire voir qu'il n'a pas eu les vûes qu'on luy a prêtées.

En effet, on peut bien composer quelques chants comme pour produire un effet sur nostre cœur, sans compter beaucoup sur le succès : mais est-il un homme qui voulût s'engager dans un aussi pénible travail que celui de composer un Poëme de l'étendue de l'Iliade, s'il n'espéroit pas de réussir ; & s'il s'en trouvoit un qui formât une pareille entreprise, que penseroit-on de luy, en luy voyant employer un moyen propre à rendre vingt autres veritez plus touchantes, que celle qu'il auroit dessein d'insinuer ? C'est-là pourtant ce qu'on prétend qu'Homère a fait, quand on suppose qu'il a voulu établir *que la bonne intelligence fait réussir les grandes entreprises, & que la mesintelligence les fait échouer.* Car en accordant aux partisans de cette moralité plus qu'ils ne peuvent demander, passons leur qu'à la vûe du différend qui

III.

s'éleve entre les deux Princes, on est principalement ému de la résolution que l'un d'eux prend de ne plus combattre pour la cause commune. Adjoûtons, s'ils le veulent, que cette émotion sera assez forte pour se soutenir au milieu de ce détail d'hommes & de vaisseaux, que la querelle de Ménélas a mis en mouvement : détail infiniment amusant pour les Grecs, quoyqu'il ne puisse l'estre pour nous. Et pour porter la complaisance jusqu'à l'excès, disons encore que si les premiers désavantages des Grecs après la retraite d'Achille, nous donnent une grande idée de ce Prince, auquel la fortune & la gloire de tant de peuples semblent attachées, ou s'ils nous font penser aux suites de l'injustice, nous sommes cependant moins frappés de tout cela, que des suites de la mesintelligence. Que d'images vont aussitôt après nous faire détourner la vûe de dessus cet objet ! Nous ne penserons guères aux suites de l'absence d'Achille, quand nous aurons une fois aperçû ce magnifique tableau du pouvoir souverain, dont j'ay donné comme une esquisse dans ma première dissertation. Et quand nous verrons la dureté inflexible de ce Héros, ne fera-ce pas d'elle uniquement que nous serons frappés ? J'ose dire que nous serions inhumains, si elle ne faisoit pas sur nous la plus forte impression. Tout ce qui arrive ensuite ne sert qu'à entretenir & qu'à fortifier les sentiments qu'elle a fait naître, & nous devons concevoir d'autant plus d'aversión d'une conduite semblable à celle d'Achille, qu'elle produit de plus tristes effets. Les Grecs sont près d'estre accablez : Patrocle retenu jusques-là par les égards qu'il devoit à son maître, ne peut plus cacher sa douleur, elle luy fait verser des larmes ; Achille ne sçauroit le voir sans émotion : nostre ame n'est-elle pas ravie en cet endroit, & vit-on jamais la force de l'amitié décrite d'une manière plus touchante ? Vous sçavez, Messieurs, ce que le Poète fait faire à son Héros, & les aventures de Patrocle, auxquelles il nous a fait prendre tant d'intérest, sont présentes à vostre esprit. Sa mort produit les plus grands changements, & l'on diroit qu'Homère a souhaité qu'on la regardât comme un de ces dévouements pour la patrie, dont on trouve quelques exemples dans l'Antiquité, & dont les suites nous paroissent surprenantes.

surprenantes. Achille se réconcilie avec Agamemnon, il fait un horrible carnage des ennemis, Hector, leur plus puissant appuy, tombe sous les coups. Ce seroit icy qu'il faudroit voir les heureux effets de la bonne intelligence; mais que ce tableau, en le supposant exact, est éloigné de celuy à côté duquel on devroit le regarder! Tant de choses sont venues coup sur coup nous détourner de l'attention aux effets de la mesintelligence, qu'à peine nous souvient-il d'y avoir pensé. Sans ce contraste néanmoins nous n'admirerons en cet endroit que ce qui y est vraiment admirable, & qui est marqué avec les traits les plus forts, je veux dire, la valeur extraordinaire d'Achille; il est luy seul une Armée entière, & tous ces Héros Grecs dont les actions nous ont causé tant d'étonnement, ne sont que les spectateurs de ses combats, ou pour mieux dire, de ses victoires. Que s'il nous est permis d'estre frappez en même temps de quelqu'autre chose, c'est de l'attachement du Héros à la mémoire de son ami, dont il ne cesse de parler, & pour lequel, se surpassant en quelque sorte luy-même, il fait en un jour plus de prodiges qu'il n'en a fait en neuf années de guerre. Cet attachement est ce qui nous occupe ensuite tout entiers; c'est pour honorer les manes de Patrocle, & pour luy donner en quelque sorte l'immortalité, qu'il fait célébrer des Jeux aux Princes Grecs. Enfin nous ne sçaurions guères estre sensibles à ce que le Poète adjoute par rapport au corps d'Hector, ce sont des usages trop éloignez des nostres: mais l'action auroit mal fini pour les Grecs, s'ils avoient vû refuser les honneurs de la sépulture à un homme tel qu'Hector; & pour les satisfaire pleinement, il falloit que le Héros victorieux reçût une récompense utile de sa valeur. Cette satisfaction estoit pour eux le dernier effet du Poëme, & à quoy l'on ne peut douter qu'ils ne s'arrêtaient.

C'est ainsi qu'en lisant l'Iliade, on reçoit, comme j'ay dit, une foule d'impressions différentes, qui se succedent les unes aux autres. S'il y en a quelques-unes de moins fortes, on doit l'attribuer à l'une de ces deux causes. Ou le tableau que le Poète nous présente est composé de plusieurs parties, qui bien que liées

ensemble d'une certaine manière, ne se montrent pas en même temps : ou nous avons en nous des dispositions qui nous éloignent de penser aux veritez que le tableau devoit nous faire appercevoir. Il seroit étonnant que dans cette admiration continuelle où nous tient le Poète par une suite d'excellents tableaux qu'il ne cesse de mettre sous nos yeux, nous ne fussions pas moins frappés de ceux qu'il ne nous laisse voir que par parties, que des autres sur lesquels nostre attention n'est point interrompue, & que nous voyons d'abord tout entiers. D'ailleurs il est constant que nos passions nous aveuglent sur les veritez qui y sont opposées, il faut beaucoup d'art pour nous tourner vers elles, & nous obliger à les envisager : mais de tous les moyens auxquels on pourroit avoir recours, il n'y en a point de plus foible, & dont on doive attendre moins de succès, que de mêler & de confondre, pour ainsi dire, ces veritez avec beaucoup d'autres, qui seront toutes par elles-mêmes également capables de nous émouvoir. Ce qui montre que quand la moralité de la mesintelligence seroit moins équivoque, on ne devoit pas se presser de croire qu'Homère se la soit proposée.

En effet, il est vray que les Grecs estoient divisez de son temps : les Doriens avoient chassé les Achéens, & les Achéens s'estant partagez en deux corps, il y en avoit un qui avoit chassé les Ioniens à son tour. Ce n'avoit plus esté ensuite que trouble & que confusion, une partie des Grecs avoient esté contrains d'aller s'établir au-delà des mers, & les animositez que ces révolutions avoient produites ne pouvoient pas encore estre éteintes. Mais doit-on croire qu'Homère a ignoré la nature des passions, jusqu'à s'imaginer qu'il pourroit détruire des haines si invétérées, si justes même de la part de ceux qui avoient esté chassés de leur patrie, par un Poème où il joindroit le récit d'une mesintelligence entre deux Princes, je dis le récit exact, avec une infinité d'évenemens & de caractères qui étonneroient ses lecteurs, & seroient sur eux plusieurs impressions toutes différentes ? Je soutiens qu'on ne peut luy imputer un projet si mal concerté, & s'il falloit opposer conjecture à conjecture, j'aimerois encore mieux dire qu'il voulut au contraire animer les Grecs les uns

contre les autres ; car il vivoit au milieu d'hommes qui descendoient des Héros dont il a chanté les exploits, & que leur inspire-t-il ? Les choses du monde les plus propres à leur inspirer le desir de retourner en Europe ; car il leur dit, que ceux dont ils tiroient leur origine, regnoient peu de temps auparavant dans un beau pays, que les Athéniens avoient combattu avec eux contre les Troyens, & que ces Héros avoient eu pour ancêtres des hommes illustres, & singulièrement protegez des Dieux. Or ce beau pays qu'il décrit avec tant de soin, les Doriens l'avoient envahi, & ils avoient pour ennemis les Athéniens, avec lesquels tout ce qu'il y avoit d'Achéens & d'Ioniens conservoient toujours de grandes liaisons. On pourroit donc soupçonner que le dessein du Poète fut de ranimer le courage des Grecs établis en Asie, & de les porter à se confédérer avec les Athéniens & les autres Grecs d'Europe, pour entreprendre la conquête du Péloponnèse, comme leurs peres avoient entrepris celle de Troye. Beaucoup de choses contribueroient à fortifier ce soupçon ; car ces Doriens qui occupoient alors le pays dont je parle, Homère ne leur donne aucune part dans la guerre de Troye, il ne fait même aucune mention d'eux que dans un endroit de l'Odyssée, pour observer qu'ils estoient du nombre des étrangers qui s'estoient emparez d'une partie de l'Isle de Crete : & s'il nomme trois descendants d'Hercule dans le nombre des Chefs de l'armée qui combattit sous les ordres d'Agamemnon, sçavoir, Tlepoleme, Phidippe & Antiphus, ce n'est que pour faire mourir le premier de la main de Sarpedon, & laisser les deux autres dans l'obscurité. Mais quoyqu'un pareil projet ne fût pas indigne d'un aussi grand génie qu'Homère, & qu'il ne se trouve rien dans l'Iliade qui n'y puisse convenir, je n'ay garde d'affûrer que le Poème ait esté composé dans cette vûe, rien n'estant plus difficile que de pénétrer dans la pensée de l'Auteur d'un pareil Ouvrage, & je ne donne tout cecy que comme une conjecture, que sa nouveauté même est capable de rendre suspecte, quoyqu'elle soit infiniment plus vraysemblable que beaucoup d'autres.

*Liv. 9. Vers
177.*

Iliad. liv. 5.

T R O I S I E M E P A R T I E .

Je viens présentement à examiner ce que j'ay dit pour faire voir, qu'il n'y avoit point de raison qui pût obliger un Poète à se proposer une verité morale pour objet de son Poème. J'en ay donné ces deux preuves : que l'idée d'une moralité comme objet n'est pas renfermée dans l'idée de l'Epopée, & qu'on ne peut imposer au Poète une loy, qu'il est impossible de mettre en pratiqué.

- I. Je voudrois, Messieurs, vous épargner de nouveaux détails, mais ils sont nécessaires pour mettre dans tout son jour la preuve que j'ay tirée de la nature de l'Epopée. Comme je n'ay considéré dans son action que l'unité, la grandeur & la vraysemblance, sans y adjoûter autre chose que l'harmonie, c'est-à-dire, la versification dont je pouvois ne rien dire ; l'idée que j'en ay donnée ne scauroit paroître bien exacte aux personnes accoustumées à y joindre quelques autres idées. Il faut, diront-ils, qu'un seul homme ait la principale part aux événements ; il y a d'ailleurs une manière de disposer le récit de ces événements qui est tellement nécessaire, que sans cela il n'y auroit point de Poème épique.

*Liv. 3. de la
Repub.* Je leur accorderay volontiers tout cela : j'adjoûteray même que la narration ne doit pas estre une narration simple, & qu'il est absolument requis qu'elle se fasse en partie par voye d'imitation, pour me servir des expressions de Platon. Une narration simple est celle où l'Ecrivain ne se cache jamais, & parle toujours en son propre nom : elle ne convient pas au Poème épique, où le Poète ne doit pas seulement faire des récits, mais comme sur la Scene, introduire ses personnages, afin de les faire parler eux-mêmes ; & par là ce Poème n'est pas moins distingué du Poème dramatique & de l'Histoire, que par l'arrangement des événements. Mais qui ne voit que l'unité de Héros, ou pour parler plus juste, de l'intérest de ce Héros, est comprise dans l'unité de l'action ; & qu'à l'égard de la disposition, & de tout le reste qui appartient à la narration, ce sont choses que l'on considère séparément de l'action, qui n'en reçoit pas son estre,

mais seulement une forme dont elle peut si bien se passer, qu'on la luy donne différente selon l'usage qu'on en veut faire.

Il ne s'agit nullement dans la question présente de ce qui peut estre nécessaire à la perfection du Poëme épique, la fable est la seule chose qui demande nostre attention : & si nous voulons en parler avec cette précision qui fait le mérite des Ouvrages où l'on traite des Arts, nous devons la dégager de tout ce qui est étranger à son essence, & sans quoy elle peut subsister. Les qualitez qu'elle a reçues après qu'on l'a mise en œuvre nous sont indifférentes maintenant, nous ne nous arrêtons qu'à celles dont elle a besoin pour estre employée. Or il n'y en a point d'autres que l'unité, la grandeur & la vraisemblance. J'ay donc eu raison de dire que l'idée d'une moralité n'est point renfermée dans celle de l'Epopée, puisque l'on peut imaginer une action grande & vraisemblable, sans se proposer d'établir telle ou telle verité morale. Après tout, le mélange & la confusion de ce qui ne regarde que la narration avec ce qui est propre à la fable, n'apporteroit icy aucun changement : que l'action soit disposée d'une façon plustost que d'une autre, & que le Poëte puisse parler toujours, ou qu'il soit obligé de faire parler ses personnages, comme ces différences ne seroient pas capables d'affoiblir la loy de la moralité, si elle estoit prouvée d'ailleurs, elles ne peuvent non plus servir à la prouver.

J'ay déjà prévenu une apparence de difficulté à cette occasion : si l'on considère, me diroit-on, la nature de l'Apologue, c'est le récit d'une action qui n'est ni possible ni vraisemblable, ou du moins qui n'a pas besoin de l'estre. Le manque de possibilité & de vraisemblance dans un récit, n'y rend pas la moralité plus nécessaire que dans un autre qui a ces deux qualitez ; cependant la moralité est essentielle à l'Apologue : pourquoy donc ne le seroit-elle pas à l'Epopée ?

On peut répondre à cela, que le récit d'une action qui nous paroît impossible, & qui est denuée de vraisemblance, ne scauroit nous plaire par luy-même, & qu'il a besoin de se rapporter à quelque chose que nous puissions reconnoître, si on veut que nous l'écoutions avec satisfaction. Mais cette réponse, bien que

très-juste à mon avis, n'est pas suffisante, & l'on doit adjoûter, conformément à ce que j'ay dit, que la moralité est essentielle à l'Apologue, parce que tous les Fabulistes ont composé leurs fables dans la vûe d'insinuer des veritez morales; & qu'elle ne l'est pas à l'Epopée, parce qu'aucun Poète n'a composé un Poème épique dans cette vûe. Il y a deux choses à considérer dans les ouvrages d'esprit, la nature, & l'art qui adjoûte à la nature. Ce que l'art adjoûte, c'est ce que les personnes qui ont réussi dans une sorte d'ouvrages, y ont toujours ou presque toujours observé, quoyque la nature ne l'exigeât pas: on n'y réussira comme eux qu'en observant les mêmes choses, auxquelles nous sommes accoutumés; & c'est uniquement en ce sens, qu'on dit qu'elles sont essentielles à tel ou tel ouvrage. La moralité n'est donc pas essentielle au Poème épique: je dis plus, elle y est impraticable, & c'est par-là que je finis.

II.

J'ay observé que la grandeur est une des qualitez nécessaires à ce Poème: mais il s'y trouve deux sortes de grandeurs, dont l'une consiste en ce qu'on y raconte des événements merveilleux, extraordinaires, ou qui regardent des personnes en qui tout nous paroît grand. Cette grandeur est tellement nécessaire au Poème, qu'il ne laisse pas d'admettre beaucoup de faits qui n'ont pas entièrement ces qualitez. L'autre grandeur que son action requiert, est une qualité qui appartient à cette action considérée dans toute son étendue, elle résulte du grand nombre de circonstances qui accompagnent le sujet, qui y sont intimement & nécessairement liés, qui ne sont toutes ensemble & avec luy qu'un seul & même tout. Si vous ôtez ces circonstances, l'action ne sera presque rien, elle ne pourra nous intéresser, & peut-être la trouverons-nous d'autant plus petite, qu'elle sera racontée plus pompeusement. Mais dans une action morale, c'est-à-dire, dans une action où l'on représente des caractères & des passions, la plupart des circonstances doivent être morales: & toutes celles de ce genre seront pour nous autant d'occasions de penser à un grand nombre de veritez, qui ne seront pas moins différentes les unes des autres que les événements qui les rappelleront. Il est donc évident que la règle de la moralité

repugne à la nature de l'Epopée, parce que suivant cette regle, la moralité qui résulte de l'action doit estre une, comme l'action même.

L'action de l'Epopée est une, quand elle se rapporte toute entière à un intérêt unique, qui regarde un seul homme. L'intérêt de l'action de l'Iliade est la gloire d'Achille, & cette gloire naît du sein même de l'injure que luy a faite Agamemnon. Ses armes avoient esté déjà accompagnées des plus heureux succès, la Victoire l'avoit suivi par-tout, & l'on entreyoyoit que c'estoit luy qui devoit terminer la grande entreprise qui avoit armé toute la Grece. Justement irrité de l'affront que le Général luy a fait, il se retire, & son absence est pour les autres Héros de sa nation une occasion de faire paroître une valeur surprenante; mais Hector les surpasse tous, & c'est à sa personne que sont attachées les destinées de Troye. Patrocle touché des malheurs de ses compatriotes, va du consentement d'Achille, & avec ses armes, combattre l'ennemi, que la seule vûe de ces armes toujours victorieuses effraye; il en fait un grand carnage, & paroîtroit invincible, si le même Hector ne venoit à sa rencontre. Sa mort fait craindre aux Grecs les mêmes desastres dont la force de son bras sembloit les avoir délivrez, mais en même temps elle irrite Achille: dès qu'il va au combat, toutes les autres valeurs, passez moy Messieurs cette expression, disparoissent devant la sienne, on diroit qu'il dispose à son gré de la vie des Troyens, & que leur sort est entre ses mains, tant il trouve de facilité à les vaincre; Hector seul peut se soustraire à ses coups, mais en fuyant; il succombe enfin, & par sa mort, qui entraîne la prise de Troye, le Héros qui est l'objet du Poëme ayant accompli ses hautes destinées, est reconnu le plus vaillant des hommes, l'honneur de sa patrie, & la ruine de ses ennemis. Tout de même l'intérêt de l'action de l'Odyssée, est l'heureux retour d'Ulysse dans sa chère patrie, malgré une infinité d'obstacles qu'il surmonte par sa prudence: & l'intérêt de l'action de l'Enéide est l'établissement d'Enée en Italie, où il sçait que les destinées préparent à sa posterité une gloire & une puissance extraordinaires; établissement qu'il fait malgré une foule de

difficultez qu'il surmonte par sa valeur, & par la protection des Dieux que sa pieté a meritée. Les circonstances de ces actions ne nuisent pas à leur unité, parce qu'elles naissent du fond de l'action même, parce que les unes suivent nécessairement ou vraisemblablement des autres, parce qu'enfin elles contribuent toutes à faire briller les qualitez du Héros qui doivent produire l'heureux effet auquel il s'intéresse. Ces trois conditions sont absolument nécessaires pour rendre l'action vraiment une, & si l'on a jusqu'icy ignoré la dernière, c'est qu'on n'a pas fait assez d'attention à l'unité d'intérêt, pour en decouvrir les conséquences.

Il suit de là, qu'afin que la moralité puisse aussi estre vraiment une, il faut que les veritez particulières auxquelles les circonstances du Poème nous feront penser, naissent du fond de la verité principale, qu'elles suivent nécessairement ou probablement les unes des autres, & qu'elles concourent toutes à rendre plus sensible, plus claire, plus touchante la verité que le Poète se fera proposé d'établir. Mais les circonstances morales des actions ne pouvant différer les unes des autres, sans qu'il y ait des différences dans les caractères, & dans les actions dont ces caractères seront causes; on voit clairement que les veritez que ces actions pourront nous faire appercevoir, n'auront presque jamais de liaison entr'elles, & qu'elles se rapporteront, ou à différents vices pour nous en donner de l'horreur, ou à différentes vertus pour nous les faire aimer.

Je ne veux pas nier que l'on ne puisse faire un Poème épique; comme un Roman, qui soit propre, par exemple, à former un Prince dans l'art de regner: mais au lieu d'une maxime ce Poème en contiendra plusieurs, qui ne se ressembleront qu'en ce qu'elles auront la même fin, je veux dire, en ce qu'elles se rapporteront à l'utilité des personnes de la même condition: & ce n'est pas de quoy il est question maintenant. La moralité dont on parle est une maxime unique, qui doit tellement dominer dans le Poème, que s'il s'y en trouve d'autres, elles ne servent qu'à l'imprimer plus fortement dans l'esprit, comme les circonstances de l'action ne servent qu'à rendre l'événement
plus

plus intéressant. C'est de la moralité entendue de cette manière, que je soutiens qu'il est impossible de la mettre en pratique : mais quand on le pourroit, loin de donner une nouvelle beauté au Poème, elle le défigureroit entièrement, & y produiroit un des vices que l'on devoit éviter avec le plus de soin ; puisque l'attention du lecteur seroit continuellement & également partagée à remarquer la suite des faits qui conduisent à l'événement, & la suite des veritez de détail qui serviroient à étendre & à fortifier la verité principale.

Mais le P. le Bossu n'a peut-être pas entendu parler d'une moralité telle que je la conçois. Je réponds en deux mots : le P. le Bossu a prétendu que la moralité servit de fond à la fable, & qu'elle fût une comme l'action, voilà son principe : il importe peu qu'il en ait vu les conséquences, elles n'en sont pas moins nécessaires, & nous n'en sommes pas moins autorisés à conclure, que ces conséquences étant opposées à la nature de l'Epopée, le principe ne sauroit être vrai. D'ailleurs quand j'accorderois que l'on peut, en obligeant le Poète à choisir une verité qui serve de fond à sa fable, luy laisser la liberté d'insinuer telles autres veritez qu'il voudra dans les différentes parties de l'action, le P. le Bossu n'y gagneroit rien ; car il est certain qu'en ce cas la maxime qui sera l'objet du Poème, sera comme étouffée par les autres, sur lesquelles il faudroit cependant qu'elle eût une supériorité bien marquée, que très-peu de personnes l'apercevront, & que pour ce petit nombre même elle n'aura que l'effet d'une simple perception, sans faire aucune impression dans l'ame. Vous en avez vu la preuve dans mes réflexions sur les veritez auxquelles les différentes circonstances de l'action de l'Iliade peuvent nous faire penser.

Je crois avoir montré suffisamment, qu'Aristote n'a jamais eu dessein d'imposer aux Poètes l'obligation d'établir une verité singulière, qui servit de fond à l'action de leurs Poèmes ; qu'Homère n'a pas composé ses Poèmes dans la vûe d'établir une verité de cette sorte, & que l'action du Poème ne requiert rien de pareil. J'ay montré de plus, que si on entend bien ce qu'on dit, quand on demande que la moralité serve de fond à l'action du

Conclusion.

Poëme, c'est exiger une chose impossible, ou qui ne seroit propre, si on pouvoit l'exécuter, qu'à gâter un Poëme; & qu'au cas où l'on voudroit seulement que cette moralité pût résulter du Poëme entier, on se méprendroit encore, parce qu'une vérité qu'on ne pourroit démêler que dans un grand nombre de faits, à travers plusieurs autres veritez qui n'y auroient point de rapport, & qui nous attireroient toutes à elles-mêmes, ne pourroit presque pas estre apperçûe. Maintenant je ne crois pas devoir examiner, si une pareille moralité ne contribueroit pas du moins à rendre le Poëme plus regulier, en y rendant l'unité d'action plus remarquable; car il est certain après ce que je viens de dire, qu'elle n'y pourroit contribuer aucunement. Ce seroit d'ailleurs bien abuser de la morale, que de choisir une vérité pour servir de fond à l'action d'un Poëme, comme si on vouloit l'imprimer dans l'esprit des lecteurs, tandis qu'elle ne pourroit avoir d'autre effet que de donner au Poëme une certaine forme. Enfin l'action de l'Epopée a en elle-même, & sans un secours si peu convenable, tout ce qu'il faut pour estre parfaitement une. Il est vray que ni le P. le Bossu, ni les autres qui ont traité de l'Epopée, n'ont vû en quoy consistoit la nature de cette unité, & qu'ils n'en ont connu que les proprieté extérieures; mais j'en ay dit assez pour ne laisser rien, ce semble, à désirer là-dessus.



REPONSE A UN MEMOIRE

QUI A POUR TITRE

DISSERTATION,

Où l'on examine s'il est nécessaire que la fable du Poëme Epique ait rapport à une verité de Morale.

Par M. l'Abbé V A T R Y.

DANS un Memoire qu'on a communiqué à la Compagnie, on s'est proposé de combattre le sentiment du P. le Bossu au sujet de la verité de Morale qui doit résulter de la fable du Poëme Epique. Le sentiment du P. le Bossu est le même que j'ay essayé d'établir par de nouvelles preuves, ainsi cette querelle Litteraire me regarde; & je m'engage d'autant plus volontiers à la soutenir, que l'opinion que j'ay à deffendre me paroît non-seulement la plus vraysemblable, mais que je crois encore qu'elle répand sur les anciens Poëtes des beautez qu'on n'y apperçoit pas lorsqu'on les lit avec d'autres idées.

Pour suivre le même ordre qu'on a gardé, je partageray ce Discours en trois parties. Dans la première j'examineray le sentiment d'Aristote sur la fable du Poëme Epique; dans la seconde je tâcheray de faire voir qu'Homère a observé la regle de la Morale dans l'Iliade & dans l'Odyssée: dans la troisième partie enfin, je répondray aux difficultez qu'on a proposées contre l'obligation qu'ont les Poëtes d'observer cette même regle.

Après avoir donné quelques éloges à Aristote, on adjoûte *que nous n'aurions pas beaucoup à faire après ce Philosophe, s'il avoit eu autant d'attention à dire tout clairement, qu'à ne rien dire que de juste.* J'avoue que la Poétique d'Aristote est remplie de difficultez; ses Commentateurs presque toujours opposez les uns aux autres, & recourants sans-cesse à des corrections de texte, sont une bonne preuve de son obscurité: mais il me semble qu'on ne doit pas mettre ce deffaut sur le compte d'Aristote; il

22. de
Novembre
1731.

me paroît au contraire qu'il n'a rien négligé pour l'éviter : il regne beaucoup d'ordre dans son Ouvrage, il donne de tout des définitions exactes, & les accompagne d'exemples ; d'où vient donc ce deffaut de clarté ?

1.^o Sa Poétique ne doit estre regardée que comme un fragment qui n'est qu'une petite partie d'un ouvrage bien plus considerable. Les Anciens, & Aristote luy-même en citent un troisiéme Livre ; il ne nous en reste qu'un seul, encore y a-t-il bien de l'apparence que nous ne l'avons point entier. Au commencement du chap. 6. Aristote promet de traiter de l'Epopée & de la Comédie, cependant il ne dit rien, ou fort peu de choses de la Comédie. D'ailleurs il avoit expliqué fort au long plusieurs choses qui nous paroissent inintelligibles, parce que nous n'avons plus aujourd'huy les endroits qui pourroient les rendre claires. Par exemple, il dit au 8.^e Livre de sa Republique, qu'il a traité dans sa Poétique avec beaucoup de soin & d'exactitude, ce qui regarde *la purgation des passions*, nous n'en lisons cependant rien : or on sçait que cette *purgation* est une des choses qui a le plus embarrassé les Interpretes. Enfin lorsqu'il donne des exemples, il les tire de Poèmes fort connus de son temps ; la plupart sont perdus : il n'est pas étonnant qu'Aristote nous paroisse obscur, à nous qui manquons des secours que ce Philosophe luy-même jugeoit nécessaires à ses contemporains.

La Poétique est une matière qui, pour estre conçûe, demande un certain tour d'imagination que tout le monde n'a pas ; l'éloignement des temps, des lieux, la diversité de mœur, de religion, de gouvernement, apporte dans les idées beaucoup de différence. Les Grecs ne pensoient pas comme nous sur la Poésie, cependant nous lisons les Anciens avec les préventions que nous ont données nos Poètes ; nous voulons retrouver nos idées dans leurs ouvrages, & nous disons qu'ils ne se sont pas bien expliqués, lorsqu'ils n'ont pas parlé à nostre manière : on pourroit encore rapporter d'autres raisons de cette obscurité si souvent reprochée à la Poétique d'Aristote, mais celles-cy suffiront, je crois, pour faire voir que lorsque nous ne

l'entendons pas, il y a peut-estre un peu de nostre faute, ou qu'au moins les malheurs des temps y ont plus contribué que la négligence de l'Auteur.

Après avoir dit ces deux mots pour la justification d'Aristote, je viens à l'examen de sa doctrine sur la Fable épique. En général, la Fable est un discours inventé pour former les mœurs, par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action. Cette définition convient assurément à l'Apologue. Il faut faire voir que selon Aristote, elle ne convient pas moins à la Fable épique, & je crois que j'auray prouvé ce qui est en question. Par la définition que je viens de donner : il est évident que la Fable a deux parties qu'il est important de bien distinguer, sçavoir, l'action racontée, & l'instruction déguisée sous l'allégorie de l'action. Aristote s'est beaucoup étendu sur la Fable en tant qu'elle est le récit d'une action ; c'est dans ce sens qu'il la définit ainsi, j'entends par la Fable *la composition des choses*, ἔστι δὲ τῆς μὲν πραγμάτων ὁ μύθος μίμησις · λέγω γὰρ μῦθον τὸ πᾶν τὸ συνθεῖσθαι τῷ πραγμάτων. Il repete cette même interprétation du mot de Fable en plusieurs endroits de sa Poétique ; quelquefois au mot de *composition* σύνθεσις, il substitue celui de *constitution* σύστασις, qui ne sert qu'à mieux faire entendre sa pensée, & à la rendre moins équivoque. Il est donc clair que par la Fable Aristote a entendu tout le sujet, toute l'action du Poème, disposée avec un certain art ; & en cela il est parfaitement d'accord avec le P. le Bossu ; car ce Pere, aussi-bien qu'Aristote, veut que la fable soit le sujet du Poème, & tout le tissu de l'action. C'est même le fondement de toute sa doctrine ; ainsi bien loin que la définition que donne Aristote soit contraire au P. le Bossu, comme on le prétend, c'est pour luy un premier principe qu'il admet avec toutes les conséquences que Aristote en a tirées : mais, dit-on, ce Pere veut que cette action soit allégorique, & qu'elle cache une instruction, & c'est ce qu'Aristote ne dit pas ; il est vray qu'Aristote a traité fort au long de la Fable épique en tant qu'elle est le récit d'une action, & qu'il n'a pas parlé avec la même étendue & la même clarté de la vérité cachée sous l'allégorie de l'action ; il n'en est pas moins

vray qu'il la supposoit ; & l'on n'en peut pas douter, dès qu'on le lit avec un peu d'attention.

Si Aristote avoit cru que l'action du Poëme ne fût pas allégorique, il n'eût pas dit que le Poëme estoit plus philosophique & plus moral que l'histoire. L'Auteur du Memoire qui nie l'allégorie, dit en plusieurs endroits, que le Poëme épique ne renferme pas plus de moralité que n'en renferme une histoire ; rien en effet ne se suit mieux de ses principes. *Tout ce qui est possible, dit-il, dans l'ordre des événements, & où les passions des hommes ont part, est instructif, & renferme des maximes de conduite.* Or les faits rapportez dans une histoire sont pour le moins aussi possibles que ce qu'un Poëme raconte ; & souvent une histoire n'est pas moins qu'un Poëme, une peinture des passions des hommes : il est donc évident que le Poëme n'est pas plus instructif que l'Histoire. Mais Aristote assure le contraire, & veut que le Poëme soit plus philosophique & plus moral que l'Histoire, *Φιλοσοφώτερον & αὐθιγότερον ποίησις ἱστορίας ἔστιν. Poëtica cap. 10.* Puis donc qu'Aristote est opposé à l'Auteur du Memoire dans les conséquences, j'en conclus qu'il luy est aussi opposé dans les principes.

Et pourquoy, Messieurs, Aristote veut-il que le Poëme soit plus instructif que l'Histoire ? *c'est*, adjointe ce Philosophe, *parce que le Poëme dit des choses générales, & que l'Histoire dit des choses singulières ; une chose singulière, c'est ce qu'a fait ou souffert Alcibiade ; une chose générale, c'est ce que tout le monde d'un tel, ou d'un tel caractère a dû dire ou faire avec vraisemblance ou nécessité, &c.* *ἢ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ κατὰ λόγον, ἢ δ' ἱστορία τὰ κατὰ ἕκαστον λέγει : ἔστι δὲ, &c.* *Poëtica cap. 10.* Dire que l'action du Poëme épique est générale, & qu'elle n'est pas singulière, & que c'est pour cette raison que le Poëme épique est plus instructif que l'Histoire, n'est-ce pas la même chose que de dire que l'action du Poëme épique est allégorique & morale ? Une action allégorique n'est qu'une action feinte pour représenter ce qui se passe ordinairement parmi les hommes, & elle n'est instructive que parce qu'elle ne peint pas tel ou tel en particulier, mais tous les hommes en général, & qu'on peut

l'appliquer à ce qu'on leur voit faire tous les jours. Ainsi lorsque nous disons que la fable du loup & de l'agneau est une allégorie inventée pour instruire, c'est parce que ce qui est raconté du loup & de l'agneau n'est pas ce qu'a fait véritablement tel loup ou tel agneau, mais plustôt ce qu'a dû dire ou faire vraisemblablement un loup à l'égard d'un agneau, c'est-à-dire, un plus fort à l'égard d'un plus foible. De même nous disons que l'Iliade est un récit allégorique & moral, parce qu'on n'y raconte pas ce qui est arrivé véritablement à Achille & à Agamemnon, mais ce qui a dû vraisemblablement arriver, & ce qui arrivera toujours à deux Chefs d'alliez qui vivront en mesintelligence. Jamais on ne fut plus d'accord que le sont icy Aristote & le P. le Bossu, & j'avouë que je ne conçois pas comment on a pû conclure de ce passage, qu'Aristote estoit persuadé que l'objet du Poëme n'estoit pas d'instruire, mais de plaire.

Un Poëte qui seroit de ce sentiment, & qui nieroit la nécessité de l'allégorie, s'il vouloit composer un Poëme épique, iroit sans doute chercher dans la Fable ou dans l'Histoire, ou il inventeroit luy-même quelque sujet grand, extraordinaire, & capable de frapper; ensuite après l'avoir disposé suivant de certaines regles, il luy donneroit tous les embellissements dont il seroit susceptible; c'est ainsi qu'en ont usé tous les Poëtes qui sont venus depuis Virgile: mais ce ne sont pas là les maximes d'Aristote; il veut que le Poëte forme sa fable avant que d'imposer les noms: que voudroit dire une fable ainsi isolée, qui n'auroit aucun rapport à un Héros particulier, qui ne retraceroit aucun fait connu? Il ne dit pas même que la fable doive contenir quelque action merveilleuse, les deux fables dont il nous donne les plans ne renferment rien que de fort ordinaire; c'est cependant ce qu'il appelle le principe, l'ame du Poëme: ἀρχὴ καὶ οὐρανὸν ψυχὴ μύθος. Les noms n'en sont que l'accessoire, & on ne les impose que pour donner à la fable la vraisemblance qu'elle doit avoir, le P. le Bossu pourroit pas s'exprimer autrement.

L'erreur de ce Pere, dit-on, vient de ce qu'ayant lu les fables d'Esope avant que d'avoir étudié la Poétique d'Aristote, il n'y vit pas plustôt le nom de fable donné à l'action du Poëme, qu'il

conçut que cette action devoit avoir deux parties essentielles, *ſçavoir*, une fiction, & une verité morale. Je ne crois pas que jamais perſonne donne dans cette conjecture, & croye le P. le Boſſu capable d'une pareille bévûë; ſon Livre eſt le fruit d'un grand travail, & de beaucoup de réflexions; une lecture continuelle de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Enéide, & la comparaifon de ces Poèmes avec les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, ont produit ſon Traité. Il ſeroit étonnant qu'une mépriſe eût eſté le fondement d'un ſyſtème également établi ſur le bon ſens & ſur l'autorité des Maîtres de l'Art, & dans lequel il eſt impoſſible de rien trouver qui ſe démente. Il luy eût eſté bien plus aiſé de diſtinguer des fables de pluſieurs ſortes, que de ramener à un ſeul genre les Fables dramatiques, épiques, & les Apologues; cette diſtinction ſe préſente d'abord à ceux qui n'ont point approfondi la matière; ce n'eſt qu'en y faiſant réflexion qu'on eſt conduit de conſéquence en conſéquence à convenir que toutes ces fables ſont de même nature, quoyque d'eſpèces différentes.

Mais, ajoute-t-on, la fable eſt une fiction proprement dite; & de la nature des Apologues, qui n'ont ni poſſibilité ni vrayſemblance, au lieu qu'il eſt eſſentiel à la fable du Poème épique d'eſtre poſſible & vrayſemblable. J'avouë que je n'entends pas ce que veut dire une fiction proprement dite quant aux Apologues; il ne me paroît pas vray qu'ils n'ayent ni poſſibilité ni vrayſemblance: ce qui eſt eſſentiel à l'Apologue, c'eſt de cacher une verité ſous une allégorie, λόγος ὑποδὲς εἰκονίζων ἀλήθειαν, comme diſent les Anciens; le reſte luy eſt accidentel: qu'un Apologue ſoit poſſible ou non, il n'importe; il y en a pluſieurs dans la Fontaine de très-poſſibles qui n'en ſont pas moins de véritables Apologues: tels ſont celui de l'Homme aux cheveux gris, celui du Vieillard & de ſon fils, qui alloient vendre leur âne, celui de l'Avare & de ſon tréſor, & beaucoup d'autres. Pour la vrayſemblance, bien loin que l'Apologue ne l'admette pas, il l'exige au contraire. Fabula, dit Priſcien, eſt Oratio ficta verifimili diſpoſitione imaginem exhibens veritatis. Une choſe peut eſtre vrayſemblable qui n'eſt nullement poſſible,

possible, tandis qu'une chose très-possible & véritable même, n'a point de vraysemblance poétique. Il ne peut pas arriver qu'un loup & un agneau entrent en conversation, cependant il est une manière de rendre leur entretien vraysemblable, ainsi que l'ont fait Esope, Phedre & la Fontaine. Cette vraysemblance consiste à ne leur faire dire que ce que se diroient ceux dont ils ne sont que les images; ainsi lorsque le loup dit à l'agneau ce que tous les jours le plus fort dit au plus foible, la vraysemblance est exactement gardée. Pour ce qui est de la Fable épique, elle doit bien être vraysemblable ainsi que l'Apologue, mais aussi-bien qu'à l'Apologue, il ne luy est pas essentiel d'être possible. Tout ce qu'Homère raconte des Dieux, tout ce qu'il nous dit des enchantemens de Circé n'est guères possible assurément, & cependant Aristote ne fait pas difficulté de proposer les fables de l'Iliade & de l'Odyssée pour des modèles de fables vraysemblables.

Au reste, l'opinion du P. le Bossu n'est pas un sentiment généralement adopté par les Intèrprètes d'Aristote; j'ose assurer qu'on ne le trouvera ni dans Robortel, ni dans Victorius, ni dans Heinsius, ni dans Castelvétro, ni dans le P. Manbrun, ni dans le Tasse. Et même cette unanimité des Interprètes à ne point trouver dans la Poétique d'Aristote la règle de la moralité, pouvoit fournir une objection que je suis surpris qu'on ne m'ait pas faite. Le défaut de la plupart des Commentateurs d'Aristote, c'est de trop s'attacher à la lettre de leur texte, & de ne point chercher à interpreter le Philosophe par les Poètes, & par Homère sur-tout: s'ils s'y fussent pris de la sorte, infailliblement ils se seroient rencontrés avec le P. le Bossu.

Voilà en deux mots comment ce Critique prouve que son système est le même que celui d'Aristote. Aristote veut que le Poème épique soit plus instructif & plus moral que l'Histoire; l'Histoire est cependant instructive. Il faut donc que le Poème épique renferme l'instruction d'une autre manière que l'Histoire; Aristote nous fait entendre que c'est en ce que l'action du Poème épique est générale, & que celles que rapporte l'Histoire ne sont que singulières: être générale ou être allégorique revient

au même. D'un autre côté, suivant le Philosophe, l'action du Poëme épique doit estre une, elle forme donc aussi une allégorie, qui est une; l'instruction qu'elle donne est donc une aussi, & résultant du total de l'action.

A present que je crois avoir suffisamment éclairci la doctrine d'Aristote, je passe à l'examen des deux Poëmes d'Homère, ce qui est l'objet de ma seconde Partie.

Pour prouver qu'Homère s'est proposé d'établir une vérité de morale dans chacun de ses deux Poëmes, & que la fable de l'un & de l'autre est un véritable Apologue, je ne feray qu'appliquer à l'Iliade & à l'Odyssée les principes que je viens d'établir d'après Aristote.

Les fables de l'Iliade & de l'Odyssée seront de véritables Apologues, pourvû qu'elles ayent les deux parties qui sont l'essence de l'Apologue, sçavoir, une action qui soit une & entière, & une vérité générale qui résulte de cette action; or c'est ce qu'il est aisé de découvrir dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Examinons d'abord l'Iliade. Quelle est l'action de l'Iliade? rien n'est mieux marqué, rien ne souffre moins de contestation; c'est la colère d'Achille, c'est elle qui fait le sujet de tout le Poëme: en voicy le plan en deux mots, & tel qu'il l'embrasse tout entier. Achille & Agamemnon se querellent, Achille irrité se sépare des autres Grecs, & ne veut plus combattre avec eux; depuis ce moment les Grecs sont toujours inferieurs aux Troyens: réduits aux dernières extremitez, ils députent vers Achille les principaux Chefs de l'armée, & luy font proposer les conditions les plus honorables & les plus avantageuses, s'il veut avoir pitié de ses allies, & se rejoindre à eux. Achille est inflexible, il n'est touché ni des discours des plus éloquents, ni des prieres de ses meilleurs amis; il méprise les présents qu'on luy offre, & répond avec dureté aux paroles qu'on luy porte de la part d'Agamemnon: Patrocle en est outré de déplaisir, & voyant les Grecs battus de nouveau, & leurs Chefs les plus braves qu'on rapporte du combat à demi-morts, il fait à Achille les reproches les plus vifs; Achille luy permet de se revêtir de ses armes, & d'aller combattre les Troyens: les Troyens reculent d'abord devant

Patrocle, parce qu'ils le prennent pour Achille; mais Hector l'attaque & le tuë: alors Achille entre en fureur, la douleur d'avoir perdu son ami l'emporte sur la haine qu'il a pour Agamemnon; il combat Hector, le tuë, & dès lors sa colére contre les Grecs estant cessée, le Poëme finit. Cette colére, comme on le voit, commence avec le Poëme; c'est elle ensuite qui en forme tout le noeud, c'est elle qui en cessant met fin aussi à toute l'intrigue: il est impossible de trouver dans l'Iliade une autre action qui regne ainsi dans toutes les parties; d'où il est clair qu'elle en est véritablement la fable, suivant Aristote, *συνδεῖς τῷ θεμλίῳ*, & suivant le P. le Bossu, le corps de l'Apologue.

La verité de morale qui en est l'ame n'est pas moins aisée à appercevoir, je doute même que dans Esope il y ait aucune fable dont l'allégorie soit plus sensible. En voyant les suites funestes de la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & tous les maux dont les Grecs sont accablez, tandis que ces deux Princes sont divisez; à qui ne vient-il pas en pensée que la mesintelligence des Chefs fera toûjours échouer les entreprises les mieux concertées? Cette verité se fait sentir par-tout dans l'Iliade, & les malheurs des Grecs desunis s'impriment dans les esprits bien mieux que ne le pourroient faire les maximes les plus clairement exprimées. Cette verité d'ailleurs ne dépend pas de quelque partie de l'action; c'est le fond du Poëme, c'est tout le sujet, toute l'action qui l'annonce.

L'Auteur du Memoire convient qu'on peut en quelque sorte appercevoir dans l'Iliade cette verité, mais il soutient qu'Homère ne se la proposa pas dans la composition de son Poëme? qu'Homère ait eu ou n'ait pas eu cette intention, c'est de quoy on se met peu en peine: qui pourroit cependant croire qu'une vûë si belle, si relevée, si bien suivie, fût un pur effet du hazard, & qu'un Poëte ait si bien réussi à nous instruire sans en avoir eu le dessein. Homère dans le début de l'Iliade, ne marque-t-il pas précisément quelle est sa vûë principale? *Muse, dit-il, chantez la colére d'Achille, colére pernicieuse, qui causa mille maux aux Grecs, qui précipita aux enfers avant le temps, les ames d'une infinité*

de Héros, & fit de leurs corps la proie des chiens & des oiseaux.

Μῆνιν ἀειδή Θεά, &c.

Pour qu'Homère, adjointe-t-on, eût composé son Poème dans l'intention d'établir cette vérité, il faudroit qu'elle se présentât d'elle-même dans la fable degagée de ses épisodes, & qu'il ne s'y en présentât point d'autres. J'avoué qu'il faut que la vérité morale résulte de la fable degagée de ses épisodes, c'est ainsi que je l'ay toujours conçu; & je n'ay donné le plan en raccourci de l'Iliade, qu'afin qu'on vît si en effet il présentoit quelque instruction générale, mais il n'est pas nécessaire que dans le cours de la fable mise en Poème, il ne se présente point d'autre vûë. Le P. le Bossu n'a garde de le prétendre, luy qui découvre dans l'Iliade un grand nombre d'instructions particulières.

Je conviendray donc de toutes les vûës de morale qu'on veut faire appercevoir dans l'Iliade, & de toutes les autres qu'on y voudra encore remarquer; il me suffit qu'il en émane une du total de l'action, & que toutes les autres n'ayent lieu que par rapport à quelques circonstances de cette action.

Par exemple, je veux bien que la douleur d'Achille, pour la perte de Patrocle, fasse un beau tableau d'une parfaite amitié; mais qui ne voit que cette mort & cette douleur n'ont esté imaginées par Homère que pour le dénouëment de sa fable. Rien n'est plus naturel qu'un Héros tel que Patrocle s'attendrisse en voyant les malheurs de ses allies, & qu'il veuille les secourir; il perit dans son entreprise: un jeune homme aussi violent que l'est Achille ne peut manquer d'estre transporté de colére en perdant son ami le plus fidèle. Le temps, les malheurs des Grecs, les instantes prières qu'on luy avoit faites avoient diminué sa haine pour Agamemnon, elle devoit donc céder au ressentiment qu'il a de la mort de Patrocle; aussi oublie-t-il l'injure qu'on luy a faite, il se reconcilie avec les Grecs, & court se vanger d'Hector; c'est ainsi qu'Homère finit son action de la manière du monde la plus vraisemblable. Mais quelque leçon de morale qu'on puisse tirer de cette mort de Patrocle, il y aura toujours une extrême différence entre une pareille

instruction qui ne tient qu'à une petite partie de l'action, & entre une vérité qui se fait sentir dans tout le cours de l'action.

Ceci doit servir de réponse aux différentes vûes de morale qu'on indique dans l'Iliade; car ou elles sont dans le fond les mêmes que celles que nous avons marquées, ou elles ne peuvent estre regardées comme des vûes générales, puisqu'elles ne commencent pas, ne durent pas, & ne finissent pas avec le Poëme, & qu'elles ne résultent point du corps entier, & du tout ensemble de la fable.

Si ce discours n'estoit pas déjà trop long, je ne manquerois pas de transcrire ici, ce qu'on a rapporté des divisions qui regnoient du temps d'Homère parmi les Grecs; rien ne justifieroit mieux ce que nous avons dit du dessein d'Homère dans la composition de l'Iliade; car que pourroit faire un Poëte de plus convenable pour des gens qui estoient toujours en guerre, que de leur chanter des Vers où les malheurs que produit la discorde sont représentés par tout. Mais Homère pouvoit-il espérer que ses Vers engageroient les Grecs à mettre bas les armes, & à vivre en bonne intelligence, ce Poëte pouvoit douter assurément que son Poëme produisît ce bon effet; car rien n'a esté plus ordinaire dans tous les temps, que de voir negliger les rémontrances les plus raisonnables: mais dans cette incertitude, un Ecrivain sensé ne doit pas moins dire à ses concitoyens ce qu'il croit leur estre le plus avantageux. Dans ces derniers siècles, plusieurs Ecrivains du premier ordre, mais qui n'avoient pas plus d'autorité qu'Homère, & qui ne devoient pas se flatter d'estre plus écoutés que luy, ont bien osé représenter aux Princes de leurs temps, combien il leur estoit dangereux de vivre toujours en guerre les uns avec les autres.

Je passe à l'examen de la fable de l'Odyssée; il s'en faut bien qu'elle ait la même simplicité que celle de l'Iliade. La fable de l'Odyssée est de celles qui ont une double constitution, & qui finissent par une double Catastrophe, c'est-à-dire, par une Catastrophe qui est heureuse pour les bons, & funeste pour les méchans.

En voici le plan. Ulysse est éloigné malgré luy de son pays;

pendant son absence, tout est chez luy en désordre, on dissipe son bien, on en veut à sa femme, on dresse des embûches à son fils, luy-même court mille dangers dont sa sagesse le fait échapper : cette même sagesse luy fournit le moyen de retourner enfin à Itaque, d'y rétablir ses affaires, & de se venger de ses ennemis.

On voit en effet une double intrigue dans cette action, ce qui se passe à Itaque pendant l'absence d'Ulysse en est une ; l'autre est ce qui arrive à Ulysse tandis que la colère de Neptune l'empêche d'arriver dans son Île : ces deux intrigues ont chacune leur dénouement ; la mort des prétendants est le dénouement de la première intrigue, le dénouement de la seconde, est le retour & le rétablissement d'Ulysse : ces deux intrigues donnent aussi lieu à deux instructions différentes ; les désordres que commettent les prétendants pendant l'absence d'Ulysse, enseignent aux Princes de quelle importance est leur présence dans leurs États ; les perils auxquels Ulysse est exposé, & dont sa sagesse le tire, font voir de quel secours est la prudence dans les circonstances les plus difficiles.

On pourroit cependant dire que la vûë générale d'Homère dans l'Odyssée, a esté de nous donner dans Ulysse l'exemple d'une prudence consommée ; car la sagesse de ce Prince paroît par tout, & donne lieu au dénouement des deux intrigues : il semble qu'Horace ait pensé de cette sorte, lorsqu'il dit

*Rursus quid virtus, quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplar Ulysses.*

L'Odyssée est donc composée, aussi-bien que l'Iliade, d'une action qui est une & entière ; & de cette action il résulte une moralité générale, & par conséquent les fables de ces Poèmes sont de véritables Apologues. J'ay fait ce que j'ay pû pour le prouver ; on s'en convaincra bien mieux, si l'on veut les lire un peu attentivement & sans prévention : car j'avouë que dans ces sortes de matières on ne peut amener les questions à un dernier degré d'évidence, & qu'il restera toujours des difficultez à faire à qui ne voudra pas absolument se rendre.

L'Auteur du Memoire a voulu prouver dans sa troisième Partie, que rien n'oblige un Poëte à s'assujettir à la regle de la Moralité; j'ay dit dans le dernier Discours que j'ay eu l'honneur de lire à la Compagnie, les raisons qui me paroissent les plus convaincantes, pour démontrer qu'on ne pouvoit composer un veritable Poëme épique, sans que la fable en soit allégorique & morale: j'y renvoycray donc, & je me contenteray, pour finir, de répondre à deux difficultez principales qu'on a fait contre mon opinion.

L'Épopée, dit-on en premier lieu, est un récit harmonieux d'évenemens grands tout ensemble & vraisemblables, qui par leur liaison font un seul tout; or ni l'idée de l'harmonie, ni celle de la grandeur des évenemens, ou de leur vraisemblance, n'ont de rapport avec les veritez de morale, qu'à cause qu'il y a peinture des passions des hommes, ainsi que dans l'Histoire, d'ou l'on conclut que la moralité n'est pas opposée, à la verité, à la nature de l'Épopée, mais que sa nature ne l'exige pas.

Ce raisonnement seroit bon, s'il n'y avoit rien à dire à la définition qu'on donne de l'Épopée; mais outre qu'elle n'est pas tout-à-fait claire, elle paroît peu exacte. Si l'Épopée n'estoit que le récit d'évenemens grands tout ensemble & vraisemblables, non seulement la Pharsale de Lucain, & tout autre Poëme pareil seroient de veritables Épopées; mais ce nom conviendroit encore aux Poëmes les plus irreguliers, comme à l'*Italia liberata*, & même à l'*Orlando furioso*. Bien davantage, on n'auroit qu'à choisir dans Hérodote, ou dans quelque Historien que l'on voudroit des évenemens qui seroient grands & vraisemblables, leur donner quelque liaison, en rendre le récit harmonieux, & l'on auroit un Poëme épique. Ce n'est point ainsi que l'ont pensé Aristote & les anciens Maîtres; je crois même qu'il seroit impossible de trouver ailleurs cette définition de l'Épopée: & puisqu'on ne l'a ni prouvé ni expliqué, il semble qu'on peut fort bien ne point admettre les conséquences qu'on en tire.

On objecte en second lieu, la gêne où mettroit les Poëtes, l'obligation de se proposer d'établir dans leurs Poëmes une verité

de morale. Mais la gêne où les regles mettent un Poëte, n'est point une raison pour l'en dispenser : où est la regle qui n'embarraße pas, & qui ne puisse quelquefois refroidir la verve ? Jamais un bon Poëte ne se plaint des difficultez ; elles ne servent qu'à faire valoir son talent, & à augmenter sa gloire. Homère & Virgile ont bien trouvé le moyen de composer des Poëmes admirables en suivant cette regle ; il n'est donc pas impossible de réussir en s'y assujettissant. Ce ne seroit plus un Poëme épique, qu'un Poëme dont l'action ne seroit point allégorique, s'il est vray que l'allégorie soit essentielle au Poëme épique, & c'est, je crois, ce que j'ay fait voir dans ma première Dissertation.

J'aurois encore beaucoup de choses à adjoûter dans celle-cy. J'aurois fort souhaité, par exemple, de joindre Virgile à Homère, & de montrer que l'Enéide n'est pas moins une imitation de l'Iliade & de l'Odyssée, en ce qui regarde la fable, que dans tout le reste, & j'en serois venu aisément à bout. J'aurois pû parler encore des autres Poëmes où la regle de la moralité n'a pas esté observée, appliquer à la Tragédie & à la Comédie les principes que nous avons établis par rapport à l'Epopée ; prouver que la meilleure Antiquité n'a porté si loin son estime pour les Poëtes, & pour Homère sur-tout, que parce qu'elle estoit persuadée que toute leur composition avoit pour but d'inspirer la vertu, & qu'ils cachotent toujours la verité sous le voile de leurs fables : mais toutes ces discussions m'eussent mené trop loin, & j'ay cru qu'il me suffisoit de suivre l'Auteur du Memoire, & de luy répondre.



DISCOURS

SUR

L'ORIGINE ET LE CARACTERE
DE L'EPITHALAME.

Par M. l'Abbé SOUCHAY.

LE mot Epithalame vient du grec *ἐπιθαλάμιον*, & ce dernier, en adjoûtant *ᾠσμα*, signifie chant nuptial; *ἐπὶ θάλαμος* en est la véritable étymologie.

Or les Grecs nommèrent ainsi leur chant nuptial, parce qu'ils appelloient *θάλαμος* l'appartement des époux, & qu'après la solemnité du festin, & lorsque les nouveaux époux s'estoient retirez, ils chantoient l'Epithalame à la porte de cet appartement.

Je n'examineray point ce qui les déterminâ à choisir par préférence ce lieu particulier; moins encore m'arrêteray-je à refuter divers Ecrivains, qui en alleguent une raison peut-estre aussi frivole qu'elle est communément reçue. Quoy qu'il en soit, l'usage dont il s'agit est attesté, indépendamment de l'étymologie du mot, par des témoignages anciens, & par la pratique même de Théocrite; & cette circonstance du lieu est regardée par les modernes, comme si importante, ou plustost comme si nécessaire, que tout chant nuptial qui ne l'exprime pas, ne doit point, selon eux, estre nommé Epithalame. De là vient qu'ils en distinguent plusieurs espèces, l'un proprement dit, & qu'ils subdivisent encore en chant du soir, & en chant du matin*; l'autre qu'ils nomment *scolion*, & que chantoient les convives couronnez de myrte & de laurier. Un troisiéme qu'ils appellent Hyménée, & qui ne renfermoit que des préceptes ou des conseils touchant le mariage. Un quatriéme que l'on employoit à décrire la pompe nuptiale, & auquel ils ne donnent point de nom particulier. Un cinquiéme enfin, qui estoit un hymne en l'honneur des nouveaux époux.

Tome IX.

Qq

23. de Novemb.
bre 1731.Origine de
l'Epithalame.Procl. apud
Phot.If. Tzet. ad
Lycoph.
Jul. Scal.
Muret. &c.Epith. Hel.
Idyl. 18.
Jul. Scal. in
Poëtic.
Muret.
Passerat. in
Catullum.* καταιομι-
κόν, seu con-
cubitum, &
διεγερτικόν, seu
excitatorium.Tzet. proleg.
ad Lycoph.
Jul. Scalig. in
Poëtic.

Telles sont à peu-près les distinctions que les modernes ont imaginées ; car je n'ay point entrepris de les rapporter exactement : distinctions inutiles, & dont la plupart ne sont pas même fondées en autorité.

Hefychius
in voce ὑμν,
ὑμνῶματος, ἢ
ὡδῆς ἐπιγαμμος.
Argon. l. 4.
vers. 1160. &
sequentibus.

En effet, Hefychius ne définit point l'hymenée autrement que nous avons défini l'Epithalame, & Proclus dans sa Chrestomathie, n'en fait point deux classes différentes. Apollonius, l'auteur des Argonautiques, semble aussi les confondre, puisqu'en décrivant les noces de Médée & de Jason, il fait chanter l'hymenée au son de la cithare, à la porte de la caverne où l'on avoit préparé le lit nuptial. D'ailleurs, si, comme on le prétend, l'hymenée ne contient que des préceptes ou des conseils touchant le mariage, il appartient uniquement à la poésie Didactique, & n'est point une espèce d'Epithalame.

Je dis le même, à proportion des autres, du *scolion* sur-tout, parce que c'étoit ou un simple impromptu, & alors il ne mérite pas le nom d'Epithalame, ou un hymne réglé, & dans ce cas, la matière & l'objet étant les mêmes, il ne constitue point une espèce différente, & la diversité du lieu ne peut en changer la nature.

Mais j'abandonne ces distinctions, & sans m'arrêter servilement à l'étymologie du mot, j'appelleray Epithalame tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux sur leur union : qu'il soit un simple récit, ou qu'il soit mêlé de récit & de chant ; que le poète y parle seul, ou qu'il introduise des personnages, & quel que soit enfin le lieu de la scène, si je puis user d'une expression si impropre.

Psal. 47.
Joseph. l. 8.
antiq. cap. 2.
Euseb. in Psal.
Pineda, de reb.
Salom. lib. 5.
cap. 4.

L'Epithalame est, en général, une espèce de poésie très-ancienne ; les Hébreux en connurent l'usage au moins dès le temps de David. Parmi les Odes sacrées est un Psaume que ce Prince composa dans sa vieillesse, à l'occasion du mariage de Salomon avec une Princesse d'Egypte ; & ce Psaume que S.^t Jérôme appelle un poème tout divin, est, selon tous les critiques, un véritable Epithalame *.

* Madame Dacier l'appelle aussi dans ses remarques sur Homère, l'Epithalame sacré.

Le Cantique des Cantiques, malgré l'opinion contraire de quelques interprètes, est encore un poëme de la même nature, quoyque la forme en soit différente. Jamais Origène, dont l'autorité est icy de quelque poids, ne donne à cet ouvrage sacré que le nom d'Epithalame, & d'Epithalame Dramatique; à quoy j'ajoutéray en passant, qu'il me paroît renfermer trois actes, & que par là-même il est d'une espèce inconnuë aux Grecs & aux Latins.

*Orig. proleg.
in Cant. Cant.*

Pour ce qui est des Grecs, si l'on s'en rapporte à Dictys, ils avoient déjà un chant nuptial dans les temps héroïques, & la cérémonie de ce chant ne fut point oubliée aux noces de Thetis & de Pelée. Ce fut Apollon même, selon quelques auteurs, qui chanta l'Epithalame en cette occasion; & de là vient que dans une ancienne Tragédie, Thetis se plaint avec tant d'amertume, que son fils ait péri par les traits de ce même Apollon qui luy avoit annoncé, avant sa naissance, une si heureuse destinée.

*Dictys Cræ.
lib. 6.*

Hom. Schol.

Entre les différents sujets qu'Homère a représentés sur le bouclier d'Achille, on voit de nouvelles mariées sortir de leurs maisons, & toute la ville où est placée la scène de ce tableau particulier, retentit des chants d'hyménée.

—— Πολυς δ' ὑμῶνος ὄρεσσι.

*Iliad. 18. v.
490. &c.
Hesiod. v. 75;*

Hésiode décrivant aussi sur le bouclier d'Hercule une pompe nuptiale, fait mention de ces mêmes chants; & ce qui semble remarquable, il employe la même mesure & la même expression.

Or de tous ces passages, que j'aurois facilement pû multiplier, il résulte qu'avant Homère il y avoit des chants, ou du moins une espèce d'acclamation consacrée à la solennité des noces. Je dis une acclamation; car si nul autre genre de poésie ne fut d'abord porté à la perfection dont il estoit susceptible, il est à présumer que l'Epithalame n'eut pas des commencements plus heureux, & que dans la première origine, ce fut une simple acclamation d'Hymen, ô Hyménée. Le motif & l'objet de cette acclamation sont évidents. Chanter Hymen, ô Hyménée,

c'estoit sans doute féliciter les nouveaux époux sur leur union ; & souhaiter qu'ils n'eussent qu'un même cœur & qu'un même esprit, comme ils n'alloient plus avoir qu'une même habitation.

*In Chrest.
apud Phot.*

Proclus, dans l'ouvrage que j'ay déjà cité, dérive le mot *Hymenée* des mots Eoliques *ἡμεραίη* & *ἡμενοίη*, qui ont précisément cette signification. Mais quoyque j'avoue que tel fut autrefois, & que tel est encore aujourd'huy l'esprit de cette acclamation, puisqu'elle a passé jusqu'à nous des Latins qui l'avoient adoptée, je n'en chercheray point la raison dans les étymologies, qui ne sont que trop souvent arbitraires ; j'embrasseray plustost l'opinion commune, qui fait d'Hymenée un jeune homme d'Athènes ou d'Argos.

Hymenée, dont la Grece fit depuis un Dieu qui présidoit au mariage, estoit d'une beauté accomplie. Né pauvre, & d'une famille obscure, il se laissa surprendre aux charmes d'une jeune Athénienne, dont la naissance égaloit la fortune. La disproportion estoit trop marquée, pour luy laisser la moindre espérance ; cependant, à la faveur d'un déguisement, dont sa jeunesse & sa beauté écarteroient le soupçon, il suivoit par-tout la belle Athénienne. Un jour il l'accompagna jusqu'à Eleusis avec les filles d'Athènes les plus qualifiées, qui alloient offrir des sacrifices à Cérès. Il arriva qu'elles furent enlevées par des pirates, & que les ravisseurs, après avoir pris terre dans une isle déserte, s'y endormirent. Hymenée saisit l'occasion, tuë les pirates, revient à Athènes, & déclare que si on luy permet d'épouser celle dont il est épris, il ramenera toutes les filles qui ont esté ravies. Il les ramena en effet, & devint le plus heureux des époux. C'est pour cela que les Athéniens ordonnèrent qu'il seroit toujours invoqué dans la solemnité des noces, avec les dieux qu'ils en regardoient comme les protecteurs.

*Serv. ad. I.
Æneid.
Donat. ad.
Ter. Adel.
Lact. in Stat.
Procl. loc. cit.*

Voilà, selon Servius de qui j'emprunte cette histoire, & selon tous les anciens Commentateurs, quelle fut l'origine de l'acclamation d'Hymenée.

Cette acclamation passa depuis dans l'Epithalame, & les Poëtes en firent un vers intercalaire, ou une espèce de refrain

ajusté à la mesure qu'ils avoient choisie ; témoin Catulle, qui ramene si souvent ce vers :

Hymen, ô Hymenæe, Hymen ades, ô Hymenæe.

*In carm. 63.
edit. Grav.*

Et ces autres :

*Io Hymen, Hymenæe io,
Io Hymen, ô Hymenæe.*

*In carm. 62.
eiusdem edit.*

Témoin, dis-je, Catulle ; car il est certain que Sappho avoit composé plusieurs Epithalames, dont nous n'avons par malheur que des fragments, & qu'en ce genre de poésie, Catulle a imité la maniere de Sappho. Témoin encore Aristophane, qui, à l'occasion du mariage de Pifthécterus avec la déesse Souveraineté, fait repeter par un demi-chœur des oiseaux,

*Dion. Halic.
in art. Rhet.
Ephæst. de
metris. Voss. ad
Catull.*

Ἦμν', ὦ Ἦμν' αἰ', ὦ Ἦμν',

*In Avib. act.
5. sc. 4.*

Après que ce même demi-chœur a relevé de la sorte, suivant la traduction de M. Boivin, le bonheur mutuel des époux :

*Depuis le jour célèbre où la Reine des Dieux
Superbement ornée,
Par les sœurs du Destin fut au maître des Cieux
Avec pompe amenée,
On n'a point encore vû d'Hymen si glorieux.
Hymen, ô Hymenée.*

Ainsi, ce qui estoit le principal devint comme l'accessoire, & l'acclamation d'Hymen amenée par intervalles égaux, ne servit plus que d'ornement à l'Epithalame, ou plustost elle servit à marquer les vœux & les applaudissemens des chœurs, lorsque ce poème eut pris une forme réglée.

*Vid. Catull.
Epithal.*

Stésichore passé communément pour l'inventeur de l'Epithalame : mais on sçait qu'Hésiode s'estoit déjà exercé sur ce même genre, & qu'il avoit composé l'Epithalame de Thétis & de Pelée ; ouvrage que nous avons perdu, mais dont un ancien Scholiaste nous a conservé un fragment.

*Strav. in Bii.
Al. Sard. de
ver. invent.*

Tzet. in prol.
Lycoph.
Plat. in Phœd.
Conon apud
Phot. narr. 18.

Stesichore avoit maltraité Hélène dans un Poëme fait à dessein contr'elle. Castor & Pollux, au rapport de Platon, vengèrent leur sœur outragée, en frappant d'aveuglement le Poëte satirique; & pour recouvrer la vûë, Stesichore fut obligé de chanter la Palinodie. Il composa en effet un autre poëme, où soutenant qu'Hélène n'avoit jamais abordé en Phrygie, il louoit également ses charmes & sa vertu, & félicitoit Ménélas d'avoir obtenu la préférence sur ses rivaux.

Tzet. 1. cit.

Or il est vray-semblable que s'étant avisé le premier de célébrer un mariage si funeste, on luy aura attribué, sans autre fondement, l'invention de l'Epithalame. Peut-estre aussi qu'il le perfectionna, & qu'Hésiode n'en ayant fait qu'un simple récit, Stesichore y jeta des chœurs; ou qu'à la flute, que l'on employoit déjà au temps d'Homère dans les chants d'hyménée, il adjouâta la cithare. Du moins paroît-il certain qu'il introduisit cet instrument dans les chœurs en général, & que pour cela même il fut appelé Stesichore, au lieu qu'il se nommoit auparavant Tifias.

Lib. 7. Arg.

Et ce qui fortifie ma conjecture sur la cithare, & sur les chœurs même adjoutez par ce poëte* au simple récit dans l'Epithalame, c'est qu'Apollonius fait mention de la cithare, en parlant d'un chant nuptial, & que Théocrite, qui, à l'imitation de Stesichore, composa l'Epithalame d'Hélène, ne parle que pour amener le chœur des filles de Lacédémone, qui chantent ensemble & la beauté d'Hélène & le bonheur de Ménélas.

Arist. in Poët.
cap. 1.
Plat. lib. 2.
de Legib.

De tout ce que nous avons dit, il résulte que l'Epithalame grec est un véritable poëme, quoyqu'il n'imité aucune action; car, suivant la doctrine d'Aristote & de Platon même, cette sorte d'imitation n'est point essentielle à toutes les espèces de poésie. Il suffit à la plupart d'avoir en vûë quelque objet qu'elles

* On voit à Rome dans le Palais Aldobrandin, une Peinture antique qui représente une noce. On y remarque principalement une Musicienne qui jouë de la Cithare, pendant qu'une autre chante l'Epithala-

me. Si ma conjecture est legitime, on peut en inferer que ce morceau de frise est postérieur à Stesichore, ou du moins qu'il n'est pas plus ancien que ce Poëte, qui a fleuri dans la 42.^o Olympiade.

se proposent d'imiter. Or le but de l'Epithalame est de faire connoître aux nouveaux époux le bonheur de leur union, par les louanges qu'on leur donne successivement, & par les avantages qu'on leur annonce pour l'avenir.

La manière dont il imite, c'est que le poëte y introduit des personnages, & ces personnages sont ordinairement ou les compagnes de l'épouse, comme dans Théocrite, ou les amis de l'époux, comme dans Apollonius.

*Theoc. Epith.
Helen.
Apoll. Argon.
lib. 4.*

Le moyen ou l'instrument enfin par lequel il imite, c'est l'harmonie ou le chant, & la versification. Au reste, il paroît que les Latins n'eurent point de mesure affectée à ce genre de Poësie, mais je n'oserois assurer le même des Grecs postérieurs à Hésiode, de Stésichore & de Sappho principalement. Ils avoient l'un & l'autre embrassé la Poësie Lyrique, & il n'est guères vraisemblable qu'ils ayent employé dans leurs Epithalames une autre mesure que celle qu'ils employoient dans leurs compositions ordinaires.

Examinons maintenant quelle fut chez les Latins l'origine de l'Epithalame. J'ay déjà remarqué dans un autre discours, qu'ils n'eurent très long-temps que des Hymnes & des Annales en vers grossiers, & qu'ils ne cultivèrent les autres genres qu'après que la Grece assujettie leur en eut offert des modèles.

*Sec. disc. sur
les Poët. Eleg.*

Pour le genre dont il est ici question, divers témoignages historiques nous apprennent qu'il eut à peu-près la même origine que l'Epithalame Grec; & que comme celui-cy commença par l'acclamation d'Hyménée, l'Epithalame Latin commença par l'acclamation de Talassius: en voicy l'occasion.

Parmi les Sabines qu'enlevèrent les Romains, il y en eut une qui se faisoit remarquer par sa jeunesse & par sa beauté. Ses ravisseurs craignant avec raison, dans un tel désordre, qu'on ne leur arrachât un butin si précieux, s'avisèrent de crier qu'ils la conduisoient à Talassius. Talassius estoit jeune, beau, bien fait, vaillant, & son nom seul imprima tant de respect, que loin de songer à la moindre violence, le peuple accompagna par honneur, les ravisseurs, en faisant sans cesse retentir ce

même nom. Un mariage que le hazard avoit si bien assorti ne pouvoit manquer d'estre heureux; il le fut, & les Romains employèrent depuis dans leur acclamation nuptiale le mot Talassius, comme pour souhaiter aux nouveaux époux une semblable destinée.

*Varron apud
Fest. frag. pag.
75.*

*Juba in Plut.
Romulo.*

*Tit. Liv. Hist.
lib. 1.*

*Attil. apud
Festum.*

Plut. in Pomp.

Je n'ignore pas que Varron & Juba ont suivi une autre opinion, & qu'ils dérivent le mot Talassius du Grec *Ταλασία*, *laniscium*; mais j'ay pour mes garants Tite-Live & Attilius, plus ancien que Varron même. Plutarque d'ailleurs, cet Ecrivain si judicieux, & si parfaitement instruit de ces sortes d'usages, après avoir balancé les deux sentimens, se détermine en faveur de celui que j'ay embrassé.

*Sidon. Apoll.
Epist. 1. 5.
Horat. Epist.
lib. 2.*

A cette acclamation, qui estoit encore en usage au temps de Pompée, & dont on voit des vestiges au siècle même de Sidonius, se joignirent dans la suite les vers Fescennins, vers extrêmement grossiers & pleins d'obscenitez.

Les Latins n'eurent point d'autres Epithalames avant Catulle, qui prenant Sappho pour modèle, leur montra de véritables Poèmes en ce genre, & substitua l'acclamation grecque d'Hyménée à l'acclamation latine de Talassius. Il perfectionna aussi les vers Fescennins; mais, comme il arrive d'ordinaire, s'il les rendit plus chastes par l'expression, ils ne furent peut-être que plus obscènes par le sens.

*Cat. Epith.
Jul.*

*Claud. in
Fescenn.*

Nous en avons des exemples dans un Epithalame de Catulle même, dans une petite Pièce qui nous est restée de l'Empereur Gallien, & dans le Centon d'Aufone principalement. Stace, qui a fleuri sous Domitien, ne s'est permis dans l'Epithalame de Violantille & de Stella aucune expression peu mesurée. Claudien n'a pas toujours esté si retenu: il s'échappe d'une manière indécente dans celui d'Honorius & de Marie.

*Sid. in Epith.
Ruric. item in
Epith. Polem.*

*La France
consolée.*

*Le Fatigue
d'Ercole, &c.*

Pour Sidonius, aussi-bien que tous les Modernes dont les Poësies me soient connus, comme Buchanan parmi les Ecoissois, Malherbe & quelques autres parmi nous, excepté Scarron, ils sont irréprochables à cet égard. Si pourtant l'on excepte encore parmi les Italiens, le Cavalier Marin, qui mêle, sans respect pour ses Héros;

Héros, à des louanges quelquefois délicates des traits tout-à-fait licencieux.

Mais je passe au caractère de l'Epithalame, où j'auray naturellement occasion de relever les talents & les défauts de ces différents Poètes.

On pourroit s'imaginer, dit le sophiste Himerius, que l'Epithalame admettant des Chœurs & toute la liberté de la Poësie, il ne peut estre assujetti à des préceptes. Mais comment arriver à la perfection de l'Art sans le secours de l'Art même, adjointe incontinent cet Ecrivain? Aussi Denys d'Halicarnasse donnant aux Orateurs les regles de l'Epithalame, ne dit-il pas qu'elles soient inutiles aux Poètes; il les renvoye seulement aux Ecrits de Sappho: rien n'estant si utile en général que d'étudier les modèles, parce qu'ils renferment toujours les préceptes, & qu'ils en montrent encore la pratique.

Au défaut de ces modèles que le temps nous a enlevés, je hazarderay ici quelques réflexions que je soumets à vostre jugement, Messieurs, & que je suis bien éloigné de proposer comme des regles.

Le sujet en tout genre de Poësie estant ce qu'il y a de principal, il me semble que le Poète qui entreprend de composer un Epithalame, devroit chercher une fiction qui fût tout ensemble juste, ingénieuse, propre & convenable aux personnes qui en seroient l'objet. Et c'est en choisissant, selon le précepte général de Longin, les circonstances particulières qui ne sont jamais absolument les mêmes, qu'un Epithalame auroit les qualitez que je demande.

Les Epithalames de Catulle même, si on excepte celui de Thétis & de Pelée, où tout est propre au Héros qu'il s'est proposé de chanter, (je ne craindray point de le dire,) me paroissent moins admirables, parce qu'ils ne les ont pas, ces qualitez, tout excellents qu'ils sont d'ailleurs.

Le seul Epithalame françois que je connoisse, & qui mérite bien ce nom, seroit un modèle achevé, s'il n'avoit pas le même défaut. La fiction est très-ingénieuse, & les refrains variez heureusement sont encore plus heureusement amenez. L'Amour,

Caractère
de
l'Epithalame.
*Himer. apud
Phot.
In art. Rhet.
cap. 4.*

Longin. c. 10.

suivant la supposition du Poëte, ne fut point invité aux noces de Jupiter & de Junon, malgré les avis de Venus qui croit à Hymen :

*De vostre Fête, Hymen, voicy le jour ;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

De là vint qu'il luy fit toujours la guerre, & qu'il luy déroba même son flambeau. L'Amour cependant sensible aux larmes d'Hymen, luy dit pour l'appaiser ; tiens, voilà mon arc, va chercher fortune. Hymen se met en sentinelle ; il apperçoit aussitôt les jeunes époux qui sont l'objet de l'Epithalame, il tire, & si juste, que l'amour n'eût pû mieux faire, de son propre aveu. Leur réconciliation amene cet autre refrain :

*Amour, Hymen, vous voilà bien remis,
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.*

Rien, je le répète encore, de plus ingénieux que cette fiction, ni de plus heureux que ces refrains. Mais la pièce entière n'est-elle pas trop générale ? Et le Poëte n'est-il pas toujours en droit de feindre que ceux dont il chante le mariage ont esté blessés par les mains d'Hyménée, & d'un trait de l'Amour même ?

Claudien & Buchanan, que d'ailleurs je ne propose point comme des modèles, ont rendu plus propres à leurs Héros les Epithalames qu'ils nous ont laissés ?

*En 398.
Tillem. Mem.
des Emp. t. 4.
Claud. in
Epith. Honor.*

Stilicon estoit dans le Milanois à la tête des Armées, lorsqu'Honorius épousa Marie fille de ce Général & de Serena. Claudien feint que Venus avertie par l'Amour, & portée sur les flots par un Triton, arrive avec son cortège ordinaire à Milan, où le mariage devoit estre célébré. La présence de la Déesse inspire une joye universelle. Les Aigles Romaines sont couronnées de fleurs. Le son des flutes succede au bruit des trompettes, & les Soldats après avoir félicité dans leurs transports Stilicon leur Général, & les manes du grand Théodose, chantent les louanges des nouveaux époux, & forment des vœux pour leur bonheur mutuel ; & c'est par là que finit l'Epithalame.

Buchanan faïsit avec la même habileté les circonstances particulières que luy présente son sujet. Il y avoit dix ans que Marie Stuart estoit à la Cour de France, & l'on venoit de reprendre Calais sur les anciens ennemis de la Nation, lorsque cette Princeesse épousa le jeune Dauphin. Buchanan profite de ces différentes circonstances, & par-là son Épithalame, qui passe d'ordinaire pour digne des meilleurs siècles, devient propre uniquement aux personnes Royales qu'il a en vûë. Avril 1558.

Il employe d'abord les circonstances du temps: les Muses, dont la voix estoit auparavant étouffée par le bruit des armes, recommencent leurs concerts, & font retentir les chants d'Hyménée; puis faisant allusion à la coûtume qui regne entre les Souverains, de s'envoyer reciproquement leurs portraits en de semblables occasions: le Dauphin, dit-il, a eu le bonheur de voir croître avec son amour la Princeesse qui en estoit l'objet. Il n'a point eu à craindre qu'une peinture infidèle prêtât à Marie des charmes qu'elle n'eût pas, ni que la Renommée qui exagère toujours, luy imposât sur les qualitez de son esprit & de son cœur. Il a jugé par luy-même & par ses propres yeux des vertus & des graces de Marie:

*Cera nec in varias docilis transire figuras
Suspendit dubiam trepida formidine mentem.*

. , :

*Ipse tibi explorator eras, formæque probator,
Et morum testis.*

Pour le Cavalier Marin, loin qu'il soit heureux dans le choix des circonstances, ou dans les fictions qu'il ne doit qu'à luy-même, on n'y trouve presque jamais ni convenance, ni justesse. L'Epithalame qui a pour titre *les Travaux d'Hercule*, & pour objet un Seigneur de ce nom, n'est qu'une indécente & froide allusion aux travaux du Dieu fabuleux. Dans le *Festin*, où il a en vûë un autre Seigneur Italien, il introduit un Pêcheur qui chante des choses très-communes, quoyque, s'il faut l'en croire sur son propre témoignage, les oiseaux & les vents même

faisent silence pour les écouter. Et dans l'Hyménée où il s'agit des noces de Vincent Caraffe, c'est Silène qui chante tout simplement & sans aucune allégorie, l'Epithalame du Berger Amynte.

Telles sont ordinairement les fictions du Cavalier Marin : s'il en a d'une autre nature, il les emprunte de Claudien, de Sidonius même, ou il les gâte par ses descriptions.

Dans la *France consolée*, où il entreprend de chanter le mariage de Louis le Juste & d'Anne d'Autriche, la France qu'il personnifie, déchirée alors par des guerres intestines, monte au Ciel pour implorer la protection de Venus. La Déesse assise sur un trône brodoit un bandeau pour l'Amour, qui dormoit sur un lit de roses. Mais touchée des larmes de la France, elle quitte son ouvrage, prend une robe magnifique ; & volant dans l'Aquitaine où le Dieu de la guerre estoit alors, elle apaise la fureur de ce Dieu. Puis ils montent sur le même char, & se rendent dans la Capitale du Royaume suivis de l'Amour, qui lance ses traits sur le Louvre.

La fiction auroit quelque mérite, je l'avouë, si elle ne se perdoit, pour ainsi dire, dans les descriptions dont elle est offusquée. Le Poète ne laisse rien à décrire, ni le trône de Venus, ni le lit de l'Amour, ni le bandeau qui luy est destiné, ni le char de la Déesse, ni les tributs que les divers Elements luy apportent sur son passage ; ni sa robe, dont le tissu est de pierres précieuses, & dont la couleur est changeante. Et la seule description de cette couleur occupe une bonne partie du Poème, qui comprend environ mille vers :

*Fuyez de ces Auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile,*

dit un de nos meilleurs Poètes dans une occasion toute semblable. Ce n'est pas que les riches descriptions qui n'entrent point dans une matière lugubre ne puissent convenir à l'Epithalame ; mais lorsqu'elles sont & si longues & si fréquentes, elles rebutent l'esprit, & font disparaître le sujet principal.

Après m'être étendu sur le sujet ou la fiction, je toucheray

légèrement ce qui regarde les images, ou les peintures. Et d'abord l'Epithalame étant par luy-même destiné à exprimer la joye, à en faire éclater les transports, on sent qu'il ne doit employer que des images riantes, & ne peindre que des objets agréables. Il peut représenter Hyménée avec son voile & son flambeau; Venus avec les Graces & les Amours; les Graces mêlant à leurs danses ingenuës de tendres concerts; & les Amours cueillant des guirlandes pour les nouveaux époux.

Mais ramener dans un Epithalame le combat des Geants, & la fin tragique des Héroïnes fabuleuses, comme fait Sidonius ^a, ou le repas de Thyeste & la mort de Cesar, comme fait le Cavalier Marin ^b; c'est, pour m'exprimer avec un Ancien ^c, estre en fureur en chantant Hyménée.

Pour les images indécentes ou qui révoltent la modestie, quiconque en employe de ce caractère ne peche pas moins contre les regles de l'Art en général, que contre ses vrais intérêts. En effet, si un terme n'a de veritable beauté qu'autant qu'il exprime une chose qui fait plaisir à voir ou à entendre, ou bien qu'il présente un sens honnête, comme Theophraste le soutient ^d, & comme la raison même le persuade, que doit-on penser de ces sortes d'images? Et se les permettre dans une matiere si chaste par elle-même, n'est-ce pas en quelque manière imiter Aufone, qui pour avoir travesti en Poëte sans pudeur le plus sage de tous les Poëtes, n'a pû trouver encore depuis tant de siècles un seul Apologiste?

Bien différent de tous ces Ecrivains, Théocrite n'offre à l'esprit que des images agréables; il ne représente que des objets gracieux dans l'Epithalame que j'ay tant de fois cité.

Après avoir donné des couronnes de jacinthe aux filles de

^a *Effet si præsens ætas, impenderet illi*

Lemnius imperium. . . .

Huic Dido in ferrum, simul in suspendia Phyllis,

Evadne in flammæ, & Sestias iret in undas.

Sidon. in Epith. Polem.

^b Sonnett. Epithalam. 2.

^c Οὐδείς γὰρ ἀν' ὑμῶν αἶδε' ὀργίζοντος.

Dem. Phal. num. 132. edit. Oxon.

^d Κάλλος ὀνόματις ἐστὶ τὸ πρὸς πῶς ἀνελώ, ἢ πρὸς τὴν ὅλν ἡδὺ, ἢ τὸ τῆς δαυναίας ἐντυμον. Apud Demet. num.

175. ibid.

*Epith. Helen.
Idyll. 18.*

Lacédémone qui chantent l'Hyménée, il leur fait relever en ces termes le bonheur de Ménélas : Vous estes arrivé à Sparte sous des auspices bien favorables ; seul entre les demi-Dieux vous devenez le gendre de Jupiter ; vous épousez Hélène ! Les Graces l'accompagnent, les Amours sont dans ses yeux ; elle estoit l'ornement de Sparte, comme le cyprès est l'honneur des jardins. Puis venant à Hélène même : uniquement occupées de vous, nous allons, disent-elles, vous cueillir une guirlande de Lotos ; nous la suspendrons à un plane, & en vostre honneur nous y répandrons des parfums. Sur l'écorce du plane, on gravera ces mots : Honorez-moy, je suis l'arbre d'Hélène. S'adressant ensuite aux deux époux ; puisse Venus, adjointent-elles, vous inspirer une ardeur mutuelle & durable ! Puisse Latone vous accorder une heureuse postérité, & Jupiter vous donner des richesses que vous transmettiez à vos descendants !

Ce Poëme au reste a deux parties qui sont bien marquées ; & qui me paroissent essentielles à tout Epithalame. L'une qui comprend les louanges des nouveaux époux ; l'autre qui renferme des vœux pour leur prospérité.

La première partie exige tout l'art du Poëte ; car il en faut infiniment pour donner des louanges qui soient tout ensemble ingénieuses, naturelles, convenables : & voilà sans doute pourquoy l'on dit si ordinairement que l'Epithalame est l'écueil des Poëtes.

Les louanges seront ingénieuses, si elles sortent, pour ainsi dire, du fond même de la fiction ; naturelles, si elles ne blessent pas la vraisemblance Poétique ; convenables, si elles sont accommodées selon les regles de cette vraisemblance, au sexe, à la naissance, à la dignité, au mérite personnel.

Il en est de même, à proportion, des vœux ; ils doivent estre naturels, ou se renfermer dans la vraisemblance Poétique ; & convenables, ou ne pas excéder la vraisemblance relative, si je puis m'exprimer ainsi.

Les bornes qui nous sont prescrites ne me permettant pas de m'expliquer davantage, je me contenteray de rapporter en finissant, un exemple qui seul peut justifier en quelque manière

toutes ces réflexions ; & qui va prouver encore que le Pſeume dont j'ay parlé au commencement de ce Discours, est un véritable Epithalame. *Psalm. 47*

Salomon y est loué par sa dignité, c'est un Monarque suprême ; par sa valeur, ses fleches sont aiguës, & pénètrent le cœur de ses ennemis ; par son éloquence naturelle, les Graces habitent sur ses levres ; & par sa justice, le sceptre de son Empire est un sceptre d'équité. La Reine y est représentée debout à la droite du Prince, & vêtue des plus riches habits ; mais malgré leur éclat, malgré leur magnificence, tirant toute sa gloire d'une alliance si belle. Enfin, après avoir exalté ses charmes, & l'amour qu'ils font naître dans le cœur de Salomon, les filles de Jerusalem qui chantent l'Epithalame, prédisent aux nouveaux époux qu'il leur naîtra des enfants ; & qu'établis Princes sur toute la terre, ces mêmes enfants perpetueront leur nom, & le feront benir dans la postérité la plus reculée.

Voilà tout ce que j'avois à dire sur une matière dont j'ay conçu toute la difficulté ; mais vous avez ordonné, Messieurs, j'ay dû obéir, & j'ay compté sur vostre indulgence.



P R E M I E R M E M O I R E
S U R L E S
C H A N S O N S D E L' A N C I E N N E G R E C E .

Par M. DE LA NAUZE.

§. de Juin
1732.

L'USAGE des Chanfons est fort naturel aux hommes. Elles font le plaisir & l'amusement des enfans comme des vicillards, des pauvres comme des riches, & de ceux qui travaillent comme de ceux qui demeurent dans le repos. Ce goût qui se trouve dans le fond même de la nature, a dû estre général dans tous les siècles, & dans toutes les nations du monde. Les Grecs en le cultivant, ont fait par conséquent ce qu'avoient déjà fait les peuples qui les avoient précédé, & ce qu'ont fait depuis ceux qui sont venus après eux, avec cette différence, à l'avantage des Grecs, que leurs Lettres s'estant répandues plus loin, & ayant subsisté plus long-temps que les autres, leurs Chanfons ont passé plus facilement à la postérité.

Ils n'avoient point encore l'usage des Lettres qu'ils avoient celui des Chanfons. Faute de monuments où ils pûssent alors déposer leurs Loix & les événements de leur Histoire, ils les mettoient en chant pour s'en mieux souvenir.

Ils chantèrent leurs Loix, & c'est ce qui fit donner le même nom grec νόμοι, aux Loix & aux Chanfons. Car Aristote demandant la raison de cette uniformité de nom pour deux choses si différentes, répond luy-même que c'est parce qu'avant la connoissance des Lettres on chantoit les Loix pour ne les point oublier. *Διὰ τὴν νόμοι καλῶν* ἢ εἰς αἰδοῦσιν; ἢ ὅτι περὶ τῶν ἐκτετατῶν *γραμμάτων* ἢ ὅτι τοῖς νόμοις ὅπως μὴ ἐπιλάθων. Il est vray que Joseph a cru, & que Plutarque a soupçonné que le terme νόμος estoit moderne en comparaison de ces premiers temps, & qu'il estoit postérieur au siècle d'Homère; ce qui détruiroit le fondement de la remarque d'Aristote, & la conclusion qu'on en tire pour établir l'antiquité des Chanfons grecques. Mais
Joseph

Arist. probl.
17. 28.

Joseph. contra
Apion.
Plutarch. de
Homeri Pœt.

Joseph & Plutarque, parlant sur-tout avec quelque doute, ne sçauroient balancer l'autorité d'Aristote sur l'antiquité d'un mot grec, pour ne rien dire d'un hymne à l'honneur d'Apollon, attribué à Homère, où νόμος est employé pour signifier la loy, ou la méthode du chant.

*Hom. Hymn. in
Apoll. v. 2 a.*

Les mêmes raisons qui obligèrent les anciens Grecs à chanter leurs loix avant l'invention des Lettres, leur firent aussi chanter les événements de leur histoire, & généralement tout ce qu'ils vouloient transmettre à leurs descendants. Le chant estoit alors le seul moyen simple & naturel de faire passer des peres aux enfans, ce que la Nation avoit intérêt à ne point oublier. Cette méthode eut donc lieu pour l'histoire, à peu-près comme pour les loix; & l'usage de chanter toutes sortes de sujets gagna tellement dans la Grece, qu'il continua, même après que les Lettres furent introduites; jusques-là que tous les ouvrages des Ecrivains Grecs antérieurs à Cadmus de Milet & à Phérécydes de Scyros, estoient des pièces de vers qui se chantoient. Ce n'estoit pas toujours de simples Chançons, il est vray; mais on doit croire que c'en estoit le plus souvent, par l'avantage qu'avoit ce genre d'instruction, d'estre plus qu'aucun autre à la portée de tout le monde, par sa simplicité & par sa brièveté.

*Strab. lib. 1.
Plin. lib. 5.
cap. 56. & lib.
7. cap. 56.
Apul. lib. 2.
Florid. Deser.
Olymp. lib. 1:
Orig. c. 37.
Suid. in
Φερικίδης.*

Lorsque les Lettres reçûes dans le sein de la Grece, y donnèrent naissance aux Arts & aux Sciences, les Chançons firent faire des réflexions sur l'air, & sur les paroles dont elles estoient composées. Les réflexions sur l'air servirent d'occasion aux regles de la Musique, & les réflexions sur les paroles produisirent peu à peu les préceptes de la Poësie. La Musique & la Poësie à leur tour, relevèrent le prix des Chançons, & les portèrent à un point de perfection où elles n'avoient pû aller dans les siècles précédents. L'ordre naturel du progrès des Arts fait assez sentir comment la Poësie, la Musique & les Chançons ont esté dans cette espèce de dépendance mutuelle; & ce qui confirme cette vérité, c'est que les anciens Grecs confondoient sous les mêmes noms les Chançons, les pièces de Poësie & celles de Musique. Les unes & les autres s'appelloient indifféremment ὄδαι, ᾠμαί, μέλη; & leurs Auteurs, ὄδοι, ὀδοῖνοι, ἀοιδεῖ.

Ces termes font quelquefois naître de la difficulté dans la lecture des Anciens. On ne sçait s'ils ont voulu parler des Musiciens ou des Poètes, ou de ceux qui s'occupoient à des Chançons. Il y a sur ce sujet plusieurs endroits de l'Odyssée d'Homère qui peuvent causer quelque embarras.

Dans le premier Livre, Phémios chante aux amants de Pénélope la difficulté du retour des Grecs après le sac de Troye. Dans le troisième paroît un Chantre qu'Agamemnon avoit laissé auprès de sa femme Clytemnestre pour la divertir, & pour l'instruire pendant le temps de son absence. Dans le quatrième, l'on chante & l'on danse à un festin que Ménélas faisoit à ses citoyens. Dans le huitième, Démodocus chante chez les Phéaciens les amours de Mars & de Vénus. Dans le douzième, Ulysse trouve le moyen d'écouter sans danger le chant des Sirenes. Dans le vingt-unième, Phémios que les amants de Pénélope faisoient chanter malgré luy, exagère à Ulysse le mérite de son chant, pour éviter la mort.

*Athen. lib. 1.
cap. 12.*

Athénée accoutumé à distinguer par leurs propres noms les Musiciens, les Poètes & les Chantres, s'il est permis d'user de ce terme, ne donne que ce dernier titre aux personnages de l'Odyssée qu'on vient de citer; & il parle d'eux assez au long à l'occasion des Chançons qui se chantoient à table, sans en rien dire dans d'autres endroits fort étendus sur la Poésie & sur la Musique. Il a donc cru qu'il s'agissoit uniquement des Chançons dans ces récits de l'Odyssée. Il seroit facile de faire voir que des Scholiastes d'Homère & quelques autres Sçavants ont pensé comme Athénée. Mais puisque Cicéron, Strabon, Quintilien & plusieurs Auteurs après eux, semblent rapporter ces chants célèbres par Homère, à la Poésie ou à la Musique, nous ne nous y arrêtons pas davantage.

*Cicer.
Strab. lib. 1.
Quintil. lib.
1. cap. 10.*

On pourroit encore mettre au rang des Chançons plusieurs ouvrages des Poètes lyriques de la Grece. Mais comme cela même ne seroit pas sans quelque difficulté, il faut se borner icy à ce qui porte si clairement le caractère de la Chançon, qu'on ne puisse s'y méprendre.

Telles sont premièrement les Chançons qu'on disoit pendant

le repas ; on peut les appeller Chançons à boire, quoyqu'elles ne roulassent pas toujours sur les plaisirs de la table. Secondement, celles qui regardoient un genre de vie particulier, & la circonstance de quelques événements ou de quelques cérémonies.

Je suivray cette division dans les deux parties de ce Mémoire, où mon dessein est de ramasser non seulement ce qu'il y a d'historique sur ces Chançons, mais encore ce qui nous reste de la matière & des paroles qui les composoient.

Je ne parleray point des Epodes, des Procemes, des Nomes ; des Profodies, des Pœans, des Dithyrambes, des Parthénies, des Gymnopœdies, des Endymaties, des Hyporchemes, des chants Orthiens, & de plusieurs autres espèces de Cantiques ; qui diffèrent au moins par quelques nuances de ce que nous appellons simple Chançon. D'ailleurs, tous ces différens sujets ont esté déjà traitez, ou doivent l'estre bientôt, dans les Mémoires de cette Académie ; par M. Burette, si versé dans la connoissance de la Musique des Anciens.

Je n'ajoutéray point, pour la même raison, à ce que je diray des Chançons grecques, ce qui regarde l'air, le rythme & la versification ; & je me contente d'avertir icy, que les unes sont en vers héroïques ou en vers lyriques, les autres en vers libres, dont il seroit difficile de déterminer la juste mesure ; & que plusieurs ressembtent à de la pure prose.

P R E M I E R E P A R T I E.

LES CHANSONS DE TABLE.

Dans toutes les Chançons qui estoient en usage dans l'ancienne Grece, celles dont il nous reste le plus de monuments sont les Chançons de table. Toutes les autres se chantoient plus rarement, parce qu'elles estoient ordinairement bornées à des circonstances particulières. Les unes estoient des Chançons attachées à un état de vie, comme celles des Bergers & des Moissonneurs ; les autres dépendoient de certains événements, comme celles du combat & de la victoire. Mais les Chançons de table n'estoient limitées ni par les personnes ni par les lieux,

ni par le temps. La nécessité de boire & de manger étant de toutes les conditions, de tous les endroits & de tous les jours, on avoit occasion de chanter à table plus que par tout ailleurs. Il n'est donc pas surprenant que cette espèce de Chanson soit celle dont la postérité a esté la mieux instruite.

Plutarque dans ses Questions de table, & Artémon dans son livre de l'usage des Scolies cité par Athénée, ont remarqué différentes coutumes des Grecs dans leurs Chansons à boire; coutumes qui ont varié suivant l'ordre des temps; & ce qu'en ont écrit ces deux Auteurs, sert à éclaircir Dicéarque, qui en avoit parlé avant eux, & dont le fragment est rapporté dans les mêmes termes par le Scholiaste de Lucien, par celui d'Aristophane & par Suidas.

Schol. Lucian.
in lapsu inter
Sal.

Schol. Aristop.
phan. in ran. v.
1337. & in
rep. v. 1231.

Suidas in
σκολίων.

Athen. l. 15.
cap. 14.

Plut. Symp. l.
1. quæst. 1.

Athen. l. 11.
cap. 15. & lib.
15. cap. 13. in
fine.

Schol. Aristop.
& Suid. loc. cit.
Athen. l. 15.
cap. 14.

Plut. loc. cit.

Premier Usage. Tous ceux qui estoient à table chantoient ensemble & d'une seule voix les louanges de la Divinité. *Τὸ μὲν ὑπὸ πάντων ἀδόμενον*, dit Dicéarque. *Τὸ μὲν πρῶτον ὡς*, dit Artémon, *ὃ δὴ πάντες ἄδειν νόμος. Πρῶτον μὲν*, dit Plutarque, *ἦδον ὥδην τῷ θεῷ κοινὰς ἅπαντες μὲν φωνῇ παυνίζοντες.* Ces dernières paroles font voir que les Chansons à boire estoient alors de véritables Pæans, Cantiques sacrez parmi les Grecs, qui furent aussi quelquefois chantez à table dans les siècles suivans, comme il paroît par deux endroits d'Antiphane rapportez par Athénée. Mais comme le Pæan estoit par luy-même destiné à toute autre chose qu'à réjouir les buveurs, nous n'en dirons rien icy davantage.

Second Usage. Dans la suite tous les convives chantèrent encore à table, mais successivement l'un après l'autre. *καθ' ἑνα ἐξῆς*, dit Dicéarque. *Ἦν τὸ ἡ δεύτερον*, dit Artémon, *ὃ ἡ πάντες μὲν ἦδον, ἔμην ἀλλάγε κατὰ πινυα πείσοδον ὅς ὑποδιδόμενης ὡς ἄσπερον οἶμα δὲ τὸ ἄδειν τὸν δεξιόμενον ἐκείλου.* C'est-à-dire qu'on chantoit chacun à son tour, en tenant une branche de myrte, qui passoit de main en main toujours au plus proche voisin, suivant le rang de la place qu'on occupoit à table. Quelques-uns, reprend Plutarque, ont prétendu que ce rang n'estoit point observé, & que la première personne du

premier lit, après avoir chanté, renvoyoit le myrte & le droit de chanter à la première du second lit, celle-cy à la première du troisième, & ainsi du reste, jusqu'à ce que tout le monde eût dit sa chanson. Quoyque cette différence du passage du myrte en ligne droite ou en serpentant paroisse assez légère, il faut la remarquer, parce qu'elle donne lieu à une diversité d'opinions sur l'origine des Scolies, qui sont les Chançons dont nous avons surtout à parler dans cet article des Chançons de table.

Troisième & dernier Usage. Quand la Musique se perfectionna dans la Grece, & qu'on employa la lyre dans les festins, il fallut pour une simple Chançon à boire des talents que tout le monde n'avoit pas. Il n'y eut plus, disent les trois Ecrivains déjà citez, que les habiles gens en état de chanter à table, & leurs chançons s'appellèrent des Scolies. τὸ ἦ ὑπὸ πάντων ἥν' σκευωπάτων, dit Dicéarque, ὡς ἔτυχε τῇ τάξει, ὃ δὴ καλεῖται σκολιόν. τέστιν δὲ, dit Artémon, ἐπὶ τῇ πᾶσι τάξει ἔχον, & μετέχον ὅκεν πάντες, ἀλλ' οἱ σκευωτοὶ δοκοῦντες ἔχ' ἄλλοι, & καὶ τόπον πρὸς εἰς ἄλλους ὄντες· διότι ὡς ἀταξίαν πρὸς μόνον ἔχον, ἀλλὰ ἔχον τὸ μήθ' ἅμα μήθ' ἑξῆς γινόμενον, ἀλλ' ὅπου ἔτυχεν ἔχ', σκολιὸν ἐκλήθη. Ἐπὶ δὲ τούτῳ, dit Plutarque, λύρας περιεργαζόμενος, ὃ μὲν πεπαυμένους ἐλάμβανε, & ἡ δὲ ἀρμυζόμενος, ἥν' δὲ ἀμύσων & περιεργαζόμενος, σκολιὸν ὠνομαζέην τὸ μὴ κοινὸν ἀπὲρ μὲν δὲ ῥαδίον. Il résulte de ces divers témoignages, que les Chançons à boire ayant commencé à se perfectionner, on les nomma Scolies du mot σκολιός, oblique & tortueux, pour marquer ou la difficulté de la chanson, au rapport de Plutarque, ou la situation irrégulière de ceux qui chantoient, comme le veut Artémon. Car ils ne se trouvoient plus rangez de suite comme autrefois, mais dispersez çà & là autour des tables, & placez obliquement l'un par rapport à l'autre.

Il y a une autre opinion sur l'origine des Scolies. Elle est de ceux dont parle Plutarque, qui croyoient que le myrte ne passoit pas de suite aux plus proches voisins. Ils croyoient encore, dit-il, que les Scolies avoient tiré leur nom de l'irrégularité du chemin qu'on faisoit faire à la branche de myrte; & ils rapportoient ainsi l'origine des Scolies au temps du second Usage.

Schol. Aristophan. & Suid. loco cit.

Athen. loc. cit.

Plut. loc. cit.

Ibid.

dont nous avons parlé, au lieu de la rapporter au temps du troisième.

*Schol. Lucian.
de lapsu inter
Solut.*

*Schol. Aristophan. in ran. v.
1337. & in
vesp. v. 1231.
Suidas in
σκολίον.*

*Schol. Aristophan. in vesp. v.
1217.*

Aristoxène & Philon ou Phyllis le Musicien, citez par le Scholiaste de Lucien, par celui d'Aristophane & par Suidas, vouloient que les Scolies eussent tiré leur nom de la situation oblique de plusieurs lits à des festins de noces, où les convives tenant à la main des branches de myrte, chantoient l'un après l'autre des sentences & des chansons amoureuses. Le Scholiaste d'Aristophane parle aussi ailleurs du myrte à l'occasion des Scolies, & il nomme indifféremment le laurier ou le myrte, pour estre à la main de celui qui chantoit. Mais tout cela doit s'entendre principalement du temps du second Usage, quand il n'y avoit point encore de véritables Scolies. Ce n'est pas qu'on n'ait pu quelquefois chanter par extraordinaire quelque Scolie avec le myrte. Aristophane le marque dans un fragment cité par le Scholiaste, où il est dit qu'on chantoit ainsi dans une occasion la chanson d'Admete, laquelle estoit une véritable Scolie, comme nous le verrons plus bas; mais ce n'estoit point l'usage ordinaire des Scolies. En les chantant on tenoit un verre à la main plustost que du myrte ou du laurier. Car Tryphon le Grammairien, dans Athénée, fait entendre qu'on donnoit à celui qui en chantoit quelqu'une, un verre particulier nommé *ᾠδοῦς*, du nom de la chanson.

*Athen. l. 11.
cap. 15.*

*a Erasme. chil.
2. cent. 6.
adig. 21.*

*b Phavorin.
Athen. l. 15.
cap. 14.*

*Pollux lib. 4.
53. & lib. 6.
108.*

*Hesych. in
σκολίον.*

*Schol. Aristophan. in ran. v.
1337. & in
vesp. v. 1217.*

*Suidas in
σκολίον.*

*Eustath. in 4.
Iliad. & in 7.
Odyss.*

Etym. M.

La branche de myrte donna lieu, suivant Erasme^a, à un proverbe grec contre les personnes ignorantes, *ᾄδων ὡς μὴ ῥίπλω*, chanter au myrte. Il l'applique originairement à ceux qui ne sçavoient pas jouer de la lyre, lorsque l'usage en fut introduit dans les repas. On les renvoyoit, en badinant, dit Erasme, à la chanson du myrte, puisqu'ils n'estoient point en état de chanter des scolies.

Les scolies furent donc par excellence les Chansons à boire des Grecs. On peut joindre aux Ecrivains déjà citez, Phavorinus^b, Athénée, Pollux, Hesychius, le Scholiaste d'Aristophane, Suidas, Eustathe & l'Auteur de l'Etymologicon, qui l'assurent en termes exprès. C'est pourquoy il ne reste plus qu'à examiner le progrès de cette espèce de Chanson dans la Grece.

Terpandre en a esté l'inventeur, s'il en faut croire Pindare cité par Plutarque. Πίνδαρος φησιν, ὅτι τῶν ποικιλῶν μελῶν Τέρπανδρος εὐρετής ἦν. Dans cette hypothese, il n'y a qu'à chercher le temps où Terpandre a vécu, pour fixer l'époque des Scolies.

Plut. de Musiq.

Hellanicus dans Athénée, dit que Terpandre fut le premier qui remporta le prix aux Fêtes Carnées. Sosimus dans le même Athénée, place l'institution de ces Fêtes dans la 26.^e olympiade; par conséquent Terpandre a vécu dans le même temps, c'est-à-dire, vers l'an 676. avant Jesus-Christ. Les Marbres d'Arondel confirment cette supputation. Ils comptent un intervalle de 381. ans entre l'affaire que suscitèrent à Terpandre ses nouvelles méthodes de Musique, & la dernière époque, qui se termine, suivant Lydiat, à l'an 293. avant l'Ere Chrestienne, ce qui fixe l'affaire de Terpandre à l'an 674. avant Jesus-Christ. Ces deux preuves constatent le temps de Terpandre, sans qu'il soit nécessaire de recourir ni à Eusebe, qui place Terpandre dans la 33.^e olympiade, ni à Plutarque & à Elien, qui semblent le croire aussi ancien, ou même plus ancien que Thalès de Crete, ni à Hiéronymus de Rhodes, qui dans Athénée, le fait contemporain de Lycurgue; ni enfin à Glaucus d'Italie, qui dans Plutarque, le fait plus ancien qu'Archiloque. Sans donc approfondir icy tous ces synchronismes, on doit conclure des deux premières preuves sur l'âge de Terpandre, que les Scolies dont il fut l'auteur peuvent remonter à la 20.^e ou 25.^e olympiade, c'est-à-dire, à l'an 700. ou 680. avant l'Ere Chrestienne.

*Athen. l. 14.
cap. 9.*

*Maym. Oxon.
Ep. 35. lin.
49.*

*Lydiat. annot.
ad chronic.
Marmor.*

*Euseb. Chron.
Plut. de Musiq.
Ælian. l. 12.
Var. cap. 50.
Athen. l. 14.
cap. 9.
Plut. de Musiq.*

Plusieurs Grecs, à son exemple, cultivèrent ce genre de Poësie. Athénée l'assûre en particulier d'Alcée, d'Anacreon & de la sçavante Praxilla, qui vécurent dans les siècles suivans. Aristophane parle des Scolies de Melitus, ποικιλῶν μελίσσων. Son Scholiaste & Suidas adjouënt que Melitus fut un Poëte tragique, accusateur de Socrate, & que sa Poësie estoit froide, & ses mœurs mauvaises. Nous aurons occasion de nommer quelques autres Auteurs de Scolies, à mesure que nous parcourrons ce qui nous reste de ces anciennes Chançons. Il y eut même des ouvrages didactiques sur cette matière. Artémon

*Athen. l. 15.
cap. 14.*

*Aristophan. in
ran. v. 1337.
Schol. Aristophan. loc. citato.
Suidas in
μελίσσων.*

Athen. l. 15. avoit fait un livre sur l'Usage des Scolies; il est cité dans Athénée: & Tyrannion, disent le Scholiaste d'Aristophane & Suidas, avoit écrit un Commentaire sur les Scolies, par ordre de Caius Cesar.

On prenoit pour chanter les Scolies, le temps du repas où tout estoit servi sur la table, & où l'on n'avoit plus besoin de rien. Alors, dit Athénée, on aimoit à voir dans la bouche d'une personne sage quelque chanson agréable, qui ne faisoit jamais de meilleur effet, que lorsqu'elle se réduisoit à des maximes de conduite & de morale. τὸ δὲ Σιόειον ἦδεῖτο, ὅποτε τὰ κοινὰ ἐ πῶσιν ἀναγκάζει τέλος λαβοίεν. τῶν καὶ οὖτα γὰρ ἡδὴ τῶν σοφῶν ἔκαστον ῥῥῆν πνα καλῶς εἰς μέσον ἡξίουω προσφέρειν. καλῶς ὃ τῶν τῶν ἐνόμιζον τῶν ὡς ἔχουσιν τε πνα ἐ γνῶμην ἔχειν δοκοῦσαν, χρησίμην τε εἰς τὸν βίον.

Les scolies n'estoient pourtant pas toujours des leçons de sagesse. La matière de ces chansons se diversifioit à l'infini, comme l'écrit Eustathe. Les unes estoient satiriques, les autres rouloient sur l'amour, & plusieurs traitoient des sujets sérieux. *Eustath. in 7. Odysf. pagin. 1574. edit. Rom.* *Athen. l. 10.* *cap. 7.* *Idem lib. 15.* *cap. 1. & 2.* *μυρία δὲ Σιῶντα ᾠεῖσθαι.* τὰ μὲν στωπικὰ, τὰ δὲ πρὸς ἔρατα, πολλὰ δὲ ἐ παιδαίᾳ. Celles des anciens Poètes faisoient, au rapport d'Athénée, une fréquente mention du Cctabe. Ce mot signifioit tantost le reste de la boisson, tantost le prix de celui qui avoit le mieux bû; & plus ordinairement un jeu passé de Sicile en Grece, qui consistoit à verser du vin avec certaines circonstances, auxquelles on attachoit du plaisir & du divertissement.

Les scolies Athéniennes sur-tout estoient recommandables par l'ancienneté & par la naïveté de leurs premiers Auteurs. *Athen. l. 15.* *cap. 14.* Quand Athénée ne l'assûreroit point, les morceaux qui nous restent de l'antiquité sur cette matière, suffiroient pour nous le persuader. Les scolies dont parlent les anciens Ecrivains, ou même celles qu'ils nous ont transmises en entier, sont en assez grand nombre. Elles regardent les unes la Morale, les autres la Mythologie ou l'Histoire; & quelques autres des sujets communs & ordinaires. On peut les reduire toutes à ces trois différentes classes.

Première

Première Classe. Les Scolies morales. Casaubon prétend que la plupart des anciennes Scolies rouloient sur les mœurs; qu'elles estoient même faites sur les sentences des sept Sages de la Grece, & que ces sentences s'appellèrent autrefois *ἡθόμετρα*, parce qu'on les chantoit dans les repas. De ce genre estoit la Scolie qu'Athenée rapporte en ces termes, sans en déclarer l'Auteur.

*Casaub. anim.
in Athen. l. 15.
cap. 15.*

*Athen. l. 15.
cap. 15.*

Ἐκ γῆς χερὶ καπιδεῖν παῖδον,
Εἴ τις δύνασθ', ἔ παλάμην ἔχει.
Ἐπεὶ δὲ κ' ἐν πότῳ γῆνη,
Τὸ παρέοντι ζέχειν ἀνάγκη.

« Quand on est encore à terre, il faut considerer si l'on a tout ce qui est nécessaire pour entreprendre la navigation; mais quand une fois l'on est sur mer, c'est une nécessité d'aller selon le vent présent. »

Casaubon est persuadé que ce n'est qu'une allégorie qu'on a voulu faire de ce qu'avoit déjà dit Pittacus, que c'est à la prudence de prévenir les difficultez, & au courage d'en venir à bout. *σωμάτων ἐστὶν ἀνδράν περὶν χυεῖσθαι τὰ θυχερῆ, θεωροῖσθαι ὅπως μὴ γῆνηται ἀνδρείων ἢ ἡθόμετρα εὖ θεῖσθαι.* Il seroit peut-estre facile de ramener de cette façon plusieurs Scolies grecques à des maximes des sept Sages; mais ne s'exposeroit-on point par là à donner des conjectures pour des vérités? Passons donc au détail des autres Scolies, sans y chercher le rapport éloigné qu'elles pourroient avoir à certaines maximes des Anciens.

Timocreon parle ainsi dans une Scolie sur le mépris des richesses.

ὦ φελες, ὦ τυφλὲ Πλοῦτε,
Μήτ' ἐν γῇ, μήτ' ἐν θαλάττῃ,
Μήτ' ἐν ὑπείρῳ φανήμεναι,
Ἀλλὰ ταρταρὸν γε ναίειν κ' Ἀχέροντι.
Διὰ σε γὰρ πάντ' ἐν ἀνθρώποις κακὰ.

« Vous ne deviez paroître, richesses aveugles, ni sur la terre, ni sur la mer, ni dans le reste du monde visible, mais habiter »

- » le Tartare & l'Achéron, puisque c'est de vous que tous les maux
 » viennent aux hommes.

Isidor. Pelus.
l. 2. epist. 146.
Schol. Aristop.
in ran. v. 1337.
et in Acham.
vers. 531.
Suidas in
σκολιον.

Isidore de Péluſe indique cette Scolie dans une de ſes Lettres, où il en cite les premières paroles. Le Scholiaſte d'Ariſtophane & Suidas l'ont tranſcrite en entier dans leurs Ouvrages : ils adjouënt que Periclès ſe ſervit de la formule de cette Scolie dans le Decret qu'il porta contre les Mégariens, pour leur interdire tout commerce par terre & par mer avec les Athéniens ; & ils allèguent à ce ſujet un Vers d'Ariſtophane, où il eſtoit dit que Periclès portoit des Loix écrites comme des Scolies.

Plat. in Gorg.
Lucian. de
laſſ. inter ſalut.
Athen. l. 15.
cap. 14.

- Platon, & après luy Lucien & Athénée, rapportent une Scolie ſur le degré de préférence qui eſt dû aux différens biens de la vie.

Υγιάνειν μὲν ἀρίστον ἀνθρώπῳ, δεύτερον δὲ Φυὰν καλὸν γυῖός, τρίτον πλετεῖν ἀδύλως, & τέταρτον ἡβᾶν μὲν τῆς φίλων.

- » Le premier de tous les biens eſt la ſanté, le ſecond la beauté,
 » le troiſième les richesses amaffées ſans fraude, & le quatrième
 » la jeunefſe qu'on paſſe avec des amis.

Phocylide a énoncé la même ſentence en termes un peu différens ; & Ariſtote l'ayant rapportée de Delphes, l'a miſe avec diſtinction à la tête de ſes Ouvrages de Morale. Anaxandride n'en faiſoit pas le même cas : « L'Auteur de cette Scolie, dit-il dans Athénée, quel qu'il puiſſe eſtre, a eu raiſon de mettre la ſanté avant tout le reſte ; mais placer les avantages du corps au ſecond rang, & le bien au troiſième, quelle folie ! Après la ſanté doit venir le bien. Une belle perſonne mourant de faim eſt un vilain animal.

Οὐ τὸ σκολιὸν εὐχῶν, ἐκείνος ὅστις ὡς
 Τὸ μὲν υἱαίνειν, πρῶτον αἶς ἀρίστον ὡς
 Ὀνόμασεν ὀρθῶς· δεύτερον δ' εἶς καλόν,
 Τρίτον δὲ πλετεῖν, ὅδ' ὁ δέος ; ἐμάνεθ'·
 Μετὰ τὴν υἱείαν γὰρ τὸ πλετεῖν διαφέρει,
 Καλὸς δὲ πεινῶν ὅστις ἀρετὸν ἀνέρον.

Carcinus en avoit fait une sur l'amitié; on la trouve dans Athénée & dans Eustathe.

καλᾶ τὸν ὄφιν λαβὼν · εὐθέα χρητὸν ἐπαῖρον μὴ σκολιά φρονεῖν.

« Prenez dans la main un serpent. Il faut qu'un ami vif & déclaré ne connoisse point de détours.

Casaubon au lieu de ces paroles, *prenez dans la main un serpent*, lit par un seul changement d'accent, *lâchez la main quand vous avez pris un serpent*, pour marquer, dit-il, avec quelle promptitude il faut rompre les amitez pernicieuses. Mais alors le second membre de la Scolie ne feroit plus un sens suivi avec le premier. D'ailleurs, Eustathe expliquant la Scolie, luy donne la première interprétation.

Athénée & Eustathe ont encore recueilli cette autre Scolie sur le choix des amis.

Εἴθ' ἐξελὼ ὁποῖός τις ὡς ἔχαστος τὸ σῆθος διελόντα, ἔπειτα τὸν νοῦν εἰς ἰδέντα κλείπτωντα πάλιν, αἰδρα φίλον νομίζειν ἀδολφω φρενί.

« Plût au Ciel qu'on pût voir ce que sont les hommes, en leur ouvrant la poitrine; & qu'après avoir connu le fond des cœurs, & refermé l'ouverture, on pût choisir un ami fidèle & sincère.

On doit compter parmi les Scolies morales, ces deux qu'on lit aussi dans Athénée.

Υπὸ παντὶ λίθῳ σκόρπιος ὧς πᾶρ' ὑποδύεῃ,

Φεῖξέ σε μὴ σε βάλῃ, πρὶ δ' ἀφανεῖ πᾶς ἔπειθ' ὁδός.

Ὅστις αἰδρα φίλον μὴ φροσίδουσιν, μεγάλῳ ἔχει τιμὴν ἔντε βροτοῖς, ἔντε θεοῖσιν, κατ' ἐμὸν νόον.

« Ami, le scorpion se glisse sous toutes sortes de pierres; prenez garde qu'il ne vous pique: toute fourberie se cache dans l'obscurité.

Celui qui n'est point infidèle à son ami, mérite, à mon sens, de grands honneurs, & devant les Dieux & devant les hommes.

Seconde Classe. Les Scolies sur la Mythologie ou sur l'Histoire. Prenons-en d'abord cinq du même Athénée, qui n'en dit point les Auteurs.

Athen. l. 15: cap. 15.
Eustath. in 7. Odysf. pagin. 1574. edit. Rom.

Casaub. anim. in Athen. l. 15. cap. 15.

Eust. loc. cit.

Athen. l. 15: cap. 14.
Eust. loc. cit.

Athen. loc. cit.

Παλλάς Τριτογύγα, αἴνασε Ἀθηνᾶ, ὄρθου τίλιδε πόλιν τέ & πολίτας ἄτερ ἀλγέων τέ & σάσεων, καὶ θανάτων ἀώρων σύ τε καὶ πατήρ.

Πλούτου μητέρ' Ὀλυμπίαν αἰείδω Δήμητρα σεφανηφόρος ἐν ᾧραις. πᾶϊ Διὸς Περσεφόνη χαίρειτον, εὐ δὲ τάνδ' ἀμφρέπετον πόλιν.

Ἐν Δήλῳ ποτ' ἔπικτε τέκνα Λατῶ, Φοῖβον χρυσοκόμαν Ἀπόλλωνα, ἐλαφιβόλοντ' ἀγροτέραν Ἀρτεμιν, ἃ γυναικῶν μέγ' ἔχει κράτος.

Ἰὼ Παν' Ἀρχαδίας μεδέων κλεενναῖς ὄρχισα βερμίας ὀπαδὲ Νύμφαις γαλασιᾶς. Ἰὼ Παν' ἐπ' ἐμῆς εὐφροσύνης πᾶς δ' αἰοιδᾶϊς εἶεϊδε κεχαρημένος.

Ἐνίκησαμην, ὡς ἐβουλόμεθα, καὶ νίκην ἔδοσαν οἱ Θεοὶ φέροντες ὧδ' αὖ Πανδρόσου ὡς φίλῳ Ἀθηνᾶν.

» Pallas qui parûtes pour la première fois vers le fleuve Triton,
» maîtresse souveraine d'Athènes, gouvernez cette ville, & pré-
» servez ses citoyens de malheurs, de séditions & de morts pré-
» maturées; & vous aussi Pere de la Déesse.

» A cette heure du repas où l'on est couronné, je chante Cerès
» mere de Plutus. Oui, je vous salue Cerès, & vous Proserpine
» fille de Jupiter. Protegez l'une & l'autre cette ville.

» Latone enfanta autrefois deux enfants dans l'Isle de Délos,
» le puissant Apollon aux cheveux dorez, & Diane qui se plaît
» à la chasse, qui lance ses traits à coup sûr, & qui a un empire
» souverain sur les femmes.

» O Pan, maître & protecteur de l'Arcadie, qui sçavez si-bien
» danser, & si-bien courir après les Nymphes badines qui s'en-
» fuyent avec bruit; ô Pan, paroissez toujours plein de gaieté
» dans nos chansons joyeuses.

» Nous avons battu l'ennemi comme nous le souhaitions; les
» Dieux nous ont donné la victoire, en la faisant passer du côté
» d'Athènes, cette patrie de Pandrose qui leur est chère.

Il seroit difficile de sçavoir en quelles circonstances ces Sco-
lies ont esté faites. Il n'en est pas de même des neuf suivantes,
que nous allons placer selon l'ordre des temps.

Praxilla, sçavante Sicyonienne, qui se distingua dans ce

genre de chanſon, comme il a eſté dit, en avoit fait un grand nombre, dont il ne reſte preſque rien. On peut regarder comme une de ces Scolies hiſtoriques, la chanſon qu'elle avoit faite ſur Adonis. On n'en a point les paroles; on n'en ſçait que le ſujet, tel que l'a écrit Zénobius d'après Polémon. Il s'agit d'Adonis nouvellement débarqué aux enfers. On luy demande ce qu'il a quitté de plus beau ſur la terre, & il répond que c'eſt le Soleil, la Lune, les concombres & les pommes. La ridiculité qui ſe trouve à mettre le Soleil en parallèle avec ces ſortes de fruits, donna cours à un proverbe contre les ſots. ἡ λιθιώτερος Πευξίλλης Ἀδωνιδος, *plus bête que l'Adonis de Praxilla.*

*Zenob. cent. 4.
adag. 21.*

Praxilla fut encore auteur d'une Scolie ſur Admete, laquelle eſt célèbre dans l'antiquité. Un Ecrivain nommé Pauſanias, diſoit dans ſon Dictionnaire familier cité par Euſtathe, qu'on chantoit cette Scolie dans Athènes, & que les uns l'attribuoient à Alcée, les autres à Sappho, & d'autres à Praxilla la Sicyonienne. Mais le Scholiaſte d'Ariſtophane la met, ſans heſiter, au rang des Chanſons à boire de Praxilla. Voicy la Scolie.

*Euſtath. in 2.
Iliad. p. 326.
edit. Rom.
Schol. Ariſtoph.
phan. in veſp. v.
1231.*

Ἀδμήτου λόγον ὦ πῦρ μαθὼν, τοὺς ἀγαθοὺς φίλῃ, τῷ δὲ δειλῷ δ' ἀπέχου, γοῖς ὅππῃ δειλῶν ὀλίγη χεῖρ.

« Ami, inſtruit de l'hiſtoire d'Admete, chériffiez les gens de cœur & de mérite, & vous éloignez des perſonnes ſans ſentiment & ſans courage, perſuadé que leur ſociété a bien peu d'agrément.

Athénée & Euſtathe en ont conſervé les paroles. Ariſtophane en avoit parlé long-temps auparavant dans deux endroits de ſes Comédies. Le premier eſt dans les Guêpes, où le chœur parle ainſi au vieux juge. « Quoy? le flatteur Théorus couché à table aux pieds de Cléon le prend par la main, & luy chante la chanſon, Ami, inſtruit de l'hiſtoire d'Admete, aimez les braves gens. Chantez-luy donc vous auſſi quelque Scolie. L'autre endroit où Ariſtophane parloit de la Scolie d'Admete, eſtoit dans les Cicognes, dont il reſte ce fragment dans le Scholiaſte. « L'un chantoit au myrte la chanſon d'Admete, Ἀδμήτου λόγον, & l'autre diſoit avec effort celle d'Harmodius, Ἀρμόδιος μέλος. » Le même Scholiaſte parle encore de Cratinus, qui,

*Athen. l. 15.
cap. 15.
Euſt. loc. cit.*

*Ariſtoph. in
veſ. v. 1229.*

*Schol. Ariſtoph.
loco cit.*

Iliad.

suivant Harmodius, faisoit mention de la chanson d'Admete.

Les deux premiers mots de la Scolie, *Αἰδμήτου λόγον*, ser-voient donc à la désigner, & l'on doit les rendre par ceux-cy, *la chanson d'Admete*, lorsqu'il s'agit simplement de marquer le nom de la Scolie. Mais en la traduisant, les deux mots *Αἰδμήτου λόγον* signifient *l'histoire*, & non pas *la chanson d'Admete*; c'est pourquoy la Scolie n'a point de sens suivi dans la version latine de Dalechamp, qui dit, *aimez les braves gens quand vous aurez appris la chanson d'Admete*, au lieu de dire, *instruit de l'histoire d'Admete, aimez les braves gens.*

Dalechamp in
Athen. lib. 15.
cap. 15.

Eustath. in 2.
Iliad. p. 326.
edit. Rom.

Eustathe déclare que les gens de cœur, *οἱ ἀγαθοὶ*, dont il faut rechercher l'union à l'exemple d'Admete, sont marquez par Alceste, qui ne balançoit pas de mourir pour luy; & que le pere d'Admete, qui n'eut pas le même courage, représente les gens sans sentiment qu'il faut fuir, *τοις δειλοῖς*. Cette remarque restraint évidemment *Αἰδμήτου λόγον*, à signifier l'histoire ou l'exemple d'Admete, & elle détruit toute interprétation de ces paroles, où l'on voudroit faire entrer quelque idée de chanson.

Schol. Aristop.
Ieco cit.

Le Scholiaste d'Aristophane cite des Auteurs qui disoient qu'Admete se retira chez Thésée le plus jeune des enfants d'Alceste & d'Ippasus, qu'il demeura chez luy; & que ce fut le sujet de la Scolie. Quelques-uns, ajoute le Scholiaste, disent qu'Alceste ayant racheté par sa mort la vie de son mari Admete, on chanta chez luy des Scolies & des Chansons lugubres.

Erasmi. chil.
2. cent. 4.
adag. 22.

C'est sans doute sur ce fondement qu'Erasme a prétendu que la chanson d'Admete, *Αἰδμήτου λόγος*, avoit passé en proverbe chez les Grecs, & qu'elle se disoit originairement des plaintes d'Admete, & par application, de toute chanson triste & lugubre. C'est aussi apparemment pour la même raison, que Dalechamp suppose je ne sçais quelle chanson d'Admete, qui est différente de la Scolie, & qui en fait le sujet. Mais toutes les idées de ces chansons prétendues sont si confuses & si peu fondées, qu'on doit s'arrêter uniquement à l'interprétation claire & précise qu'Eustathe a donnée du sens de la Scolie.

Casaub. avi-
mad. in Athen.
lib. 15. c. 15.

Casaubon prétend que les termes *ἀγαθοὶ* & *δειλοὶ* signifient simplement dans la Scolie, les bons & les méchants, non ceux

qui ont du cœur, & ceux qui n'en ont point : mais il est aussi réfuté par Eustathe. L'exemple d'Admète, voyant mourir sa femme pour luy, au refus de son pere, n'apprend point à fuir précisément les méchants ; il n'est point dit que le pere d'Admète le fût : mais cette histoire apprend à ne pas compter sur les gens sans courage & sans sentiment. Le sens de la Scolie en est plus parfait, & le terme *δειλὸν* rendu plus littéralement.

Suidas fait entendre que la chanson d'Admète, & celle d'Harmodius, dont nous parlerons plus bas, passèrent en proverbe, pour marquer des choses faciles. Il assure ailleurs que la chanson d'Harmodius se disoit des choses difficiles. De ces deux propositions, qui sont entièrement contraires, il n'est pas douteux qu'il faut s'en tenir à la dernière, après tout ce qui a esté dit des Scolies en général, sur-tout puisque Suidas luy-même assure après le Scholiaste d'Aristophane, que Scolie se disoit par antiphrase d'une chose facile.

Les Grecs accoustumez à chanter les Héros de leur nation, avoient une Scolie sur Ajax fils de Télamon.

Πᾶς Τελαμῶνος Αἴαν ἀγχιμητὰ, λέγουσι σ' ἐς Τερίαν ἄρειον
ἐλθεῖν Δαναῶν μετ' Ἀχλλέα· τὸν Τελαμῶνα προῖπον, Αἴαντα
δὲ δεύτερον ἐς Τερίαν λέγουσιν ἐλθεῖν Δαναῶν μετ' Ἀχλλέα.

« Fils de Télamon, vaillant Ajax, on sçait que vous parûtes «
devant Troye le plus brave des Grecs après Achille. Télamon «
estoit déjà allé auparavant à Troye ; Ajax, le second des Grecs «
après Achille, y alla ensuite. »

C'est ainsi qu'Athénée rapporte la Scolie. Eustathe en cite la première moitié, déclarant que la grande réputation d'Ajax paroît dans ce qui s'appelle chanter le Télamon, proverbe qui vient, adjouôte-t-il, de la Scolie qui commence ainsi : Fils de Télamon.

τὸ δὲ μεγαλῆιον τῷ ἥρωος (Αἴαντος) δηλοῖ ὅτι τὸ ἄρειον Τελαμῶνος περιμανῶς λεχθὲν ὑπὸ σκολιᾷ μέλοις, ἔαρχή· πᾶς Τελαμῶνος. Antiphane mettoit cette Scolie au rang des anciennes chansons qu'on disoit à table. « Prenez l'odos, dit-il dans Athénée, parlant du verre qui accompagnoit les chansons à boire, mais ne passez à aucune des anciennes chansons, ni «
au Télamon, ni au Pæan, ni à l'Harmodius. » Théopompe en «

*Suidas in
Ἀδμήτου μέ-
λος.*

*Idem in Ἀρ-
μόδιου*

Idem in σκολιῶν.

Schol. Aristophan. in ran. v.

1337.

*Athen. l. 15.
cap. 15.*

*Eustath. in 2.
Iliad. p. 285.
edit. Rom.*

Athen. lib.

11. cap. 15.

Idem lib. 1. » parle aussi dans le même Athénée. « Nous bûmes ensuite cou-
cap. 19. » chez mollement sur des lits, & chantant alternativement la
 » chanson de Télamon.

Quoyque la Scolie portât le nom de Télamon, ce n'estoit donc point la personne de Télamon qu'on chantoit, mais son fils Ajax; & la Scolie par conséquent n'avoit le nom du pere, que parce qu'on la désignoit par une des premières paroles qui la composoient: *παῖ Τελαμῶνος*. Cette explication d'Eustathe est contraire à celle d'Erasme, qui prétend que chanter le Télamon, *ᾄδειν Τελαμῶνος*, est chanter la chanson de Télamon, *ᾄδειν τὰ Τελαμῶνος*, & que c'est un proverbe qui se disoit d'un discours triste & plaintif, parce qu'originaiement Télamon n'avoit cessé de pleurer la mort d'Ajax son fils.

*Erasm. chil.
 3. cent. 4. adag.
 10.*

La tyrannie des Pisistratides fut le sujet d'une Scolie faite à l'honneur de quelques braves d'Athènes, qui, pour deffendre leur liberté, s'estoient retirez & fortifiez dans un lieu de l'Attique nommé Lipsydrion. Hérodote écrit que les Pisistratides les y poursuivirent, & les exterminèrent enfin après un sanglant combat. La journée de Lipsydrion passa en proverbe, suivant Eustathe, qui adjoûte qu'on chanta une Scolie à l'honneur de ces généreux citoyens. Athénée, Suidas & Eustathe l'ont rap-
Herodot. 1. 5. portée à peu-près dans les mêmes termes.

*Eustath. in 4.
 Iliad. p. 461.
 edit. Rom.
 Athen. l. 15.
 cap. 15.*

*Suid. in ἐν
 Λειψιδρίῳ μά-
 χῃ.
 Eustath. l. cit.*

*Αἱ, αἱ, Λειψιδρίον προδυσέπαρον, οἷσις ἀνδρας ἀπώλεσας
 μέχρ' ἀγαθοῖς τε καὶ εὐπαγίδας, οἱ τὸτ' ἔδειξαν αἰών πατέ-
 ρων κύρησιν.*

» Helas ! helas ! Lipsydrion, qui livras tes amis à la mort ; quels
 » hommes perdis-tu ? des Guerriers pleins de courage, illustres
 » par le sang dont ils fortoient, & qui firent bien voir de quels
 » peres ils tiroient la vie.

Cette Scolie nous conduit naturellement à celle d'Harmodius & d'Aristogiton, qui signalèrent aussi leur courage contre Hipparque & Hippias fils & successeurs de Pisistrate. Hipparque avoit fait publiquement une insulte à la sœur d'Harmodius. Harmodius & Aristogiton s'unirent contre le Tyran, l'un pour venger sa sœur, & l'autre pour seconder son ami. Ils le tuèrent à la Fête des Panathénées, & ce fut comme le signal
 de

de la liberté d'Athènes. Hippias quelque temps après fut obligé de quitter le pays, & s'étant retiré chez les Perses, il périt les armes à la main contre sa patrie dans la bataille de Marathon. Cependant l'on dressa des statues à Harmodius & à Aristogiton, & l'on fit des chansons à leur honneur. Thucydide, Hérodote, Démofthène, Aristote, Trogue-Pompée abrégé par Justin, Pline l'ancien, Plutarque, Diogénianus, Pausanias & plusieurs ensuite, ont touché leur histoire; & quelques autres Ecrivains ont parlé de leurs Scolies: en voici quelques unes recueillies par Athénée.

Εν μύρτου κλαδί τὸ ξίφος φορήσω, ὥσπερ Ἀρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων, ὅτε τὸν τύραννον κτενέτω, ἰσονόμοις τ' Ἀθήνας ἐποικισάτω.

Φίλταθ' Ἀρμόδι' ἔγω τέθνηκας, νήσοις δ' ἐν μακράων σὲ φασὶν εἶ, ἵνασθ' ποδώκης Ἀχλλεύς, Τυδείδην τε φασὶ τὸν ἐσθλὸν Διομήδεα.

Εν μύρτου κλαδί τὸ ξίφος φορήσω, ὥσπερ Ἀρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων, ὅτ' Ἀθηναίης ἐν θυσιᾷς ἀνδρα τύραννον ἵππαρχον ἐκτενέτω.

Αἰεὶ σφάν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν, φίλταθ' Ἀρμόδιε καὶ Ἀριστογείτων, ὅτε τὸν τύραννον κτενέτω, ἰσονόμοις τ' Ἀθήνας ἐποικισάτω.

« Je porteray mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius & Aristogiton, quand ils tuèrent le Tyran, & qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des loix. »

Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort; on dit que vous estes dans les Isles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, & Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

Je porteray mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius & Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le Tyran Hipparque dans le temps des Panathénées.

Que vostre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le Tyran, & établi dans Athènes l'égalité des loix. »

Suidas écrit que les chansons d'Harmodius estoient conçues en ces termes. Ἀρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων ἐπέθνητο τοῖς τυράννοις, ἐπὶ τὸν ἵππαρχον ἀπέκτειναν Ἀθηναῖοι. « Harmodius & »

Thucyd. l. 6.
Hérodote. l. 3.
Démofthène. de
Cor. fol. 382.
Aristote. Politic.
lib. 3.
Justin. lib. 2.
cap. 9.
Plin. lib. 7.
cap. 23.
Plutar. de vita
decem Khet. in
Antiph.
Diogen.
Pausan. Attic.
pag. 29.
Athen. l. 15.
cap. 15.

Suidas in
Ἀρμόδιου.

» Aristogiton ont porté leurs mains sur les Tyrans, & les Athé-
 » niens ont tué Hippias. » Mais toutes ces différentes chansons
 reviennent presque à la même.

*Aristophan. in
 vesp. v. 1217.
 & seqq.*

Aristophane parle de la Scolie d'Harmodius dans plus d'un
 endroit de ses ouvrages. Dans les Guêpes, le fils du Vieillard,
 à table avec son pere, tâche de le mettre en train, en luy pro-
 » posant de chanter des Scolies, & il luy dit; « Je vais chanter
 » le premier celle d'Harmodius, écoutez-la: Jamais homme ne
 » naquit à Athènes. » C'est-là sans doute le commencement d'une
 autre Scolie sur Harmodius, dont il ne nous reste que ce peu de

*Aristophan. in
 Acharn. vers.
 677.
 Ibidem vers.
 122.*

paroles. Dans les Acharniens, le chœur des citoyens voulant
 dire que l'homme de guerre ne sera point reçu à leur table, dit,
 « Jamais il ne chantera Harmodius chez moy. » Dans la même
 Pièce, en faisant le dénombrement des plaisirs de la table, on y
 met en rang les airs charmants d'Harmodius. Nous avons déjà
 cité un fragment des Cicognes du même Poëte, où il dit que
 l'un chantoit au myrte la chanson d'Admète, & l'autre celle

*Athen. l. 15.
 cap. 14.*

d'Harmodius. Antiphane cité par Athénée, fait deux fois men-
 tion de la chanson d'Harmodius. Il dit, en parlant d'un repas,
 que l'on y chantoit déjà Harmodius & le Pæan, quand quelqu'un
 prit la grande coupe de Jupiter Sauveur. « Prenez ce verre, »
 dit-il ailleurs, « mais ne passez à aucune de ces anciennes chan-

*Idem l. 11. »
 cap. 15.*

» sons, ni au Télamon, ni au Pæan, ni à l'Harmodius. » Aristide,
 dans un Discours funébre sur Etéonus, demande s'il ne seroit pas
 bon de le chanter dans les Scolies, comme on y chante Har-
 » modius, en disant, « Vous n'êtes point encore mort. » Enfin

*Schol. Aristop.
 in Acharn. vers.
 977.*

le Scholiaste d'Aristophane assure que l'on chantoit dans les
 repas la chanson appelée d'Harmodius, dont le commen-
 » cement est tel; « Cher Harmodius, vous n'êtes point encore
 » mort. » Il paroît par tous ces témoignages, que de toutes les
 Scolies d'Harmodius, celle qui commençoit par ces mots,
Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort, estoit la plus
 célèbre.

*Suid. in Ad.
 μητου μέλος.
 Id. in Αρμό-
 διοι.*

Suidas, nous l'avons déjà remarqué, a fait de la chanson
 d'Harmodius un proverbe, pour marquer des choses faciles,
 dit-il dans un endroit, & des choses difficiles, dit-il dans un

autre. Erasme adjoûte que la chanson d'Harmodius se disoit, comme celles d'Admete & de Télamon, des choses tristes & lugubres. Il imagine d'abord à ces trois proverbes un principe funebre, & ensuite une application conforme à cette première origine. Mais ce n'est point l'idée que nous en donnent les Auteurs plus anciens qu'Erasme.

Il est à croire que la Scolie de Clitagora regardoit aussi les temps des Pisistratides, & les secours que les Athéniens reçurent alors des Thessaliens pour s'opposer à la tyrannie. C'est la remarque du Scholiaste d'Aristophane, à l'occasion de la Scolie rapportée par Aristophane luy-même en ces termes.

Χρήματα καὶ βίαν
 Κλειζόρου τε καὶ
 μοι μετὰ Θετταλῶν.

« Du bien & de la santé pour ma Clitagora & pour moy, «
 avec le secours des Thessaliens.

Clitagora estoit, selon le même Scholiaste, une femme Thessalienne, qui s'appliquoit à la Poësie. Suidas parle de Clitagora Lacédémonienne, qui s'appliquoit à la Poësie, & il dit qu'Aristophane en fait mention dans les Danaïdes, pièce que nous n'avons point.

Athénée nous a laissé une Scolie de Pindare, à l'occasion d'un prix des Jeux Olympiques. Xénophon de Corinthe s'estoit obligé, s'il y estoit vainqueur, d'offrir à Vénus dans son Temple un certain nombre de femmes publiques. Il remporta le prix, & Pindare, après avoir chanté sa victoire dans l'Ode qui commence par ce mot, *Τεισλυμπονίαν*, & qui se trouve aujourd'huy la treizième du Livre premier, composa encore une Scolie sur l'offrande qui faisoit la matière de son vœu. Le premier usage qu'on en fit, ce fut de la faire chanter par ces femmes publiques même au retour de Xénophon, & dans le temps qu'il sacrifioit dans le Temple de la Déesse. Voicy à peu près le texte de cette Scolie, lequel est fort corrompu.

Ὡς Κύπρις δέσποινά πόν δ'εὐτ' ἐς ἄλλους φορβάδων κοῦρ' ἐς
 ἀγέλαν, ἐξατόλῃον, Ξενοφῶν τελέως ἐπήγαγεν εὐχολαῖς ἰατρῆς.

V v ij

Erasm. chil.
 2. cent. 6. adag.
 22. & cent. 10.
 adag. 93. &
 chil. 4. cent. 4.
 adag. 10.

Suid. loc. cit.
 Eustath. in 2.
 Iliad. p. 283.
 edit. Rem.

Schol. Aristophan. in resp.
 vers. 1238.
 Aristophan. in
 resp. v. 1237.

Schol. Aristophan. loc. cit.
 Suidas in
 Κλειζόρου.

Athen. l. 13
 cap. 4.

πολύξηναι νεδύριδες ἀμφίπολοι πίθουσ' ἐν ἀφνιδί Κορινθῶ,
 δὴ τέ τε τὰς χεῖρας λιβαῖε ξάθθα δὴ κρυά τε ἡμῖν πολλὰς
 μετέρας ἐρώτων βραβίαν ἰπὴ ἀμύρῃ νοήματα, ποτὶ αὖ Ἀφροδίταν
 ὑμῖν αὖτις ἀποχορείας ἔπορευ ὧ πῦδες ἐρατῆρας ὥρας μαλ-
 θακώτεροι δ' ἀπὸ καρπὸν δρέπεσθαι σὺν ᾧ ἀνάγκη παῖγαλον· ἀλλὰ
 θαυμάζω τί με λέξοντι ὁμῶς δευρόπαι πίοιοι δὲ μελίφρονος ἀρχάν
 εὐρέμερον σκολιῶς ξυναορευ ξυωῆς γη. σιζί.

On voit par ces dernières paroles, que Pindare ne laissoit pas d'être inquiet de ce que les Maîtres penseroient de luy, & de sa Scolie trop galante.

Schol. Aristophan. in Acharn. vers. 977.

Il y a une chanson de Lampon, dont le Scholiaste d'Aristophane remarque simplement le nom, sans rien dire des paroles, ni même du sujet. On est cependant en droit de la mettre au rang des Scolies historiques, parce que le Scholiaste joint cette chanson à celles d'Admete & d'Harmodius, comme si elle estoit dans le même genre. D'ailleurs, elle porte le nom d'un personnage connu dans l'ancienne histoire. Aristophane, son Scholiaste & Suidas parlent de Lampon. C'estoit un Devin, rigide observateur de la loy établie par Rhadamante, de ne jurer que par le nom des plantes ou des animaux. Il fut envoyé avec une colonie Athénienne pour rebâtir Sybaris, après qu'elle eut esté prise.

Aristophan. in avib. v. 521. & 989.

Schol. Aristophan. in nub. v. 331. & in acharn. v. 977. & in avib. vers. 521. & 989.

Suid. in Θερμαάνταις, & in Λάμπων, & in Ραδαμανθυος.

Diog. Laert. in Aristot.

Athen. l. 15. cap. 16.

Scaliger, l. Poetic. 44.

Casaubon. animadv. in Athen. lib. 15. c. 16.

Aristote, qu'on se contente de regarder communément comme un grand Philosophe, mérite encore un rang parmi les Poètes, n'eût-il fait en matière de Vers, que la Scolie qu'on a de luy sur la mort d'Hermias Tyran d'Atarne, son ami & son allié. C'est un morceau précieux que Diogène-Laërce & Athénée nous ont conservé. Jules-Scaliger a conclu de cette pièce, qu'Aristote ne le cedit point en Poésie à Pindare, & Casaubon l'appelle un Ouvrage tout d'or.

Ἀρετὰ πολύμοχθε

Γένεβ βροτείω,

Θήραμα κάλλισον βίω

Σας πρὸς, πάρενε, μορφαῖς

Καὶ πανεῖν ζηλωτὸς Ἑλλάδι πότμος,

Καὶ πόνοις τλήϊα μαλ' ἐργὸν
 Ἀ' κ' ἀμάντας· τοῖον
 Ἐπὶ φρένα βάλλεις
 Καρπὸν τ' ἀθάνατον
 Χρυσὸν τε κρέατα καὶ γυνέων,
 Μαλακοῦρε τοῖοθ' ὕπνου·
 Σεῦ θ' ἔνεκεν ὁ Διὸς Ἡ' ἑαυτῆς
 Λήδας τε Κόρυι πολλὰν ἀνέτασεν
 Ἐργοῖς σὺν ἀγρεύοντις δυνάμιν·
 Σοῖς ᾗ πόποις Ἀ' χ' ἡλὺς
 Αἴας τ' Αἴδαο δόμοις ἦλθον,
 Σαῖς δ' ἔνεκε Φιλίᾳ μορφαῖ
 Καὶ Ἀ' ταρνέως ἔντροφος
 Ἡ' ἐλίας χήροσεν αὐγὰς·
 Τοίγ' ἄρ' αἰσίδιμον ἔργοις
 Ἀ' θάνατόν τε μὴν αὐξήσουσι Μοῦσαι
 Μνημοσύνης θυγατέρες,
 Διὸς ξενίᾳ σέβας αὐξέουσιν
 Φιλίας τε γέρας βεβαΐας.

« O Vertu, qui malgré les difficultés que vous présentez aux
 foibles mortels, estes l'objet charmant de leurs recherches !
 Vertu pure & aimable ; ce fut toujours aux Grecs un destin
 digne d'envie, que de mourir pour vous, & de souffrir, sans se
 rebuter, les maux les plus affreux. Telles sont les semences d'im-
 mortalité que vous répandez dans les cœurs. Les fruits en sont
 plus précieux que l'or, que l'amitié des parents, que le sommeil
 le plus tranquille. Pour vous le divin Hercule & les fils de
 Leda essayèrent mille travaux, & le succès de leurs exploits
 annonça votre puissance. C'est par amour pour vous qu'Achille
 & Ajax allèrent dans l'Empire de Pluton, & c'est en vûe de
 votre aimable beauté, que le Prince d'Atarne s'est aussi privé
 de la lumière du Soleil. Prince à jamais célèbre par ses actions ;

- » les filles de Mémoire chanteront la gloire toutes les fois qu'elles
 » chanteront le culte de Jupiter Hospitalier, ou le prix d'une
 » amitié durable & sincère. »

Cette Pièce également digne d'un grand Poète & d'un grand
Athen. l. 15. cap. 16. Philosophe, attira des accusateurs à Aristote. Athénée assure
 que Démophile & Eurymédon l'accusèrent d'impiété, préten-
 dant que la chanson estoit un vray Pæan, & qu'il n'estoit point
 permis de chanter ainsi dans les festins, à l'honneur d'un simple
 mortel, un cantique sacré, qui estoit particulier aux Dieux.
Scal. I. Poetic. 44. Jules Scaliger croit aussi que c'est un Pæan, mais Athénée sou-
 tient qu'on n'y trouve pas le moindre vestige de cette espèce
 d'hymne sacré, puisque l'auteur y parle d'Hermias, comme
 d'une personne sujette à la mort, & qu'il n'a point mis l'accla-
 mation ordinaire au Pæan, *ὦ Πᾶν*. Ces deux raisons d'Athé-
Caf. animad. in Athen. l. 15. cap. 16. née ne sont point sans réplique. Casaubon oppose à la première,
Xenoph. Cyrop. lib. 3. un Pæan cité par Xénophon, à l'honneur des Dioscures, qui
 avoient esté sujets à la mort; & Scaliger oppose à la seconde;
Scalig. l. cit. Athen. l. 15. in fine. une pièce d'Ariphron le Sicyonien sur la santé, qu'Athénée
 luy-même appelle Pæan, & où l'on ne trouve point l'acclama-
 tion. Quoy qu'il en soit, on peut toujours mettre cette chanson
 d'Aristote au rang des Scolies, après l'autorité d'Athénée, &
 c'est la dernière de nos Scolies historiques.

Troisième Classe. Les Scolies sur des sujets communs &
 ordinaires. C'est icy d'abord la place d'Alcée & d'Anacréon.
Aristot. III. 10. Politic. Aristote fait mention des Scolies d'Alcée, & l'on sçait d'ailleurs
 qu'Alcée & Anacréon se distinguèrent fort dans ce genre de
 chanson, & que c'est pour cela, remarque Athénée, qu'Aristo-
Athen. l. 15. cap. 14. phane dans ses Convives, dit ces paroles: Chantez-moy quel-
 que Scolie prise d'Alcée & d'Anacréon; *τῆς ἐπαγεμύων ὑπὲρ
 πάντῃ τῇ ἰδέᾳ τῆς ποιητικῆς Ἀλχάμετε καὶ Ἀνακρέοντες, οἷς
 Ἀεισοφάνης παρέστησιν ἐν δαιτυλέων, ᾧσιν δὴ μοι σκολιὸν π
 λαβὼν Ἀλχάμε Ἐ Ἀνακρέοντος.* Or il n'est pas difficile de sça-
 voir sur quoy roulèrent les Scolies de ces deux Poètes.

Dans le peu de fragments qui nous restent d'Alcée, il y en a
Athen. l. 10. cap. 8. où il n'est parlé que de vin & de bonne chère. Athénée les ap-
 pelle un ouvrage d'Alcée en matière de chanson: *λόγον τὸν ὑπὸ*

τῇ Ἀλχίῃ τῇ μελοποιῷ λεχθέντα. On peut donc les regarder comme autant de fragments de ses Scolies. Il y recommande, en général, de boire dans toutes les saisons de l'année, & dans toutes les situations de la vie.

Premier fragment sur l'Hiver. Ὡς μὲν ὁ Ζεὺς, ἐν δ' ὤρανῳ *Ibidem:*
μέγας χειμῶν, πελάγασι ἢ ὑδάτων ῥοαί, κέκαλλε τὸν χειμῶνα
ὅππῃ μὲν πιδίς πῦρ, ἐν ἣ κίρνας οἶνον ἀφιδέως μελιχερόν, αὐτὰρ
ἀμφὶ κόρσῃ μαλθακὸν ἀμφὶ γνάφαλλον.

« Jupiter envoie de la pluie, le mauvais temps s'annonce «
dans l'air; le cours des eaux est arrêté par la gelée. Chassez le «
froid, non seulement en faisant faire du feu, mais surtout en «
vous faisant donner du vin en quantité, qui soit bon & d'une «
couleur foncée, pour ne porter que doucement à la tête. » «

Second fragment sur l'Été. Τέλη πλεύμονας οἶνω, τὸ γδ' ἄστρον *Ibidem:*
ᾤειτέλλεπα, ἀδ' ὥρα χαλεπὰ, πάντα ἢ δειψᾷ ὑπὸ καύματος.

« Humectez les poulmons avec du vin; l'Astre brûlant se «
leve, toute la nature est dans la soif à cause de la chaleur. » «

Plutarque cite ces paroles d'Alcée: *Humectez les poulmons;* *Plutar. Sym-*
& à leur occasion il consacre une de ses Questions de table à *pos. lib. 7.*
examiner si la boisson descend dans l'estomac ou dans la poi- *quasi. 1.*
trine. Il conclut pour cette dernière route, après l'autorité de
plusieurs Anciens, ce qui ne donne pas une grande idée de leur
Physique & de leur Anatomie.

Troisième fragment sur le Printemps. Ἦρος ἀνθεμόεντος ἔπαυον *Athen. l. 10:*
ἐρχομένοιο ἐν ἣ κίρναί τούτε μελιαδέος, ὅππῃ τάμιστα κρατῖται. *cap. 8.*

« Qu'on m'écoute; aux approches du Printemps qui amène «
les fleurs, vite un verre de ce jus délicieux. » «

Quatrième fragment sur les occasions de peine & de chagrin. *Ibidem:*

Οὐ γὰρ κακοῖσιν θυμὸν ὀππότεπειν· παρόψομν γδ' ἐδὲν ἀσάμντοι
ὦ Βακχί· φάρμακον δ' ἄριστον οἶνον ἐν καμνίοις μεθυσθῆναι.

« Il ne faut point se laisser aller au chagrin; nous n'y gagne- «
rions rien, ô Bacchis. Le meilleur remède contre le chagrin, «
est de se noyer dans du vin pris jusqu'à l'ivresse. » Horace a dit «
depuis la même chose. *Horat. l. 4:*
Od. 12.

Spes donare novas largus, amaraque
Curarum eluere efficax.

*Cinquième fragment sur les occasions de plaisir & de joye. Νυν
 ἄρ' ἡ μεθύσις, καὶ πῖνα πρὸς βίαν πίνειν, ἐπειδὴ κατέθανε Μύρσιλος.*
 » C'est présentement qu'il faut s'enivrer, & boire de gré ou
 » de force, puisque Myrsile est mort. » Horace en a dit autant
 dans plus d'un endroit de ses ouvrages.

*Athen. l. 10. Sixième fragment. Μηδὲν ἄλλο φυτεύσεις πρὸς ποτὶ δένδρον
 ἄμπέλων.*

» Ne faites aucune sorte de plant plustost que celuy de la vigne.»
 » Horace l'a rendu mot pour mot.

Horat. lib. 1. Nullam, Vare, sacrâ vite prius severis arborem.
Od. 18.

*Athen. loc. cit. Septième & dernier fragment. Πίνωμεν, τί τὸν λύχρον σβέννυμεν;
 δακτυλὸς ἄμειρα, καδδ' ἀνέειρε κελύχῃσι μεγάλαις αἷ τὰ
 ποικίλα· οἶνον γὰρ Σεμέλας ἔδιδε υἱὸς λαοθηγέδῃ. καὶ κεφαλῆς
 δ' ἄπειρα τὰν ἐτέραν κύλιξ ὠθεῖτω.*

» Buons, pourquoy attendre la chandelle sans rien faire. Le
 » jour n'est qu'un doigt, (la vie est courte,) verse du vin dans
 » différentes grandes coupes. Le fils de Jupiter & de Sémélé a
 » donné le vin aux hommes pour leur faire oublier leurs peines.
 » Verse donc un & deux coups, & plusieurs ensuite; & s'ils por-
 » tent à la tête, qu'un verre chasse l'autre. »

A juger des Scolies d'Alcée par le peu qu'on vient d'en voir,
 elles n'eurent guères d'autre objet que les plaisirs de la table.

Quintil. l. 10. C'est apparemment ce qu'avoit en vûë Quintilien, quand il
écrivoit que ce Poète estant propre à chanter de grands sujets,
estoit descendu à des bagatelles: In lusus & amores descendit,
majoribus tamen aptior. En effet, il reste de luy plusieurs autres
 fragments, qui font voir qu'il sçavoit quelquefois choisir les
 matières les plus nobles & les plus sérieuses.

Pour ce qui est d'Anacréon, nous avons soixante-dix de ses
 Odes, que leur briéveté & la matière qu'elles traitent doivent
 faire prendre pour les Scolies que l'Antiquité luy attribué. Il y
 chante tantost l'Amour, tantost le Dieu du vin, & souvent les
 deux ensemble. A regarder ces pièces du costé du style, c'est
 une douceur, une délicatesse qui peut-estre n'a point d'exemple.
 Tout y est beau & naturel; point de pensée qui ne soit un
 sentiment,

sentiment, point d'expression qui ne parte du cœur, & qui n'aille au cœur. On y trouve ces graces naïves qui caractérisent la chanson, & la distinguent des autres ouvrages de Poësie. On y voit ces images riantes toujours sûres de plaire, parce qu'elles sont prises avec goût & avec discernement dans la simple nature. L'air sans doute y estoit assorti aux paroles; ainsi la Dialecte Ionienne pleine de douceur, & le Mode Ionien plus tendre que tous les autres, devoient rendre ces chansons d'un agrément parfait. Mais à les envisager du côté des mœurs, tout y respire une débauche outrée, un libertinage qui est dans l'esprit comme dans le cœur; une paresse affectée qui éloigne comme autant d'idées frivoles, tout ce qui s'appelle fortune, honneur, vertu, bienfaisance.

Pindare, dont j'ay déjà rapporté une Scolie sur un événement historique, en faisoit aussi sur les plaisirs de la table. Car Athénée *Athen. l. 10. cap. 7.* parlant des anciennes Scolies, qui rouloient souvent sur le jeu du Cottabe, met celle-cy dans la bouche de Pindare.

Χαίρειάς τε ἀφροδισίων ἐρώτων ὄφρα σὺν χερμάσσοι μεθύων,
Ἀγάθωνι ᾧ καλῶ νόστιμον.

« Allons, que je m'enivre en hyver à force de boire aux graces des amours de Vénus; & qu'en jouant du Cottabe, je s'adresse à Agathon. »

Voicy encore quelques Scolies ramassées par Athénée, qui n'en dit point les Auteurs. *Idem lib. 15. cap. 15.*

Εἶδε λύρα καλὴ χυοίμην ἐλεφαντίνῃ,
Καὶ μὲ καλοὶ παῖδες φέροντες
Διονύσιον ἐς χορόν.
Εἶθ' ἄπυσεν καλὸν χυοίμην μέγα χρυσίον,
Καὶ μὲ καλὴ γυνὴ φορεῖν
Καθαρὸν περικλυτόν.

Σὺν μοι πῖνε, σπώβη, σπώβη, σπασσαμένη φόρῳ,
Σὺν μοι μενομένη μείνεο, σπασσαμένη σάφρονι.

Εἴχαι Κώθωνι, δέχομαι μὲν ὅτι Πλάτῳ,
Εἰ ᾧ χρὴ τοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν οἶνοχαρῆν.

« Plût au Ciel que je pûsse devenir une belle lyre d'ivoire, »
Tome IX. XX

- » & que de jolis enfans me portassent à une danse Bacchique.
 » Plût au Ciel que je fusse un or encore neuf qui n'eût point passé
 » par le feu, & qu'une femme aussi aimable par sa fidélité & par
 » sa sagesse, que par sa beauté, le portât sur elle.
 » Buvez avec moy, vivez avec moy, mettez-vous une couron-
 » ne à table en même temps que moy; faites des folies quand
 » j'en fais, & je seray sage quand vous le ferez.
 » Versez, ô Cothonis, & m'écoutez. N'oubliez jamais qu'il faut
 » verser du vin aux braves gens.

*Athen. l. 15.
cap. 15.*

Athénée en a encore recueilli deux autres fort courtes, dont
voicy le texte.

Α' ὅς ταν βάλανον ταν μὲν ἔχει, ταν δ' ἔραται λαβεῖν.
 Καὶ γὰρ παῖδα καλῶ ταν μὲν ἔχω, ταν δ' ἔραται λαβεῖν.
 Πόρνη ἔ βαλανεύς τωὺ τὸν ἔχουσ' ἐμπεδέως ἔδος,
 Ἐν τῷ τᾷ πυέλῳ, τὸν ἀγαθὸν, τὸν τε κακὸν λόφ.

Ibidem. Finissons par une chanson militaire d'Hybrias de Crete, que
quelques-uns, dit Athénée, ont mise au rang des Scolies.

Ἔστι μοι πλεῖτος μέγας δόρυ, ἔ ξίφος, ἔ τὸ καλὸν λαιστήριον.
 πρεβέλημα χροτὸς. Τέτω γὰρ ἀρεῶ, θυτῶ θειέζω, θυτῶ πατέω
 τὸν ἀδὺν οἶνον ἀπ' ἀμπέλων. Θύτῶ δεαδόζας μυσίας κέκλημαι.
 τοὶ δὲ μὴ πολμῶντες ἔχουσιν δόρυ ἔ ξίφος ἔ τὸ καλὸν λαιστήριον
 πρεβέλημα χροτὸς, πάντες γόνυ πεπιπνότες ἐμὸν κυνέοντι διαδόταν,
 ἔ μέγαν βασιλέα φωνέοντι.

- » Une lance, une épée & un beau bouclier pour la défense du
 » corps, me tiennent lieu de grandes richesses. L'une me sert à
 « labourer, l'autre à moissonner, & le troisiéme à fouler la ven-
 » dange. Par leur moyen je suis le maître de ma maison. Ceux
 » qui n'ont pas le courage de prendre la lance, l'épée & le bou-
 » clier, se prosternent à mes genoux, & me traitent de Maître &
 » de grand Roy.



S E C O N D M E M O I R E
S U R L E S
C H A N S O N S D E L ' A N C I E N N E G R E C E .

Par M. D E L A N A U Z E .

*Les Chansons particulières à certaines professions,
ou en certaines occasions.*

IL semble que chaque profession dans la Grece avoit une 15. de May
espèce de Chançon qui luy estoit particulièrement consacré. 1733.
Il nous reste du moins quelques vestiges des Chançons des
Bergers, des gens de Journée à la campagne, des Moissonneurs,
des personnes qui piloient le grain, de ceux qui puisoient l'eau,
des Meufniers, des Tisserands, des Ouvriers en laine, des
Nourrices & des Baigneurs. Les Grecs avoient encore des
Chançons attachées à des occasions & à des cérémonies particu-
lières, comme la Chançon sur Erigone, les Chançons sur Théodore,
les Iules de Cerès & de Proserpine, la Philélie d'Apollon,
les Upinges de Diane, les Chançons des Amants, celle des
Noces, les Chançons joyeuses, & les Chants tristes ou funebres.

Chançons des Bergers. L'usage des Chançons convient parfaitement à la vie pastorale. La simplicité des Bergers, & le loisir dont ils jouissent, les invitent à chanter; & les images riantes qui les environnent de toutes parts, fournissent à leurs chants des sujets inépuisables. Aussi l'idée qu'on se forme de leurs amusements, ou même de leur occupation journalière, c'est qu'ils chantent sans cesse. On imagine de la douceur, de la tendresse, de la naïveté dans leurs Chançons; & si l'on ne peut les voir & les écouter eux-mêmes, on aime du moins les Chançons faites dans le même genre. C'est à ce goût que nous devons nos Bergeries & nos Musettes, & que les autres Nations qui ont cultivé les Arts, ont dû aussi le bel usage du Chant pastoral.

Il faut donc reconnoître deux différentes espèces de Chançons

X x ij

des Bergers, celles qu'ils chantent eux-mêmes, & celles qu'on fait à leur imitation. Si les unes & les autres se trouvent parmi nous, à plus forte raison furent-elles en vogue dans la Grece, où la vie pastorale étoit plus généralement & plus noblement exercée. Cependant il ne reste peut-être de cet ancien temps aucune pièce qui soit une simple chanson de Berger. Théocrite, à la vérité, & les autres Poètes Grecs, font chanter les Pasteurs, & les paroles qu'ils leur mettent à la bouche, à les prendre ainsi détachées, pourroient passer pour des Chansons. Mais je ne dois point les rapporter icy comme telles, puisqu'elles font partie de véritables ouvrages de Poésie.

Tout ce qui nous reste de plus particulier sur les Chansons » des Pasteurs Grecs, c'est « qu'il y en avoit une, appelée Bucoliasme, qu'on chantoit en conduisant le bétail au pâturage. » Diomus berger de Sicile en fut l'auteur, & Epicharme en faisoit mention dans l'Alcyon & dans l'Ulysse faisant naufrage. »

*Athen. l. 14.
cap. 3.*

ὡς ὁ ἔ, dit Athénée, τοῖς ἡρουμένοις τῷ βοσκημάτων ὁ Βυκολιασμός καλοῦνται. Δίωμος ὁ ὡς ὁ βυκόλος Σιμελιάτης ὁ παλαιὸς εὐχρὸν τὸ εἶδος · μνημονεύει δ' αὐτοῦ Ἐπίχαρμος ἐν Ἀλκυόνι καὶ ἐν Ὀδυσσεὺς ναυαγῶ. On appelloit encore Bucoliasme un air à danser qu'on jouoit sur la flute. Athénée lui-même le distingue de la Chanson dont nous venons de parler.

Pollux nomme Chanson rustique, ou Muse rustique, celle des Chevriers & des Pasteurs, si pourtant ce qu'il en dit ne doit pas s'entendre plustost du chant & de l'air que de la Chanson même. ^a εἴποις δ' αὖ ἔ ἄρχειον μέλος, ἔ ἄρχειον μούσων, τῷ τῷ ἀπόλων τε ἔ ποιμνίων.

*Schol. Theocr.
in Idyll. 10. &
alter Schol. cit.
in lect. Theoc.
Cassaub. c. 12.*

Chanson des gens de journée à la campagne. Athénée observe que Téléclide en avoit parlé dans les Amphictyons. ἔ τῷ μῶτον δέ τις ὡς ὡς τῷ ἐς τοὺς ἀρχοὺς φοιτῶντων, ὡς Τηλεκλειδῆς φησὶν ἐν Ἀμφικτύοσι. C'est tout ce que nous en savons.

*Phavor.
Pollux l. 1. c.
l. & l. 4. c. 7.
Athen. l. 10.
c. 3. & l. 14.
cap. 3.*

*Hesych. in
Διτυέρους.
Suid. in Δι-
τυέρους.*

Chanson des Moissonneurs, Théocrite ^b & ses Scholiastes; Apollodore cité par l'un d'eux, Phavorinus, Pollux, Athénée, Hesychius & Suidas, font mention de cette espèce de Chanson, & la nomment la Chanson de Lityersès, ou simplement le

Lityerfe, nom qu'elle tiroit de Lityersès fils naturel de Midas, & Roy de Célenes en Phrygie. Ce fut un Prince féroce, fort adonné aux travaux de la campagne, & surtout à ceux de la moisson. Il obligeoit les étrangers de moissonner avec luy & autant que luy; ceux qui n'en avoient pas la force estoient mis à mort: enfin il fut tué luy-même par Hercule, du vivant de Midas.

Jules Scaliger accuse icy les Mythologues d'anachronisme, prétendant que Midas & Hercule ne furent jamais contemporains; mais il n'en donne aucune preuve, & rien n'empêche, ce me semble, qu'ils n'ayent pû vivre dans le même temps. Quoy qu'il en soit, le Poète Sosithéus ou Sosibius est le plus ancien Ecrivain connu qui ait marqué ce synchronisme, & parlé des aventures de Lityersès. On a sur ce sujet un fragment d'une de ses Tragédies, rapporté en partie par Athénée & par Tzetzes, & en entier par un Scholiaste de Théocrite. Ménandre parloit aussi de Lityersès chantant au retour de la moisson.

Pollux dit que le Lityerfe estoit une chanson de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour consoler Midas de la mort de son fils. ἡ δὲ ὅ ὁ θρῆνος πρὸς τὰς ἄλλας ἐπὶ θείας ἐπὶ Μίδου ὠδῶν. La chanson n'estoit donc point une chanson grecque dans son origine. Aussi Pollux la met-il au rang des chansons étrangères. πρὸς ἀσμάτων ἐθνικῶν; & il adjoute qu'elle estoit particulière aux Phrygiens, qui avoient reçu de Lityersès l'usage de l'agriculture. ἄσμα... Διτῆρας Φρυγῶν... γεωργίας εὐρετής... Διτῆρας δὲ Φρυγῶν. Le Scholiaste de Théocrite assure que de son temps les Moissonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lityersès, comme d'un excellent moissonneur. ὅθεν καὶ νῦν οἱ θρῆνοι καὶ Φρυγῶν, ἄδουσιν αὐτὸν ἐπὶ ὠμῶν, ὡς ἄριστον θρῆνον.

Si le Lityerfe a esté dans son origine une chanson étrangère aux Grecs, qui rouloit sur les éloges d'un Prince Phrygien, on doit reconnoître que les Moissonneurs de la Grece n'adoptèrent que le nom de la chanson, & qu'il y eut toujours une grande différence entre le Lityerfe Phrygien & le Lityerfe Grec. Ce dernier ne parloit guères ni de Lityersès ni de Midas, à en

*Jul. Scaliger
Hystor. Poetic.
lib. 1, cap. 4.*

*Athen. l. 10;
cap. 3.
Tzet. chiliad.
Cassaub. lect.
Theocr. c. 12.
Pollux lib. 4,
cap. 7.*

*Schol. Theocr.
in Idyll. 10.*

Theoc. Idyl. 10. juger par l'Idylle dixième de Théocrite, où le Poète introduit
 » un Moissonneur, qui après avoir dit, « Voyez ce que c'est que
 » la chanson du divin Lityersès, » la rapporte ainsi partagée en
 sept couplets.

Δάματερ πολὺκαρπε, πολὺσαυ, τοῦτ'ὃ λῶν
 Εὐέργον τ' εἴη, & κέρπμον ὅτι μέλισσα.

Σφίγητ' ἀμυλλοδέτη τὰ δράγματα, μὴ παριών πς
 Εἴποι, σύκωνοι ἄνδρες, ἀπώλεθ' ἅ' ἔδωκε ὁ μισθός.

Εἰς βορέην ἀνέμον τὰς κόρυθος ἀ τμα ὕμιν
 Η' ζέφυρον βλέπετω · πᾶννετ' ὁ σάκος ἔπος.

Σῆτον ἀλοιῶντες φεύγην τὸ μεσαμβρινὸν ὕπνον,
 Εἴ κ' χαλάμας ἄγχεον τελέη τημέσδε μέλισσα.

Αἴρχεις δ' ἀμῶντες ἐγχευδὴν κορυδαλλὰ,
 Καὶ λήγην εὐδοντες · ἐλινύστω ἢ τὸ κῆμα.

Εὐκτὸς ὁ παρ βαρβάρῳ παῖδες βίος · ἐ μελεδαίνῃ
 Τὸν τὸ πῖν ἐσχέωτα · πάρεσι γὰρ ἄφθογον αὐτῷ.

Κάλλιον ὦ' πμελιτὰ Φιλάργυρε πῶς Φακὸς ἔπειν,
 Μὴ' πτάμης τὰν χεῖρα κατὰπείων τὸ κύμινον.

» Cérès, qui multipliez les grains & les épis, faites que cette
 » moisson réüssisse, & qu'elle soit des plus abondantes.

» Vous qui faites les gerbes, ayez soin de les bien lier, de peur
 » que les passants ne disent; misérables ouvriers, voilà du bien
 » perdu.

» Que le tas de vos gerbes soit exposé au vent du Nord ou du
 » Couchant; c'est le moyen de faire gonfler les épis.

» Vous qui battez le bled, évitez le sommeil du midy; c'est
 » l'heure où le grain se détache plus aisément de la tige.

» Les Moissonneurs doivent commencer leur travail au réveil
 » de l'allouette, finir quand elle se couche, & devenir comme
 » insensibles à la chaleur.

» Enfants, que le sort de la grenouille est à désirer; elle ne
 » s'embarrasse point qui luy donnera à boire, elle en a toujours
 » abondamment.

Il vous sied bien, homme avare, de ne donner pour nourriture à vos ouvriers que des lentilles. Prenez garde à vous blesser la main en voulant partager une graine de cumin. »

Telles sont les paroles que Théocrite fait chanter à un Moissonneur. Si ces Vers doivent être regardez comme un morceau de Poësie, plustost que comme un véritable Lityerse, ils servent toujours à faire voir le goût, le style, & la matière ordinaire des Chançons des Moissonneurs.

La Chançon de Lityerse passa en proverbe dans la Grece, pour marquer, dit Erasme, une chançon qu'on chantoit à contrecœur ou par force. *Erasm. adag. chil. 3. cent. 4. adag. 75.*

Chançon des Éplucheuses de grain. Καὶ ἡ δὲ πλυσσῶν, remarque Athénée, ἄλλη τις, ὡς Ἀεισοφάνης ἐν Θεσμοφοριαζέσσης. Ἐ Νικοχάρης ἐν Ἡρακλεῖ χορηγῶ. « Les Éplucheuses de grain avoient aussi la leur, comme le disent Aristophane dans les Prétresses de Cérès, & Nicocharès dans l'Hercule chef de la danse. » Casaubon a cru que cette chançon estoit la même que le Ptistique ou le Ptisme, dont il est fait mention dans Pollux. Cependant Athénée parle d'une simple Chançon, qu'il distingue de celles qu'on chantoit sur les instruments; & Pollux parle d'un air de flute. « On en chante sur la flute, dit-il, un autre nommé Ptistique, ainsi que le rapportent Phrynichus dans les Comastes, par ces paroles; Je vais chanter pour nous deux un Ptistique: & Nicophon dans les Chirogastres, en ces termes: « Chantez donc avec nous sur la flute quelque Ptisme. » Ἐ ἔπειτα πλισκὸν [αὐλημα] ὡς Φρυγίχος ἐν Κωμισταῖς φησὶν ὁ παμικὸς, ἐγὼ δὲ νῶϊν δὴ περὶ πλισκόν. Ἐ Νικοφάν ἐν τοῖς Χειρογαστοῖσιν, ἀλλ' ἴδι πρὸς αὐλῆσιν σὺ νῶϊν πλισμόν πνα. *Athen. l. 14. cap. 3. Casaub. animad. in Athen. lib. 14. cap. 3. Poll. l. 4. n. 55.*

Chançon de ceux qui puisoient l'eau. Aristophane en parle comme d'une Chançon qui n'estoit que dans la bouche des personnes les plus viles. Car pour reprocher à quelqu'un un chant de mauvais goût, il luy fait dire; « d'où avez-vous pris cette Chançon de tireur d'eau? » *Aristophan. in ran.*

Πόθεν σῶλεξας ἱμνιοσπρόφον μέλη.

Le Scholiaste d'Aristophane remarque à cette occasion, que *Schol. Aristop. in ran.*

la Chanſon de ceux qui puisoient l'eau s'appelloit Himée. τὸ ἄσμα δ' ἄδουσιν οἱ ἀθληταί, ἱμάρον. & il adjoûte l'autorité de Callimaque. Καλλιμαχος, αἶδει ἐ ποῦ πρὸς ἀνὴρ ὑδατηγὸς ἱμάρον. « Callimaque dit: En quel endroit un tireur d'eau chante-t-il l'Himée? » Ce mot vient du Grec ἱμάω, *puiser*, suivant le même Scholiaste, dont Suidas a copié l'endroit.

Suidas in
ἱμάων ἄσμα.

Athen. l. 14.
cap. 3.

Chanſon des Meufniers. Les Meufniers avoient auffi la leur: Aristophane cité par Athénée, la nommoit Himée comme celle des tireurs d'eau. Ἀριστοφάνης δ' ἐν Ἀπικαῖς Φησὶ λεξεσιν, ἱμάρος ὥδῃ μολωθεῶν. Tryphon dans le même Athénée, l'appelle indifféremment Himée ou Epimulie. ἱμάρος ἢ ἐπιμυλῖος καλουμένη, καὶ ὡς ἐστὶν ἀλέτοις ἦδεν. Elle a ce dernier nom d'Epimulie dans Elie & dans Pollux. ἄσμα ἑπιμύλιον, ἐπιμύλιος ὥδῃ. L'étymologie des deux mots ἱμάρος & ἐπιμύλιος, paroît assez visible. Le premier vient de ἱμάω, *puiser*, comme nous l'avons dit; & le second vient de μύλη, *meule* ou *moulin*.

Ælian. var.
hiflor. cap. 4.
Pollux lib. 4.
num. 53. & lib.
7. num. 180.

Athen. l. 14.
cap. 3.

Casaub. ani-
madv. in Athen.
lib. 14. cap. 3.
Hefych.

Cependant Athénée soupçonne que ces deux mots pourroient bien venir du terme Dorique ἱμαλῖς, auquel il attribue différentes significations. On peut consulter cet Écrivain, & Casaubon son sçavant Commentateur. Hefychius donne encore à cette espèce de Chanſon les noms d'Epantée & d'Epinoſte; & Casaubon propose sur ces deux noms des corrections, qu'on peut lire dans le même endroit de ses remarques sur Athénée.

Plutarch. sept.
Sapient. Conviv.

On trouve dans le Festin des Sages de Plutarque, une Chanſon de ce genre, la seule peut-être qui nous reste de l'Antiquité.

Ἀλφ, μύλα, ἄλφ. ἐ γὰρ Πιττακὸς ἀλεῖ, μεγάλας Μιτυλήνας βασιλεύων.

» Moulez, meule, moulez; car Pittacus qui regne dans l'auguste Mitylène, aime à moudre. »

Ælian. Var.
hifl. l. 7. c. 4.

Pittacus l'un des sept Sages de la Grece, & Maître ou Tyran de Mitylene, faisoit, dit Elie, de grands éloges du moulin; par l'avantage qu'il a de rassembler dans un petit endroit un grand nombre de personnes obligées d'y recourir pour vivre. Ainsi le cas particulier que Pittacus faisoit de l'invention & de l'usage des moulins, avoit donné sans doute occasion à la Chanſon rapportée par Plutarque. Il la prend cependant dans un sens bien

bien différent, la mettant à la bouche de Thalès pour plaisanter Pittacus de ce qu'il mangeoit beaucoup; car c'est ce qu'il fait entendre icy par le terme de *moudre*.

Chanſon des Tifferands. Elle s'appelloit Eline, comme l'a dit dans les Atalantes Epicharme cité par Athénée. ἡ δὲ Ἰσουργούτων ὥδῃ ἔλιος, ὡς Ἐπίχαρμος ἐν Ἀταλάνταις.

Athen. l. 14.
cap. 3.

Chanſon des Ouvriers en laine. Athénée la nomme Iule. ἡ δὲ Ἰουλασεργῶν Ἰουλας. C'est en effet le nom qu'Eratoſthène dans un hymne à l'honneur de Mercure, avoit déjà donné à la Chanſon que chantoient les filles en travaillant à la laine.

Ibidem.

Chanſon des Nourrices. Il ſemble qu'il y en avoit de deux eſpèces différentes, qu'on chantoit, l'une en donnant à teter aux enfans, & l'autre en cherchant à les endormir. Chryſippe parloit de la première, quand il assignoit une chanſon particulière aux Nourrices pour le temps qu'elles allaient leurs enfans.

Chryſippus etiam, dit Quintilien, *Nutricum quæ adhibentur infantibus, allecationi suum quoddam carmen assignat.* D'autres Écrivains ont parlé de la ſeconde. Athénée obſerve que les chanſons des Nourrices s'appelloient Catabaucaleſes. αἱ δὲ Παινησῶν ὥδαι καὶ βαυκαλήσης ὀνομάζονται. Or βαυκαλῶν eſt le même, ſuivant Heſychius, que παιδίᾳ μετ' ὥδῃς κοιμίζειν, *endormir les enfans avec une chanſon.* Le même Heſychius donne à ces chanſons le nom de Nunnie. Elles s'appelloient auſſi πάσματα.

Quintil. Inſtit.
lib. 1. cap. 10.

Athen. l. 14.
cap. 3.
Leopard. c. 5.
7. emendat.

Casaubon regarde comme une Chanſon de ce genre, trois Vers de Théocrite, que ce Poète fait chanter à Alcmene mere d'Hercule & d'Iphiclus, pour les endormir à l'âge de dix mois.

Casaubon. ad
Theophr. Cha-
ract.
Theocr. Idyll.
24.

Εὐδετ' ἐμὰ βρέφεια γλυκερὸν ἔργασμον ὕπνον,

Εὐδετ' ἐμὰ ψυχὰ δὲ ἀδελφεῶ, ὅσσα τέκνα,

Ὅλβιοι εὐνάζοιθε, καὶ ὀλβιοι ἀὖ ἵκοιθε.

« Dormez, mes enfans, d'un ſommeil doux & tranquille. «
« Aimables freres, chers enfans, reposez en pleine ſanté; endor- «
« mez-vous heureux, & revoyez heureux le lever de l'Aurore. «

C'eſt ainſi que Nonnus fait endormir Emathion & Harmonie, aux chanſons d'Electre. « Electre, dit-il, faiſant retentir «

Nonn. Dionys.
lib. 3.

» aux oreilles de ses enfans une chanson qui invitoit au sommeil,
 » elle les endormoit tous deux par la vertu de cet art si connu
 » des Nourrices. »

Καὶ τεκνέων κλάζουσα μέλος θελκτικέον ὕπνῃ,
 Ἀμφοτέροις εὐδοντάς ἐκοίμισε μάαδι τέχῃ.

Aux Chansons des Nourrices on pourroit joindre celles des enfans. *Lala* estoit leur chant ordinaire parmi les Grecs comme parmi les Latins, & parmi nous. *λάλα παιδικὸν ὀπιφθεγμα*, observe Lucien.

Lucian. in Philoploide.
 Athen. l. 14.
 cap. 3.

Chanson des Baigneurs. Καὶ βαλανείων ἄλλα, dit Athénée, ὡς Κρατῆς ἐν Τόλμῃ. Il y avoit une Chanson des Baigneurs, comme l'a remarqué Cratès dans les Audaces. Mais s'il estoit permis de chanter aux personnes qui servoient aux bains, il n'estoit point honnête à ceux qui se baignoient d'en faire autant. Car Théophraste faisant la peinture de l'homme grossier, le représente chantant dans le bain. ἐν βαλανείῳ ᾄσας.

Theophr. Cat. 4.

Chanson sur Erigone. On la chantoit dans la Fête des Eores ou de l'Escarpolette, & on la nommoit *Alétis* ou *la vagabonde*. *ὡς ᾄσας*, remarque Athénée, ὅτι πῆς Αἰώρου πῆς ἐπὶ Ἡερῶν, *ὡς ᾄσας αὐλῆν λέγουσιν ὠδὴν*. Erigone estoit fille d'Icarius fils d'Æbalus, & cousine des Dioscures. Son pere disparut, elle le chercha avec soin; & ayant enfin découvert qu'il avoit esté tué, elle se pendit de desespoir. Peu de temps après la peste ravagea l'Attique; & sur la réponse de l'Oracle, les Athéniens consacrerent la Fête des Eores & la Chanson *Alétis* à la mémoire d'Erigone.

Athen. loc. cit.
 Hygin l. 2. in
 Arctophyl. et l.
 1. fab. 130.
 Nonn. Dionys.
 l. 47.
 Leopard. cap.
 146.
 Mercurial. lib.
 de Gymnastice.

Athen. l. cit. » *Chansons sur Théodore.* Voicy ce qu'en dit Athénée. « Ari-
 » stote écrit dans son livre de la République de Colophon, que
 » Théodore mourut de mort violente. C'estoit, dit-on, un
 » homme perdu de débauche, comme il paroît par des pièces de
 » Vers; car encore aujourd'huy les femmes chantent sur luy des
 » chansons dans la Fête des Eores. » Αἰσοτέλης γοῦν ἐν τῇ
 Κολορωνίων πολιτείᾳ φησὶν· ἀπέθανε ᾄσας αὐτὸς ὁ Θεόδωρος
 ὕστερον βιάῳ θανάτῳ· λέγεται ᾄσας γυμνάσιον πύλων πῆς ὡς ἐν τῇς

ποίησεως δὴλόν ἐστιν. ἔπ γδ ἔ νυῦ αἱ γυναῖκες ἄδουσιν αὐτὰς μέλη
ὡρὲ ταῖς ἐώρας.

Iules de Cérés & de Proserpine. C'est ainsi que se nommoient les Chançons particulières à ces deux Divinitez. αἱ ᾗ ἱελοῖ, dit Athénée, καλούμεναι ὡς αὖ Δήμητρι & Περσεφόνη πέπουσιν. Didyme avoit déjà remarqué avant Athénée, que l'Iule estoit une Chançon à l'honneur de Cérés. Athénée recherchant l'étymologie du nom de cette chançon, observe que Cérés s'appelloit quelquefois Iulo, que les gerbes d'orge se nommoient Ules ou Iules; que les hymnes à l'honneur de la Déesse avoient aussi ces deux noms, & qu'on les appelloit encore Demetrules ou Calliules, suivant ce refrain adressé à Cérés: πλείστον ἔλθον ἱδ. « Envoyez-nous des gerbes en abondance. »

Athen. l. 14.
cap. 3.

Athen. loc. cit.

Philélie d'Apollon. La Philélie, dit Athénée, estoit une Chançon à l'honneur d'Apollon, comme l'enseigne Telephila. ἡ ᾗ εἰς Ἀπόλλωνα ὥδῃ φιληλιας, αἷς Τελέσιλλα παρίσκειν. Elle fut ainsi appelée, observe Casaubon, du refrain propre à cette chançon: ὤξεχ' ἔξεχε ὦ φίλ' ἥλιε. « Levez-vous, levez-vous, charmant Soleil. » Le seul nom de cette chançon pourra donc terminer la question par laquelle on a quelquefois proposé, si le Soleil est dans l'ancienne Fable le même qu'Apollon.

«
Athen. loc. cit.

Upinges de Diane. Οὐπηγοῖ δὲ εἰς Ἀρτεμιν. C'est ainsi que s'exprime Athénée, parlant toujours de simples Chançons. Les Upinges tiroient leur nom du mot *Upis*, surnom de Diane, employé par Callimaque dans un hymne à l'honneur de la Déesse. Οὐπη ἄνασσ' Ὀάπῃ. « O Diane, Reine aux beaux yeux. » Paléphate assure que c'est ainsi qu'on nommoit Diane chez les Lacédémoniens. Le nom *Upis* est aussi donné par Virgile & par Nonnus à une des compagnes de Diane.

Athen. loc. cit.

« Palæph. l. 24

Nonn. Dionys.
lib. 48.

Chançons des Amants. L'amour enseigne la Musique & la Poésie. C'est une sentence célèbre parmi les Grecs, qui fait le sujet d'une Question de table dans Plutarque. Les raisons qu'il apporte pour prouver que cette passion donne le goût du Chant & des Vers, conviennent à la Chançon encore mieux qu'à la Musique & à la Poésie.

Plutarc. Ama-
tor. & Sympos.
lib. 1. quæst. 54

L'amour, dit-il, semblable au vin, inspire de la vivacité, de

la gayeté & des transports. Dans cet état, l'on est naturellement porté à chanter, & à mettre de la cadence & de la mesure dans le discours. D'ailleurs, adjoute-t-il, quand on aime, on employe un langage figuré & cadencé, pour relever le mérite de ce qu'on dit, comme on employe l'or pour embellir les statues. Si l'on parle de l'objet aimé, on en publie les perfections & les beautés par des chansons, dont l'effet est toujours plus vif & plus durable. Si on luy envoie à luy-même des lettres ou des présents, on cherche à en augmenter le prix par des pièces galantes qui se puissent chanter. Enfin, continuë Plutarque d'après Théophraste, trois choses invitent à chanter; la peine, la joye & l'enthousiasme. La peine fait pousser des gémissements & des plaintes, qui approchent du chant; & voilà pourquoy nous voyons aboutir à une espèce de chant la voix des Orateurs dans leurs peroraisons, & celle des Acteurs de théâtre dans leurs lamentations. La joye cause des agitations violentes; elle fait sauter & danser les personnes grossières & indiscrettes: elle invite du moins à chanter les personnes qui ont plus de raison. L'enthousiasme cause des accès violents, jusqu'à changer la voix, & même à ôter le corps entier de sa situation ordinaire, comme il paroît dans les clameurs des Bacchantes, & dans les réponses des Oracles, qui se font les unes & les autres en mesure & en cadence. Or on ne doute point que l'amour ne renferme & les peines les plus cuisantes, & les joyes les plus vives, & les transports les plus violents. Il faut donc, conclut ce Philosophe, que cette passion réunissant les trois principes du goût du chant, soit la plus propre de toutes à faire chanter des chansons.

Nous avons déjà vû quelques exemples de chansons amoureuses, dans les Scolies ou Chansons à boire des Grecs. Il est à croire que celles des Bergers rouloient souvent sur la même matière. Peut-estre encore dans les autres professions, ou dans les autres occasions de la vie, chantoit-on autrefois comme aujourd'huy, des chansons qui ne respiroient que l'amour. Quoy qu'il en soit, Athénée a conservé la mémoire de trois Chansons de cette espèce, qu'il ne faut point oublier icy.

» Premièrement. « Cléarque dans son premier Livre des

Erotiques, parle en ces termes de la chanson appelée Nomion, qu'Eriphanis avoit composée. La chanteuse Eriphanis aimant le chasseur Menalque, alloit aussi à la chasse, & couroit comme lui avec ardeur les bêtes féroces. Ses courses dans les endroits des montagnes les plus herissées d'épines, estoient telles, que les courses d'Ino mises en comparaison, passeroient pour une bagatelle. Les peines de cette malheureuse amante inspiroient de la compassion, & même des sentiments tendres & amoureux, non seulement aux hommes les plus insensibles, mais encore aux bêtes les plus cruelles. C'est à ce sujet qu'elle fit & qu'elle chanta dans les solitudes la chanson appelée Nomion, où estoient ces paroles entr'autres : Les chênes élevez, ô Menalque, *μακρὰν ὄρεας ὦ Μενάλλε.*

Secondement. Aristoxène dans son quatrième Livre de la Musique, dit qu'anciennement les femmes chantoient une chanson appelée Calycé. Nous avons, c'est toujours Athénée qui parle; nous avons des vers de Stesichore, où une certaine Calycé éprise d'amour pour le jeune Evathle, demande à Vénus la faveur de l'épouser; mais toujours rebutée par le jeune homme, elle se précipite. L'histoire de cette passion se passe aux environs de Leucade.

Troisièmement. Aristoxène dans ses Mémoires abrégés, écrit qu'Harpalyce méprisée par Iphiclus qu'elle aimoit éperduëment, sécha de douleur; & qu'à l'occasion de cet événement, on institua des Jeux où les jeunes filles chantoient la chanson nommée Harpalyce. » Parthénus parle aussi de cette espèce de chanson, & de l'événement qui y donna occasion.

*Parthen. in
Amator.*

Chanson des Noces. Elle s'appelloit Hymenée : ἐν ᾧ γάμος ὑμναῖος, dit Athénée d'après Aristophane. Ce seroit icy le lieu de parler de l'origine & de l'usage de l'Epithalame, & de l'acclamation d'Hymenée dans la Grece, si M. l'Abbé Souchay n'avoit déjà traité la matière dans son Discours sur l'origine & le caractère de l'Epithalame.

*Athen. l. 14.
cap. 3.*

Chansons joyeuses. C'est ordinairement dans le sein de la joye que s'enfantent les chansons. Ainsi presque toutes celles dont nous avons parlé pourroient estre mises au rang des Chansons

joyeuses. Il y en avoit pourtant quelques-unes dans la Grece auxquelles on peut donner ce nom plus particulièrement, parce qu'elles ne paroissent pas avoir eu d'autre occasion & d'autre sujet qu'un mouvement de joye. Telle est la chanson de Datis,

*Aristophan. in
Pace.*

rapportée en ces mots par Aristophane. Ως ἡδόμεναι, & τέρπομαι, & χαίρομαι, « Que je suis aise, que je suis charmé, que je suis transporté ! » C'est ce qu'Aristophane appelle la chanson de Datis; τὸ Δάπδος μέλος. Le Scholiaste & Suidas adjouënt que Datis estoit un Général Persan, qui peu instruit de la Langue grecque, disoit χαίρομαι au lieu de χαίρω, façon de parler qu'on nomma Datisme. La chanson de Datis passa en proverbe, suivant Erasme, pour marquer quelque événement agréable.

Chants tristes & lugubres. Il y en avoit de plusieurs espèces; la Lamentation, l'Ialeme, le Linos ou Elinos.

» On appelloit Lamentation, la chanson qui se chantoit dans
» des occasions de mort ou de tristesse. » ἡ δ' ἐπὶ τοῖς θανάτοις

*Athen. l. 14.
cap. 3.*

ἡ λύπαις ὥδῃ, ὁλοφυρμὸς καλεῖται, observe Athénée.

*Apollod. l. 4.
Euripid. in
Troad.*

Ialeme estoit le nom de celle qui se chantoit dans le deuil; témoins Apollodore, Euripide & Aristophane cité par Athénée: ἐν ᾗ πένθεισιν ἰάλεμος, dit ce dernier. De là le proverbe

*Athen. loc. cit.
Erasme. adag.*

grec rapporté par Hesychius; ἰαλέμου οἰκτερότερος, ou bien ψυχρότερος, plus misérable, ou plus froid qu'un Ialeme. Adrianus

*chil. 2. centur.
10. adag. 86.*

Junius rapporte aussi comme un proverbe ces mots grecs: εἰς

*Junius adag.
cent. 4. adag.
64.*

εἰς ἰαλέμου ἐξεσπείας, digne d'estre mis au rang des Ialemes.

» Il se fonde sur ce que dit le Poëte comique Ménandre, que « si
» vous ôtez la hardiesse à un amant, c'est un homme perdu qu'il
» faut que vous mettiez au rang des Ialemes. » Junius adjoute qu'Ialeme estoit le nom d'un homme plein de défauts & de desagrémens, fils de Calliope, & par conséquent fort différent de sa mere.

Le Linos estoit aussi une chanson grecque. Voicy ce qu'en dit Hérodote, en parlant des Egyptiens. « Ils ont plusieurs
» autres usages remarquables, & en particulier celui de la chanson
» Linos, qui est célèbre en Phénicie, en Chypre & ailleurs, où
» elle a différents noms, suivant la différence des peuples. On
» convient que c'est la même chanson que celle que les Grecs

chantent sous le nom de Linos. Et si je suis surpris de plusieurs autres singularitez d'Egypte, je le suis surtout du Linos, i.e. sachant d'où il a pris le nom qu'il porte. Il paroît qu'on a chanté cette chanson dans tous les temps. Au reste, le Linos s'appelle chez les Egyptiens Manéros. Ils prétendent que Manéros estoit le fils unique de leur premier Roy ; & que leur ayant esté enlevé par une mort prématurée, ils honorèrent sa mémoire par cette espèce de chant lugubre, qui ne doit l'origine qu'à eux seuls. » Le texte d'Hérodote donne l'idée d'une chanson funebre. Sophocle parle de la chanson Elinos dans le même sens. Cependant le Linos & l'Elinos estoient une chanson pour marquer non seulement le deuil & la tristesse, mais encore la joye, suivant l'autorité d'Euripide cité par Athénée. *λίγος & αἴλινος ἔμνον ἐν πένθει ἀλλὰ & ἐπ' εὐτυχῇ μολπῇ καὶ τὸν Εὐραπίδην.* Pollux donne encore une autre idée de cette chanson, quand il dit que le Linos & le Lityerse estoient des chansons propres aux fossoyeurs & aux gens de la campagne. Comme Hérodote, Euripide & Pollux ont vécu à quelques siècles de distance les uns des autres, il est à croire que le Linos fut sujet à des changements qui en firent une chanson différente, suivant la différence des temps.

*Sophocl. in
Ajace.*

*Athen. l. 14.
cap. 3.*

*Pollux lib. 1.
cap. 1.*



R E C H E R C H E S

*Sur les Courses de Chevaux & les Courses de Chars,
aux Jeux Olympiques.*

Par M. l'Abbé G E D O Y N.

19. de Fe-
vrier 1732.

JE vous ai promis, Messieurs, un troisiéme Discours sur les Courses de Chevaux & les Courses de Chars qui estoient en usage dans la Grece, particulièrement aux Jeux Olympiques, dont ils faisoient la plus noble partie. Suivant mon engagement, j'y dois traiter des dangers qui accompagnoient ces fortes de Courses, & de la récompense qui estoit le prix de la victoire; mais pour remplir toute mon obligation, j'examineray incidemment quelques points qui n'ont jamais esté bien éclaircis, & je vous consulteray vous-mêmes sur ces difficultez.

Représentez-vous donc, Messieurs, cette multitude de Chevaux & de Chars que l'on assembloit à la Barrière d'Olympie pour donner à toute la Grece un spectacle digne d'elle. Imaginez-vous voir tous ces Chars attelés, les uns de deux, les autres de quatre Chevaux; arrêtez-vous particulièrement à ceux-cy, ce sont les plus dignes de votre attention. Déjà les Combattants sont prêts, les Chevaux n'attendent qu'un passage libre pour voler dans la lice; & cependant par l'inquiétude de leurs mouvements, ils témoignent leur impatience & leur ardeur. Un Poète Latin qui avoit vû à Narbonne une image de ce qui se passoit chez les Grecs, nous en décrit le Prélude par ces Vers.

*Illi ad claustra fremunt, repagulisque
Incumbunt simul, ac per obferatas
Transfumant tabulas, & ante cursum
Campus flatibus occupatur absens;
Ardescunt, saliant, timent, timentur,
Nec gressum cohibent, sed inquieto
Duratum pede stipitem flagellant.*

Enfin

Enfin le signal se donne, la barrière s'ouvre, & ces chevaux partent comme un éclair, ou pour mieux dire, ils volent, & ne vont pas encore assez vite au gré de leurs desirs : c'est ce que le plus énergique des Poètes a si-bien exprimé par ces Vers.

*Nonne vides etiam patefactis tempore puncto
Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam de subito, quam mens avet ipsa.*

Vous avez vû sans doute sur les Monuments antiques & sur les Médailles la forme de ce que nous appellons *un quadriges*; vous sçavez, Messieurs, que c'étoit une espèce de coquille montée sur deux rouës, avec un timon fort court auquel on atteloit quatre chevaux choisis entre tous ceux qui estoient le plus en réputation de vitesse, rangez de front tous quatre, à la différence de nos attelages, où quatre & six chevaux rangez bout à bout sur deux lignes, se gênent, s'embarassent, en un mot se nuisent nécessairement les uns aux autres; au lieu que de front ils déployoient leurs mouvements avec beaucoup plus d'ardeur & de liberté. La seule vûe de ces quadriges suffit pour faire sentir qu'il n'y avoit rien de si léger, de si mobile; & que quatre chevaux devoient les emporter avec une rapidité prodigieuse. Aussi les Poètes, quand ils ont voulu nous donner l'idée d'une impétuosité extrême, ont-ils tiré leur comparaison d'un Char à quatre chevaux, qui couroit dans la lice.

*Ut cum carceribus sese effudere quadrigæ,
Addunt se in spatium, & frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.*

Une pierre lancée avec la fronde, un trait d'arbalète n'alloit pas plus vite; ce sont les similitudes qu'employe Sidonius Apollinaris. Et les Romains qui avoient pris des Grecs cet exercice, tout accoutumés qu'ils estoient à voir ces courses insensées, admiroient encore Érichthonius comme un Héros plein d'audace & de courage, parce qu'il avoit osé le premier atteler quatre chevaux à ces sortes de Chars.

*Primus Ericthonius currus & quatuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.
Tome IX.*

On comprend en effet que des courses de cette nature ne pouvoient pas manquer d'être fort périlleuses : tantôt un cheval s'abattoit, & le char qui avoit peu de volume, peu de poids, recevoit une secousse capable de faire trebucher l'Écuyer, qui tout droit pour l'ordinaire, avoit à peine le dos appuyé ; tantôt les quatre chevaux poussés à toutes brides, s'emportoient, & prenoient le mors aux dents, avec le risque ordinaire en ces occasions ; *Fertur equis auriga, neque audit currus habenas* : tantôt enfin un effieu rompoit, & le conducteur venant à tomber, se trouvoit heureux s'il n'étoit pas foulé aux pieds de ses chevaux. Homère & les tragiques Grecs nous fournissent des exemples de tous ces accidents. Mais c'étoit bien pis encore à la rencontre d'un autre char que l'on vouloit devancer ; car alors on faisoit tout ce que l'on pouvoit pour l'accrocher, pour le renverser, au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver. Silius Italicus nous fait une peinture assez vive de cette espèce de choc, dont les suites estoient presque toujours funestes à l'un ou à l'autre.

*Donec confusus primævæ flore juventæ,
Durius obliquum conversis promus habenis
Opposuit currum, atque eversum propulit axem
Atlantis senio invalidi :*

Voilà l'un des combattants accroché ; qu'en arrive-t-il ? vous l'allez voir :

*Perfracto volvitur axe
Cernuus, ac pariter fusi, miserabile, campo
Discordes sternuntur equi.*

L'Écuyer & les chevaux tombent ensemble. La multitude de chars qui couroient en même-temps estoit ce qui faisoit le danger de ces courses. A Rome dans le grand Cirque, on donnoit en un jour le Spectacle de cent quadriges :

Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus,

dit Virgile ; & l'on en faisoit partir de la barrière jusqu'à vingt-cinq à la fois : c'est ce que les Latins appelloient *missus, emissio*,

& les Grecs ἀφεις. Nous ignorons combien de chars à quatre chevaux l'on assembloit à la barrière d'Olympie; j'ay peine à croire que le nombre en fût aussi grand qu'à Rome, car on ne peut comparer l'état de la Grece à la splendeur de Rome, surtout sous les premiers Empereurs.

Mais quand nous supposerions qu'il n'y avoit pas plus de vingt ou trente quadriges aux Jeux Olympiques, toujours est-il certain que ces chars ayant à courir ensemble dans une lice qui n'estoit pas extrêmement large, & obligez de prendre à peu-près le même chemin pour aller gagner la borne, devoient naturellement se croiser, se traverser, se heurter, se briser les uns les autres; & en cela même consistoit le grand plaisir des spectateurs. Car il y a presque toujours au fond de nostre cœur je ne sçais quelle malignité, qui nous porte à rire du mal d'autrui, surtout quand ce mal n'est pas excessif, & qu'il est la suite d'une entreprise qui n'a que l'ostentation pour objet. En effet, qu'un homme soit tué à la guerre, ou par un accident tragique dont nous soyons témoins, nostre amour propre, ou pour parler plus clairement, le propre amour de nous-mêmes nous inspire un sentiment de pitié; mais qu'un homme en disputant le prix de la course dans un carrousel, tombe de cheval, même aux risques de se tuer, nostre premier mouvement c'est de rire. Quoy qu'il en soit, Démosthene ne feint point de dire qu'aux Jeux de la Grece, dans les courses de chevaux, rien ne faisoit tant de plaisir que de voir une partie des combattants faire un triste naufrage. πολλὰν θρυλλέντων, ὡς ἐν τοῖς ἱππικοῖς ἀγῶσι ἡδονὴν παρέχεται τὰ ναυαγῶντα. Ces naufrages estoient fort fréquents, surtout dans un certain endroit de la lice par où il falloit nécessairement passer; c'estoit devant l'autel d'un Dieu ou d'un Génie malfaisant, qui causoit soudain aux chevaux un tel trouble & une telle épouvante, que de là même il prenoit sa dénomination: les Grecs le nommoient Taraxippus. Je vous en ay déjà entretenus d'après Pausanias, dans ma précédente Dissertation; c'est pourquoy je n'en diray rien icy davantage. Je passe au grand écueil des Courses de chevaux & des Courses de chars, je veux dire la Borne.

Pausanias, le seul Auteur ancien qui nous ait laissé quelque détail des Jeux Olympiques, nous apprend fort peu de choses touchant la borne, apparemment par la raison que j'ay déjà touchée, qui est qu'écrivant pour les gens de son temps, qui avoient souvent ces spectacles devant les yeux, il a cru pouvoir se dispenser de rapporter plusieurs particularitez dont on estoit alors très instruit. Il faut donc chercher des lumières ailleurs, & tâcher de vous dire au moins ce qu'il y a de certain, & ce qu'il y a d'incertain sur ce point. La borne estoit appelée en latin *meta*, en grec *νόσα* & *τέρμα*; *νόσα*, du verbe *νόσσω*, *pungo*, parce que les chevaux y estoient souvent blesez; *τέρμα*, parce que c'estoit la fin de la carrière, & le terme de la course. Quelques Ecrivains ont confondu *νόσα* avec *κεμίνη*, M. Burette les a suivis; je crois pour moy, que ces Ecrivains se trompent, & leur méprise en a causé une considérable, que je releveray dans la suite, car il n'est pas encore temps. Je veux auparavant vous décrire la borne: la seule peinture que nous en ayions, est celle qu'Homère en fait dans le 23.^e Livre de l'Iliade, où il nous représente Nestor parlant ainsi à son fils Antiloque. *Dans un endroit où aboutissent deux chemins, on trouve un gros tronc de chêne ou de pin, qui ne se corrompt point à la pluie; il est élevé sur la terre d'une coudée ou environ, & aux deux côtez il est soutenu par deux pierres blanches & polies; tout autour est une grande lice pour la course des chevaux; & c'est ou le tombeau d'un homme mort depuis long-temps, ou une borne établie pour des courses dans les siècles passés: c'est là justement la borne qu'Achille a marquée pour vostre course; fais en approcher tes chevaux le plus près qu'il te sera possible. Pour cet effet, toujours penché sur ton char, gagne la gauche de tes rivaux, & en animant ton cheval qui est hors de la main, lâche-luy les rênes, pendant que le cheval qui est sous la main doublera la borne de si près, qu'il semblera que le moyen de la rouë l'aura rasée; mais prends bien garde de ne pas donner dans la pierre, de peur de bleffer tes chevaux, & de mettre ton char en pièces.* Voilà ce qu'en dit Homère. Nonnus dans ses Dionysiaques, nous représente un jeune Athlète à qui l'on donne un avis tout pareil à celui de Nestor. Ἀλλὰ

λίθον πύλαξο μὴ ἄξονι νύσαν ἀράξας, εἰν εἰς δηλίσσιοι καὶ ἄρματα, καὶ σέθεν ἵπποις. Prenez garde à la pierre qui sert de borne, car pour peu que vostre essieu touche contre, vous blessez inmanquablement vos chevaux, & vous briserez vostre char. Il s'en faut beaucoup que Virgile s'explique aussi au long qu'Homère sur un pareil sujet, mais aussi écrivoit-il dans un temps où cela n'estoit pas nécessaire; c'est pourquoy il se contente de dire qu'Enée marqua un chêne, pour servir de borne dans cette course de vaisseaux dont il voulut honorer la mémoire d'Anchise.

Hic viridem Æneas frondenti ex ilice metam

Constituit lignum nautis pater, unde reverti

Possent, & longos circumflectere cursus.

Mais en recompense il nous apprend une particularité qu'Homère a omise, qui est qu'il falloit tourner autour de la borne, & *magnum circumflectere cursus*; particularité qui se trouve confirmée par le témoignage de Pausanias, & par tous ceux qui ont traité de l'Agonistique des Anciens. Comme le péril devenoit plus grand sur la fin de la carrière, c'estoit surtout alors que les trompettes faisoient entendre leurs fanfares, pour animer & hommes & chevaux. Cependant il estoit encore plus besoin de dextérité que de vitesse, car souvent les combattants en poussant leurs chevaux à outrance, les mettoient hors d'haleine, & en estoient abandonnez lorsqu'il s'agissoit de doubler la borne; de là cette comparaison qu'employe Cicéron dans le 4.^e Livre de ses Questions Académiques: *Ego enim ut agitator callidus, priusquam ad finem veniam equos sustinebo. Je feray comme un bon ecuyer, je ménageray mes chevaux afin de pouvoir fournir toute la carrière.* Callisthene, dans un fragment que le temps a épargné, rapporte qu'Alexandre en son jeune âge disputa le prix de la course des chars aux Jeux Olympiques, & qu'il dut la victoire à sa prudence. La plupart de ses concurrents l'avoient devancé, mais les uns mirent bientôt leurs chevaux hors d'haleine, & demeurèrent en chemin; les autres en suivant leur fougue & leur impétuosité, se heurtèrent les uns les autres, & se brisèrent. Un certain Nicolaus fut le seul qui conserva quelque

temps son avantage. Alexandre ne s'en embarrassa pas, comptant bien que son rival auroit le sort des premiers; en effet, ce Nicolaus alla heurter contre le débris d'un char, ses chevaux tombèrent, & il tomba luy-même avec eux; de sorte qu'Alexandre gagna la borne le premier, la doubla, & alla victorieux se présenter devant l'un des Hellanodices, qui, en le couronnant, luy dit ces paroles remarquables : *Fiez-vous à moy, Alexandre, comme vous avez eu la victoire à la course, vous en remporterez bien d'autres à la guerre;* paroles qui remplirent de joye le jeune Héros, & dont il tira un augure capable de luy élever l'ame, jusqu'à former les grandes entreprises qui depuis étonnèrent l'Univers. Il est donc hors de doute, premièrement, que la borne dans ces sortes de courses, estoit un écueil contre lequel plusieurs combattants avoient le malheur d'échouer; témoin Oreste, dans l'Electre de Sophocle : en second lieu, que malgré le danger manifeste que l'on couroit, il falloit, pour estre couronné, gagner la borne le premier, & la doubler, c'est-à-dire, tourner à l'entour; mais combien de fois falloit-il tourner à l'entour? voilà, Messieurs, la difficulté, & le point que je veux examiner.

Pindare dans une ou deux de ses Odes, où il célèbre quelques Athletes qui avoient esté vainqueurs au quadriges, se sert de certaines expressions dont il n'est pas aisé de pénétrer le sens. Il donne à la borne l'épithete de *δωδεκάγωνος*, & aux chevaux des vainqueurs celle de *δωδεκάσποροι*, par où il semble insinuer que les chevaux couroient douze fois, & que l'on faisoit douze tours autour de la borne, c'est du moins l'explication que les Interpretes donnent de ces mots grecs; & M. Burette l'a adoptée, en disant, page 313. du troisième Volume de nos Mémoires, que l'on tournoit douze fois autour de la borne par autant d'allées & de venues. J'avoûe que je ne puis estre du sentiment de ce sçavant Académicien; je le prie, & vous aussi, Messieurs, de peser mes raisons, car il s'agit de relever une erreur générale sur ce point, & par conséquent d'une découverte en fait d'Antiquité Littéraire.

Premièrement. Vous paroît-il vraisemblable que l'on

assujettit les combattants à s'exposer douze fois en un jour à un aussi grand danger qu'étoit celui de doubler la borne; danger tel, que d'avoir eu le bonheur ou l'adresse de l'éviter, mettoit un homme au comble de la gloire, & l'élevoit, s'il faut ainsi dire, jusqu'au Ciel?

*Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos,*

dit Horace; comprenez-vous ce que c'est qu'un danger dont on peut sortir heureusement douze fois en un jour? En second lieu, pourquoy Pausanias, qui fait un assez long détail des Jeux Olympiques & de ce qui s'y pratiquoit, ne dit-il pas un mot de cette prétendue nécessité de tourner douze fois autour d'une borne? Supposons-la pour un moment; n'est-il pas vray que tel Athlete, après avoir fourni heureusement la carrière sept & huit fois, aura échoué à la huitième, à la dixième, à la douzième? Pausanias n'en rapporteroit-il pas des exemples, comme il en rapporte de tant d'autres Athletes, qui, vainqueurs dans un genre de combat, avoient esté vaincus dans un autre? Mais il y a plus, car voicy un endroit de cet Auteur, d'où il s'ensuit manifestement que l'on ne doubloit la borne qu'une seule fois. *Phidolas*, dit-il, *estant tombé au commencement de la course, sa cavalle continua de courir comme si elle avoit esté conduite, elle passa toutes les autres; au bruit des trompettes, redoubla de force & de courage, tourna autour de la borne; & comme si elle avoit senti qu'elle remportoit la victoire, alla se présenter devant les directeurs des Jeux.* Peut-on mieux faire entendre que l'on ne doubloit la borne qu'une fois? car assurément cette cavalle qui n'étoit plus montée, n'aura pas parcouru vingt-quatre fois l'hippodrome, pour en tourner douze autour de la borne. C'est encore une circonstance où M. Burette s'est trompé; je le remarque d'autant plus librement, qu'il n'a pas prétendu traiter cette matière à fond, qu'il n'a fait que l'effleurer; & qu'à la seconde édition de nos Mémoires, il peut aisément corriger ces petites

méprises. Pindare, dit-il, donne à la borne de la carrière d'Olympie destinée à la course des chars, l'épithète de *δωδεκάγωνον*, c'est-à-dire, *autour de laquelle on tournoit douze fois; ce qui ne se pouvoit faire qu'en parcourant vingt-quatre stades par diverses allées & venuës*. M. Burette n'a pas pris garde qu'il s'agit icy, non d'un stade, mais de l'hippodrome d'Olympie, deux choses fort différentes. Le stade avoit quelques six cens pieds de longueur, mais l'hippodrome ne pouvoit avoir moins de quatre stades. Ainsi, parcourir vingt-quatre fois l'hippodrome, c'étoit parcourir vingt-quatre fois quatre stades, ou quatre-vingt-seize stades, c'est-à-dire, cinq grandes lieuës de France. Quelle apparence que des chevaux toujours poussiez à toutes brides, pussent fournir une telle carrière? Troisièmement enfin, Homère décrit une course de chars; nous voyons que les combattants doublent une seule fois la borne, & qu'ensuite ils retournent à la barrière pour y recevoir les prix qui leur sont destinez. Or les Jeux Olympiques n'étoient autre chose que l'imitation, ou plustost le renouvellement des anciens Jeux de la Grece décrits par Homère. Pausanias nous le dit formellement : *Depuis le regne d'Oxylus ces Jeux avoient esté discontinuez jusqu'au temps d'Iphitus, qui les rétablit; on en avoit même presque perdu le souvenir: peu à peu on se les rappella, & à mesure que l'on se souvenoit de quelqu'un de ces spectacles, on l'adjoûtoit à ceux que l'on avoit déjà retrouvés*. Ce sont les paroles de cet Auteur. Veritablement les Eléens firent quelques innovations, mais elles sont remarquées par Pausanias, qui garde le silence sur la prétendue nécessité de tourner douze fois autour d'une borne; d'où je conclus que c'est une pure vision, & j'adjoûte qu'il n'y a jamais eu rien de plus mal imaginé. Mais quel sens auront donc les endroits de Pindare que l'on cite, quelle explication donnera-t-on à son *δωδεκάγωνον πέρμα*, & à son *δωδεκάστρομοι ἵπποι*? Je vais vous en dire ma pensée, qui n'est pas sans fondement, vous en jugerez, Messieurs; voicy ce qui a trompé les Interpretes. *κάμνω* ne signifie point *circumago*, je tourne à l'entour, mais simplement *flecto*, je tourne, ou plustost je detourne. Ainsi *καμπτήρ* ne signifie point *πέρμα*, une borne proprement

proprement dite, mais *flexus*, un detour. Quand Pacuve & Pollux ont confondu *καμπήρ* avec *τέρμα*, ce n'a pû estre qu'abusivement. Cicéron voulant excuser Célius dont la jeunesse avoit esté fort dereglée, se sert d'une métaphore tirée de la course des chars; il employe le mot *flexus* dans la véritable acception de *καμπήρ*: *in hoc flexu ætatis*, dit-il, *fama adolescentis hæsit ad metas*; ce qui est si heureusement exprimé, qu'en vain tenterois-je de le rendre aussi-bien en françois. Pourquoy cette observation? c'est, Messieurs, pour vous conduire à une autre, car il faut vous dire que la lice d'Olympie estoit partagée en plusieurs espaces, & que chaque espace estoit appelé *καμπήρ*; en voulez-vous la preuve? la voicy dans le fragment de Callisthène, dont je vous ay déjà parlé: *μὲν ὃ δύο καμπήρας σπονδυλίζει ὁ δεξιὸς ἵππος τῷ Νικολᾷ ὅτι πρὸ ἄρματι πρὸ πρῶτον πρὸντι, καὶ συμπρὸντων τῶν ἵππων καταπίπτει ὁ Νικόλαος*. Nicolaus ayant couru deux espaces, son cheval de la droite alla heurter contre un char qui estoit renversé; ce cheval s'abattit, les autres de même, & Nicolaus tomba. L'Interprete Latin rend *μὲν ὃ δύο καμπήρας* par ces mots, *post duo spatia confecta*. Il y a toute apparence que la lice estoit divisée en douze parties ou espaces, dont chacun avoit le nom de *καμπήρ* ou de *δρόμος*; ainsi le char qui parcouroit ces douze espaces, avoit à bon droit l'épithete de *δωδεκάγαμπρον*, & les chevaux qui fournissoient la carrière estoient véritablement *δωδεκάδρομοι*. Peut-estre aussi que l'on décrivoit douze cercles concentriques autour de la borne, en approchant toujours de plus en plus, en sorte qu'au dernier tour on la rasoit de si près, qu'il sembloit qu'on y touchât. L'expression de Virgile, & *magnos circumflectere cursus*, auroit lieu pour lors. Après y avoir bien pensé, je ne crois pas pour moy, qu'il y ait une troisième manière d'expliquer raisonnablement les deux passages de Pindare.

On peut faire une autre question, sçavoir, si les femmes qui remportoient le prix de la course des chars aux Jeux Olympiques, couroient en personne, ou par leurs Ecuyers. Le doute vient de ce que d'un côté Pausanias nous dit que l'on auroit précipité du haut du mont Typée en bas, toute femme que l'on auroit

surprise assistant aux Jeux Olympiques, ou même qui auroit passé l'Alphée durant ces Jeux; & que de l'autre il nomme trois femmes devenuës célèbres, par la victoire qu'elles avoient remportée à la course des chars; Cynisca fille d'Archidame Roy de Sparte, & sœur du grand Agésilas, Euryleonis autre femme de Sparte, & Belistiché Macédonienne. Dans un autre endroit, il dit que la Prêtresse de Cerès Chamyne & d'autres Vierges avoient leur place marquée dans la lice d'Olympie; d'où l'on pourroit inferer, que si les femmes n'assistoient pas aux combats de la Lutte & du Pancrace, à cause de l'indécence de ces spectacles, rien n'empêcheroit qu'elles ne fussent spectatrices, & même actrices dans les courses de chevaux ou de chars, qui n'avoient rien que de noble, rien qui pût blesser la pudeur. Pour dire le vray, il n'est guères possible de décider cette question, faute de monuments qui nous instruisent; mais je suis porté à croire que les femmes ne couroient point en personne, & qu'elles envoyoitent seulement à Olympie leurs chevaux avec un Écuyer. Les mœurs & l'usage des Grecs ne souffroient point que les femmes s'exposassent au grand jour, encore moins qu'elles se donnassent en spectacle à tout un peuple. Les hommes mêmes, pour estre couronnez, n'estoient point obligez de conduire un char dans la carrière d'Olympie, non plus qu'aujourd'huy à Londres. Les chevaux remportoient la victoire, & leurs maîtres en avoient tout l'honneur. Nous sçavons que Philippe fut proclamé vainqueur à la course des chevaux de selle, dans le temps qu'il estoit occupé au siège de Potidéc. Plutarque rapporte que ce Prince reçut en un jour trois nouvelles plus heureuses l'une que l'autre; la première, qu'il luy estoit né un fils, c'estoit Alexandre; la seconde, que Parmenion un de ses Lieutenants généraux avoit défait les Illyriens: la troisième, qu'il avoit remporté la victoire aux Jeux Olympiques. Il eut donc la couronne d'olivier, sans l'avoir disputée en personne.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous parler de la récompense qui estoit le prix de ces courses si périlleuses. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ce point, parce qu'il n'y a personne de

vous qui ignore que le prix de ces courses, comme de tous les autres combats athletiques, estoit une couronne d'olivier. Il faut avouer que celui qui a dit le premier, que l'opinion gouverne le monde, avoit bien raison. En effet, qui pourroit croire, si tant de monuments ne l'attestoient, que pour une couronne d'olivier, toute une Nation se devoiât à des combats si penibles & si hazardeux? D'un autre côté, les Grecs, par une sage politique, avoient attaché tant d'honneur & de distinction à cette couronne, qu'il n'est pas étonnant qu'un peuple qui n'avoit de passion que pour la gloire en général, crût ne pouvoir trop payer celle-cy, qui de toutes les espèces de gloire estoit la plus flatteuse pour des Grecs. Car nous ne voyons point que ni Miltiade, ni Cimon, ni Themistocle, ni Epaminondas, ni Philopœmen, ces grands hommes qui ont fait des actions si mémorables, ayent esté plus distinguez parmi leurs concitoyens, qu'un simple, souvent même qu'un vil athlete qui avoit remporté le prix ou de la lutte, ou de la course du stade, ou de la course de l'hippodrome. Le Héros, le grand Capitaine est aujourd'huy plus glorieux dans nostre esprit; mais alors, l'Athlete estoit en marbre ou en bronze à côté du Capitaine & du Héros. Ce n'est donc point une exagération que ce que dit Ciceron dans ses Tusculanes, Livre second, que la couronne d'olivier à Olympie, estoit un Consulat pour les Grecs : *Olympiorum victoria Græcis Consulatus ille antiquus videbatur* : & dans l'Oraison pour Flaccus, que de remporter la victoire aux Jeux Olympiques, estoit plus glorieux en Grece, que l'honneur du triomphe pour un Romain : *Olympionicam esse apud Græcos, prope majus fuit & gloriosius quam Romæ triumphasse*. Le vainqueur estoit proclamé par un héraut public au son des trompettes; on le nommoit par son nom, on y adjoûtoit celui de son pere, celui de la ville d'où il estoit, quelquefois même celui de sa Tribu; il estoit couronné de la main d'un des Hellanodices, ensuite on le conduisoit en pompe au Prytanée, où un festin public & somptueux l'attendoit. Retournoit-il dans sa ville, ses concitoyens venoient en foule audevant de lui, & le recevoient avec l'appareil d'une espèce de triomphe, persuadez que la gloire

dont il estoit couvert illustroit leur patrie, & rejaillissoit sur chacun d'eux ; il n'avoit plus à craindre la pauvreté, ni ses tristes humiliations, on pourvoyoit à sa subsistance, on éternisoit même sa gloire par ces monuments qui semblent braver l'injure des temps : les plus célèbres Statuaires briguoient l'honneur de le mettre en marbre ou en bronze avec les marques de sa victoire, dans le bois sacré d'Olympie. Je ne sçais si dans les jardins de Versailles, qui sont immenses, on trouveroit cent statuës bien comptées ; j'ay voulu voir combien il y en avoit dans l'Attis, sur l'énumération que Pausanias en fait, j'en ay compté jusqu'à cinq cens ; & las de compter, j'ay abandonné l'entreprise : encore Pausanias déclare-t-il qu'il ne parle que des statuës érigées aux Dieux, & aux Athletes les plus célèbres. Je vous laisse à penser l'effet que produisoit cette quantité prodigieuse de belles statuës posées dans un même lieu, toutes faites par les meilleurs ouvriers de leur temps, qui ne manquoient jamais de mettre leur nom à leurs ouvrages. A chaque pas que l'on faisoit, en comparant une statuë avec une autre, on distinguoit les différentes Ecoles, & l'on apprenoit l'histoire de l'Art même. On voyoit, pour ainsi dire, son enfance dans les ouvrages des Eleves de Dipœne & de Scyllis, son progrès dans les ouvrages de Calamis, de Canachus, de Myron ; sa perfection dans ceux de Phidias, d'Alcamène, d'Onatas, de Scopas, de Praxitele, de Polyclète, de Lysippe, de Pythagore de Rhegium ; & enfin sa décadence dans les monuments du temps postérieur, car alors entre l'antique & le moderne il y avoit un âge moyen, où l'Art avoit esté porté à sa perfection. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu pour des curieux un plus beau spectacle ; & c'estoit aussi par ce spectacle que les Grecs entretenoient dans l'ame des particuliers cette noble émulation qui leur faisoit compter pour rien les peines, les fatigues, les dangers & la mort même, quand il s'agissoit d'acquiescer de la gloire.

Voilà, Messieurs, ce que mes lectures m'ont pû fournir touchant ces Courses de chevaux & ces Courses de chars qui ont esté si célèbres en Grece. M. Burette, qui a si bien traité de l'Agonistique des Anciens, avoit omis cette partie, & il estoit

à propos que quelqu'un la suppléât, pour la perfection de nos Memoires. Je vous ay fait voir l'origine & l'institution de ces Courses, leur différence spécifique, leurs dangers, enfin la récompense & les distinctions qui en estoient le prix. Chemin faisant, j'ay expliqué quelques endroits de Pindare, qui ont fait illusion à plusieurs Sçavants, & qui n'ont jamais esté bien entendus par les Interpretes. Un seul point a souffert icy quelque contestation, sçavoir, l'époque de l'usage de monter à cheval parmi les Grecs; j'ay fixé cette époque au temps de Bellerophon, quelques soixante-dix ans avant la guerre de Troye; & je me suis autorisé d'un passage de Pline, dont pourtant j'aurois bien-pû me passer. M. Freret, dans un Discours sçavant & bien écrit, que j'ay écouté avec autant de plaisir que d'attention, a exposé les raisons qu'il avoit pour croire que l'usage de monter à cheval en Grece n'estoit pas d'une si grande antiquité. Le passage de Pline luy a paru peu décisif, parce que l'historien dans la même phrase, entasse plusieurs faits également incertains. Voici le passage en question: *Equo vehi Bellerophontem, franos & strata equorum Pelethronium, pugnare ex equo Thessalos, qui Centauri appellati sunt, habitantes secundum Pelium montem.* Quelqu'avantage que je puisse tirer de cette autorité, qui se trouve confirmée par celle de Virgile, je l'abandonne volontiers, mais sans changer de sentiment. M. Freret suppose l'usage de faire tirer un cheval, antérieur à celui de le monter, parce que, selon lui, le premier est plus naturel, plus aisé que le second; & pour preuve, il allègue que l'on trouve un bien plus grand nombre de bons cochers que de bons écuyers. Je tiens, pour moy, que dès qu'on a trouvé le moyen de dompter un cheval, il a esté aussi facile de le monter que de le faire traîner. Nous voyons que cet animal, à l'aide d'un mors, devient pour l'ordinaire si souple & si doux, qu'il se laisse également mener & monter, même par des enfants. Horace ne faisoit non plus aucune distinction entre l'un & l'autre, témoin ces Vers que j'ai déjà citez.

*Cervus equum pugna melior communibus herbis
Pellebat, donec minor in certamine longo*

*Imploravit opes hominis, frænumque recepit;
Sed postquam violens victor discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frænum depulit ore.*

Il y a beaucoup plus de bons cochers que de bons écuyers. Ouy, à Paris, où l'usage d'aller en carrosse a presque désaccoutumé de celui de monter à cheval: les chaises de poste que l'on a tant multipliées, ont achevé de tout perdre; car j'estime qu'elles sont très-préjudiciables à la discipline militaire, & qu'elles ne devroient estre permises aux gens de guerre, que dans le cas d'une extrême nécessité. Dans les Provinces, où l'on est moins en état d'avoir ces sortes de commoditez, rien n'est si rare qu'un bon cocher, ni si commun qu'un bon Cavalier. Il y a cent ans qu'à Paris les hommes montoient à cheval pour aller rendre des visites: & dans ma jeunesse, j'ay ouy dire à un vieux Seigneur, que de son temps les jeunes gens montez sur un beau cheval, alloient le matin caracoler sous les fenêtres de leurs maîtresses. Alors un bel homme de cheval s'appelloit un beau Gendarme, & ces beaux Gendarmes estoient tout communs. Mais sans tant de raisonnemens, l'Histoire nous fournit des preuves incontestables de ce que j'ay avancé. Pausanias, dans ses Arcadiques, chap. 4. pag. 140. dit qu'à la mort d'Azan, il y eut des Jeux funebres pour la première fois; *Je suis sûr au moins*, adjoute-t-il, *qu'il y eut une Course de chevaux.* Or Azan estoit fils d'Arcas, & arrière-petit-fils de Lycaon contemporain de Cecrops. Dans ses Eliaques, liv. 1. chap. 7. pag. 425. il dit qu'aux Jeux Olympiques donnez par Hercule fils d'Amphitryon, Iasius Arcadien remporta le prix de la Course des chevaux de selle, & en conséquence de cette victoire, il nous dit avoir vû dans la place publique à Tegée, une colomne, sur laquelle estoit une statuë équestre de ce Iasius contemporain d'Hercule. Dans ses Attiques, il parle des statuës de Castor & de Pollux, qui estoient représentez à cheval; & dans ses Phociques, il fait mention d'une statuë équestre d'Achille, qu'il avoit vûë dans le Temple de Delphes: je laisse plusieurs autres témoignages. On n'est pas reçû à dire que les ouvriers qui avoient

Καὶ Ἰάσος
ἄνθρωπος Ἀρκᾶς
κέληπ ἐνίκησεν
ἵππου δρόμῳ.

fait ces statües équestres, n'avoient pas observé ce que nous appellons *le Costume*. Pausanias en auroit fait une remarque critique, comme quand il parle de Diitrephès, que l'on avoit représenté percé de fleches; car il sçait bien dire que du temps de Diitrephès, les Cretois estoient les seuls Grecs qui se servissent de fleches, & qu'il ne voit pas pourquoy l'on avoit représenté ainsi ce Capitaine Athénien. Je persiste donc à croire que l'usage de monter à cheval en Grece, estoit antérieur de plusieurs générations à la guerre de Troye; & l'on ne peut s'empêcher de souscrire à mon sentiment.

*Dans ses Lettres
chap. 23.*



D I S S E R T A T I O N

Sur les Places destinées aux Jeux Publics dans la Grece, & sur les Courses qu'on faisoit dans ces Places.

Par M. D E L A B A R R E.

2. de May
1732.

LES exercices des Grecs ont attiré l'attention d'un grand nombre de Sçavants, & ne fût-ce que pour l'heureux effet qu'ils produisirent dans la Grece, il est certain qu'ils la méritoient. Peu communs la plûpart avant le siège de Troye, l'irruption des peuples de la Doride, qui suivit de près ce mémorable événement, les fit entierement cesser ; & peut-estre en eût-on perdu la mémoire pour touïjours, si Homère qui, à la plus heureuse imagination joignit l'érudition la plus étendue, ne les eût fait revivre dans ses Poèmes. Lycurgue qui vit ces Poèmes, & qui en connut le prix, ne se contenta pas de les apporter dans le Péloponnèse, voulant qu'il en profitât, il établit en Elide, de concert avec Iphitus, des jeux semblables à ceux que le Poète a si magnifiquement décrits ; il y invita tout ce qui portoit le nom Grec, & par là il jetta les fondemens d'une sorte d'union entre des peuples auparavant divisez : union, dont le rétablissement des Lettres en Europe fut le fruit, & qui dans la suite produisit ces grands événements, qui font l'objet de nostre admiration.

Les courses ayant touïjours esté les plus considérables de ces Jeux, ce qui les regarde, Messieurs, m'a paru digne d'estre éclairci dans cette Compagnie, & je m'y suis appliqué ; mais, comme on n'en sçauroit prendre une idée bien juste, si l'on n'en a point des lieux où elles se faisoient, j'ay fait aussi là-dessus quelques recherches, dont je dois aujourd'huy vous rendre compte. Ainsi, je diviseray ce discours en deux parties : j'essayeray d'abord de déterminer la longueur, la largeur, & la forme des Places où l'on célébroit les Jeux publics ; & après
avoir

avoir distingué les différentes sortes de courses, je tâcheray de déterminer l'étendue précise de chacune.

Il y avoit deux Places pour les Jeux publics dans tous les lieux célèbres de la Grece : l'une estoit destinée pour les courses des gens de pied & pour la lutte, le pugilat ou le javelot, le palet & le saut : on ne faisoit dans l'autre que des courses de chevaux ou de chars, auxquelles on joignit quelquefois des courses de chariots attelés de mules.

Nous avons peu de choses à observer par rapport aux Places où couroient les gens de pied : par tout on les appelloit Stades ; & bien que dans les premiers temps la mesure qui portoit ce nom variât beaucoup, les Places auxquelles on donna ce même nom différoient peu les unes des autres. Elles estoient à peu près de cent trente-quatre pas Romains ; ce sont environ cent de nos toises ; & si elles n'eurent pas toutes cette étendue, nous sommes du moins assurés qu'il n'y en eût point de plus longue.

On ne peut en déterminer la largeur. Elles avoient toutes une barrière & une borne à leurs extremités opposées. La barrière n'estoit souvent qu'une corde tendue dans la largeur de la place : les Athletes se rangeoient dans les places que le sort leur avoit assignées, le long de cette corde qu'on abbattoit au moment marqué pour ouvrir la lice. La borne consistoit en une masse de pierres d'une médiocre largeur. A l'un des côtes de la place estoient les sièges des Directeurs des Jeux, près de la barrière, si bien que c'estoit toujours en s'arrêtant devant ces sièges qu'on terminoit la course.

Vous concevez, Messieurs, que les places destinées aux courses des chevaux & des chars estoient beaucoup plus spacieuses que celles que je viens de décrire. Une course de cent toises à cheval ou sur un char, n'auroit pas mérité qu'on en parlât ; d'ailleurs, on ne comprendroit pas que l'habileté d'un écuyer y eût pû paroître, & si grande qu'eût été cette habileté, j'ose dire que dans les circonstances ordinaires, elle y auroit été absolument inutile : car il ne s'agissoit pas de deux ou trois chars que l'on fît partir ensemble, mais d'un grand

I.^{re}
PARTIE.
Des Places des
Exercices.

Du Stade.

Aulu-Gell. lib.
1. cap. 1.

Mem. de Litt.
tom. 3. p. 297.

De l'Hippodrome.

Sa Longueur.

nombre de chars , qui laissoient peu de vuide dans la largeur de la Place, & qui tendoient tous au même point, je veux dire au côté droit de la borne qu'ils devoient doubler. On ne couroit dans la lice qu'avec des chevaux choisis, qu'on avoit long-temps exercez ; & ceux qui disputoient le prix, estoient ou des écuyers célèbres attachez à des personnes riches & puissantes, au nom desquelles ils entroient dans la carrière, & de qui ils esperoient de magnifiques récompenses, ou des hommes avides de gloire, formez à cet exercice sous les yeux d'autres écuyers de réputation. De quelle étendue n'avoient-ils pas besoin pour prendre quelque avantage les uns sur les autres ?

Aussi, voyons-nous que dans les premiers temps on ne choisissoit que de grandes plaines pour ces courses, c'est l'idée qu'Homère nous a donnée du lieu où coururent cinq Princes Grecs pour les prix qu'Achille avoit présentez. Ce héros, dit-il*, marqua les bornes de la course à une grande distance, dans une plaine unie, & demeurant proche du lieu du départ avec les autres Princes, il envoya Phénix ancien serviteur de sa maison, en un autre endroit pour observer ce qui se passeroit dans la course, & luy en faire son rapport. Le Poète décrit ensuite la chute d'Eumèle, & la contestation que cette chute fit naître : Idomenée ne pouvant distinguer dans l'éloignement celui qui est tombé, en parle d'une manière dont s'offense le jeune Ajax, homme impétueux & violent, qui ne sçait pas mieux ce qui s'est passé que le vieux héros à qui il dit des injures, & qui luy en répond : Achille les rappelle l'un & l'autre aux loix de la bienséance, mais ignorant, comme eux, à qui estoit arrivé le malheur à l'occasion duquel ils avoient pris querelle, il les prie d'attendre avec luy un éclaircissement que l'empressement des Athletes pour la victoire ne peut suspendre long-temps. Bientost on reconnoît le fils de Tydée qui a devancé tous ses rivaux ; il se présente devant Achille, & le Poète dépeint ses chevaux arrosant la terre de la sueur qui

* Σήμεν δὲ πρῶτα Ἀχιλλεύς
 Τηλοθὲν ἐν λείῳ πεδίῳ, παρὰ δὲ πο-
 τὴν εἶσιν

Ἀντίθεον Φοῖνικα, ἔσ.
Iliad. 23. 358.

leur tombe des crins & des flancs ^a. Ces circonstances nous obligent, ce semble, à donner à cette plaine une très-grande étendue.

Comme ces courses n'étoient pas ordinaires dans les temps héroïques, & qu'on n'en faisoit qu'à l'occasion de quelque événement remarquable, on pouvoit choisir pour les faire, des places d'autant plus spacieuses, que ces places demeuroident dans le commerce ordinaire des hommes, & qu'on pouvoit toujours également les cultiver : ce ne fut plus la même chose dans les temps postérieurs, quand les jeux devinrent périodiques ; les lieux où on les célébroit furent consacrez comme les jeux mêmes, à des Divinitez ou à des Héros, & par cette raison on ne leur donna que l'étendue nécessaire, quoique d'ailleurs on ne voulût rien diminuer des courses que les anciens avoient faites. Ainsi, l'on fixa à quatre stades la longueur des places que l'on destina aux courses des chars & des chevaux de selle, & que cette destination fit nommer Hippodromes. Cette longueur est celle que donne à l'Hippodrome d'Ænomaüs, c'est-à-dire d'Olympie, un Grammairien que M. Sarrau avoit vu

*Ed. Bernard;
de mens. & pon-
der. antiq. l. 3.
num. 25.*

manuscrit. Et si une pareille autorité ne paroît pas suffisante, cette longueur est encore celle que Plutarque donne à l'Hippodrome d'Athènes ^b. Ce qui ne laisse aucun doute par rapport aux autres Hippodromes, parce que si le stade simple fut par tout la mesure de la course à pied, il dut aussi quatre fois répété, servir dans toute la Grece de mesure pour les courses à cheval, & pour celles des chars.

Le même Grammairien donne un stade de large à l'Hippodrome d'Olympie, & nous pouvons d'autant moins nous refuser à ce qu'il en a dit, que cette largeur est ce qui convient

Sa Largeur.

^a Πολις δ' ἀνεκρίμεν ἰδράς
ἵππων ἐκ τε λόφων καὶ ἀπὸ σέρνοιο χα-
μαῖζε. *Iliad.* 23. 507.

^b Τὸ δ' ἵππικὸν δίστασμα πρῶτων ἰω-
ταδίων. *Plutarch. in Solone.* Il y
avoit des Jeux publics à Athènes
comme à Olympie, à Delphes, &c.
Xenocrate, dont Pindare a fait l'éloge

à l'occasion du prix de la course des
chars, qu'il avoit remporté aux Jeux
de l'Isthme, avoit remporté aupara-
vant le même prix, ou celui de la
course à cheval, à Delphes & à Athé-
nes; & c'étoit le même écuyer, nom-
mé Nicomaque, qui dans tous ces
lieux estoit entré pour luy dans la
carrière.

le mieux avec ce que Pausanias a écrit d'un édifice qui servoit comme de première barrière à ce même Hippodrome. Édifice, à la vérité, propre à ce lieu, & avec lequel n'avoient aucune ressemblance les barrières des autres Hippodromes, qui apparemment ne différoient pas de celles des stades. Mais comme il estoit bien moins ancien que le rétablissement des Jeux Olympiques, nous pouvons dire que son étendue fut déterminée sur la largeur de l'Hippodrome auquel on l'adjôta ; & si nous reconnoissons que la longueur de toutes les places destinées aux courses des chars fut la même, rien ne nous empêche de croire qu'elles eurent toutes aussi la même largeur.

La barrière de l'Hippodrome d'Olympie avoit quatre cens pieds de long : large à son entrée, elle se retrecissoit peu à peu vers l'Hippodrome, où elle se terminoit en éperon de navire : elle m'a paru très-bien représentée dans la planche qu'en a fait graver M. l'Abbé Gedoyn, & qu'il a jointe à son élégante traduction de Pausanias. On y voyoit dans toute sa longueur, à droit & à gauche, des remises, sous lesquelles se rangeoient les chars & les chevaux, chacun dans celle que le sort lui avoit assignée ; ils y demeuroient quelque temps enfermez par de longues cordes tendues d'un bout à l'autre de la court ; un Dauphin s'abbaïtoit de dessus la porte qui conduisoit à l'hippodrome ; les cordes qui fermoient les remises s'abbaïtoient aussi, & les chars en sortant de chaque côté, alloient en deux files occuper leurs places dans la carrière, où ils se rangeoient tous sur une même ligne. Quoyque Pausanias n'ait rien dit que de général de cette marche, on conçoit aisément qu'elle commençoit par les chars qui sortoient de dessous les remises les plus proches de la porte, & que ces mêmes chars alloient se placer à droit & à gauche dans la lice, dont le milieu estoit occupé par ceux à qui les remises les plus éloignées estoient échûes. Il y avoit ainsi une parfaite égalité entr'eux, puisqu'ils avoient tous à peu-près quatre cens pieds de chemin à faire : & voilà ce qui m'a fait dire que l'hippodrome devoit avoir la largeur que luy a donnée le Grammairien de M. Sarrau.

Sa Forme.

Maintenant je dois déterminer la forme de cette Place.

C'estoit un quarré long, à l'extremité duquel estoit la borne, placée au milieu de la largeur dans une portion d'un quarré beaucoup plus petit, ou si l'on veut, dans un *Σῆγμα* antique renversé, qui la resserroit tellement, que, soit à côté, soit derriere, il n'y pouvoit passer qu'un seul char de front. Je suppose que cette portion de quarré estoit fort petite, parce que la borne elle-même avoit très-peu de largeur. Celle qu'Achille marqua pour la course des Princes Grecs estoit composée d'un tronc d'arbre élevé en forme de colonne, entre deux pierres blanches, ce qui luy donnoit l'apparence d'un tombeau; & Nestor ne put décider si c'en estoit un, ou si ce n'estoit pas plustost une borne qu'on eût autrefois placée là pour des courses pareilles à celle qu'on alloit faire.

*Iliad. 23.
327.*

Les courses de chars estoient alors extrêmement rares parmi les Grecs, qui avoient peu de bons chevaux. Dans cette nombreuse armée qui faisoit le siège de Troye, & où l'on comptoit tant de Princes, il ne s'en trouva que cinq qui pussent prétendre aux deux prix qu'Achille présentoit; encore fallut-il que Menelas empruntât les chevaux d'Agamemnon, que la bienséance de son rang empêchoit d'entrer dans la carrière, & qu'Antiloque se hasardât à courir avec les chevaux de son pere, qui n'estoient presque plus de service. Menelas & Antiloque n'avoient point encore vû de ces courses; mais Nestor, en qui l'amour de la gloire n'avoit point vieilli, prit soin d'instruire son fils de ce qu'il devoit observer par rapport à la borne, le seul endroit où l'habileté du conducteur pût suppléer à la foiblesse des chevaux, qui devoient estre las en y arrivant; il la luy dépeignit, luy fit remarquer qu'elle estoit dans un lieu étroit & resserré, *ἐν ξυωχῇσιν ὁδὸς*, ce qu'Eustache explique d'après les Anciens, en disant qu'elle estoit renfermée dans un *Σῆγμα* *; luy recommanda de prendre à gauche en approchant de cette

*Iliad. 23.
330.*

<p>* Κατὰ δὲ παλαιὸς εἰπὶν, <i>συωχῇ</i> ὅτι τὸ πῶν ταδὶαν <i>σημαπειδὲς</i> · ποῖον ὅτι μάλα τὸ κατὰ πὼν <i>καμπήνεα</i>. Il avoit dit auparavant que <i>ξυωχῇ</i> ὁδὸς signifie proprement ἡ στενότης ἢ ἀπὸ <i>θύρωχεας</i> εἰς στενὸν <i>σύμψησις</i> π. ἢ</p>	<p><i>σύμψησις</i>. Et bien qu'il croye que ces deux manières d'expliquer Homère sont un peu différentes, il n'en est pas moins vray qu'elles reviennent au même.</p>
---	---

borne, & de diriger sa course vers elle, de manière qu'il semblât que le moyeu de la roue dût la raser, en prenant garde cependant de ne point donner contre la pierre; & si vous vous conformez à mes avis, luy dit-il, vous laisserez derrière vous jusqu'à la fin de la course, ceux que vous aurez devancés en cet endroit-là, quelque légers que soient leurs coursiers.

L'événement justifia pleinement la sagesse des avis de Nestor, & en les suivant, Antiloque remporta un prix, que la vitesse des chevaux paroïsoit devoir assurer à Menelas. En approchant de la borne, il ne fut point surpris de trouver une ravine, qui ne laissoit dans le terre-plain qu'un défilé où l'on pût passer; il détourna à gauche pour éviter cette ravine qui croïsoit sa course, & ne se laissa point amuser par Menelas qui luy crioit d'aller plus doucement, de crainte que leurs chars ne vinssent à se briser l'un contre l'autre. Celuy-cy n'ayant pas esté prévenu au sujet de la ravine, y estoit descendu; il reconnut bientôt sa faute, & voulant regagner le terre-plain par le côté, il y vit Antiloque, qui ne couroit auparavant qu'à sa suite, ce qui le mit dans la triste nécessité de retenir ses chevaux prêts à donner contre le char de son rival *: il le laissa passer, & n'estant remonté qu'après, il perdit ainsi l'avantage qu'il avoit eu jusques-là, & qu'il ne put dans la suite regagner.

Voilà, Messieurs, l'Hippodrome des Anciens, & le voilà si nettement tracé, que je pourrois, ce semble, vous épargner toutes réflexions là-dessus. Je vous en proposeray cependant quelques-unes, non seulement parce qu'on ne conçoit jamais mieux la manière d'estre d'une chose, que quand on voit qu'elle devoit estre telle qu'elle a esté en effet, mais parce que toute décisive que doit estre dans le doute l'autorité d'Homère, dont nous sçavons que les descriptions ont esté la pluspart comme autant de loix pour les Grecs, quelques personnes pourroient s'imaginer qu'il y eût peut-estre en ce point de la différence entre la place qu'il a décrite, & les places que la Grece passionnée pour les Jeux publics destina aux mêmes exercices.

* Αὐτὸς γὰρ ἐκὼν μετέηκεν ἐλαόνην,

Μήπως συνώρσαν ὁδὸν ἐνὶ μώνυχας ἵπποι. *Iliad.* 23. 434.

J'observeray donc que la forme que vous venez de voir estoit la seule qui pût convenir à des places où l'on faisoit courir à la fois un grand nombre de personnes, qui d'une des extrémités où ils estoient rangez sur une ligne, s'efforçoient de gagner le côté droit d'une borne, où l'on couroit risque de se blesser en en faisant le tour. Il falloit en effet que cette borne fût très-étroite, & qu'elle fût érigée au milieu de la largeur de l'hippodrome, si on vouloit qu'il y eût quelque égalité dans la distribution des places d'où partoient les Athletes ^a. On ne l'y trouveroit nullement, cette égalité, si la borne avoit eu beaucoup de largeur; en ce cas, ceux qui seroient partis de la gauche auroient eu à décrire une ligne beaucoup plus longue que ceux à qui le sort auroit donné la droite. Il auroit fallu d'ailleurs, qu'ils se pressassent de croiser ceux qui tenoient le milieu, ce qui auroit inmanquablement produit une foule de malheurs dès le commencement de la course, où il paroît cependant que tout se passoit assez tranquillement jusqu'à ce qu'on approchât de la borne. Et ce n'auroient pas encore esté là tous les inconveniens d'une place disposée autrement que vous avez vû; il est constant qu'il n'y auroit point eu de proportion entre le danger auquel se seroient exposez les Athletes qui auroient dépassé la borne les premiers, & l'avantage qui leur en seroit revenu, si on avoit laissé de la largeur au-delà, & au côté gauche de cette borne, dont le côté droit estoit si resserré. Aussi voyons-nous qu'il n'y avoit aucune différence entre les côtes, & dans cette magnifique description que Sophocle ^b a faite d'une course de chars aux Jeux Pythiens, c'est contre le côté gauche de la borne, en retournant dans la place, que se brise le char d'Oreste.

^a L'égalité se trouve dans la disposition que je décris, parce que si les Athletes qui occupoient le milieu avoient pour gagner la borne six ou sept pas de moins à faire que ceux qui tenoient les côtes, ils estoient aussi plus gênez dans leur course, où ils avoient à craindre tout ce qui les environnoit.

^b *Sophocl. Elect. vers. 742.* Je dis que ce fut contre le côté gauche de la borne que le char se brisa, parce que les chevaux detachez du char coururent, non derrière la borne, mais au milieu de la place.

Πάλοι διεσπάρησαν ἐς μέσσην ἀρόμην.
Vers. 749.

L'exactitude d'Homère ne luy a pas permis de supprimer deux circonstances assez legeres; l'une, que la place où l'on courroit estoit unie ^a; & l'autre, qu'on devoit surtout prendre garde à bien applanir les environs de la borne ^b. Mais une autre circonstance bien plus importante, dont nous devons la connoissance au même Poète, & qui résulte aussi de la description de Sophocle, c'est qu'à la suite du terre-plain de l'hippodrome, regnoit une tranchée d'une pente douce, qui le terminoit dans sa largeur. Cette tranchée semblable à la ravine dont Homère a fait mention, estoit absolument nécessaire dans le cas où l'un des chars venoit à se briser contre la borne, autrement cet accident auroit mis fin à la course: ceux qui se trouvoient à la suite du char brisé, descendoient alors dans le fossé, & en le parcourant, du moins en partie, ils faisoient le tour de la borne de l'unique maniere qui leur fût possible. Il y avoit des Athletes qui n'estant pas assez maîtres de leurs chevaux, ou n'ayant pas bien dirigé leur course vers la borne, estoient emportez dans cette tranchée, comme Menelas le fut dans la ravine, & comme luy ils regagnoient le haut le plustost qu'ils pouvoient; mais ils passaient avec raison pour estre moins habiles que ceux qui entroient d'abord dans le défilé; & d'ailleurs ils estoient sujets à se laisser enlever par ceux qui les suivoient de près, l'avantage qu'ils avoient eu sur eux dans la plaine: on voyoit se renouveler alors ce qui s'estoit passé entre Menelas & Antiloque. C'est pour cela qu'on estoit obligé d'employer toute son adresse pour enfler juste la borne, & c'est pour la même raison que Sophocle voulant donner une haute idée d'Oreste, dit qu'à toutes les revolutions il rasoit la borne ^c. Quelques-uns de ses rivaux avoient de meilleurs chevaux que luy; il y en avoit trois qui le devançoient, mais il se distinguoit par son exactitude à dépasser la borne par le défilé: il falloit donc qu'on la pût dépasser autrement, car on ne conservoit de prétention au prix,

^a Σήμενε δὲ πέρματ' Ἀχαιῶδες
Τήλοθεν ἐν λείῳ πεδίῳ. *Il.* 23. 358.

^b Dans la description de la borne:
λείος δ' ἵπποδρομος ἀμφίς. γ. 330.

^c Κεῖνος δ' ὑπ' αὐτῷ ἐχάτιω σήλῳ
ἔχον
ἔχει μὲν αἰεὶ σέειλα. *Sophocl. Elect.*
721.

qu'en en faisant le tour. Par là, si je ne me trompe, la nécessité d'un fossé tel que j'ay dit, à la suite de l'hippodrome, est démontrée.

Homère nous apprend encore, que ceux qui présentoient le prix estoient assis à l'une des extremitez de la Place, à côté de l'endroit où se terminoit la course. C'est-là qu'Achille estoit assis avec la plupart des Princes Grecs. Idomenée (souffrez, Messieurs, que je rappelle encore cet endroit) Idomenée s'estoit éloigné de quelques pas, & d'une hauteur il observoit les mouvements qui se faisoient dans la Place^a. Ce qu'il en vient dire aux autres Princes ayant esté une occasion de dispute, Achille l'engage, luy & le jeune Ajax, à s'asseoir auprès de luy, *parce que les Athletes*, leur dit-il, *passionnez pour la victoire, ne tarderont pas de venir icy*^b. Diomedé arrive en effet; il descend de son char^c, & au même moment on luy livre la jeune captive, & les trepieds qu'Achille avoit promis pour le premier prix. Que les sièges des Directeurs fussent placez de même dans les hippodromes, nous en pouvons d'autant moins douter, que Pausanias l'assûre de l'hippodrome d'Olympie^d.

Sièges des
Directeurs.

Voilà ce que mes réflexions jointes à mes recherches, ont pu m'apprendre au sujet des places de la Grece, dont l'enceinte estoit fermée par un mur à hauteur d'appuy, ou par une simple barricade, le long de laquelle se rangeoit la foule des spectateurs. Je ne dis rien des monuments qu'on pouvoit y avoir érigé, parce qu'ils n'y apportoitent aucun changement, estant toujours placez aux extremitez. Il y en avoit un dans le stade d'Olympie, qu'on disoit estre le tombeau d'Endymion, mais il estoit à la barrière: c'estoit aussi à la sortie de la barrière de l'hippodrome^e qu'on voyoit un autre monument, auquel une folle superstition

^a Ἦτο γὰρ ἐκτὸς ἀγῶνος ὑπέρτατος ἐν περιπτῇ. *Iliad.* 23. 451.

^b Ἀλλ' ὑμεῖς ἐν ἀγῶνι καθήμενοι, εἰσὶν ἐλάοι.

ἵππων· οἱ δὲ πάλιν αὐτοὶ ἐπιγέρμενοι περὶ νίκης.

Ἐνθαδ' ἐλδύσονται. *vers.* 495.

^c Μέσῳ ἐν ἀγῶνι. ν. 507.

^d Ὑπεράλλοντι δὲ ἐκ τοῦ σταδίου, καθ' ὅπου οἱ Ἑλλανοδίκα καθεζόνται ἐς τὸν ἵππων ἀνειμδόντις δρόμοις, καὶ ἡ ἀφείσ.

ὅτι τὸν ἵππων. *Pausan.* loco cit.

^e Κατὰ τὴν δίοξον.

*Suet. in Domit.
cap. 4.*

attribuoit la propriété de troubler les chevaux^a; ailleurs ils auroient causé de furieux desordres. Car il ne faut pas en juger par le Cirque de Rome, au milieu duquel on avoit érigé des obélisques & d'autres monuments, mais qui différoit des hippodromes par son usage autant que par sa disposition générale : le nombre de ceux qui y couroient à la fois estoit déterminé, d'où vient que Domitien y donna cent courses de chars en un jour; & cette différence pouvoit elle seule en amener plusieurs autres^b.

Je viens maintenant à ce qui regarde les courses, dont je dois, s'il est possible, déterminer l'étendue.

II.^{me}
PARTIE.
Des Courses.
*Soph. Elect.
vers. 701.*

J'ay supposé plus d'une fois que le nombre de ceux qui couroient ensemble dans la carrière estoit grand; & la description de Sophocle dont j'ay déjà fait usage, ne permet pas de se refuser à cette supposition, puisqu'il y donne à Oreste neuf rivaux. Mais pour lever nos doutes, si nous en avons, il ne faudroit que jeter les yeux sur la barrière d'Olympie, édifice de quatre cens pieds de long, & qui ne consistoit qu'en deux rangs de remises, d'où partoient en deux files les chars, ou les chevaux qui devoient courir dans la place.

Il. 23. 352.

Dans la description de la course des chars, Homère fait tirer au sort les places que les Athletes devoient occuper au lieu du départ; & pour la course à pied, il ne dit rien de pareil, peut-être parce qu'il ne s'y en estoit présenté que trois. Quoy qu'il en soit, nous sçavons qu'on tiroit au sort les remises de la barrière d'Olympie.

Cet usage venoit peut-être en partie de ce qu'au lieu du départ les Athletes se rangeoient non de front, mais en file; & c'est encore d'Homère que nous tenons cette particularité, qui

^a Ce trouble avoit une cause naturelle; il eût esté difficile que de fiers coursiers ne s'agitassent pas en passant de dessus des remises, & d'une court étroite, dans un lieu spacieux, où la vûe de ce monument érigé en face de la porté, les frappoit d'abord, & dans lequel on les contraignoit de détourner sur les côtez.

^b Ce qu'on dit du Cirque de Rome convient à l'Hippodrome de Constantinople, & même à celui d'Athènes, tel que l'a vû M. l'Abbé Fourmont; ce qui montre qu'on a fait quelques changements dans le dernier, pour y observer les mêmes loix que dans la Capitale de l'Empire.

estoit commune à l'une & à l'autre course. En les décrivant séparément, il employe la même expression *Στὰν δὲ μετὰ σπῆλαι, Il. 23. 358.* & si l'on en croit Eustathe, cette file se formoit dans la longueur de la place, mais rien ne seroit moins raisonnable; au lieu qu'il estoit très-conforme à la raison de la former dans la largeur de la même place, en rangeant les Athletes à la suite les uns des autres, de manière que présentant le côté à la borne, ils eussent tous la face tournée vers l'endroit où l'on devoit donner le signal du départ. Je suppose que l'on conserva cet usage, parce qu'Homère fut, pour ainsi dire, le premier Legislateur des Jeux publics de la Grece. Vous l'avez vû, Messieurs, dans la description de l'hippodrome, & vous l'allez voir dans celle des courses, qui furent d'abord aussi conformes à ce qu'il en a écrit, que le permettoit la différence des temps, jointe à la nécessité de donner moins d'étendue aux places où on les faisoit.

Il n'y eut dans les temps héroïques que deux sortes de courses : la course à pied, & celle des chars. M. Freret a prouvé solidement, que l'art de monter à cheval estoit alors inconnu aux Grecs. En ayant acquis la connoissance, ils voulurent, comme il estoit naturel, joindre cet exercice aux autres; il y eut ainsi trois sortes de courses, & dans la suite on y en adjoûta encore trois, en diminuant de moitié la course à cheval, & en diversifiant la course à pied sur le modèle de ce qui se faisoit dans l'hippodrome; c'est-à-dire, en joignant à l'ancienne course de ce genre, qui estoit simple, une course double, semblable à la course à cheval, & une autre course qui eut le même nombre de révolutions que celle des chars.

La course simple estoit celle qu'on nommoit course du stade; elle consistoit à parcourir un espace marqué par deux bornes. Je dis que c'est la plus ancienne course à pied, parce que c'est la seule qu'Homère ait décrite, & la seule aussi que l'on ait faite dans les treize premières Olympiades : car je ne sçauois, par rapport à Homère, être du sentiment de Madame Dacier, & je dois convenir qu'en s'éloignant, comme elle a fait, de tous les Interpretes, pour trouver dans ce Poète une double course, elle en a mal rendu le sens. Homère ayant nommé les trois

Princes qui s'estoient présentez pour la course à pied, & ayant dit qu'Achille leur en marqua les bornes, adjoute que de l'une de ces bornes, c'est-à-dire, dès l'instant du départ, ils coururent avec beaucoup de vivacité, & que le jeune Ajax eut bientôt devancé ses concurrents.

Il. 23. 758.

Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος. ὦκα δ' ἔπειτα
Ἐκφερ' Οἴλιάδης.

Mais comme le mot *νύσσα* ne signifie dans les Ecrivains postérieurs que la borne dont on faisoit le tour, Madame Dacier a cru qu'il en estoit de même icy : & parce qu'il auroit esté ridicule que les trois Athletes n'eussent commencé à courir avec force qu'après avoir fait le tour de la borne, elle a prétendu que la pensée du Poëte est qu'Achille doubla leur course en la prolongeant de la borne, en sorte que ces mots,

Σήμερον δὲ πέρματ' Ἀχλλεὺς.
Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος,

doivent estre rendus à la lettre par ceux-cy : *Achille leur marqua le but de la course, & cette course devoit s'étendre, ou estre prolongée de la borne.* Voilà ce qu'a soutenu M.^c Dacier, & c'est ainsi qu'elle a trouvé une double course dans Homère. Ce qu'elle n'eût pas fait, si elle eût observé qu'en décrivant la course des chars, le Poëte avoit employé une partie des mêmes expressions dans un sens très-différent, qui est celuy que j'ay suivi. Il y représente une course très-vive & très-animée, mais nullement comparable à celle qui commença à l'approche de la borne. *Près de finir cette course,* dit-il, *les chevaux prirent une vigueur nouvelle, & coururent avec une extrême rapidité :*

Vasf. 375.

Ἄφαρ δ' ἵπποισι ταῖν δρόμος.

Et comme s'il avoit voulu que cet endroit servît à expliquer l'autre, il adjoute,

ὦκα δ' ἔπειτα

Αἱ Φηρητιάδαι ποδάκεις ἔκφερον ἵπποι,

Ce qui revient si bien à ce que j'ay rapporté :

ὦκα δ' ἔπειτα

Ἐκφερ' Οἴλιάδης.

Le vray sens d'Homère se trouve ainfi déterminé par Homère luy-même, qui d'ailleurs ne s'exprime jamais d'une manière auffi obscure & auffi peu naturelle que le fupposeroit l'interprétation de Madame Dacier. Et le nom de *νόστος* qu'il donne à la borne d'où partirent les trois Athletes, loin de devoir embarrasser, nous decouvre un usage que fans cela nous ignorerions, car il ne luy donne ce nom qu'à cause que les Athletes partirent de la borne la plus éloignée du lieu où Achille devoit adjudger le prix. Cet éloignement luy donnoit une sorte de ressemblance avec la borne de la course des chars, à laquelle ce nom convenoit proprement; & c'estoit en effet, si nous y regardons de près, la borne la plus éloignée des Directeurs des Jeux, devant lesquels il falloit se présenter pour recevoir le prix, que devoit commencer la course simple: d'où vient qu'il y avoit à l'entrée des places quelques monuments propres à servir de borne, tels que le tombeau d'Endymion dans le stade d'Olympie, & le Taraxippe dans l'hippodrome du même lieu.

La course simple à pied estoit d'usage dans tous les lieux de la Grece où l'on avoit établi des Jeux publics: à l'égard de la course simple à cheval, je ne veux point affûrer qu'elle fût admise ailleurs qu'aux Jeux Neméens, où on l'accordoit à de jeunes gens qui y parcouroient, dit Pausanias, deux diaules. *Lib. 6. c. 16.* La manière dont s'est exprimé cet Auteur, ne doit point faire naître de doute, comme s'il avoit peut-être eu dessein de faire entendre que ces jeunes gens parcouroient le stade quatre fois, en regagnant la barrière à chacune des deux revolutions qu'ils faisoient. Il est vray que la plus ancienne acception du mot *διαυλος* détermineroit à ce dernier sens, le diaule estant proprement un espace parcouru deux fois, en allant & en venant: mais avec cette signification qu'il conserva toujours, il en prit une autre, & l'on nomma Diaules des places qui avoient deux stades de long*. Nos voyageurs ont fait mention du Diaule de Smyrne, & de quelques autres. Ainfi l'expression de Pausanias est du même genre que cette autre expression, *bis septem*, dont on n'inférera jamais que Virgile, qui l'a employée, n'a peut-être pas voulu parler du nombre de quatorze.

* *Δίαυλος*,
στάδιον διπλόν,
ἢ τόπος δια-
δος. Pollux,
Suidas.

Les personnes du sexe célébroient tous les cinq ans à Olympie une Fête en l'honneur de Junon, où l'on faisoit courir des filles, distribuées en trois classes; les plus jeunes couroient les premières, & les plus âgées n'entroient dans la lice qu'après toutes les autres. Ces courses se faisoient dans le stade, mais on n'y donnoit aux filles que cinq cens pieds: la foiblesse de leur sexe avoit paru demander ce ménagement.

Course double.

La double course avoit également lieu dans le stade pour les courses à pied, & pour les courses à cheval dans l'hippodrome: il n'y suffisoit pas d'atteindre la borne, on estoit obligé d'en faire le tour par la droite, & de revenir à la barrière. Cette course est celle qu'on appelloit *διπλος*. On apprend de Pausanias, qu'elle ne fut admise dans le stade qu'en la quatorzième Olympiade, ce qui me fait croire qu'on l'institua à l'imitation des courses à cheval. Il est vray que nous ne trouvons aujourd'hui aucune autorité bien précise pour déterminer l'étendue de celle-cy, mais nous pouvons du moins la reconnoître dans l'histoire de cette cavale nommée Aura, dont parle Pausanias: celui qui la montoit estant tombé dès le commencement de la course, elle fournit la carrière, doubla la borne, & de là revint devant les Directeurs, qui luy adjudèrent le prix: vous voyez qu'elle avoit parcouru deux fois la longueur de l'hippodrome.

*Longue
Course.*

Les courses de chars ne se faisoient pas autrement dans les temps héroïques; mais, comme je l'ay montré dès le commencement de ce Discours, on les faisoit dans toute la longueur d'une grande plaine. Les Grecs ne pouvant donner aux places qu'ils y destinèrent une longueur qui auroit rendu cette manière d'honorer les Dieux & les Héros trop onéreuse aux hommes, y suppléèrent, en convenant que dans ces places on feroit six fois le tour de la borne, & que six fois on retourneroit à la barrière pour faire le tour du monument qu'on y avoit érigé. Ce changement, qui estoit nécessaire dès que les Jeux devenoient périodiques, me paroît aussi ancien que leur rétablissement. On convint aussi dans la suite de faire de semblables courses à pied dans le stade, & celles-cy on les nomma *δολιχὸν δρόμον*; mais le temps où l'on introduisit cette nouveauté est inconnu.

Je ſçais qu'on n'a pas de ces courſes la même idée que j'en ay conçue; on veut qu'au lieu des ſix revolutions que j'admets, on y en ait fait douze, & pour le prouver, on allegue des autorités qui paroiffent capables de faire impreſſion. C'eſt Suidas, *In voce δολιχός*, qui parlant de la longue courſe à pied, dit qu'elle eſtoit de vingt-quatre ſtades. C'eſt Pindare, qui dit des chevaux attelés aux chars, & courants à la victoire, qu'ils vont avec rapidité vers la douzième courſe, *πρὸς δωδεκάστον δρόμον γ' ἐλαυνόντες*, *Olymp. 6.* qui appelle ces chevaux *δωδεκαδρομοί*, & qui nomme *ποδάρκων δωδεκαδρόμων τέρμενος* *, *Olymp. 2.* ou la place des Jeux, ou le *Pyth. 5.* temple de Delphes, dans le voiſinage duquel on faiſoit les courſes en l'honneur du Dieu, dont le culte y eſtoit particulièrement établi. C'eſt le même Pindare enfin qui donne l'épithete *δωδεκάγραμματον* à la borne, qu'il appelle *τέρμα δρόμου*. Voiſà ſur quoy l'on ſe fonde, & ce qui a eſté cauſe que M. l'Abbé Maſſieu traduiſant le ſecond paſſage de Pindare que je viens de citer, où ce Poète dit que Theron & ſon frere avoient remporté en commun le prix de la courſe des chars aux Jeux de Delphes & à ceux de l'Iſthme: *κοινῇ χάριτες ἄνδρα τεθρίππων δωδεκαδρόμων ἄγαν*, il a cru rendre ſa penſée, en diſant *qu'un bonheur commun couronna leurs deux chars dans cette carrière fameuſe, où les vainqueurs ſont obligez de faire douze fois le tour de la*

* Le mot *τέρμενος* pouvant faire croire que Pindare a parlé du Temple de Delphes, j'ay ſuppoſé que cet endroit eſtoit ſuſceptible des deux interpretations différentes que j'en ay données; cependant je ne doute point qu'il ne ſ'y agiſſe de l'hippodrome, à qui le nom *τέρμενος* convenoit d'autant mieux, qu'il eſtoit fermé d'une enceinte. Homère, dit Euſtathe, (*in Il. 23. 148.*) appelle *τέρμενος* toute place ſeparée des environs, *ἀποπηλὴν τῶν περὶ ἔχων*, c'eſt-à-dire, qui a de tous côtez ſes bornes fixes; & rien n'eſt plus certain: il ne faut pour ſ'en convaincre pleinement, que jeter les yeux ſur l'endroit où Achille veut deſcendre Enée de meſurer ſes forces

avec les ſiennes. *Les Troyens*, luy dit Achille, *ont-ils marqué un champ fertile & bien planté d'arbres, vous l'ont-ils promis, au cas que vous euſſiez le bonheur de me vaincre?*

Ἡ νῦν ποὶ Τρῶες τέρμενος ἔσονται ἄλλων,

Καλὸν φυλακῆς καὶ ἀρούρης, ὅφρα νίμμαι

Αἴκεν ἐμὲ κτείνης; (*Il. 20. 183.*)

On y peut joindre un aſſez grand nombre d'autres endroits du même Poète, d'où il faut conclure que *ποδάρκων δωδεκαδρόμων τέρμενος* eſt un champ, une place, où les chevaux font douze courſes, & non pas un temple dans le voiſinage de cette place.

borne. Mais je l'avoueray, ce sont les expressions de Pindare luy-même qui m'ont fait concevoir une idée opposée. Et pourquoy, Messieurs? parce qu'elles conviennent parfaitement au sentiment que je vous propose, & ne peuvent convenir à aucun autre. Je ne voudrois en effet pour l'établir, ce sentiment, que l'épithete *ᾠδὴ γυμνασίου* donnée à la borne, car le verbe *γυμνασίου* ou *γυμνασίου*, ne signifiant pas tourner autour, mais seulement plier ou flechir^a, il est visible qu'on faisoit, non douze fois, mais six fois seulement le tour d'une borne à laquelle on se plioit, s'il est permis de parler ainsi, douze fois, partie en tournant derrière, & partie en rentrant dans la place. Mais je trouve quelque chose de plus fort encore, & quand je vois que Pindare appelle *τέρμα δρόμος*, *terme ou fin de la course*, une borne où il est certain que la course prise en général ne se terminoit jamais, je vois aussi clairement, que dans ce Poëte *δρόμος* ne signifie pas une revolution, ou deux courses faites successivement sur deux lignes paralleles, mais une course sur une ligne, la seule qui pût se terminer à la borne; que *ᾠδὴ γυμνασίου δρόμος* est la douzième & dernière course de ce genre, & que des chevaux *ᾠδὴ γυμνασίου δρόμοι*, sont des chevaux qui parcourent douze fois la longueur d'une place, moitié en allant à la borne, & moitié en revenant à la barrière.

On ne peut en effet attacher une autre idée au mot *δρόμος*; & l'usage qu'ont fait de ce mot les deux Poètes qui ont excellé dans le Tragique & dans l'Epopée, nous convainc que la course qu'il désigne, soit directement, soit indirectement, est toujours une course simple. Dans un assez petit nombre de vers, Sophocle nomme jusqu'à trois fois *δρόμος* la place où l'on couroit^b:

^a *Ἐν δὲ γόνυ γυμνασίου.* (*Iliad.* 23. 731.) Il flechit ou plia le genouil.
ἔνι γυμνασίου μέλασιν. (*Il.* 11. 668.) dans les membres souples ou flexibles.

^b *Soph. in Elect.* vers. 692. 714. & 749. Je ne fais point usage de ce passage, vers 726.

Ἐκ δ' ὑποστροφῆς

Τελούπης ἔκπν' ἔδδμόν τ' ἤδη δρόμον,

parce qu'il est embarrassé, & que, si je l'ose dire, il présente un sens louche. On peut le traduire: *finissant la sixième course, où ils retournoient à la barrière, & étant près de commencer la septième.* Mais on le traduiroit aussi bien, & peut-estre mieux: *se retournant à la fin de la sixième course pour commencer la septième.*

or on considère une place dans la longueur une fois prise. De plus, Homère appelle également extrémité de course, *πύματος δέσμος*, l'approche de la borne, & l'approche du lieu où l'on cessoit de courir. Dans un endroit, ayant dépeint les chevaux volant dans la plaine, il leur prête une nouvelle vigueur à l'instant où ils approchent d'une borne, d'où ils doivent retourner vers le lieu du départ; & cet instant il le marque, en disant :

Ἀλλ' ὅτε δὴ πύματον τέλειον δέσμον ὠκέες ἵπποι.

Iliad. 23. 9,
373.

Dans un autre endroit il emploie la même expression,

Ἀλλ' ὅτε δὴ πύματον τέλειον δέσμον,

Vasf. 768.

en parlant de la course à pied près de finir. Je ne crois pas que l'on puisse se refuser à de pareilles autoritez.

J'y joindray cependant l'autorité d'un Grammairien, qui a montré qu'il étoit instruit de la vraie signification du mot *δέσμος* & de ses composez. Tzetzès a parlé d'une longue course qu'il a décrite en ces termes : *ὁ δολιχὸς ἐπιδέσμος • τρεῖς γὰρ καμπήνας εἶχεν, καὶ καμπήνας ἡμισύ :* & dans cette description vous ne reconnoissez pas sans doute la course dont je parle, mais vous n'avez pas de peine à découvrir qu'il a voulu parler des courses qui se faisoient à Rome dans le cirque *, & peut-être aussi de celles qu'on faisoit dans l'hippodrome de Constantinople. Or je n'examine point s'il les a bien décrites, & je laisse à qui voudra traiter du Cirque, le soin de rechercher si on y faisoit sept révolutions, ou si on se contentoit d'en parcourir sept fois la longueur : ce qu'il y a de certain, c'est que Tzetzès s'est attaché à la dernière idée, puisqu'il assure que dans ces courses on faisoit trois fois le tour de la borne, avec un demi tour de plus; & qu'en leur donnant l'épithete *ἐπιδέσμοι*, il a fait voir que les courses appelées *δωδεκάδεσμοι* par Pindare, consistoient, non à faire douze fois le tour de la borne, mais seulement à parcourir ce nombre de fois la longueur de l'hippodrome. Ce qui est d'autant plus conforme à la raison, que la

* *Phosphore, clamosi spatiosa per æquora circi* | *Septenas solitus victor obire vias.*
Auson. Epitaph. 35.

nature elle-même semble demander que l'on regarde toutes les courses qui se font successivement sur des lignes paralleles comme autant de courses distinctes, parce qu'après une course un peu longue, & faite avec quelque vivacité sur une ligne droite, si l'on veut décrire une autre ligne, on ne court jamais avec la même force en se détournant *.

*Ed. Bernard,
de mens. & pon-
der. Antiq. lib.
3. n. 32.*

Mais si des preuves tirées de la propriété des termes employez par les meilleurs Ecrivains, par Sophocle, par Pindare, par Homère même, & soutenues du raisonnement, ne paroissent pas suffire, & si on en exige de celles qu'on regarde communément comme plus précises, quoyqu'elles ne le soient pas davantage à mon gré; je vous diray, Messieurs, que le même Grammairien de M. Sarrau, qui a déterminé, comme vous avez vû, la longueur de l'hippodrome, a dit en termes exprès, que le Dolique estoit de douze stades; & que la même chose a esté écrite par Héron, l'un des hommes du monde qui a le mieux connu les mesures des Grecs. Ce dernier, suivant sa methode de marquer de plus d'une manière la valeur de chaque mesure, a donné au Dolique douze cens Orgyes, ou quatre cens coudées grecques: & comme il estoit d'Alexandrie, il y a lieu de croire qu'il s'estoit assuré par luy-même de la justesse de cette évaluation. Car s'il est vray qu'il n'y eut point d'abord d'autre place que le stade pour la course appelée Dolique, il est du moins très-vraysemblable que dans la suite on y fit servir les cours dont on orna les avenues des grandes villes, comme Alexandrie, & qu'on parcourut alors sur une ligne la même étendue qu'on parcourroit autrefois en six revolutions dans le stade. En effet, les anciens Interpretes d'Homère auroient-ils dit sans cela, que la course à pied décrite par le Poëte estoit une course Dolique, où tout au contraire des courses doubles, on partoit de la borne la plus

* En ces rencontres l'action de se détourner est une espèce de repos, d'autant plus sensible, que la course a esté plus animée: aussi le remarquoit-on si bien dans les courses des Jeux publics, qu'on disoit que les Athletes s'arrêtoient. Isidore de Da-

miette appelle cela στάσις ἢ ἐπιρέμνσις, station & repos. l. 3. epist. 144. Ὅσπερ γὰρ ἐν ταῖς σταδίσις στάσις ἢ ἐπιρέμνσις πλεὺς ἐναντίαν πικτὶ κινήσει· εἰ μὴ γὰρ στάσις, οὐδὲν εἰς πικτιαντιὰς χωρήσειεν, &c.

éloignée? Ils se sont trompez sans doute, & la course d'Homère n'est que la course du stade; mais on ne croira pas aisément que celle pour laquelle ils l'ont prise, & qu'ils ont caractérisée par le point du départ, n'ait jamais été que dans leur imagination: & pour moy, j'aime mieux dire avec Eustathe^a, que la course nommée *δολικός* par quelques-uns, estoit apparemment la même que d'autres appelloient *ἀκαμπίος*, laquelle estoit longue, & sur une ligne droite, comme son nom même le montre.

Si l'on trouve donc que Suidas a marqué vingt-quatre stades pour la longue course, cela ne prouve autre chose sinon qu'il s'est mépris en ce point comme en beaucoup d'autres, soit que des expressions équivoques l'aient induit en erreur, ou qu'ayant eu connoissance des cours dont je viens de parler, il se soit imaginé qu'on les parcouroit deux fois. Et son autorité n'est pas plus considérable à cet égard, que lorsqu'il a réduit la même course à vingt stades. Cette dernière idée, qui luy est commune avec quelques Scholiastes, n'est fondée que sur une trop subtile interprétation de l'endroit où Sophocle dit, qu'Oreste courut dans le stade de Delphes avec un succès digne de luy. Quoyque le Poëte eût rendu sa pensée très-nettement^b, on l'a si peu entendu, que pour l'expliquer on a supposé qu'Oreste avoit vingt ans quand il alla à Delphes, & qu'ayant remporté le prix du Dolique, il égala le nombre des courses à celui de ses années. Cette interprétation est démentie par la Tragedie même, qui donne au moins trente ans à ce Prince: n'importe, il s'est trouvé un homme capable de la produire avec confiance, & dès lors il n'est pas étonnant que d'autres hommes l'aient adoptée.

Il me reste deux mots à ajouter pour la satisfaction de quelques personnes d'esprit, qui ont peine à concevoir que l'on fist six fois le tour de la borne, parce qu'il ne leur paroît pas vraisemblable qu'on exposât ainsi des personnes de mérite & de

^a Εἰς δὲ τὸ, ἀπὸ νύσσης, φασὶν ὅτι *δολικός* ἦν ὁ δρόμος, καὶ ἡ ἀφ᾽ ἧς ἀπὸ τοῦ καμπίου ἐγένετο ἄνω πρὸς τὴν ἀφ᾽ ἐπείαν. καὶ ἴσως οὕτως εἶναι ὁ λεγόμενος *ἀκαμπίος* δρόμος, οὗ μένεται Πανσυνίας, εἰπὼν *ἀκαμπίος*, δρόμος μα-

κρὸς καὶ δι' εὐθείας πείπατος. *Eustath. in Iliad. 23. 758.*

^b Δρόμος δ' ἰσώσεως τῇ φύσει τὰ πέρματι. *Sophoc. Elect. v. 697.* V. les Scholies de Triclinius.

Soph. Elect.
720.

Il. 23. 392.

naissance au risque que l'on couroit dans cet endroit-là. Je n'ay garde de vouloir diminuer de l'idée qu'ils en ont conçue, mon dessein au contraire est de les prier d'observer que toute la course estoit une suite de dangers continuels. Oreste perit à la borne, vers la fin de la course que décrit Sophocle, mais long-temps auparavant, au milieu de la même course, les chevaux mal embouchez d'un Eniane, l'emportent malgré luy, & vont heurter le char d'un Barcéen; les deux chars sont froissés, & ceux qui les conduisoient, ne pouvant soutenir un si rude choc, sont précipitez sur la place. Voilà ce qui arrivoit souvent, & nous voyons des accidents à peu-près pareils dans la course décrite par Homère. Les chevaux d'Eumèle se détachent, son char tombe sur le devant, il tombe luy-même, & se blesse. Diomede ayant laissé échapper son fouet, est exposé aux plus grands malheurs, & n'en est delivré que pour avoir eu la précaution de prendre un autre fouet. Il est naturel que des gens de Lettres soient frappez à la vûe de ces dangers, mais ceux qui s'y exposoient, les envisageoient bien moins que la gloire qui en estoit le prix; & pour decider des bornes qu'on y devoit mettre, il faut entrer dans les vûes de gens qui n'y en mettoient point, parce que l'honneur estoit proportionné à la grandeur & à la multiplicité des périls. Ils s'étourdissoient sur la mort même, dont leurs fautes pouvoient estre suivies; & Nestor ne craint pour un fils qu'il aime que la honte, au cas qu'il ait le malheur de briser son char & de blesser ses chevaux *.

* Μήπως ἵππας πρῶσθης κατὰ τὸ ἄρμα πᾶ ἄξιος.
Χάρμα δὲ πῶς ἄλλοισιν, ἐλεγχέειν δὲ σοὶ αὐτῷ
ἔσσεται. *Iliad.* 23. 341.



DISSERTATION HISTORIQUE
SUR LA
BIBLIOTHEQUE D'ALEXANDRIE.

Par M. BONAMY.

PLUSIEURS Auteurs ont parlé de la Bibliothèque d'Alexandrie, mais je n'en connois aucun qui en ait donné une histoire suivie. Juste-Lipse en a traité dans son Livre des Bibliothèques, & ce qu'il en dit est peu étendu: les sçavantes Dissertations de Gronovius & de M. Kuster sur le Musée ou l'Academie d'Alexandrie sont plus étendues, mais comme ils se sont bornez à ce qui regardoit en particulier le Musée, & que la plus grande partie de leur ouvrage est employée à examiner en Grammairiens les passages de quelques auteurs qui ont parlé de ce qui regarde cette demeure des Sçavants d'Alexandrie, j'ay cru qu'en profitant des lumières & des recherches de ces habiles critiques, je pouvois entreprendre d'écrire une histoire de cette fameuse Bibliothèque.

Dans la vie de Demetrius de Phalère, que j'ay eu l'honneur de lire à la Compagnie, j'ay prouvé que ce Legislateur ayant esté obligé de sortir d'Athenes, s'estoit retiré à Thebes, où il demeura plusieurs années. La vie triste & obscure qu'il y mena, selon Plutarque, ne contribua pas peu à le déterminer à quitter la Grece: mais ce ne fut qu'après la mort de Cassander Roy de Macedoine, qu'il se retira en Egypte auprès de Ptolémée Soter ou le Lagides; il y vécut tranquillement pendant 19 ou 20. ans, & mourut, comme le dit Hermippus, de la picquûre d'un aspic, au commencement du regne de Ptolémée Philadelphc.

Le temps de cette mort estant fixé, la Bibliothèque d'Alexandrie, dont Demetrius a esté le premier Surintendant, a dû avoir son commencement, au plustard, dans le temps que Ptolémée le Lagides avoit associé au trône de l'Egypte Ptolémée Philadelphc son fils. C'est le sentiment d'Anatolius de Laodicée:

Assemblée
publique
3. d'Avril
1731.

*Lib. de adul.
& amici discrip.
pag. 69.*

Diog. Laerce;

*Euseb. histon.
Eccles.*

sentiment qui a esté embrassé par J. Lipse, Isaac Vossius, le P. Petau, Riccioli, & par d'autres modernes ; ils ont prétendu par là concilier quelques anciens, dont les uns mettent l'établissement de la Bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée Soter, & les autres sous Ptolémée Philadelphie. Si l'autorité d'Hermippus, cité par Diogene Laërce, a fait embrasser aux Sçavants modernes que je viens de nommer, le sentiment qui fait commencer la Bibliothèque au temps que les deux Ptolémées regnoient ensemble, la même autorité a fait embrasser à Scaliger un sentiment tout contraire. Car ce célèbre critique en admettant la vérité de ce que dit Hermippus touchant le temps de la mort de Demetrius, mais voulant en même temps que la Bibliothèque n'ait esté établie que par les ordres de Ptolémée Philadelphie, il en conclut que Demetrius ne peut avoir présidé à cet établissement. Les raisons qu'il apporte pour soutenir ce sentiment sont, que selon Hermippus, Demetrius étant mort peu de temps après Ptolémée le Lagides, il n'a pû présider à l'établissement de la Bibliothèque d'Alexandrie, puisque Vitruve & Pline disent que cette Bibliothèque n'a esté établie qu'à l'imitation de celle de Pergame, fondée par Eumenes neveu de Phileterus, après la vingt-troisième année du regne de Ptolémée Philadelphie.

Mais Scaliger s'est trompé à l'égard d'Eumenes fondateur de la Bibliothèque de Pergame. Cet Eumenes, que Pline ne désigne point, n'est pas Eumenes neveu de Phileterus, mais c'est, selon Strabon, Eumenes fils d'Attalus I. qui commença à regner la septième année de Ptolémée Epiphane. Or il est certain qu'il y avoit à Alexandrie une Bibliothèque avant la septième année du regne de Ptolémée Epiphane. Aussi Pline ne parle-t'il point de l'établissement d'une Bibliothèque, mais seulement de l'émulation qui regnoit entre Ptolémée & Eumenes, pour augmenter le nombre de leurs livres ; émulation qui donna lieu à l'invention du parchemin, parce que Ptolémée avoit défendu de transporter du papier hors de l'Egypte. *Æmulatione*, dit Pline, *circa Bibliothecas regum Ptolemai & Eumenis, supprime chartas Ptolemæo. . . . Varro membranas Pergami*

tradidit repertas. Pour ce qui est de Vitruve, la Bibliothèque dont il parle ne peut pas être la grande Bibliothèque d'Alexandrie, mais une autre, que S. Epiphane appelle la petite ou la fille, & dont je parleray dans la suite.

Je mettray donc le commencement de la Bibliothèque d'Alexandrie sous le regne des deux Ptolemées. Mais on peut croire que Ptolemée le Lagides avoit déjà fait les préparatifs nécessaires, soit pour les bâtimens où on devoit mettre les livres, dont il avoit peut-être déjà acquis un bon nombre, avant qu'il partageât la royauté avec son fils, soit pour les bâtimens qui devoient être la demeure des Sçavants du Musée, destinez à avoir soin de la Bibliothèque & à perfectionner les sciences par leurs recherches : au moins il me paroît que c'est de Ptolemée Soter qu'il faut entendre ces paroles de Plutarque, *Πτολεμαῖος ὁ ὡρεῖς συναγωγὴν τὸ μουσεῖον.*

*Advers. Colota
pag. 1095.*

L'Egypte a été renommée de tout temps par les Sciences qui y avoient toujours été en honneur, & les Grecs ne détruisirent pas le goût pour les belles Lettres & les Arts où ils le trouvèrent établi. Ptolemée le Lagides avoit cultivé les belles Lettres, comme cela paroît par la vie d'Alexandre le Grand qu'il avoit composée : & selon le sentiment d'Arrien, c'étoit un des Auteurs les plus exacts à qui on pût adjoûter foy pour ce qui regardoit les expéditions de ce Prince. Demetrius d'un autre côté, aussi distingué par son caractère de Philosophe & de Sçavant, que par le rang qu'il avoit tenu dans le monde ; & par ses autres talents, donne tout lieu de croire qu'il fut le premier qui forma le projet de la Bibliothèque & du Musée, ou de l'Académie d'Alexandrie, & qui le fit goûter au Roy. Il avoit, selon Plutarque, conseillé à ce Prince de composer une Bibliothèque d'auteurs de Politique, & de rechercher tous les livres qui traitoient du gouvernement des Royaumes & des Républiques, pour les lire, parce qu'il y trouveroit des conseils qu'aucun de ses amis n'oseroit luy donner. Quand ce Prince eut une fois goûté cet excellent avis, & qu'il fut en train d'accumuler des livres, il n'est pas difficile de croire qu'il donna aisément les mains à ce que luy proposa Demetrius, d'établir une

Initio Histor.

*Dodvel, an-
notat. in tom. 1.
Dion. Halic. p.
§ 24. tom. 2.*

Bibliothèque qui fût composée de toute sorte de livres. Ils avoient vû en Grece des exemples de pareils établissemens, je veux dire la Bibliothèque des Pisistratides, & celle d'Aristote, mais la première n'estoit composée que de Poëtes & d'autres Auteurs Grecs; celle d'Aristote estoit une Bibliothèque particulière, qui n'estoit guères ouverte qu'aux Peripatéticiens.

Une Bibliothèque publique, fournie abondamment de toute sorte de Livres, & des Histoires de toutes les Nations, estoit nécessaire, afin que les studieux pussent contenter leur curiosité, perfectionner les Sciences, & comparer, pour la connoissance de l'Histoire, les différentes traditions de chaque peuple qui se prêtent mutuellement des lumières pour dissiper les ténèbres de l'antiquité. Ce fut pour fournir ces secours à la société des Sçavants du Musée, que Demetrius de Phalère entreprit, sous les ordres de Ptolémée Soter, d'amasser des livres à Alexandrie.

Lib. 1. p. 31.

Mais si ce que dit Diodore de Sicile de la Bibliothèque du Roy Osimanduas est vray, les Ptolémées n'eurent pas besoin de chercher hors de l'Egypte des exemples d'un semblable établissement.

*Strab. l. 13.
p. 608.*

Cependant Pisistrate, selon Aulu-Gelle & Tertullien, & Aristote, selon Strabon, furent les modèles que les Rois d'Egypte se piquèrent d'imiter. Mais qui que ce soit qui ait inspiré à ces Princes de fonder une Bibliothèque, la postérité leur est redevable d'avoir établi des dépôts publics, d'où sont venus quantité d'ouvrages, malgré les injures des temps. Car les Bibliothèques estoient des ressources où l'on avoit recours, non seulement pour y lire les Livres, mais encore pour les y faire copier, lorsque la guerre ou le feu les avoient détruits ailleurs, ou lorsque l'utilité publique le demandoit. De sorte que si nous avons aujourd'huy de grandes obligations à ceux qui employent leurs richesses à amasser un grand nombre de volumes, on ne peut assez louer ceux qui, dans l'antiquité, ont établi ces Bibliothèques fameuses par le nombre des volumes qui les composoient, dans un temps où l'impression n'avoit pas rendu les livres communs, & où il falloit beaucoup de temps
pour

pour les transcrire : c'est ainsi, pour me servir des paroles de Pline, qu'ils ont rendu publics les genies des hommes. *Prinus*, dit cet Historien, en parlant d'Asinius Pollion, *Bibliothecam Lib. 35. c. 2, dicando ingenia hominum rempublicam fecit.*

Demetrius de Phalère ayant donc esté établi Surintendant de la Bibliothèque, fit rechercher de tous costez des Livres. Toutes les Nations contribuèrent à l'enrichir, Egyptiens, Juifs, Ethiopiens, Chaldéens, Perses, Indiens & Grecs. Les Romains mêmes, si on en croit S. Epiphane, fournirent de leurs ouvrages, mais sans doute que ce ne fut point la Nation qui augmenta alors le plus la Bibliothèque. Ptolémée Philadelphie ayant demandé un jour à Demetrius combien il y avoit déjà de volumes dans la Bibliothèque, il luy répondit, selon S. Epiphane, qu'il en avoit environ 54800. & selon Josephc, 200. mille, & ce dernier Auteur dit, que Demetrius adjôûta, qu'il esperoit dans peu en avoir 500. mille. Si ce que dit Josephc estoit vray, il auroit pu se faire que Ptolémée Philadelphie eût fait en différens temps la même question à Demetrius, & de là viendroit la diversité des réponses.

Epiph. l. 6. de mensur. & pond. n. 9. & 11.

Idem ibid.

Cependant; loin d'estre assuré que ce Bibliothécaire amassa; avant que de mourir, ces cinq cens mille volumes, on ne sçait pas même s'il y a eu dans la Bibliothèque d'Alexandrie 200. mille volumes du vivant de Demetrius. Car Eusebe dit qu'à la mort de Ptolémée Philadelphie on n'y comptoit que cent mille volumes. Ces Livres furent mis dans le quartier de la Ville appelé Bruchion, à l'Orient du grand port, du costé de la porte de Canope. Car, selon Strabon, l'Hippodrome & le Stade estoient auprès de cette porte, du costé de Nicopolis; or ces lieux d'exercice faisoient partie du Bruchion. Ce quartier estoit ainsi nommé d'un mot Grec corrompu *βρυχίων* pour *πυρρῶν*, qui signifie magasin de bled, parce que ce magasin estoit effectivement dans ce quartier. On y voyoit encore le Palais des Rois, plusieurs autres Palais & des Temples magnifiques. Le Musée, selon Strabon, faisoit partie des Palais, c'estoit un grand bâtiment qui avoit des portiques & des galeries pour se promener, de grandes sales pour conférer des matières de

Euseb. in chron. pag. 66.

Syncell. pag. 271. & Cedr.

Epiph. l. cit.

Lib. 17. pag. 795.

Strab. lib. 17.

Littérature, & un lieu où les Sçavants mangeoient ensemble. *Sirab. lib. 17.* Le Musée avoit ses revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens, & de ceux qui y habitoient. Un Prestre nommé par les Rois d'Egypte y présidoit. Ceux qui demeuroient au Musée ne contribuoient pas seulement de leurs soins à l'utilité de la Bibliothèque, mais encore par les conférences qu'ils avoient entre-eux, ils entretenoient le goût des belles Lettres, & excitoient l'émulation de ceux qui desiroient se rendre habiles. Nourris & entretenus de tout ce qui leur estoit nécessaire, les Sçavants de cette Académie pouvoient se livrer tout entiers à l'étude: de là cette comparaison que Timon de Phliûs faisoit du Musée, avec ces cages où on enferme les volailles pour les engraisser. Cette vie heureuse dont on jouissoit dans le Musée estoit la recompense, & en même temps la preuve du mérite & de la science; *μουσεῖον*, dit Philostrate, *ὡς πᾶσι τὰ Αἰγυπτία συγκαλοῦσα* *ὅτι ἐν πάσῃ τῇ γῇ ἐλλογίμου.* Dans la suite cependant, on y donna quelquefois place à des personnes dont la science ne faisoit pas tout le mérite.

Tel estoit l'état de la Bibliothèque & du Musée, lorsque Ptolémée Soter mourut. Demetrius ne luy survêcut pas longtemps. Ptolémée Philadelphie n'avoit pas laissé paroître, tandis que son Père vivoit, le ressentiment des mauvais offices que Demetrius luy avoit rendus, mais il fit éclater sa vengeance dès qu'il fut mort. Demetrius fut chassé de la Cour, & envoyé dans un lieu écarté, où il mourut de la manière que j'ay dit. La perte de Demetrius n'entraîna pas celle du plan qu'il avoit donné à Ptolémée Soter pour le Musée & la Bibliothèque: Philadelphie le continua. La curiosité que ce Prince eut pour les Sciences, sa passion pour les Livres, la protection qu'il accorda aux Sçavants, & sa magnificence, luy attirèrent de tous costez quantité de personnes qui se distinguèrent par leur mérite: Callimaque Poète & Grammairien, enseignoit à Alexandrie sous le regne de Philadelphie, & Manethon écrivit toute l'Histoire Egyptienne qu'il dédia à ce Prince. Zenodote qui avoit étudié avec Ptolémée Philadelphie sous Philetas *, Poète & Grammairien, natif de l'Isle de Cos, fut nommé pour

Athen. l. 12.
α. ο.

* *Suidas* Zenodot. μαθη-
της τῷ Φίλῳ πα-
ρὰ Πτολεμαίῳ
μαθητὴς τῷ
Φίλῳ.

remplir la place de Surintendant de la Bibliothèque: Ptolemée Philadelphie fit acheter des Livres à Athènes & à Rhodes: la Bibliothèque d'Aristote, très-nombreuse pour un particulier, avoit passé à Theophraste qui l'avoit jointe à la sienne, elle méritoit l'attention de ce Prince: aussi la retira-t-il des mains de Neléc qui en avoit hérité de Theophraste, mais les ouvrages d'Aristote dont Neléc n'avoit pas apparemment voulu se dessaisir, ne furent point apportez dans la Bibliothèque d'Alexandrie. *Athen. liv. 1.*

La 9.^e année du regne de Philadelphie naquit Eratosthenes. Il eut pour maître Callimaque, que Lomeier dit avoir esté Bibliothécaire d'Alexandrie après Zenodote, mais il n'en donne point de preuves. Eratosthenes après avoir demeuré quelque temps à Alexandrie, alla à Athènes. Il y estoit encore lorsque sa réputation parvint jusqu'à Evergetes premier, successeur de Philadelphie. Ce Prince profitant des douceurs de la paix s'appliquoit à cultiver les Sciences dans ses Etats, & à augmenter la Bibliothèque d'Alexandrie, il fit venir Eratosthenes pour en estre le Surintendant. On ne pouvoit choisir une personne plus capable de remplir ce poste. C'estoit un homme d'un sçavoir universel, comme il paroissoit par ses propres ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux estoient ceux qu'il avoit faits sur la Géographie & l'Histoire, il estoit aussi Grammairien, Poète & Philosophe: mais selon le témoignage de Strabon, on ne remarquoit pas dans ses traitez de Philosophie un auteur qui eût fait son capital de cette science, il paroissoit ne s'y piquer que de passer pour Philosophe, & de sçavoir quelque chose de plus que le commun en ce genre.

Idem ibid.

Vossius de hist. Græcis.

μέσος ὡς ὅτε βιβλιοθήκας φιλοσοφείν, καὶ τὴν μὴ θαρρύνοντες ἐλκεῖν ἐαυτὸν εἰς πλὴν ὑπόθεσιν πάντων, ἀλλὰ μόνον τὴν δοκεῖν περιόντος. Et si on en veut croire Strabon, on remarquoit la même chose dans ses autres ouvrages, mais il faut avouer aussi que Strabon censure souvent mal à propos Eratosthenes. Il n'y a donc point à s'étonner que ceux qui présidoient au Musée luy eussent donné le surnom de *Beta*, pour faire entendre qu'Eratosthenes ne tenoit que le second rang dans toutes les sciences. C'est Hesychius de Milet qui nous

Idem ibid.

apprend la raison de ce surnom. Mais M. Prideaux veut qu'on ne l'ait appelé ainsi, que parce qu'il estoit le second Bibliothécaire d'Alexandrie, après Zenodote : car M. Prideaux croit que la simple qualité de Bibliothécaire estoit au-dessous de Demetrius de Phalere. Quoy qu'il en soit de la raison qui a fait donner à Eratosthenes le nom de Beta, on ne peut luy refuser la qualité d'homme sçavant ; c'est de quoy on peut se convaincre par ce qui nous reste de luy dans différents Auteurs, & principalement pour ce qui regarde la Géographie. Il s'y estoit rendu très-habile, ayant à sa disposition, selon Hipparque, une Bibliothèque fournie d'une grande quantité de relations de différents pays : cette Bibliothèque estoit sans doute celle d'Alexandrie. On ne sçait pas en quelle année du regne d'Evergetes I. il vint en Egypte ; il a dû estre long-temps Bibliothécaire du Bruchion, puisqu'il a vécu jusqu'à 80. ans, selon Suidas, & même jusqu'à 82. selon Lucien. C'est-à-dire, qu'il est mort la septième ou la neuvième année du regne de Ptolémée Epiphane.

*Strab. lib. 2.
pag. 69.*

Il eut pour successeur dans la Surintendance de la Bibliothèque, Apollonius. C'est celui dont nous avons encore l'expédition des Argonautes. Il estoit de Naucratis ville d'Egypte, & le surnom d'Alexandrin que luy donne Suidas, luy avoit esté donné pour la même raison que celui de Rhodien, parce qu'il avoit demeuré long-temps à Rhodes. Comme il estoit contemporain d'Eratosthenes, il devoit estre âgé lorsqu'il remplit sa place de Bibliothécaire, supposé qu'il luy ait succédé la neuvième année du regne de Ptolémée Epiphane.

*Suidas.
Ælian. l. 15.
animal. Hist. c.
23. Strab. lib.
13. pag. 624.*

Aristonyme Poëte comique, fut Bibliothécaire après Apollonius, c'est-à-dire, vers la 14.^e ou 15.^e année de Ptolémée Epiphane. Car il n'y a pas d'apparence qu'Apollonius ait esté long-temps Bibliothécaire, à cause de son grand âge. Pour Aristonyme, il avoit 64. ans quand il prit soin de la Bibliothèque. C'est de son temps qu'Eumenes Roy de Pergame, fils d'Attalus I. établit à Pergame une Bibliothèque, qui dans la suite fut la rivale de celle d'Alexandrie. Aristonyme, soit de luy-même, soit qu'il fût appelé par Eumenes, prit la résolution

de se retirer secrètement à Pergame. Mais son dessein ayant esté découvert, Ptolémée Epiphanes le fit mettre en prison, & l'en fit sortir quelque temps après. Suidas, qui nous apprend cette particularité de la vie d'Aristonyme, ne nous dit point s'il fut rétabli dans sa place, mais il dit qu'il mourut âgé de 77. ans, c'est-à-dire, vers la troisième année de Ptolémée Philometor. Je ne sçais si ce fut ce Prince ou son Père, qui fit la défense de transporter du papier hors de l'Egypte, à l'occasion de l'établissement de la Bibliothèque de Pergame. Car les Rois d'Egypte, successeurs d'Evergetes I. le dernier de la race des Ptolémées qui ait eu de la modération, & quelque vertu, ces Rois, dis-je, malgré le déreglement de leurs mœurs, sembloient hériter de l'amour des sciences, & du desir d'augmenter leurs Livres, en même temps qu'ils héritoient du Royaume d'Egypte. Leur émulation se trouva donc encore excitée à la vûe de la Bibliothèque de Pergame, dont les volumes commençoient à se multiplier; c'est pourquoy ne voulant pas qu'aucun Prince pût se glorifier d'en avoir une plus nombreuse que celle d'Alexandrie, ils défendoient le transport du papier hors de l'Egypte. Je n'ay trouvé dans aucun Auteur celuy qui fut nommé Bibliothécaire pour remplir la place d'Aristonyme après sa mort. Lomeier met un Aristonicus, mais on ne voit pas sur quelle autorité il se fonde.

Quoy qu'il en soit, la Bibliothèque d'Alexandrie n'aura pas esté long-temps sans Surintendant, s'il faut, avec Usserius, rapporter à la onzième année de Ptolémée Philometor, ce que dit Vitruve d'une Bibliothèque établie à Alexandrie après celle de Pergame. Ptolémée Philometor ayant regné onze ans, fut détrôné par Antiochus Epiphanes, & les Alexandrins mirent à sa place son frere Evergetes II. surnommé Physcon. C'est ce Physcon qu'Usserius croit avoir esté l'auteur d'une Bibliothèque différente de celle du Bruchion. Il avoit esté disciple du Grammairien Aristarque, & il composa des Commentaires historiques, dont Galien & Athenée font mention. S. Epiphane luy donne le surnom de Philologue. Ce Prince, le plus méchant, le plus cruel, & le moins capable de regner de tous

*Athen. lib. 2.
cap. 23. Galen.
Comment. 2. ad
Epidemicor. lib.
3. Hippocratis.*

*Vitr. lib. 7.
præfat.*

Galen. ibid.

Vitr. l. cit.

les Ptolémées, témoigna une grande passion pour augmenter les Livres de la Bibliothèque, & par un esprit de jalousie contre la Bibliothèque de Pergame, il résolut d'en amasser aussi une à Alexandrie. *Reges Attalici*, dit Vitruve, *cum egregiam Bibliothecam Pergami ad communem delectationem instituissent, tunc item Ptolemæus infinito zelo cupiditatisque incitatus studio, non minoribus industriis ad eundem modum contenderat Alexandriæ comparare.* Selon Galien, il exigeoit de ceux qui abordoient au port de cette Ville, qu'ils luy apportassent des Livres pour les faire copier, mais il gardoit les originaux, & donnoit les copies à la place. On mettoit ces mots Grecs *τῶ ἐκπλείων* sur ces originaux, pour faire voir qu'ils estoient venus sur les vaisseaux. Les Athéniens, sur la prière que leur en fit Physcon, luy envoyèrent les ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Eschyle, à condition qu'on ne feroit qu'en prendre copie, & qu'on leur renvoyeroit les originaux en bon état. Ptolémée le leur promet, & pour sûreté de sa promesse il consigna quinze talents. Mais après avoir fait copier ces ouvrages en beaux caractères, il en usa à l'égard des Athéniens comme il en usoit à l'égard de tous ceux qui luy envoyoient des Livres. Les Athéniens furent contraints de se contenter des copies qu'on leur rendit, & Physcon consentit sans peine qu'ils gardassent les quinze talents. Ce Prince amassa par ce moyen une grande quantité de Livres ; mais il s'avisa encore, suivant Vitruve, d'un autre expédient pour augmenter sa Bibliothèque. Il institua des Jeux en l'honneur des Muses & d'Apollon, & proposa des honneurs & des récompenses à toute sorte d'Ecrivains qui auroient remporté le prix. Le Roy vouloit qu'il y eût sept Juges pour décider du mérite des ouvrages, & on n'en trouva que six parmi les gens de Lettres qui estoient alors à Alexandrie : ces six Juges proposèrent au Roy de choisir pour septième Juge un certain Aristophanes, occupé continuellement à lire les livres de la Bibliothèque : le Roy y consentit.

Les Poètes lurent les premiers leurs ouvrages. Six Juges avoient déjà décidé en faveur de quelques-uns, pour qui le peuple avoit témoigné du penchant. Mais Aristophanes

accorda le premier prix à un Poète qu'on n'avoit presque pas daigné écouter, il soutint qu'il étoit le seul qui eût lu les ouvrages qu'il avoit composés, & que tous les autres étoient des plagiaires. Il les en convainquit publiquement, ayant fait apporter de la Bibliothèque des Livres, où il montra les endroits qu'ils avoient pillés. Ce jugement d'Aristophanes fut une preuve de sa capacité, & luy mérita la place de Surintendant de la Bibliothèque. Comme il y avoit à Alexandrie une Bibliothèque avant que les Rois de Pergame, *Attalici Reges*, en eussent établi une, il faut nécessairement entendre ce que dit Vitruve d'une autre Bibliothèque que de celle du Bruchion. Et cette autre Bibliothèque ne peut être que celle du temple de Serapis. Aucun Auteur ancien n'a marqué le temps précis de son établissement : quelques Modernes ont prétendu que Cleopatre, fille de Ptolémée Auletes, l'avoit fondée, mais il est certain, par les témoignages de Tertullien, d'Am. Marcellin, & de S. Chrysostome, qu'elle subsistoit avant l'embrasement ; elle étoit moins considérable que la Bibliothèque du Bruchion, aussi l'appelloit-on la fille, au rapport de S. Epiphane. Elle étoit dans les appartements du Temple de Sérapis : ce Temple étoit auprès du petit port que Strabon appelle *Εὐνόσου*, dans le quartier de la ville nommé Rhacotis ; il étoit par conséquent éloigné du Musée, dont il étoit séparé par les deux ports de l'Heptastadium. Ainsi Gronovius s'est trompé dans sa sçavante Dissertation sur le Musée, lorsqu'il place le Sérapeon avec le Musée dans le quartier Bruchion. Au reste, cette disette de Sçavants, dont parle Vitruve, me feroit croire que la Bibliothèque du Sérapeon auroit été établie plus tard que ne le dit Ussérius, c'est-à-dire dans le temps que Ptolémée Physcon ayant exercé sa cruauté sur les habitants d'Alexandrie, répandit si fort la terreur dans cette ville, que la plupart des habitants se réfugièrent dans les pays étrangers. Ces exils furent un avantage pour ces pays ; car, selon le témoignage de Meneclès de Barcé, & d'Andron dans ses Annales d'Alexandrie, deux Auteurs cités par Athénée, les Grecs & les Barbares furent instruits par les Alexandrins, dans un temps où les Sciences & les Arts étoient

*Lib. de mens.
& ponderibus.*

*Lib. 4. pag.
284.*

tombez à cause des guerres continuelles des successeurs d'Alexandre. Les sciences commencèrent donc à revivre sous Ptolémée VII. Roy d'Egypte, que les Alexandrins appellèrent à juste titre *κακὸς γένος*. Ce méchant Prince, continuant ces deux Auteurs, ayant fait mourir un grand nombre de citoyens d'Alexandrie, & ayant exilé la plupart de ceux qui avoient esté élevez avec son frere (Ptolémée Philometor,) il remplit les villes & les isles de Grammairiens, de Philosophes, de Géometres, de Musiciens, de Maîtres qui instruisoient la jeunesse, de Peintres, de Medecins, & d'autres personnes habiles dans les Arts liberaux. La nécessité contraignit toutes ces personnes à enseigner ce qu'ils sçavoient pour gagner leur vie, & par là ils firent revivre les sciences & les arts dans les différents lieux de leur exil.

On voit par là quelle devoit estre Alexandrie pour les sciences. C'estoit le fruit de l'établissement du Musée & de la Bibliotheque, qui avoit attiré à Alexandrie tout ce qu'il y avoit de personnes de mérite dans la Grece, & dans les autres pays. Si tous ces Sçavants ne revinrent point à Alexandrie après la mort de Ptolémée Physcon, il y en eut d'autres qui les remplacèrent, & qui soutinrent la réputation où cette ville estoit, d'estre une Ecole publique de toutes les sciences. Les Rois qui succedèrent à Ptolémée Physcon, jusqu'à Cleopatre, se picquèrent de la même émulation que leurs prédecesseurs. La passion d'accroître le nombre des livres de la Bibliotheque, fut toujours la même: comme les Ptolemées n'épargnoient rien pour en avoir, ils donnerent par là occasion à des gens avides de gain de supposer quantité de livres à des Auteurs célèbres, sous le nom de qui on faisoit passer des ouvrages qu'ils n'avoient point composés, afin de les vendre plus cher. C'est ce que Galien nous apprend, & il se plaint que cela avoit donné lieu de mettre parmi les ouvrages d'Hippocrate des livres qui ne sont point de ce sçavant Medecin. Enfin le nombre des volumes alloit jusqu'à sept cens mille, lorsque la Bibliotheque fut brûlée.

*Comment. 2. ad
lib. 3. Epidemi-
cor. Hippocrat.*

Mais il est bon de remarquer icy, que les volumes des Anciens, qui n'ont aucune ressemblance avec nos volumes pour la forme, ne peuvent non plus leur estre comparez pour la quantité

quantité des choses qu'ils pouvoient contenir. Les Metamorphoses d'Ovide faisoient quinze volumes, c'est-à-dire, que chaque livre remplissoit un volume. Origenes dit que Didyme surnommé Χαλκέντερος, qui vivoit à Alexandrie du temps de Jules-Cesar, avoit composé six mille volumes; Seneque ne luy en donne que quatre mille, & Athenée trois mille cinq cens: mais quand on ne compareroit ces trois mille volumes qu'avec nos in-douze, on ne comprendroit pas comment un seul homme auroit pû tant écrire, si ces volumes n'avoient esté moins étendus que les nôtres. Ainsi il ne faut point conclurre des sept cens mille volumes de la Bibliothèque d'Alexandrie, qu'elle fût plus nombreuse que cette riche Bibliothèque qui, par la magnificence du Roy, & les soins de M. l'Abbé Bignon, fait tous les jours des acquisitions nouvelles.

Tout le monde sçait ce qui obligea Jules-Cesar assiégré dans un quartier de la ville d'Alexandrie où estoit le Musée, à faire mettre le feu à la flotte qui estoit dans le port. Malheureusement le vent porta les flammes plus loin que Cesar ne vouloit, & le feu ayant pris aux maisons voisines du grand port, se communiqua de là au quartier du Bruchion, aux magasins de bled, & à la Bibliothèque, qui en faisoient partie, & causa l'embrasement de la Bibliothèque. C'est cet incendie que Lucain a ainsi exprimé dans ces Vers: Lib. 10.

————— *Nec puppibus ignis*
Incubuit solis: sed quæ vicina fuere
Tecta mari, longis rapuere vaporibus ignem.
Et cladem fovere noti: percussa que flamma
Turbine, non alio motu per tecta cucurrit
Quam solet ætherio lampas decurrere sulco,
Materiaque carens, atque ardens aëre solo.

Orose dit qu'il n'y eut que quatre cens mille volumes qui furent consumés dans l'incendie que causa l'embrasement de la flotte; *ea flamma cum partem urbis invasisset, quadringenta millia librorum proximis fortè ædibus condita exussit.* Ce que Plutarque Lib. 6.
In Cesar. 2.
731.

*Lib. 22.
Lib. 6. origin.*

*Lib. 42. pag.
202.*

paroît confirmer, car il dit que Cefar ayant été contraint de se delivrer par le feu, du danger où il étoit, la grande Bibliothèque fut consumée par le feu qui s'y étoit communiqué de l'Arse-
nal de la marine. De là on pourroit conclurre, qu'il n'y avoit que quatre cens mille volumes dans la Bibliothèque du Bru-
chion, qui étoit plus considérable que celle de Serapis. Et
comme Aulu-Gelle, Ammien-Marcellin & Isidore comptent
sept cens mille volumes dans les Bibliothèques d'Alexandrie,
il devoit y en avoir trois cens mille qui furent brûlez dans la
Bibliothèque du Serapeon qu'on appelloit la petite, ou la fille :
mais je ne sçais si l'incendie de cette Bibliothèque a été causé
par l'incendie de la flotte. Les combats qu'il y eut entre les Sol-
dats des deux partis, donnèrent aussi lieu à l'embrasement &
au pillage. *Ea omnia*, dit Aulu-Gelle, parlant des sept cens
mille volumes, *bello priore Alexandrino dum diripitur civitas. . .
à militibus fortè auxiliaribus incensa sunt*; & c'est ce qu'on lit
aussi dans Dion. Malgré les témoignages précis de l'embrase-
ment entier des Bibliothèques d'Alexandrie, il y a eu des Au-
teurs modernes qui ont voulu sauver de l'incendie la Bibliothé-
que de Serapis. Il est vray que les Anciens qui ont parlé du
nombre des volumes qui composoient la Bibliothèque, ne s'ac-
cordent pas entr'eux, car quelques-uns, comme Seneque &
Orose, n'en comptent que quatre cens mille, & les autres,
comme Aulu-Gelle, Ammien-Marcellin & Isidore, en met-
tent sept cens mille; mais ils s'accordent tous à dire que toute la
Bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée.

Le sçavant M. Prideaux, dans son Histoire des Juifs, cite
Tertullien, S. Epiphane, S. Chrysostome & Orose, pour
prouver que la Bibliothèque du Serapis avoit été épargnée par
les flammes. Mais les trois premiers ne disent autre chose sinon
que la Bibliothèque du Serapeon subsistoit de leur temps; ce
qui ne prouve point que les livres qui la composoient du temps
de Jules-Cesar, n'eussent point été brûlez ou dissipés: pour ce
qui est d'Orose, il nie absolument qu'il soit resté aucune Biblio-
thèque après l'incendie, il prétend même qu'il est plus con-
venable de croire qu'on avoit recherché d'autres livres pour

remplacer ceux qui avoient esté perdus, que de s'imaginer qu'il fût resté une autre Bibliotheque outre les quatre cens mille volumes qui avoient esté brûlez : *Honestius creditur alios libros fuisse quæritos, qui pristinas studiorum curas æmulerentur, quam ullam aliam fuisse tunc Bibliothecam quæ extra quadringenta millia librorum fuisse, ac per hoc evasisse credatur.* Telle fut donc la fin de la célèbre Bibliotheque d'Alexandrie, le fruit du bon goût & des soins des Rois d'Egypte, comme parle Tite-Live; *ele-* *Lib. 6.*
gantia Regum, curæque id opus.

*Senec. lib. de
tranquil. animi.*

Je ne nie point cependant qu'on n'ait pû dérober aux flammes une grande quantité de livres, & que ces livres n'ayent servi de fondement à la nouvelle Bibliotheque du Serapeon, qui devint en peu de temps très-nombreuse. Les deux cens mille volumes de la Bibliotheque de Pergame, dont Marc-Antoine fit présent à Cléopatre, réparèrent aussi en partie la perte qu'avoit causée l'embrasement. Les Auteurs ne parlent plus de la Bibliotheque du Bruchion depuis qu'elle fut brûlée. Pour ce qui est du Musée, ou il ne fut point brûlé, ou il fut rétabli. Strabon qui écrivoit la Géographie les premières années de Tibère, parle du Musée comme subsistant de son temps; & il est certain que le quartier du Bruchion fut encore la demeure des Sçavants, & le lieu des Ecoles publiques d'Alexandrie, jusqu'à l'Empereur Aurelien.

*Amm. Marcell.
lib. 22.*

Les Empereurs Romains étant devenus les maîtres de l'Egypte, s'attribuèrent le droit de nommer le Prêtre qui présidoit au Musée, comme avoient fait les Ptolemées. *Strabon.*

L'empereur Claude fonda encore un nouveau Musée à Alexandrie, & luy donna son nom: il ordonna qu'on y lût alternativement les Antiquitez d'Etrurie & des Carthaginois, qu'il avoit écrites en grec; ainsi les Empereurs Romains n'eurent pas une moindre attention pour exciter l'émulation des Sçavants d'Alexandrie, qu'avoient eu les Rois d'Egypte. *Sueton.*

La Bibliotheque se multipliant de jour en jour, fut encore une ressource pour les ouvrages perdus, car l'Empereur Domitien voulant réparer les pertes que le feu avoit causées à plusieurs Bibliotheques de l'Empire, envoya à Alexandrie des personnes

pour copier des livres. On trouve aussi sous cet Empereur un
Suidas. Surintendant de la Bibliothèque. C'étoit Denys d'Alexandrie, disciple du Philosophe Chæremôn, qui professoit la Philosophie dans cette ville sous l'Empereur Claude. Denys fut Bibliothécaire jusqu'à l'Empire de Trajan.

Les Princes ne dédaignoient point d'assister aux conférences & aux leçons des Professeurs du Musée. Sans parler icy de Jules-
Hirtius. Cesar, Spartien nous apprend que l'Empereur Hadrien étant venu à Alexandrie, proposa luy-même des questions aux Professeurs, & répondit à celles qu'ils luy firent. Ce fut pendant qu'il estoit dans cette ville, qu'il accorda à plusieurs personnes des places dans le Musée, & entre autres à un Poète nommé
Athen. l. 15. Panerates. Mais la fade adulation qui luy procura cette place, ne luy fait pas plus d'honneur qu'à l'Empereur qui la luy donna. Ce Poète ayant trouvé une fleur de Lotos rouge, l'apporta à ce Prince comme une chose extraordinaire; & pour luy faire sa cour, il dit qu'il falloit donner à cette fleur le nom d'Antinoë: pour la couleur rouge qu'elle a, adjousta-t-il, elle luy vient du sang de ce lion de Libye que vous avez tué il n'y a pas longtemps à la chasse. Il faut croire, pour l'honneur des Lettres, que les Sçavants du Musée regardèrent avec mépris celui qu'une pareille flatterie avoit mis au nombre de leurs confrères.

Mais le Musée du Bruchion fut détruit sous l'Empire d'Aurelien. La ville d'Alexandrie s'étant revoltée, le quartier du
Aphthonius in Bruchion où estoit la citadelle fut assiégé. *Alexandria*, dit
descripti. n. arcis Ammien-Marcellin, *Aureliano imperium agente, civilibus jurgiis*
Alexandr. *ad certamina internecina prolapsis, disruptisque manibus, amisit re-*
Lib. 22. c. 16. *gionum maximam partem quæ Bruchion appellabatur.* Anatolius, un des plus sçavants hommes de son temps, & qui fut après Evêque de Laodicée, estoit dans le Bruchion pendant le
Eusebii hist. l. siège; il y enseignoit la Philosophie d'Aristote. Ainsi fut dé-
7. cap. 52. truite cette partie de la ville d'Alexandrie qui estoit depuis longtemps la demeure de tant de grands hommes, comme dit
Ibidem. Ammien-Marcellin: *Diuturnum præstantium hominum domicilium.*

Le Bruchion estoit absolument desert du temps de Saint

Epiphane ; ce qui y resta de maisons qui portèrent ce nom dans la suite, & qui estoient éloignées de la ville, ne fut plus que la demeure de quelques Solitaires, comme on l'apprend de S. Jérôme : *quia nunquam*, dit-il, en parlant du Moine Hilarion, *ex quo ceperat esse monachus in urbibus manserat, divertit ad quosdam fratres sibi notos in Brutio haud procul ab Alexandria.*

Le Temple de Serapis & son Musée furent dans la suite la demeure des Livres & des Sçavants ; & on peut voir dans Ammien - Marcellin l'état florissant où estoient les sciences de son temps à Alexandrie, & surtout la Medecine. Il suffisoit à un Medecin d'y avoir étudié, pour estre assuré que son habileté ne luy seroit point contestée ; on ne luy demandoit point quelles guérisons il avoit opérées, avant que de se mettre enre ses mains. *Medicinæ autem . . . studia ita augentur in dies, ut licet opus ipsum redoleat, pro omni tamen experimento sufficiat Medico ad commendandam artis auctoritatem, si Alexandria se dixerit eruditum.*

Tel estoit alors l'état des sciences dans cette ville ; mais environ vingt ans après, la tranquillité des Sçavants du Paganisme fut troublée. Théophile Patriarche d'Alexandrie, ayant pris la résolution de ruiner absolument l'idolâtrie dans la Capitale de l'Egypte, fit tout ce qu'il put pour obtenir des ordres afin de mettre en execution son dessein. Il obtint en effet de l'Empereur Théodose, en 390. un Edit, qui luy permettoit de démolir tous les Temples.

L'expédition de Théophile se fit avec tout le zèle dont il estoit capable, & il n'estoit pas petit. Les choses ne se passèrent pas sans tumulte ; les Payens, au rapport des Auteurs Ecclesiastiques, outrez de ce qu'on vouloit abolir leurs anciennes superstitions, se retirèrent dans le Temple de Serapis, comme dans une citadelle ; de là ils livrèrent combat, & attaquèrent les Chrestiens dont ils tuèrent un grand nombre. Quelques Philosophes & quelques Grammairiens s'estoient aussi mêlez mal à propos dans cette émeute en faveur des Payens ; mais Théophile soutenu du Prefet d'Alexandrie & du Commandant des troupes, ayant eu enfin l'avantage, un grand nombre de Sçavants

*Socrat. lib. 5.
cap. 26.
Sozomen. l. 7.
cap. 15.
Rufin. lib. 2.
c. 22. & seqq.
Theodoret. lib.
5. cap. 22.*

du paganisme furent obligez de prendre la fuite, & de se disperser dans plusieurs villes de l'Empire, entr'autres le Philosophe Olympus, & les Grammairiens Ammonius & Helladius. Ce dernier, selon Socrate, se glorifioit d'avoir tué neuf personnes dans le combat. Le Temple de Serapis fut détruit; & quelque temps après on bâtit à la place une Eglise, à laquelle on donna le nom de l'Empereur Arcadius. Des livres de la Bibliothèque qui estoient dans les Temples voisins furent pillés; & Orose qui estoit à Alexandrie vingt ans après l'expédition de Théophile, vit dans ces Temples les tablettes vuides: *quæ & nos vidimus armaria librorum . . . exinanita . . . à nostris hominibus . . . nostris temporibus.*

La Bibliothèque, malgré ses pertes, s'estoit toujours rétablie; & les Sçavants soutinrent la réputation du Musée jusqu'à l'entière destruction de la Bibliothèque & des Sciences à Alexandrie: quelque temps avant que cette ville tombât sous la puissance des Sarazins, on y enseignoit encore la Philosophie, la Géometrie, l'Astronomie, la Grammaire & la Jurisprudence. Enfin vers l'an 650. le Général Amri prit Alexandrie; un Grammairien luy demanda les livres de la Bibliothèque qui traitoient de la Philosophie: Amri crut devoir consulter là-dessus le Calife Omar, & voicy ce qu'Abulpharage nous apprend qu'Omar manda au Général Amri. Quant aux livres de la Bibliothèque sur lesquels vous me consultez, s'ils ne contiennent que des choses qui soient conformes à ce qui est dans le Livre de Dieu (c'est l'Alcoran,) ce seul livre nous suffit; si au contraire il y a des choses qui repugnent au Livre de Dieu, les livres de la Bibliothèque nous sont encore moins utiles. Ainsi, ordonnez qu'on s'en défasse absolument, & qu'il n'en soit plus parlé. Cet ordre dicté par la superstition fille de l'ignorance, ne fut que trop bien exécuté. Amri commanda de distribuer les livres de la Bibliothèque dans les bains d'Alexandrie, & ils servirent à les chauffer pendant six mois. *Jussit ergo Amrus Ebno las dispergi per balnea Alexandriae, atque illis calefaciendis comburi; ita spatio semestri consumpti sunt.*

On peut juger du nombre prodigieux des volumes de la

Bibliothèque, non-seulement par le temps qu'il fallut pour les consumer, mais encore par la quantité des bains dans lesquels on les distribua; car on en comptoit alors quarante mille à Alexandrie. C'est ainsi, pour me servir des paroles de l'historien Orose, au sujet du premier embrasement, c'est ainsi, dis-je, que fut détruit sans ressource, ce monument de l'étude & des soins des Anciens, qui y avoient ramassé les ouvrages de tant d'hommes illustres. *Monimentum studii curæque Majorum, qui tot ac Lib. 6. l. 11. tanta illustrium ingeniorum opera congefferant.*



D E S C R I P T I O N

*De la Ville d'Alexandrie, telle qu'elle estoit du
temps de Strabon.*

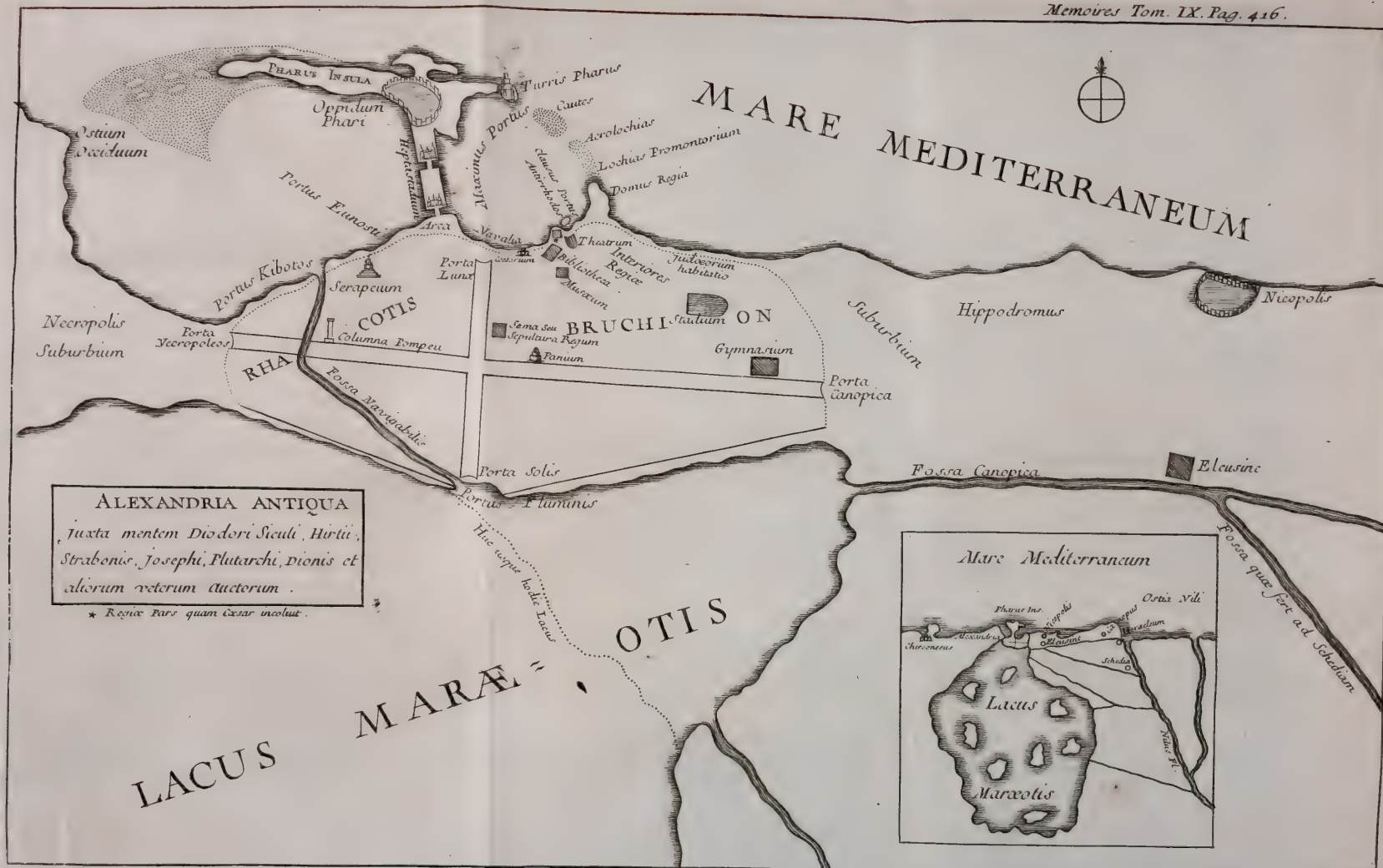
Par M. B O N A M Y.

31. d'Aoust
1731.
Vit. Jul. Cæs.

*De Musæo
Alex. tom. 8.
antig. Græcor.*

L'EMBRASEMENT de la Bibliothèque d'Alexandrie, qui s'estoit communiqué, selon Plutarque, du Port au quartier où estoit cette Bibliothèque, m'a conduit naturellement à examiner la situation des différents quartiers de cette Ville; & les recherches que j'ay faites m'ont mis en état d'en donner une Description détaillée. Cette Description confirmera ce que j'ay dit contre le sentiment de Gronovius, que la Bibliothèque du Bruchion n'estoit point dans le même quartier d'Alexandrie où estoit la Bibliothèque du Serapeon. Cette discussion ne paroît pas fort intéressante, il est vray; aussi n'est-ce point le but principal que je me suis proposé en travaillant à la Description d'Alexandrie. Ceux qui ont lû avec un peu d'attention ce que Hirtius, Dion & d'autres Auteurs disent de la Guerre que Jules-César enfermé dans le quartier des Palais d'Alexandrie, eut à soutenir contre les Egyptiens, ont dû sentir qu'il n'estoit presque pas possible d'entendre ces Auteurs, sans avoir présente à l'imagination une Description des lieux dont ils parlent, & principalement des Ports de cette Ville si renommée, la seconde de l'Empire Romain.

J'avois d'abord eu dessein de suivre la narration d'Hirtius; & de marquer en même temps les endroits où se sont passées les choses que cet Historien raconte; mais il auroit fallu souvent interrompre la narration, & me jeter dans des digressions, non-seulement par rapport à la situation des lieux, mais encore par rapport aux contradictions qui se rencontrent dans les Auteurs qui ont décrit la Guerre d'Alexandrie. J'ay donc cru qu'il estoit plus à propos de commencer par une simple Description, & d'en





d'en faire ensuite l'application à ce que racontent les Auteurs dont je viens de parler.

« Malgré le changement total d'Alexandrie, le P. Sicard est persuadé qu'un voyageur peut retrouver l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines; il n'a, dit-il, qu'à suivre pas à pas la description que Strabon en a faite.

On m'a communiqué au Bureau de la Marine un Plan de la Ville & des Ports d'Alexandrie, tels qu'ils sont aujourd'hui: c'est en suivant ce Plan que j'examinerai ce qu'en disent Strabon & les autres Auteurs.

Alexandrie doit son origine à Alexandre le Grand. Les anciens Rois d'Egypte contents des richesses de leur Royaume, ne desiroient point celles qu'on pouvoit leur apporter du dehors par la Méditerranée: ainsi, dit Strabon, ne permettoient-ils point l'abord de l'Egypte aux Etrangers, & surtout aux Grecs, que la pauvreté de leur pays portoit à piller, & à chercher ailleurs ce que la nature leur refusoit. Ces Rois firent donc fortifier le rivage qui est vis-à-vis de l'Isle du Phare, & mirent une garnison dans le village de Rhacotis, situé sur le port d'Eunoste; le terrain qui étoit aux environs, & qu'on appelloit *βεκόλια*, étoit habité par des Pastres, qui avoient aussi des forces suffisantes pour s'opposer à la descente des étrangers: *ἐπέστησαν φυλακὴν τῷ τόπῳ τούτῳ, κελεύσαντες ἀπείρχειν τοὺς περσιόντας· καὶ οὕτως δὲ αὐτοῖς ἔδοσαν τὴν περσιζομένην Ἰσθμὸν, ἣν καὶ νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρείας πόλεως ὅτι μέρος τὸ ὑπερκειμένον τῇ νηορείῳ· τότε δὲ κομὴν ὑπῆρχε, &c.* Ce terrain, selon Plutarque, étoit une bande ou langue de terre en forme d'Isthme, d'une largeur proportionnée à sa longueur; elle séparoit un grand lac d'avec la mer, qui formoit un golphe dans cet endroit: *πάντα γὰρ ὅτιν ἰσθμῷ πλάτος ἔχοντι σύμμετρον ἐπεικῶς διείργοντο λίμνῳ τε πολλῷ καὶ θάλασσῳ ἐν λιμένι μεγάλῳ τελευτῶσαν.* Les eaux du Nil se dechargeoient dans le lac par des canaux, dont les uns, dit Strabon, venoient des parties supérieures, & les autres des côtes; c'est-à-dire que ces canaux tirez du Nil, aboutissoient au Midi & à l'Orient du lac Maréotis: *πληροῦ δὲ πάντῳ (λίμνῳ) πολλὰς διώρυξιν ὁ Νεῖλος, ἀνωθεν*

« *Ann. des*
« *Angl. t. 7. p.*
« *172.*
«

Strab. l. 17.

Strabon, ibid.
Tacit. hist. lib.
7.
Heliodor.
Athiop. lib. 1
Strab. l. 17.
pag. 722.

Vit. Alexand.

Lib. 17. pag.
123.

δὲ καὶ ἐν πλάγιον. Alexandre étant venu à Canope, descendit dans le lac Maréotis dont il fit le tour, & ayant débarqué à son bord septentrional, il fut frappé de la beauté de cet endroit, & de l'avantage de la situation. ἐλθὼν δὲ ἐς Κάνωβον καὶ κατὰ λίμνῳ τὴν Μαρείαν περιπλεύσας. Ce Prince y fit tracer une ville qui embrassoit, selon Quinte-Curce, tout le terrain renfermé entre la mer Méditerranée & le lac : *complexus quidquid loci est inter paludem & mare*. Diodore de Sicile avoit dit la même chose. Les Architectes tracèrent donc avec de la farine sur ce terrain noir, un demi-cercle, dont les extremités estoient appuyées sur deux bases droites, qui enfermoient ainsi l'étendue du terrain de la ville. ἐν πεδίῳ μελαγχρῆ κακτορεῖν κόλπον ἦσαν, ἧ τὴν ἐντὸς περιέφρειαν εὐθείᾳ βάσει ὑπελάμβανον, ἐξ ἧσου συνέχουσιν τὸ μέγεθος. Cette enceinte, selon tous les Historiens, représentoit un manteau à la Macédonienne. L'enceinte de la ville mesurée par l'architecte Dinocrates, avoit quinze mille pas : *Metatus est eam Dinocrates architectus, plurimis modis memorabili ingenio, quindecim millia passuum laxitate infessa ad effigiem Macedonicæ chlamydis orbe gyrato laciniosam, dextra lavaque anguloso procurfu*.

Arrian. lib. 3.

Diod. lib. 17.
pag. 589.

Plutarch. vit.
Alexand.

Plin. hist. l. 5.
cap. 10.

Lib. 2. c. 16.
excid.

Lib. 17. pag.
723.

Quinte-Curce ne luy donne que quatre-vingt stades ; *octoginta stadiorum muris ambitum destinat*, ce qui ne fait que les deux tiers de l'enceinte mesurée par Dinocrates. Mais Quinte-Curce n'a compté apparemment que la longueur & la largeur d'Alexandrie, sans faire attention aux sinuosités de la mer & du lac ; car, selon Joseph, la longueur d'Alexandrie estoit de trente stades, & la largeur d'environ dix stades. μῆκος μὲν γὰρ αὐτῆς τριάκοντα σταδίων· εὐρὺς οὐκ ἔλαττον δέκα, & Strabon dit aussi que la longueur des deux côtes de la ville baignez par la mer & par le lac, estoit de trente stades : ἐστὶ ἡ χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμα τῆς ἐδάφους τῆς πόλεως, οὗ τὰ μὲν ἐπὶ μήκους πλευρὰ ὅτι τὰ ἀμφίπλευρα, ὅσον τριάκοντα σταδίων ἔχοντα δάμετρον. Dans la distribution des ruës, Dinocrates qui conduisoit ce grand ouvrage, eut soin qu'elles fussent tirées de telle sorte, que les vents Etefiens qui soufflent du Nord, pussent rafraîchir la ville, & y causer une temperature d'air qui contribuât à la santé des habitants ;

c'est-à-dire que la ville estoit coupée dans sa largeur par des ruës du Nord au Sud, qui aboutissoient d'un côté à la mer, & de l'autre au lac. εὐστορία ἡ τῆς ῥυμοθμίας ποιήσας ἀξιοπείσθη τιμὴ πόλιν ἐπιτοίαις ἀνέμοις· καὶ τούτων πλεόντων μὲν δὲ τὰ μεγέθους πελάγους, καὶ ψυχρόντων ἡ τὸν κῆρ τιμὴ πόλιν αἶετα, πολλὰ τοῖς κατοικοῦσιν εὐφρασίαν καὶ ὑγίαιαν κατασκευάσσε. Toutes ces ruës estoient larges ; les chevaux & les voitures y pouvoient passer sans embarras. ἀπαντα μὲν ὁδοὶς καὶ ἀπέμνηται, ἱππηλάτης ἔ ἀρμαπλάτης. Il y en avoit surtout deux remarquables, non-seulement par la beauté & la magnificence des édifices, mais encore par leur largeur, qui estoit d'un plethre, ou de cent pieds ; elles se coupoient à angles droits. οὐσὶ ἡ πλατυτάτης· ὅτι πλέον ἢ πλέθρον ἀναπεπλάμηνται, αἱ δὲ δίχα ἔ παρὰ ὁρθὰς τέμνουσιν ἀλλήλας. Diodore de Sicile convient avec Strabon de la largeur. Pour ce qui est de la longueur, Diodore donne quarante stades à celle qui traversoit la ville dans sa longueur, depuis une porte jusqu'à l'autre. ἔχει πλατεῖαν μέσσην χερσὶν τιμὴ πόλιν τέμνουσαν, ἔ παρὰ μεγέθει ἔ πλατεῖ θυμωσίν· ὑπὸ γὰρ πόλης ὅτι πύλιν διήκουσα πωσαρένοια μὲν σιδίων ἔχει τὸ μήκος, πλέθρον ἡ τὸ πλάτος, οὐκ ὅν ἔ ἱερὸν πολυτελέσι κατασκευαῖς πᾶσα νερόσηται. C'est-à-dire, comme l'explique Strabon, depuis la porte de Necropolis jusqu'à la porte de Canope : ὑπὸ ἡ τῆς Νεκροπόλεως ἡ ὅτι τὸ μήκος πλατεῖα διατείνει . . . μέχρι τῆς πόλης τῆς Κανωβικῆς. Mais comme Strabon & Josephé ne donnent que trente stades de longueur à Alexandrie, il faudroit supposer que cette ruë s'étendoit encore l'espace de dix stades dans le fauxbourg de Necropolis, pour faire les quarante stades de Diodore, si on ne sçavoit que les stades dont se sert cet Auteur sont plus petits que ceux de Strabon & de Josephé.

À l'égard de la grande ruë qui traversoit la ville dans sa largeur, je crois qu'elle commençoit aux ports du fleuve sur le lac, & qu'elle s'étendoit jusqu'au quartier des Palais sur le grand port. Philon dans son livre contre Flaccus, parle des armes dont on estoit obligé de faire la recherche tous les trois ans dans les maisons des Egyptiens ; on portoit ces armes à Alexandrie par le

lac Maréotis, & on les débarquoit aux ports du fleuve: on pouvoit voir alors, dit cet Auteur, les bêtes de sommes & les chariots chargez de ces armes, qui se suivoient à la file dans cet espace d'environ dix stades, qui est depuis les ports du fleuve

Phil. in Flacc.
pag. 757.

jusqu'à l'arsenal, dans le quartier des Palais. ἀλλ' ἦν περὶ ἰδεῖν σόλον μὲν πλὴν νεῶν καὶ ἀπὸ πλεονέκτα, ἃ ἐορῶντα τοῖς τῷ ποταμῷ λιμένιν γέμοντα παντοίων ὀπλῶν, ἀχθορέα δ' ὑποζύγια πανμυλῆσιν σωυδεδεμένῶν δοξαῖαν φορημὸν ἀφ' ἐκατέρως πλευρῆς εἰς τὸ ἰσορροπον, ταῖς δ' ὑπὸ τῷ στυππέδου πάσας σχεδὸν ἀμείζους μεσὰς πεμποπλιῶν, αἱ σινηρόν ὑπὸ μίαν ὄψιν ἃ τὴν αὐτὴν σωταξίν ἐν κόσμῳ πορῆσαν· τὸ δ' μετὰ ξὺ τῷ λιμένων ἃ τῆς ἐν τοῖς βασιλείοις ὀπλοθήκης εἰς ἣν ἔδει καταδεῖναι τὰ ὀπλα, δέκα σαδείων περὶ δέξασημα σύμπαν ἔχον. Cette ruë de près de dix stades de long, qui est la largeur que Josephé donne à Alexandrie, me paroît estre la même ruë ornée de colonnes, dont il est parlé dans le Roman de Clitophon & de Leucippe;

Apoth. Hom.
p. 2. 158. in-
quarto.

& c'est aussi le sentiment de M. Cuper dans son explication du manteau à la Macedonienne: car Achilles-Tatius fait aborder Clitophon à Alexandrie par le lac Maréotis, & par conséquent aux ports du fleuve. En entrant dans Alexandrie par la porte du Soleil, dit Clitophon, mes yeux furent agréablement frappez de la beauté de cette ville; car depuis la porte du Soleil jusqu'à la porte de la Lune, on voyoit des deux côtez des rangs de colonnes, & au milieu estoit une place, apparemment dans l'endroit où les deux ruës se coupoient à angles droits; car, continuë Clitophon, il y avoit une longue ruë qui traversoit cette place, & les habitants en la parcourant, paroissoient en-

Achill. Tat.
lib. 3. mit.

treprendre un voyage: ἀνιόντι δέ μοι καὶ τὰς ἡλίας καλεσμενῆας πυλάς σωλυτᾶτο εὐθύς τῆς πόλεως ἀσπράττειν τὸ κάλλος. . . . σάδην μὲν κίωνων ὄρθιος ἐκατέρωθεν ἐν τῷ ἡλίας πυλῶν ἐς τὰς σελιώης πύλας. . . . ἐν μέσῳ δ' τῷ κίωνων, πῆς πόλεως πεδίον. ἐδὸς δ' ὅρα τῷ πεδίῳ πολλή, ἃ ἐνδημος ὑποδημία. Telle estoit en général la ville d'Alexandrie, qui d'abord em-

Diod. Sic. lib.
17.
Lib. 22.

braissa un vaste terrain, & qui, selon la remarque d'Ammien-Marcellin, ne s'accrut pas peu à peu comme les autres villes. *Alexandria non sensim ut alie urbes, sed inter initia prima aucta per spatiosos ambitus.*

Alexandrie estant bornée au Nord par la mer, & au Midy par le lac, on ne pouvoit y arriver du côté de la terre que par deux isthmes formez par la mer & par le lac. Ces deux isthmes estoient étroits, selon Diodore de Sicile, & par conséquent faciles à deffendre: ἀνὰ μέσον γὰρ ὧν μεγάλης λίμνης ἐστὶ τῆς θαλάσσης, δυο μένον διὰ τῆς γῆς ὁδοὺς στενὰς ἔχει ἐ παντελὲς εὐφυλάτους. Strabon donne à ces deux isthmes sept ou huit stades de largeur, τὰ δ' ἐπὶ πλάτος οἱ ἰσθμοὶ ἐπὶ αὐτῇ ὁκταὶ σταδίων ἐκάτερος, σφραγισμένοι τῇ ἐκτὸς ἐπὶ θαλάσσης, τῇ δ' ἐπὶ τῆς λίμνης. Ces deux isthmes ne paroissent plus aujourd'huy; ainsi si ce que Diodore & Strabon disent est veritable, comme il est nécessaire de le supposer, il faut que les eaux du lac, qui s'approchoient plus près de la mer du côté de la porte de Canope, se soient retirées, ce qui a pû se faire aisément; mais, selon ce que dit Hirtius, il ne paroît pas au moins que les deux isthmes fussent égaux. Car il parle d'une partie de la ville, comme estant plus resserrée par le lac que les autres parties; & cette partie est celle qui est du côté de la porte de Necropolis: *quam angustissimam partem oppidi palus à meridie interjecta efficiebat.* On comptoit du temps de Philon cinq quartiers à Alexandrie, qui avoient chacun le nom des premières lettres de l'Alphabet grec; les Juifs avoient donné leur nom à deux de ces quartiers, où ils habitoient en plus grand nombre que dans le reste de la ville. Philon ne marque point la situation de ces quartiers; on sçait seulement par Joseph, que les Juifs occupoient une partie du quartier des Palais sur le bord de la mer. On donnoit encore d'autres noms à ces quartiers. Les plus renommés sont ceux des Palais ou du Bruchion, & de Rhacotis. Le quartier des Palais estoit situé entre le grand port & la porte de Canope; il estoit fort étendu, puisqu'il faisoit la quatrième ou même la troisième partie de la ville: ἐ τὰ βασιλεια, τέταρτον, ἢ ἐ τρίτον τῆς παντὸς περιβολῆς μέερος. Avant que d'entrer dans Alexandrie par la porte de Canope, on trouvoit à main droite un grand fauxbourg, & l'hippodrome qui s'étendoit jusqu'à la ville de Nicopolis sur la mer, éloignée, selon Strabon, de trente stades d'Alexandrie, & seulement de vingt, selon

Lib. 17.

Lib. 17.

De bello Alexandr.

In Flacc. pag. 753.

Lib. 2. cap. 2. contra Apion.

Strab. lib. 17.

Josephe ; & à main gauche , plusieurs ruës qui aboutissoient au canal de Canope : ce canal communiquoit au lac Maréotis.

Strab. lib. 17. εἰθ' Ἰπποδρόμος καλούμενος ἔστι, & αἱ ὡρεαίμεναι αἱ ἄλλαι (πλατεῖαι) μετρί της διαύρου της κανωπικῆς. ἐν δεξιᾷ ἡ της κανωπικῆς . . . πόλις ἔξιοιτι, ἡ διαύρου ἔστιν ἡ ἐπὶ Κανωπὸν συνάπτεσθαι τῇ λίμνῃ. *E Canopica porta exeunti, ad dextram est fossa quæ lacui jungitur, & Canopum fert.*

En entrant dans la ville on trouvoit à main droite le quartier des Palais ou du Bruchion ; je ne sçais si ce quartier s'étendoit au-delà de la grande ruë. Il estoit le plus magnifique de la ville, par la somptuosité des Palais, des Temples, & par les bois

Idem ibid.

*Aphthonius in
descript. Arcis
Alexandrinæ.*

saurez : τὰ ἐνδοτέρω βασιλεὺς πολλὰς & ποικίλας ἔχοντα διαύρας & ἄλσιν. C'estoit aussi le mieux fortifié, puisque la citadelle y estoit ; ainsi il ne faut point s'étonner s'il a soutenu de longs

Lib. 22. comme on l'apprend d'Ammien-Marcellin : *Alexandria . . . amisit maximam regionum partem quæ Bruchion appellatur.* On y

Lib. 15. Excerpt.

*Strab. lib. 17.
Plut. vit. Ant.*

le Manège, que Polybe appelle *Mæandros*, le Stade, le Forum, où on rendoit la justice, l'Amphithéâtre, le Gymnase, le Soma, qui estoit la sépulture d'Alexandre & des Rois d'Egypte, le Temple d'Isis & d'autres Temples. Je n'ay point entrepris d'assigner exactement à chacun de ces lieux leur situation, il auroit fallu trouver dans les Auteurs plus de lumières que je n'en ay trouvé, pour descendre dans ce détail. Je me contenteray seulement d'en marquer quelques-uns. Le Soma ou Sema estoit au milieu de la ville, & Clitophon estant arrivé à la place dont

*Achilles-Tat.
lib. 5. init.*

j'ay parlé, dit qu'après avoir fait quelques stades, il arriva dans un lieu qui portoit le surnom d'Alexandre. ὁλίγους ἡ της πόλεως σταδίας περιελθὼν, ἦλθεν εἰς τὸν ἐπαύμιον Ἀλεξάνδρου τόπον. De là il vint à une autre ville, dont les ruës estoient formées par des rangs de colonnes qui estoient tellement disposées, que soit qu'on les regardât en droite ligne, soit qu'on les considérât obliquement, ils avoient une égale étendue : εἶδον ἡ ἐντεῦθεν ἄλλῃσι πόλιν, & χιζόμενον πάντῃ τὸ μέγεθος· ὅσους γὰρ

κίωνων ὄργανος εἰς τὴν εὐθυωρίαν, ὅσοῦτος ἔτερος εἰς τὰ ἐγκλείσματα. Cette ville dont parle Clitophon, est la citadelle, dans l'intérieur de laquelle Aphthonius place ces rangs de colonnes dont il fait la même description que Clitophon. Le Gymnase estoit composé de galeries élevées, & soutenues sur des colonnes l'espace d'un stade, selon Strabon: κήλλισον ὃ τὸ γυμνάσιον, μείζους ἢ σταδίας ἔχον τὰς τοὰς ἐν μέσῳ. Il n'estoit pas éloigné de la porte de Canope, puisque ce Géographe dit que la grande rue s'étendoit jusqu'à cette porte, au-delà du Gymnase; πλατεῖα δὲ φαίνεται ὡς τὸ γυμνάσιον μέχρι τῆς πύλης τῆς κανωπεινῆς.

Progymn. descript. arcis Alexandrinæ.

Strab. lib. 17.

Idem ibid.

Ce qu'on appelloit proprement le Palais des Rois, commençoit à la pointe du Lochias, & s'étendoit ensuite le long du port & à l'Orient. Alexandre avoit ordonné qu'on bâtît un Palais, dont l'étendue du terrain, & la beauté des bâtimens, répondit à la grandeur de sa nouvelle ville : ce Palais, selon Aphthonius, estoit au milieu de la citadelle. Les Rois d'Egypte ses successeurs firent construire d'autres Palais & des Temples aux environs, & tous ces bâtimens avoient communication les uns avec les autres: προσέταξε δ' ὁ Ἀλέξανδρος ἑ βασιλείᾳ καὶ θεοσκευάσῃ θαυμαστὰ καὶ τὸ μέγεθος ἑ βάρους τῶν ἔργων. ἐ μόνον δ' ὁ Ἀλέξανδρος, ἀλλὰ ἑ οἱ μετ' αὐτὸν βασιλεύσαντες Αἰγυπτίᾳ μέχρι τῆς κατ' ἡμᾶς βίβης σχεδὸν ἅπαντες πολυτελέσι καὶ θεοσκευαῖς ἠΐξῃσαν αὐτὰ βασιλείᾳ. C'est ce qu'a écrit Diodore de Sicile, & Strabon a dit la même chose; τῶν γὰρ βασιλέων ἔκαστος ὥσπερ τοῖς κεινοῖς ἀναθήμασι προσεφιλοκλεῖ πινὰ κόσμον, ἔπειτα ἑ οἰκισιν ἰδίᾳ ὡς μετέβαλλετο πρὸς τῆς ὑπαρχούσης.

Ut supra.

Diod. Sic. lib. 17. pag. 599.

Strab. loc. cit.

On ne peut pas se tromper sur le lieu où ils estoient, il n'y a qu'à suivre la description que Strabon en fait, pour reconnoître leur situation & celle du grand port, sur le plan moderne d'Alexandrie. En entrant dans le grand port, on voyoit à main droite l'Isle & la Tour du Phare; ἔστι ὃ ἐν τῇ μεγάλῃ λιμένι καὶ μὲν πὸν εἰσπλεῖν, ἐν δεξιᾷ ἡ νῆσος ἑ ὁ πύργος ὁ Φάρος: ainsi parle Strabon, & Joseph se s'accorde parfaitement avec luy. ἐν δεξιᾷ ὃ, ἡ προσαναγορευομένη Φάρος νῆσος ὡρέσκει, πύργον ἀνέχουσα μέγιστον. A main gauche estoient des rochers & le promontoire Lochias, sur lequel estoit un Palais: καὶ ὃ πρὸ

Idem ibid.

Joseph. lib. 5. de bello Judaico.

Strab. loc. cit.

ἐπέειχεν χεῖρα αἱ τε χεῖρες αὐτῆς, ἔη δὲ Λοχίης ἀκρὰ ἔχουσα βασιλειον. On avoit adjointé à ce promontoire une jettée ou mole, qui rendoit l'entrée du port plus étroite; c'est ce que Strabon appelle Acrolochias, ou la pointe du Lochias, & que Josèphe nomme une jambe faite de main d'homme, qui fermoit le port. ἔ πο' μὲν ἀειπερὸν αὐτῇ πέραν) χειροκμήτις σιέλεισιν. Lorsqu'on estoit entré dans le port, on découvroit à main gauche les Palais intérieurs qui estoient joints à celuy du Lochias, & qui s'étendoient à l'Orient; ces Palais intérieurs avoient un petit port qui n'estoit que pour l'usage des Rois, & qu'on appelloit le port fermé: après ce port Strabon en met un autre, qu'on avoit creusé vis-à-vis une petite Isle nommée Antirrhodos, dans laquelle estoit aussi un Palais & un petit port. Au-dessus du port fermé, en avançant vers le Midy, estoit le Théâtre, qui avoit, selon Polybe, une communication avec le Palais qui estoit dans la citadelle, par le moyen d'une galerie, que cet Auteur appelle Syrinx. Cette galerie estoit entre la Palestre & le Manege; ἔ λαβόρῳρος αὐτῇ τῆς χειρὸς, ἀνέβαινεν εἰς τὴν σιέειχα τὴν μεταξὺ τῆς μεγάλης ἔ τῆς παλαίστρας πεινδύην, ἔ φέρονσαν ἐπὶ τὴν τῆς θεάτρης πύργον. Après le Théâtre estoit le Posidium ou Temple de Neptune, situé sur un coude de terre qui s'avançoit dans le port, & qui commençoit à l'Emporium. Marc-Antoine avoit adjointé à cette langue de terre une levée, sur laquelle il avoit fait bâtir une maison qu'il appella *Timonium*; après le *Timonium*, Strabon met le Cæsarian, l'Emporium, & ce qu'il appelle *Apostases*. Je n'ay rien trouvé dans les Auteurs qui m'ait appris ce que signifie ce mot; on pourroit l'entendre du lieu où estoit le meilleur mouillage pour les vaisseaux, de sorte que ce mot ἀπόστασις signifieroit la même chose que le mot latin *Statio*; car Philon place cet endroit auprès du Sebastium ou Cæsarium: ἀντικρὺ τῷ εὐορμοτάτων λιμένων μετέωρος ἵδρυ) μέγιστος ἔ ἐπιφανέστατος. Je place aussi ce Temple dans l'endroit où sont aujourd'huy les aiguilles de Cleopatre; ces deux aiguilles ou obelisques, dont l'une est encore sur pied, & l'autre à moitié enterrée, peuvent estre celles dont parle Pline: *Duo obelisci sunt Alexandriae in portu ad Cæsaris templum*. Le reste du port jusqu'à l'Heptastadium;

Lib. 5. de
bello Judaico.

Polyb. l. 15.
Excerpt.

De Legat. ad
Caium, p. 724.

Lib. 36. cap.
9.

l'Heptastadium, estoit occupé par l'arsenal de la Marine, & c'estoient-là, dit Strabon, tous les édifices qui environnoient le grand port. Comme Strabon ne met point le Musée le long du port, il y a apparence qu'il estoit plus dans l'intérieur des Palais, aussi bien que la Bibliothèque, qu'Aphthonius place dans la citadelle.

L'Heptastadium estoit une levée qui joignoit l'Isle du Phare au continent : ce mot signifie une étendue de sept stades, mais les Auteurs ne sont point d'accord sur sa longueur; Hirtius luy donne neuf cens pas, (*Pharus insula*) . . . *in longitudinem passuum DCCCC. in mare jactis molibus, angusto itinere & ponte cum oppido conjungitur.* Elle separoit les deux ports d'Alexandrie qui estoient sur la Méditerranée, en laissant cependant une communication de l'un à l'autre port, par le moyen de deux canaux qui coupoient ces piles énormes bâties au milieu de la mer. Il y avoit un pont sur chacun de ces canaux; de là vient que Dion donne le nom de pont à l'Heptastadium. Ce mole, selon Strabon, s'étendoit du continent vers la partie occidentale de l'Isle du Phare; ce qui ne paroît pas sur le plan qu'on m'a communiqué, au contraire, l'Heptastadium s'approche plus de la partie orientale de l'Isle. Οὕτως ὁ συνεχεὶς ἐν βάθει ἐκείνῳ τῷ ἑπτασταδίῳ καλουμένῳ χώματι διεργασμένοι ἀπ' αὐτῆς, ὡς ἔδεικνυντο. τὸ ὅτι χώμα ἐστὶν ἀπὸ τῆς ἡπείρου γέφυρα ἐπὶ τῷ νησὶ καὶ τὸ ἐπείκειον αὐτῆς μέρος ἐκτεταμένον, δύο δὲ ἀπλῆς διαλείπουσα μόνον εἰς τὸν Εὐνόσου λιμένα & αὐτοὺς γεγενημένους. S'il n'y a point de faute dans le passage de Strabon, je ne vois point d'autre manière d'expliquer ce qu'il dit, qu'en supposant que l'Isle du Phare formoit un angle à la partie meridionale du Nord-Ouest au Sud-Est, & que l'Heptastadium aboutissoit au côté occidental de cet angle, dont le sommet estoit tourné vers la ville: quoy qu'il en soit, cette levée est absolument changée aujourd'huy; elle a deux cens toises de large, & la nouvelle ville est bâtie dessus, au lieu qu'au temps de César elle estoit étroite: *Insula angusto itinere cum oppido conjungitur.*

De bello civili,
l. 3. c. 102.

Lib. 42;

Hirt. lib. 3. de bello civili, cap. 102.

A la tête de l'Heptastadium du côté de la ville, il y avoit une grande place qui estoit jointe à l'Heptastadium par un pont.

Hirt. de bello
Alexand. cap.
39.

Contra munitiones pontis latiore loco confisterunt (Alexandrini) . . . ab illis pugnabatur ex area quæ erat adversus pontem. Au-delà du pont il y avoit un petit fort construit sur l'Heptastadium. Au bout de la levée du côté de l'Isle, estoit encore un autre fort, & un pont qui joignoit l'Heptastadium avec l'Isle du Phare.

Idem ibidem.

Castellumque ad pontem qui propior erat Pharo (Cæsar) communit: fortiores illum propioresque oppido Alexandrini tuebantur . . . jamque eos qui præsidio eum locum tenebant tormentis . . . depulerat, atque in oppidum redegerat: quo facto, imperat pontem adversus hostem prævallari.

Idem de bello
civil. l. 3. cap.
112.

A la sortie de l'Heptastadium, on trouvoit un bourg, qui pour sa grandeur pouvoit passer pour une ville; car il y avoit encore plusieurs habitations dans l'Isle, dont les habitants faisoient le métier de Pirates: *In hac insula sunt domicilia Ægyptiorum, & vicus oppidi magnitudine: quæque ubique naves imprudentia aut tempestate paululum suo cursu decesserint, has more prædonum diripere consueverant.* Ce bourg, dont les bâtimens estoient presqu'aussi beaux que ceux d'Alexandrie, estoit environné de

Idem ibidem.

tours élevées qui se joignoient les unes aux autres: *erat non dissimile atque Alexandriæ genus ædificiorum, turreſque editæ & conjunctæ muri locum tenebant.* Il fut détruit par Jules-César,

Idem, de bello
Alexand. c. 19.

dans la guerre d'Alexandrie, & n'a pas esté rétabli depuis, non plus que l'Aqueduc qui conduisoit l'eau du continent dans l'Isle par l'Heptastadium. *ἦν δ' ἐ γάρυρα μόνον ἐπὶ τῷ νῆσον τὸ ἔργον τῆτο, ἀλλὰ ἔ ὑδραγωγίον ὅτε γε ᾤκειτο. νῦν δ' ἡρήμωσεν αὐτῷ ὁ θεὸς Καίσαρ.*

Strab. lib. 17.

L'Isle du Phare s'étendoit en longueur devant les deux ports; & ses deux promontoires avec ceux du continent, en formoient les entrées. Le promontoire oriental de l'Isle s'approchoit plus près du promontoire Acrolochias, que le promontoire occidental ne s'approchoit de celui qui luy estoit opposé.

Idem ibidem.

Ἡ δ' Φάρος νησίον ἐστὶ πρὸς ἀμφοτέρους περὶ τοὺς ἡπείρους, λιμένας πρὸς αὐτῷ ποιεῖν ἀμφίστομον. ἡ γὰρ ἐστὶ κοιλώδης, ἄκρας εἰς τὸ πέλαγος περὶ βελημένη δύο· πούτων δ' ἡ μετὰ τὴν νῆσον ἵδρυς κλείσσει τὸν κόλπον, πρὸς ἐβέλην γὰρ αὐτὸν καὶ μήκος· τῆς δ' ἀκρων τῆς Φάρου τὸ μὲν οὖν ἑῶν μέγανον ἐστὶ

παραπρὸς τῇ ἡπείρῳ, ἢ τῇ κατ' αὐτὴν ἄκρῃ· καλεῖται δ' Ἀκροδισχάς. Cette proximité des deux promontoires jointe à des rochers qui estoient au milieu, rendoient l'entrée du grand port très-difficile, comme elle l'est encore aujourd'huy. *πρὸς ᾧ τῇ συνόπῃ τὰ μετὰ τὸν πόρον ἢ πέτραι εἰσὶν, αἱ μὲν ὑφ' αἷσι, αἱ δ' ἢ ἐξέχρυσαι, τραχύνουσιν πᾶσαν ὥραν τὸ παραπλήσιον ἐν τῷ πελάγους κλυδωνίῳ.* Pour empêcher que les vaisseaux qui abordoient à Alexandrie ne se brisassent, on avoit bâti la tour du Phare au promontoire oriental de l'Isle. Cette tour si fameuse par la beauté de son architecture, estoit l'ouvrage de Sostrate de Cnide, qui vivoit sous le regne de Ptolémée Philadelphé: elle estoit bâtie sur un rocher environné des eaux de la mer, & revêtuë d'épaisses murailles, contre lesquelles venoient se briser les flots. Elle avoit plusieurs étages construits les uns sur les autres, & si élevez, que le feu qu'on allumoit en haut pendant la nuit, se decouvroit de trois cens stades en mer: *ἐστὶ δ' αὐτὸ τὸ τῆς νηϊδὸς ἄκρον πέτρα περικλυτος, ἔχουσα πύργον θαυμαστῶς καταπεδυσμένον λευκοῦ λίθου πολυόρφον, δμῶνυμον τῇ νήσῳ:* ainsi en a parlé Strabon, mais Joseph en donne encore une plus grande idée; *Θάλασσα νηϊσὶς . . . πύργον ἀνέχουσα μέγιστον, ἐκπυρσυνουσα τοῖς κατὰ πλέεσιν ὑπὲρ τριακοσίαις σταδίαις . . . ὡς πᾶσι τῶν νηϊστῶν, κατὰ βέλῃ χειροποίητα τεύχη μέγιστα.* Le Phare ne servoit que pour l'embouchure du grand port; car quoyque l'entrée du port d'Eunoste fût difficile, cependant on pouvoit y entrer plus aisément que dans le grand: *ἢ τὸ ἐσωτεριον ᾧ τόμα οἷα εὐείσολον ἔστιν· ἢ μὲν ὅσαύτις γε δεῖται παρανοίας.* La tour ne servoit pas seulement à éclairer les vaisseaux pendant la nuit, elle servoit encore de deffense au port: les vaisseaux qui venoient du large estoient obligez de ranger cette forteresse, pour éviter les rochers qui estoient de l'autre côté, comme ils font encore aujourd'huy; de sorte qu'on ne pouvoit entrer dans le grand port malgré ceux qui gardoient la tour: *iis autem à quibus Pharus tenetur invitis non potest esse, propter angustias, navibus introitus in portum.* Le dedans du port estoit aussi tranquille que l'entrée en estoit dangereuse; le mouillage y estoit excellent dans le fond, & la mer y estoit si haute, que

Strab. lib. 17.

Idem ibidem.

Idem ibidem.

Joseph. lib. 5. de bello Judaico, cap. 11.

Strab. loc. cit.

Hirt. de bello civ. lib. 3. cap. 112.

les plus grands vaisseaux pouvoient s'approcher des degrez pour débarquer leur charge : ὁ γούυ μέγας λιμὴν πρὸς τῷ κεκληϊ-
Strab. l. 17. σται καλῶς τῷ τε χώματι & τῇ φύσει ἀρχαῖαθής τε ἔστιν, ὥστε τὴν μερίσιν ναῦν ὅττι κλίμαθς ὁρμεῖν. Josephé donne
Lib. 5. de bello trente stades d'étendue à ce port ; τριακοντὰ σταδίων τὸ μέγεθος,
Judaic. c. 11. ce qu'il faut entendre de son contour.

De l'autre côté de l'Heptastadium, estoit le port d'Eunoste ou du bon retour, & au-dessus un port creusé qu'on appelloit κιβωτὸς, ou de l'arche, auprès duquel il y avoit un arsenal pour
Strab. loc. cit. la Marine. Ἐξῆς δ' Εὐνόσου λιμὴν μετὰ τὸ ἐπταστάδιον. & ὑπὲρ τούτου ὀρυκτὸς, ὃν & Κιβωτὸν καλοῦσιν, ἔχων & αὐτὸς νεώρεια. Le reste du rivage estoit une plage qui s'étendoit jusqu'au promontoire, qui avec le promontoire occidental de l'Isle du Phare, formoit l'entrée du port d'Eunoste, comme la tour du Phare avec le promontoire opposé, formoit celle du grand
Idem ibidem. port. ποιεῖ γ' & τὸ αἶλλον λιμὴνα τὸν τῷ Εὐνόσου καλούμενον ὁ μὲν γὰρ ἐκ τῆ λεχθένθς πύργου τῆ Φάρου τὸν εἰσπλεον ἔχων, ὁ μέγας ἔστι λιμὴν. Le long des ports d'Eunoste &
Idem ibidem. de κιβωτὸς, s'étendoit le quartier Rhacotis; καὶ ὅτιαν δ' αὐτοῖς ἔδωσαν τὴν πρὸς τὸν ὀρθόλιον Πάριον, ἢ νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρέων πόλεως ἔστι μέγας τὸ ὑπερκείμενον τῷ νεωρείων. Le fameux Temple de Serapis qui nous fait connoître la situation de ce quartier, en estoit le plus bel ornement. Ptolemée fils de Lagos l'y fit bâtir, selon Tacite, dans un lieu où il y avoit eu long-temps auparavant une chapelle consacrée à Serapis & à
Histor. lib. 4. cap. 84. Isis : *Templum pro magnitudine urbis extructum loco cui nomen Rhacotis.* Sozomene dit qu'il estoit situé sur une petite éminence; ὅττι γεωλόφος κείμενος, *in colliculo situm* : je l'ay placé aussi à l'endroit où il y a une colline qui domine aujourd'huy sur le vieux port, & il ne devoit pas estre assurément dans un autre lieu, puisque Strabon le met à l'orient du canal qui faisoit la
Strab. loc. cit. communication du lac Maréotis avec le port d'Eunoste : ἐπὶ τῇ δ' αὖτῃ διαρύζον τὸ τε Σαράπιον & ἄλλα περὶ ἀρχαῖα. Il y avoit encore dans le même quartier plusieurs autres Temples. Ruffin qui estoit à Alexandrie quelques années avant que le Temple de Serapis fût détruit par le Patriarche Théophile, en

fait une description magnifique. C'est un lieu élevé, dit-il, non par la nature, mais de main d'homme; il est, pour ainsi dire, suspendu en l'air. Ce vaste bâtiment est quarré, & soutenu sur des voutes depuis le rès de chaussée jusqu'à ce qu'on soit arrivé au plain-pied du Temple, auquel on monte par plus de cent degrez: ces voutes sont partagées en plusieurs appartements separez les uns des autres, qui servent à différents ministères secrets. Sur ces voutes, en dehors, sont de grandes sales pour conferer, des refectoirs, & la maison où demeurent ceux qui ont la garde du Temple, & ceux qui vivent dans la chasteté: en dedans regnoient des portiques, qui composoient une espèce de cloître autour de ce bâtiment quarré. C'estoit au milieu de ce cloître que s'élevoit le Temple de Serapis, orné de colonnes, & dont les murs estoient de marbre. *Locus est non naturâ sed manu &*

construptione, per centum aut eo amplius gradus in sublime suspensus, quadratis & ingentibus spatiis omni ex parte distentus: cuncta verò quo ad summum pavimentorum evadatur opere forniceo constructa: quæ immensis desuper liminaribus & occultis aditibus invicem in semet distinctis, usum diversis ministeriis & clandestinis officiis exhibebant. Jam verò in superioribus extrema totius ambitus spatia occupant exhedræ & pastophoria, domusque in excessum porrectæ; in quibus vel ædificii vel hi quos appellabant ἀγῶνες, id est qui se castificant, commanere soliti erant. Porticus quoque post hæc omnem ambitum quadratis ordinibus distinctæ intrinsecus circumibant. In medio totius spatii ædes erat pretiosis edita columnis, & marmoris saxo intrinsecus amplè, magnificeque constructa. En avançant du côté de la porte de Nécropolis, on trouvoit le canal qui faisoit la communication du lac Maréotis avec le port d'Eunoste, & qui se déchargeoit entre le port Cibotos & le port d'Eunoste: *Ἐνδοτέρῳ ᾧ ἑὶ τοῦ διώρυξ πλωτὴ μέγχι τῆς λίμνης τετραμήνῃ τῆς Μαρεώτιδος.* Strabon ne marque point où estoit la bouche de ce canal du côté du lac, mais il y a toute apparence que celle qui estoit du côté du port, estoit dans l'endroit où se décharge aujourd'hui le Kalits, puisque c'est-là où Strabon la place. La ville finissoit un peu au-delà du canal, & là commençoit aussi le fauxbourg de Nécropolis, composé de

*Hijer. lib. 2.
cap. 23.*

Strab. lib. 17.

plusieurs jardins, de sépulcres, & de maisons destinées à ensevelir
Strab. lib. 17. & à embaumer les morts. Ὡς μὲν αὖ τῆς διάρυτος μικρὸν
 ἐπὶ λείπεται τῆς πόλεως. εἰς ἣν Νεκρόπολις, & τὸ προάσειον
 ἐν ᾧ κηποί τε πολλοὶ & θαλά & καὶ ἄλλοι πορὸς τὰς θει-
 χείας τῆς νεκρῶν ἐπιτήδεια. La partie meridionale de la ville,
 comme je l'ay déjà dit, estoit baignée par le lac Maréotis, sur
 lequel il y avoit des ports appelez par Philon les ports du fleuve,
De legat. ad parce que tout ce qui y abordoit venoit du Nil par le moyen
Caicum. des canaux. Ces ports estoient plus fréquentez & plus mar-
Strab. loc. cit. chands que les ports de la Mediterranée. Le lac Maréotis avoit
 plus de cent cinquante stades de large, & environ trois cens de
 long; on y comptoit huit Isles, & ses bords estoient fort peu-
Ibidem. plez: πλάθς μὲν ἔχει πλειόνων ἢ πενήκοντα & ἑκατὸν σταδίων,
 μήκος δ' ἐλαττόνων ἢ τριακοσίων. ἔχει ὃ ὀκτὼ νήσους, & πᾶ
 κύκλῳ πάντα οἰκούμενα καλῶς. La partie occidentale d'Ale-
 xandrie estoit traversée par le canal dont je viens de parler, &
De bello Ale- auquel Hirtius donne le nom de fleuve du Nil: *Hoc tamen*
mand. cap. 5. *flumen (Nilus) in ea parte urbis erat quæ ab Alexandrinis tene-*
 batur. Comme il faut nécessairement supposer avec Diodore
 de Sicile, Strabon, Pline & Plutarque, que les eaux du lac
 s'avançoient dans les terres du côté de la porte de Canope pour
 former l'Isthme oriental, le fleuve dont parle Hirtius, & que
 je crois estre le Kalits, devoit entrer dans le lac, d'où il sortoit
 à la porte du Soleil pour aller se jeter dans le port d'Eunoste.
 C'est ce que le P. Sicard dit du fleuve *Calito*, qui se déchar-
 geoit dans le port *Eunostos*: il seroit à souhaiter qu'il nous eût
 cité les Auteurs qui ont parlé de ce fleuve *Calito*. Quoy qu'il
 en soit, ce canal ou ce fleuve remplissoit les cisternes d'Alexan-
 drie; elles y estoient en si grande quantité, que presque toute la
 ville estoit bâtie sur des voutes: l'eau y entroit dans le temps des
 accroissements du Nil, elle devenoit claire, & se purifioit après
 s'y estre reposée quelque temps. Le petit peuple qui n'avoit
 point de cisternes, estoit obligé de se contenter de l'eau du fleuve,
 parce qu'il n'y avoit point de fontaines dans toute la ville d'Ale-
 xandrie; cette eau trouble & pleine de limon, causoit beaucoup
 de maladies à ceux qui en buvoient. *Alexandria est ferè tota*

Hirt. de bello
Alexand. c. 5.

Iuffossa, specusque habet ad Nilum pertinentes, quibus aqua in privatas domos inducitur, quæ paulatim spatio temporis liquefcit ac subsidit. . . . Nam quæ flumine Nilo fertur, adeo est limosa & turbida, ut multos variosque morbos efficiat: sed eo plebes ac multitudo contenta est necessario, quod fons urbe tota nullus est.

Corneille le Brun dit que les cisternes d'Alexandrie sont encore remplies aujourd'hui, par le moyen d'un canal sous-terrein qui est hors la porte de Rosette, & qui, environ à un quart de lieuë de la ville, reçoit son eau du Kalits de Cléopatre; ce Kalits subsistoit avant Cléopatre, ainsi elle ne doit point en estre regardée comme l'auteur, non plus que de l'Heptastadium & de la tour du Phare, quoyqu'Ammien-Marcellin & plusieurs Anciens luy attribuent ces ouvrages.

*Tome 2. du
Voyage au Le-
vant, p. 127.
in-quarto.*

Lib. 22.

Le nombre des habitants d'Alexandrie répondoit à sa grandeur: dans le temps que Diodore de Sicile y demeuroit, on y comptoit plus de trois cens mille personnes libres, ce qui fait dire à Clitophon, que quand il considéroit cette multitude d'hommes, il ne pouvoit comprendre qu'il y eût une ville assez grande pour la contenir, comme il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût assez de monde à Alexandrie pour la remplir, quand il faisoit attention à l'étenduë de son terrain. On découvroit toute la ville & les ports du haut du Panium; c'estoit un bâtiment semblable à un rocher, au haut duquel on montoit par un escalier qui regnoit autour en dehors: je l'ay placé, avec le P. Sicard, à l'endroit où est aujourd'hui la butte de Nathour. Comme je ne me suis proposé que de décrire Alexandrie telle qu'elle estoit du temps de Strabon, je ne parleray point des différents changemens qui sont arrivez à cette ville fameuse, qu'on cherche aujourd'hui au milieu de ses ruines.

Diod. lib. 17.

*Achilles-Tat.
lib. 5.*



EXPLICATION TOPOGRAPHIQUE

De la Guerre de Cesar dans Alexandrie, après la défaite de Pompée.

Par M. B O N A M Y.

Assemblée
publique
22. d'Avril
1732.

LE but principal que je me suis proposé dans la Description d'Alexandrie, que j'ay eu l'honneur de vous lire, Messieurs, a esté de faciliter l'intelligence des Auteurs qui ont décrit la guerre que Cesar enfermée dans cette ville y soutint. J'ay cru reconnoître sur le plan moderne d'Alexandrie la situation de ses quartiers & de ses ports, celle de l'Isle du Phare & de l'Hep-tastadium, telles que Strabon les décrit. Mais rien n'estoit plus propre à me confirmer dans mes conjectures, que le détail des mouvements, des attaques par mer & par terre, & des passages d'un lieu de cette ville dans un autre, rapportez par les Historiens, puisque de la conformité de ces actions, avec la situation des lieux où elles se sont passées, résultoit la preuve de l'exactitude de ma Description. Jusques là, je ne pouvois la regarder que comme ces systèmes de Physique dont les parties, quoyque bien liées, ne suffisoient pas pour en prouver la bonté, il faut encore qu'ils servent à expliquer facilement les Phénomènes qui arrivent.

Vous jugerez, Messieurs, par l'application que je feray de ce que j'ay dit dans ma Description d'Alexandrie & de ses ports, si elle peut servir à expliquer ce que vous avez lû de la guerre que Cesar soutint dans cette ville.

Deux historiens, Hirtius & Dion, sont entrez plus que les autres Auteurs dans le détail de cette guerre : quoyque ces deux Historiens ne se contredisent point dans les faits, il n'est pas cependant toujours aisé de les concilier pour la suite des événements, l'un mettant devant ce que l'autre met après, & donnant pour cause d'une action ce qui, selon l'autre, n'en est que l'effet. Comme je n'ay point entrepris d'écrire l'Histoire de
la

la guerre d'Alexandrie, mais seulement de m'arrester aux faits qui regardent la Topographie de cette ville, je ne me suis point attaché à concilier ces Historiens pour toute la suite des événements, il m'a suffi de reconnoître dans Dion les faits qu'Hirtius raconte, & que j'ay cru devoir servir d'éclaircissement à mon sujet. Enfin j'ay suivi l'ordre de la narration de ce dernier, dont l'autorité sans doute est préférable en ce point à celle de Dion. Et à proprement parler, ce que je vais avoir l'honneur de vous lire, n'est qu'un commentaire Topographique du texte d'Hirtius.

Après la bataille de Pharale, Cesar poursuivit Pompée en Egypte, il entra dans le port d'Alexandrie avec dix vaisseaux longs de l'Isle de Rhodes, & quelques-uns d'Asie, qui portoient trois mille deux cens hommes d'infanterie, & huit cens chevaux; il n'osa cependant y débarquer, selon Dion, jusqu'à ce que le Roy Ptolemée luy eût envoyé de Peluse, où il estoit, la tête & l'anneau de Pompée. Les faisceaux que Cesar fit porter devant luy dans la ville, parurent aux Egyptiens une injure faite à la Majesté de leurs Rois. De là naquirent les différends entre les deux partis: on désarma quelques soldats de Cesar, & il y en eut plusieurs de tuez dans les differents quartiers de la ville où ils s'estoient logez. Quant à luy, il s'estoit retiré dès le commencement du tumulte, dans le quartier des Palais à l'orient du grand port, il y occupoit une maison située auprès du Theatre au sud du Lochias. Ce Théâtre luy tenoit lieu de citadelle, & avoit une sortie pour aller au port & aux arsenaux de la marine: *hoc tractu oppidi pars erat regiae exigua, in quam ipse habitandi causa initio erat inductus, & Theatrum conjunctum domui, quod arcis tenebat locum, aditusque habebat ad portum & ad reliqua navalia.* Il ne se repent point, dit Dion, de s'estre réfugié dans cet endroit *αὐτὸς μὲν ἀγαπητῶς ἐς τὰ βασιλεια ποικιτέφυγε.* C'est donc de ce lieu qu'on voit partir Cesar pour toutes ses expéditions: & il est nécessaire de le remarquer pour les bien entendre, car on ne peut absolument expliquer Dion & Hirtius, en supposant la demeure de Cesar dans un autre endroit.

Hirt. l. 3. de
bello civili, cap.
ultimo.
Dio lib. 42.

Les vents Etesiens qui soufflent du nord l'empêchèrent de sortir du port d'Alexandrie, pour aller chercher luy-même les Legions d'Asie, dont il prévint qu'il auroit besoin. *Ipse enim necessario Etesis tenebatur, qui Alexandria navigantibus sunt adversissimi venti.* Cependant il s'occupa à regler les differends de Ptolemée & de sa sœur Cleopatre. Cette Princesse ayant obtenu de Cesar la permission de venir le trouver, entra dans le grand port par la Tour du Phare dont elle avoit gagné le Gouverneur. *Corrupto custode Phari laxare catenas*, & se fit descendre pendant la nuit dans le Palais où Cesar estoit logé, *ἐς τὴ πύλιν ποῖν ἀμα, ἔξω γὰρ ἐκείνη ἦν, Ἐ ἐς τὰ βασιλεια λαθρα τὴ Πτολεμαίου νυκτὸς εἰσῆλθεν.* La partialité trop marquée que Cesar fit paroître pour elle, luy attira l'indignation des Egyptiens. Achilles, qui commandoit alors à Peluse l'armée du Roy, composée de vingt mille hommes d'infanterie, & de deux mille hommes de cavalerie, arriva à Alexandrie, dont il se rendit le maître, excepté de la partie de la ville où Cesar s'estoit retranché avec la plus grande partie de ses troupes. *His copiis fidens Achilles, paucitatemque militum Cæsaris despiciens, occupat Alexandriam præter eam oppidi partem quam Cæsar cum militibus tenebat.*

Lucan. lib. 10.

Dio lib. 42.
pag. 201.

Hist. de bello
civ. c. 3. l. 3.

Flov. hist. lib.
4. cap. 2.
Dio lib. 42.

Noct. Attic.
lib. 6. cap. 17.
Plut. in Cæsare.

Achillas ne fut pas long-temps sans les y venir attaquer. Mais les Romains deffendus par l'affiète du lieu, où ils ne pouvoient estre accablez par le grand nombre, repoussèrent les attaques des Egyptiens, & brûlerent les maisons voisines d'où on leur lançoit des traits. Parmi les édifices brûlez, Dion marque les greniers publics & la Bibliotheque, à laquelle, selon Aulu-Gelle, des soldats auxiliaires mirent le feu, quoyque selon Plutarque, il s'y fût communiqué de l'arsenal de la marine; car dans le même temps qu'on combattoit dans les differents quartiers de la ville, Cesar estoit aussi attaqué par mer du costé du grand port. Les ennemis jugeant que s'ils pouvoient une fois se rendre maîtres de la flotte, ils empêcheroient qu'on ne luy apportât du secours & des vivres, & le contraindroient ainsi de se rendre, firent tous leurs efforts pour se saisir de 72. vaisseaux qui estoient tous appareillez dans le grand port.

On combattit de part & d'autre avec toute l'ardeur que demandoit la suite d'un événement qui devoit décider du sort des deux partis. Cefar, enfin, repoussa les Alexandrins, & fit mettre le feu à tous ces navires, & à ceux qui estoient dans les arsenaux, ne pouvant les garder avec aussi peu de monde qu'il en avoit *Quas (naves) si occupassent (Ægyptii) classe Cæsari erepta, portum ac mare totum in sua potestate haberent: commeatu auxilii que Cæsarem prohiberent. Itaque tanta est contentione actum, quanta agi debuit. . . sed rem obtinuit Cæsar, omnesque eas naves, & reliquas quæ erant in navalibus incendit, quod tam late tueri tam parva manu non poterat.* Il y eut dans cette occasion 110. vaisseaux brulez. Tous ces navires estoient dans le grand port, car on en va voir reparoître d'autres dans le port d'Eunoste. Si cet incendie fut la cause du salut de Cefar, il fut en même temps celle de la perte de la Bibliotheque d'Alexandrie, le feu s'estant communiqué, comme le dit Plutarque, de l'arsenal de la marine aux bâtimens qui estoient aux environs. Hirtius ne parle point de cette perte, il parle seulement en general des incendies qui défigurèrent cette belle ville. *Turpissimis incendiis deformata.* Pendant que les Alexandrins estoient occupez à attaquer les Romains dans la ville & dans le port, Cefar toujours actif & prévoyant fit débarquer des soldats à la Tour du Phare dont il s'empara: *hostibus in pugna occupatis, militibus expositis Pharum apprehendit atque ibi præsidium posuit.* Cette prise le rendit maître de l'entrée du grand port, & le mit en estat de recevoir les vivres & les secours qu'on luy ameneroit par mer, & d'empêcher les Egyptiens d'y entrer avec une flotte. C'est ce que Lucain exprime par ces vers :

*Ille duci geminos bellorum præstitit usus,
Abstulit excursus & fauces æquoris hosti,
Cæsaris auxiliis aditus & libera Ponti
Ostia permisit.*

Lucan. lib. 10.

Il ne resta donc plus aux Egyptiens pour venir troubler Cefar dans le grand port, que les deux canaux de l'Heptastadium,

dont ils ne manquèrent pas de profiter, pour envoyer du port d'Eunoste de petits bâtimens qui enleverent souvent, ou brûlerent les vaisseaux de charge de César.

Les combats durèrent encore pendant la nuit dans les différens quartiers de la ville, mais enfin les combattans se séparèrent avec un avantage égal, & chacun demeura en possession des lieux dont il s'étoit emparé. *Reliquis oppidi partibus sic est pugnatum, ut æquo pralio discederetur & neutri pellerentur.* C'est-à-dire, selon Dion, qu'Achillas demeura maître de tout le continent, excepté du quartier que les Romains avoient enfermé de fortifications, & que César resta maître de la mer; Dion en excepte le port, *ἐκράτει ὃ τῆς μὲν ὑπέρεσεν ὁ Ἀχίλλας, χωρὶς αὖν ὁ Κάσσιος ἐνεπεύχσο· τῆς ὃ δὴ θαλάσσης ἐκείνος, αὖτε τῆς λιμνῆος.* Sur quoy il faut remarquer, 1.^o que le port dont César n'étoit pas le maître, selon Dion, est le port d'Eunoste, séparé du grand port par l'Heptastadium. Car, quoyqu'il ne fût pas le maître de tous les édifices qui bordoient le grand port, & que les Alexandrins ne cessassent d'y envoyer des navires par les ponts, pour y faire des excursions subites, & brûler les vaisseaux qui apportotent des vivres à César, (*Consueverant (Ægyptii) navigia per pontes ad incendia onerariarum emittere,*) cependant il en étoit le maître par la Tour-du Phare dont il s'étoit saisi, & par sa flotte qui y fut toujours à l'ancre pendant la guerre, les Alexandrins depuis l'incendie de leur flotte n'y ayant eu aucun vaisseau. 2.^o Lorsque Dion dit qu'Achillas étoit le maître de toute la ville, il en faut excepter non-seulement la partie du quartier des palais que César occupoit, mais encore quelques autres lieux dont les soldats de César, divisés par pelotons, s'étoient alors emparés dans différens quartiers, comme il paroît par la narration d'Hirtius. Mais on ne peut pas dire précisément quels étoient ces lieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains n'étoient pas les maîtres du quartier Rhacotis, ni de la partie de la ville qui étoit à la tête de l'Heptastadium, ni de celle qui étoit vers la porte de Canope, ni enfin de la partie de la ville où passoit le canal, auquel Hirtius donne le nom du Nil, &

*Hirt. de bello
civili.*

Lib. 42.

*Hirt. de bello
Alexand.*

qui alloit se décharger dans le port d'Eunoste. Cesar étant donc renfermé dans le quartier des Palais avec la plus grande partie de ses troupes, étendit son terrain le plus qu'il put, en abattant les maisons voisines, & en se rendant maître de celles qui estoient de quelque deffense; *quantumque aut ruinis dejecitur aut per vim recipitur loci, in tantum munitiones proferuntur*. Il environna le Palais & ces maisons d'un mur & d'un fossé jusqu'à la mer: *Ἡ βασιλεια τὰ τε ἄλλα τὰ πλησίον αὐτῶν οἰκοδομήματα διετάφρυνε ἡ ἀπετείχετο μέχρι τῆς θαλάσσης*. C'est-à-dire qu'il avoit au Nord la Méditerranée, à l'Orient le quartier des Juifs, à l'Occident le grand port; & je ne crois pas que ses fortifications au Midy s'étendissent au-delà de la grande rue qui traversoit la ville, au moins peut-on entendre de cette rue & de celle qui la traversoit, ce que dit Hirtius de ces hautes tours à dix étages, que les Alexandrins faisoient conduire par les grandes rues dans tous les lieux où il estoit besoin: *alias ambulatorias (turres) . . . confinxerant, subjectisque eas rotis, funibus jumentisque objectis directis plateis in quamcumque erat visum partem movebant*.

Hirt. de bell. Alexand.

Dio lib. 42.

Mais une chose que Cesar desiroit fort, estoit de s'emparer du quartier de la ville que le lac Maréotis retrecissoit davantage du côté du Midy, c'estoit le quartier du Serapeon ou Rhacotis, & de le séparer du reste de la ville, en avançant ses travaux & ses machines. Il esperoit par là, que la ville étant divisée en deux, ses Soldats auparavant dispersés dans les quartiers de la ville, seroient en état d'agir de concert, étant soumis à un même commandement, & qu'enfin il pourroit les secourir plus aisément, en faisant de son côté diversion dans l'autre partie de la ville. Ce qui l'avoit engagé encore plus à former cette entreprise, c'estoit d'avoir en abondance du fourrage dont il manquoit absolument, & de l'eau qu'il n'avoit qu'en petite quantité; or le lac Maréotis luy pouvoit fournir ces deux choses. C'est ainsi que j'explique ces paroles d'Hirtius: *Cæsar studebat maxime ut quam angustissimam partem oppidi palus à meridie interjecta efficiebat, hanc operibus vincisque agendis à reliqua parte urbis excluderet: illud spectans primum ut cum esset in duas partes*

De bello Alexand. cap. 1.

urbs divisa, acies uno consilio atque imperio administraretur; deinde ut laborantibus succurri atque ex altera oppidi parte auxilium ferri possêt, imprimis verò ut aquâ pabuloque abundaret, quarum alterius rei copiam exiguam, alterius nullam omnino facultatem habebat.*

Mais toute la narration d'Hirtius fait voir que Cesar ne put venir à bout de son dessein. Cependant Achilles, selon Dion, avoit réduit Cesar à une grande disette d'eau, en interceptant la communication des cisternes du quartier des Palais avec celles de la ville, que les eaux du Nil remplissoient dans le temps de ses inondations, & c'en estoit alors le temps; car Cesar estoit
Lib. 7. 2. abordé à Alexandrie sur la fin de Juillet: *τὴν γὰρ αὐτότερον ὕδρευσιν ὁ Ἀχίλλης σφᾶς ἀφῆκε, τοὺς ὁχετοὺς δεικνύσας.* Je ne parleray point des différentes attaques que les deux partis se livrèrent dans la ville, depuis l'incendie de la flotte jusqu'au combat de la Chersonnèse. Elles ne nous apprennent rien de l'intérieur d'Alexandrie; mais il faut remarquer que le terrain de la partie septentrionale de la ville, le long de la mer jusqu'au port d'Eunoste, estoit plus élevé que celui du reste de la ville, & que les cisternes d'Alexandrie recevant l'eau du Nil du côté de la porte de Canope, le terrain alloit en pente depuis cet endroit jusqu'au canal de communication du lac Maréotis au port d'Eunoste, où l'eau des cisternes devoit avoir son écoulement.

Ganymedes homme hardi, actif & entreprenant, qui avoit succédé à Achilles dans le gouvernement, ayant résolu de faire couler l'eau de la mer dans les cisternes des maisons que les soldats Romains habitoient, & dont Achilles avoit déjà fermé la communication avec celles du reste de la ville, tira avec des machines de l'eau de la mer, & l'ayant fait couler des parties supérieures, c'est-à-dire, du côté du quartier des Juifs, dans les cisternes qui estoient plus bas, elles se remplirent successivement de cette eau salée; les Romains se crurent perdus alors: *hanc*

* Je conçois le dessein de Cesar, dont le quartier s'étendoit jusqu'à la porte de la Lune, comme s'il avoit eu en vue de pousser ses travaux le long

des deux ports jusqu'au canal de communication, & de là s'étendre jusqu'au lac Maréotis.

(*aquam*) *locis superioribus fundere in partem Caesaris non intermittebat: quamobrem salis paulo præter consuetudinem aqua trahebatur ex proximis ædificiis, magnamque hominibus admirationem præbebat quam ob causam id accidisset, nec satis sibi ipsi credebant quum se inferiores ejusdem generis ac saporis aqua dicerent uti, atque ante consueissent.* Ils demandèrent à se rembarquer, mais Cesar leur fit voir la difficulté de cet embarquement, qui seroit retardé par les Egyptiens, logez avec eux dans le quartier des Palais, & qui feignoient d'estre dans leur parti. Il leur représenta qu'en creusant des puits le long du rivage, on trouveroit de l'eau douce, comme on en trouvoit sur tous les bords de la mer. Que si le rivage d'Egypte estoit différent des autres rivages, il leur restoit encore une ressource, c'estoit d'envoyer faire de l'eau à Paretonium, qui est à main gauche d'Alexandrie, ou dans l'Isle qui est à main droite; on pouvoit, disoit-il, aller tous les jours dans l'un ou l'autre de ces endroits, où deux vents contraires ne pouvoient en même temps empêcher d'aborder. Je ne sçais quelle est l'Isle dont parle icy Cesar, si ce n'est celle dont Pline fait mention, qu'il dit estre située à l'embouchure Canopique, & qu'il distingue de l'Isle du Phare: *Insularum ante Asiam prima est in Canopico ostio Nili.* Peut-estre aussi Cesar vouloit-il parler du Delta, auquel Strabon donne le nom d'Isle. Mais enfin les Romains ayant trouvé de l'eau douce, rendirent inutiles les travaux des Egyptiens. Pendant qu'ils estoient occupez à creuser des puits, la trente-septième Legion arriva sur les côtes d'Afrique. Domitius Calvinus l'avoit envoyée à Cesar avec du bled, des armes, des traits & des machines. Elle demeura long-temps sur cette côte, un peu au dessus d'Alexandrie, à l'occident du port d'Eunoste. *Eo biduo Legio XXXVII. ad littora Africæ paulo supra Alexandriam delata est.* Car un vent d'Est qui souffla pendant plusieurs jours, l'empêcha d'aborder dans le grand port. Comme elle manquoit d'eau, elle envoya à Cesar un vaisseau d'avis, pour luy représenter l'état où elle estoit. Cesar partit luy-même avec sa flotte, sur laquelle il n'avoit embarqué que les gens nécessaires pour la manœuvre des vaisseaux, ne voulant point dégarnir ses fortifications. Il débarqua à un

Hirt. de bell. Alex. cap. 6.

Plin. hist. lib. 5. cap. 31.

Lib. 17.

Strab. lib. 17.
pag. 799.

lieu appelé la Cherfonnese, où les matelots firent de l'eau. La Cherfonnese, comme nous l'apprend Strabon, étoit une forteresse éloignée de soixante-dix stades d'Alexandrie, à l'occident du port d'Eunoste. Mais quelques matelots s'étant écartez pour piller, furent pris par les Alexandrins, qui apprirent par leur moyen, que Cesar étoit venu sur sa flotte sans soldats, ce qui leur fit prendre la résolution de sortir par l'embouchure du port d'Eunoste à la rencontre de Cesar, avec tous les vaisseaux qu'ils

Hirt. de bello
Alexand.

pûrent équiper. *Omnes naves quas paratas habuerant ad navigandum propugnatoribus instruxerunt, Cæsarique redeunti cum classe occurrerunt.* Ils furent battus, & auroient perdu toute leur flotte, sans la nuit, qui leur donna le temps de se retirer dans le port d'Eunoste. Cesar ramena dans le grand port les vaisseaux de charge, les ayant remorquez à ses navires: le vent d'Est s'étoit un peu apaisé. Il y a dans Dion une circonstance qu'on ne trouve point dans Hirtius, parce qu'il y a une lacune dans cet endroit. Mais ce qui reste fait voir qu'après le combat de la

De bello Alex.
cap. 12.

Cherfonnese, les Egyptiens craignoient une descente de la flotte des Romains: *nostræ classis oppugnationem etiam ad terram verébantur.* Dion dit donc que Cesar ayant remporté la victoire dans un combat naval, les Egyptiens craignant qu'il n'eût intention d'entrer dans leur port, en bouchèrent l'entrée, n'y ayant laissé qu'un petit espace libre; mais que Cesar le ferma entièrement, y ayant fait enfoncer des vaisseaux pleins de pierres, en sorte que les Alexandrins n'eurent plus la faculté de sortir de leur port, ni d'empêcher qu'on apportât à Cesar les choses nécessaires, & surtout de l'eau: dans ce cas, il faudroit supposer que les puits de Cesar étoient taris; & en effet, on vient de voir que Cesar descend à la Cherfonnese pour faire de

Dio lib. 42.
pag. 203.

l'eau: *Ἡ ναυμαχία τε ἐνίκησε, ἡ ἐπιδή δὲ τῶν φοβηθέντων οἱ Αἰγύπτιοι μὴ εἰς τὸν λιμένα σφῶν ἐπιπλεύσῃ, τὸ σώμα αὐτῶν πλὴν βραχέως ἔχουσαν, ἡ ἐκείνο πρὸς ἀπὸ πύργου, ὁ ληγάδας λίθων πλήρεις πρὸς ἀπὸ πύργου, ὡς αὐτοὺς μὴ εἰ πάνυ τοι βέλονται ἐπιπλεύσαι δινηθῆναι πρὸς ἀπὸ πύργου. ποίντας ὃ τῆτο, ῥᾶον τὰ ἐπιτήδεια ταῖς ἄλλαις ἢ ὕδωρ ἐπήγετο.* L'entrée du port dont parle Dion ne peut être que celle du port d'Eunoste; car Cesar étoit

estoit le maître de celle du grand port, qu'il se conserva toujours libre. Les Alexandrins, malgré les pertes qu'ils avoient faites, ne perdirent point la pensée d'équiper une nouvelle flotte; les avantages qu'ils avoient eus par le moyen de leurs petits vaisseaux, qu'ils envoyoit continuellement par les ports faire des excursions subites dans le grand port, les excitoient encore à entreprendre quelque chose de plus considérable. Ils firent revenir à Alexandrie les vaisseaux qui estoient aux embouchures du Nil; ils radoubèrent de vieux vaisseaux qui n'avoient pas servi depuis long-temps, & qui estoient restez dans les arsenaux de la marine: *in occultis Regiæ navalibus*, dit Hirtius. Le mot *Regiæ* marque un endroit des Palais, & Strabon parle d'un port qu'il appelle *κρηττός λιμὴν ἔκλειστός*: il le place auprès du Théâtre. Mais s'il y avoit un endroit du grand port dont César dûst estre le maître, c'estoit assurément de celui-là, puisque c'estoit dans ce lieu qu'abordoient les vaisseaux de charge qui luy apportoit du secours. On pourroit encore entendre par ces mots, les arsenaux du grand port, qui, selon Strabon, s'étendoient jusqu'à l'Heptastadium, si Hirtius ne nous apprenoit que tous les vaisseaux qui y estoient avoient esté brûlez avec la flotte; ainsi, comme les éditions varient sur le mot *Regiæ*, & qu'on lit dans les unes *Regis*, & dans d'autres *Regionis*, j'aime mieux entendre par ces mots, l'arsenal du port d'Eunoste, où se faisoient les préparatifs de la flotte, & où estoit le rendez-vous de l'armée navale des Egyptiens. Dion adjoûte aux vaisseaux qu'on fit venir du Nil, ceux qui estoient dans le lac Ma-

*Dio lib. 42.
pag. 203.*

réotis: *ἔκ τὰ πλοῖα ὅσα ἐν τῷ ποταμῷ ἔκ ἐν τῇ λιμνῇ ἦν*, & dit que Ganymedes les fit conduire à la mer par les canaux; c'est-à-dire que ceux du Nil entrèrent par les canaux tirez du Nil au lac dans le lac même, & de là ils entrèrent dans le port d'Eunoste par le canal qui communicoit du lac à ce port:

πάντα αὐτὰ ἐς τὴν θάλασσαν διὰ τῆς διωρύχων κομισαί. *Dio loco cit.*

Ils ne pouvoient entrer dans le port d'Eunoste par un autre endroit, puisque son entrée estoit encore fermée du côté de la Méditerranée. Les Alexandrins ne travailloient avec tant d'ardeur à l'équipement de leur flotte, que parce qu'ils voyoient qu'il ne

*Hirt. de bello
Alexand.*

s'agissoit pas d'entreprendre une longue navigation, mais de combattre dans leur port même; *postremo non longam navigationem parabant . . . & in ipso portu confligendum videbant.* Enfin contre l'attente des Romains, les Egyptiens eurent en peu de jours vingt-deux navires à quatre bancs de rames, cinq à cinq bancs, sans compter les moindres vaisseaux & les barques; après avoir fait faire la manœuvre à ces vaisseaux dans le port d'Eunoste, afin de voir ce que chaque vaisseau pouvoit executer, ils y mirent des soldats, & se préparèrent au combat: *& in portu perichitati remigio quid quæque earum efficere posset, idoneos milites imposuerant.* Ganymedes attaqua inopinément les Romains, ce qu'il ne put faire que par les ponts de l'Heptastadium; brûla une partie de leurs vaisseaux de charge, & emmena l'autre: ensuite il alla ouvrir l'entrée du port d'Eunoste, & y ayant fait rester à l'ancre ses vaisseaux, il causa beaucoup de peine aux Romains; soit en troublant la navigation des navires qui apportotent du secours à Cesar, & qui estoient obligez de relâcher sur les côtes d'Afrique, soit en les allant attaquer dans le grand port. *τοῖς τε Ρωμαίοις μὴ προσδεχόμενοι προσέβαλε, & τὰς μὲν κατέπεσσε ἢ ὀλίγαν αὐτῶν, τὰς δ' ἀνέδησται, & μετὰ τὸ τοῦτε ἔσσωλουν τὴ λιμήνος ἔξεγκτηρε, κἀνταῦθα ναυλοχῶν, πολλὰ σφᾶς ἐλύπει.* Cet avantage qui rendoit les Alexandrins maîtres de la mer, selon Dion, fit qu'ils se tinrent moins sur leurs gardes; c'est pourquoy Cesar étant entré subitement dans le port d'Eunoste, il leur brûla beaucoup de navires, & vint ensuite attaquer l'Isle du Phare: *πρήσας ἐν ποτὲ αὐτοὺς ὁ Κᾶσαρ ἀμελῶς ὑπὸ τῆ κρατεῖν ἔχοντας, ἐς τε τὸν λιμένα ἀφνειῶς ἐπεισέπλῴσε, & συχρὰ πλοῖα καύσας ἐς τε τὴν Φάρον ἀπέβη.* Hirtius ne parle point de l'attaque inopinée des Alexandrins dans le grand port, mais il s'étend beaucoup sur l'entrée de Cesar dans le port d'Eunoste. Comme on en fut venu, dit-il, à avoir de part & d'autre confiance dans ses forces, Cesar sortit du grand port, & ayant fait le tour de l'Isle du Phare, il plaça ses vaisseaux à l'opposite de ceux de l'ennemi: *Cæsar Pharon classe circumvehitur, adversasque naves hostibus constituit.* Sa flotte estoit rangée en bataille vis-à-vis de l'entrée du port d'Eunoste, & celle de

*Dio lib. 42.
pag. 203.*

Ganymedes estoit dans le port d'Eunoste même. Il y avoit entre les deux armées des bas fonds, qui estoient retrecis d'un côté par l'Isle du Phare, ou plustost par le banc qui est à l'occident de ce promontoire, & de l'autre, par le promontoire opposé. Ces bas fonds estoient de l'Afrique, car les Egyptiens disoient que la moitié de la ville d'Alexandrie appartenoit à cette partie de terre : . . . *erant inter duas classes vada transitu angusto, quæ pertinent ad regionem Africæ, sic enim prædicant partem esse Alexandriæ dimidiam Africæ.* On attendit long-temps à qui passeroit ce détroit, parce que ceux qui s'y engageroient les premiers auroient de la peine à étendre leur flotte, & à se retirer s'ils avoient du desavantage. Euphranor qui commandoit les vaisseaux Rhodiens, voyant que Cesar hésitoit, dans l'appréhension, s'il entroit dans le port, d'estre contraint à combattre avant qu'il pût étendre le reste de sa flotte, pria Cesar de luy confier cette affaire, & luy répondit du succès, pourvû qu'il fût suivi par les autres vaisseaux : il entra en effet dans le port d'Eunoste avec quatre navires Rhodiens ; les Alexandrins le vinrent attaquer aussi-tôt : *progressas ultra vadum IV. Rhodias naves circumfistunt Alexandrini.* Pendant qu'Euphranor combattoit vaillamment, les autres vaisseaux de Cesar entrèrent dans cette partie du port qui est entre le grand banc triangulaire à l'occident de l'Isle du Phare & la plage opposée ; ce fut dans cet endroit que commença le combat naval, où le peu d'espace qu'il y avoit ôta aux Rhodiens le moyen de faire voir leur adresse à manœuvrer ; le courage & la valeur suppléèrent à l'art : *tum necessario discessum ab arte propter angustias loci, atque omne certamen in virtute constitit.* Les Alexandrins poussez peu à peu dans le port, combattoient sous les yeux de leurs concitoyens, aussi n'y eut-il personne dans Alexandrie qui ne montât sur les édifices les plus élevez, pour jouir du spectacle que leur offroit ce combat, & qui ne fît des vœux en faveur de son parti. Cependant la partie n'estoit pas égale entre les combattants, car si les Romains avoient esté vaincus, ils ne pouvoient se sauver ni par mer ni par terre ; & si au contraire ils estoient victorieux, les choses restoient encore au même état, au lieu que les

*Hirt. de bello
Alexand.*

Ibidem.

*Hirt. de bello
Alexand.*

Alexandrins vainqueurs, seroient restez les maîtres de tout, & que vaincus, ils pouvoient encore tenter une seconde fois la fortune: *nostris enim prorsus neque terra neque mari effugium dabatur victis . . . illi si superassent, navibus omnia tenerent.* Enfin après un combat fort opiniâtre, les Alexandrins furent battus; on leur prit un vaisseau à cinq bancs de rames, un à deux bancs, & il y en eut trois qui furent coulez à fond. Les autres vaisseaux se sauvèrent sous les maisons de la ville du Phare & sous l'Heptastadium, d'où ils furent deffendus par les traits des Pharites, qui empêchèrent les Romains d'approcher: *reliquæ naves*

Ibidem.

propinquam fugam ad oppidum capiunt, quas protexerunt ex molibus atque ex ædificiis eminentibus, & nostros adire propius prohibuerunt. J'ay entendu le mot *oppidum* dont se sert icy Hirtius; du bourg du Phare, que le même auteur dit avoir esté aussi grand qu'une ville, & dont les bâtimens estoient aussi beaux que ceux d'Alexandrie: *vicus oppidi magnitudine. Erat non dissimile atque Alexandriae genus ædificiorum.* Et ce qui me confirme dans cette explication, c'est la résolution que prit César, d'attaquer l'Isle du Phare & l'Heptastadium en même-

*De bello civili,
cap. ult.
De bello Alex.
sand. cap. 18.*

Ibidem.

temps, afin, dit Hirtius, que ce qui estoit arrivé n'arrivât pas davantage, c'est-à-dire, que les Alexandrins, supposé que César les voulût attaquer encore dans le port d'Eunoste, ne pussent se retirer sous la ville du Phare & sous l'Heptastadium, pour s'y mettre à couvert des attaques des Romains: *hoc ne sæpius accidere possêt, omni ratione Cæsar contendendum existimavit, ut insulam molemque ad insulam pertinentem in suam redigeret potestatem.* En effet, après avoir achevé de se fortifier dans le quartier des Palais, il se crut en état d'attaquer en même-temps l'Isle du Phare & la ville d'Alexandrie; *& illam & urbem uno tempore tentari posse confidebat:* il fit donc embarquer sur de petits vaisseaux & sur des chaloupes, dix cohortes Romaines, & quelques Cavaliers Gaulois qu'il crut propres à cette entreprise. Hirtius ne marque point expressément l'endroit où se placèrent ces vaisseaux pour attaquer la levée, mais la suite de l'événement suppose que cette petite flotte se rangea le long de l'Heptastadium dans le grand port, vers l'Isle du Phare, où elle attaqua la levée,

& le château qui descendoit le pont. Cependant Cesar, pour faire diversion, monta sur des vaisseaux pontez, & étant sorti du grand port, vint attaquer l'Isle du Phare par l'autre côté; il promit de grandes récompenses au premier qui descendroit à

terre: *alteram insulæ partem dislinendæ manûs causâ, cum con-*

*I Hist. de l'Égypte
Alex. cap. 18.*

stratis navibus aggreditur, præmiis magnis propositis qui primus insulam cepisset. Cette autre partie de l'Isle du Phare où Cesar, selon Hirtius, tenta de faire une descente, est, je pense, la partie où deux petites anles forment une presque Isle à la tête de l'Isle au Nord: j'en diray la raison. Les habitants soutinrent l'attaque des Romains, ils lançoient des traits du haut des maisons, pendant que des gens armez descendoient le rivage, où l'on ne pouvoit aborder facilement à cause qu'il estoit escarpé; *uno enim*

Idem.

tempore & ex tectis ædificiorum propugnabant, & littora armati defendebant: outre cela, il y avoit des chaloupes & cinq vaisseaux longs, qui descendoient avec adresse l'espace resserré de ce lieu, *scaphis navibusque longis quinque mobiliter & scienter an-*

Idem.

gustias loci tuebantur. Mais les Romains ayant fondé le rivage, *vadis pertentatis,* il y en eut quelques-uns qui descendirent à terre; d'autres les ayant suivis, ils poussèrent si vigoureusement les Pharites, qu'ils leur firent tourner le dos: ceux-cy étant repoussiez, les Alexandrins qui estoient dans les vaisseaux abandonnèrent l'entrée du port, & s'étant approchez du rivage & du bourg, ils descendirent à terre pour en desendre les édifices: *his pulsîs, custodia portus relicta, ad littora & vicum applicaverunt, seque ex navibus ad tuenda ædificia ejecerunt.* Ce port estoit non le port d'Alexandrie, mais le port particulier de l'Isle du Phare. Car il s'agit icy d'un lieu de l'Isle où il y a un port, dont l'entrée étroite estoit gardée par des vaisseaux d'Alexandrie, & dans lequel les Romains abordèrent. Or ce lieu ne pouvoit estre du côté du grand port, où les Alexandrins n'avoient point de vaisseaux, ni du côté du port d'Eunoste, où les Romains n'entrèrent point pendant l'attaque de l'Heptastadium, puisqu'ils n'auroient point manqué de faire diversion de ce côté-là, & d'empêcher les Alexandrins d'approcher de l'Heptastadium, d'où ils chassèrent les Romains le jour suivant. L'endroit donc

que Cefar attaqua en perfonne, étoit au Nord de l'Ifle du Phare. On ne peut difconvenir qu'il n'y eût alors un port dans cette Ifle habitée par des Pirates, qui pilloient les vaiffeaux que la tempête ou l'ignorance des lieux faifoient écarter de leur route; *quæque ubique naves imprudentiâ aut tempeftate paululum fuo curfu decefferint, has more prædonum diripere confueverant* (Pharitaë:) il fubfiftoit même du temps d'Homère; car c'eft ainfi que Mene-
 Lib. 4. las dans l'Odyffée parle à Telemaque.

Νῆσος ἐπειτὰ πρὸς ἐσὶ πολυκλύτῳ ἐνὶ πόντῳ,
 Αἰγυπτίῃς πορπάδοισι (Φάρεσ δὲ ἐκ κληήσκεσι)
 Ἐν ᾧ λιμὴν εὐόρμος ὄθεντ' ἀπὸ νῆας εἴσας
 Ἐς πόντον βάλλουσιν.

Hist. de bello
 Alexand.

Les Egyptiens ne se deffendirent pas long-temps dans le bourg du Phare, quoyqu'il fût environné de tours qui formoient son enceinte; troublez par la fuite des Pharites, ils se jettèrent dans la mer de dessus l'Heptastadium, & se sauvèrent dans Alexandrie, en nageant l'espace de huit cens pas dans le port d'Eunoste. Il semble qu'ils auroient dû se sauver le long de la levée dans la ville; mais les dix cohortes qui attaquoient l'Heptastadium, & qui avoient déjà chassé les Pharites du château qui deffendoit le pont le plus près de l'Ifle, les empêchèrent de prendre ce chemin, par les fleches qu'ils tiroient sur l'Heptastadium, & par les machines qui lançoient des traits. Cefar ayant abandonné au pillage le bourg du Phare, s'avança sur l'Heptastadium, & après avoir mis garnison dans le château que les Pharites avoient abandonné, il attaqua le lendemain de la même manière, le château qui étoit du côté de la ville, parce qu'en se rendant maître de ces deux châteaux, il empêchoit que les navires ne fortiffent pour faire des excursions dans le grand port; *hunc (pontem qui propior erat Pharo) Pharitæ reliquerant, fortiozem illum propioremque oppido Alexandrini tuebantur: sed eum postero die simili ratione aggreditur, quod his obtentis duobus, omnem navigiorum excursus & repentina latrocinia sublatum iri videbatur.* Les Egyptiens furent bientôt chassés de ce second château, par les fleches & les machines de guerre des vaiffeaux

qui estoient dans le grand port; ils se retirèrent dans la ville. Aussi-tôt Cesar ayant fait monter sur l'Heptastadium environ trois cohortes des dix dont j'ay parlé, il leur commanda de se fortifier à la tête du pont du côté de la ville, pendant que le reste des troupes estoit dans les vaisseaux à l'ancre: *jamque eos qui praesidio eum locum tenebant tormentis è navibus sagittisque depulerat, atque in oppidum redegerat, & cohortium trium instar in terram exposuerat.* Il ne put mettre plus de troupes sur l'Heptastadium, à cause de son peu de largeur; *non enim plures consistere angustiae loci patiebantur:* Cesar fit encore boucher l'arche qui soutenoit le pont, en sorte que les chaloupes même ne pussent passer; mais pendant que les soldats Romains se fortifioient à la tête de l'Heptastadium, les Alexandrins qui virent le péril où ils estoient, si Cesar estoit une fois le maître des ponts, sortirent de la ville pour s'opposer aux Romains. Ils se campèrent dans un lieu plus spacieux que la levée, vis-à-vis des fortifications du pont, & en même temps ils firent approcher de l'Heptastadium du côté du port d'Eunoste, les navires qu'ils avoient coûtume d'envoyer par les ponts brûler les vaisseaux de charge des Romains, qui estoient dans le grand port: *omnes Alexandrinorum copiae ex oppido se ejecere, & contra munitiones pontis latiore loco consisterunt, eodemque tempore, quæ consueverant navigia per pontes ad incendia onerariarum emittere, ad molem constituerunt.* Dion ne s'exprime pas assez exactement, lorsqu'il dit que les Egyptiens vinrent au secours des Pharites par les ponts; ἰδόντες ὃ τέτο οἱ ἐν τῇ ὑπέρῳ Αἰγυπτίῳι, κατὰ τὰς γεφυράς ἐπεβούθισαν αὐτοῖς. Car ce n'estoit pas pour secourir les Pharites, mais pour repousser les Romains qui s'estoient emparez de la tête de l'Heptastadium: ce fut là que les Romains furent attaquez avec vigueur par les Alexandrins par mer & par terre; car les Romains avoient à se deffendre du côté de la ville des attaques des Alexandrins qui estoient dans la place vis-à-vis de l'Heptastadium, & de dessus l'Heptastadium, contre les navires qui estoient dans le port d'Eunoste: *pugnabatur à nostris ex ponte & ex mole; ab illis (Alexandrinis) ex area quæ erat adversus pontem, & ex navibus contra molem.* Pendant que Cesar

Hist. de belle Alexand.

Lib. 42. pag. 203.

Idem ibidem.

estoit occupé à exhorter ses soldats, un grand nombre de matelots & de soldats de la marine, qui estoient sur les vaisseaux longs de César dans le grand port, montèrent sur l'Heptastadium; la curiosité & l'envie de combattre les avoient portez à s'y jeter, & la grande quantité de traits qu'ils lancèrent, servit à repousser de l'Heptastadium les vaisseaux des Egyptiens qui estoient de l'autre côté dans le port d'Eunoste. Mais ces vaisseaux s'estant avancez plus loin vers l'Isle du Phare, où il n'y avoit point de soldats pour les repousser, quelques Alexandrins, d'abord en petit nombre, eurent la hardiesse de monter sur l'Heptastadium: *sed postquam ultra eum locum ab latere eorum militum Romanorum aperto, ausi sunt egredi ex navibus Alexandrini pauci.* Les soldats de marine épouvantez, commencèrent alors à regagner leurs vaisseaux; leur fuite excita les Alexandrins à monter en plus grand nombre sur l'Heptastadium, & à poursuivre avec plus d'ardeur ces fuyards: en même temps les Romains qui estoient dans les vaisseaux longs, craignant que les ennemis ne s'en faussent, les éloignèrent de l'Heptastadium, après avoir ôté les échelles qu'on avoit posées pour monter dessus. Le trouble se mit dans l'esprit de tous ceux qui estoient sur l'Heptastadium, les soldats des trois cohortes qui estoient sur le pont & sur la première partie de la levée, entendant le bruit que faisoient les Alexandrins derrière eux, & ayant à soutenir les efforts des Egyptiens qui les attaquoient du côté de la ville, craignirent d'estre enveloppez, & que l'éloignement de leurs vaisseaux ne leur ôtât totalement la liberté de se retirer; c'est pourquoy ils abandonnèrent les fortifications qu'ils avoient commencées à la tête du pont, & se mirent à courir précipitamment pour regagner leurs vaisseaux: *quibus omnibus rebus perturbati milites nostri cohortium trium quæ in ponte ac prima mole constiterant . . . veriti ne à tergo circumvenirentur . . . munitionem in pontem institutam reliquerunt.* Ceux qui purent atteindre les vaisseaux qui estoient proches, s'y jetèrent en si grand nombre, qu'ils les firent couler à fond; d'autres furent assez heureux pour se sauver à la nage, les autres qui ne sçavoient quel parti prendre, & qui combattoient toujours, furent tuez par les Alexandrins;

*Hirt. de bello
Alex. cap. 20.*

Alexandrins, du côté de la ville. Cesar abandonné de tous ses soldats, malgré les exhortations qu'il leur fit, de tenir ferme à la tête du pont, fut enfin obligé de se jeter dans son vaisseau, estant resté seul sur le pont: *solus in ponte interclusus*, dit Appien, *premente hoste . . . in mare defiliit. ἀπολειφθεὶς ἐπὶ γαφύρας*

Appian. l. 2.
de bello civili p.
523.

μόνος ἔκρηκοπαθῶν . . . ἐς τὴν θάλασσαν ἔβηλατο.

Il sortit bientôt de son vaisseau pour se sauver à la nage dans d'autres vaisseaux plus éloignez dans le grand port, parce qu'il prévint que son vaisseau alloit couler à fond, comme il arriva. On comprend aisément le grand danger où il se trouva alors, & dont parlent tous les Historiens; car comme on ne put éloigner de l'Heptastadium son vaisseau, tant il estoit chargé par le grand nombre de soldats qui y estoient, il fut contraint de se jeter dans la mer, au pied de l'Heptastadium même, & par conséquent exposé aux traits des Alexandrins qui estoient dessus, & à la tête du pont. Aussi, selon Appien, fut-il souvent obligé de plonger, & de nager entre deux eaux, afin de se dérober à la vûe des ennemis, qui lancèrent des traits sur sa cote d'armes qu'il avoit laissé flotter: *ut illud*, dit Florus, *ingruentibus hostium telis saxisque peteretur*. Il nagea l'espace de deux cens pas, au rapport de Suetone & d'Orose, qui adjointent, aussi bien que Plutarque & Dion, que pendant ce temps il eut toujours la main gauche élevée hors de l'eau, afin de ne pas mouiller les papiers qu'il tenoit. Cette circonstance ne s'accorde guères avec le témoignage d'Appien, qui fait nager Cesar entre deux eaux. Les Egyptiens estant les maîtres de l'Heptastadium, fortifièrent le château qui estoit du côté de la ville, débouchèrent l'arche du pont, & continuèrent comme auparavant à faire des courses dans le grand port: *Alexandrini eo loco castellum magnis munitionibus multisque tormentis confirmaverunt, atque egestis ex mari lapidibus, liberè sunt usi postea ad mittenda navigia.*

App. ut supra.

Lib. 4. c. 2.

Sueton. in Jul.
cap. 64.
Oros. lib. 6.
cap. 15.
Plutarc. in C.
Cesar.
Dio lib. 42.

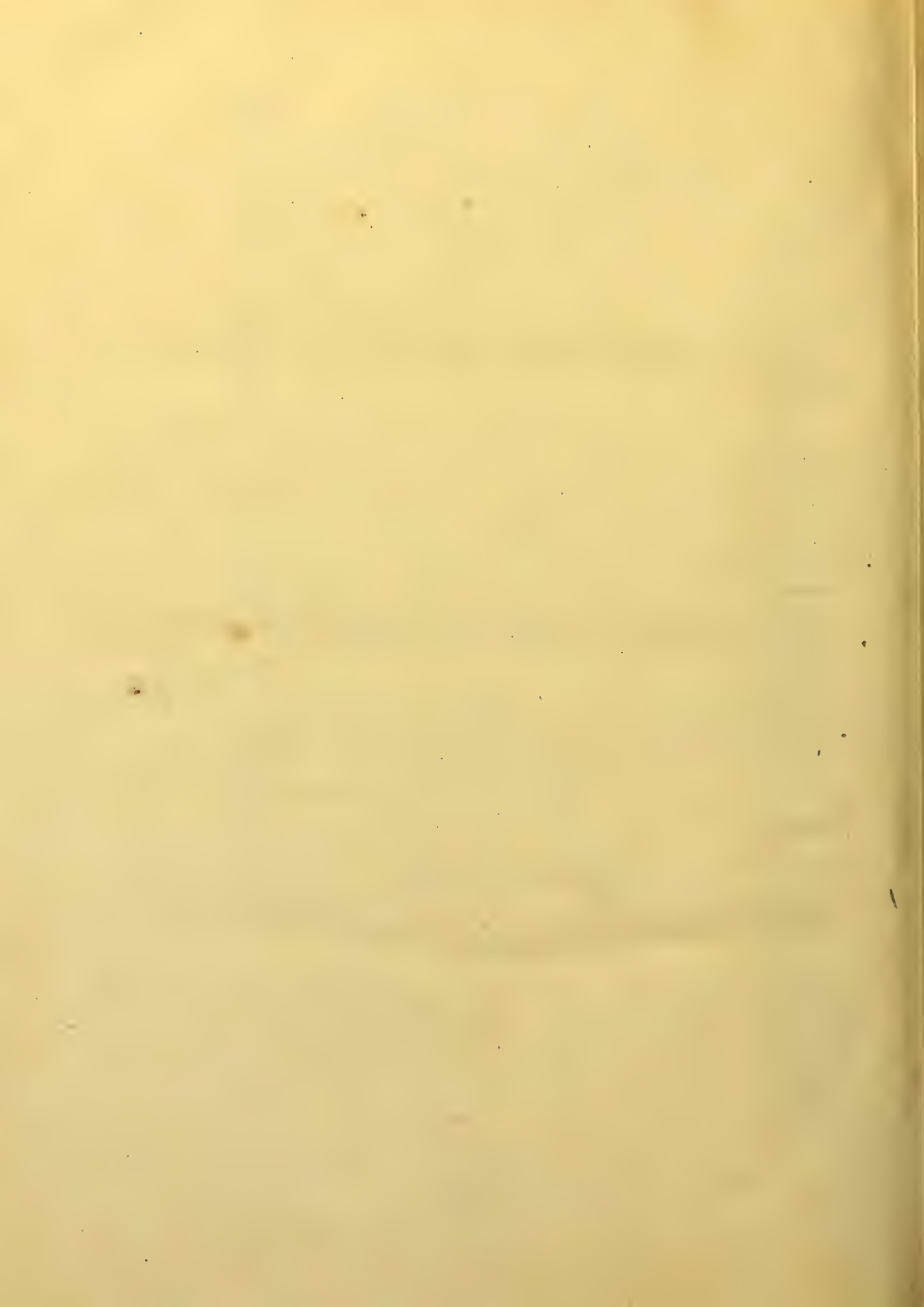
Les Romains soutinrent encore divers assauts dans leur quartier des Palais; mais Hirtius & Dion n'entrent point dans le détail de ce qu'ils firent. Le Roy Ptolémée, que les Egyptiens avoient demandé à Cesar, ne fut pas plustost parmi eux, qu'oubliant les promesses qu'il luy avoit faites, il se mit à la tête de

ses troupes pour empêcher le passage du Nil à Mithridates de Pergame, qui venoit au secours de César par le Delta. Le Roy remonta le Nil avec sa flotte qui estoit à l'embouchure Canopique; César ne voulut pas prendre la même route pour aller au secours de Mithridates, mais il vint descendre à la Chersonese, à l'occident du port d'Eunoste: *sed circumvectus eo mari quod Africa partis esse dicitur*. Il seignit cependant, selon Dion, d'aller vers Canope, mais quand il fut à une certaine distance, il fit éteindre ses feux, changea de route, passa devant la ville d'Alexandrie; & après avoir débarqué ses troupes à la Chersonese, fit le tour du lac Maréotis, vint attaquer Ptolemée campé à l'orient du lac, & le défit: *ᾧ δὲ ἀπλώσας τὴν πόλιν, πρὸς τε τὴν Χερρόνησον πρὸς τῇ Λιβύῃ ἔσαν κατῆρε, καὶ ἀντιῶδα τοὺς στραπώτας ἐμβιβάσας ᾤκειλθε τὴν λίμνην. Ἐ τοῖς Αἰγυπτίοις ἀπερσομένης ὅπῃ τὴν ἑω πρῶταισιν, εὐθύς τε αὐτοὺς κατέπληξεν, &c.* César après avoir défait ses ennemis, revint avec sa Cavalerie par terre à Alexandrie par le chemin le plus court; il y entra donc par la porte de Canope, au travers des fortifications des Alexandrins, à qui il pardonna, & arriva ainsi dans le quartier des Palais, où les soldats qu'il y avoit laissez le reçurent avec joye. *Cæsar magnæ victoriæ fiduciâ proximo terrestri itinere Alexandriam cum equitibus contendit, atque ea parte oppidi victor introiit quæ præsidio hostium tenebatur. . . in fidem receptos (Alexandrinos) consolatus, per hostium munitiones in suam partem oppidi magna gratulatione venit suorum.*

Lib. 42. pag.
205.

Hist. de bello
Alexandrino.

Fin du Tome neuvième.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



a39003 009721274b

AS
162 Acad.des inscr.
.P3A59 et belles
1736 lettres,Paris

Histoire et
mémoires de litté-
rature, 9

